

Gaël ALMYT

Petites histoires d'amour et de mort

I

Les années mauves



GAËL ALMYT

Petites histoires d'amour et de mort

Livre I

Les années mauves

Éditeur : Joël Matly

3, Rue Yves Le Bitter

22470 Plouezec

ISBN version papier : 9798851380709

Dépot légal : Octobre 2023

Imprimé à la demande par Amazon

Juillet 1964

Elle avait quitté la maison au petit matin après une nuit d'insomnie, n'osant fermer les yeux de crainte qu'il ne revienne. Le ciel était chargé sur la mer et comme elle était vêtue légèrement, elle maudit la possibilité d'une forte averse qui la priverait de ses moyens. Elle avait en effet besoin de toute sa lucidité pour s'exprimer et elle ne voulait pas se présenter tremblante et dégoulinante d'eau. Le trajet lui paraissait interminable, pourquoi n'avait-elle pas pris sa bicyclette pour en finir au plus vite ? Rien ne finirait d'ailleurs, il lui faudrait certainement se battre pendant des années pour faire triompher sa vérité. Qu'importe ! Il lui avait dit d'y aller et elle savait qu'il avait raison... Ils avaient simplement décidé d'attendre que l'examen soit passé pour ne pas la priver de ses chances de réussite. Il était parti en lui laissant son adresse, il ne pouvait pas rester et elle se sentait comme orpheline de lui, livrée à une solitude tellement envahissante qu'elle s'était demandée comment elle allait tenir le coup. Elle y était parvenue avec l'aide de sa meilleure amie, une optimiste qui lui racontait des histoires marrantes mais qui était partie hier en vacances, presque en s'excusant. Dans quelques minutes, sa vie d'avant s'effondrerait, ses proches la rejetteraient mais au bout du compte, était-ce vraiment grave de rompre avec une famille complaisante et complice ? Si elle se trouvait aux aurores sur cette route familière, c'est qu'elle avait enfin décidé de mettre le cran d'arrêt.

Perdue dans ses pensées, elle prit soudain conscience du bruit lointain d'un véhicule et par prudence, elle se dissimula derrière les arbustes qui bordaient la route, vérifiant une fois de plus que la cassette et le carnet étaient bien dans la poche de son jean. Elle connaissait le conducteur, un cultivateur que fréquentaient ses

parents et elle décida d'être attentive à toute nouvelle rencontre. La peur lui faisait craindre une machination et elle s'imaginait que tous les habitants du village s'étaient ligués contre elle et la recherchaient pour la faire taire. Elle n'avait jamais eu à se plaindre du voisinage et pourtant elle était aujourd'hui persuadée que tout le monde savait mais ne disait rien par peur des conséquences.

Elle atteignit enfin la route principale et sentit une boule d'angoisse lui couper le souffle. Qu'allait-on faire d'elle après ? elle n'avait aucun endroit où aller, pas un vêtement de rechange et pas d'argent... Elle eut brutalement envie de tout laisser tomber ; peut-être pourrait-elle se convaincre de vivre avec ça, elle n'était certainement pas la seule dans ce cas-là... En partant loin, elle finirait par oublier et se trouverait un mari qui préserverait sa dignité. Et puis avec un bon boulot et de l'argent, de quoi peut-on avoir besoin puisqu'on peut tout s'offrir ? Même le gentil mari pourrait aller se rhabiller, elle se contenterait d'aventures anodines sans risquer d'avoir à gérer une famille et des enfants. Elle stationna un moment devant un panneau annonçant la prochaine ouverture d'un Centre Leclerc alors que de grosses gouttes de pluie éclataient sur la chaussée et qu'une lourde odeur d'ozone commençait à monter. Le bâtiment était tout proche, une grosse bâtisse rébarbative dont la façade décrépie n'invitait pas à la garden-party. Merde... elle n'était quand même pas venue jusque-là pour capituler ! Quitter le trottoir et passer la grille lui coûta un peu et elle resta là comme figée jusqu'à entendre une voix sécurisante :

— Mademoiselle ? Bonjour, vous avez besoin d'aide ? Vous cherchez quelqu'un ?

Elle trouva que le flic avait une bonne tête, sans doute venait-il de prendre son service car il avait la cravate de travers et une chaussure aux lacets dénoués.

— Bonjour Monsieur. Excusez-moi, je m'appelle Gaëlle Le Barzec et je voudrais porter plainte...

— Vous êtes la fille d'André Le Barzec, adjoint au maire de Blanec ?

Elle approuva d'un simple hochement de tête en regardant ailleurs tandis que le gendarme lui prenait gentiment le bras pour la guider jusqu'au bureau de son supérieur. Il était maintenant trop tard pour reculer, alors elle se redressa en serrant les poings, respira un bon coup et entra.

Mes parents m'ont appelé Joël et tout le monde a claironné que ce prénom venait de Bretagne... Je n'ai pas très bien compris pourquoi et me suis senti un peu isolé au milieu des Michel, André et autres Daniel. J'avais six mois quand mon père est mort alors qu'il venait d'avoir vingt ans. Je l'ai appris par ma grand-mère qui s'exprimait en chuchotant alors que je quittais ma sixième année et la plupart des mots prononcés sont restés dans ma mémoire même si elle a été incapable de me dire avec précision dans quelles circonstances il avait quitté le monde... C'est resté flou et nimbé de mystère, allez savoir pourquoi mais probablement que ses proches eux-mêmes n'ont pas été informés des causes de sa mort. La maladie des reins s'est transformée en vaccin mal supporté et la grippe espagnole a fini par l'emporter. De cette horrible épidémie qui avait fait des millions de victimes après la première guerre, il devait bien rester quelques virus baladeurs à la recherche de candidats à un départ prématuré. Ma grand-mère m'a dit que c'était arrivé en février 47 et qu'il faisait tellement froid que le médecin n'avait pu constater le décès que deux jours après car les routes étaient impraticables. « Quelle misère ! avait-elle ajouté en s'essuyant les yeux dans son tablier, quand je pense que ton pauvre papa a attendu dans la chambre du fond l'accalmie qui a enfin permis de le renvoyer dans son village natal ! On l'a enterré le 28 février par une épouvantable tempête de neige, les gens en avaient jusqu'aux genoux, heureusement qu'un croque-mort nous guidait car les tombes fraîchement creusées n'étaient pas visibles ! » Elle n'était pourtant pas allée jusqu'à évoquer une disparition dans les entrailles de la terre, dommage pour une vieille tante que je détestais et qui aurait pu trouver là le moyen de se faire oublier au lieu de m'inviter sans cesse au respect des bonnes manières... La cérémonie avait été expédiée par un curé qui débitait l'hommage à toute vitesse, assisté de deux enfants de chœur qui claquaient des dents. « Eh oui mon pauvre

enfant, la météo a gâché l'enterrement ! » qu'elle disait, ajoutant que ce pauvre René n'avait pas eu beaucoup de chance dans sa courte vie. Je l'écoutais distraitemment, n'éprouvant pas de compassion pour un papa dont je n'avais aucun souvenir et je retournais à ma collection d'images des tablettes de chocolat Poulain.

Une photo vieillotte dénichée dans un tiroir secret montrait le visage d'un homme à l'air un peu hâbleur qui souriait aux anges... « Un bel homme ! », disait ma grand-mère. Il aurait appâté ma mère en lui racontant qu'il possédait des terres alors qu'elle-même n'avait rien, pas même la rituelle pile de draps bien rêches qui faisait l'orgueil des armoires à cette époque. Il se vérifia très vite que le prince charmant n'avait pas grand chose à offrir à part une importante fratrie et une famille aussi démunie que la nôtre. Mes parents se sont probablement rencontrés pendant la guerre quand les populations étaient en errance sur les routes du département. La famille de mon père habitait une petite ville du Cher, pas bien loin de chez nous, mais là encore, c'est resté vague... De quoi vivaient-ils ? J'ai eu quelques précisions plus tard en feuilletant la presse locale où les frangins avaient les honneurs du journal, *Le Berry Républicain** dans la rubrique faits divers, petites magouilles sans grande importance qui relevaient plus de la rapine que des exploits de Victor Lustig* qui avait réussi à vendre la Tour Eiffel dans les années 20 à un ferrailleur crédule !

Je commençais à comprendre pourquoi on ne parlait jamais de la famille de mon père... Bien des années plus tard, j'ai eu la surprise d'être convoqué dans un commissariat parisien où le fonctionnaire m'a présenté un chèque libellé à mon nom provenant d'un compte utilisé frauduleusement par des individus résidant à proximité de la ville de Bourges. J'ai tout de suite compris que les frangins avaient passé le flambeau à leur descendance et j'ai humblement reconnu mon appartenance à cette tribu tout en protestant de mon innocence. Le flic m'a cru, il a sentencieusement déclaré qu'on ne choisissait pas sa famille... Il s'absorbait dans la frappe du rapport sur une vieille Remington noire des années 50 et pour le remercier de sa compréhension, j'ai failli lui proposer une Olympia qui dormait dans un placard au boulot mais j'ai réalisé à temps qu'il pouvait interpréter mon geste comme une tentative de corruption et je me suis abstenu. Nous nous sommes quittés cordialement et je n'ai pas évoqué ce souci avec ma mère, j'ai simplement laissé tomber mes interrogations et oublié mon géniteur. Mon entourage m'a reproché ce manque d'intérêt mais il m'arrive parfois de consulter internet pour voir que la tribu s'est agrandie et a essaimé tout en conservant une belle emprise dans son territoire d'origine, j'ai même un tonton qui aurait dirigé une grosse entreprise de transport à Bourges, merde alors, si ça se trouve j'ai raté quelque chose mais c'est quand même un peu tard pour avoir des regrets !

Les années de veuvage de ma mère se sont déroulées chez ses parents. Je n'ai aucun souvenir de l'endroit où nous avons vécu ni de notre niveau de vie. Avant les années 50, les gens ordinaires vivaient comme ils pouvaient, marqués par les privations liées à la guerre. Ma grand-mère avait été employée de maison dans sa jeunesse, au service d'un docteur qui lui avait dit plusieurs fois : « Vous voyez, Yvonne, l'homme qui vient de sortir... eh bien dans quelques semaines il sera mort. » Ce n'était pas très réconfortant pour elle, ni pour la médecine d'ailleurs, mais elle se plaisait à répéter ces paroles avant de se replonger dans la lecture de *Nous Deux** ou *Confidences**, revues dont elle était friande, se passionnant pour les destinées de ces héros aux physiques de stars qui se débattaient dans l'adultère ou la maladie dans les premiers romans photos sur papier glacé. Le grand-père écoutait distraitement les retransmissions du Tour de France gagné par Robic* en 1947, l'oncle était plus passionné car possesseur d'un vélo de course qu'il bichonnait avec amour, se sentant pousser des ailes quand Louison Bobet* grimpait le Tourmalet et passant des heures à lire *Miroir Sprint**, une revue parrainée par le Parti communiste français.

J'avais tout juste sept ans quand le monsieur est arrivé. Je me souviens d'un homme affable portant fine moustache et vêtements de ville. Ma grand-mère m'a dit qu'il venait de Paris mais peu m'importait qu'il vienne de Paris ou de Vladivostok car je n'avais d'yeux que pour l'énorme jouet qu'il me destinait, un cyclorameur à trois roues pouvant circuler sur la route, excusez du peu ! J'ai à peine fait attention à ma mère qui me présentait le monsieur :

— Dis bonjour à ton papa, Joël.

— Mais maman... Il n'est pas mort, papa ?

— Si, mais ce monsieur est ton nouveau papa.

J'ai balbutié un timide bonjour. Le monsieur me regardait gentiment, m'invitant à déballer le jouet, tandis que je tentais de comprendre comment ma mère m'avait dégoté un autre père. Pour m'éclaircir les idées, j'ai fait des tours de cyclorameur dans la cuisine en riant aux éclats tandis que ma grand-mère se réfugiait dans un coin de la pièce pour éviter le bolide et que le chien du grand-père aboyait de bonheur en suivant l'équipage...

Ma mère a suivi le monsieur à Paris et moi je suis resté chez mes grands-parents car mon nouveau papa n'avait qu'un petit deux pièces sans eau courante. Je me souviens qu'à l'époque dans ma tête d'enfant, ça m'avait fait drôle de constater que ma mère avait le chic pour rencontrer des papas sans le sou mais ma grand-mère m'a dit que l'amour était aveugle et que de toute manière, ces histoires de grandes personnes ne me concernaient pas... Pour me consoler, elle m'a même

donné une pièce de vingt sous pour acheter des caramels mous chez la mère Albert, la boulangère, connue dans le pays pour ses fréquentes tentatives de suicide en se jetant dans le puits. Les hommes, c'était plutôt la corde au cou ou le fusil de chasse mais les femmes adoraient le puits. Tout dépendait de la profondeur et de la quantité d'eau. La mère Albert avait de la chance, elle chutait directement dans l'eau puis s'agrippait à l'échelle en braillant pour appeler son boulanger de mari qui la tirait du gouffre. Un jour il en a eu marre de repêcher son épouse et il l'a placée à Beauregard, l'hôpital psychiatrique de Bourges où elle aurait fini ses jours en marchant à quatre pattes comme un chien et en lapant le contenu de son assiette de nourriture. Des gens qui ne manquaient pas d'argent pourtant, et cela m'interpellait en voyant ma grand-mère compter les pièces de son vieux porte-monnaie. Je me disais qu'elle aurait certainement eu plus de raisons d'aller se foutre à l'eau que n'en avait la boulangère...

C'est vrai que nous n'étions pas bien riches. Mon grand-père était garde particulier au service d'un marquis qui le payait comme on dit avec un lance-pierres. Pas garde du corps, non, il s'occupait des bois, de la chasse et des carrières du marquis où travaillaient quelques soiffards toujours en manque d'acompte sur salaire qui mendiaient des avances pour les boire et je détestais ces pauvres hères mal vêtus à qui ma grand-mère faisait la leçon pour tenter de les replacer sur un chemin plus droit qu'ils avaient bien du mal à suivre dans tous les sens du terme. A l'époque, le village comptait cinq bistrots qui fonctionnaient à plein régime et les ivrognes sympathiques s'en donnaient à cœur joie en consommant du vin d'Algérie sous la forme de chopines, fillettes et autres contenances sous l'œil bienveillant des tenanciers qui se livraient une concurrence bon enfant car la clientèle n'était pas sectaire et voyageait allègrement d'un zinc à l'autre. Ces buveurs n'étaient pas agressifs, je les connaissais tous, mais celui qui détenait le record du parfait emmerdeur était un ouvrier de ferme qui avait pris l'habitude de passer à la maison en fin de soirée arrosée pour soi-disant saluer le grand-père qui n'appréciait que moyennement l'évocation de l'exode de 40 et les exploits guerriers dont se vantait le valet de ferme. Ils vidaient quand même une chopine jusqu'à ce que mon oncle excédé par les élucubrations du fermier le pousse dehors sans ménagement, ce qui n'avait pas l'air d'effrayer le visiteur qui revenait chaque mois avec son litre, pas rancunier du tout et prêt à dégoiser ses histoires avant de se faire de nouveau éconduire sans délicatesse par le tonton impatient.

Ces visites m'éprouvaient car je craignais la violence des mots et des comportements. La vinasse a imprégné mon enfance et l'état d'ébriété des autres m'effraie même si le mien me met plutôt en joie et rarement en colère. Mon grand-

père buvait régulièrement, mon oncle rentrait des bals de campagne éméché et de fort méchante humeur. Le grand-père n'était pas agressif, il m'arrivait de le sortir du fossé où une journée arrosée l'avait jeté avec son vélo. Je n'ai d'ailleurs jamais très bien compris où il se saoulait car c'était sa fille qui tenait le bistrot le plus proche de chez nous et il ne se serait jamais risqué à l'affronter. Ma grand-mère m'a dit qu'il emportait les litres avec lui lors de ses pérégrinations en forêt et qu'il en éclusait en moyenne deux par jours en déambulant dans les sous-bois où il pistait le gros gibier pour les chasses à courre de monsieur le Marquis. Lorsque celles-ci avaient lieu, il était récompensé avec quelques verres et de gros morceaux de gibier qu'il stockait dans la poche prévue à l'arrière de son paletot ce qui fait que si la chute dans le fossé avait lieu ces jours-là j'avais beaucoup plus de mal à le relever vu qu'il était plus lourd. En le mettant au lit, il fallait extirper la bidoche sanguinolente du paletot imprégné de l'odeur faisandée et on étalait le vêtement sur la haie pour qu'il sèche jusqu'au matin.

Mon oncle avait le vin mauvais. Il ne fallait pas le contrarier quand il avait bu et à mon adolescence, il aimait polémiquer et me menacer. C'est terrible à dire aujourd'hui car il avait de belles qualités mais je crois qu'il me faisait peur. Les gens qui ne vivaient pas avec nous ne pouvaient pas se rendre compte de ces choses-là et quand mon oncle s'est retrouvé seul après la mort de mes grands-parents, j'ai mis peu d'empressement à lui rendre visite et les rares fois où je l'ai fait avant sa mort, ce fut avec une certaine appréhension et un manque d'empathie.

Ma mère donnait de ses nouvelles par courrier et ma grand-mère hochait parfois la tête en lisant ses lettres. Je l'interrogeais du regard mais elle restait évasive en évoquant la vie difficile dans une grande ville comme Paris. En fait mes parents manquaient d'argent avant la fin de chaque mois et ma mère disait plus simplement qu'ils « tiraient le diable par la queue ». Mon nouveau papa était amateur de beaux livres et dépensait une partie de son salaire à nourrir la petite bibliothèque d'ouvrages que personne ne lisait. J'ai pu constater lors des courts séjours passés avec mes parents que le garde-manger était vide bien avant la paye et qu'il fallait rivaliser de trouvailles pour se nourrir. Nous avions une belle ardoise chez l'épicier du coin et mon beau-père sculptait des galettes à la farine de maïs pour nous amuser et garnir nos estomacs.

En 1957, nous sommes partis en Normandie pour quelques jours au bord de la mer. Ce séjour m'a marqué par deux événements désagréables. D'abord, mon beau-père et moi avons failli nous noyer en réalisant un peu tard lors d'une partie de pêche à l'épuisette que la marée montante nous entourait. Il a fallu progresser dans des mares d'eau où nous avions tout juste pied et c'est en tremblant que nous avons rejoint le plancher des vaches. Quelques jours plus tard, ma mère a dû s'aliter suite à

une trop forte exposition au soleil et bien évidemment, plus un sou pour appeler un médecin ou même acheter des fruits frais car le crédit chez l'épicier du coin était hors de question. Télégramme d'urgence à la grand-mère pour qu'elle nous envoie un peu d'argent et je garde en bouche la saveur douce de ces pêches salvatrices après plusieurs jours de privation. Vous pensez que j'exagère ? Pas du tout... Je n'ai pourtant jamais entendu mes parents dire que nous « crevions la faim », formule très à la mode de nos jours chez certaines personnes qui disposent parfois de deux bagnoles et d'une maison cossue. C'est sans doute parce qu'aujourd'hui nous nous créons beaucoup trop de besoins et que les assouvir revient cher... Je vivais cependant très mal ces insuffisances d'autant plus que notre famille s'était agrandie : j'avais maintenant une demi-sœur et un demi-frère, deux bouches de plus à nourrir. Je me suis toujours refusé à employer ces mots très réducteurs de « demi-soeur » et « demi-frère », ça donne l'impression d'enfants mal finis et ça fait désordre dans les ménages.

Nous étions donc maintenant cinq personnes à vivre au septième étage d'un immeuble sans ascenseur dans deux petites pièces privées d'eau courante. Cela signifiait que s'approvisionner, faire la lessive et aller aux toilettes impliquait une vie partagée entre l'appartement et le palier. Heureusement que les points d'eau étaient à proximité et que le voisinage était discret et compréhensif. Il y avait même une dame très gentille, une Bulgare je crois, qui nous apportait souvent des assiettes de bonnes cerises... À croire qu'elle faisait pousser des cerisiers dans son appartement ! Elle avait un accent très prononcé, je ne comprenais rien à ce qu'elle racontait mais je m'enivrais de ces fruits délicieux tout en la regardant avec tendresse pendant qu'elle baragouinait des histoires bizarres et sans doute bulgares.

Très régulièrement, mes parents se rendaient au Bon Marché. Ils auraient pu choisir La Samaritaine mais c'était le magasin de la Rue de Sèvres qui avait leur préférence. Ils traînaient toute la journée dans les rayons sans forcément acheter quelque chose et ils rentraient à l'heure de pointe par le métro bondé où mon beau-père avait parfois des mots avec un voyageur prioritaire, vieillard ou mutilé de guerre qui sollicitait sa place assise. Il en résultait des joutes verbales dont profitait tout le wagon et je détestais ces conflits stériles qui effrayaient ma mère. Je n'ai jamais très bien compris pourquoi cet homme intelligent et attentionné tenait à toujours avoir le dernier mot même s'il avait tort. Les repas étaient pollués par ces discussions stériles sur la politique et plus sottement sur la situation géographique des rares endroits visités par mes parents qui donnaient lieu à des désaccords entre ma mère et lui. Il devenait alors autoritaire et cassant, ma mère piquait du nez dans son assiette et le repas était gâché. Je comprenais mieux pourquoi lui aussi était en froid avec sa propre famille dont nous ne parlions jamais.

Au début de l'été 54, quelle ne fut pas notre stupéfaction en voyant s'arrêter devant la barrière ce que ma grand-mère appelait une auto carrée, un véhicule pataud avec un gros coffre apparent à l'arrière. Par rapport à ce qui paraissait être une antiquité, la Juvaquatre dans laquelle la mère Martin promenait sa viande avait figure de bolide des 24 heures du Mans. A l'intérieur, beau-papa prenait la pose au volant avec un air conquérant tandis que ma mère nous souriait béatement et que mon frère et ma sœur battaient des mains. Tout le monde est sorti fièrement de l'engin et ma grand-mère s'est exclamée en s'adressant à sa fille :

— Eh ben dis donc, Marcelle ! Une auto !

— Eh oui Grand-mère, a répondu beau-papa, une belle Primaquatre Renault pour vous emmener en ville !

Grand-mère n'arrêtait pas de répéter « Eh ben... Eh ben » tandis que j'observais la merveille d'un air un peu déçu. Beau-papa n'a pas tiqué, il m'a simplement dit de regarder le clignotant qui était trop marrant... Une espèce de baguette en plastique rouge qui sortait de la carrosserie quand on voulait tourner et qui s'abaissait ensuite. On appelait ça une flèche de direction mais il valait mieux tendre le bras par la vitre ouverte pour confirmer ses intentions. Et puis cette voiture démarrait à la manivelle ! Il fallait parfois insister pour que le toussotement du moteur se transforme en vrombissement, déclenchant les applaudissements des spectateurs.

Avec cette nouvelle acquisition, les sujets de discorde ne manquaient pas entre ma mère et son mari. Beau-papa dépassait les 40km/h ou alors roulait trop près du fossé, ce qui déclenchait les remarques acerbes de ma mère. Je me souviens d'un dimanche après-midi où je l'avais accompagné à une foire au vin dans un village voisin et mon beau père avait siroté plusieurs petits verres gratuits avant de reprendre le volant. Le trajet jusqu'à la maison s'était pourtant déroulé sans encombre jusqu'au moment de tourner à droite pour entrer dans la cour. Beau-papa s'était trompé de côté et avait viré à gauche directement dans le fossé, ratant de peu le poteau téléphonique, effrayant le mulot du père Pezard qui lançait des braiments dans le champ voisin en cavalcant comme s'il était possédé ! Je saignais du nez abondamment et je m'étais fait très mal aux cervicales. Ma mère hurlait contre son cher et tendre et la dispute avait vraiment failli tourner au drame. Elle s'était précipitée en courant vers le puits et nous n'étions pas trop de quatre personnes pour la retenir... C'était un puits très profond et je pense aujourd'hui que si elle s'était précipitée dans ce gouffre, il eût été impossible de la repêcher. Nous avons tous été très choqués et ma sœur en avait gardé une habitude fâcheuse qui consistait lorsqu'elle était en colère à déposer quelques vêtements sur la margelle du puits pour faire croire qu'elle quittait sans regret ce monde odieux qui lui refusait

certains caprices du quotidien. Mon oncle en était arrivé à boucher l'orifice avec un énorme couvercle et il n'y avait pratiquement que lui à pouvoir le bouger. A l'époque, nous n'avions pas encore l'eau courante et c'était compliqué de dégager ce mastodonte pour remplir le seau du précieux liquide qu'il fallait protéger du chien dont la langue pendante recherchait la fraîcheur par les temps de canicule. Parfois, un incident fâcheux survenait : si le couvercle salvateur n'avait pas été placé, il arrivait que des enfants de la famille trop curieux fassent se dérouler complètement la chaîne soutenant le seau et tout basculait dans les profondeurs ! Ma grand-mère et mon oncle hurlaient à la catastrophe, c'était le moment pour moi d'aller à la pêche... J'avais bricolé un crochet au bout d'une longue ficelle et je parvenais sans trop de difficulté à harponner l'anse du seau pour que tout remonte dans la sérénité. Combien de petits « drames » dans le genre m'ont gâché la vie ? Chaque jour apportait son lot de contrariétés qui ont contribué à faire de moi un indéfectible inquiet. Le chien qui batifolait sur la route... l'orage qui grondait... l'oncle ou le grand-père pas encore rentrés les soirs de chasse... Ma grand-mère avait très bon cœur mais appréhendait chaque événement de la vie ordinaire comme si tout devait se terminer en tragédie. Elle appelait ça « avoir les idées noires », elle se disait neurasthénique et j'avais peur de ce mot savant qui m'apparaissait comme pourvoyeur d'endroits comme celui où la pauvre boulangère avait fini ses jours.

Je ne me souviens plus très bien du devenir de la Renault. Elle est d'abord restée plantée au milieu du champ où elle subissait les foudres des intempéries. A la fin des vacances, mes parents sont rentrés à Paris par le train et la voiture a continué à se morfondre deux ou trois ans dans la nature, ce qui a hâté sa décrépitude. Beau-papa l'avait déjà oubliée, se consacrant à l'aménagement de son petit deux pièces où il avait bourré les coussins du canapé avec des balles de crin dont il avait jeté l'excédent aux toilettes. Bien évidemment, celles-ci s'étaient bouchées et le trop plein de saletés s'était déversé dans un appartement cossu du rez de chaussée... Une fois la responsabilité de ma famille établie, mon beau-père avait dû payer les réparations, fragilisant des revenus déjà bien maltraités.

À la maison, les superstitions se portaient bien. Passer sous une échelle ou ouvrir un parapluie à l'intérieur favorisait la malchance. Ma grand-mère aimait à répéter que quelques jours avant la mort de mon père, une poule avait chanté comme un coq et une telle anomalie dans la basse-cour était annonciatrice de malheurs effroyables. Renverser du sel sur la table pendant le repas générait une maladie chez le maladroit à moins qu'il ne conjure le mauvais sort en se dépêchant de jeter un peu du sel renversé pardessus son épaule. Je baignais dans ces croyances et l'obscurité ajoutait à mes angoisses. Je ne pouvais dormir qu'avec une lampe allumée. Quand un orage menaçait, c'était le branle-bas de combat pour mettre à

l'abri les nichées de poussins avant le déluge, quand il éclatait, grand-mère s'enfermait à l'intérieur d'un cabanon noir pour y égrener son chapelet. L'oncle ne tenait pas en place, il ouvrait portes ou fenêtres pour soi-disant suivre l'évolution du phénomène alors qu'il crevait de peur. Il a bien failli y rester, un jour... La foudre a frappé le seuil alors qu'il ouvrait la porte, il a été projeté dans la laiterie au milieu des pommes de terre et des fruits à mûrir. A partir de ce moment-là, quand le ciel noircissait, il partait rejoindre ses copains au bistrot alors que la chienne se réfugiait sur les genoux du grand-père qui restait zen en fumant sa pipe. Quand ma mère était présente, elle avait également peur et se terrait dans le cabanon aux côtés de la grand-mère en se bouchant les oreilles avec les index. La crainte se communique et s'entretient, elle a fait de moi un froussard impénitent qui a encore bien du mal aujourd'hui à évacuer ses angoisses.

L'abus de boissons était aussi générateur de tensions. Même mon beau-père, homme sérieux et raisonnable, se laissait aller au plaisirs des verres de vin répétitifs pendant ses vacances au pays. Je me souviens avec déplaisir d'un soir d'été où grand-mère avait été hospitalisée pour une affection bénigne, laissant la gestion de la maisonnée à ma mère. Au cours du dîner, juste après la diffusion de *La Famille Duraton**, une discussion a éclaté entre le grand-père et mon nouveau papa sur les capacités récréatives de ce soap opéra sponsorisé par les produits cosmétiques comme Dop et Cadoricin. Mon beau-père arguait que ce feuilleton radiophonique était une monstrueuse bêtise alors que l'oncle et le grand-père le trouvaient formidable... Le débat s'est tellement envenimé que les convives ont fini par en venir aux mains ! L'oncle a bondi sur mon nouveau papa et lui a serré le cou tellement fort que ma mère s'est mise à hurler en voyant le visage de son mari tourner au violet pendant que le contenu de la table se déversait au sol. J'ai hurlé de peur, ma mère a bondi dehors en criant qu'il fallait prévenir les gendarmes même si cela relevait du vœu pieu dans la mesure où la gendarmerie se situait à plusieurs kilomètres et que le téléphone était inexistant. La menace a cependant calmé les belligérants qui sont partis au lit têtes basses tandis que j'aidais ma mère à nettoyer et ranger les ustensiles tombés dont certains étaient brisés. Il faudrait trouver une explication pour le retour de grand-mère, il n'était pas possible d'évoquer cette querelle stupide et nous sommes tombés d'accord pour en rendre responsable un affaissement accidentel de la table qui n'était pas au mieux de sa forme... Le lendemain, personne n'a reparlé de l'altercation, je n'ai plus jamais été témoin d'une telle déviance mais j'ai eu pendant longtemps la gorge nouée en prenant place à la table familiale.

Il serait dommage de quitter les années 50 sans parler des Martiens. Dans les campagnes à cette époque-là, ils étaient partout. Au village, le père Mille en avait

surpris un à s'enfuir de son étable alors que la vache venait de mettre bas et qu'il ne restait plus sur la paille qu'un cadavre sans tête... Sans aucun doute, un extraterrestre amateur de tête de veau ! La Lucienne qui vivait un peu à l'ancienne avait l'habitude de cuire la soupe dans la cheminée et ce jour-là, penchée sur le chaudron pour en respirer le fumet, elle avait vu descendre par le conduit une créature toute verte qui l'avait bousculée pour sortir par la fenêtre. Contrairement à la « denrée » dans *La Soupe aux choux** presque vingt ans plus tard, il n'avait pas demandé à la goûter... Chez nous qui vivions un peu à l'écart du village, aucun habitant de la planète Mars ne s'était invité mais je me souviens d'un événement survenu une fin d'après-midi de juillet. En traînant dans la rue principale, quel ne fut pas mon étonnement en voyant un attroupement de plusieurs personnes qui parlaient haut et semblaient paniquées. J'ai reconnu la Cypriane, une grande gueule qui criait que c'était la fin du monde tandis que les hommes levaient les yeux vers un ciel très bleu où une buse à la recherche de poussins égarés poussait des sortes de miaulements haut perchés. En quête d'explications, j'ai fini par apprendre que le père Doucet avait vu une soucoupe volante ! Une soucoupe volante alors qu'il était en train de soulager ses intestins près d'un buisson d'épines ! Manifestement, les Martiens n'avaient pas apprécié le spectacle car ils avaient très vite plié bagage, laissant le ciel d'une pureté absolue alors que les villageois se dévissaient le cou pour tenter d'apercevoir l'engin maléfique. Heureusement que les fesses du père Doucet ne pouvaient pas rivaliser avec celles de Marilyn Monroe, sinon nous nous serions farcis ces étrangers venus de l'espace dont le premier baragouin en posant la patte sur la place du village aurait signifié : « Vous en avez d'autres, des comme ça ? » Impossible d'interroger le pauvre homme dans l'immédiat, il était tombé à la renverse dans le buisson d'épines, se criblant le postérieur d'une multitude de piqûres qui le faisaient couiner comme un goret naissant. Il avait couru à la maison avec le pantalon aux chevilles, hurlant des mots sans suite alors que son épouse tentait de le calmer. En fin d'après-midi, les badauds avaient regagné leurs maisons en se disant que le père Doucet avait eu des visions, ce qui était plausible car il était père de la boulangère qui faisait de la spéléologie dans les puits.

Il s'avéra que le vieux n'avait ni menti ni rêvé, victime de sa rencontre avec un cerf-volant ayant l'apparence d'un vaisseau spatial appartenant au fils d'un parisien passant ses vacances au village. Évidemment, par rapport à nos jouets bricolés maison à base de papier d'emballage et de baguettes de noisetier, le réalisme de l'objet était époustouflant et le vieil homme avait probablement eu la peur de sa vie ! Les gens se sont pourtant moqués de lui, la Cypriane racontait partout qu'elle ne s'était pas laissée prendre, que le Père Doucet battait la breloque

comme sa fille alors que ce jour-là, elle braillait sans honte que c'était la fin du monde... J'avais un peu de peine pour le vieux et quand je croisais l'intéressée, je l'apostrophais avec un grand sourire : « Eh Cypriane, dis-moi un peu, c'est quand, la fin du monde ? » Je dois dire qu'elle appréciait moyennement.

Avant de partir à l'armée, mon oncle était bûcheron. Il abattait des arbres à longueur de journée et tout le monde au village le considérait comme le roi de l'abattage. Il a quitté la maison en 54, c'était le début de la guerre d'Algérie et mes grands-parents ont été soulagés d'apprendre qu'il devait rejoindre la Tunisie. Il est parti en février alors que le thermomètre était descendu jusqu'à moins 27 et que le vin et les pommes de terre avaient gelé dans l'écurie. Il était presque heureux d'aller au soleil pour fuir la chambre où il dormait par des températures glaciales. Et puis ça lui plaisait d'aller en découdre avec les « bicots » qui n'avaient aucune reconnaissance envers les gentils français qui leur avaient tout apporté... En fait il a eu de la chance car il n'a pas tiré un seul coup de fusil, il a voyagé dans tout le pays, du nord au sud et d'est en ouest puis il est venu en permission avec un uniforme qui nous émerveillait. Je me baladais fièrement dans le village à ses côtés en espérant qu'un jour, j'aurais moi aussi la chance d'en porter un comme ça... Le grand-père m'appelait « Mon officier » et je me sentais pousser des ailes de général car mon amour-propre n'allait pas jusqu'à se satisfaire du grade de simple troufion !

Le tonton est rentré deux ans après au début de l'hiver 56, froid extrême et fortes gelées, heureusement qu'il avait de bons souvenirs des villes traversées qui avaient toutes des noms bizarres en particulier Foug Tatahouine qui abritait un camp de redressement pour ceux qu'on appelait les « joyeux », insoumis et repris de justice qu'il fallait mater. Il racontait que les appelés croisaient parfois ces joyeux drilles qui avaient le coup de poing facile et le poignard dans la chaussette, il valait mieux les éviter et flâner dans le quartier juif où il était possible d'acheter une brosse à dents ou de commander une Cadillac. Les femmes étaient belles, vêtues de robes aux couleurs chatoyantes, elles faisaient de grands sourires aux appelés quand

les maris étaient absents et proposaient des souvenirs dans leurs boutiques, véritables cavernes d'Ali Baba.

Quelques semaines après son retour, l'oncle a cherché un vrai boulot car celui de bûcheron ne nourrissait pas son homme. Il en a trouvé un à Bourges, aux usines Michelin où son beau-frère était contremaître. Les gars valides du pays travaillaient tous chez Michelin, il fallait descendre à la ville voisine où le car de ramassage embarquait les ouvriers. Un copain obligeant avait une 4CV, l'oncle profitait de l'aubaine pour assurer en équipe de jour et de nuit un travail pénible dont les gestes répétitifs ont duré plus de quarante ans... Il ne se plaignait pas et rentrait à la maison pour se mettre les pieds sous la table alors que ma grand-mère était au garde à vous avec la poêle à frire où rissolaient les harengs salés ou le steak nerveux de la mère Martin. Il lisait *La Nouvelle République** en caressant son chien qu'il nourrissait de graillon et de sucreries, lui parlait comme à une personne et partait ensuite au fond du bois voisin pour satisfaire un besoin naturel. A cette fin, il emportait la totalité du journal de la veille, privant souvent la grand-mère des mots croisés à moins qu'elle ne prenne le temps de mettre la page en sécurité avant la disparition du quotidien.

Dans ces années-là, nous ne disposions pas de toilettes et nous rendions généralement « derrière la remise » où la prudence était de mise afin de ne pas mettre les pieds n'importe où... Plus tard, une construction précaire en fibrociment a été assemblée au fond du jardin, masquant un trou creusé dans le sol où s'ébattait joyeusement une multitude d'insectes qui envahissaient l'habitacle quand une paire de fesses complaisante leur apportait un peu de variété dans leur butineuse existence. Parfois, la construction fatiguée penchait sur le côté comme la tour de Pise et c'était avec empressement que les réacteurs abdominaux faisaient leur travail de crainte d'un effondrement brutal, lequel, Dieu merci, ne s'est jamais produit. Même après l'installation de l'eau courante, aucune toilette digne de ce nom n'a vu le jour dans cette maison vétuste et à quatre-vingt-dix ans ma grand-mère allait toujours au fond du jardin papoter avec les descendants des insectes butineurs. Bien évidemment, il n'y avait pas de salle de bain non plus et c'était l'évier en grès de la cuisine qui accueillait la cuvette d'eau froide propice aux ablutions. Le grand-père se rasait au coupe-chou devant une petite glace accrochée au mur et terminait la toilette avec un coin de serviette trempé dans l'eau d'une jatte. Je ne l'ai jamais vu torse nu, je pense qu'il ne se lavait pas, tout simplement, ou alors il piquait une tête dans un étang des bois qu'il fréquentait chaque jour au hasard de ses escapades forestières... L'oncle prenait la douche à l'usine et moi j'utilisais un récipient d'eau froide dans la chambre du fond. Inutile de vous dire que la toilette était vite faite

mais c'était le lot de bien des enfants du pays et les jours de visite médicale à l'école, certains copains se voyaient renvoyés à la maison par la doctoresse qui prétendait ne pas pouvoir les toucher vu leur état de saleté. Je me suis toujours arrangé pour éviter cette honte... Je faisais partie des enfants nantis car je portais un slip alors que d'autres se présentaient au médecin avec de grands shorts en velours portés à même la peau, ce qui faisait dire au praticien que j'étais l'exemple à suivre.

Les filles n'avaient pas de problème avec la propreté et je pense qu'elles portaient toutes une culotte, supposition parfaitement gratuite au demeurant... En CM2, il y en avait une que j'adorais, elle s'appelait Marie-France et quand elle arrivait de la ferme sans électricité où elle vivait, elle attirait les regards par ses tenues colorées et sophistiquées qu'elle prétendait faire venir de Paris ! Sûr qu'elle devait porter une culotte en mousseline de soie comme j'en apercevais parfois en publicité dans *Nous Deux* quand ma grand-mère avait le dos tourné ! Les autres filles étaient jalouses et la snobaient un peu. Et puis Marie-France est morte d'une leucémie et tout le monde a pleuré, moi le premier. Ça a fait du bruit dans le pays, les fermiers n'étaient que ses parents adoptifs et personne n'a jamais bien su d'où venait cette jolie rousse un peu précieuse. Le vieux curé qui nous faisait le catéchisme a même prétendu qu'elle devait venir d'un autre pays et que par conséquent son mode de vie un peu douteux avait pu écourter sa jeune existence... Ah bon ? Elle avait à peine douze ans et un mode de vie douteux ? Ça par exemple ! Ce vieux fou avait du écluser pas mal de vin de messe à l'office du matin pour oser sortir de pareilles âneries ! Il venait en Solex de la ville voisine et j'ai eu envie de lui saboter son engin pour qu'il se ramasse la gueule dans la neige mais je me suis contenté de lui faire une bonne blague... Il allait souvent à la chasse au denier du culte, de préférence auprès des gens défavorisés car il leur promettait le paradis ; ma grand-mère tremblait à l'idée de rater les échéances de paiement et bien des personnes âgées se sentaient obligées de cracher au bassinet pour éviter les foudres de l'enfer. Le curé m'a simplement demandé le nom d'une certaine Pauline qui n'avait pas encore versé l'impôt et je lui ai répondu avec un sourire angélique : « Carton, Monsieur le Curé, Pauline Carton, c'est comme ça qu'elle s'appelle, la Pauline. » Il m'a regardé bizarrement : « Tu es sûr de ce que tu dis, là ? » Je le lui ai juré, j'étais prêt à le faire sur la tête de mon père mort alors que je savais pertinemment que Pauline Carton* était une actrice de théâtre qui avait également tourné dans plusieurs films comme *A pied, à cheval et en spoutnik**. Manifestement, monsieur le curé n'en savait rien et je souriais en pensant à Marie-France qui me faisait les yeux doux depuis le cimetière du canton car j'avais lavé un peu de son honneur. Quelques jours plus tard, j'ai souhaité la mort prochaine du vieil homme... Pas de chance, il a vécu encore plusieurs années à polluer son jeune auditoire avec

des histoires abominables qu'il tirait de l'Apocalypse attribuée à l'apôtre Jean pour faire peur aux enfants. Je le revois encore dans sa soutane à la propreté certainement plus douteuse que le mode de vie de Marie-France, gesticulant en citant le Saint : *Puis je vis monter de la mer une bête qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, sur ses têtes des noms de blasphème.* Nous quittions la sacristie en riboulant des yeux, pressés de rejoindre nos maisons alors que la nuit d'hiver était tombée et que le froid glacial nous transperçait. Je pensais à Marie-France lorsqu'elle regagnait sa lointaine ferme dans ses chaussures vernies et le cardigan qu'elle portait à l'envers pour que les boutons ne soient pas visibles et j'avais envie de faire un petit bout de chemin avec elle mais cela n'a jamais été possible car sa mère adoptive l'attendait chaque soir à la sortie de l'école ou de l'église. Et puis avec le temps, tout le monde a oublié Marie-France même si plusieurs années plus tard on a raconté qu'elle était la fille d'une Française qui avait fauté avec un boche et qu'on avait dû l'exiler à la campagne pour la protéger... La protéger de quoi, au fait ? Elle ne s'appelait pas Schmidt ou Strauss mais Bardot comme Brigitte* ! Que pouvait-elle craindre avec un nom pareil ? J'en suis resté perplexe en pensant aux fesses de l'actrice dans *Les Bijoutiers du clair de lune** à défaut d'avoir pu lorgner celles de Marie-France...

C'est dans les jours qui ont suivi la mort de la jolie rousse que j'ai senti la peur s'immiscer en moi. Pas les peurs domestiques liées aux événements de la vie ordinaire, une peur beaucoup plus angoissante qui a fait son chemin dans mon intimité et m'a fait brutalement prendre conscience de la notion de manque. Mourir, c'était disparaître à jamais de la surface de la terre. Bien sûr, comme disait monsieur le curé, on allait au ciel pour les plus chanceux, en enfer pour celles et ceux qui avaient commis d'horribles crimes mais en général les morts passaient par le purgatoire, un genre de maison de correction où les âmes étaient étrillées comme des chevaux de courses afin de retrouver une blancheur irréprochable avant de monter au ciel. Et si Marie-France souffrait ? Qui l'entendrait si elle appelait à l'aide ? Je tentais de me raisonner... Une gamine de douze ans, ça file directement au paradis, non ? Je n'osais pas évoquer ces inquiétudes avec mes copains ou mes proches mais j'angoissais à l'idée que ma grand-mère puisse quitter ce monde brutalement pendant que j'étais en classe. Mes craintes se limitaient à l'environnement immédiat, j'avais l'impression que ma mère et mon beau-père étant loin, leur disparition me serait moins traumatisante que celle de la personne qui s'occupait de moi avec tendresse chaque jour de ma jeune existence.

Avec ses salaires, l'oncle a acheté une Dauphine d'occasion et il me baladait dans le pays entre le bistrot et la boulangerie. Il prenait sa voiture plusieurs fois par jour les fins de semaine pour la faire admirer et il récompensait les complimenteurs

avec des chopines. Un jour, il a failli avoir une histoire avec les gendarmes car un dimanche matin en rentrant du bal parquet en état d'ébriété, ceux-ci l'ont surpris à rouler à gauche de la route. Ah il était coléreux, le tonton ! Il en a attrapé un par le col de sa vareuse et l'a proprement étalé dans le fossé d'une bourrade... Ça a pu se régler chez la Juliette devant une chopine, en ce temps-là la police était moins susceptible qu'aujourd'hui et il s'en est tiré avec un canon de plus dans le corset... De nos jours, ça serait le canon d'un pistolet et le tribunal assuré !

D'ailleurs tenez, des années plus tard alors que je passais quelques jours en France entre mes séjours africains, je me suis trouvé confronté à deux fonctionnaires de police en rendant visite à ma grand-mère. L'oncle disposait d'une vieille mobylette que j'empruntais volontiers après avoir satisfait à l'obligation d'assurance, encore fallait-il aller la souscrire dans la ville voisine à plusieurs kilomètres. Ce jour-là, je portais un boubou très voyant à l'effigie de Catherine, épouse légitime du président Bokassa* et j'avais décidé de me rendre en ville pour cette formalité. Après avoir pris un verre au tabac du coin, j'ai vu l'estafette des gendarmes qui se dirigeait dans la direction opposée mais je me suis dit que je ferais bien de surseoir à ma démarche en empruntant un chemin de traverse pour rentrer au bercail. L'allée était carrossable et je me félicitais de ma décision quand tout à coup j'ai entendu un bruit de voiture derrière moi. La maréchaussée avait fait demi-tour et m'avait suivi, ma tenue avait peut-être interpellé les fonctionnaires qui, bien évidemment, m'ont demandé l'assurance du véhicule. J'avais entendu parler du brigadier-chef réputé pour sa sévérité, il venait du midi et avait un peu l'apparence de Fernandel avec l'accent mais certainement pas la bonhomie...

— Bonjour Monsieur. Présentez assurance du véhicule, s'il vous plaît.

— Justement, Chef, j'allais la chercher !

— Mais Monsieur, il fallait y aller à pied !

— Oui, Chef, je sais, mais d'habitude j'y vais en mobylette, alors...

— Mais vous êtes totalement inconscient, Monsieur ! Vous habitez dans le pays ?

— Je suis juste de passage, Chef, je vis en Afrique. En Centrafrique.

— C'est où, ça ?

— Juste au centre de l'Afrique, Chef.

— Qu'est-ce-que vous faites chez les nègres ?

— J'enseigne, Chef. Je vais vous régler tout de suite le montant de la contravention.

— Monsieur, ça ne se passe pas comme ça ! Vous allez être convoqué au tribunal !

— Mais je vais y aller comment au tribunal, depuis le milieu de l'Afrique ?

— C'est votre problème, Monsieur ! Allez, rentrez chez vous en tenant le véhicule à la main.

— Oui, Chef, merci, Chef.

— Et puis arrêtez de m'appeler chef, dites brigadier.

— Excusez-moi, Brigadier, dans l'armée, on dit chef.

— Ah, vous êtes dans l'armée ? L'armée française ?

— Oui, Chef, je suis dans une école militaire.

— Ah bon ? Hum... On va peut-être pouvoir vous dispenser du tribunal. Je vais vous tenir au courant, mais attention ! La prochaine fois, nous ne serons pas aussi compréhensifs.

— Ah mais ce sera la seule fois, parole de militaire ! Bonne journée, Messieurs.

J'estimais m'en être plutôt bien sorti. Et puis j'ai eu de la chance car à l'occasion du 14 juillet, le président Pompidou* a décidé une amnistie pour les délits mineurs... Quand je descendais à la ville les jours de marché, j'allais serrer la pince du brigadier qui réglait la circulation sur la place, il me regardait avec un drôle d'air, j'avais l'impression qu'il se demandait encore qui j'étais réellement avec une tête de négresse sur mon vêtement et des cheveux longs pas trop en rapport avec ma prétendue appartenance à l'armée française.

Mon autre tonton, le contremaître, était un homme autoritaire qui s'entendait mal avec son beau-frère et les frictions concernaient surtout la manière de cultiver les légumes du jardin. Le tonton contremaître reprochait sans arrêt au tonton ouvrier la petitesse de ses pommes de terre et la grosseur des haricots verts faits pour être consommés fins et non sous l'apparence de mange-tout. Heureusement que l'ouvrier ne disait pas qu'il lui arrivait de nourrir les lapins avec les haricots fins, le chef d'équipe en eût été catastrophé ! Bref, ils se chamaillaient sans cesse pour des motifs futiles, ils ne s'accordaient que sur le suivi du Tour de France et la maisonnée avait ordre de faire silence pendant que les pauvres gars ahaïaient sur leurs bécanes à la poursuite du maillot de leader, mot nouveau pour le grand-père qui prononçait « lardère ».

Dès que ma tante entra chez sa mère, elle sautait sur le balai pour nettoyer le carrelage qui laissait à désirer. Elle jetait ensuite un coup d'œil au contenu du réfrigérateur pour être certaine que la grand-mère avait consommé dans les temps les denrées apportées par le couple à leur précédente visite. Ma mère et sa sœur s'appréciaient moyennement, il y avait là-dessous une sombre histoire d'héritage, des cousins éloignés ayant favorisé l'épouse du chef d'équipe au détriment de celle de mon nouveau papa qui n'avait rien reçu. Ma tante et son mari vivaient bien, elle tenait un des bistrots du pays, préférant une clientèle un peu huppée aux piliers

avinés mais comme elle avait le sens du commerce, tout le monde se sentait bien dans son café. Les vieux chopinaient en racontant des histoires maintes et maintes fois entendues et les nouveaux clients aimaient à se plonger dans la simplicité des gens du terroir en portant aux nues le savoir bien vivre du monde rural. Je me souviens d'un consommateur âgé, très calé en histoire, qui m'avait facilement trouvé la réponse à une des questions posées lors d'un concours organisé par le journal local : qui avait prononcé la célèbre phrase *Debout les morts !* ? Il avait lancé d'une voix solennelle : « L'adjudant Jacques Péricard, le 8 avril 1915 dans le secteur du Bois Brûlé, sur la Meuse ! » Vous vous rendez compte ? J'avais gagné deux chaises en paille à ce fichu concours et ma grand-mère les a conservées jusqu'à sa mort, trois décennies plus tard... J'ai copieusement abreuvé l'érudit pour le remercier, je ne sais pas où il puisait toutes ses connaissances, certainement pas chez lui où il vivait seul avec trois fils à problèmes dont l'un était revenu d'Indochine avec une case en moins car il avait été piégé à Diên Biên Phu* et s'en était tiré de justesse. Il était pourtant resté ami avec le « Niakoué » qui avait débarqué au village avant cette guerre et qui vivait dans une cabane sur pilotis au milieu d'un lac naturel. Ils se donnaient de grandes tapes dans le dos en chopinant et en dénonçant les horreurs de la guerre avec des larmes dans les yeux. Je l'aimais bien, le Niakoué, il nous parlait des belles filles du Vietnam qui faisaient bander et il disait à qui voulait l'entendre qu'il repartirait un jour là-bas avec la Simone, sa bonne amie, que ça ne serait pas demain mais après-demain et nous souriions avec indulgence en étant persuadés que jamais il ne remettrait les pieds dans son pays. Et puis un jour, ils ont disparu, lui et sa Simone, et le rescapé de Diên Biên Phu nous a affirmé qu'ils étaient repartis en Indochine... C'était peut-être vrai car la cabane était vide, il y avait juste posé sur la table bancale un bouquet de chèvrefeuille dans un vase en grès et la photo d'une jeune asiatique en tenue traditionnelle ; au dos du cliché, une inscription bizarre, « Mai Lan 1945 ». J'ai compris plus tard qu'il s'agissait d'un prénom de femme et je me suis demandé pourquoi le Niakoué avait laissé cette photo... Un amour contrarié qu'il fallait renier ? Une parente ? Un clin d'œil aux rares amis qu'il avait dans le pays ? Nous avons quitté l'endroit presque sur la pointe des pieds, avec le temps l'abri s'est effondré dans le lac et il n'est plus rien resté que des débris flottants qui ont fini par disparaître eux aussi. Je suis retourné là-bas des années après, en été ; le lac était à sec et j'ai cherché désespérément l'image de la jeune bridée mais il ne restait évidemment plus rien de cette beauté. J'ai pensé à la Simone, une fermière dont la famille n'avait jamais reçu de nouvelles... Je souriais en imaginant son gros cul et sa chevelure hirsute au milieu des longues filles aux cheveux noirs, se pavanant peut-être encore au bras du Niakoué dans les rues de Hanoï ou de la nouvelle Hô-Chi-Minh-Ville même s'ils avaient quitté le village plus de vingt ans

auparavant. Le fils de l'érudit nous a affirmé qu'il avait reçu une carte postale quelques mois après leur départ mais il n'a pas été capable de la retrouver pour me la montrer.

Le village s'animait. Il avait été pendant très longtemps le lieu de prédilection pour la fabrication de pots en grès car la terre argileuse avait forgé des familles de vieux potiers à l'art du tournage et les artisans montaient d'énormes pots à saler pour la conservation de diverses denrées ménagères. Les fours à bois étaient immenses et de leurs gueules incandescentes jaillissaient flammes et chaleur intense qui donnaient à l'atelier l'apparence d'une porte de l'enfer où les potiers aux visages colorés par le vin d'Algérie apparaissaient comme des émissaires du diable en attente de client. Le rituel durait parfois plusieurs jours, les quantités de bois avalées étaient impressionnantes et il fallait une semaine avant de pouvoir contrôler le résultat de la cuisson. L'artisan se forgeait une renommée, il apprenait à domestiquer les émaux qui donnaient à certaines pièces la majesté du rouge sang de bœuf ou la fragilité du bleu anémique.

J'allais souvent voir les potiers, j'aimais regarder l'agilité des mains sur l'objet qu'ils créaient en direct. Ils me racontaient des histoires un peu glauques comme celle, célèbre, du potier ivre qui était parti dans le four avec la brassée de bois qu'il se préparait à y jeter. Forcément, on n'avait pas retrouvé grand-chose de lui, un cercueil de bébé aurait fait l'affaire pour le mettre en terre, mais ce travailleur était devenu un symbole sacrificiel car qui sait si la gueule béante du four n'allait pas un jour encore réclamer son dû pour continuer à produire les objets que les hommes exigeaient d'elle ? C'est la question que se posait Alexandre, le plus vieux des potiers à qui je rendais visite à mon retour de la ferme où j'allais chercher le lait. Il se plaisait à me parler d'événements dramatiques dont il avait été témoin dans sa vie d'artisan comme la mort de l'ouvrier qui avait reçu une barrique de vin sur la tête alors qu'il se préparait à tirer un litre. Ce n'était pas beau à voir, disait Alexandre, le vin s'était mélangé au sang et la cervelle flottait au milieu du mélange... Même que le docteur malgache installé depuis peu dans la ville à côté en était resté baba alors qu'il était prêt à rire de tout, plongeant dans le désarroi les consultants à qui il annonçait de mauvaises nouvelles !

Au début des années 60, le commerce des poteries a périclité. La demande de gros pots s'est tarie et les descendants des artisans ne voulaient pas perpétuer la tradition. Ils ont choisi l'usine Michelin et les anciens ont cultivé leur rancœur jusqu'à l'arrivée d'êtres venus d'ailleurs qui ont accaparé toute l'attention des villageois. Ils étaient généralement jeunes, les femmes portaient des pantalons et beaucoup s'exprimaient dans des langues inconnues. Mes grands-parents se

méfiaient de ces populations bizarres, même qu'un jour j'ai dû frapper à la porte à coups redoublés car la grand-mère avait poussé le verrou.

— Eh bien, qu'est-ce-qu'il se passe, grand-mère ?

— Tu n'as pas vu, sur la route ?

— Vu quoi ?

— Un Noir ! Un noir très grand qui se promène sur la route !

— Bah non, il a bien le droit de se promener ! Et puis il ne va pas nous manger, quand même !

Par la suite, il s'est avéré que l'homme en question était un futur potier venant des îles qui s'est même adressé au grand-père pour acheter son bois. Du coup, ma grand-mère n'avait plus que des éloges à faire sur l'étrange personnage et mon oncle a surenchéri en connaisseur :

— Ben au fond, eux, ils sont comme nous... C'est pas comme les Arabes.

À partir de cet instant, les vieux potiers ont chassé leurs idées noires pour observer les extraterrestres. Ils rigolaient en voyant les bicoques en ruines que ces gens achetaient et les objets étranges qu'ils fabriquaient avec la terre du pays. La plupart ne savaient pas tourner, ils montaient leurs poteries en assemblant des boudins d'argile selon la technique primitive du colombin. Les vieux s'esclaffaient, qui oserait acheter des trucs pareils ? Les filles se baladaient avec des shorts courts et les hommes assemblaient leurs tignasses en queues de cheval ! C'était vraiment le monde à l'envers, même qu'un jour est arrivé un Japonais ! Vous imaginez ? un Japonais ! Il avait voulu embrasser une vipère qui l'avait mordu à la lèvre et le docteur qui venait pourtant de Madagascar n'avait jamais vu ça ! Eh bien ce Japonais-là, il a inventé un four à chaleur tournante dont on parle encore aujourd'hui et c'est devenu une célébrité du monde de la céramique. Comme quoi... Et puis les acheteurs ont fini par venir et le village s'est fait connaître partout. Les anciens ont rengainé leurs rires et ont fini leurs vies en déblatérant sur ce monde nouveau. Des gens qui allaient devenir célèbres sont même passés au pays alors que ma tante avait encore son bistrot ; un potier installé récemment lui a présenté une jeune femme en robe colorée venant des Amériques, une chanteuse qui allait se faire connaître très vite et qui s'appelait Joan Baez*... Même à cette époque-là, le monde était déjà bien petit !

Ces nouveaux venus ont complètement relancé l'économie défaillante du village. Les touristes affluaient pendant l'été et les potiers faisaient des réserves pour atténuer la rigueur de l'hiver berrichon. Bien sûr, tous les artistes ne sont pas restés et certains se sont recyclés dans la location de leurs maisons par l'intermédiaire de plates-formes bien connues mais il règne encore au village une

belle ambiance un peu bobo, style manif, quinoa et vide-greniers alors que certains font dans la culture hipster ultra connectée en mangeant bio et buvant du Red Bull*.

Le village disposait de deux écoles gérées par des institutrices. La grande école regroupait les cours moyens et la section du certificat d'études. Nous n'avions pas classe le jeudi et l'institutrice des plus jeunes qui vivait dans un logement de fonction disposait d'un téléviseur. Ses fils nous conviaient parfois à suivre les émissions pour la jeunesse, notamment *l'Antenne est à nous* où deux marionnettes, Martin et Martine présentaient les programmes avec leur chien Tabac qui n'était pas autorisé à parler. Nous pouvions suivre les aventures de *Rintintin** et de *Zorro** et nous nous moquions du sergent Garcia. Au début des années 50, le téléviseur de la maîtresse était probablement un des seuls en service dans le village et nous épations les copains qui n'étaient pas conviés aux réjouissances. Je faisais partie des bons éléments de la classe, j'avais donc une priorité.

La grande école regroupait une population d'élèves disparates dont certains venaient de fermes lointaines. Ils apportaient leur gamelle qu'ils faisaient chauffer l'hiver sur le gros poêle à charbon qui trônait au milieu de la salle. A la belle saison, ils mangeaient comme ils pouvaient. L'absentéisme était fréquent car les parents accordaient plus d'importance aux travaux à la ferme qu'à l'école. Les filles étaient fagotées dans des vêtements trop grands pour elles et deux d'entre elles n'ouvraient jamais la bouche, à croire qu'elles étaient muettes. Aujourd'hui, on parlerait d'enfants autistes, à cette époque on disait qu'elles étaient folles. Les garçons avaient des lance-pierres et s'amusaient à abattre les oiseaux pendant les récréations ou à se tirer dessus, ce qui provoquait parfois des blessures assez sérieuses qui saignaient beaucoup. La maîtresse les frappait avec application mais ils se protégeaient avec leurs sacs en rigolant. Ces éléments-là étaient âgés, ils fréquentaient la classe de fin d'études sans aucun espoir de réussite à l'examen. Ils

nous divertissaient et nous attendions avec beaucoup d'impatience leurs écarts de conduite qui généraient les représailles.

L'institutrice est tombée malade pendant quelques jours et a été remplacée par un solide moustachu qui s'appelait monsieur Truchot. Il arrivait le matin au volant de sa Traction avant, le plus souvent en retard et parfois en état d'ébriété. Ces jours-là, il ratait l'entrée dans la cour et plongeait directement dans le fossé qui jouxtait le mur d'enceinte. Les garçons passaient la matinée à sortir la voiture de l'ornière, soufflant et ahanant, et il fallait parfois l'aide des villageois pour extraire le véhicule. La matinée s'écoulait jusqu'au repas de midi sous les rires qui n'affectaient guère monsieur Truchot qui riait aussi en se tapant sur les cuisses et en s'envoyant discrètement quelques rasades de Sancerre qu'il conservait sur un appui de fenêtre à l'abri du soleil. Nous n'apprenions pas grand-chose avec lui car il privilégiait récitation et chants patriotiques. Debout dans l'allée, presque au garde-à-vous, nous entonnions *La Marseillaise* deux fois par jour pendant que l'instituteur se tenait face à nous, raide comme un piquet et les yeux au ciel. Même les garçons les plus turbulents y allaient de bon cœur, seules les deux filles muettes regardaient bovinement le maître qui les encourageait à participer. Les parents trouvaient ça fantastique, pardonnant volontiers à Monsieur Truchot son penchant pour la dive bouteille. « Ah, c'est très bien qu'il vous apprenne *La Marseillaise* », disait le grand-père tandis que l'oncle ajoutait : « Comme ça, quand tu seras à l'armée, tu montreras aux autres que tu la sais déjà. »

Nous avons regretté l'instituteur quand il est parti avec sa bouteille de Sancerre mais notre maîtresse en titre a paru désolée du peu de connaissances acquises pendant son absence. Quand nous lui avons dit que nous avions très souvent chanté *La Marseillaise*, elle a hoché la tête avec un certain fatalisme. Nous avons repris le cours habituel de nos activités, elle y ajoutait dictées et problèmes en grand nombre et de nombreux devoirs à la maison.

En septembre 1957, je suis entré en sixième au cours complémentaire de la ville voisine car je faisais partie des quelques élus qui pouvaient y prétendre. Ce fut un changement fondamental dans ma scolarité, le jour de la rentrée j'ai été affolé par la corpulence de certains élèves de quatrième et troisième qui portaient de longues blouses grises descendant jusqu'aux chevilles. Ils regardaient les petits nouveaux avec dédain tout en jouant au jeu du chat et de la souris. C'était drôle de voir ces jeunes hommes costauds comme des paysans adultes se comporter en écoliers d'un cours élémentaire. Et puis quelle surprise de voir plusieurs professeurs dans la même journée !

Chacun avait sa matière à enseigner et il fallait s'adapter aux manies des uns et des autres. Le premier soir, j'étais bien content d'enfourcher le beau vélo neuf

offert par mes parents pour rentrer à la maison qui se situait à plusieurs kilomètres. Un vélo cyclotourisme avec des guidons de course et plein d'accessoires qui lui conféraient le poids d'un tonnelet de Sancerre. Autrement dit, les côtes étaient raides et circuler les jours de neige et verglas relevait de la compétence d'un équilibriste chevronné. Je partais avec les copains et les copines mais j'avais jeté mon dévolu sur Michèle, une collégienne qui habitait très au-delà de mon village, dans un coin particulièrement isolé. Elle avait la fragilité de Marie-France et j'aimais la voir passer dans sa gabardine mauve, une couleur pour laquelle j'ai toujours eu un faible. L'hiver, ma grand-mère lui préparait un bol de café au lait qu'elle buvait sur son vélo en se réchauffant les mains sur les parois du récipient tout en s'excusant de ne pas entrer. Elle me souriait gentiment, elle avait des cheveux blonds qu'elle tentait d'arranger en chignon à la manière de Grace Kelly* en y plaçant des tas de barrettes pour que le vent ne détruise pas le savant ouvrage. Dans les descentes, le chignon ne tenait pas la route et elle finissait par une queue de cheval bâclée qui la faisait beaucoup rire car elle n'était pas adepte de la mise en plis façon Marilyn Monroe* qu'affectionnaient plusieurs de ses camarades.

J'ai fait les trajets avec Michèle jusqu'à la fin de la classe de quatrième. Les filles du village me faisaient un peu la tête et les copains me demandaient si je la sautais. Pour ne pas paraître idiot, je répondais que je verrais ça en troisième alors que je n'avais qu'une vague idée de l'objet de leur question. Nous n'avions pas de savantes discussions, Michèle et moi, mais nous parlions un peu de notre avenir, de ce que nous ferions après la classe de troisième. Pour être franc en ce qui me concerne, je n'en avais aucune idée à ce moment-là. Elle voulait être institutrice ou infirmière, disait-elle, mais elle ne savait pas si ses parents pourraient payer ce genre d'études. Abonnée au magazine *Mireille**, elle admirait l'héroïne qui était à la fois sentimentale et moderne et j'ai eu envie de lui demander si elle avait déjà été amoureuse mais je n'ai pas osé. Et puis un jour de juin où nous prenions un peu de repos avant d'aborder les longues côtes qui menaient au village, elle m'a dit quelque chose de bizarre avec une certaine gravité dans la voix :

— Tu sais, ton amie Marie-France, en fait, elle n'est pas vraiment morte...

— Heu... Michèle... Tu as fumé le tabac gris de ton grand-père ?

— Non, attends, laisse moi causer ! Son corps est mort ici, ça c'est indé...indénable, non, indéniable mais le jour où elle a quitté ce monde, elle est revenue à la vie ailleurs, sur terre ou sur une autre planète... une deuxième naissance, quoi. Elle a pu renaître quelque part avec un autre prénom, je ne sais pas, moi... Anne... Elise... Vénus... où... où Navigatoria comme l'étoile du même nom...

— D'où tu sors un truc pareil, Michèle ? Tu parles de réincarnation ?

— C'est un homme qui causait à Radio Luxembourg, un vieux vieux professeur indien... mais non, il ne disait pas qu'on pourrait renaître sous la forme d'un tigre du Bengale ou d'un rosier grimpant, le retour à la vie se faisait sous une forme humaine sans trop savoir si c'était en qualité de bébé ou d'adulte... Une deuxième naissance ou une seconde chance, si tu préfères. Et puis il évoquait aussi les souvenirs mais là, ça devenait trop compliqué pour moi. J'ai cru comprendre cependant que la renaissance entraînait la perte de toute mémoire mais que parfois on pouvait en récupérer des morceaux...

— Eh ben ton histoire est très compliquée ! Ce professeur, c'est un Peau-Rouge ?

— Mais non, ballot, un habitant de l'Inde...

Je n'ai rien répondu mais je me suis senti soulagé par les affirmations de Michèle. Marie-France revivait quelque part et les personnes aimées qui quittaient ce monde avaient droit à une seconde chance. Comment aurais-je pu deviner que presque quinze après au milieu de l'Afrique, j'entendrais un discours à peu près similaire dans la bouche d'une jeune femme peule ? C'était un peu dingue, en fait, une gamine d'à peine quatorze ans qui sortait des énormités en vous regardant de ses grands yeux verts qui lui bouffaient le visage...

Le dernier jour de classe, nous nous sommes offerts une limonade au village et la patronne du bistrot, la Juliette, nous a demandé si nous étions fiancés tandis que son pachydermique mari flemmardait sur un divan avec un sourire béat. A mon grand étonnement, Michèle lui a fait un large sourire en disant simplement : « Pourquoi pas ? » La Juliette nous a reversé un grand verre de limonade en s'exclamant avec son plus bel accent berrichon : « Ah ben dame oui, qu'on va l'fé brûler, l'balai ! » Nous n'avons pas très bien compris ce que la combustion du balai venait faire là-dedans mais nous avons chaudement remercié la Juliette avant de prendre congé en réprimant un fou rire.

Après les vacances d'été, un car de ramassage a été affrété pour les scolaires et les vélos se sont mis au repos. Je me souviens encore de ce premier jour de rentrée à l'embarquement alors que j'avais le cœur qui battait à la pensée de revoir Michèle. Il a fallu que je me rende à la triste évidence, ma petite copine n'était pas là et les autres élèves ne savaient rien d'elle. Elle n'a jamais reparu, les copains ont rigolé en cachette et m'ont demandé si j'aimais le lapin. Celui-là devait être particulièrement indigeste car il a plombé mon estomac pendant des semaines. Comme pour Marie-France, il avait dû se passer quelque chose de grave concernant Michèle et comme la sérénité n'était pas mon fort, j'imaginai des destinées violentes, meurtre ou enlèvement, mais on me consolait en disant que de tels événements auraient forcément dépassé les limites du canton. Bah... Elle avait

déménagé ou elle était morte, ajoutait-on. Et puis presque douze ans après, j'ai eu sous les yeux un article de *La Nouvelle République* qui annonçait la nomination d'un nouveau professeur de français au Lycée Alain Fournier* à Bourges. Suivait la photo d'une jolie blonde portant chignon et je n'ai pas eu besoin de lire ses nom et prénom pour reconnaître Michèle. Elle avait sur les lèvres le même sourire adolescent et les souvenirs ont afflué avec un goût amer. Pourtant... en y réfléchissant, quoi de plus banal que ce départ en douce ? Elle m'avait dit un jour que ses parents avaient une vie difficile à la campagne et que son père cherchait un emploi de conducteur de car à la ville. Je ne lui en voulais plus de ne pas m'avoir prévenu, dès le lendemain je découperais la photo afin de garder un souvenir palpable. Pas de chance, le tonton avait déjà embarqué le journal dans les sous-bois. J'aurais pu me rendre à Bourges pour une visite amicale à Michèle mais je n'ai pas osé... J'étais persuadé à tort ou à raison que la complicité des instants passés n'était pas récupérable. Lorsque ma vie changeait, je ne reprenais plus contact et si par hasard d'anciennes relations se manifestaient, je les rejetais impitoyablement par crainte de les décevoir. Alors avec le temps, les gens se sont lassés et n'ont pas insisté. Je le regrette aujourd'hui, je me sens orphelin d'avoir perdu l'espoir de les revoir.

Dès l'entrée en sixième, j'ai ressenti la nécessité de m'adapter à un nouveau milieu où le harcèlement tenait une place de choix. On le dénonce aujourd'hui mais à l'époque, les professeurs ne nous mettaient pas en garde et ne prenaient pas parti. Les vélos étaient dégradés et les bourrades coutumières. Les grands élèves de troisième s'en donnaient à cœur joie avec les petits sixième et la complicité paysanne des plus costauds faisait que les faibles gabarits avaient du souci à se faire... Bizarrement, les filles ne souffraient pas de ce mal, on les considérait peut-être comme quantités négligeables, en tout cas on leur fichait la paix.

Un grand gaillard de quatrième m'avait pris en grippe, il avait nom Benoît, une gueule toute tordue et des mains comme des battoirs de lavandière. Bref, une vraie tête de boxeur pour rester poli. Il me piquait mon dessert et m'appelait « nez sale » ou « morveux » en m'envoyant des pichenettes à sa manière, du genre de celles qui vous projettent au sol. J'avais décidé de ne pas moucharder. Un jour, je l'ai surpris à lire *Kit Carson* et j'ai décidé de lui proposer les immenses journaux de *Tarzan** que potassait mon oncle avant de s'en servir comme essuie-fesses. Le père Benoît m'a regardé bizarrement et a dit :

- Tu m'apporterais ça, morveux ?
- Ah oui, Benoît, tu vas voir, c'est gonflé !
- Alors apporte-moi ça, nez sale !

Je lui ai apporté plusieurs exemplaires en couleur de Tarzan, le père Benoît était épaté et nous sommes devenus les meilleurs amis du monde. Quand d'autres morveux me cherchaient des noises, il surgissait et plus personne n'osait me provoquer. Il y avait un dénommé Pautrat que j'avais pris l'habitude d'appeler « Peau de rat » ou « Piau de rat », version berrichonne. Evidemment, cela ne lui plaisait pas et pendant les récré, il piquait des trucs dans ma case qu'il cachait sous le bureau du professeur... Les enseignants finissaient par en avoir assez de trouver mes affaires sous leur bureau et mes explications embrouillées ne les satisfaisaient pas. J'ai parlé de Pautrat à Benoît et avec son copain Belleville ils ont fait la leçon à mon tourmenteur. Ils m'ont quand même demandé de ne plus l'appeler « Piau de rat » et tout est rentré dans l'ordre. Le père Benoît ayant redoublé deux classes, il a pu m'accompagner jusqu'à la fin de ma scolarité au cours complémentaire. Parfois, il me parlait de sa petite enfance et de ses difficultés d'adaptation en milieu scolaire car il ne fréquentait qu'occasionnellement l'école primaire à cause des journées qu'il devait passer avec ses parents à la ferme. A la fin de la troisième, il est d'ailleurs retourné directement aux plaisirs champêtres sans passer le brevet.

Le directeur et certains professeurs nous frappaient. Une simple erreur de présentation d'un devoir d'anglais nous valait une gifle retentissante du professeur qui était aussi le directeur de l'établissement. Les irréductibles étaient traités plus durement, à coups de pied aux fesses ou à la règle métallique sur les doigts réunis. Le professeur d'histoire-géographie attrapait les élèves par le cou et les soulevait de terre en les sermonnant. Les enseignantes se contentaient d'une ribambelle de verbes à conjuguer à tous les temps possibles et imaginables. C'était un énorme travail et il était presque préférable de se faire rosser. Et bien évidemment, pas question de se plaindre aux parents car comme le curé, l'enseignant avait tous les pouvoirs. J'étais tombé amoureux de la professeure de maths alors que je n'avais vraiment aucune aptitude pour cette discipline. Elle me ménageait en disant parfois que mon devoir était bien présenté, que j'avais compris une partie de l'exercice et je supputais au moins la moyenne cette fois-ci. Quand elle déposait la copie sur mon pupitre, je me retrouvais avec la note impitoyable de 2 sur 20 qui gâchait ma journée. Je n'ai jamais bien compris pourquoi cette jolie brune s'était entichée du professeur de gym, un bellâtre déplaisant qui lui faisait miroiter un départ en Afrique. J'avais envie de lui dire que non, franchement, il ne fallait pas suivre ce coureur de jupons qui faisait la cour aux femmes célibataires, qu'elle se préparait une vie de misère et de déboires conjugaux... J'ignore ce qu'elle est devenue mais pendant les vacances d'été, elle m'a donné des cours de maths par correspondance sans contrepartie

financière et je garde un excellent souvenir de cette jeune femme un peu triste dont le regard m'a suivi longtemps après avoir quitté l'établissement.

En 1959, les cours complémentaires ont changé de noms et sont devenus des collèges d'enseignement général. Le brevet était un examen que nous redoutions car il se déroulait au chef-lieu, distant de plusieurs kilomètres et comportait des épreuves écrites et un oral d'anglais. L'austère lycée Alain Fournier allait nous accueillir et nous devions trouver un hébergement dans la famille si nous avions la chance d'en avoir une dans cette grande ville qui m'était presque totalement inconnue. Un vieil oncle et son épouse ont accepté de me recevoir pendant les trois jours nécessaires au déroulement de l'examen et j'ai été choyé par ces personnes que je ne voyais qu'à de très rares occasions au village. Mon séjour fut un peu gâché par une tenue vestimentaire guindée composée essentiellement d'une chemise qui m'étranglait et d'un pantalon qui me grattait... Après les épreuves, je retrouvais ma cousine Marie-Laure, un peu plus âgée que moi, qui me faisait visiter la ville et m'a fait découvrir un lieu féérique à quelques centaines de mètres de la cathédrale Saint-Etienne : le marais et ses dizaines de jardinets en bordure des multiples canaux nés des sept rivières qui entourent la ville. Et c'était comme un immense jardin rempli d'arbres et d'oiseaux, la ville avait disparu et à perte de vue s'étalait tout un monde de quiétude et de poésie. Une famille cygne s'ébattait sous les yeux d'un gros rat musqué qui nous regardait bizarrement comme s'il attendait quelque chose. « C'est Nestor, m'a dit Marie-Laure, parfois je lui envoie un épi de maïs qu'il planque dans son terrier. Beaucoup de jardiniers le tolèrent même s'il creuse des galeries sous les berges. » De temps en temps, un de ces jardiniers se déplaçait en barque, plongeant sa perche dans les eaux peu profondes pour gagner sa parcelle et c'était un peu comme si le temps s'était arrêté même si l'imposante église qui dominait le site nous rappelait que le monde réel était tout proche. J'écarquillais les yeux de surprise, ébahi par toute cette eau car au village les quelques ruisseaux faméliques se perdaient dans les sous-bois impénétrables. Marie-Laure riait sans malice, étonnée pourtant par ce lointain cousin qui semblait découvrir un territoire inconnu.

— Tu n'es jamais venu dans le marais ?

— Heu... non mais c'est chouette ! Tu sais, au village, nous ne bougeons pas beaucoup.

— Avec tes copains et copines, vous faites des surpats des fois ? The Chordettes* ? *Lollipop** ? Tu connais ?

— Des surprises-parties ? Ouais, tu m'étonnes, ça déménage ! L'autre fois, chez la fille de la bouchère, nous avons dansé dans l'abattoir. Un cochon y avait été égorgé la veille, ça puait le sang fermenté partout. On bouffait du saucisson et du

pâté même qu'un copain a prétendu que le Joseph, celui qui fait la charcutaille, crachait dans les gamelles. Forcément, il tousse comme un renard ! Je ne connais pas le groupe dont tu parles, c'est certainement un truc de filles...

— C'est dégueulasse ce que tu racontes ! Plus tard, je pense que je serai végétarienne.

— Merde, alors... Tu vas bouffer des plantes toute ta vie ?

— Pas des plantes, ballot... des légumes, des œufs... Viens, sautons dans la barque de l'oncle Emile !

— Ohlala ! Faudrait pas que je tombe à la flotte car c'est l'oral d'anglais demain !

— Ne t'inquiète donc pas comme ça, le canal n'est pas l'océan Pacifique. Grimpe, je vais conduire.

Marie-Laure avait l'habitude, la barque se déplaçait mollement sur le canal, nous avons fait une belle promenade alors que le soleil baissait. Depuis, je ne suis jamais retourné au marais et je regrette aujourd'hui de n'en avoir pas fait profiter ma femme et mon fils au cours de nos rares visites dans cette ville. J'avais peut-être simplement oublié l'existence de ce paradis qui perdure malgré toutes les nuisances de notre époque : les déchets s'accumulent dans certains canaux, la jussie rampante colonise ces eaux calmes et peu profondes, empêchant les barques de naviguer, plusieurs terrains sont en friches depuis la disparition des propriétaires car l'intérêt des plus jeunes a diminué avec les impératifs de la vie moderne... Le mobilier de jardin en résine remplace les cabanes typiques et les lieux de détente se multiplient au détriment des zones de cultures maraîchères tandis qu'un nombre croissant d'écrevisses de Louisiane et de ragondins bouleverse l'écosystème aquatique. La ville fait ce qu'elle peut pour pérenniser le site qui reste très visité et des restaurants gastronomiques ont remplacé les quelques baraques à casse-croûtes des années 60. Les promenades sont cependant encore bien belles dans le marais, paraît-il, ce n'est pas Marie-Laure qui me l'a dit car je ne l'ai pas revue depuis notre balade, juste une lettre ou deux avant que la géographie ne nous sépare définitivement.

L'oral d'anglais s'est bien passé malgré l'inconfort de mes vêtements du dimanche et le regard étrange de l'examineur qui portait de grosses lunettes de myope qui lui donnaient un air de batracien. Il avait une cravate avec des dessins de la tour Eiffel et était coiffé comme Elvis* dans le film *Le Rock du Bagne* tourné en 1957. Les filles n'aimaient pas son regard globuleux, elles se sentaient déshabillées et désemparées, piquant du nez sur la version relatant les aventures de Mister Pickwick* que le professeur semblait adorer. Elles s'étaient concertées pour se vêtir façon Jackie Kennedy*, robe trapèze de préférence, les épaules dénudées style Brigitte Bardot n'ayant pas encore pris le risque de s'afficher dans nos campagnes...

Elles parlaient de Audrey Hepburn* qui faisait un tabac à l'époque et du film *Vacances Romaines** que le projectionniste ambulant avait montré au village tandis que les garçons méprisaient ces amourettes de pacotille, préférant Marlon Brando* et Steve McQueen* réputés virils et conquérants, ne s'en laissant pas compter par les midinettes... Nous n'avions pas encore la télé chez mes grands-parents mais j'étais un adepte fervent des séries radiophoniques comme *Allo Police* où de fins limiers poursuivaient voleurs et agresseurs de tous poils sans oublier *Les Cinq Dernières Minutes* où l'inspecteur Bourrel se frappait la tête cinq minutes avant la fin de l'épisode en s'exclamant : « Bon Dieu, mais c'est bien sûr ! », avant d'expliquer aux auditeurs haletants les conclusions de son enquête. Et puis il y avait le cinéma chaque semaine, le projectionniste s'installait dans une arrière salle du café où le tenancier stockait ses bouteilles de butane... De vieilles banquettes de cars servaient de sièges où les spectateurs s'affalaient, fumant cigarettes et ninas dont ils balançaient les mégots parmi les bouteilles de gaz... Personne ne s'alarmait, une spectatrice prénommée Lucie riait aux larmes devant les films tristes, la projection des *Deux Orphelines** la mettait en joie et elle se tapait sur les cuisses pour manifester son plaisir. Nous la prenions pour une demeurée mais elle communiquait sa gaieté à la plupart des spectateurs même si au milieu d'une enquête musclée, ses rires tonitruants devant un cadavre démembré finissaient par indisposer les amateurs. Pour la calmer, nous lui offrions une limonade ou un Vittel Délices qu'elle dégustait avec bruit en crachouillant aux alentours, éloignant les voisins indisposés. En quittant la salle vers minuit, nous faisions peur aux filles en imitant le comte Dracula ou la créature du baron Frankenstein ; elles poussaient des cris d'orfraie en nous menaçant des foudres de leurs parents ou de l'institutrice.

À 14 ans, nous étions adolescents et le sexe était objet de risée et d'inquiétude. Les gamins se masturbaient dans le secret des alcôves en s'imaginant souffrir d'une maladie honteuse et riaient des légendes que les parents et grands-parents colportaient allégrement sur la naissance des enfants. Naître dans une rose ou un chou selon le sexe nous apparaissait comme complètement absurde sans pour autant savoir exactement comment fonctionnait la fabrique de bébés. Le professeur d'histoire accepta de nous dévoiler l'origine de ces fables en vogue dans les foyers, la plus répandue remontant à l'Antiquité où la rose était symbole de féminité : L'épouse du roi de Grèce Agamemnon aurait donné naissance à des quadruplés, deux filles et deux garçons sans avoir de quoi les vêtir ; quoi de plus naturel que d'emmailloter les deux filles dans les pétales de cette fleur ? Pour les garçons, c'était plus compliqué car il était hors de question de fabriquer des fils efféminés en leur associant des symboles féminins... Ce jour-là, de magnifiques choux trônaient à la table royale et Clytemnestre eut l'idée de s'en servir pour habiller sa progéniture... Il

nous embrouilla encore un peu plus l'esprit en évoquant une légende alsacienne magnifiant l'image des cigognes porteuses de bébés : sous la cathédrale Notre-Dame de Strasbourg, il y avait un lac surnommé « la fontaine aux enfants » où barbotaient les âmes des bébés en attente de venir au monde. Le maître des lieux sillonnait le lac chaque jour dans une barque argentée et de temps en temps, il récoltait une âme errante dans un filet d'or... il la confiait alors à une cigogne qui parcourait l'espace à la recherche de la sucrerie rituelle que les parents plaçaient sur le rebord d'une fenêtre pour signaler une naissance et hop... la cigogne déposait dans le berceau l'âme en peine qui intégrait le corps du nouveau-né ! Malgré la poésie de l'histoire, le professeur a bien vu que nous n'étions pas convaincus par son discours qui ne répondait pas à la question essentielle et il nous a conseillé d'en parler avec notre professeur de sciences naturelles qui se ferait certainement un plaisir de démontrer pour nous la mécanique des bébés. Nous n'avons cependant pas osé interpellé cette jolie fille qui nous intimidait un peu et nous en sommes restés au stade des plaisanteries un peu grasses alimentées par le spectacle des animaux de la ferme en copulation et la consultation discrète de revues parentales pourtant bien innocentes. « Sauter une fille » c'était faire avec elle ce que font la vache et le taureau après quelques caresses propres aux personnages des romans photos qui ne ressemblaient jamais aux gens des campagnes ; les amoureux sur papier glacé étaient riches et vivaient dans des lieux idylliques ou alors dans une telle misère que ma propre famille m'apparaissait comme privilégiée... Il fallait mesurer les risques, aussi... En copulant, la vache et le taureau ne donnaient-ils pas naissance à un petit veau ? Nous étions donc inquiets des conséquences de cette gymnastique et préférions en rire que de la mettre en pratique. Et l'accouplement de deux personnes, ça consistait en quoi exactement ? Certains copains parlaient de rendez-vous galants observés discrètement dans les greniers à foin où les partenaires s'agitaient et couinaient comme des animaux captifs avec parfois même des râles de douleur ! Je ne me serais franchement pas vu dans ce mauvais film avec Marie-France ou Michèle même si j'avais ressenti d'étranges sensations en les fréquentant. Franchement, tout cela n'était pas rose... Dans l'armoire de ma grand-mère, bien dissimulés sous une pile de draps, sommeillaient des romans d'amour aux illustrations étranges ; le titre de la collection me laissait perplexe : *Sans Alliance et sans Fleur d'oranger** d'un certain Henry de Trémières qui s'appelait en réalité Marcel Priollet... Les titres des ouvrages étaient plus parlants : *Vierge parmi les hommes...* *Dans les Griffes du Désir...* *A jamais flétrie...* Ohlala ! Et puis surtout *Bianca l'Indomptable* dont la couverture montrait une femme blonde légèrement vêtue tentant d'échapper à un homme velu armé d'un fouet... Merde... ce n'était certainement pas pour lui donner

des leçons de mathématiques ! J'essayais de lire quelques pages en douce mais c'était compliqué car ma grand-mère n'aimait pas me voir fouiner dans ses armoires. J'ai quand même eu le temps de repérer que les descriptions n'avaient pas grand-chose à voir avec les illustrations, il n'y avait pas de mots malpolis là-dedans et c'était du genre endormant, moins séduisant que les romans photos de *Nous Deux* où il était possible de voir les héros s'embrasser ou se disputer. C'était même parfois un véritable charabia du genre : « Son corps nu était offert en victime expiatoire sur l'autel de l'adultère... » Eh ben... Sûr qu'il valait mieux lire *Tarzan* et *Kit Carson* comme le père Benoît ! « Moi, Tarzan, toi, Jane » était quand même plus facile à comprendre que « victime expiatoire », non ? J'en suis donc revenu plus simplement à mes illustrés comme *Akim*, *Blek le Roc* ou *Mandrake* ainsi qu'aux ouvrages des bibliothèques Verte et Rouge et Or afin d'avoir une culture littéraire digne d'un collégien sérieux.

J'ai décroché mon brevet et réalisé que j'avais fait un choix sur lequel je m'interroge encore aujourd'hui... À l'époque, les élèves n'étaient pas orientés en fin de troisième et j'aurais certainement suivi une classe de seconde au lycée de Bourges car mes parents attendaient un logement social et il paraissait difficile, voire impossible, qu'ils m'accueillent dans leur petit deux pièces sans eau. Moi qui n'étais jamais sorti du village et étais parfois menacé par ma grand-mère d'être « mis en pension » quand ma conduite laissait à désirer, voilà que j'avais justement choisi cette option... Deux agents recruteurs de la marine marchande s'étaient égarés dans notre collège au milieu des champs et fait l'apologie d'un métier où l'uniforme était séduisant et je m'étais étrangement senti pousser des nageoires ! De rivière au village il n'y avait point et j'avais un arrière-goût bien amer de mon aventure maritime en Normandie quatre ans auparavant. Même que l'école préparatoire au concours de la marine se situait en Bretagne où je n'avais évidemment jamais mis les pieds. Je me gargarisais pourtant de ce choix qui a surpris tout le monde et je clamaient haut et fort que l'on s'adapte à tout avec de la volonté ; mes copains me regardaient d'un drôle d'air comme si cette décision m'ouvrait les portes d'un suicide programmé. A tout juste 15 ans, je crois qu'en fait je ne me rendais pas très bien compte de ce qui m'attendait. Mon grand-père me voyait déjà capitaine mais ma grand-mère âgée de 61 ans se désolait, cette Bretagne lointaine lui apparaissait comme le bout d'un monde d'où je ne reviendrais que lorsqu'elle serait dans la tombe... Je lui disais que les vacances de Noël étaient toutes proches, que la pension n'était pas la prison et qu'à son âge, elle avait certainement encore de beaux jours devant elle. Elle y allait d'une larme furtive

qu'elle essuyait dans son tablier tandis que l'oncle pérorait, la Bretagne n'était quand même pas l'Algérie et il n'y avait pas de guerre là-bas.

Avant la rentrée, ma famille parisienne a tenu à faire connaissance avec cette région mystérieuse qui nous a ravis. Nous logions à l'hôtel, s'il vous plaît, et le temps de ce mois d'août 1961 était superbe. Nous posions pour mon beau-père qui manœuvrait un appareil photos à soufflet dont il tirait des clichés tout à fait honorables. Le jour de notre arrivée, nous avons failli rester en rade dans une ville inconnue qui portait le nom d'un animal du grand nord car nous étions en pleine collation dans un compartiment vide. A l'époque, les voyageurs ne tiraient pas de sandwiches emballés dans du plastique qui macéraient dans des sacs à dos, c'était un étalage franc de charcuteries et salades variées qui faisaient bon ménage avec la motte de beurre et la bouteille de vin. Un contrôleur est arrivé, il fallait vite changer de train car notre wagon restait en gare. Nous nous sommes précipités sur les victuailles que nous avons enfournées dans un sac de voyage et avons couru pour rallier le bon train qui attendait patiemment l'arrivée des retardataires. Même ma mère riait, tout se passait dans la bonne humeur et nous n'entendions personne s'offusquer ou se plaindre. Pas sûr qu'aujourd'hui cette décontraction aurait été de mise et je me dis qu'il y a quand même moins de sérénité dans les comportements du transporteur et des usagers.

La rentrée est arrivée bien vite... Je me souviens du petit train à vapeur qui faisait la liaison entre la ville de Guingamp et l'endroit où se situait l'école. Mon beau-père m'accompagnait, nous sommes arrivés tard le soir pour être accueillis dans un hôtel sans prétention et dès le lendemain matin après avoir récupéré ma malle cantine, nous nous sommes rendus dans l'endroit où j'allais passer quelques années de ma vie. Le cadre était magnifique, imaginez un château au milieu d'un grand parc, une ferme attenante et des bâtiments neufs pour les classes et l'hébergement. Une école en pleine nature, sans mur d'enceinte, avec un chemin creux qui menait à un petit village où les bistrots s'exposaient sans honte, attendant les jeunes clients en manque de vitamines... Nous apprîmes très vite à modérer nos ardeurs car en dehors des heures de sorties autorisées, une surveillance discrète s'exerçait. Nous fûmes reçus par le directeur portant soutane et rabat blanc que mon beau-père appelait « Mon père »... Je regardais cet homme qui ressemblait à un prêtre et je me demandais pourquoi il lui donnait ce titre car au catéchisme, nous n'aurions jamais osé appeler monsieur le curé « Papa ». J'ai appris très vite que les professeurs se faisaient appeler « Cher Frère » et exigeaient même parfois du « Très Cher Frère »... Bon, il fallait simplement s'y habituer... Le directeur nous a fait un bref historique de l'école ouverte en 1946 et dont l'acquisition fut laborieuse, le

propriétaire réclamant six millions de francs de l'époque. Une somme énorme même si aujourd'hui elle ne représente qu'un peu plus de cinq cent mille euros. Ce fut le Frère Alain qui se décarcassa véritablement pour trouver les fonds après avoir obtenu des autorités la création d'un établissement indépendant préparant aux carrières d'officiers de la marine marchande. Il emprunta à faible intérêt auprès de toutes ses relations y compris sa propre famille. Il fallut aménager les classes, trouver du matériel pédagogique, recruter les enseignants... Dans sa grande mansuétude, l'évêché de la ville voisine nomma un aumônier. Frère Alain avait atteint son but, une communauté éducative de Frères s'était enfin implantée dans la région.

Mon beau-père écoutait religieusement le Frère directeur, j'avais une très pénible envie d'uriner et je souhaitais faire enfin connaissance avec mes quartiers. Le Frère qui nous reçut à l'entrée du bâtiment avait un beau sourire et portait la tenue traditionnelle et un béret basque ; c'était pour le moins inattendu et assez rigolo. J'ai demandé la permission de me rendre aux toilettes et quand je suis revenu, mon beau-père se préparait à prendre congé. Cela se fit rapidement, le Frère a prétendu que les adieux prolongés n'étaient pas bons pour le moral des troupes. Il m'a mis sa lourde main sur l'épaule et m'a accompagné jusqu'à une pièce où sommeillaient quatre lits en attente d'occupants. J'étais un peu inquiet même si je ne m'attendais pas à une suite dans un hôtel particulier. Il m'a dit que mes camarades allaient arriver puis je suis resté seul pour ranger mes affaires et faire mon lit. J'ai eu un peu de mal car au village c'était ma grand-mère qui se chargeait de cette corvée. Je finissais quand les autres élèves ont fait leur entrée et je n'ai pas été surpris par leur allure un peu gauche qui caractérisait les nouveaux pensionnaires. Nous nous sommes salués avec une certaine affectation et l'un d'entre eux m'a fait un clin d'œil en ouvrant un sac plein de grappes de raisin ! Nous nous sommes gorgés de ce fruit délicieux et c'est l'estomac un peu lourd que nous avons pris le chemin du réfectoire pour le repas du soir.

Ce premier repas pris en commun fut aussi une découverte. Des tables de petite taille où deux dames plutôt âgées déposaient les plats en faisant régner une discipline de fer parmi les convives. Leur manière de parler m'interpella, elles ajoutaient systématiquement le mot « donc » à la fin des phrases... Et c'était des « Va à ta place donc ! » ou des « Me poussez pas trop dans la soupière donc ! » Si les nouveaux élèves se retenaient de rire, les anciens restaient placides et nous regardaient avec un certain mépris en chuchotant ce qui fit dire à un de mes voisins de tablée :

— Tu as vu ? Ils nous observent pour le baptême, ils repèrent déjà les fortes têtes.

— Et on leur fait quoi, aux fortes têtes, demandai-je avec des trémolos dans la voix.

— Tu n'es pas au courant ? Tu n'as pas vu l'étang en bas de la propriété ? Le jour du baptême, il se passe de drôles de choses...

— Le baptême... C'est quoi, le baptême ? Qu'est-ce que l'étang vient faire là-dedans ?

— Dans deux mois, les nouveaux élèves seront bizutés et la plus forte tête sera placée dans un cercueil que les anciens jetteront dans l'étang. La boîte n'est pas fermée, juste recouverte d'un drapeau breton mais malheur à celui qui ne sait pas nager ou qui s'enlise dans la vase !

— Attends... tu déconnes, là...

— Eh mais non ! Bientôt ils vont nous demander de cirer leurs pompes... faire leurs lits... les servir à table aussi, surtout le jour des frites afin de voir si nous sommes capables de leur apporter un maximum de rab.

— Ils nous font quoi le jour du baptême ? Les Frères laissent faire ?

— Ils prennent même des photos ! On doit ramper dans l'égout qui sort de la propriété, boire de l'eau de mer et manger du varech ! Passer dans un tunnel très noir rempli de plumes et de colle de pâte !

J'en eus l'appétit coupé. Merde alors, qu'est-ce que j'étais venu faire dans cette galère ? J'avais l'estomac noué en quittant la table pour assister à la prière du soir obligatoire. Pendant qu'un Frère lisait un texte des saintes écritures que je n'écoutais pas, je réfléchissais à la manière de fuir cet endroit maudit. En réintégrant la chambrée, j'avais l'air si secoué que mon voisin de lit m'a demandé ce qui n'allait pas :

— Tu fais une drôle de gueule ; tu n'as pas digéré le raisin ?

— Pendant le dîner, un gars m'a parlé du baptême... c'est horrible, ce truc !

— Je vois le genre... Ne te fais pas de souci, mon frère a été élève ici et m'a tout raconté. C'est très surveillé et plutôt marrant. L'étang n'est pas profond, à peine un mètre d'eau ; dès que le cercueil est jeté, une barque récupère la forte tête. Il faut surtout se tenir à carreau, ne pas déplaire aux anciens qui font partie du bural, c'est à dire de l'association des élèves de l'école. Et puis cette année, le Grand Mât a l'air très sympa ; le Grand Mât, c'est le patron du bural, le plus vénéré des anciens. Il est assisté d'un second, le Misaine, puis il y a un secrétaire et un trésorier. C'est le secrétaire qui observe la bleusaille ; il consigne tout sur un cahier concernant les comportements douteux et en informe le Grand Mât. D'où la nécessité d'être bien avec le secrétaire mais sans faire de ronds de jambes.

— C'est vrai qu'on boit de l'eau de mer et qu'on bouffe du varech ?

— Ça se passe au cirque, c'est le nom donné au grand amphi. A la fin du baptême et après la douche, les nouveaux défilent devant le Frère directeur et la totalité des professeurs. Un membre du bural leur sert alors un peu d'eau salée et quelques feuilles de varech afin qu'ils soient intro... intro... Attends... intronisés, c'est ça ; c'est le mot pour dire que le bleu intègre la grande communauté des élèves. Après, il y a un excellent repas avec même du vin à table ! Le baptême, c'est une tradition, il est impossible d'y échapper.

Je me suis endormi laborieusement. Le Frère au béret nous a réveillé à la sonnerie puis il a circulé dans les chambrées avec une poire remplie d'eau dont il envoyait quelques giclées sur le visage des retardataires. Il était chaussé de gros croquenots qui crissaient dans le couloir et nous l'entendions venir de loin. Il nous a ordonné de faire correctement nos lits puis de maintenir la chambre propre. Deux élèves ont été désignés pour balayer le long couloir, l'équipe serait relayée chaque semaine selon le document affiché à l'étage. Nous étions au milieu du mois de septembre et il faisait déjà presque froid dans le grand bâtiment dont la couleur blanche accentuait l'impression de fraîcheur. J'ai fait une vague toilette, les douches se prenaient une fois par semaine dans le bâtiment des anciens où les chambres étaient individuelles et en binôme. Je n'avais jamais pris de douche de ma vie et je m'inquiétais de savoir comment il convenait de se présenter afin de ne pas paraître idiot ou trop timoré. Bah, un slip de bain ferait sûrement l'affaire, de toute manière il fallait s'intégrer et ne pas faire bande à part, ce qui était un peu compliqué pour le grand timide que j'étais. Et c'était une multitude de questions sans réponses qui me submergeaient sans pour autant me faire regretter d'être là. J'allais m'adapter, tout simplement.

Les professeurs portaient la robe avec un rabat blanc ajusté au cou, c'était l'uniforme des Frères et il faudrait attendre quelques années avant l'avènement du vêtement civil. Quelques laïcs complétaient le corps enseignant, ils donnaient l'impression d'être des pièces rapportées dans ce milieu fermé et leur comportement trahissait une certaine gêne et même une crainte de déplaire à une hiérarchie bien installée. Le professeur d'espagnol ne maîtrisait que moyennement notre langue et nous l'avions surnommé « Fabiola » en référence à l'épouse du roi des Belges qui venait de la péninsule ibérique. Etrangement, il enseignait également l'éducation physique et je me demandais dans mes moments de lucidité comment j'allais pouvoir apprendre la natation avec cet homme distingué qui nous faisait courir dans la campagne avec de très fréquents arrêts dans les multiples bistrots qui fleurissaient à l'époque dans les bourgs proches de l'école... Cela nous convenait parfaitement, nous consommions du chocolat chaud avec un fond de rhum car la législation du coin n'était pas très regardante sur la réglementation et nous complétions notre éducation en commençant à fumer. J'avais opté pour la pipe, objet

plus distingué que la cigarette que les copains allumaient avec un briquet amadou qui faisait fureur dans l'établissement, en hommage sans doute au poilus qui utilisaient cet outil sans flamme pour ne pas se faire repérer par les lignes ennemies en 1914. Les gars s'enroulaient un bon mètre de mèche autour de la taille, c'était l'époque des jean's un peu crasseux et il ressortait de l'ensemble une impression de laisser-aller vestimentaire accentué par le manque de mixité de l'établissement. Nous nous complaisions dans un avachissement de façade dès la sortie des cours qui consistait à s'affaler sur les marches d'escaliers en sortant notre sacro-saint matériel de fumeur. Nous parlions des profs et de leurs manies, parfois plus sérieusement de notre avenir, très rarement des filles et de religion.

Le baptême approchait ; j'avais été doté d'un « parrain » comme tous les nouveaux, un élève de troisième année à l'air sympa qui me fichait une paix royale. Je riais sous cape des craintes des copains qui redoutaient les convocations à un cirage de pompes ou la mise au carré d'un plumard en désordre. Ce dimanche-là j'étais même en pleine forme, salivant déjà à la perspective du poulet frites agrémenté d'un verre de vin, je paressais en tirant sur ma bouffarde, mollement affalé sur un banc, devisant avec un gars de Lyon qui me vantait la vitesse de l'Aquilon, un train rapide qui venait d'être mis en service et qui reliait sa ville à Paris en un peu plus de quatre heures. Je méditais sur le fantastique d'une telle nouvelle quand j'ai vu mon parrain venir vers moi et m'annoncer avec un petit sourire que j'allais servir à midi à la table du Grand Mât. J'ai eu comme une remontée de bile dans la gorge tandis que mon voisin prenait un air effaré.

— Merde, ne fais pas de conneries surtout, sinon tu es bon pour l'étang !

Je n'arrivais même pas à répondre, j'étais comme statufié. Mon parrain était déjà reparti et il n'aurait pas été très malin de discuter. Un peu avant midi, je n'avais plus guère d'appétit mais je me sentais beaucoup mieux, je me disais qu'au fond ce n'était pas la mer à boire. Quand les dames de service ont déposé les plats sur les tables, je me suis dirigé courageusement vers celle des membres du bural. Le Grand Mât m'observait de ses yeux globuleux tandis que le grand Belletête, Misaine de son état, grattait machinalement sa longue barbe noire pour en extraire les miettes de tabac. Le secrétaire avait une tête de séminariste, il tenait à la main un carnet en maroquin rouge orné de dessins bizarres. Venait enfin le trésorier, petit gars un peu hirsute qui ressemblait à un valet de ferme que j'avais connu dans mon enfance. Le Grand Mât m'a demandé mon nom et le secrétaire a consulté son carnet en secouant la tête, confirmant implicitement que je n'avais pas été répertorié comme troublant l'ordre public. Je me suis acquitté de ma tâche le mieux possible, je n'ai pas fait

tomber de frites et je suis même allé en cuisine chercher du rab que le chef m'a copieusement servi après mise au courant de mes obligations du moment. Le Grand Mât semblait satisfait, il m'a offert un verre de vin tandis que le trésorier me demandait d'où je venais. Ma réponse l'a visiblement ravi, lui-même venait de Vierzon, quelle coïncidence, tandis que le grand Belletête prenait un air réjoui, s'esclaffant sans retenue :

— En voilà deux qui n'ont jamais vu l'eau !

J'ai ri aussi par politesse, je suis retourné à ma table où les copains m'ont félicité de ma prestation. L'appétit était revenu, sauf que la quasi totalité des frites avaient pris le chemin des gosiers affamés, ce qui m'a obligé à retourner à la cuisine une seconde fois afin de recueillir quelques patates rescapées de la grande bouffe. Je me sentais comme valorisé, ma timidité avait battu en retraite et dans l'après-midi nous sommes descendus à la ville pour prendre le rituel chocolat au rhum *Chez Anna*, un bar du centre où le patron barbu s'appelait Yvon.

Au début des années 60, le port n'abritait que de très rares bateaux de plaisance. Une foule de chalutiers et quelques cargos de petites tailles venant d'Europe entretenaient une belle activité commerciale disparue depuis. La baie laissait apparaître des bateaux moribonds qui mouraient de mort lente, leurs grandes carcasses de bois se décomposant doucement au gré des marées. Des chemins creux longeaient les plages de galets, nous nous sentions anonymes et protégés en regagnant l'école, respectueux de l'horaire de rentrée afin de ne pas nous exposer aux lourdes sanctions pouvant aller jusqu'au renvoi.

Souvent, nous passions par le site d'une tour construite en 1873 surplombant la baie, un endroit remarquable encore bien visité aujourd'hui, devenu l'emblème de la commune jouxtant l'école. Édifiée au sommet de la tour, la statue de la vierge accompagnée se contente aujourd'hui de bénir les voiliers des plaisanciers qui empruntent le chenal à défaut des bateaux de pêche en partance pour les côtes islandaises... Étrangement, le cimetière du bourg nous attirait par son mur des disparus en mer, j'aimais beaucoup déchiffrer les mémoires, ces panneaux de bois évoquant les naufrages de bateaux portant tous des prénoms de femmes, Caroline, Marie-Charlotte ou Alexandrine, avec leur cortège de noyés dans la fleur de l'âge et nous restions silencieux en regagnant nos pénates un peu avant le repas du soir. Il nous arrivait parfois de remettre en selle un habitué des bars qui avait malencontreusement glissé de son vélo ou de l'allonger sur le bord du chemin s'il ne parvenait pas à enfourcher sa monture. Les soirées du dimanche étaient pour moi symboles de tristesse, j'appréhendais la semaine à venir et j'avais le mal du pays, m'interrogeant sur mon étrange choix de vie.

Le baptême a eu lieu un dimanche avant la Toussaint. Il ne faisait pas froid et c'était tant mieux car je ne m'étais pas spécialement couvert. Sous les aboiements des anciens, nous nous sommes réunis sur le terrain de foot et j'ai fait de mon mieux pour satisfaire à diverses épreuves dont les moins appréciées furent le passage dans le tunnel rempli de plumes et de colle de pâte et l'obligation de ramper dans les eaux malodorantes d'un égout naturel qui charriait des déchets anodins mais peu ragoûtants. Le moment crucial fut la punition de la forte tête qui avait été placé dans le cercueil, jeté ensuite dans les eaux boueuses de l'étang. Le plus drôle était que la caisse était tombée à plat sur un lit de vase et le puni s'était redressé, battant des mains en se gondolant tandis que les anciens cherchaient à renverser l'équipage avec des bâtons. Il avait quand même fallu une barque pour ramener le repent sur le plancher des vaches et toute la troupe était repartie pour la douche indispensable avant l'intronisation au grand amphî où j'ai absorbé comme tout le monde mon dé à coudre d'eau salée et ma boule de varech. Un excellent repas à suivi, la virée en ville fut mémorable, les commerçants avaient baissé les rideaux par crainte des débordements mais bien entendu, comme à l'accoutumée, il ne s'est rien passé ! Ah si... Le Frère économe a fait la navette entre l'école et la ville pour récupérer discrètement les élèves un peu ivres afin qu'ils n'aient pas d'ennuis avec la direction.

Chaque semaine avaient lieu les sorties en mer sous l'autorité d'un professeur et de deux marins pêcheurs du bourg. Trois canots, un voilier et une baleinière étaient affectés à cette activité et les élèves se partageaient les embarcations. J'étais très à l'aise sur les canots qui bougeaient beaucoup mais je ne supportais pas la baleinière, donnant fréquemment à manger aux poissons... J'avais donc pris l'habitude de soudoyer le « tape-cul », nom donné au responsable de classe, afin qu'il me dispense d'embarquer sur ce maudit rafiôt, demande qu'il acceptait d'autant plus volontiers que je lui refilais une partie de mes frites du dimanche. Cette activité séduisante par beau temps devenait vite indigeste à la saison d'hiver et nous grelottions dans nos cirés en attendant le retour à la terre qui nous permettait de faire un arrêt au bistrot du coin. Nous n'apprenions pas grand-chose en fait, les marins pêcheurs parlaient en breton et n'étaient pas des pédagogues. L'exercice se limitait souvent à un aller-retour à destination d'un îlot désertique battu par les vagues où le Frère accompagnateur nous demandait d'allumer un feu avec les quelques branches faméliques que nous dénichions. J'avais cru un instant que la natation n'aurait plus de secret pour moi au bout de quelques semaines mais j'ai vite rengainé ma soif d'apprendre, ces sorties rituelles ne le permettaient pas et aucune autre activité n'était prévue pour cela.

Le 1er mai n'était pas jour chômé dans l'établissement, le Frère directeur ayant décrété que la Fête du Travail se célébrerait par le travail... Ce n'était pas dans les habitudes de la congrégation de cautionner une grève fomentée par des travailleurs américains en 1886, d'autant que la violence avait généré de nombreux morts chez les forces de l'ordre. Les élèves ne se posaient pas ce genre de questions, nous étions surtout déçus de ne pouvoir descendre en ville pour parader devant les filles du lycée public en jouant les affranchis.

La ville disposait de deux salles de cinéma mais nous n'étions pas autorisés à fréquenter *Le Goëlo*, concurrent direct du *Jeanne d'Arc* qui se chargeait de nous accueillir... Pas si surprenant que ça dans la mesure où les familles se retrouvaient dans le second alors que le premier était le repaire des filles du lycée. Malheur à l'élève qui se faisait pincer à la sortie de cet antre du diable par un Frère en maraude, la récidive pouvant entraîner le renvoi. Je ne souffrais pas de cette mesure, les filles ne me perturbaient pas et je préférais le petit verre au bistrot du coin et le tabac hollandais. Chez les anciens, c'était plus compliqué, les classes terminales chassaient la souris et certains élèves descendaient en ville « la quéquette en avant » selon le langage imagé du Frère au béret. Je pense qu'en ce qui me concerne, j'étais surtout très marqué par une éducation religieuse basée sur la crainte et je n'avais vraiment pas envie d'aller en enfer pour les beaux yeux d'une lycéenne bretonne !

L'enseignement de la religion tenait une place importante dans l'établissement et chaque cours commençait par une mini prière que les élèves formulaient debout sous l'autorité du professeur. Les enseignants laïcs expédiaient cette formalité en y mettant le plus de formes possibles, la plupart des Frères y attachaient beaucoup de sérieux. Avec le temps, nous remarquions pourtant quelques fêlures dans les comportements des membres de la communauté et applaudissions silencieusement le Frère économe qui allait de temps en temps prendre un verre *Au Café de la Poste* ou *Aux Camarades*, deux bars du bourg voisin. Un bon point pourtant concernant les messes du dimanche qui ne ressemblaient pas à celles de mon enfance : les offices se déroulaient en français, rien à voir avec le bafouillage en latin du vieux curé, l'aumônier de l'école prêchait dans la mesure et un orchestre d'élèves animait les déplacements des participants au moment de la communion. Il y avait là de quoi enthousiasmer l'élève le plus fermé, j'appréciais tout particulièrement ces instants même si plus tard la foi a cessé d'informer ma vie. J'en veux vraiment beaucoup à ce vieux prêtre berrichon conforté par les convenances et l'appui parental qui s'est ingénié à fabriquer des générations de brebis qui ont déserté l'alpage et sont allées paître dans leur coin en broutant

d'autres idéologies plus ou moins digestes. Je n'en étais pas encore là en entrant en seconde et j'avais été affecté avec un copain à l'installation des palmiers en pots sur les marches de l'autel avant les messes du dimanche, je m'acquittais de cette tâche avec un tel sérieux qu'on eût dit que l'Esprit Saint m'inspirait dans cette mission de la plus haute importance... Mon acolyte était moins motivé, il cherchait désespérément le vin de messe, juste histoire de le sentir pour se faire une opinion sur la qualité. Il ne l'a jamais trouvé, l'aumônier qui était méfiant le confiait peut-être à Ernest, le cuisinier, avant d'en prendre livraison pour l'office.

La confession faisait évidemment partie du rituel et là encore j'ai pris conscience de la mièvrerie dont faisait preuve notre curé de campagne qui ne voyait en Dieu qu'un représentant de plus de la Gendarmerie nationale. Lui avouer nos péchés se résumait à une énumération soigneuse des plus petites bêtises de la vie quotidienne et nous l'entendions rognonner dans sa cage à l'énoncé des horreurs qui mendiaient le divin pardon : « Je me suis mis en colère, j'ai été méchant, j'ai mangé trop de chocolat... », je vous en passe et des meilleures ! C'était à se demander si forniquer avec sa propre mère n'était pas moins grave que le péché de gourmandise ! Il en suivait toute une collection de prières à énoncer sur un agenouillement en bois dur très inconfortable et nous pouffions de rire en entendant le dénommé Sansonnet réciter la prière à la Vierge à sa manière : « Je te salue Marie, pleine de graisse et de cambouis... » L'aumônier m'avait tout de suite repris à l'énoncé de ces enfantillages en éclatant de rire dans son confessionnal et en me persuadant de n'avouer que ce que j'estimais être des manquements sérieux à l'éthique. Je ne lui disais pas tout et nous étions tous dans le même cas concernant les plaisirs solitaires que nous lui cachions... C'était un jeune aumônier que les anciens appelaient « P'ti cul » sans aucune acrimonie, tous les adultes de l'établissement ayant été affublés de surnoms plus ou moins flatteurs selon leur rôle. Le sous-directeur chargé de la discipline avait été le moins bien servi en raison de sa sévérité mais je n'irai pas jusqu'à vous dire comment on l'appelait. Même en dernière année, les gars en avaient peur, il était prof de physique, une matière que je n'aimais guère et j'appréhendais les moments où il fallait se rendre au tableau pour résoudre un exercice. Il était cependant très attentif aux difficultés des élèves, prenant notre défense face à une académie tatillonne dont l'objectif essentiel était de bouffer du curé et de discréditer au maximum les candidats au baccalauréat issus des établissements privés.

La plupart des enfants des bourgs voisins avaient des pères navigants et les mères devaient gérer des familles souvent nombreuses. Les gamins s'occupaient donc comme ils pouvaient les jours de congés en fréquentant parfois les bistrots où on leur servait des mominettes de vin rouge. Nous avions constitué un réseau d'élèves volontaires qui se rendaient une fois par semaine dans les villages afin de

procurer de saines occupations aux enfants, jeux variés et sports divers sans faire de prosélytisme religieux. Beaucoup d'écoliers venaient et les parents s'en trouvaient soulagés. Là où je me trouvais cependant, l'instituteur nous avait déclaré la guerre, brandissant l'influence néfaste de la calotte sur la politique familiale. Il ne s'agissait pas d'un vieux barbon réactionnaire mais d'un jeune loup du parti communiste qui ne pouvait pas nous supporter. Les rapports se sont un peu améliorés au fil des semaines lorsqu'il a enfin admis que nous ne tenions pas de meetings pour vider l'école publique et nous avons fini par établir des relations polies sinon cordiales. En Bretagne, malgré les apparences, la cohabitation entre l'école libre et l'école de la République a toujours été compliquée. La mairie d'un village du Finistère ne s'est-elle pas illustrée en 1981 en demandant la fermeture de l'école publique qui venait d'ouvrir sous l'impulsion de jeunes parents, l'édile ayant estimé que l'école libre du village voisin pouvait parfaitement accueillir les enfants de la commune dans la mesure où un car de ramassage circulait entre les deux agglomérations... ? Le souci d'économie évoqué cachait en réalité une vraie volonté d'opposition au pouvoir de gauche qui avait pris la décision d'ouvrir l'école. Inversement aujourd'hui, plusieurs municipalités refusent d'attribuer des subventions aux écoles religieuses et même les écoles Diwan sont discriminées malgré leur soutien à l'identité de la région et à la mise en valeur de la langue bretonne.

À la fin de l'année scolaire, je ne me sentais plus motivé par cette mission de service public, lassé par le relationnel compliqué et les activités répétitives qui ne passionnaient guère les enfants. Les après-midi tournaient à la garderie et il me fallait parcourir plusieurs kilomètres pour me rendre au village. Et puis il n'existait aucun lieu abrité pour accueillir les gamins à la saison d'hiver et les occupations étaient rares. Les activités avaient même été interrompues en janvier et février, mois exceptionnellement froids dans tout le pays puisque la mer avait gelé dans le port de Paimpol ! J'ai éprouvé un sentiment de culpabilité en abandonnant mon engagement, pas vis à vis des enfants étrangement, mais j'ai eu l'impression d'offenser Dieu... Je n'étais décidément pas guéri de la maladie louche que le vieux curé berrichon m'avait inoculée.

Les vacances d'été m'ont permis de retourner au pays où mes parents se trouvaient déjà. J'avais eu de très bons résultats scolaires et chacun s'en félicitait, louant mes facultés d'adaptation. J'éprouvais alors un sentiment de fierté et j'apparaissais aux yeux de tous comme un être à part ayant eu le courage d'aller vivre au loin, dans une région dont les copains n'avaient jamais entendu parler. Je racontais des histoires de marins, j'embellissais les sorties en mer en prétendant que les fréquentes tempêtes pouvaient mettre ma vie en danger. Les copines poussaient de petits cris horrifiés et les garçons hochaient la tête en signe de compréhension.

Même les adultes se laissaient prendre à ce jeu puéril de la vantardise. Et puis je fumais la pipe ! Je ne refusais pas un verre de vin ! J'étais devenu un homme, quoi... !

Au milieu de l'été, je suis parti en balade avec mon oncle et un de ses amis. Pendant une semaine, nous avons traversé plusieurs départements du sud de la France et j'en garde un souvenir mitigé lié au nombre impressionnant de kilomètres parcourus sans vraiment profiter des paysages et des lieux qui auraient certainement mérité plus d'estime. Entre la montée du Tourmalet avec la 4L qui avait un peu de mal et le choc provoqué par le nombre de baigneurs sur la plage d'Argelès-sur-Mer, nous profitâmes moyennement du camping sauvage et des petits bistrots car la population nous apparaissait certainement à tort comme vaguement hostile. Certaines villes accueillaient une importante population maghrébine et quand nous posions notre tente au hasard d'un chemin, l'ami de mon oncle qui était collectionneur d'armes exhibait fièrement son pistolet chargé en se rengorgeant :

— Tu vois, vieux Joël, si un bicot vient traîner cette nuit dans le coin, il n'a pas intérêt à s'approcher de la tente !

— Oh, personne ne va venir là où nous sommes cachés...

Il faut dire que nous affectionnions les chemins étroits et les taillis broussailleux où même un sanglier aurait hésité à passer la nuit. La visite d'un sarrazin sanguinaire semblait donc plus qu'improbable mais cette méfiance générait de la crainte et nous ne passions pas de très bonnes nuits. Je me demande encore aujourd'hui quelle aurait été la réaction d'un paisible ramasseur de champignons rentrant à la nuit tombée en se trouvant confronté à un trio disposant d'une arme... C'est arrivé en plein midi alors que nous avions allumé du feu pour réchauffer notre boîte de conserves et nous avons eu aussi peur que le visiteur que nous avions pris pour un garde forestier. Heureusement que le pistolet était resté dans son étui !

Mon oncle et son ami n'avaient pas des positions marginales vis à vis des Algériens, la plupart des gars qui étaient allés là-bas cultivaient cette forme de racisme de base très ancrée dans nos campagnes. J'entendais fréquemment de braves gens dire que les Arabes étaient laids et sournois, la laideur étant un critère essentiel de rejet. Au moment des exactions reprochées à Idi Amin Dada ou à Franco, ma grand-mère basait son jugement sur les photos qu'elle voyait dans les journaux.

— Il a fait quoi, Joël, Ali Baba ?

— Pas Ali Baba, grand-mère, Amin Dada*. Il a tué pas mal de gens en Ouganda.

— Oh ben c'est pas étonnant, il est tellement laid ! On dirait un singe ! Et pi il porte une espèce de robe...

Le généralissime Franco* avait droit au même traitement avec une nuance car il avait la peau blanche, ce qui forcément aurait dû être un gage de bonne conduite ! C'est peut-être la raison pour laquelle les villageois ont eu tellement de mal à accepter les nouveaux potiers, tous ces jeunes venus d'ailleurs les effrayaient par leur aspect physique et leurs tenues vestimentaires. Des hommes aux barbes hirsutes, des femmes en short qui levaient le coude au bistrot, tout cela entretenait l'idée que la société se délitait, que l'instituteur et même le curé n'y pouvaient plus rien. Quelques créatures vêtues de noir fréquentaient encore l'église mais les messes du dimanche furent supprimées par manque de célébrant. Le bâtiment devint une salle d'exposition de poteries avec l'accord du diocèse... Une belle reconversion épargnée au vieux curé qui avait enfin quitté la scène !

J'ai repris le chemin de l'école avec plaisir et confiance en moi car j'étais devenu un ancien. Nous jetions un air blasé aux nouveaux arrivants et mon regard s'attardait parfois sur les plus chétifs d'entre eux afin de leur faire croire que j'étais redoutable. Ce n'était pas très charitable mais l'intimidation se bornait à cette mimique et j'ai même choisi comme filleul un de ces petits gars réservé avec qui je discutais longuement. Le dimanche où il nous a servis à table, il a renversé la moitié des frites sur le sol mais je l'ai gentiment réconforté alors que mes copains me rendaient responsable de sa mauvaise éducation. « Merde, les gars ! Il est allé en cuisine nous rechercher une fournée de patates ! Pas de quoi révolutionner le réfectoire, quand même ! » ai-je protesté pour ma défense.

Notre professeur de français était un Frère trentenaire qui se démarquait de la communauté par une certaine décontraction liée peut-être à son âge et à la matière qu'il enseignait. Il nous a très vite donné l'impression qu'il n'était pas à sa place dans le système, insistant sur le côté sulfureux de certains auteurs. Verlaine et Rimbaud avaient été amants, ils faisaient un usage immodéré d'alcool et de drogues. Baudelaire n'avait jamais pardonné à sa jeune mère son remariage à la mort de son vieux mari, usant de la débauche comme d'une antidote à sa souffrance et mourant d'une « affection vérolique » comme il aimait la décrire. Les auteurs étaient présentés comme faits d'abord de chair et d'os et nous aimions cette façon de désacraliser leurs œuvres tout en les respectant. Le communisme restait cependant pour lui un repoussoir et il se plaisait à stigmatiser les politiques qui obligeaient les enfants à défiler au pas tout en chantant : « Nous sommes les enfants de Lénine, nous n'avons ni père ni mère » où les poètes engagés comme Louis Aragon*. Le gros Jacques Moulin a demandé qui était Lénine en affirmant qu'il n'avait jamais assisté à de pareils défilés en Bretagne... Nous avons bien ri de cette affirmation,

notre camarade qui était un sanguin a pris la mouche et le professeur a calmé tout le monde en nous demandant de commenter le poème de Verlaine extrait du recueil *Jadis et naguère* « Le poète et la muse ».

Un soir après le repas, le Frère nous a conviés au cirque pour entendre des chansons d'auteurs afin de nous sortir, disait-il, du yé-yé qui n'en était pourtant encore qu'à son balbutiement alors que le rock venu d'Amérique s'implantait de plus en plus avec de jeunes interprètes comme Halliday ou des groupes tels les Chaussettes Noires* ou les Chats Sauvages*. Je n'ai jamais été vraiment conquis par ce style de musique, dans nos campagnes, c'était plutôt la chanson réaliste en occultant certains textes inappropriés à de jeunes oreilles, ou alors les Compagnons de la Chanson* et l'accordéon d'André Verchuren*. Ah... l'accordéon ! Yvette Horner, Marcel Azzola, Aimable... Mon enfance a été bercée par cet instrument car mon oncle qui en était friand ne manquait pas une émission le célébrant. Vous pourriez croire qu'il était bon danseur mais il n'était pas du tout intéressé par cette pratique, honorant plutôt la buvette des bals de campagne que les pistes de danse. Sur ce plan-là, je le comprenais parfaitement, j'appréhendais les rares mariages où j'ai été convié car je savais qu'il allait falloir en passer par cette tradition. Si encore on vous fichait la paix quand vous décliniez une danse... Mais j'avais toujours quelqu'un qui venait me relancer et je regardais ma montre tout au long de la soirée afin d'en finir au plus vite avec cette corvée. Bref, quand le prof nous a fait cette proposition, je me suis senti vraiment intéressé et je ne l'ai pas regretté. Brassens, Brel, Ferré dans une école religieuse ! Je connaissais un peu Brassens et Brel mais je pense avoir été subjugué par Léo Ferré. C'est depuis cette audition que je suis tombé sous le charme de cet auteur, *Y'en a marre** ! et *Miss Guéguerre** ont été de vrais détonateurs. Chaque semaine, je retournais au grand amphi pour en apprendre plus sur le bonhomme, préférant évidemment à l'époque les textes engagés aux poèmes mis en musique. En apprenant plus tard que l'auteur avait été enseigné par ces mêmes Frères en un autre lieu et qu'il en avait énormément souffert, je ne pouvais pas m'empêcher de sourire en pensant que c'était un gars en soutane qui m'avait initié à son talent ! Lui qui disait qu'il fallait avoir vu au moins une fois dans sa vie un Frère des Ecoles Chrétiennes ne serait-ce que dans un bocal, il eût été marrant de les confronter pour voir simplement sa réaction.

Cette année-là fut également celle de la création de notre cercle littéraire parrainé par le professeur. Nous avons décidé de prendre contact par lettre avec les auteurs qui nous intéressaient et de commenter leurs réponses au cours de réunions hebdomadaires qui se tenaient au ranch, une sorte de foyer des élèves où notre tranquillité était assurée. Nous buvions du Cacolac avec un fond de rhum sauf les jours où un adulte s'invitait et bien entendu, nous fumions comme si nous étions

membres de la confrérie des auteurs. Souvenez-vous d'Albert Camus ou de Simone de Beauvoir qui grillaient cigarette sur cigarette... La comparaison avec eux se limitait à cette pratique mais nous prenions des airs d'intellectuels qui amusaient beaucoup les copains que la littérature laissait de marbre et qui nous lançaient des quolibets. J'avais sélectionné certains auteurs à contacter et je dois dire qu'un seul d'entre eux n'a pas daigné répondre... Monsieur Sartre a probablement pensé qu'il s'abaisserait s'il communiquait même brièvement avec un élève d'un établissement religieux qui devint un peu plus tard lecteur occasionnel de *La Cause du Peuple**... J'ai trouvé ça dommage de la part de cet homme que je prenais pour un humaniste alors que sa consœur Simone de Beauvoir s'était fendue d'une page de cahier d'écolier où elle me conseillait d'acheter ses livres si je voulais mieux la connaître. Bon... Évidemment, les écrivains catholiques comme Daniel-Rops ou Gilbert Cesbron* m'ont envoyé de longues bafouilles mais j'ai reçu également une lettre d'Hervé Bazin* que l'on ne pouvait guère accuser de collusion avec la calotte ! André Malraux venait de perdre son fils, il a pourtant pris le temps de nous encourager à poursuivre l'action que nous menions au sein de notre cercle.

Je voudrais rendre un hommage tout particulier à Henry-François Rey*, auteur des *Pianos Mécaniques*, qui m'adressa une très belle analyse de son roman qui venait de sortir et qui m'avait enthousiasmé. Je me voyais dans la peau de ses personnages, je vouais un véritable culte à ces femmes fragiles qu'il décrivait avec une certaine cruauté en usant parfois d'une relative grossièreté et j'aimais cette fatalité qui fait tout rater en amour et qui pousse aux actes extrêmes. Je n'ai pas tout saisi de sa lettre, il écrivait encore plus mal qu'un médecin, et aujourd'hui en la reprenant, je n'en déchiffre qu'une infime partie... Je conserve ces quelques missives avec beaucoup de soin, elles me rappellent une époque dont j'ai la nostalgie même si notre cercle n'a duré qu'une année. Difficile de dire pourquoi la lassitude à fini par l'emporter mais je pense aujourd'hui que commenter les ouvrages des autres avait ses limites et qu'il eût fallu que nous écrivions nous-mêmes pour apporter un nouveau souffle à nos échanges ou que nous invitions des auteurs bretons. « Dommage que Chateaubriand* ne soit plus de ce monde », disait notre ami Marco...

Je me suis senti un peu orphelin de mes écrivains préférés mais les circonstances m'ont aidé à retrouver une belle occupation. La classe terminale a organisé un concours de chansons où il suffisait de s'inscrire mais ma timidité m'interdisait ce genre d'exhibition. Devant un parterre de professeurs et d'élèves plusieurs candidats se sont affrontés dans un registre où les airs à la mode se taillaient la part du lion. J'ignore ce qui m'a pris mais j'ai brutalement eu envie de monter sur scène, vœu que l'organisateur a bien voulu exaucer en rigolant

franchement. Il n'était d'ailleurs pas le seul mais j'ai entonné une chansonnette berrichonne au titre bucolique, *J'ai deux grands bœufs dans mon étable...* Rien à voir évidemment avec Johnny ou Richard Anthony mais j'ai eu un succès fou ! Pas en l'honneur de mes qualités de chanteur mais mes mimiques et le thème ont survolté la salle. Tous les copains de première braillaient : « Bravo, Job, bravo ! » et le soir même, un gars de terminale m'a convoqué dans sa piaule dont le mur était décoré d'une immense affiche du Christ où le sauveur avait des airs de Che Guevara. Je me demandais bien ce que l'ancien me voulait... Il m'annonça avoir créé une troupe de théâtre et il me voyait en faire partie compte tenu de ma prestation du matin. Je me suis senti valorisé et j'ai accepté tout de suite même si l'année se terminant, il convenait d'attendre septembre prochain pour me lancer dans l'aventure. Plusieurs spectacles étaient prévus au cours du troisième trimestre, non seulement à l'école mais dans plusieurs salles paroissiales des bourgs environnants. Bien entendu, le travail scolaire ne devait pas en pâtir, la direction se donnant tous pouvoirs pour remettre en question la belle expérience si les circonstances l'y obligeaient.

J'avais fait une bonne année scolaire et je n'ai pas eu de mal à satisfaire aux épreuves du bac probatoire qui n'était plus tout à fait un examen car ramené en 1962 à des épreuves internes à chaque établissement. Il y avait même un oral et je me souviens parfaitement du vieil amiral qui venait de la ville pour nous interroger en histoire-géo. Il s'installait dans un fauteuil avec un repose-pied et ne se retournait jamais. L'élève interrogé se rendait au tableau face à l'examineur et n'avait plus qu'à lire la plupart des réponses que les copains avaient reproduites sur de grands panneaux en carton qu'il brandissaient dans le dos de l'amiral. Cet homme âgé fatiguait vite et demandait parfois à se détendre en lisant son livre fétiche sur le suicide en France... Il prétendait se sentir bien en consultant des ouvrages tristes et nous l'approuvions sans réserve afin de ne pas pénaliser les élèves qui n'avaient pas encore satisfait aux épreuves.

Les vacances d'été auraient pu être l'occasion de postuler un poste de pilotin sur un bateau de commerce mais je n'en ai pas eu envie. J'étais de moins en moins motivé à exercer un métier que l'on ne m'apprenait pas. J'attendais toujours désespérément des cours de natation mais il ne se passait rien et aucun enseignement propre à la marine marchande n'était dispensé. Il n'empêche que j'aimais beaucoup cette école et je ne me voyais pas élève d'un austère lycée parisien ni partageant la vie d'une famille coincée dans un logement insalubre. Je suis donc retourné au pays mais à la fin des vacances, j'ai senti ma grand-mère inquiète. Mon grand-père qui ne se plaignait pas et n'avait jamais consulté un médecin se sentait mal. Il avait maigri et ne mangeait plus. L'oncle l'a persuadé de

voir le docteur malgache et il est revenu très amer en disant qu'il allait devoir se rendre à l'hôpital du chef-lieu. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas et il s'est trituré l'estomac en disant que le médecin lui avait affirmé « qu'il avait de l'iau là-dedans ». De l'eau dans l'estomac ? Nous ne comprenions rien mais il a pris le car fin août pour l'Hôtel-Dieu dont il n'est jamais revenu. Il est mort quelques semaines plus tard et j'ai été très triste de ne pouvoir être là-bas. Ça se passait comme ça dans le pays, les gens âgés consultaient quand ils étaient au bout du rouleau et c'était dans l'ordre des choses. Ma grand-mère n'a pas touché de pension de réversion puisque mon grand-père n'avait jamais cotisé pour la retraite et pendant presque trois ans elle a confectionné des tricots qu'elle vendait aux amateurs en attendant de percevoir l'allocation vieillesse. Je ne pense pas que mes parents l'aient beaucoup aidée et mon oncle qui était pingre de nature ne lui délivrait qu'une somme ridicule au titre de son hébergement. Les clients étaient exigeants, ils demandaient souvent des pulls Jacquard difficiles à réaliser car s'ornant de motifs compliqués initialement réalisés par tissage dans une île au nord de l'Écosse et très difficiles à reproduire par le tricot. Par la suite, ma grand-mère est restée discrète sur cette période, elle ne plus n'aimait pas se plaindre et je n'ai jamais très bien su comment elle avait subsisté. Le marquis lui a laissé la jouissance de la maison, il lui devait bien ça, elle a d'ailleurs continué gracieusement à collecter les redevances des carrières et des bois, les cotisations des chasseurs, jusqu'à ce que ces versements soient officialisés et confiés enfin à un comptable.

Cette troisième année fut une période riche en événements, j'ai d'abord perdu tout espoir de poursuivre dans la voie choisie. Nous n'avions pas souvent de visites médicales, autant dire jamais, et je constatais que je voyais de plus en plus mal. On m'autorisa à me rendre en ville où le médecin m'annonça sans grand tact que j'étais myope et qu'en conséquence il n'était plus question d'opter pour une carrière d'officier pont dans la marine. Je n'en fus pas particulièrement affecté mais copains et professeurs le furent à ma place en me faisant remarquer que normalement l'année prochaine, je ne serais plus des leurs. Merde... le bac aurait lieu en juin et après ? En cas de réussite à l'examen, je devrais réintégrer une scolarité que je ne souhaitais pas dans une ville qui ne me tentait pas. Je me suis consolé en pensant aux belles lunettes que j'allais bientôt avoir le plaisir de porter, persuadé qu'elles renforceraient mon allure d'intellectuel et de rêveur. J'avais choisi une monture en écaille qui me donnait l'impression d'être vieux malgré les boniments de l'opticien. Sans compter que je zigzaguais dans les rues comme si j'avais bu. Eh ben... le résultat n'était pas à la hauteur de mes attentes ! Je traînais ma mélancolie près de la bibliothèque en tirant sur ma pipe quand je me suis senti observé.

Elle était assise sur un muret et me regardait en souriant. Une blonde aux cheveux courts, peau pâle et sourire indéfinissable, même que les lunettes me donnaient d'elle une image un peu floue qui accentuait le romantisme de la rencontre. Et puis la tendresse du chemisier mauve que j'aurais aimé toucher... Elle tenait une cigarette éteinte et sa voix m'est venue comme de très loin alors qu'elle souriait plus franchement.

— Bonjour, vous auriez du feu ?

— Oui bonjour, bien sûr, un instant...

J'ai eu un peu de mal en allumant sa cigarette car il y avait une légère brise et elle a doucement tiré sur mon poignet. Mes doigts étaient proches de son visage et il m'aurait suffi de tendre l'index pour lui caresser la joue. Elle m'a invité à m'asseoir en me disant qu'elle était en classe de philo au lycée et j'ai éprouvé le besoin de décliner mon pedigree.

— Je suis interne à l'école de la marine marchande.

— À Kersa ? Chez les frangins ? Je ne dis pas ça méchamment car j'ai un cousin éloigné qui est marin, il a fait ses études là-bas ; il en était d'ailleurs ravi. Vous êtes d'ici ?

— Non, je suis de la terre et je n'ai pratiquement jamais vu l'eau. Je viens du Cher.

— Étrange de venir vous perdre en Bretagne même si le salut de votre âme y est assuré. À propos, si vous enleviez vos lunettes, vous y verriez peut-être un peu plus clair !

Nous avons ri ensemble et je me suis attardé sur sa tenue. Elle portait un Jean droit beige façon Audrey Hepburn et ce chemisier dont la couleur m'avait séduit mais contrairement aux jeans de l'époque tailles très hautes, la ceinture du sien s'attachait en dessous du nombril. J'ai risqué une question :

— Vous n'avez pas peur de perdre votre pantalon en marchant ?

— Je ne suis pas fan des pantalons qui grimpent jusqu'aux seins, alors une amie qui s'y connaît en couture l'a modifié au grand désespoir de mes parents. Et puis je n'aime pas les jeans larges, alors elle l'a resserré au niveau des jambes. Ça vous choque ?

— Non, vous êtes tout à fait ravissante, vous ressemblez à Jean Seberg*. Je peux vous offrir un verre *Chez Anna* ?

— J'accepte avec plaisir si nous nous tutoyons. Je ne connais pas ce bistrot mais il a un nom très séduisant. Au fait je m'appelle Gaëlle. Et toi ?

— Joël. Ne fantasme pas sur Anna, le patron est un barbu très sympa qui s'appelle Yvon. Je peux t'avouer quelque chose ? Je rêvais de rencontrer une fille portant ton prénom...

— N'exagère pas ! Il y a 17 ans, j'étais l'exception car ce nom de baptême était réservé aux garçons. Sais-tu que Joël est d'origine hébraïque ? Tu étais l'un des douze « petits » prophètes de la Bible et tu passes aujourd'hui pour être un merveilleux conteur. Et peut-être aussi un grand séducteur...

— Moi séducteur ? Ne me dis pas que c'est écrit dans la Bible... Franchement là, tu m'épates ! Au village, les gens croient que mon prénom est d'origine bretonne.

Quelques élèves étaient attablés *Chez Anna* dont deux copains qui ont observé notre couple en écarquillant les yeux. J'imaginai déjà la conversation à la table du soir : « Eh ben Job, comment as-tu fait pour lever une telle poulette ? » Il répondrait que c'était sa sœur en visite dans le coin, comme ça on lui ficherait la paix, il n'avait pas envie d'entendre des plaisanteries douteuses sur Gaëlle.

Ils s'installèrent en commandant deux chocolats chauds qu'Yvon apporta en l'interrogeant du regard quant à l'accompagnement rituel qu'il déclina. Manquerait plus qu'il se laisse aller au fond de rhum devant sa nouvelle amie ! Il remarqua que les copains pouffaient dans leurs tasses, quel manque de distinction quand-même, mais Gaëlle n'avait rien remarqué, elle fumait délicatement sa cigarette en prenant des airs de diva avant de le questionner :

— Tu vois où se situe le magnifique bourg de Blanec ?

— Il y a deux ans, j'ai fait du patronage dans le coin. Notre boulot consistait à occuper les gamins certains après-midi où ils n'avaient pas classe mais j'ai fini par me décourager, il fallait tout le temps négocier avec l'instit, un chieur de première !

Gaëlle éclata de rire.

— C'est mon beau-frère, un drôle de coco très convaincu et encarté. Il est imprévisible et tout ce qui touche l'église lui hérisse le poil. Si tu passes à la maison un jour tu auras sans doute la chance de le croiser.

— Merde, excuse-moi, je ne voulais pas te blesser.

— Ne t'inquiète pas, nous nous affrontons souvent car je déteste les gens bornés et trop catégoriques. Je me sens bien avec les rêveurs... les indécis... les gens qui ne réussiront jamais en politique ou en affaires car ce sont des domaines où il faut être insensible et retors.

Il était pour moi largement temps de rentrer. Je me sentais un peu étourdi par la proximité de Gaëlle et il fallait revenir sur terre.

— Désolé mais je dois rentrer. Nous pourrions nous revoir la semaine si tu es d'accord.

— Oui, j'aimerais bien. Nous irions *au Goëlo* voir *A Bout de Souffle** avec Belmondo et cette actrice que tu as l'air d'apprécier. La prof du lycée nous l'a

conseillé. Nous pourrions nous retrouver devant la bibliothèque dimanche en début d'après-midi.

Je n'allais pas commencer par lui opposer un refus quelles qu'en soient les conséquences. J'ai fait semblant d'être très intéressé en acceptant sa proposition mais je me sentais déjà angoissé à l'idée de contrevenir au règlement. Nous nous sommes quittés avec un simple au revoir et j'ai regardé Gaëlle disparaître au coin de la rue en ondulant juste ce qu'il fallait pour mettre en valeur sa belle silhouette. J'ai cavale jusqu'à l'école où j'ai senti sur moi le regard interrogateur du préfet de discipline tandis que je rejoignais mes copains à l'entrée du réfectoire. Ils me regardaient venir en frétilant comme des gamines de cours moyen et j'ai mis de suite les choses au point :

— Ne me posez pas des tas de questions, la gonzesse que vous avez vue avec moi était tout simplement ma sœur. Ben oui, ma frangine, quoi ! Elle passe quelques jours dans le coin.

— Hum, c'est une super pin-up, ta soeurette ! Tu ferais mieux de prévenir déjà le sous-directeur car s'il te voit traîner avec, tu vas passer un sale moment !

— Non mais attendez ! Si je n'ai plus le droit de voir ma famille, maintenant, autant que je me fasse moine !

— Mais on rigole ! Viens, on a mis de côté du pinard de midi, on va trinquer à la santé de ta frangine !

D'autres sujets ont accaparé la suite du dîner et j'estimais m'en être bien sorti. Nous nous faisons du souci par rapport au baccalauréat car en cas d'oral de rattrapage, nous aurions à affronter les enseignants du public qui ne nous aimait pas. Dans certaines disciplines, nous n'avions pas de professeurs de métier et pour vous donner une idée, c'était un médecin de la ville qui nous enseignait les sciences naturelles... En réalité, le but essentiel de l'établissement était la réussite au concours de la marine, ceux qui ne voulaient pas travailler le baccalauréat pouvaient le faire au risque d'un coup dur dans le genre du mien. De plus, les filières philosophie et sciences expérimentales n'existant pas dans l'école, j'étais contraint de réussir un bac mathématiques élémentaires, discipline où je n'étais pas brillant. Il faut dire que le professeur avait de sérieux problèmes de pédagogie malgré son titre de polytechnicien. Il s'était essayé aux affaires et son entreprise d'exploitation de bois avait fait faillite. L'école qui manquait d'enseignants l'avait alors recruté et c'était d'une petite voix fluette qu'il expliquait très sommairement les essentiels, adoptant des postures qui auraient interpellé plus d'un inspecteur. Il portait de gros sabots bretons, les socques, et démontrait la symétrie en se déchaussant ; tenant une chaussure dans chaque main, il plaquait alors les semelles l'une contre l'autre en paradant : « Ben vous voyez, les gars, c'est ça la symétrie ! » Puis regardant les

élèves d'un air satisfait il nous envoyait au tableau pour des exercices infiniment plus complexes que nous ne comprenions pas. Il en résultait un mal-être évident et cet homme plutôt gentil par ailleurs nous faisait entrevoir par son inexpérience ce qui guettait un grand nombre d'élèves dont je faisais partie. Il est vrai aussi que j'étais mauvais dans la discipline et même en physique, c'était la question de cours qui me sauvait. Je me demandais si je n'allais pas bosser seul pour tenter un bac philo, nous n'étions qu'en octobre et Gaëlle pourrait sans doute me conseiller. Vivement dimanche, la semaine allait être longue !

Mes parents venaient d'être informés de l'attribution d'un logement social. Ils allaient quitter prochainement le deux pièces sans eau du 11ème arrondissement pour s'installer dans un appartement d'une cité réputée tranquille de la banlieue sud qui portait le doux nom de « Cité du Paradis ». Une nouvelle vie attendait ma famille, mes frère et sœur auraient leur chambre et un vrai confort. J'étais heureux pour eux et j'avais hâte de voir ce bel appartement mais Noël risquait d'être une période agitée et ils ne pourraient sans doute pas me recevoir. Je projetai donc de me rendre au pays pour soutenir ma grand-mère qui était en deuil, elle méritait bien ce geste d'affection car l'oncle n'était pas très sensible et ne lui parlait que de choses de la vie ordinaire. En réalité, il ne savait ni quoi dire ni quoi faire en de pareilles circonstances et il se réfugiait dans le tiercé et les copains de bistrot où on évoquait plutôt l'ordre d'arrivée des chevaux de courses et les dernières aventures du chasseur Alexandre qui se vantait d'avoir tué un gros lièvre alors que la victime était un pauvre renard innocent qui cherchait désespérément une poule à se mettre sous la dent.

Je me suis habillé pour mon rendez-vous avec les vêtements que j'estimais plus à la mode que ma tenue habituelle, jean de bonne facture et blouson de chanteur de rock et nous sommes descendus à la ville. Mes copains auxquels s'était joint Jacques Moulin ont remarqué ma recherche vestimentaire et m'ont interpellé :

— Putain, Job, tu as un rencard ?

— Ouais, je retrouve ma frangine à côté de la bibli, nous allons *au Goëlo* voir un film de Godard.

— Au Goëlo ! Tu n'as pas peur de te faire alpaguer par le sous-directeur ?

— Si, mais j'ai promis à ma frangine d'aller voir ce film. Vous n'êtes pas obligés de me suivre jusque la-bas, les gars.

— Cher ami, la discrétion est notre qualité première et nous marcherons sur le trottoir opposé sans nous arrêter, c'est promis ! C'est juste pour le plaisir de mater ta sœurte.

Il faisait très beau temps et Gaëlle avait troqué son Jean contre une mini robe fleurie mode hippie, une casquette du même style et des escarpins jaunes et talons rouges. Je l'ai évidemment trouvée fantastique et je me rengorgeais en l'abordant pendant que les copains n'en perdaient pas une miette. C'est alors que j'ai entendu le gros Moulin brailler :

— Putain, Gaëlle, tu connais Job ?

Mon amie m'a demandé de patienter un instant puis elle a traversé la rue pour faire la bise à mon copain. J'étais effondré en réalisant que la théorie de la frangine de passage ne tenait plus alors que Gaëlle revenait vers moi en me disant le plus naturellement du monde :

— Tu ne savais pas que le gros Jacques était de Blanec ?

J'ai marmonné en hochant la tête mais j'ai compris à l'attitude de Gaëlle que Moulin avait tenu sa langue. Quel soulagement ! Ce soir évidemment, j'aurais droit à de belles moqueries mais pour le moment, mon honneur était sauf. J'ai complimenté Gaëlle sur sa tenue, elle a pris la pose sur le trottoir en virevoltant ce qui a eu pour effet de remonter sa mini robe ce qui m'a permis de voir qu'elle portait des bas autofixants couleur chair. Nous arrivions au cinéma et pas de Frère en soutane pour m'alpaguer. J'ai pris deux places et nous nous sommes engouffrés dans ce lieu interdit alors que la salle se remplissait lentement. Beaucoup d'élèves du lycée apparemment à qui Gaëlle faisaient des signes de la main. Le documentaire était un dessin animé mettant en scène Balthazar Picsou et son neveu Donald qui tentait d'extorquer une pièce à son tonton milliardaire. Rien de bien neuf par rapport à la bande dessinée sauf que Gaëlle m'a étonné en affirmant que Picsou n'était pas avare mais simple collectionneur : depuis qu'il avait reçu sa première pièce en échange d'un service rendu, il l'avait conservée précieusement et fait le vœu d'en avoir des tonnes par la suite pour les exposer en ne s'en séparant que contraint et forcé. Quand la placeuse est passée avec son panier de friandises, elle m'a offert un esquimau au chocolat et nous avons barbouillé nos museaux en attendant le film qui nous a tenus en haleine jusqu'à la fin tragique du héros. À la sortie, nous avons foncé *Chez Anna* pour partager nos impressions. Gaëlle était un peu déçue :

— Je n'aime pas le personnage de Michel joué par Belmondo. Il fait trop dans la désinvolture alors qu'il représente une jeunesse aux abois qui en a marre d'être tenue en laisse. Il manque de profondeur psychologique mais je pense que c'est voulu par Godard... Patricia n'est pas une amoureuse de tragédie classique, elle joue à se faire peur avec un truand ; un peu comme une gamine qui jonglerait avec une grenade tout en sachant pertinemment qu'elle peut lui exploser au visage.

— Moi je pense qu'elle est très amoureuse... Elle s'accroche à cet égocentrique comme une bernique à son rocher.

— Si elle était vraiment amoureuse, elle ne le dénoncerait pas. À ce moment-là, elle a déjà choisi entre la plénitude de l'instant et l'obligation de s'aimer à jamais. Godard remet en question les valeurs, la conscience morale, la liberté... Parce qu'au fond, le grand amour, n'est-ce pas une forme de négation de la liberté ?

— Avant de jeter le grand amour aux orties, ne conviendrait-il pas d'abord de le fréquenter ? Et à priori ni toi ni moi n'avons beaucoup d'expérience dans ce domaine !

— Eh mais qu'en sais-tu ? Tu aimerais que je te raccompagne un bout de chemin ?

— Certainement, d'autant plus que j'ai besoin d'un conseil.

Nous avons quitté le bar pour nous diriger vers le port où flânaient de nombreux promeneurs. Un cargo polonais manœuvrait pour accoster et les goélands se régalaient des déchets de poissons qu'un chalutier avait jetés à la mer... De l'autre côté du bras de mer, le château qui faisait l'orgueil de l'école était bien visible au milieu des pins avec ses murs en brique rouge et granite à ton clair. Gaëlle proposa de passer parce qu'on appelait déjà la petite plage et d'emprunter le chemin creux qui conduisait à l'entrée principale de l'établissement. Une immense décharge à ciel ouvert s'étalait parmi les carcasses de bateaux et mon amie confirma que bien plus tard, elle constituerait un remblais pour la mise au sec d'éventuels bateaux de plaisance. Nous nous sommes assis pour contempler la marée montante et j'ai interrogé Gaëlle sur mon projet de présentation en solitaire d'un bac philo mais immédiatement, elle m'a dit d'abandonner cette idée même si mes résultats dans la discipline étaient corrects. Dans une classe de maths, les heures consacrées à l'enseignement de la philo étaient notoirement insuffisantes pour espérer une réussite à l'examen.

— Bon... eh bien tant pis pour moi. Lève tes fesses, il faut y aller.

— Viens goûter à Blanec dimanche et tu me diras des nouvelles du petit quatre heures breton !

— Puisque tu me présentes à tes parents, peut-être faudra-t-il que j'apporte la bague de fiançailles ?

— Arrête, idiot, file parce que si un Frère te voit avec moi tu risques des ennuis !

Je remarquai immédiatement le comité d'accueil, les copains se gondolaient en prenant des poses d'adultes offusqués. J'ai eu la bonne attitude en faisant amende honorable :

— Écoutez les gars, je suis désolé, j'ai craint que vous vous moquiez de moi si je vous disais la vérité.

— Pourquoi ? Gaëlle est largement aussi belle que Muguette Fabris ! s'exclama le gros Moulin.

— Heu... C'est qui, ta Muguette Fabris, Jacquot ?

— Mais c'est Miss France 1963, pauvre couillon ! Moi je lui passerais bien la bague au doigt, à ta Gaëlle !

— Avec le poids que tu fais, la copine à Job risquerait l'étouffement, hoqueta le grand Sam.

— Et toi si tu t'allongais sur elle avec tes grandes pattes, ta queue serait au niveau de sa bouche !

— Putain mais arrêtez ! C'est juste une copine. Vous pensez bien que si je quitte l'école, ça n'ira jamais plus loin.

— Hum, c'est ce qu'on dit toujours, conclut Jacquot.

Après le repas, nous nous sommes rendus à la chapelle pour la prière du dimanche soir. L'élève lecteur avait choisi un texte bizarre où les apôtres étaient comparés aux nouvelles machines à semer utilisées dans les grandes fermes. Cette comparaison hasardeuse a déclenché un fou rire généralisé que nous avons eu bien du mal à calmer tout le temps qu'a duré la prière. L'élève de quatrième année allait certainement se faire remonter les bretelles par le préfet de discipline qui lui demanderait où il avait puisé ce texte pour le moins désopilant.

Notre professeur d'histoire-géo était surnommé Lafleur. C'était un grand bonhomme chauve, tout sec, qui aurait pu servir de modèle à Goscinny pour son croque mort dans *Lucky Luke** mais contrairement à ce personnage peu recommandable, il était bon et les élèves l'aimaient beaucoup. Le chahut régnait dans ses classes et si par malice nous nous efforcions de rester calmes, il montrait un visage tourmenté, ne comprenant pas pourquoi nous étions éteints. Le jour où un inspecteur de l'éducation s'est égaré dans sa classe, un silence de mort régnait pendant son cours et nous le sentions perturbé malgré la bonne impression qu'il donnait au visiteur par son érudition. Il s'attardait sur des points de détails, donnant par exemple le nombre de femmes ayant fait des fausses couches dans la société polonaise, ce dont nous nous moquions éperdument. Les Frères ne l'aimaient pas beaucoup, ils l'avaient relégué dans une sorte d'alcôve au bout d'un bâtiment où il corrigeait ses copies et prenait du repos. Chacun de ses cours étaient précédés d'une prière, il se tenait debout près du bureau, les yeux au ciel et le menton en avant, mains disposées à l'horizontale comme s'il allait s'envoler pour faire un petit coucou au créateur qui l'observait avec bienveillance. Ah... sacré Lafleur ! Après mon départ de l'école, j'étais retourné le saluer avec un ami, il vivait sa retraite anticipée dans une petite maison près d'une chapelle rendant hommage aux disparus en mer et il avait été ravi de voir que les anciens pensaient encore à lui. C'était un grand

diabétique qui est décédé peu de temps après et lorsqu'il m'arrive de passer par son village, je vais lui donner le bonjour au cimetière en souvenir de la bonne ambiance qu'il autorisait pendant ses cours.

Afin de retenir les salles paroissiales pour nos séances théâtrales de fin d'année, j'étais chargé avec le grand Sam de prendre contact avec les recteurs, mot pour désigner les prêtres en Bretagne. Nous parcourions donc les bourgs avoisinants en sollicitant ces hommes d'église qui nous recevaient chaleureusement. Le recteur de Ploubaz nous appelait « ses petits enfants » en nous abreuvant de maximes en latin incompréhensibles et celui de Loguivy plus réaliste nous offrait un verre de liqueur. Nous visitions des salles que les commissions de sécurité n'auraient certainement pas homologuées aujourd'hui car les issues de secours étaient fréquemment obstruées par un bric à brac d'objets hétéroclites qui servaient aux activités des paroisses. Nous organisions une tombola avec de nombreux lots mendiés chez les commerçants et il fallait l'aval des services d'imposition pour vendre les places. Je me suis toujours demandé pourquoi les fonctionnaires du fisc nous recevaient si mal... Sans doute pensaient-ils que l'enseignement privé fraudait et ils nous cherchaient des poux dans la tête pour des motifs spécieux. Cette Bretagne présentée comme une des régions les plus ouvertes à l'enseignement religieux se montrait particulièrement tatillonne avec les représentants des établissements, y compris avec les élèves qui s'exposaient aux remarques déplacées de certains administrateurs ou enseignants laïcs.

Nous avions l'intention de donner deux pièces de théâtre en fin d'année, *Le Voyage de Monsieur Perrichon* d'Eugène Labiche* et *Chat en Poche* de Georges Feydeau*. Dans cette pièce, je jouerais le rôle de Lanoix de Vaux, fiancé de Julie, la fille du riche Pacarel. Le plus compliqué dans mon rôle serait de bien maîtriser le tic de Lanoix qui faisait tourner sa langue sept fois dans la bouche en parlant, ce qui horripilait Julie. Il n'était évidemment pas prévu de recruter des filles et le choix du metteur en scène s'était tourné vers des garçons n'ayant pas un physique de déménageur qu'il fallait soigneusement maquiller. Comme la pièce ne comportait pas de scènes délicates, la morale était préservée et le préfet de discipline avait donné son accord. Je garde un excellent souvenir de ces instants, rien de tel que le théâtre pour vaincre sa timidité. Au collège, j'avais fait partie d'un chœur parlé sur une fable de La Fontaine, *Les Animaux malades de la peste*, et même si c'était le rôle de l'âne qui m'avait été confié, je m'étais senti fier de réciter un texte en public. J'attendais donc avec impatience le mois de juin pour me produire sur scène en espérant bien que Gaëlle serait enchantée de ma prestation.

J'étais à la fois curieux et gêné en la retrouvant ce dimanche au pied de l'imposante église néogothique Sainte-Philomène. Curieux de connaître ses parents et en même temps un peu inquiet de la manière dont je serais perçu. Nous avons parcouru un bon kilomètre en pleine campagne avant d'arriver à un imposant corps de ferme protégé par un mur d'enceinte. Gaëlle a fait les présentations dans une grande cuisine dallée en ardoises avec une énorme cuisinière en fonte équipée d'un robinet en cuivre pour l'eau chaude. Je me suis étonné devant des ouvertures murales masquées par des rideaux ouvragés avec des bancs sculptés pour y accéder. Le père de mon amie au visage barré d'une grosse moustache tirait sur une volumineuse pipe en épi de maïs tout en m'expliquant qu'il s'agissait de lits clos où ses parents avaient dormi ; les bancs servaient à grimper dans ces espèces d'armoires qui se fermaient complètement et je ne me voyais pas du tout occupant ces cages hermétiques où je me serais senti très mal à l'aise. De l'autre côté de la cheminée, une maie-pétrin, une baratte mécanique et un vaisselier voisinaient avec le saloir, drôle de baignoire en granit pleine de sel pour conserver le lard. La mère de Gaëlle me fit l'effet d'une personne fluette étonnamment jeune, elle préparait des crêpes et l'incontournable gâteau breton qu'elle nomma kouign amann. Un gros chat noir et blanc somnolait sur une chaise et baillait parfois insolemment en me regardant. Mon amie est allée dans sa chambre d'où elle est sortie vêtue d'un tricot rayé à manches longues qu'elle appela marinière. Dans cette tenue, j'ai trouvé que ses cheveux courts lui donnaient une allure de garçon et elle m'a raconté une anecdote sur le vêtement qu'elle portait :

— Les pêcheurs en partance pour Terre-Neuve portaient ce tricot pour que les parties intimes ne frottent pas contre les futals.

Je risquai une plaisanterie à voix basse pour que ses parents n'entendent pas :

— Ah oui ? Mais alors, en enfilant ce vêtement, tu as zappé le port du slip ?

— Je te laisse deviner... Sache que je ne suis pas fana des sous-vet's. Allez, viens donc goûter au lieu d'imaginer des choses...

Ce qu'elle nommait goûter était en fait un véritable repas. Galettes de blé noir complètes, salade de poulpe au céleri-branche, crêpes à la confiture de mûres et kouign amann. Je me suis vraiment régalé et les parents de Gaëlle ont été désolés d'apprendre que j'allais être amené à quitter l'école à la fin de l'année scolaire. Mon amie a paru surprise et un peu déçue de ne l'apprendre qu'aujourd'hui.

— Joël... Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Mes problèmes de vue vont forcément m'obliger à changer d'orientation. Et toi alors ?

— Moi ? Il faut déjà que je décroche le bac ! Tu viens visiter ma chambre ?

La pièce était assez petite mais son décor m'en apprit bien plus sur mon amie que les plus longues discussions. Des portraits de femmes surtout, quelques affiches de films et beaucoup de disques d'Adamo. Un de Bob Dylan avec son titre fétiche *Blowin' in the wind**. Côté cinéma, deux titres de films des années 50 qui avaient noms *Monika** et *Le Septième Sceau**. La Monika de l'affiche avaient des lèvres pleines et le regard braqué sur quelque chose tandis que l'autre poster s'ornait d'un homme blafard avec une grande cape noire jouant aux échecs sur une plage avec un chevalier au visage buriné. J'ai interrogé Gaëlle sur ces photos étranges :

— Cette Monika est très belle. Qu'est-elle en train de regarder ?

— C'est ce que l'on appelle un « regard caméra », le premier et le plus célèbre du cinéma à l'époque. Elle regarde tout simplement l'œil de l'appareil. Le film est tourné par Ingmar Bergman, un Suédois qui, à mon avis, révolutionne le septième art. L'autre film est du même auteur, le chevalier de la photo joue aux échecs avec la mort. Tu devines facilement qui finira par gagner. Entre temps, les personnages s'interrogent sur la souffrance et sur ce qu'il y a après la vie sur cette terre où la peste sévit. C'est aussi un beau clin d'œil au théâtre, les actrices et acteurs sont magnifiques. Il y a même de l'humour quand la Mort prévient un mari infidèle que son heure est venue. Bien évidemment, l'autre n'y croit pas et insulte l'homme blafard depuis la cime d'un arbre où il s'est dissimulé : « Qu'est-ce que tu veux, espèce d'avorton de putain ? », braille-t-il, pendant que la Mort exhibe une scie d'apparence très moderne et commence à couper l'arbre qui s'effondre alors que sur la souche apparaît un joli petit écureuil !

— Mais... où as-tu vu ces films ?

— Au ciné-club du lycée. Je te conseille *Viridiana** de Luis Bunuel mais dans ton école, je ne suis pas sûre que...

— Je vais proposer au prof de français la création d'un ciné-club. Qui est la jolie fille aux cheveux courts à la mine un peu boudeuse et la jeune femme souriante qui tient une petite fille dans ses bras ?

— La première, c'est Michèle Firk*, une journaliste militante également cinéaste. Elle a pris fait et cause pour le Front de Libération de l'Algérie, stigmatisant dans ses articles de presse le massacre du métro Charonne qui a eu lieu le 8 février de l'année passée. Tu te souviens de ce drame ?

— Évidemment ! La police de la République a chargé les manifestants et certains sont morts écrasés contre les grilles fermées du métro. Lamentable ! Neuf morts et plus de deux cent-cinquante blessés

— Après avoir soutenu Castro, elle s'engage au Guatemala, conformément à sa volonté d'agir comme combattante révolutionnaire en s'enrôlant dans les FAR, les Forces armées rebelles. L'autre jeune femme s'appelait Olga Bancik*. Surnommée

Pierrette, elle était militante communiste de nationalité roumaine et faisait partie du groupe Manouchian*. Tu te souviens de la poésie d'Aragon* *l’Affiche Rouge** et de la belle adaptation musicale de Léo Ferré*, je présume.

— Je me souviens surtout de la mise en musique du poème car Aragon n'est pas spécialement en odeur de sainteté dans l'école ! J'ignorais qu'une jeune femme faisait partie de ce groupe que la propagande a appelé l'Armée du Crime.

— Arrêtée par la police française, elle fut transférée dans une prison allemande puis torturée longuement avant d'être guillotinée dans la cour de la prison de Stuttgart le 10 mai 1944, le jour de ses 32 ans. J'attends encore que la France lui rende un hommage palpable. A croire que les actes héroïques sont l'apanage des hommes et qu'il convient de mettre en veilleuse la beauté du message sacrificiel quand c'est une femme qui le délivre...

J'écoutais Gaëlle un peu distraitement et ce n'est que quelques années plus tard que l'actualité concernant Michèle Firk m'a fait la considérer comme une héroïne de tragédie antique. En août 1968, elle a participé avec des guérilleros à l'enlèvement de l'ambassadeur des Etats-Unis. Un matin de septembre, la police guatémaltèque a frappé à sa porte. Michèle n'ignorait pas ce qui attendait les militants qui étaient arrêtés et juste avant d'ouvrir, elle s'est tirée une balle de revolver dans la bouche. Ironie du sort selon certains journalistes... Ce n'était pas elle que les militaires recherchaient ! Elle aurait eu 31 ans. Aujourd'hui encore, un café-librairie porte son nom à Montreuil et bien évidemment, vous n'y croiserez ni ministre cravaté ni syndicaliste borné.

Il faudra attendre des années pour que la France daigne célébrer la mémoire d'Olga Bancik : en 1995, la Ville de Paris fit apposer une plaque sur un des murs du carré des fusillés du cimetière d'Ivry et en 2013, le même hommage trouva sa place sur la façade de l'immeuble du 114 de la rue du Château où elle avait vécu.

Gaëlle était fière de me montrer sa chambre et j'ai eu ce jour-là la certitude que la vie lui réservait une autre voie que celle toute tracée de l'enseignement ou du fonctionnariat. Elle parlait de Michèle Firk et d'Olga Bancik avec une telle admiration que je ne fus pas surpris quand elle m'annonça qu'elle aimerait s'orienter vers un journalisme militant sans pour autant se mettre hors-la-loi : « Donner la parole à celles et ceux qui ne l'ont pas. Sortir de la pensée unique, dénoncer les dérives totalitaires, de droite comme de gauche. » Je me suis senti un peu honteux et affreusement banal.

— Pour le moment, mon idéal est celui d'une girouette... Envie de faire des tas de choses mais pas d'idées bien arrêtées. J'irai où le vent me mènera.

— Allons jusqu'à la plage du Lédano, c'est un endroit sympa. Nous allons passer par le chemin de la Croix Barillet et la route de Kergrist.

J'ai remercié les parents de Gaëlle qui m'ont invité à revenir. Le paysage m'est cependant apparu triste, les petites routes serpentaient au milieu des champs de choux et beaucoup de haies avaient disparu. La température avait chuté et Gaëlle frissonnait dans son mince blouson enfilé à la hâte par-dessus sa marinière. La plage du Lédano le long du Trieux m'est apparue pourtant splendide car la mer était haute et le pont suspendu de l'autre côté du fleuve était éclairé par le soleil déjà bien bas. Nous nous sommes assis sur un rocher et mon amie s'est serrée contre moi sans parler, elle avait les mains glacées, je les lui massais avec douceur et j'avais envie de les embrasser. Nous sommes partis quand le pont s'est obscurci et j'ai proposé de la raccompagner chez elle en roulant à bonne vitesse. Nous avons failli percuter un homme qui transportait un énorme aloès dans une brouette et il nous a méchamment invectivés alors que nous étions pliés de rire. Il avait un chapeau mou et de grosses moustaches noires et Gaëlle l'a comparé à un habitant de Transylvanie, pays de Vlad l'Empaleur plus connu sous le nom de comte Dracula. Afin de m'impressionner, elle a ajouté que Vlad fourrait un pieu dans le cul de ses victimes jusqu'à ce que la pointe ressorte par la bouche et j'ai fait semblant d'être effaré.

Il se faisait tard et il était temps pour moi de reprendre le chemin de l'école. C'est en quittant Gaëlle ce soir-là que j'ai ressenti une légère angoisse en observant son visage qui avait changé comme si une étrange mélancolie reléguait déjà les beaux instants passés au rang de souvenirs. Ce n'était pas de la tristesse, plutôt un voile d'ombre qui s'installait sur sa belle pâleur tandis qu'elle caressait le gros chat qui faisait des ronds de jambes en se frottant contre les siennes. Ce premier contact avec ses parents m'avait séduit et j'estimais qu'elle avait beaucoup de chance de vivre dans une famille apparemment unie. Alors pourquoi cette sensation de mal-être qui s'empara de moi en rejoignant les copains ? Même que le gros Moulin m'a demandé s'il y avait de l'eau dans le gaz... Il me restait assez de dignité pour lui répondre plus simplement que j'avais trop bouffé et que mon estomac faisait des nœuds.

Cette nuit-là, j'ai fait un rêve étrange : Gaëlle avait été kidnappée par le comte Dracula qui la séquestrait dans une maison ressemblant à celle de Norman Bates dans *Psychose**. Elle était attachée entièrement nue sur une table et l'empaleur affûtait un long bâton avec un sourire qui dévoilait des canines très pointues et immensément longues. Je ne sais pas comment je me trouvais là, dissimulé derrière une tenture, mais j'entendais mon amie hurler pendant que son bourreau se préparait à enfoncer le pieu dans son joli petit cul ! Je bondissais alors de ma cachette en me servant du rideau comme tarzan l'aurait fait d'une liane et j'atterrissais sur le dos du comte Dracula qui laissait tomber son bâton que je ramassais pour le lui plonger dans le cœur comme je l'avais vu faire dans les bandes

dessinées de mon enfance. Je libérais alors Gaëlle mais impossible de trouver son chemisier mauve, alors je l'habillais d'une peau de loup des Carpates et nous nous installions dans une chaumière où les voisins nous conseillaient de faire pousser beaucoup d'ail pour éviter le retour du monstre. Nous vécûmes heureux quelques années puis un matin en sortant du lit, j'ai trouvé le chemisier mauve posé sur le dossier du fauteuil bancal avec un petit mot où il était écrit : « Pardonne-moi mon chéri, je te quitte car je ne supporte plus l'odeur de l'ail... » J'ai raconté mon rêve aux copains qui m'ont pris pour un cinglé. Le gros Moulin n'a retenu qu'une partie de l'histoire en s'exclamant :

— Putain, tu l'as vraiment vue à poil ?

— Comme je te vois, Jacquot ! comme je te vois !

— Ben merde, s'est écrié le grand Sam, voir Jacquot à poil, ça serait un cauchemar, pas un rêve !

Le gros Moulin n'a pas répondu, il s'est contenté de se bidonner en se tortillant comme une jeune vierge. Nous avons attendu le cours de gym sans impatience car depuis que Fabiola avait rejoint sa péninsule, le discipline était enseignée par un ancien légionnaire qui nous faisait courir dans la campagne pendant des kilomètres sans le moindre arrêt bistrot ! Je n'ai jamais vu un homme cavalier comme ça ! Sans doute que dans la Légion, on passait son temps à courir, allez savoir ? Sinon, il était plutôt gentil, il nous faisait couper du bois ou racler les plates-bandes du sous-directeur qui se piquait d'élever des légumes sans engrais pendant que le Frère économe épandait des kilos de saloperie dans les siennes. Parfois le professeur nous faisait un cours sur la Légion et l'esprit de sacrifice, nous nous poussions du coude en rigolant, pas vraiment intéressés, sauf peut-être le grand Sam qui se voyait déjà sauter en parachute au milieu d'arabes sanguinaires qu'il réduirait en menus morceaux de viande à couscous...

La prochaine rencontre avec Gaëlle précédait les congés de Noël. Je regrettais presque de n'avoir pas d'endroit où séjourner en ville, ce qui m'aurait permis de repousser mes vacances d'un jour ou deux afin de profiter plus longuement de notre relation. Je me souviens qu'il faisait très beau en cette fin d'année, rien à voir avec le redoutable hiver précédent où l'eau avait gelé dans le port ; même que les vaguelettes avaient été momifiées par le gel et aucun bateau ne pouvait sortir. A Saint-Brieuc, le port du Légué avait été transformé en banquise avec des températures voisine de moins vingt degrés et les promeneurs les plus audacieux s'étaient risqués sur la glace. Une météo bien plus clémentine ce mois de décembre et je m'attendais à trouver Gaëlle en tenue légère, se prélassant sur un banc voisin du port en tirant sur sa cigarette ; mais elle était toute de noir vêtue, jean et blouson en fausse fourrure. Elle m'est apparue soucieuse et la pâleur de sa peau

contrastait avec sa tenue. Elle m'a pourtant fait un joli sourire et en l'embrassant amicalement, j'ai senti nos lèvres se frôler. Elle m'a dit avoir très mal dormi et qu'elle aurait aimé voir le film *Plein Soleil** donné au *Jeanne d'Arc*. Je ne connaissais pas l'œuvre mais j'étais sensible à la beauté de Marie Laforêt et j'ai accepté avec enthousiasme. J'ai eu envie en cours de route de lui toucher les fesses car son jean était très moulant mais ma timidité naturelle m'a rappelé aux convenances. Peu de monde dans la salle, les spectateurs se réservaient sans doute pour *Psychose* projeté en soirée. Nous avons adoré le film, cet espèce de ménage à trois à bord d'un yacht qui annonçait la belle carrière d'Alain Delon et Gaëlle s'est exclamée :

— Le cadavre de Philippe empêtré dans un cordage sous le bateau en arrivant au port ! Les amants n'avaient pas prévu cette réapparition, les spectateurs non plus, d'ailleurs...

— Moi j'ai adoré les yeux d'or de Marie Laforêt*.

— Oh mais moi aussi j'ai les yeux verts et tu ne l'as pas encore remarqué ?

— Si, mais aujourd'hui tu as les yeux tristes...

Gaëlle n'a pas répondu, elle a simplement proposé de me raccompagner en passant par la petite plage où nous pourrions nous asseoir un moment. La mer était haute et plusieurs chalutiers empruntaient le chenal pour entrer au port. C'était une marée importante et les vagues léchaient la décharge qui libérait dans la baie une multitude d'objets hétéroclites que la voirie devrait récupérer après le jusant. Nous trouvâmes un endroit au soleil et Gaëlle se détendit en ouvrant son blouson. Entre son t-shirt et la ceinture du jean, sa peau nue invitait à la désobéissance et j'ai regardé le haut de la tour de Kerroc'h pour penser à autre chose

— As-tu déjà lu Arthur Rimbaud ? m'a-t-elle demandé en souriant. Tu connais cette poésie écrite en 1870 et qui porte pourtant un titre très moderne *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans* ? Attends, je te récite la dernière strophe :

*Ce soir-là vous rentrez aux cafés éclatants
Vous demandez des bocks ou de la limonade...
On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans
Une plage de sable fin au bout d'une promenade*

— Arrête, si tu crois m'avoir, c'est raté car le prof de français nous a fait étudier cette poésie. Eh oui, même dans une école religieuse, on étudie Verlaine et Rimbaud... Tu déshonores le poète en transformant le dernier vers ! C'est une invitation à ne pas être sérieux ? Quant au sable fin... heu... moi je ne vois que des cailloux sur cette plage !

— Moi qui croyais t'impressionner... Je corrige : *Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade*. Oh mais il se fait tard, tu t'exposes à une sanction !

— Merde, dépêchons-nous ! C'est ta faute, tu joues les ensorceleuses.

Nous avons remonté le chemin creux jusqu'à l'entrée principale de l'établissement et nous nous sommes quittés rapidement après rendez-vous pris le premier dimanche de janvier. La maisonnette faisant office de conciergerie abritait la famille du cuisinier et j'ai salué Ernest qui se préparait à prendre son service du dimanche soir. Je me reprochais vivement de ne pas avoir embrassé Gaëlle sur les lèvres en la quittant... Cette poésie était peut-être une invitation à sortir de la relation amicale pour oser autre chose de bien plus exaltant mais oh combien plus dangereux ! Et puis à la fin de l'année tout cela disparaîtrait car je quitterais l'école et Gaëlle son lycée en cas de réussite au bac. Je ne savais plus très bien quoi faire et j'ai répondu aux questions des copains avec une mauvaise humeur non feinte quand le gros Moulin me posa la question rituelle :

— Alors ça y est, tu te l'es faite, ta Gaëlle ?

— Fous-moi la paix, grosse vache, va brouter les algues vertes à Frynaudour.

— Putain les gars, vous avez entendu comment il me parle, Job ?

— Allons, vous n'allez pas vous étripier pour une gonzesse, quand même ! s'est exclamé le grand Sam.

J'ai éprouvé le besoin de ne pas envenimer la situation :

— Excuse-moi, Jacquot, désolé de t'avoir manqué de respect. Je n'ai encore rien tenté avec Gaëlle.

— Pas grave, Job... Tu as raison d'attendre car parfois on peut avoir de mauvaises surprises.

J'ai trouvé la réflexion de Jacquot un peu étrange mais je ne lui ai pas demandé de préciser sa pensée. Peut-être qu'en vivant dans le même village que mon amie, il savait des choses que j'ignorais encore ? J'ai regagné ma chambre avec un espèce de goût amer dans la bouche, il me fallait préparer mes bagages pour mon départ de mercredi. Comme mes parents déménageaient, je passerais voir le nouvel appartement avant de revenir ici en janvier. Je me suis demandé si ma mère allait se plaire dans une banlieue bien différente du Paris qu'elle avait appris à aimer mais le confort du logement atténuerait sans doute ses regrets.

Après la mort de Marie-France, j'avais pris conscience de la notion de manque et je ne fus pas surpris par l'attitude de ma grand-mère en arrivant au pays. Elle n'avait pas eu une vie très facile avec son mari et pourtant il lui manquait terriblement. Elle ne se lamentait pas sur sa situation précaire, elle se souvenait des rares moments agréables de sa vie avec lui et aimait les évoquer. J'étais surpris par

ses réactions comme je le fus plus tard par d'autres situations du même genre qui poussaient les gens pas très heureux en couple, voire franchement malheureux, à regretter une vie qui leur avait apporté plus de déboires que de bonheur. Elle n'avait pas beaucoup de souvenirs visibles à part la photo de leur mariage qui avait été prise d'une manière bizarre, la traîne de sa robe lui faisant comme une troisième jambe ! Elle la regardait le soir entre deux feuillets du magazine *Nous Deux*, se disant peut-être qu'elle avait été mieux lotie que bien des couples des romans photos qui meublaient les pages du journal. L'oncle était égal à lui-même, la mort était une fatalité qui vous tombait dessus comme la grippe, disait-il, et il se replongeait dans le journal local en consultant parfois la rubrique nécrologique comme pour se consoler car évidemment après soixante ans à cette époque-là, pas mal d'hommes quittaient ce bas-monde par mépris de la médecine et de l'hygiène alimentaire, sans oublier le tabac qui n'était absolument pas considéré comme un danger pour la santé. J'ai tenté de distraire ma grand-mère en lui parlant de l'école et de la Bretagne mais elle avait peur de l'eau et les descriptions de nos sorties en mer la mettaient mal à l'aise. Elle a préféré dialoguer sur les divorces et autres vicissitudes dont étaient victimes les gens célèbres. Au fil des jours, elle s'est sentie mieux car elle s'est remise à critiquer l'épicier ambulant, un roublard, disait-elle, dont elle devait vérifier les additions après chaque passage, lesquelles s'avéraient d'ailleurs souvent inexactes et favorables au commerçant ! Et puis elle a recommencé à décoller les étiquettes des litres de vin qu'on lui livrait car il n'était pas question de montrer à l'un des deux marchands qu'elle s'approvisionnait aussi à la concurrence ! Quand j'ai quitté le pays pour me rendre à Paris, elle avait récupéré une partie de sa vitalité et j'étais fier de l'y avoir aidée.

Mes parents m'attendaient à la gare de banlieue et je les ai trouvés heureux et détendus. Nous avons marché longtemps avant d'atteindre la « Cité du Paradis » flanquée d'une église qui aurait fait pâle figure face aux lieux de culte bretons. Les bâtiments étaient style Abbé Pierre et même si la taille des barres d'immeubles restait modeste, j'ai regretté le petit immeuble cossu du 11ème et les commerces proches. Ici, pas d'épicier compréhensif mais un petit centre commercial qui vendait de tout, pain, boissons et compagnie à des prix imbattables selon mon beau-père. J'ai souri en pensant à certaines paroles de la chanson de Ferré, *Vitrines** qui parodiait tout ce qu'il était possible d'acheter :

*Crème à raser des plus coriaces...
Où l'on m'étend, le poil se lasse !*

L'appartement se situait au 4ème, ma mère m'a confirmé que cela faisait trois étages de moins à monter et je l'ai fait rire en répondant que même si les maths n'étaient pas mon fort, j'avais été capable de faire la soustraction. Une belle lumière éclairait une pièce spacieuse servant de salle à manger et l'exiguïté des chambres était rachetée par la jolie cuisine et un balcon où faire pousser les géraniums. Mon frère et ma sœur étaient enthousiastes, ils avaient une chambre séparée de celle des parents et je dormirais sur le canapé du salon pendant les quelques jours précédant la rentrée. Et puis sur le même palier, ajouta ma mère, une voisine très sympathique qui n'allait certainement pas tarder à se manifester car elle avait très envie de faire ma connaissance.

Et il n'y eut pas longtemps à attendre... La dame était joviale et bien enveloppée, un peu le style de notre voisine bulgare du 11ème sauf que là au moins je comprenais ce qu'elle racontait. Une personne charmante en fait, volubile et gaie à l'inverse de son mari moins expansif et plus guindé qui m'a tout de même salué chaleureusement. Mes parents ont toujours entretenu de bonnes relations avec ce couple, ma mère se disait parfois harcelée par sa voisine qui venait trop souvent papoter mais au bout du compte, elle s'en accommodait. Personne discrète et réservée, elle souriait aux potins de la cité que la dame lui rapportait avec forces mimiques et plaisanteries. Et puis il y avait les éternelles problèmes avec les enfants, les soucis à l'école, les filles qui grandissaient, bref, de quoi bien meubler les moments creux de la journée en sirotant café et tisanes pour maigrir, une préoccupation essentielle pour la voisine qui en parlait en réglant son compte à un cake fait maison que ma mère venait de sortir du four.

La nouvelle année a mal commencé. J'étais rentré à l'école en milieu d'après-midi comme la plupart des copains et nous sommes ressortis pour aller prendre un verre au village. A notre retour avant le repas, au bout du chemin creux, dissimulé dans les frondaisons du parc, se tenait le Frère directeur muni de jumelles. Il nous a vertement tancé en nous rappelant que les sorties n'étaient pas autorisées après avoir réintégré l'établissement et nous a récompensé avec deux heures de consigne pour le dimanche après-midi ! Merde alors... le rendez-vous avec Gaëlle était à l'eau ! Heureusement que le gros Moulin rentrait au village en fin de semaine, il accepta volontiers de prévenir mon amie. En rentrant le lundi matin, il prit un air de conspirateur en m'annonçant que la belle avait une joue tuméfiée suite à une mauvaise rencontre avec une porte de placard. J'ai un peu douté de son histoire car il a paru hésiter à poursuivre la conversation. Il est resté muet le reste de la journée en me jetant des coups d'œil furtifs à la manière d'un détective privé épiant sa proie. Mais qu'est-ce qu'il avait, ce gros-là ? Pourvu qu'il ne soit pas tombé amoureux de Gaëlle ! Pendant le repas du soir, il a cependant retrouvé sa jovialité et j'ai mis de côté mon inquiétude.

Pendant les congés de Noël, j'avais appris parfaitement le rôle que je devais tenir dans la pièce et je m'étais exercé aux mouvements de rotation de ma langue au milieu des conversations. Cette mimique faisait beaucoup rire de même que les bouquets de fleurs ridicules que j'offrais à Julie. Le grand Sam avait postulé pour le rôle de la jeune fille mais compte tenu de la longueur de ses jambes, la robe en papier avait des allures de mini jupe et il avait fallu l'écarter ; il n'en était pas affecté et avait trouvé une occupation qui lui allait à ravir, à savoir la gestion de la buvette. A l'entracte, il sortirait de dessous le comptoir une bouteille de rhum toute neuve

pour redonner du courage aux acteurs surmenés. Le gros Moulin qui était du coin s'occupait de collecter les lots pour la tombola, démarchant les commerçants qui se montraient généreux car cette année-là, le premier prix était un magnifique vélo. Il avait poussé l'audace jusqu'à mendier les faveurs d'une amie gérante d'un magasin de lingerie en ville qui lui avait remis un lot de maillots deux pièces du plus bel effet ; il les avait planqués, espérant qu'aucune spectatrice ne gagnerait ces tenues légères car il se voyait mal les brandir devant les Frères intéressés par le tirage de la tombola. Et puis les décors... les décors ! Une pléthore de dessinateurs s'affairaient autour des supports en bois et carton trouvés au hasard des pérégrinations afin de réaliser les intérieurs d'époque, la gare de Lyon et le train pour *Le Voyage de Monsieur Perrichon*. Il fallait de l'espace aussi et une salle avait été réquisitionnée pour entreposer le tout au grand dam du préfet de discipline qui n'appréciait que modérément les activités extra-scolaires préjudiciables à la réussite aux examens.

Il faisait particulièrement froid ce dimanche quand j'ai retrouvé Gaëlle près du port, vêtue d'un duffle coat beige et d'un jean noir. J'ai bien aimé ses bottines en dégradé de rouge. Son visage ne portait pas de trace d'hématome, je me suis demandé si Jacquot ne m'avait pas raconté des histoires. Nous avons renoncé à la promenade et sommes allés directement nous installer dans notre bar favori où Yvon offrait des marrons grillés aux consommateurs. Nous étions les seuls clients et avons pu profiter du feu de cheminée. Il régnait là une atmosphère propice à la discussion et aux confidences, la rue était calme et Yvon s'était éloigné pour préserver notre tranquillité. J'ai interrogé mon amie sur le livre qu'elle avait à la main.

— C'est *L'Etranger** d'Albert Camus, je viens juste de le terminer. Tu connais ?

— J'ai été perturbé après avoir lu ce livre car le nom du héros m'a interpellé. Meursault pourrait signifier mort-soleil... comme si le meurtre qu'il commet avait pour seule origine la très forte chaleur de l'après-midi. Pas de haine ni de racisme là-dedans...

— Suite à la parution de son roman, Camus a été désigné comme le porte-flambeau de la philosophie de l'absurde mais selon moi, ce qui est absurde, c'est le manque de communication entre les êtres. Meursault est socialement inadapté, donc il va considérer le monde qui l'entoure comme absurde ; à l'inverse, la société va qualifier son comportement d'absurde parce qu'il n'a pas de morale et surtout parce qu'il ne croit pas en Dieu ! Le juge qui l'interroge n'est pas effaré par l'acte qu'il a commis, il est scandalisé car Meursault se déclare incroyant. Dans les autres romans

du philosophe, les héros vont se révolter contre l'absurdité du monde, une sorte de remède dont n'a pas su faire usage Meursault.

— Pas étonnant que tu présentes un bac philo. Hum... il fait aussi chaud qu'à Alger ici, tu ne trouves pas ?

Gaëlle a relevé légèrement son chemisier, dégageant un espace de peau nue puis elle a simplement pris ma main pour la poser discrètement au-dessus de la ceinture de son jean. Personne ne nous observait et j'ai délicatement griffé l'espace tout en taquinant l'élastique de son slip. Un bruit m'a fait sursauter, j'ai vite retiré ma main tandis que les copains frigorifiés envahissaient la salle. En commandant son chocolat au rhum, le gros Moulin nous a lancés un joyeux : « Ça va, les amoureux ? » auquel mon amie a répondu par un joli sourire. Elle observait le grand Sam qui s'était assis en rangeant ses grandes pattes et qui s'est esclaffé :

— Bonjour Mademoiselle, n'ayez pas peur quand je vais me déplier !

Gaëlle a éclaté de rire pendant qu'Yvon proposait des marrons chauds à la cantonade. J'étais heureux de voir que mon amie était acceptée par le groupe. Elle parla du lycée et de ses professeurs, évoqua le cinéma *Goëlo* en affirmant qu'elle trouvait stupide de nous interdire l'accès à la salle. Les copains approuvaient avec véhémence et le gros Moulin se dit persuadé que dans quelques années l'école deviendrait mixte, qu'il y aurait des filles dans la marine et que les Frères passeraient la main aux laïcs. Nous l'avons pris pour un malade mental et nous sommes consolés avec une nouvelle tournée de chocolat au rhum sauf Gaëlle qui a refusé l'alcool sans s'attirer de plaisanterie douteuse. L'après-midi a passé très vite, nous prîmes pourtant le temps d'accompagner notre amie jusqu'à la route de Blanec qui s'ouvrait sur un espace vierge de toute habitation. Remontée au pas de course ensuite, même que Jacquot s'essouffait et braillait qu'il n'y avait pas le feu. Il expliquerait au sous-directeur qu'il avait croisé la route de Miss France, ce qui l'avait déboussolé et mis en retard. Nous sommes pourtant arrivés à temps, les élèves n'étaient même pas installés pour le repas du soir et nous nous sommes réconfortés avec le reste de la bouteille de vin du déjeuner.

Le courrier était distribué chaque jour par le « tape-cul » et je fus très surpris ce lundi de recevoir une lettre à entête de la préfecture des Côtes-du-Nord. Que me voulaient donc ces gens-là ? La réponse me fut donnée par le gros Moulin qui braillait « Putain les gars, j'ai ma convoc pour le conseil de révision ! » tandis que le grand Sam brandissait lui aussi la lettre. J'avais totalement occulté cette corvée réservée aux jeunes gens qui avaient 18 ans dans l'année... Nous étions invités à nous présenter à l'hôtel de ville de Saint-Brieuc dans une quinzaine pour voir si nous étions aptes au service militaire ! J'avais vu ce que cela donnait au pays... les gars revenaient du chef-lieu complètement ivres et malheur à ceux qui avaient la

malchance d'être réformés ; ils étaient rejetés par les copains et ne participaient pas aux libations. Et puis j'avais écouté la chanson de Jacques Brel *Au Suivant**, un moment épique dans une vie de jeune homme. Les copains qui avaient déjà satisfait à l'épreuve étaient morts de rire et nous lançaient des plaisanteries du genre : « Souriez, les gars, vous allez vous balader à poil devant tout le monde ! » J'étais presque aussi effondré qu'en prévision du baptême deux ans avant ! Je n'avais pas un physique de lutteur mais j'ai fini par me consoler en pensant que le grand Sam avec ses pattes de sauterelle et Jacquot avec son embonpoint devaient eux aussi appréhender ce genre d'exhibition.

J'en ai parlé à Gaëlle le dimanche suivant alors que nous faisions une promenade dans le village proche de l'école. Elle était venue à vélo depuis Blanec, profitant du beau temps et nous étions en train de prendre un verre chez madame Jeannette qui débouchait son vin fétiche « De derrière les Fagots » afin d'abreuver les vieux marins qui avaient toujours de bonnes histoires à raconter. L'ennui c'est qu'ils parlaient breton et nous n'y comprenions rien. Même madame Jeannette se contentait d'en rire en nous lançant des coups d'œil amusés, chassant à l'office son lévrier qui prenait la salle du bistrot pour un champ de courses. Elle parlait de sa famille, de son père qui s'appelait Sylvain, de la météo qu'elle qualifiait d'exceptionnellement belle pour ce mois de janvier alors que la semaine d'avant nous étions gelés. Après chaque tournée sur le zinc elle le nettoyait vigoureusement, prête à resservir les habitués qui ne se faisaient pas prier. Gaëlle souriait à l'évocation du conseil de révision et elle m'a juste dit :

— Ne t'inquiète pas pour ça, tu ne seras pas le seul ! Moi j'ai peu de problème avec la nudité et si tu voulais un jour de beau temps, nous pourrions aller bronzer tout nus dans une crique que je connais pas bien loin, vers Launay Mal Nommé. Personne ne passe jamais par là.

— Peu de problème avec la nudité... Ce langage ô combien précieux ne veut-il pas plus simplement dire que tu aimes te balader à poil ? Pour en revenir à ce que tu proposes, ne risquons-nous pas d'être vus des bateaux ? La plage de Launay est à côté, nous pouvons aller reconnaître l'endroit si tu veux.

— Pas cet après-midi, c'est la pleine mer ! la crique se situe entre la baie et Pors-Even, aux environs de la chapelle de la Trinité. Ne sois pas si impatient de me voir toute nue ! Par contre, nous pouvons aller jusqu'à la grève.

Ils saluèrent madame Jeannette et descendirent jusqu'au petit village de Launay Mal Nommé où ils burent un chocolat chaud. La grève était déserte et assez difficilement praticable, peu de sable et beaucoup de galets. Ils s'assirent sur un muret et Gaëlle murmura :

— Embrasse-moi...

J'avais conscience de prendre sa bouche maladroitement mais je me suis rattrapé en lui calinant gentiment les fesses. J'allais enfin avoir quelque chose à raconter aux copains même si mon manque d'expérience était flagrant. Gaëlle ne m'a rien reproché, elle m'a fait son joli sourire et nous sommes remontés au village par une route qui s'appellera plus tard rue du Huitel. Je me suis fait la réflexion que ça grimpait dur, Gaëlle faisait exprès de s'accrocher à mon bras comme une gamine en riant un peu bêtement et ça me plaisait. Elle a récupéré son vélo près de la poste et nous avons prévu de nous revoir le dimanche suivant.

Le jeudi, nous avons pris le car pour nous rendre à la convocation du conseil de révision, accompagnés d'un surveillant ancien militaire que nous surnommions « le fayot ». C'était un homme plutôt gentil qui nous a décrit son parcours, insistant sur les faits d'armes dont il se disait l'auteur. La guerre mondiale ne l'avait pas épargné mais il était parti à la retraite juste avant celle d'Indochine. J'ai pensé au copain du niakoué, le fils de l'érudit qui avait failli rester à Dien Bien Phu et en était revenu avec une case en moins. J'ai même pensé à la Simone et à sa grosse tête, peut-être qu'aujourd'hui elle avait les yeux bridés... Puis je me suis laissé bercer par les histoires du fayot et quand nous sommes arrivés devant la préfecture, j'ai vu toute une troupe de jeunes gens dont certains semblaient sortis d'un bal de campagne avec leurs vêtements du dimanche. « Merde, à dit Jacquot, il y en a même qui ont des cravates ! » Au bout d'un moment, un gendarme nous a fait entrer dans une grande salle et nous a demandé de nous mettre en slip pour la visite médicale. Ouf... en slip. Il s'avérait donc déjà que la mise à poil n'était pas automatique ou alors nous avons beaucoup de chance. Puis nous avons été vus par plusieurs médecins, examen des yeux, des oreilles et même des couilles palpées par un docteur qui prenait un air inspiré avant de me demander de tousser. En attendant le verdict des autorités, j'ai tremblé à l'idée que je puisse être réformé ; pieds légèrement plats, m'avait dit un médecin qui ressemblait un peu au Mabuse des films de Fritz Lang*. Heureusement que nous n'étions pas tout nus parce qu'il a fallu se mettre au garde à vous devant une assemblée de notables où une femme à l'air revêche nous a observé à la manière d'une entomologiste. J'ai entendu citer mon nom suivi d'un claironnant : « Bon pour le service armé ! » Le pire c'est que j'étais content, ma façon de voir les choses a bien changé par la suite mais sur le moment... Le gros Moulin et le grand Sam étaient également bons pour aller au casse-pipe, nous nous sommes rhabillés à toute vitesse car il faisait froid et avons retrouvé le fayot qui nous a félicités. A notre retour, les copains nous ont tapé sur l'épaule en proposant d'arroser ça à la fin de la semaine et nous avons évidemment approuvé cette bonne idée.

En rejoignant Gaëlle ce dimanche, mes amis et moi l'avons trouvée irrésistible avec la belle robe rouge vif qu'elle portait bien au-dessus du genou. Bottes blanches et manteau pastel, je me suis demandé comment elle arrivait à s'offrir de si beaux vêtements qu'elle ne pouvait certainement pas trouver en ville. Elle a siroté son café d'un air pensif pendant que nous faisions honneur à quelques galopins de Kronenbourg à *La Chaumière* puis mes amis nous ont laissés seuls.

— Tu as l'air un peu triste...

— Ne fais pas attention, j'suis claquée... Dis, j'ai envie de voir *Les Oiseaux** d'Hitchcock...

— Avec plaisir, tu es très bien vêtue... Où trouves-tu tout ça ?

— J'ai une amie dont le père est représentant chez Courrèges. Évidemment, ce sont mes parents et surtout mon père qui financent. Peut-être qu'un jour, je te dirai franchement ce que je pense de tout ça...

Je me suis étonné de la réponse ambiguë faite par Gaëlle et j'ai vu comme une ombre ternir son joli visage mais je n'ai pas osé lui demander d'être plus précise ni de me dire qui était ce fameux Courrèges* dont je n'avais jamais entendu parler. Nous arrivions au *Goëlo* où la caissière nous a demandé si nous avions plus de seize ans. « Toi, je sais, a-t-elle dit à Gaëlle, mais lui ? » J'ai simplement sorti ma carte d'identité et la dame s'est exclamée : « Qu'est-ce que vous faites jeune ! » alors que mon amie étouffait un rire dans son mouchoir en papier. Avant la séance, je me suis moqué de Gaëlle, comment une fille aussi joliment vêtue pouvait se moucher dans autre chose qu'un mouchoir en lin ?

— Les mouchoirs en tissu vont faire partie du folklore, tu seras le seul avec les grands-pères à utiliser des range-crottes de nez.

— J'ai compris ! Avec ce mouchoir, tu sais au moins à quoi ça te sert d'avoir dix doigts.

— Chut, tais-toi, c'est le documentaire. J'espère un bon dessin animé.

Espoir déçu car le film parlait de la remontée des saumons en rivière. Je n'y ai pas perdu au change car Gaëlle a pris ma main pour la poser sur sa cuisse mais je n'ai pas osé dépasser le haut des bas autofixants car j'avais une voisine âgée qui n'aurait sans doute pas apprécié notre manège. A l'entracte, elle m'a d'ailleurs regardé d'un sale œil. Les actualités n'étaient pas non plus passionnantes, on y parlait du voyage du pape Paul VI en Terre Sainte et de la reconnaissance de la Chine de Mao par la France. Heureusement que le film a tenu toutes ses promesses, j'ai dit à Gaëlle de se méfier des goélands en rentrant chez elle. Comme il n'était pas très tard, c'est moi qui l'ai accompagnée sur la route du retour. J'aurais bien aimé qu'elle lève le doute sur son étrange réponse concernant ses vêtements de prix mais je lus l'inquiétude sur son visage avant d'ouvrir la bouche.

— Je suis triste car si tu réussis l'examen, tu ne reviendras pas en Bretagne...

— Qui sait ? Et toi qui es bien partie pour réussir, tu seras obligée d'aller à Rennes...

— Pour moi, quitter ce trou est vital mais si tu revenais, je pourrais venir te voir les fins de semaine.

— Il faut que j'y aille. Viens, approche...

Je l'ai attirée doucement contre moi et lui ai pris la bouche avec un peu plus de savoir-faire qu'à Launay Mal Nommé. J'aimais sentir le corps de Gaëlle se coller au mien et je n'imaginais pas un instant être séparé d'elle. Je me suis fait la remarque que je la préférais en jean car la robe qu'elle portait, bien que délicieuse, ne permettait pas de câliner sa chute de reins. Quant à glisser ma main sous le vêtement, le regard courroucé de la grosse église m'en a dissuadé et nous nous sommes séparés contraints et forcés en nous promettant de faire mieux la prochaine fois.

En regagnant l'école, j'ai réfléchi à cette promesse en me demandant comment nous allions nous y prendre... Aller à l'hôtel n'était pas envisageable. Il y avait bien une cabane dans le parc, allez savoir pourquoi nous l'appelions Bethléem, mais c'était franchement risqué et très inconfortable. Et puis après tout, étais-je prêt pour le grand bain ? Il faudrait que nous en parlions ensemble, j'avais entendu les anciens citer la maxime un peu vulgaire du dictionnaire amoureux : « La main dans le machin, le machin dans la main, mais jamais le machin dans le machin. », autrement dit plus simplement flirter sans pour autant en perdre la raison. Les gars qui avaient navigué conseillaient bien le préservatif mais encore fallait-il se rendre à la pharmacie pour en acheter, ce qui me paraissait hors de question. Je me suis esclaffé en pensant que je pourrais proposer à Gaëlle d'y aller et c'est tout réjoui que j'ai retrouvé les copains qui ont bien rigolé quand je leur ai livré le fond de ma pensée.

Les vacances de Pâques approchaient et ce dimanche de mars où je devais retrouver Gaëlle, le temps était superbe avec des températures avoisinant vingt degrés. Elle est arrivée en tenue légère, jean et tee-shirt blanc et m'a dit en riant que c'était une journée idéale pour nous rendre à la crique.

— Je vais te montrer mon nouveau bikini style Monica Vitti*. Tu as vu le film *L'Avventura** ?

— Non... heu... il fait quand même un peu frais. Tu veux vraiment te baigner ?

— Hum... nous pouvons faire autre chose, non ? Offre-moi un chocolat chez Jeannette.

La tenancière se plaignait déjà de la chaleur. Plusieurs vieux marins tapaient la belote en prétendant avoir vu des anges de mer du côté de Bréhat et Jeannette s'est mise à rire et nous précisant qu'il s'agissait de grandes raies voyageuses. Gaëlle qui n'aimait pas trop les sciences naturelles m'a poussé vers la sortie.

— Dépêche-toi, après il fera trop froid ! La mer ne va pas nous attendre pour remonter.

Après Launay Mal Nommé, nous avons dû parcourir plus d'un kilomètre dans les rochers avant d'arriver à la crique. L'endroit était vraiment très chouette, protégé des regards et bien ensoleillé. J'ai pris la main de Gaëlle pour la guider vers une petite étendue de sable fin et elle s'est mise en maillot, un deux pièces blanc très élégant dont le slip était maintenu sur les hanches par deux cordons noués. Elle a retiré ses chaussures en toile et s'est allongée, mains sous la tête. Les créatures sur papier glacé qui faisaient la une des romans photos pouvaient aller se rhabiller... Je me suis mis à genoux et je l'ai embrassée longuement en lui caressant les seins. Elle s'est mise sur le côté, a dénoué soutien-gorge et slip qu'elle a envoyé balader sur le sable et elle m'est apparue toute nue, infiniment plus désirable que la maigrelette Twiggy*, poids plume et cils en étoile. J'avais déjà bien travaillé ma langue pour le rôle de Lanoix de Vaux dans la pièce de Feydeau et cette gymnastique de l'organe m'a beaucoup aidé pour donner du plaisir à Gaëlle qui s'est mise à gémir longuement alors que son corps nu s'arquait pour retomber brutalement sur le sable. Elle respirait vite et fort et m'a fait presque mal en griffant ma main. J'étais groggy avec un mal de chien au bas-ventre. Je reprenais mes esprits quand tout à coup j'ai senti quelque chose qui me touchait ; un jeune chien était là et il s'amusait à me pousser avec son museau, l'air de dire : « Vas-y, continue comme ça, ce n'est pas mal du tout ! » Puis j'ai entendu de grosses chaussures racler le sol derrière un rocher et une voix d'homme âgé crier : « Pupu, qu'est-ce que tu fais, Pupu ? » Gaëlle a cherché désespérément son maillot mais poussés par une légère brise, les frivoles morceaux de tissu avaient atterri dans une mare voisine. Elle n'a même pas eu le temps d'enfiler son tee-shirt avant que n'apparaisse le propriétaire de l'animal, un retraité de la marine familier du *Café de la Poste* qui n'a pas paru surpris et qui nous a salués en sifflant sa moitié : « Bonsoir les amoureux, méfiez-vous car la mer remonte. Dépêchons-nous, Pupu, avant d'avoir comme la demoiselle le derrière au frais ! » Et puis le couple est parti vers la chapelle de la Trinité. Gaëlle avait du sable plein les fesses, je les lui ai frottées avec le slip du maillot mouillé et elle a enfilé son jean avec difficulté car l'étroitesse du pantalon avait quelque problème avec son cul trempé. Elle s'est mise à rire nerveusement et je lui ai lancé une méchante remarque :

— Eh bien comme coin tranquille, tu ne pouvais pas trouver mieux !

— Je suis désolée... et puis même pas le temps de te faire jouir !

J'ai marmonné que ce n'était pas bien grave tout en palpant discrètement mes couilles douloureuses. Elle a failli oublier son soutien-gorge et nous avons dû cavalier pour rejoindre Launay avant la mer. Arrivés sur la plage de galets, nous avons été pris d'un fou rire qui n'en finissait pas et un couple qui lui aussi promenait son chien nous a jeté un regard peu amène alors que Gaëlle imitait le vieux marin d'une voix de fausset : « Pupuce ! dépêchons-nous, Pupuce, avant d'avoir comme la demoiselle le derrière au frais ! » La femme a hoché la tête avec fatalité et le chien qui n'avait rien à voir avec Pupuce nous a montré les dents d'un air pas content du tout.

Avant de prendre le car, Gaëlle m'a embrassé sur les lèvres en me disant merci, j'ai vu une larme sillonner sa joue et je me suis senti tellement heureux que j'ai eu envie de le crier partout sur le chemin creux qui me ramenait à l'école.

Après le repas, nous avons investi l'amphi pour répéter notre pièce de théâtre. Le gars qui tenait le rôle de l'étudiant Dufausset, le faux ténor, était un élève surnommé Kiki qui avait une toute petite voix. Quand le père de Julie lui avait demandé de montrer ce qu'il savait faire devant la famille, Kiki était parfaitement dans son rôle car il chantait réellement comme une guimbarde. Nous attendions avec impatience la scène où Pacarel, le père, et son ami Landernau étaient amenés à agiter des mouchoirs pour soi-disant faire retrouver au ténor sa voix de maestro et nous nous demandions comment le pauvre Kiki allait pouvoir gérer ça ! Et voilà qu'au moment fatidique, à la surprise de tous, l'acteur a entonné d'une fort belle voix un air d'opéra, je vous le jure, on aurait dit un professionnel. Le p'ti Sam qui passait pour un intellectuel par rapport à son grand grand-frère s'est exclamé :

— Putain les gars, on dirait Pavarotti* !

— C'est qui, Paparôti, a braillé Jacquot, un cuisinier ?

— Mais non, banane, ce grand ténor a commencé sa carrière en 1961 dans l'opéra *La Bohème* !

Le gros Moulin ne s'est pas offusqué, il a hoché la tête en continuant d'étiqueter les bikinis de la tombola. Il en a pris un tout rouge et l'a brandi sous mon nez en s'esclaffant.

— Hein, Job, que ça lui irait bien à la jolie Gaëlle ! Imagine le petit triangle rouge sur...

Il s'est retenu à temps, le sous-directeur passait par là et contrairement à ce que nous attendions, il a souri.

— Rangez-moi ça, Moulin, nous ne sommes pas encore au mois de juillet ! Et qui est cette Gaëlle dont vous parlez ?

— C'est ma sœur, Très Cher Frère, ai-je répondu en baissant les yeux. Elle est de passage en ville.

— Bon, regagnez vos chambres, c'est l'heure de la fermeture des boutiques en lingerie féminine !

Nous avons complimenté Kiki sur sa prestation pendant que notre metteur en scène se rengorgeait en se déclarant capable de dénicher de vrais talents. J'étais très fatigué mais au lieu de m'endormir calmement, j'ai revu le corps nu de Gaëlle à Launay et je me suis senti terriblement excité. Après avoir réglé le problème, j'ai fini par sombrer dans un sommeil agité où mon amie en bikini rouge sang courait sur la plage, poursuivie par le vilain chien du couple que nous avions croisé.

Elle ne rentra pas de très bonne heure et expliqua à sa mère qu'elle avait passé l'après-midi à la plage avec Joël et qu'il aurait été dommage de ne pas profiter de la belle journée. Sa mère s'affairait en cuisine, l'air contrarié et elle se dit que ce n'était pas le moment d'évoquer ses soucis. Elle avait du sable dans la raie des fesses et le jean porté à nu lui avait irrité la peau. D'abord prendre une douche puis se mettre à potasser la dissertation qui portait sur *La Condition Humaine** d'André Malraux : « L'amour véritable et fusionnel comme celui qu'éprouvent Kyo et May dans le livre est-il susceptible de briser la profonde solitude des êtres ? » Elle était emballée par le sujet et l'après-midi qu'elle venait de vivre plaidait en faveur d'un oui sans partage ! Avant de passer dans la salle de bain, elle demanda à sa mère où était son père :

— Il est allé voir le maire pour discuter de la réfection du chemin de Landouezec.

— Oui bof, c'est donc si important que ça de débattre sur l'état d'un chemin perdu dans un trou perdu ?

— Les machines agricoles de ton père y passent et l'année prochaine, tu n'y seras plus, dans ce trou perdu !

— Tant mieux ! Pas la peine de t'énervier, je vais me doucher.

Elle ôta tee-shirt et jean qu'elle balança dans la corbeille à linge et s'observa dans la glace en pied. C'était presque excitant d'avoir ces espèces de démangeaisons provoquées par les grains de sable baladeurs et elle se caressa doucement en regardant son visage et en pensant à son ami. Elle embrassa sa bouche, frottant seins et sexe sur le miroir jusqu'à jouir comme une dingue, si elle avait été seule, elle aurait hurlé. Elle se doucha ensuite soigneusement et passa sur son sexe une crème adoucissante. Une bonne odeur de cuisine lui chatouillait les narines mais elle

n'avait pas spécialement faim. Elle mit un jean et un tee-shirt propres et sortit dans la cour pour fumer. Sa mère lui jeta un regard désapprobateur quand elle la vit cigarette au bec mais elle n'en avait strictement rien à faire. Le gros chat Dingo vint se frotter contre ses jambes et elle ressentit de la volupté à le caresser. Ses parents l'avaient eu tout petit et l'avaient affublé de ce nom ridicule ; peut-être auraient-ils dû y réfléchir à deux fois car aujourd'hui, le plus dingo des trois n'était pas celui qu'on croyait ! Entendant le moteur d'une voiture, elle constata que la 404 de son père passait le portail ; une voiture qui venait de sortir, il avait dû la payer très cher mais évidemment, un conseiller municipal ne se balade pas en 4L... Il la gratifia d'un jovial : « Bonsoir, petite fille ! » et voulut lui caresser les cheveux mais elle se recula en souriant, ironisant que ça n'était plus de son âge. Sa mère les appelait pour le repas, elle avait cuisiné un excellent hachis Parmentier mais la jeune fille n'en prit qu'une petite part en prétextant un manque d'appétit. Son père l'interrogea sur son emploi du temps de l'après-midi.

— Joël et moi sommes allés nous balader sur la plage à Launay Mal Nommé.

— Fais quand même attention avec ce garçon, se risqua à dire sa mère, tu ne le connais pas beaucoup.

— Oui bien sûr. Je me suis mise en bikini et il a adoré.

— Pourquoi fais-tu ton intéressante ? renchérit son père. Je te nourris déjà, je n'ai pas envie d'avoir à nourrir un bâtard.

— Ne t'inquiète pas, bientôt tu n'auras plus à me nourrir. A Rennes, je me débrouillerai.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Simplement que je m'en sortirai seule. Maintenant excusez-moi, j'ai du travail.

Elle claqua la porte de sa chambre tout en essayant de se calmer. Il lui fallait absolument commencer son devoir et déjà, elle n'était plus très sûre de la thèse qu'elle voulait développer. Un flirt un peu poussé au bord de l'eau pouvait-il générer un amour véritable et fusionnel ? Et puis même, comment un tel amour pouvait-il être susceptible de briser la profonde solitude des êtres quand après avoir vu *A Bout de Souffle*, elle affirmait péremptoirement que le grand amour aliénait la liberté ? Son professeur la prendrait pour une idiote et lui prédirait l'échec à l'examen : « Nuancez, Gaëlle, nuancez, ne vous laissez pas emporter par votre romantisme dévorant. » Si elle échouait au bac, elle irait se jeter du haut du pont suspendu de Lézardrieux, voilà ! Terminé la famille merdique, l'amour et son avenir ! On grattouillait à la porte, c'était certainement Dingo en manque de câlins, mais elle fut surprise de trouver son père, le visage défait, qui venait s'excuser pour tout à l'heure.

— Mais c'est oublié, Papa, excuse-moi mais j'ai du travail, dit-elle d'un ton conciliant.

— Laisse-moi entrer, je vais tout t'expliquer. Maman dort, nous avons tout le temps...

— Si tu ne pars pas immédiatement, je crie !

— Bon, j'admets avoir été odieux. A demain, alors.

— C'est ça, Papa, à demain.

Quand il fut sorti, elle bloqua la poignée de la porte avec une chaise. Ce manège éhonté durait depuis si longtemps qu'elle était aujourd'hui capable de relativiser. Quoi qu'il arrive, il fallait qu'elle donne le change jusqu'à l'examen mais pourrait-elle tenir jusque-là ? et puis la théorie du « Quoi qu'il arrive » n'était pas tenable car même si son père ne l'avait jamais véritablement agressée sexuellement, elle le sentait de plus en plus pressant et parfois menaçant. Ne lui avait-il pas dit récemment que si elle en parlait à quelqu'un, elle le paierait cher ? Il l'avait giflée l'autre jour sous un prétexte futile, même que Jacquot l'avait remarqué et qu'elle avait dû inventer une histoire de rencontre avec une porte de placard car l'alliance de son père lui avait laissé une marque sous l'œil. Dès la rentrée, elle en parlerait à Joël, elle avait besoin de le dire à quelqu'un, elle ne pouvait pas compter sur sa mère qui faisait celle qui ne voyait rien. Elle se replongea dans son devoir car il fallait qu'elle avance. Il était bien tard quand elle le termina après avoir pris une option qui lui parut défendable : le grand amour ne pouvait briser la profonde solitude des êtres que s'il était partagé, certes, mais il devait également être orienté vers un idéal révolutionnaire où tout au moins un engagement jusqu'au-boutiste pour tout ce que l'on croyait être juste. L'amour nu n'était qu'un leurre, les couples s'enfermaient vite dans les convenances et le confort bourgeois puis l'union prenait des allures de fruit trop mûr et pourrissait dans les mesquines habitudes. La maison était silencieuse, il n'aurait quand même pas le culot de revenir la supplier d'ouvrir ! Elle entendit Dingo s'expliquer avec un congénère trop curieux qui avait sans doute sauté le mur puis le sommeil l'enveloppa jusqu'au petit matin brumeux où elle sortit du lit avec la migraine et l'appréhension d'une nouvelle journée. Elle prit son petit déjeuner rapidement, son père n'était plus là et comme à l'accoutumée, sa mère s'affairait dans la cuisine à faire on ne savait quoi vu l'heure matinale. Il n'était pas question d'engager le débat, elle avait compris depuis des années que sa mère ne la défendrait pas, qu'elle minimiserait en disant qu'elle exagérât, et pourtant elle aimait cette femme douce complètement soumise à un mari qui lui assurait un train de vie enviable dans bien des familles. Quand elle quitta la table, elle s'attira une réflexion désobligeante :

— Remonte ton pantalon, on te voit les fesses... Pas étonnant parfois que...

— Que quoi, Maman ? Tu pourrais aller jusqu'au bout de ta pensée ? Bon, j'y vais, à ce soir.

Elle n'entendit pas la réponse de sa mère et enfourcha son vélo. Les années d'enfance s'étaient plutôt bien passées puis sa mère était tombée malade et son père avait pris le pouvoir : cuisine, ménage, s'occuper des enfants, il s'était chargé de tout pendant plusieurs mois. Sa sœur Soizic était adolescente mais elle n'avait que cinq ans et leur père passait énormément de temps avec elle ; il lui donnait le bain, l'emmenait dans de longues promenades le long du Trieux mais elle ne se souvenait d'aucun geste déplacé. C'est en grandissant qu'elle avait pris conscience que quelque chose n'allait pas... Il lui touchait la poitrine et les fesses et elle était parfois obligée de se réfugier auprès de sa mère. La situation avait empiré ces dernières années, il devenait plus pressant et parfois mauvais. Elle avait tenté d'en parler à Soizic qui lui avait répondu qu'entre parents et adolescents, c'était toujours compliqué. Elle s'était alors repliée sur elle-même, vivant aujourd'hui avec la peur chevillée au ventre, ne se confiant à personne et rêvant parfois d'un accident fatal survenant à son père qui se portait comme un charme. Mais cette fois-ci, c'était décidé, elle en parlerait à Joël qui saurait la conseiller et sans aucun doute la soutenir si elle devait un jour prendre une décision radicale. Elle se sentit tout d'un coup beaucoup mieux, chantonnant jusqu'à la porte du lycée les paroles sirupeuses d'une chanson d'Adamo *Tombe la Neige** sortie l'année passée. Elle sourit même à la surveillante générale qui, une fois de plus, la réprimandait sur sa tenue en lui faisant remarquer que le ventre à l'air n'était pas acceptable au lycée.

Les vacances de Pâques se passèrent calmement, elle fit plusieurs balades avec Gwenaëlle, une copine du lycée qui aimait parler de ses amours déçues qu'elle mettait au féminin pluriel comme certains grands noms de la littérature. Elle aimait aussi se baigner seins nus même si elle se plaignait de sa petite poitrine qui avait, disait-elle, fait renoncer bien des prétendants. Gaëlle lui rétorquait malicieusement que ses amoureux ne devaient pas être des assidus des plus beaux poèmes d'amour de Paul Eluard* pour la retoquer sur cette relative insuffisance et Gwen s'en amusait beaucoup en confessant qu'en fait, elle en était restée dans tous les cas à l'amour platonique.

En fin de semaine, les deux amies se rendirent à Saint-Brieuc où se déroulait la fête foraine annuelle. Elle se sentait mieux en fréquentant Gwenaëlle qui n'était jamais triste. Dans ces années-là, le centre ville regorgeait de petits commerces et la rue Saint-Guillaume abritait des boutiques aux noms pittoresques, parfumerie *Tentation*, chemiserie *A la Petite Jeannette*... tandis que le passage de la Poste rassemblait une multitude d'enfants qui venaient battre des mains au spectacle du guignol. Même que Gwen avait assisté un samedi à un défilé de mode où trois

célèbres mannequins parisiens, Claude, Mireille et Mona avaient animé la parade en présentant une collection de tailleurs printaniers.

La fête foraine s'enorgueillissait pour la première fois d'un manège Rotor en provenance directe d'Amérique et elle ne purent s'empêcher de tester cette attraction révolutionnaire dont l'accès était conditionné par le respect de consignes draconiennes : ne pas être enceinte, ne pas être en état d'ébriété et ne pas consommer d'aliments pendant que le manège fonctionnait. Les participants étaient invités à se tenir debout, dos appuyé contre les parois d'un grand tambour qui tournait sur lui-même de plus en plus vite jusqu'à ce que la force centrifuge les plaque contre le cylindre quand celui-ci atteignait sa vitesse de croisière. La plateforme servant de sol descendait alors et les spectateurs pouvaient admirer les volontaires collés aux parois comme des insectes ! au fur et à mesure que la vitesse diminuait, les passagers glissaient doucement vers le bas, retrouvant avec soulagement le plancher des vaches. Elles eurent des nausées en sortant de la boîte et Gwen prétendit que cela pouvait être un excellent remède contre les grossesses non désirées infiniment moins dangereux que les aiguilles à tricoter des faiseuses d'anges !

— Ça veut dire quoi, faiseuse d'anges ? demanda Gaëlle en réprimant un hoquet.

— Ben en ôtant la vie au futur bébé, la femme le fait monter au paradis où il devient un ange... bof.

Pour se remettre de leurs émotions, elles prirent place sur un banc à l'intérieur du parc. Elle ne connaissait pas suffisamment Gwenaëlle pour lui faire part de ses angoisses, alors elles parlèrent du bac qui approchait et de leur projet de vie. Gwen poursuivrait elle aussi ses études à Rennes, elle voulait être professeur de français. La conversation dévia sur les événements de l'année passée, la création du premier supermarché en France, l'assassinat de Kennedy... Mais l'après-midi touchait à sa fin et il fallait rentrer ; elles prirent le car à la gare SNCF et s'armèrent de patience car, pour faire un peu plus de quarante kilomètres, il fallait plus de deux heures compte tenu des détours et des arrêts multiples.

Ce même soir, il la gifla pendant le repas, ce salaud prenait soin de le faire de la main gauche pour que l'alliance la marque. Il lui avait demandé si elle voyait toujours son petit copain et elle lui avait répondu avec insolence, parlant de nouveau de leur après-midi à Launay Mal Nommé en insistant sur les détails un peu croustillants. Alors il lui avait servi le refrain habituel en se présentant comme le père nourricier qui ne tolérerait pas un seul instant une autre bouche à gaver. Elle avait alors éclaté de rire et il avait eu ce geste déplacé alors que sa mère le suppliait de se calmer. Repoussant son assiette les larmes aux yeux mais sans se mettre à

chialer comme avant, elle lui avait balancé un sourire ironique et un regard de mépris avant d'aller s'enfermer dans sa chambre, bloquant la porte avec une chaise et donnant libre cours à ses larmes. Elle entendit sa mère lui reprocher timidement de l'avoir frappée et il répondit que c'était une petite calotte de rien du tout et qu'elle aurait tout oublié le lendemain matin. Le pire, c'est qu'elle ne le rendait pas entièrement responsable et se demandait ce qu'elle avait bien pu faire pour qu'il en arrive là, développant une culpabilité de plus en plus difficile à vivre. Sa pommette la faisait souffrir, elle devait voir Gwen demain et il lui faudrait masquer l'hématome du mieux qu'elle le pourrait. Il ne vint pas cette nuit-là grattouiller à la porte et quand elle se leva, il était parti.

Les deux amies avaient prévu une excursion à Loguivy-de-la-Mer, la journée était superbe et le pique-nique s'imposait. Elles s'y rendirent par des routes secondaires et Gaëlle ressentit de l'émotion en passant devant l'école où étudiait son ami. Elle eut envie de se valoriser et d'épater Gwen :

— J'ai un ami dans cette école, il s'appelle Joël et je l'aime beaucoup.

— Quoi ?? Et c'est seulement aujourd'hui que tu me dis ça ? Raconte-moi !

— Nous sommes allés bronzer à Launay et j'ai même retiré mon bikini...

— Non... Et vous avez fait quoi ??

— Hum... Il ne battrait pas Cassius Clay et il n'embrasse pas très bien mais j'ai joui comme une dingue !

— Vous n'avez quand même pas...

— Mais non... Il m'a fait jouir avec sa bouche.

— Quand tu dis qu'il n'embrasse pas très bien, ça veut dire que tu as connu d'autres garçons ?

— Ah non... c'est le premier garçon que j'embrasse.

— Bon, remontons sur nos bécanes ! Nous sommes loin de Loguivy et j'ai l'impression que tu racontes un roman.

— A ton aise... pétasse.

— Roulure.

— Grognasse.

Elles furent prises d'un fou rire et convinrent de prolonger la discussion pendant le pique-nique. Quittant la route, elles s'enfoncèrent dans des chemins creux où elles faillirent se perdre avant d'atteindre la plage du Gouern par le sentier de Caroline. Le soleil était chaud mais personne ne se risquait à s'exposer début avril en maillot de bain. C'est pourtant ce que fit Gwen en enlevant même le haut au mépris des coutumes de l'endroit et Gaëlle le lui fit remarquer :

— Hum, à ta place, je me rhabillerais. Les gens n'aiment pas trop ça par ici.

— Si on peut le faire à Saint-Trop, pourquoi pas ici ? Qu'as-tu à l'œil, Gaëlle ? Tu as reçu une beigne ?

— Ah oui ? Ça se voit tant que ça ? C'est la faute à une porte de placard...

— Eh bien tu ne t'es pas ratée ! Où alors tu me mens et c'est Joël qui t'a boxée...

— Ne fais pas la conne, Joël est en vacances ! M'emmerde pas, j'me suis cognée, point !

— Pourquoi tu t'excites comme ça ? Bon, je m'excuse, je plaisantais ! Allez, on bouffe, au menu pâté Hénaff et kouign Amann, un peu de salade pour faire passer tout ça avec du coca. C'est probablement très loin du régime de Twiggy mais il faut mieux faire envie que pitié !

— Sûr, maigrichonne comme elle est, elle ne doit pas souvent bouffer de porridge et de kouign amann ! Toi tu es plutôt belle si on oublie les piqûres de guêpe qui te servent de seins...

— Oh ça va, moi je n'ai pas d'œil au beurre noir !

— Je t'ai dit cela pour que tu remettes ton haut, tu risques d'avoir des emmerdes...

— D'accord, tu as certainement raison, je suis gelée !

Et c'était de nouveau entre elles des plaisanteries un peu lourdes qui les faisaient rire, Gaëlle était heureuse de l'amitié de Gwen qu'elle souhaitait conserver. L'année prochaine à Rennes, elle aurait une amie en ville, quelqu'un à qui se confier. Puis elle pensa à Joël, dans trois mois, ils se quitteraient. Elle aurait tellement voulu un après et c'était comme une angoisse qui la minait, qui rendait encore plus insupportable son calvaire du moment. Elle fut tentée de tout raconter à Gwen mais les mots ne passaient pas sa gorge. Elle se plaignit elle aussi du froid et c'est en frissonnant qu'elles quittèrent la plage où la mer se retirait.

Elles remontèrent vers le port par la rue du Gouvern. Après le retrait des eaux, une forte odeur d'iode s'installait sur les quais et les marins achevaient de débarquer les produits de la pêche, soles, barbues, carrelets et même quelques homards bleus. Le clocher de l'église Saint-Ivy s'ornait d'un poisson en hommage aux navigateurs et Gwen précisa que la charpente apparente à l'intérieur ressemblait à une coque de bateau. Elle avait très soif, ajouta t-elle, un galopin *au Café du Port* lui ferait le plus grand bien.

— Tu crois vraiment qu'on va te servir de la bière ici ?

— Mon père connaît très bien Popeye et Titine. Quand il est là, je bois un galopin.

— Popeye et Titine ?

— Les patrons, quoi ! Lui c'est Popeye, casquette, pipe et menton comme dans la BD !

Après la marée, les pêcheurs avaient envahi le bar et ils accueillirent les visiteuses avec des murmures d'appréciation. Gwen ondulait du croupion comme une star d'Hollywood et Gaëlle s'en amusait beaucoup. Se glissant jusqu'à une petite table, elles firent un gentil sourire à Titine qui venait prendre leur commande.

— Un café pour ma copine et un galopin de Stella pour moi, s'il vous plaît.

— Vous avez l'âge de boire d'la bière, Mademoiselle ?

— Heu oui, quand je viens avec mon père, je bois un galopin.

Les marins rigolaient et Gwen fut sauvée de l'humiliation par Popeye qui débarquait, étonnant Gaëlle par son mimétisme avec le personnage du dessinateur américain Elzie Crisler Segar. Faisant tourner le tuyau de sa pipe dans la bouche, il grailonna :

— Mais sers-lui donc son galopin à la merc'hig, je la connais !

Titine secoua la tête avec fatalité et passa derrière le comptoir. Gwen se redressa fièrement, tentant de mettre en valeur sa petite poitrine sous le regard amusé des consommateurs. Gaëlle la trouva attendrissante mais un peu ridicule. En sortant du bistrot, elle demanda à son amie :

— Il t'a appelée comment, Popeye ? merc quoi ?

— C'est le mot gamine en Breton. Tu as vu comment j'ai cloué le bec à tous ces rigolards ? Note bien qu'il y a des personnes célèbres qui sont venues ici. Un historien assure même que Lénine* est passé dans ce bistrot.

— Ouais, je veux bien t'accorder le bénéfice du doute.

— Si je te jure ! En 1902, Lénine qui était en exil partageait sa vie entre Paris, Londres et la Suisse. Il s'est trouvé qu'en juin de cette année-là, sa mère et sa sœur ont loué une maison à Loguivy et il serait venu y passer un mois en été. Elles n'auraient pas aimé l'endroit mais lui s'y serait beaucoup plu. Même qu'il déjeunait parfois à *La Vieille Auberge*.

Elles repartirent par la grand-route en montant la côte à pied. Après c'était la belle descente jusqu'à la ville et elles prirent des risques en mimant les coureurs du Tour de France. Il était tard et Gaëlle appréhenda son retour. C'était dingue, quand même, d'avoir peur de rentrer à la maison... Coup de bol, le salaud n'était pas là et sa mère était plongée dans les gamelles du sacro-saint hachis Parmentier dont il raffolait. Si elle n'avait pas eu peur de la taule, elle lui aurait bien collé de la mort-aux-rats dans son assiette mais elle culpabilisa en réalisant qu'elle parlait de son père. Il rentra tard et les abreuva des dernières décisions du conseil municipal dont elle se fichait éperdument : travaux de rénovation du cimetière, ouverture de la chasse à la bécasse et autres couillonnades dont elle n'avait que faire... Il se coucha

tôt et elle se libéra d'une partie de son angoisse. Dans deux jours, c'était la rentrée, elle retrouverait Joël le dimanche suivant et peut-être qu'ils pourraient s'isoler sur une plage pour se donner du plaisir. La nuit se passa calmement, elle s'étonna même d'avoir aussi bien dormi.

J'ai partagé mon temps entre Paris et la campagne. Ma grand-mère se remettait doucement de son deuil et les parents s'affairaient à décorer leur nouvel appartement. Au village, nous avons fait une surbroum dans l'arrière-salle du *Café Pasdeloup* et le patron a même offert des bouteilles de mousseux. L'avantage de la danse à la mode, le twist, c'est qu'il n'était pas indispensable de savoir danser et pour les slows, il suffisait de pratiquer le frotti-frotta sans trop se préoccuper de la position des pieds. J'ai aimé cette soirée décontractée même si le Michel qui pelotait les fesses de la Marie-Jeanne Durand avait été gratifié d'une calotte. C'était un revanchard qui voulait aller chercher le fusil de son père mais le tenancier l'en avait dissuadé et la bonne entente était revenue entre les deux protagonistes. Je me suis risqué à un slow et j'ai dansé avec la Claude, une des plus belles pin-up du village, en pensant à Gaëlle. L'Michel s'excitait sur le cas d'un voisin qui avait pénétré dans le champ de son père et il proclamait à la cantonade que la pripiété, c'était sacré. « Pas la pripiété, la propriété », a dit la Claude, mais l'Michel s'en moquait bien, n'ayant jamais prétendu faire concurrence au Petit Larousse. Nous nous sommes séparés vers 4 heure du matin, vaguement indisposés par tout ce mousseux de piètre qualité mais contents d'avoir fait la fête, « comme dans les distoquettes ! », braillait l'Michel.

Mes parents dépensaient beaucoup d'argent pour aménager l'appartement et ils ne choisissaient pas forcément les fournisseurs les moins chers. Le Bon Marché et les petits commerçants étaient leurs favoris mais je dois dire à leur décharge qu'à l'inverse d'aujourd'hui, les achats étaient de qualité. Les marques Siemens ou Miele fabriquaient des cuisinières et lave-linge qui duraient des décennies, les meubles en bois massif s'achetaient pour toute une vie. Ils payaient évidemment tout à crédit

mais ma mère tenait à avoir un appartement cosu qu'elle briqueait à longueur de journée, brandissant balai et plumeau dès que le plus petit grain de poussière osait se montrer ou qu'une miette de pain évadée de la cuisine bravait l'ordre établi.

Dès mon arrivée à l'école au milieu d'avril, j'ai pensé au dimanche à venir et à Gaëlle. Je n'en négligeais pas pour autant mon travail scolaire mais j'étais ulcéré par mes mauvais résultats en maths et plutôt faibles en physique. Avec les gros coefficients affectés à ces deux disciplines, il me paraissait impossible de réussir mon examen sans passer éventuellement par la session de rattrapage. J'avais la conviction de m'être fourvoyé et même si j'avais pu poursuivre la formation, je me rendais compte que le métier de capitaine au long cours était du domaine des scientifiques et certainement pas celui des littéraires. En admettant même qu'avec beaucoup de chance je satisfasse aux épreuves, il me faudrait l'année prochaine trouver une nouvelle orientation et très franchement, je n'avais aucune idée... C'est Jacquot qui me tira de ces idées noires en proposant un chocolat au rhum et nous sommes montés au ranch en sortant pipe et cigarette.

Comme à l'accoutumée, Gaëlle m'attendait sur un banc près du port et contrairement à nos précédentes rencontres, je la trouvai pâle et défaite. J'ai pensé à un vers du poème de Verlaine *Je vous vois encore* qui m'a fait lui dire qu'elle « *n'avait plus l'humide gaieté du plus délirant de tous nos tantôts* ». Elle m'a pourtant fait son beau sourire, je l'ai attirée contre moi pour mélanger nos bouches et comme elle portait le jean taille basse qu'elle affectionnait, j'ai caliné son ventre à la lisière du sexe en tentant de masquer mes doigts baladeurs afin de respecter l'ordre public. Elle a gémi et des gens nous ont regardés. Elle m'a proposé d'aller dans un endroit discret, là où nous pourrions parler sans crainte d'être entendus. « Pas un café, un coin de plage », a-t-elle ajouté. Nous avons pris le chemin de randonnée le long de la mer, une vague odeur de noix de coco flottait dans l'air en provenance de la fleur d'or, entendez les ajoncs de printemps très abondants dans la région et déjà bien fleuris. Qu'avait donc à me dire Gaëlle de si important ? Et si elle était enceinte ? Ce n'était tout de même pas en lui léchant le minou que je lui avais fait un bébé ! Où alors, mes notions d'anatomie avaient vraiment besoin d'une solide révision... Et si elle m'annonçait qu'elle était enceinte d'un autre et qu'elle avait besoin d'un conseil ? J'ai brusquement pensé à Jacquot et j'ai ressenti une angoisse de mari trompé... Jacquot ? non, là franchement je délirais ! Je ne voyais pas du tout mon amie céder aux avances du gros Moulin mais sait-on jamais ? Lorsqu'il m'avait dit l'autre jour qu'il valait mieux attendre de bien la connaître afin d'éviter les mauvaises surprises, qu'entendait-il par là ?

Nous trouvâmes un coin tranquille avec vue sur la tour de Kerroc'h et Gaëlle se laissa aller en arrière, exposant son nombril. L'heure était à la rêverie et je ne m'attendais pas à devoir affronter une révélation pareille. Elle m'a regardé d'un drôle d'air et m'a pris la main.

— Joël... mon père est un salaud.

— Ton père ? vous vous êtes disputés ?

— Tu vas être le premier à qui je me confie. Un malade qui me harcèle et me frappe. Je n'en peux plus...

Elle s'est mise à pleurer doucement. J'étais complètement dépassé par ce qu'elle m'annonçait et je suis resté sans voix. En visitant ses parents, je n'avais rien remarqué et j'avais apprécié l'accueil reçu. Gaëlle poursuivait avec une gêne palpable, n'osant pas me regarder et crispant ses doigts sur ma main.

— Il me gifle puis mendie mon pardon... Si je lui ouvre, il cherche à me peloter !

J'étais franchement sur le cul et c'est d'une voix blanche que je tentai d'en savoir plus.

— Mais ta mère, Gaëlle, ta mère ? Et puis ta sœur... ton beau-frère... ils savent ?

— Ils occultent le problème. Ma mère a peur de lui et se réfugie dans sa cuisine ; la nuit, elle ne peut pas ne pas savoir qu'il vient me harceler. Ma sœur Soizic n'a pas subi cela, elle défend notre père ; quant à son mari, il prétend que ça ne le regarde pas !

C'était vraiment la meilleure ! Cet instituteur qui me faisait la leçon en m'affirmant que la religion exploitait les enfants en les maintenant dans des croyances d'un autre âge qui accentuaient leur misère, voilà qu'il n'avait même pas les couilles pour s'opposer à son pervers de beau-père ? Non mais on rêvait, ma parole ! Il allait mettre les pieds dans le plat, raccompagner Gaëlle chez elle et demander des explications au papa !

— Oui, eh bien nous allons rentrer immédiatement chez toi et crois-moi ça va chier !

Elle a eu un sourire triste en séchant ses larmes.

— Ne sois pas ridicule, c'est exactement ce qu'il ne faut pas faire. Mon père aurait beau jeu de dire que j'ai perdu la tête à cause de toi. Imagine, nous sommes mineurs et tu es de passage ici ; tu serais renvoyé, tu aurais des problèmes avec la police... non, je vais essayer de tenir le coup jusqu'au bac. Je voulais te mettre au courant parce que seule je n'arrive plus à donner le change... à assumer. Et puis s'il arrivait quelque chose avant juillet, tu serais là pour témoigner.

J'étais atterré. La douleur de Gaëlle me faisait prendre conscience d'un mal que la société entretenait à savoir le renforcement de l'autorité masculine sur le groupe familial. Alors qu'on assignait le sexe faible à la douleur et aux vapeurs, l'homme se voyait détenteur de la vigueur et de la violence légitime. Dans ma campagne berrichonne, on racontait volontiers que telle ou telle gamine couchait avec son père et on se moquait éperdument de savoir si elle y était contrainte. J'ai connu des filles mises à l'écart du groupe parce qu'on les rendait responsables de cette perversion. On disait à ce moment-là que leurs situations familiales étaient tellement délabrées qu'il ne pouvait guère en être autrement. Et voilà qu'en 1964, au sein d'une famille aisée, survenait le même drame avec les mêmes complicités. Je voulais absolument aider Gaëlle et je suis revenu sur ma déclaration de guerre à son paternel :

— Pardonne-moi, j'ai dit n'importe quoi. En as-tu parlé à quelqu'un du lycée en qui tu as confiance ?

— J'ai vu l'infirmière et je pensais bien qu'une fois constatées les traces des coups au niveau de mon œil, elle éprouverait le besoin d'en savoir un peu plus mais... Je ne veux pas en parler moi-même à l'administration, toute la classe l'apprendrait ! Au village, je suis certaine que quelques personnes se doutent de quelque chose mais n'osent rien dire car mon père est conseiller municipal.

— Parles en à ta meilleure amie mais il te faut porter plainte à la gendarmerie. Je peux t'y accompagner et te soutenir. Prends bien conscience qu'à ce moment-là ta vie basculera car ta mère sera sans doute accusée de complicité et tu seras rejetée par Soizic et son mari.

— Je ne peux pas porter plainte, je ne peux pas détruire des vies comme ça.

— Et si on lui sabotait sa bagnole, à ce salaud, pour qu'il plonge dans le Trieux depuis le pont de Lézard ?

— Arrête, s'il te plaît arrête, ou c'est moi qui vais de ce pas me jeter à l'eau !

Je me suis tu et je l'ai regardée avec infiniment de douceur en l'attirant contre moi. Nous sommes restés longtemps sans parler, elle m'avait fait un aveu qui devait lui coûter énormément et je me suis fait promesse de l'assister du mieux que je le pourrais. J'allais avoir dès ce soir une explication avec le gros Moulin, l'histoire de la joue tuméfiée de Gaëlle suite à sa rencontre avec une porte de placard me paraissait totalement fabriquée et le regard de Jacquot ce soir-là prouvait qu'il avait des soupçons et peut-être même qu'il était au courant de tout. Il avait aussi évoqué d'éventuelles mauvaises surprises, celle-ci était de taille et je lui en voulais de m'avoir caché la détresse de Gaëlle.

Nous avons quitté la plage et regagné le port où les cafés débordaient de clients consommant des demis de Valstar ou de Champigneulles. Les très rares

femmes présentes sirotaient Vittel délices et Orangina, aucune ne se risquait à affronter les regards désapproubateurs des mâles présents en commandant de la bière. J'ai posé une question à Gaëlle concernant cette boisson :

— Sais-tu pourquoi dans le temps, on appelait la bière « le pain liquide » ?

— Heu... non.

— Il y a quatre mille ans, au fond de la Mésopotamie, suite à une surabondance d'orge et d'épeautre, les gens ont essayé de fabriquer du pain en mélangeant ces céréales avec de l'eau. C'était franchement dégueulasse après cuisson et les gamelles de mélange ont été oubliées. Une femme a alors eu l'idée de mettre dans ces gamelles de la levure végétale et le mélange en fermentant a donné naissance au pain liquide qu'on a appelé bière par la suite. En résumé, c'est une femme qui a inventé cette boisson !

— Ohlala ! Tu en sais, des choses ! Et je présume que la levure venait du supermarché du coin...

J'avais enfin réussi à la faire rire. Elle me regarda d'un air innocent, extrayant de la poche arrière de son jean un sachet coloré portant la marque « Durex » qu'elle me tendit.

— Tiens... un copain du lycée m'a refilé des préservatifs. Dans le temps, on appelait ça des « redingotes anglaises » et c'est même encore aujourd'hui interdit par l'Église. Un de ces jours, nous pourrions en avoir besoin, non ?

— Ben... c'est sûr que... je n'en ai jamais mis mais tu as raison, c'est indispensable.

— C'est sûrement facile à mettre, tu te procures le magazine *Lui** , la page centrale de préférence, puis tu... enfin tu vois... quand tu es en érection, tu enfiles le petit capuchon pour le tester et roulez jeunesse !

— Hum oui, pourquoi pas...

— Après ce que je t'ai confié, désolée si je te choque mais la vie continue...

Je ne me voyais pas trop m'exercer à cette gymnastique dans ma chambre mais Gaëlle avait raison. J'admirais sa faculté à passer du drame au frivole et je me disais que les filles avaient un mental infiniment plus costaud que celui des garçons. Je lui proposai de me raccompagner et nous partîmes bras dessus bras dessous en direction de l'habituelle petite plage. En pénétrant dans le chemin creux rejoignant l'école, j'aperçus une silhouette venant vers nous, costume noir et bâton à la main et je dus me rendre à l'évidence : le promeneur était Frère Dominique, notre professeur de français !

— Putain, c'est un de mes profs ! Fourre ton tee-shirt dans ton jean et remonte le tout !

— Ohlala, inutile de t'affoler ! Ce n'est pas le diable !

Elle se rajusta cependant du mieux qu'elle put, le Frère nous salua gentiment et je crus déceler une certaine complicité dans son comportement. Il s'enquit des études de Gaëlle, nous demandant simplement de nous séparer à la grille d'entrée et poursuivit son chemin vers la petite plage. En le revoyant à Paris quelques années plus tard alors que nous dînions frugalement *Chez Jean*, passage de l'Odéon, il m'avait même demandé des nouvelles de mon amie. J'ai appris ensuite qu'il s'était marié et avait des enfants... Eh oui... comme le regrettait notre professeur d'anglais, le Frère au béret, la vie à la capitale avait complètement chamboulé le Frère Dominique qui était tout de même resté un brave gars qu'il aimait revoir à l'occasion.

— Dis-donc, il est drôlement sympa, ton prof ! exulta Gaëlle en redonnant de l'air à son nombril. Et puis il se balade en civil, pas avec la robe et le rabat-joie.

J'aurais aimé qu'elle conserve cette allégresse jusqu'à notre séparation mais elle s'est soudain fermée en se serrant contre moi. Elle appréhendait une nouvelle semaine faite de peur et d'incertitudes et cela me mettait très mal à l'aise. Nous avons prévu de nous revoir le dimanche suivant et si elle le pouvait, elle demanderait à sa copine Gwen la permission d'utiliser l'appartement de ses parents qui portaient généralement les fins de semaines. Je l'ai embrassée longuement en lui câlinant le visage et une petite larme a coulé sur sa joue. Elle m'a dit que c'était à cause du mauvais vent qui s'était levé et qu'elle avait froid. Je l'ai suivie des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse au détour du chemin creux.

J'aperçus Jacquot qui fumait près du ranch en réparant un vélo prévu pour disputer l'épreuve de cyclo-cross que le bural organisait dans le parc le dimanche suivant. J'étais familier de la petite reine mais je ne m'étais pas inscrit pour pouvoir rencontrer Gaëlle. Il a remarqué mon air soucieux et m'a questionné :

— Alors Job, le mariage c'est pour bientôt ?

— Jacques, pourquoi ne m'as-tu pas dit que Gaëlle avait de graves soucis avec son père ? Des soucis qui relèvent de la justice... Elle vient de m'en parler cet après-midi.

Le gros Moulin s'est tassé sur lui-même, ce qui l'a fait paraître plus volumineux et j'ai senti qu'il faisait partie de cette majorité silencieuse qui préférerait ne pas trop remuer la merde mijotant dans les marmites des autres.

— Ce ne sont que des rumeurs...

— Il la frappe, Jacquot ! Ne viens pas me dire que tu ne t'en doutes pas !

— Pour nous c'est difficile, Job. Son père est conseiller municipal, quand la mairie a déplacé les tombes de l'ancien cimetière, il est intervenu pour que la sépulture de ma grand-mère ne soit pas concernée. Alors tu comprends, mes parents...

— Oui bien sûr. Et le beau-frère de Gaëlle, l'instituteur, le coco acharné, il ne se doute de rien ?

— Le couple a obtenu un logement dans l'école sans être prioritaires. Grâce à qui, à ton avis ?

Merde, j'en suis resté baba et je me suis tassé comme Jacquot sans prendre autant de volume. Le système mafieux était partout et le grand Charles pouvait bien nous faire la leçon en nous parlant d'honneur et de probité. Aider les gens qui n'avaient rien à se reprocher me paraissait tout à fait louable mais dissimuler ses saloperies en graissant les pattes des gens qui auraient pu cracher le morceau faisandé me semblait particulièrement odieux. A partir de ce jour-là, j'ai commencé sérieusement à douter des doctrines politiques et religieuses et j'ai compris que tendre la joue gauche après avoir pris un gnon sur la droite relevait de la bêtise pure, que les derniers ne seraient jamais les premiers et que les âmes simples promises au paradis avaient du souci à se faire. J'ai laissé Jacquot à sa mécanique, notre discussion avait dû le troubler car il a renversé la burette d'huile qu'il destinait au pédalier récalcitrant de son bolide.

Je n'ai ressenti aucune haine envers la religion, la foi a simplement cessé d'informer ma vie. J'ai décidé que c'en était terminé des confessions et j'ai assisté aux messes avec détachement tout en appréciant les copains musiciens qui s'en donnaient à cœur joie pendant la communion. Si j'ai sacrifié plus tard aux convenances du genre, ce fut plus pour ne pas faire de peine à mes proches que par conviction et j'ai fini par rejeter complètement le dogme tout en le tolérant. Cela ne me gênait pas que les autres fréquentent les églises et les mécréants indélicats m'inspiraient le même dégoût que les prêtres envahissants. De la même manière et malgré certaines sollicitations, je n'ai jamais pu faire partie d'un syndicat ou d'un parti politique encarté et si j'ai eu de la sympathie pour les anars, j'ai fini par me convaincre que même noir, un drapeau serait toujours un drapeau.

Nous étions fin avril et l'examen approchait. J'étais comme une balle de tennis destinée à rencontrer le haut du filet : soit retomber du côté du lanceur et c'était cuit, soit basculer du côté de l'adversaire et c'était gagné. De plus, il me fallait absolument tester les préservatifs cette semaine ... Le grand Sam achetait assez régulièrement la revue *Lui* que nous nous passions sous le manteau et j'avais conservé en mémoire la photo de la jolie blonde de la page centrale qui pourrait certainement m'aider à avoir, comme le disait précieusement Gaëlle, une érection. Il me fallait juste trouver le moment adéquat et l'endroit discret. Pourquoi pas tout simplement les toilettes le soir quand nous étions en étude en chambre ? je pourrais certainement torcher ça en quelques minutes. Le plus compliqué était d'enfiler le bazar sur le sexe sans déchirer le latex mais la pratique s'avéra d'une simplicité

enfantine en oubliant la blonde sur papier glacé pour me focaliser sur la nudité de Gaëlle à Launay, ce qui me permit également de constater que le liquide séminal était bel et bien prisonnier de l'emballage que je balançai dans la cuvette. J'étais content de moi en affichant un sourire béat et mon camarade de piaule étonné m'a demandé en rigolant si par hasard, je n'avais pas rencontré Miss France dans les couloirs pour être aussi rayonnant. « C'est presque ça, Marco », ai-je répondu... Il en est resté baba car en sortant juste avant moi, il n'avait croisé que le Frère au béret basque !

Je me faisais quand même bien du souci pour dimanche au cas où l'appartement de la copine serait disponible car Gaëlle m'avait clairement signifié que le machin dans la main ne serait plus d'actualité et qu'il faudrait en passer par la formule complète comme affiché au nouveau restaurant qui venait d'ouvrir sur le port... Je ne l'avais évidemment jamais fait et je pensais qu'elle non plus jusqu'à ce qu'une méchante idée germe dans mon cerveau comme ces petites douleurs lancinantes qui s'annoncent doucement et finissent par vous bouffer la vie. Et si elle l'avait fait avec son père ?? Non, c'était impossible... elle me l'aurait dit alors qu'elle n'avait évoqué que des pelotages éhontés. Mais comment pouvais-je en être sûr ? Je fus sorti de mes pensées par le grand Cassard, notre metteur en scène, qui m'appelait depuis une fenêtre de l'amphi : « Hé Job, qu'est-ce que tu fabriques ? Le sieur Feydeau n'attend pas ! » Merde, j'allais oublié la répét', le mois de juin n'était pas bien loin et nous n'étions pas encore prêts à concurrencer la Comédie-Française...

La nuit ne m'a pas porté conseil. Gaëlle prenait une telle importance dans ma vie que mes résultats scolaires m'étaient indifférents ; ils restaient corrects, sans plus grâce à une réputation de travailleur acharné que je devais entretenir. Comme dans la poésie de Rimbaud, les copains finissaient par me trouver « mauvais goût », le chocolat au rhum avait un parfum de tisane et le galopin de Valstar me laissait la bouche amère et l'estomac nauséeux. Et puis à la fin de la semaine, bien mauvaise surprise : en rentrant à Blanec la veille, Jacquot avait appris par la mère de Gaëlle qu'elle était malade et le dimanche matin en pointant au départ du cyclo-cross, il m'annonça que j'allais manger du lapin dans l'après-midi... Il ne put m'en dire plus et j'imaginai mon amie atteinte d'un cancer redoutable où d'une leucémie incurable tout en éprouvant un certain soulagement de n'avoir pas à performer dans un lit inconnu alors que je ne me sentais pas franchement bien préparé.

Pour me consoler, j'ai assisté à la compétition de cyclo-cross. Jacquot était le seul représentant de notre classe et le bermuda qu'il portait mettait en valeur son anatomie. Malgré un parcours semé d'embûches où il percuta plusieurs participants, nous avons eu la surprise de le voir terminer dans les cinq premiers et nous l'avons

chaudement applaudi. Le vainqueur était membre du bural et Jacquot a prétendu qu'il l'avait laissé gagner vu sa fonction, ce qui nous a laissés sceptiques... L'exploit fut célébré dignement dans l'après-midi à *La Chaumière* et malgré un petit pincement au coeur, j'étais plutôt en forme en rentrant au bercail. Le gros Moulin avait bien célébré sa bonne place, il ne marchait plus très droit et nous l'avons discrètement soutenu en croisant le sous-directeur qui nous a jeté un regard appuyé.

Il faisait presque nuit et elle n'avait pas vraiment la notion de l'heure qu'il était. Si Dingo flemmardait sur le lit, c'est qu'il n'était pas encore en route pour ses rendez-vous habituels avec les copines du coin. Bon dieu, qu'il était gros ! une carrure de fauve avec une tête de goitreux déjà bien couturée car il n'était pas d'humeur à partager un territoire qui s'étendait sur plusieurs kilomètres. Elle avait vaguement envie de vomir mais elle évitait tout mouvement susceptible d'amener son compagnon de lit à émigrer sur son ventre. Il n'aimait pas être contrarié et elle voulait éviter de prendre un coup de griffe sournois qu'il présenterait comme une caresse.

La porte de la chambre était restée entrouverte afin de permettre à Dingo d'aller et venir, une mesure d'exception qui s'expliquait par son état de santé. Jamais le salaud ne se serait risqué à venir l'importuner car il avait une véritable phobie des maladies et le moindre rhume le plongeait dans des abîmes d'angoisse dont seule pouvait le tirer la douce sollicitude de son épouse dévouée. Elle serait tranquille tout le temps que durerait le mal dont elle souffrait, certainement une indisposition passagère qui lui avait fait rater son rendez-vous avec Joël. Jacquot avait croisé sa mère qui lui avait dit qu'elle était malade, il avait donc forcément prévenu son ami. Elle qui espérait perdre sa virginité en ce jour du seigneur, c'était lamentablement raté ! Une petite voix avait beau lui murmurer que cela ne changerait pas grand-chose à son problème, elle était persuadée qu'après, sa condition de femme lui donnerait plus de force pour s'opposer aux désirs maladifs de son père. La petite voix insistait pourtant, vierge ou pas elle était loin de ses 21 ans et il y aurait encore beaucoup d'eau à couler sous le pont suspendu avant que la loi ne l'autorise à dire adieu à sa famille de dingues. Elle sentit des larmes mouiller ses joues, merde, elle avait la fièvre, une migraine lui vrillait le cerveau et il fallait qu'elle se calme. Elle

se força à rester immobile, avec Dingo tout proche, même pas moyen de se caresser un peu sans l'avoir de suite à mordre la couverture car le grigou prendrait cela pour un jeu auquel il voudrait participer. Elle avala deux comprimés d'aspirine du Rhône avec un peu d'eau ; il paraît qu'au début du siècle, ce médicament s'appelait rhodine, enfin c'était ce qui était écrit sur la notice... Est-ce qu'on avait vraiment besoin de s'encombrer l'esprit avec des conneries pareilles ? Pourquoi pas rhododendrine ou tiens, Léopoldine* comme la fille aimée de Victor Hugo... Voilà qu'elle divaguait, ma parole ! Elle sombra dans un sommeil agité en pensant à Joël puis se réveilla en sursaut au milieu de la nuit, alarmée par un bruit soudain. Ecarquillant les yeux, elle distingua une silhouette qui s'agitait au fond de la chambre, une ombre qui était prête à lui sauter dessus... Il avait donc osé, le salaud ! Elle était prête à hurler quand elle trouva enfin l'interrupteur de la lampe de chevet, s'asseyant dans le lit en position défensive ; merde... c'était juste dingo qui faisait le mariole dans son arbre et qui la regardait d'un air contrarié depuis le perchoir qu'elle avait affublé d'oripeaux que le matou déchiquetait par plaisir en remuant tout le bazar... Son angoisse retomba d'un coup, elle se dit qu'elle allait finir à l'hôpital psychiatrique de Bégard si ça continuait, sûr qu'elle n'allait pas se rendormir avant le petit matin ; de toute manière, elle n'irait pas au lycée, elle téléphonerait à Gwen pour lui demander d'apporter les devoirs et elle imagina ses parents pleins de sollicitude en recevant sa copine.

Gwen est venue le soir après les cours, juchée sur le tansad d'une sorte de mobylette pilotée par un gars du lycée. L'engin faisait un bruit d'enfer et Dingo prit ses pattes à son cou pour fuir le monstre hurlant. Elle s'était levée, enfilant un jean et un tee-shirt, se sentant un peu mieux malgré un état nauséeux. Elle surprit son père à jeter un regard insistant sur les longues jambes de Gwen qui portait une jupe courte tandis que le copain se penchait sur sa mécanique comme pour lui dire de patienter. Elle avait lu quelque part que les propriétaires d'engins bruyants devaient avoir des problèmes sexuels et elle espéra que Gwen n'avait pas jeté son dévolu sur cet apollon au blouson de cuir qu'elle imaginait scotché à son tourne-disques à se gargariser de la chanson de Piaf *L'Homme à la Moto**... Elle se trompait complètement car Gwen leur présenta Tristan comme militant contre la faim dans le monde et le gaspillage alimentaire et elle se reprocha ses idées rétrogrades associant la vocation de moine à l'habit. La jolie brune lui remit plusieurs affichettes réalisées par la classe pendant les cours lui souhaitant bon rétablissement et retour rapide au lycée. Ce fut une nouvelle claque pour elle qui s'imaginait exclue du groupe et peu intéressante socialement parlant. Elle allait devoir faire des efforts et éviter de cultiver l'image négative de la bêcheuse intello.

Sa mère proposa des Vittel Délices tandis que ses amis complimentaient ses parents sur l'aménagement et la décoration de la pièce. Elle soupira discrètement. Après cette rencontre, Gwen et son ami ne pourraient évidemment pas témoigner si besoin était d'un climat délétère dans la famille réunie car tout respirait le calme et la bonne entente. Après leur départ, elle regagna sa chambre sans dîner, prétextant la fièvre qui revenait. Elle entendit son père maugréer : « Une vraie tête de cochon, ta fille ! » Bon dieu si elle avait osé, elle lui aurait lancé au risque d'un drame : « Et toi, une vraie tête de con ! », mais elle ne voulait pas faire pleurer sa mère.

Dingo étant de sortie, elle avait pris soin de bloquer la porte de sa chambre avec une chaise, comme à son habitude. Il avait remarqué qu'elle allait mieux, donc elle savait qu'il allait tenter une approche. C'est arrivé vers minuit, d'abord sous la forme d'une prière pour qu'elle se laisse fléchir puis par des menaces à peine voilées quand il s'avéra qu'elle n'ouvrirait pas. C'était impossible que sa mère n'entende pas, il parlait suffisamment fort pour que la cassette enregistre parfaitement sa voix. Depuis plusieurs mois, le petit magnétophone Grundig faisait un travail remarquable en emprisonnant les paroles de son père et même si elle était consciente qu'on pourrait lui rétorquer que ce pouvait être la voix d'un autre, plusieurs personnes seraient capables de la reconnaître. Elle planquait la cassette dans l'arbre de Dingo sachant que la meilleure cachette était encore celle qui s'exposait aux regards des autres. Ce subterfuge l'aidait à vivre car elle imaginait l'effet dévastateur de cette preuve irréfutable lorsqu'elle aurait bientôt le courage de lancer le pavé dans la mare. Un père qui traitait sa fille de sale garce et de petite salope pourrait difficilement justifier son vocabulaire. Elle aurait tant espéré ne pas en arriver là, pensant qu'avec le temps il allait se lasser mais elle avait conscience aujourd'hui d'une situation complètement anormale qui avait empiré à son adolescence. Le doute l'a assaillie brutalement : et si elle n'était pas sa fille légitime ? ne l'avait-elle pas entendu dire hier à sa mère : « Une vraie tête de cochon, ta fille ! » Peut-être qu'après tout, elle était déjà là quand sa mère avait connu son père ? Une théorie complètement idiote, réfléchit-elle, sachant que sa sœur Soizic issue du mariage avait 11 ans de plus qu'elle ! Elle devenait complètement maboule, ma parole ! Non, en fait, c'était simple... en débarquant onze ans après sa sœur aînée, elle n'était tout simplement pas souhaitée par ses parents qui lui faisaient payer sa venue tardive... Elle eut envie de chialer car enfin merde, elle non plus n'avait pas demandé à être là ! Pour donner le change, ils lui payaient de beaux vêtements et des études, elle était considérée au lycée comme une enfant heureuse et choyée mais c'était un leurre, le mythe de la caverne quoi, les élèves et les profs ne voyaient d'elle que son apparence de fille nantie alors que la vraie Gaëlle n'était qu'une

victime. Elle finit par s'endormir d'un mauvais sommeil ponctué de cauchemars et se réveilla la bouche pâteuse et le cœur au bord des lèvres.

Elle reprit les cours le lendemain dans un état léthargique mais elle eut une satisfaction de taille en philo : son devoir était présenté comme le seul à mériter une très bonne note, les autres s'étaient fourvoyés en présentant le grand amour comme la panacée universelle à guérir tous les maux ou en revanche et pour faire simple que c'était tout bonnement de la merde. Cette dernière option était défendue par les garçons qui avaient essuyé une déconvenue et qui prenaient un air blasé pour ne pas paraître malheureux. Elle fut même applaudie, valorisée et se sentit prête à mener n'importe quel combat. La déception vint de Gwen qui, croyant lui faire plaisir, la félicita d'avoir des parents aussi accueillants alors que les siens étaient plutôt réservés. Elle ne répondit rien et la serra dans ses bras car Gwen ne pouvait pas savoir.

Le jour d'après, les deux filles profitèrent de l'après-midi libre pour faire une longue balade dans la forêt de Penhoat-Lancerf, lieu de légendes épiques et de sombres histoires selon Gwen qui aimait introduire le fantastique partout. La chapelle de Lancerf attendait une prochaine rénovation car le toit et les fenêtres étaient endommagés ainsi que la grille de protection du tombeau d'un fils naturel de Napoléon III que sa veuve avait fait inhumer en ce lieu. Autour de la chapelle, précisa Gwen, étaient enterrés les combattants bretons d'Alain Barbetorte* qui avait vaincu les vikings en 936.

— Sauf que ce que tu avances est fantaisiste. Je parle des combattants bretons enterrés car aucun signe distinctif ne le laisse deviner.

— Oh toi tu ne connais rien, suce-bite !

— Très élégant... espèce de coureuse de rempart !

— Puterelle, va !

— Foutriquette !

— Fleur de nave !

Elles se tordaient de rire, se donnant des bourrades comme deux gamines de cours moyen sous l'œil effaré d'un couple âgé. L'homme a levé sa canne très haut comme pour les frapper, ponctuant son geste d'un : « Vous n'avez pas honte, espèces de mal élevées ! » ce à quoi Gwen a répondu en le regardant avec un beau sourire : « Les mal élevées vous disent merde, Monsieur ! » puis elles sont parties en courant vers la lande sous les insultes du bonhomme ulcéré que son épouse tentait de calmer.

Le paysage s'ornait d'une multitude d'ajoncs en fleur qui exhalaient un parfum vaguement tropical et elles avaient l'impression d'être perdues au milieu

d'une jungle épineuse qui arrachait de petits cris à Gwen quand ses cuisses nues touchaient les plantes.

— « Suce-bite » ne m'est vraiment pas approprié, se plaignit Gaëlle.

— Ah bon ? je croyais que l'autre fois au Mal Nommé avec Joël, tu avais...

— Non, parce que c'est un garçon très galant qui m'a fait jouir en premier ! Après, est arrivé dans notre crique un vieux bonhomme avec son chien alors que je croyais l'endroit tranquille, alors évidemment... le chien est même venu nous renifler !

Gwen éclata de rire.

— Oui, je comprends... Des fois que tu te trompes de...

— Tu es vraiment conne ! D'abord le chien était une chienne car son maître l'appelait « Pupuce ». Arrête, je n'aime pas plaisanter sur ces choses-là.

— Pardonne-moi. Viens, suis-moi, je vais te montrer une maison pleine de mystères...

Elles ont pris une allée qui serpentait entre des pins rabougris et des feuillus déjà verts avant de découvrir un bâtiment noyé dans la végétation. Gaëlle s'exclama car elle avait une petite idée de l'endroit :

— Oh mais c'est le manoir de Traou Nez, je n'étais jamais venue aussi près. Qui habite là ?

— Un couple qui élève des bergers allemands. Mais c'est avant tout la maison Seznec*, tu te souviens de cette histoire franchement pas claire?

— Oui... accusé du meurtre du conseiller Quémeneur, Seznec a été condamné à plusieurs années de bagne. Le corps de la victime n'a jamais été retrouvé mais en 1953, une femme a déterré sur les bords du Trieux en bordure de Coat Ermit un crâne et un fémur. Le plus bizarre, c'est qu'à l'arrivée des gendarmes, les ossements avaient disparu. Quand à Seznec libéré pour bonne conduite, il a été renversé par une voiture cette même année mais il n'est pas mort dans l'accident comme certains chroniqueurs ont pu le prétendre. Ce n'est que quelques mois plus tard en 1954 qu'il serait décédé d'une crise cardiaque.

— Mais tu es une véritable encyclopédie ! Et moi qui croyais t'épater... En fait dix ans après, personne ne sait rien de ce qui est arrivé. Bon, voilà les chiens qui s'y mettent ! Partons d'ici, je vais te montrer le tunnel.

— Ah bon ? il y a un tunnel par ici ?

— Le tunnel du chemin de fer, bécasse !

Elles ont pris à travers bois pour se trouver bientôt face à la gueule béante du tunnel. C'était un boyau parfaitement noir par lequel s'écoulait une eau douteuse chargée de débris végétaux. Il faisait froid là-dedans et Gaëlle s'inquiéta de savoir s'il y avait des rats. « Probablement, lui répondit Gwen, mais nous allons traverser

quand même ! ne fais pas ta mijaurée ! » S'appuyant à la paroi, elle précéda son amie en minaudant et prétendant qu'elle respirait là un air parfaitement pur. Et voilà que brutalement alors qu'elles devinaient la sortie, Gwen hurla et tomba sur les fesses, s'agrippant à Gaëlle tandis qu'une bête de bonne taille filait vers la liberté.

— Un rat ! un rat ! Il va nous mordre, dépêche-toi !

L'animal s'était arrêté à l'entrée du tunnel et les regardait d'un œil noir ; tout était noir chez lui, une bête venue de l'enfer, sans aucun doute, jusqu'à ce que Gaëlle éclate de rire.

— Un chat ! Probablement le chat de la maison que nous avons dérangé dans sa chasse au rat !

L'animal a dignement tourné les talons pendant que Gwen qui avait les fesses trempées manifestait sa mauvaise humeur :

— Oui ben la prochaine fois tu passeras devant ! Mon short est dégueulasse !

Gaëlle l'a consolée, tout cela n'était pas bien grave, elle avait quand même un très beau cul, et puis le soleil allait sécher tout ça, non ? Gwen n'était pas rancunière, elle riait en sortant du boyau ; escaladant le talus, elles prirent le sentier qui longeait la voie jusqu'à Coat Ermit où des bâtiments abritaient un camp de vacances qui dominait le Trieux. Le site était magnifique avec vue sur le château de la Roche-Jagu en pleine restauration. Gwen précisa que d'ici deux ans, il serait ouvert au public car son propriétaire en avait fait don au département. Elles ont abandonné l'idée d'aller jusqu'à Penhoat, village tout en longueur avec ses cours de fermes mal entretenues qui le faisaient ressembler à un bled paumé du Far-West où il ne manquait plus qu'une horde de Peaux-Rouges déboulant par la route du Shérif, laquelle existait réellement d'après Gwen. Gaëlle en douta un peu, la municipalité aurait vraiment eu une drôle d'idée de baptiser une route bretonne de ce nom bizarre mais enfin, tout était possible. Elles ont regagné Lancerf par le haut, se délivrant ainsi de l'obligation de retraverser le fichu tunnel. Elles en avaient franchement plein les tennies en retrouvant les bicyclettes mais le short de Gwen avait séché pendant le retour et elle se plaignait seulement d'avoir mal aux fesses suite à sa chute. Il faisait encore beau et elles se sont installées dos au mur de la chapelle pour se reposer. Gwen avait l'esprit taquin et sourit ironiquement à son amie.

— C'est vraiment dommage que vous n'ayez pas profité de l'appart de mes parents. Tu aurais pu te faire sauter en toute tranquillité.

— Bah, je dirai à Joël que l'appartement n'était pas disponible, il sera moins déçu. Mais au fait, toi, tu l'as déjà fait ?

— Non, je n'ose pas, j'ai trop peur d'être enceinte et je ne me fie pas aux capotes car si ça se déchire... Et puis les gars disent que le latex les empêche de bander. Il paraît qu'en Allemagne, une pilule spéciale est commercialisée depuis

1956 ; le paradoxe c'est qu'elle a été inventée par les Américains qui n'ont pu l'acheter qu'à partir de 1960. Il se raconte des horreurs sur ce mode de contraception qu'il ne faut pas oublier de prendre chaque jour au risque de donner naissance à un bébé mal formé ou taré, je ne sais pas si tu imagines !

— Ohlala, ce n'est pas pour moi ! Les capotes, c'est le must !. Dis-moi, tu te caresses souvent ?

— Tous les soirs, ma vieille ! Pas toi ?

— Presque... Je pense même que si j'avais le partenaire idéal en amour, je ne pourrais pas m'en passer. Dis, il va falloir rentrer, merci pour cette très jolie promenade.

Elles se sont quittées alors que le soleil baissait à l'horizon. Comme chaque soir elle se sentait inquiète en pensant au dîner et les belles choses de l'après-midi s'effaçaient devant l'angoisse qui lui serrait la gorge. Même en quittant sa famille en septembre, elle resterait tributaire de ce père qui financerait ses études et qui continuerait à avoir des droits sur elle. Il pourrait débarquer à la cité universitaire et qui sait si en dehors du village, il ne s'arrogerait pas celui de la violenter ? Elle allait vivre chaque jour dans la crainte et dans ces conditions déplorables, comment prétendre à la sérénité nécessaire à la réussite de ses études ? Car il venait assez souvent à Rennes pour participer à des réunions du syndicat agricole où il était paraît-il très écouté. Elle ne pourrait pas se balader le soir en ville sans se retourner et les éventuels grattements nocturnes à sa porte ne seraient plus le fait du gentil Dingo... Elle en chialait à moitié en rentrant chez elle, regagnant vite sa chambre pour ne pas le montrer à sa mère qui dressait la table. Comment ce pouvait-il que cette femme le laisse faire ? Elle parlait peu de son enfance dont elle avait gardé une légère claudication due à un accident de cheval et sans doute avait-elle été ravie de se voir choisie par un mari ayant des biens et une famille très connue dans la région. Elle avait développé en échange une propension à la soumission et rares étaient les instants où elle s'opposait aux décisions d'un conjoint qui avait fini par la considérer comme une femme d'intérieur parfaite, bonne cuisinière et hôtesse attentive mais dont les avis importaient peu. Plus jeune que lui et encore jolie, elle aurait sans doute pu claquer la porte et refaire sa vie mais l'état de dépendance dans lequel elle se trouvait semblait lui convenir parfaitement et elle était aux petits soins pour cet homme ambitieux qui aurait bien aimé s'asseoir dans le fauteuil du maire.

Comme elle disposait d'un peu de temps avant le repas, elle décida d'écouter du Brassens*. C'était la prof de français du lycée qui leur avait parlé du parcours de ce chanteur venu en Bretagne pour accompagner Jeanne, sa logeuse, qui s'était cassé le col du fémur et il était tombé amoureux de l'endroit en 1957. Pas seulement du paysage, paraît-il, mais également du pâté Hénaff ! Il s'était alors lié d'amitié avec

Michel, le neveu de Jeanne qui tenait un magasin de sports en ville, et comme tous les deux étaient des lève-tôt, ils prenaient leur café sur la place au *Café de l'Univers* qui sera plus tard rebaptisé *Les Copains d'abord* avant de faire leur petit marché du mardi. Michel disait que Brassens ne fréquentait que les petits commerçants en souvenir des détaillants qui seuls, avaient accepté de vendre ses disques. Et puis avec beaucoup de malice, à l'ouverture des premiers supermarchés, il se plaisait à dire : « Vous me voyez avec un petit chariot ? j'aurais vraiment l'air d'un con ! » Un farceur aussi, selon Michel, car il lui arrivait d'ouvrir la porte à ses amis avec un casque de scaphandrier sur la tête ! Elle aimait Brassens pour sa faculté de militer avec douceur et elle se sentait rassérénée par sa musique et son humour dévastateur tandis que la révolte de Ferré beaucoup plus épidermique lui donnait envie de casser la gueule à tout le monde. Ces deux-là, son père ne pouvait pas les souffrir, les accusant de ne pas respecter les valeurs morales et patriotiques et lorsqu'ils tournaient sur son électrophone elle baissait le son au maximum pour éviter les histoires.

Elle prenait soin en fin de journée de mettre en route le plus discrètement possible son vieux magnétophone et dès qu'il entra sans frapper, elle se prépara à la confrontation. Il allait profiter de l'absence momentanée de sa mère pour la provoquer :

— Dis-moi pourquoi tu traînes toute l'après-midi avec ta copine et pourquoi tu écoutes des chansons de voyous ?

Elle essaya de calmer le jeu alors que son cœur s'emballait dans sa poitrine.

— Papa... je suis à jour pour mon travail. Laisse-moi, s'il te plaît, j'ai mal à la tête.

— Tu n'es qu'une petite traînée, une vraie putain ! C'est moi qui finance tes études et tes beaux vêtements ! Pas ces jeans dégueulasses qui te laissent le cul à l'air. A partir de septembre, tu n'auras plus un sou.

— Mais Papa... ton argent, tu peux le garder ! Les vêtements aussi... je ne les porterai plus jamais, tu peux même en faire des papillotes !

— Espèce de petite garce, mauvaise fille, je vais t'apprendre les bonnes manières !

Il la gifla violemment et lui donna un tel coup dans les côtes qu'elle en eût le souffle coupé. Elle le repoussa à coups de pieds en hurlant et se tortilla pour lui échapper, réussissant à gagner l'extérieur au moment où sa mère rentrait. S'agrippant à elle, implorante et les yeux pleins de larmes, elle mendia son intervention :

— Maman, dis-lui d'arrêter s'il te plaît, s'il te plaît ! Il me frappe !

Ce fut le seul moment où elle espéra enfin s'en faire une alliée. Sa mère se plaça entre son père et elle, regardant durement son mari et l'avertissant d'une voix ferme qui ne souffrait pas de réplique :

— André, touche encore à un cheveu de notre fille et j'appelle les gendarmes. Je n'hésiterai pas une seconde !

Il y eut un moment de flottement où il les regarda avec une telle haine qu'elle pensa qu'il pourrait les tuer sur le champ. Puis il se ratatina, laissant tomber les bras le long de son corps et c'est d'une voix chevrotante qu'il sollicita leur pardon, un peu comme un enfant pleurnicheur mendiant la clémence. Elle tremblait et claquait des dents, elle eut la conviction que son père était un malade dangereux qu'il fallait mettre hors d'état de nuire. Elle refusa de s'approcher de lui, laissant sa mère le prendre par l'épaule pour qu'il rentre à la maison. Non, ça n'était pas possible, sa mère n'allait tout de même pas se contenter de ces regrets trompeurs qui n'arrangeraient rien. C'était maintenant, là, tout de suite, qu'il fallait aller à la gendarmerie ! Pauvre idiote... quand elle entendit sa mère le consoler et presque s'excuser, elle fut assommée par l'immonde certitude que rien ne se passerait, que demain ne serait pas un autre jour et que tant qu'elle-même ne prendrait pas l'initiative de la rupture, sa vie ne changerait pas. Sa mère la regardait avec des yeux d'une infinie tristesse qui la suppliaient de ne rien dire et de ne rien tenter. Elle était tellement fatiguée qu'elle crut qu'elle allait défaillir. Elle eut juste la force de se traîner jusqu'à son lit où elle s'abattit comme une masse.

Elle se leva avec une forte douleur dans le côté, réalisant qu'hier, elle n'avait même pas arrêté le magnétophone. Elle retira fébrilement la cassette et la replaça dans sa cachette. Avec ce qui s'était passé la veille, elle avait là de quoi envoyer son père en prison mais elle ne pouvait ignorer les supplications silencieuses de sa mère. Dire qu'elle avait cru un instant que c'en était fini de son attitude complaisante qui consistait à ne rien voir et tout avait cédé en quelques minutes face au désarroi simulé de son père. Car elle était persuadée qu'il faisait semblant de regretter et qu'il mijotait déjà de nouvelles combines pour l'atteindre avant qu'elle ne quitte la maison en septembre. Elle descendit l'escalier en tendant l'oreille car elle n'avait pas le cran suffisant pour l'affronter tôt le matin et elle fut soulagée de ne trouver que sa mère au milieu de ses casseroles qui lui jeta un regard plein d'angoisse.

— Gaëlle, il faut donner une chance à ton père ; il m'a promis qu'il ne recommencerait pas.

— Maman... Est-ce que tu t'en rends seulement compte ? J'ai affreusement mal dans les côtes, tu ne peux pas accepter qu'il me frappe comme ça !

— Va à l'infirmerie et dis que tu as fait une chute de vélo. Imagine dans quelle situation nous serions si tu décidais de raconter partout ce qui s'est passé hier.

Tu vas bientôt t'en aller, je te demande d'attendre !

— Maman ! Tu ne peux pas continuer à vivre avec un type pareil ! Même s'il n'est pas odieux avec toi, ouvre les yeux, je suis ta fille quand même !

— Tais-toi maintenant et pars, tu vas être en retard.

Elle sortit les larmes aux yeux. Elle avait tout tenté mais sa mère persistait dans le déni par peur de perdre respectabilité et confort matériel. Elle sentit la douce fourrure de Dingo à portée de main, le bougre réclamait des caresses, indifférent à tout ce gâchis et il la regardait avec sa bonne grosse tête de matou repu. Elle éprouva un soulagement intense à perdre ses doigts dans le pelage soyeux tandis qu'il ronronnait de plaisir. Elle partit le cœur plus léger en se faisant promesse de parler à Gwen après les cours.

J'ai passé les vacances de Pâques au pays. Je côtoyais les amis au bistrot du coin et j'allais souvent rendre visite aux potiers avec qui je m'étais lié d'amitié. J'aimais dialoguer avec ces gens venus d'ailleurs qui parlaient un langage différent de ceux du village dont les préoccupations essentielles tournaient autour de la chasse et du jardinage. L'oncle avait même réussi à se fâcher avec notre compagnon de voyage, le collectionneur d'armes, pour une histoire de chien voleur de gibier qui avait rapporté à l'oncle le faisan soi-disant abattu par l'autre... Ces deux-là ne se parlaient plus et j'étais terriblement gêné d'accepter la poignée de mains du plaignant qui ignorait superbement mon voisin de table qui piquait du nez dans son verre. Pour la petite histoire, la querelle a duré une vingtaine d'années ! Avec le temps, ils ont fini par oublier tout ça mais leur complicité n'a pas tenu et ils se croisaient parfois en se saluant du bout des doigts, se réfugiant dans les banalités d'usage.

En quittant le village, à bonne distance du carrefour qu'on appelait « Les Trois Routes » ou encore « La Patte d'Oie », une carrière abandonnée était devenue propriété d'un potier parisien barbu et chevelu qui s'était installé là sans autorisation. Les gendarmes n'avaient pas tardé à venir le chasser et il s'était plaint au député maire de Bourges, ami personnel d'André Malraux et grand protecteur des arts et des lettres. La Maison de la Culture venait d'être créée, même que l'auteur de *La Condition Humaine* était venu en personne pour l'inaugurer. Le potier avait donc tapé à la bonne porte et il se vit nanti d'un titre de propriété fabriqué de toute pièce, l'espace choisi n'ayant d'ailleurs jamais été réclamé par qui que ce soit. Il y construisit une sorte de maisonnette pour lui et la jeune compagne danoise qui avait remplacé sa légitime, parisienne du septième arrondissement qui n'avait aucune

envie de venir se perdre dans un trou perdu au milieu de nulle part où les hivers étaient rigoureux et l'approvisionnement aussi compliqué que sur une île déserte. Le potier qui n'avait pas l'expérience du métier trouva un professeur de l'ancienne génération qui lui enseigna la technique du tournage pendant qu'il fabriquait des personnages en terre cuite ayant des allures de diabolotins qu'il vendait en ville, ce qui lui permettait de vivre chichement. C'était un homme tenace, dur au travail et qui bénéficia longtemps des ressources de sa compagne, fille d'un négociant descendant des vikings dont la préoccupation première était le bien-être de son enfant unique. Avec les années, il devint presque célèbre, vendant ses œuvres dans des galeries parisiennes réputées et construisant sans relâche des édifices spectaculaires dont une cathédrale que les touristes venaient visiter. La dernière fois que je l'ai vu, une quinzaine d'années plus tard, il était en ménage avec une de mes copines que j'aurais bien aimé mettre dans mon lit quand j'avais vingt ans. Mon épouse et mon fils m'accompagnaient ce jour-là et nous avons passé un bel après-midi dans ce lieu apaisant à discuter de pleins de choses et à évoquer de vieux souvenirs.

Ma grand-mère était devenue une pro du tricoté mains, Jacquard et raglan n'avaient plus de secret pour elle et elle vendait ses pulls à beaucoup de gens épatés par son savoir-faire. Toute la journée elle turbinait, s'aidant de lunettes achetées à un marchand ambulant, attendant patiemment la retraite des vieux qu'elle toucherait dans un an. L'oncle vivait là entre son travail à l'usine et ses occupations de vieux garçon, installé dans la douce quiétude du logé nourri blanchi. La télé avait pris place à la maison et la grand-mère acceptait de casser son rythme effréné de tricoteuse pour suivre *Le Chevalier de Maison-Rouge** ou *Janique Aimée** entre deux manches de Jacquard destinées à la grosse Camille qui n'aurait vraiment pas eu besoin de ça pour mettre en valeur son embonpoint. Je me sentais bien dans cette maison mis à part les provocations de l'oncle quand il rentrait un peu éméché les samedis soir et que je gagnais la chambre tout de suite après le dîner pour éviter l'affrontement. Je pensais alors à Gaëlle et je comprenais mieux ce qu'elle subissait dans sa famille de nantis, laquelle n'avait rien à voir avec la mienne plus nécessiteuse et j'en déduisais que la merde se glissait partout, y compris dans le baise-mains et le rince-doigts des somptueuses demeures. J'avais hâte de la revoir, ma Gaëlle, et je gardais en poche les sublimes capotes qui allaient bientôt me sortir de la niaiserie et me faire enfin accéder au rang d'homme à part entière...

Après avoir quitté le pays, j'ai passé deux jours chez mes parents toujours absorbés par l'aménagement de leur appartement puis j'ai retrouvé l'école avec un

certain plaisir mêlé à un peu d'angoisse. Plaisir de retrouver les copains, angoisse de l'examen tout proche et surtout vis à vis de mon amie pour qui je m'inquiétais. Jacquot est d'ailleurs venu me voir dès mon arrivée pour m'annoncer que Gaëlle n'allait pas bien. Il fallait que je l'aide absolument en la persuadant de mettre fin à une situation qui la desservait dans la mesure où les gens qui ne savaient pas très bien ce qui se passait imaginaient qu'elle en était un peu responsable. Elle était aguicheuse, Gaëlle, avec ses pantalons taille basse et ses jupes courtes, alors de là à imaginer qu'elle provoquait son père pouvait être plausible pour certaines personnes cultivant la mauvaise langue. Ce monsieur toujours prêt à rendre service était-il un pervers ou un papa tentant désespérément de gérer les pulsions incontrôlables de sa grande fille ? Jacquot évidemment ne s'inscrivait pas dans ce courant de pensée mais le doute s'installait et Gaëlle devait y mettre fin.

— Je vais tenter de la persuader d'aller à la gendarmerie. Mais imagine ce que cela représente pour une fille de 17 ans de bouleverser complètement une vie de famille et de se retrouver confrontée à la justice sans savoir d'ailleurs si elle sera entendue.

— Je sais bien, si tu as une autre solution...

— Il faut qu'elle passe le bac avant sinon c'est l'échec assuré ! Et puis merde, nous avions prévu de...

— Oui, pas besoin d'être voyant pour deviner... Allons au ranch boire un coup, ça ira mieux après !

Ils retrouvèrent Marco et les frères Sam qui écoutaient Hugues Aufray* interpréter *Santiano*. Le grand Sam accompagnait l'auteur en chantant on ne pouvait plus faux et nous rigolions de l'entendre se prendre pour notre acteur Kiki dans la pièce de théâtre. En parlant de théâtre, d'ailleurs, la publicité allait se faire en fin de semaine dans les rues de la ville afin de préparer la population aux séances de juin. Comme il y avait plusieurs spectacles, il était prévu des défilés du même genre dans les bourgs avoisinants et nous devions trouver des déguisements originaux pour porter la bonne parole avec une sono diffusant des airs à la mode ou des musiques de cirque généralement appréciées pour leur caractère racoleur et festif. Le gros Moulin amusa tout le monde en suggérant des cantiques pour appâter les bigotes du coin et le grand Sam proposa de jouer de l'accordéon... « La nouvelle Yvette Horner* aux grandes pattes ! », brailla Jacquot et les rires reprirent de plus belle devant une nouvelle tournée de chocolat au rhum.

J'avais décidé pour la parade de porter un uniforme de gendarme qu'un externe avait déniché dans l'armoire de sa grand-mère. Le képi n'en faisait pas partie car c'eût été malvenu de déambuler en ville dans une tenue qui n'aurait certainement pas plu aux fonctionnaires en poste d'autant qu'il était prévu de fréquents arrêts

bistrot. On me procura un bicorne Napoléon extrait d'une malle de vieux déguisements et ce fut à la satisfaction générale que je me suis équipé en avant-première pour tester mon accoutrement.

La procession eut lieu le samedi après-midi par un temps moyen et c'est précédé d'une voiture équipée d'un porte-voix que nous avons fait notre entrée en ville, invitant les passants à réserver le deuxième samedi de juin pour la représentation. Ce fut une belle partie de rigolade quand le clairon d'Auguste sonna la charge sur le port pour nos premiers galopins à *La Chaumière* et au hasard des rues de la ville car brailler nous avait donné soif et il fallait bien s'humecter le gosier. Nous nous arrêtons sur les places pour que Marco annonce le programme pendant que le gros Moulin détaillait les nombreux lots de la tombola. N'étant pas bon orateur et bafouillant beaucoup, il avait comblé son manque en brandissant le bikini le plus sexy du lot qui faisait l'admiration des filles en balade. Nous rentrâmes en fin d'après-midi, satisfaits de notre prestation et prêts à recommencer dans quinze jours à Loguivy.

J'étais d'humeur chagrine le soir, réalisant que demain dimanche je ne verrais pas Gaëlle. Pas moyen de nous joindre autrement que par courrier ou par l'intermédiaire de Jacquot. D'un autre côté, j'aurais été gêné de la croiser cet après-midi dans une tenue ridicule et au milieu de copains braillards et un peu avinés. Peut-être que des nouvelles me parviendraient dans le courant de la semaine et que nous pourrions nous voir dimanche ? J'attendais donc un signe de ma belle qui arriva sous la forme d'un mot rapide au courrier du jeudi : elle m'invitait à la retrouver devant le *Goëlo* pour voir le film de Georges Franju, *Les yeux sans visage** et je me suis senti tout de suite mieux même si la brièveté de la missive m'alarma un peu. J'ai pris mon repas du dimanche à toute vitesse et j'ai sucé un bonbon à la menthe pour chasser le goût du vin rituel, ce qui a fait dire au grand Sam que j'avais certainement une idée derrière la langue. Un vélo emprunté à Bethléem m'a permis d'arriver plus vite au rendez-vous où j'ai retrouvé mon amie assise sur le même muret que celui qui avait vu notre première rencontre. Elle m'a paru amaigrie avec toujours son beau sourire et je l'ai attirée vers moi en fouillant sa bouche de ma langue aseptisée par le bonbon. Notre baiser a duré longtemps, je sentais venir une érection et mes doigts se sont égarés dans l'échancrure de son jean. Elle s'est reculée doucement, me prenant par la main et se dirigeant vers l'entrée du cinéma où elle me présenta à une très jolie brune qui se prénomait Gwenaëlle et qui se montra charmante.

— Bonjour, j'ai beaucoup entendu parler de vous qui avez réussi à lever la plus jolie nana du lycée !

Je me sentais un peu intimidé par son assurance et par la transparence de son chemisier. Je sauvai l'honneur en citant Baudelaire :

*Que j'aime voir, chère indolente
De votre corps si beau
Comme une étoffe vacillante,
Miroiter la peau*

— Quel compliment ! M'offrir *Le Serpent qui danse* ! Ah là Gaëlle, je sens que je vais te le piquer ton Joël chéri !

— Eh bien moi j'en crève de jalousie ! Ne fais pas attention à elle, c'est une croqueuse d'hommes.

Après un documentaire sur les chercheurs d'or moyennement intéressant et des actualités faisant croire aux spectateurs qu'il ne se passait rien dans le monde, a débuté le film mettant en vedette Pierre Brasseur*, chirurgien obsédé par le remodelage du visage de sa fille victime d'un accident qui l'a défigurée. Il va effectuer des greffes d'organes et de peau qu'il aura prélevés sur les visages d'autres femmes dans un huis-clos étouffant, accentué par des personnages qui semblent sortir d'un mauvais rêve et la magie du noir et blanc qui accentue les contrastes. Gaëlle tremblait et je me demandais si c'était vraiment bon pour elle de voir ce genre de films. Gwen en avait perdu la voix et son teint de saine jeune fille avait pris une vilaine pâleur. Ce fut elle qui proposa d'aller boire un coup :

— Gast, c'est puissant ! Il paraît que vous fréquentez *Anna*... Allons donner le bonjour à Yvon !

Le bar était tranquille, les copains devaient être en train de galopiner à *La Chaumière*. Yvon nous servit trois chocolats, laissant échapper d'autorité un peu de rhum dans la tasse de Gwen qui lui fit un clin d'œil. Gaëlle restait silencieuse et ses mains tremblaient.

— Tu as froid ? demandai-je inquiet.

— Un peu mais ça va passer...

— J'ai une bonne nouvelle pour vous, les amoureux ! Mes parents vont s'absenter dans quelques jours et j'ai demandé à mon père s'il voulait bien vous prêter l'appartement pour l'après-midi. Il a accepté tout en précisant de ne pas en parler à ma mère. Elle va à la messe le dimanche, alors...

Je vis le visage de Gaëlle s'illuminer. Je me sentais à la fois comblé et un peu gêné mais Gwen me mit tout de suite à l'aise :

— Ne t'inquiète pas, je ne serai pas là, je me doute bien que vous n'allez pas réviser le bac !

Je l'ai remerciée en bafouillant un peu. Gaëlle se sentait mieux et Gwen nous regardait avec beaucoup de sérieux et une certaine émotion.

— Gaëlle m'a tout raconté, en particulier une scène éprouvante où elle a pris des coups dans les côtes. Elle a eu mal pendant très longtemps et a consulté l'infirmière du lycée qui ne s'est posée aucune question, n'informant même pas sa hiérarchie ! Croyez-moi, un jour, je lui ferai payer cette forfaiture...

J'ai vu une larme sur le visage de Gaëlle et j'ai prié pour que ce vieux con s'abîme dans le décor avec sa bagnole de merde. L'examen avait lieu dans un mois et demi, il fallait absolument qu'elle tienne jusque là.

— Elle a enregistré tout ce qu'elle pouvait sur une K7, ajouta Gwen. Si tu entendais ça, tu en serais sur le cul ! Début juillet elle va se pointer à la gendarmerie et je te prie de croire que ça va faire mal !

— Oui, mais ça va également faire très mal à ma mère. Laissez-moi décider en mon âme et conscience.

Elle avait mis un terme à la discussion. Je lui ai caressé la joue pour qu'elle comprenne que j'étais avec elle, même si dans cette histoire j'avais conscience d'être une pièce rapportée sans grande efficacité. C'est à ce moment-là que les copains ont débarqué et leur bonne humeur a chassé notre tristesse quand le grand Sam a baisé la main de Gaëlle et présenté ses hommages appuyés à la jolie brune que la providence lui faisait rencontrer en ce bel après-midi de mai. Marco, l'intellectuel de la bande qui devint plus tard doyen d'une grande université s'inclina devant Gwen en s'exclamant : « Chair de la femme, argile idéale, ô merveille ! », texte tiré d'un poème de Victor Hugo, *Le Sacre de la femme*. Plus pragmatique et peu porté sur la poésie, le gros Moulin a réclamé une tournée de chocolat au rhum pour tout le monde sauf pour ma douce amie qui a pris un coca. Gwen était sidérée par la culture affichée par mes amis et impressionnée par les jambes du grand Sam qui n'avait aucun complexe et souriait béatement à la cantonade. La discussion s'est poursuivie sur le cinéma et Jacquot grand amateur de films comiques nous a dit tout le bien qu'il pensait des *Veinards** ou *Faites sauter la banque** avec De Funès, son acteur fétiche. Chacun y alla de ses préférences, j'avais bien aimé *Mélodie en sous-sol** avec Gabin et Delon tandis que Marco vanta *Shock Corridor** de Samuel Fuller.

— Et alors vous, les filles ? demanda le grand Sam. Gwenaëlle ?

— Un film de Pasolini, *L'Evangile selon Saint-Matthieu** où le Christ est décrit comme un anarchiste.

Ce n'était manifestement pas l'avis du gros Moulin qui explosa de rire à l'énoncé du choix de Gwen.

— Eh bien, nous qui sommes déjà chez les frangins, si nous devons nous farcir en plus les évangiles au cinéma, il n'y a plus qu'à nous cloîtrer dans un monastère ! Et toi, Gaëlle, annonce la couleur, ça ne va certainement pas être triste, les gars !

— J'ai beaucoup aimé *Psychose* et regarder un film qui m'effraie me procure d'étranges sensations, un peu comme une jouissance... Et puis comme je n'avais pas l'âge légal, j'ai pu le voir en trichant, ce qui a décuplé mon ressenti. Excusez-moi, dit-elle en se dirigeant vers les toilettes.

— Franchement je la trouve quand même un peu spéciale, la copine de Job ! a dit le gros Moulin...

Il se faisait tard et Gwen s'excusa. Les copains voulaient refaire un tour en ville mais Gaëlle a souhaité me raccompagner. Elle a embrassé Gwen et mes amis puis nous avons pris le chemin de la petite plage pour y dénicher un endroit abrité du vent et des regards. Le sable y était presque chaud et j'ai vu la mer se refléter dans les yeux de Gaëlle. Nous sommes restés longtemps à rêvasser et elle a ouvert son chemisier pour exposer ses seins nus mais le grain est arrivé sans crier gare, nous obligeant à décamper pour l'abri sommaire des arbres rabougris qui bordaient la plage. Mon amie frissonnait, râlant contre la méchante météo bretonne qui lui avait coupé son effet car pendant que nous parlions cinéma chez Yvon, elle n'avait filé aux toilettes que pour se délester de ses sous-vêtements au cas où nous serait venue l'idée d'un calin appuyé comme à Launay. Bah, ai-je regretté, ce sera pour une autre fois et je l'ai embrassée tendrement, laissant l'eau de pluie s'infiltrer entre nos lèvres alors que Gaëlle extrayait de sa poche slip et soutien-gorge trempés qu'elle agitait à la barbe du soleil méprisant. Elle me raccompagna jusqu'à la grille de l'école en laissant son chemisier largement ouvert pour que je puisse profiter du lot de consolation qu'offraient ses seins libérés du sous-vêtement conventionnel. Pas de rendez-vous la semaine prochaine, hélas, car je devais me rendre à Loguivy pour promouvoir la pièce de théâtre... Elle n'en fut pas affectée, « le métier d'acteur est exigeant », dit-elle ironiquement. Je l'ai suivie des yeux, pensif et perturbé, espérant qu'elle n'aurait pas de problème en rentrant chez elle. Je ne sais pas si je l'aimais mais elle était entrée dans ma vie et je ferais tout pour qu'elle ne s'en échappe pas.

Nous avons débarqué à Loguivy par un bel après-midi et fait connaissance avec la salle paroissiale où nous devons nous produire. Située juste en face du *Café du Port*, elle permettait de nous abreuver facilement pendant l'entracte. Popeye était sorti sur le seuil de son bistrot pour applaudir la parade, souriant de sa bouche édentée qui avait du mal à soutenir sa lourde pipe. Il fut particulièrement sensible aux maillots de bain qu'exhibait le gros Moulin tandis que derrière le bar, son épouse hochait la tête en manifestant sa désapprobation. Auguste sonna du clairon,

ce qui ravit les vieux marins qui se sentirent transportés des années auparavant dans d'épiques campagnes guerrières où les hommes avaient des couilles et n'étaient pas comme aujourd'hui esclaves du confort bourgeois. Les filles nous envoyaient des baisers et nous nous sentions presque célèbres, annonçant des festivités inoubliables et de sublimes lots à gagner à la tombola. Dressé dans la 2CV décapotable, Jacquot se dandinait comme une strip-teaseuse en pleine action tandis que le grand Sam se taillait un beau succès avec son déguisement de ballerine même s'il avait conservé le pantalon pour ne pas se voir accusé d'exhibitionnisme. L'après-midi se termina chez Popeye qui servit des galopins de bière à toute la troupe même si Titine n'approuva pas particulièrement cette manière de fidéliser la jeune clientèle.

De retour à l'école, j'ai pensé à Gaëlle avant de me faire souci pour les épreuves du bac blanc qui commençaient le lendemain. Peut-être même qu'elle se pointerait à notre rendez-vous sans sous-vêtements et je me sentais bien émoustillé. Cette pensée libertine était cependant vite remplacée par une bouffée d'angoisse en imaginant une nouvelle dispute avec son père qui ne lui permettrait pas de me rencontrer. Je me trouvais là face à un problème auquel je n'avais jamais réfléchi, n'ayant pas eu à l'affronter ; la maltraitance d'occasion était inévitable puisque les instituteurs et les professeurs de mon collège en jouaient avec les fortes têtes ou simplement par plaisir quand leurs mains les démangeaient. Les parents aussi, probablement, mais j'avais eu la chance de ne jamais être frappé. Ce qui était concevable pour un gosse ne l'était absolument pas pour une fille de presque dix-huit ans, surtout si l'acte s'accompagnait de pelotage et d'allusions salaces sur sa féminité. De la part d'un père, c'était quand même complètement dingue ! Et le silence de sa mère ? Il y avait là quelque chose qui m'échappait mais j'avais suffisamment de maturité pour savoir que cela regardait la justice et que très bientôt, ces parents-là auraient des comptes à rendre. Quand le scandale aurait éclaté, comment vivrait Gaëlle ? Dans un mois et demi, je quitterais la région au risque de n'y plus revenir car même en cas d'échec probable au bac, je ne voyais pas mes parents m'offrir un redoublement à l'école. Et même au cas où je reviendrais, comment ferions-nous pour nous rencontrer dans un contexte complètement bouleversé par les événements à venir ? Elle ne pourrait plus séjourner à Blanec et je n'aurais pas l'autorisation en qualité d'interne de me rendre à Rennes une fin de semaine... J'ai compris que notre rencontre de dimanche avait une importance capitale par le fait que probablement il n'y en aurait pas d'autres du même genre et qu'il fallait que ce soit parfait et inoubliable. J'ai mal dormi et me suis réveillé la bouche pâteuse et avec une belle migraine.

L'examen blanc s'est déroulé comme je le craignais : mes notes étaient trop justes pour passer à l'écrit et dans la réalité, il me faudrait satisfaire à l'oral de

rattrapage. Je ne cherchais pas d'excuse en incriminant mes professeurs même s'ils n'étaient pas dans le secret des enseignants des lycées publics déjà bien entraînés car l'établissement qui venait juste de passer un contrat avec l'Etat ne préparait initialement pas au baccalauréat. Tout était orienté vers la réussite au concours de la marine et tant pis pour les élèves qui ne pouvaient pas le présenter car ils se retrouvaient sans aucun diplôme en quittant l'école. Aurais-je mieux réussi à domestiquer maths et sciences sous la fêrule d'enseignants d'un prestigieux lycée parisien ? Je n'en suis pas certain aujourd'hui même si quelques pédagogues prétendent qu'il n'y a pas de mauvais élèves mais seulement de mauvais professeurs. Je pense plus simplement que je n'avais aucune aptitude pour ces disciplines et la plupart de mes copains souffraient du même mal au grand désespoir du polytechnicien qui s'arrachait les quelques cheveux qui lui restaient en annonçant les résultats. J'espérais être nettement meilleur dimanche en présence de Gaëlle d'autant que le gros Moulin qui avait l'œil de Moscou savait que nous pourrions disposer de l'appartement des parents de Gwen. Je me suis toujours demandé comment il s'y prenait pour apprendre pleins de choses censées rester secrètes, mystère qui demeurera inexpliqué quand il rejoindra d'autres équipages à la fin de l'été... Toujours est-il qu'il savait, dandinant sa lourde carcasse avec un sourire énigmatique et me jetant des coups d'œil appuyés pour m'encourager. Sacré Jacquot, va...

Le samedi après-midi nous avions quartier libre et je suis descendu en ville dans un but précis. J'avais décidé d'acheter un cadeau pour Gaëlle, conscient que la quasi totalité de mon argent de poche du mois allait y passer. J'avais repéré chez le bijoutier un anneau en argent très fin qui s'adapterait parfaitement au doigt de mon amie et je me suis senti gonflé d'orgueil après l'avoir acheté. J'étais très sentimental et j'allais marquer de mon empreinte la vie de Gaëlle qui garderait cet anneau jusqu'à la fin de ses jours.

C'était un après-midi de grande marée et lorsque j'ai retrouvé Gaëlle près du port, les chalutiers à quai étaient au niveau de la rue et donnaient l'impression de se mélanger aux voitures circulant sur la chaussée. Mon amie était vêtue simplement, jean et tee-shirt, pieds nus dans des tennis et je préférais cela aux toilettes un peu sophistiquées qui avaient pour origine le portefeuille du papa. Après l'avoir embrassée, j'ai glissé mes doigts dans l'échancrure du jean en signe d'amitié et j'ai senti sa peau nue qui n'était pas bridée par l'élastique d'un slip. J'ai aimé son regard complice qui voulait certainement exprimer beaucoup de choses et nous avons regardé les pêcheurs qui déchargeaient leurs casiers directement dans les camionnettes à portée de bras avant de prendre le chemin de l'immeuble où

résidaient les parents de Gwen. Il était situé sur la place de la Vieille Tour, un clocher qui résista à la guerre de 14-18 alors que l'église était détruite. Gaëlle me raconta que l'année passée, lors de l'émission *Les Coulisses de l'exploit*, elle avait vu un réparateur de clocher guingampais grimper en haut de la structure sans aucune protection. Nous dissertions comme des touristes et cela me faisait drôle de penser que dans quelques minutes j'allais devoir faire mes preuves.

Gwen nous attendait en bas, short court et vélo à la main. Elle nous laissait libre de notre emploi du temps et ne reviendrait qu'en fin de journée ; nous n'aurions qu'à tirer la porte en partant. « N'oubliez pas de retaper le lit ! », nous lança-t-elle en enfourchant sa bécane pour prendre la direction des quais. La chambre d'amis était claire et nous nous sommes sentis soulagés de ne pas avoir à batifoler sur le lit parental. Sur un meuble bas, un électrophone et plusieurs disques de musique classique dont *la sonate numéro 11* de Mozart...

— Ce serait romantique de faire l'amour en l'écoutant, elle est belle à pleurer...

Je n'avais pas envisagé de perdre mon pucelage en écoutant de la grande musique faite pour larmoyer mais après tout, pourquoi pas ? Je ne connaissais pas cette sonate mais j'ai répondu que ce serait parfait et je me suis adossé à la tête de lit en attendant mon amoureuse qui a lancé le tourne-disques. Elle s'est ensuite blottie entre mes jambes et s'est laissée aller contre mon corps, la tête reposant sur mon épaule. J'ai pensé au gros Moulin, sûr que l'idée même d'écouter ce que nous appelions la « grande musique » l'aurait déjà fait prendre la porte mais j'ai senti une belle paix m'envahir pendant que Gaëlle amenait mes mains sur son ventre. Elle a cherché ma bouche et j'ai remonté son tee-shirt en dégrafant son jean. Très doucement mes doigts se sont amusés avec les pointes de ses seins nus et j'ai câliné son sexe jusqu'à sentir qu'elle voulait plus que de simples caresses. Pendant que je lui retirais son haut, elle s'efforça de baisser son jean en jouant des pieds, ce qu'elle parvint à faire en éclatant de rire.

— Déshabille-toi. Tu... tu n'as pas oublié les capotes, j'espère ?

— Ah mais non, ne t'inquiète pas !

J'ai enlevé tous mes vêtements après avoir extrait le sacro-saint latex de ma poche. Je ne sais pas si la musique y était pour quelque chose mais j'avais une belle érection ! Avant d'habiller mon sexe, elle a souhaité le prendre dans sa bouche et c'était tellement excitant que je me suis demandé si je n'allais pas éjaculer.

— A mon tour, laisse-toi faire... comme à Launay.

J'ai mouillé de salive les pointes des seins et placé une main sous ses reins pour qu'elle se cambre un peu. J'ai pris tout mon temps avec son sexe, je la sentais complètement soumise à ma langue et ça me plaisait d'être le maître du jeu.

Merde... voilà que je n'arrivais pas à enfiler cette maudite capote ! Elle m'a fait un sourire câlin et nous avons joué un concerto à quatre mains pour parvenir à domestiquer le nylon protecteur. J'ai senti qu'elle m'attirait contre elle, guidant enfin mon sexe dans le sien et ce fut avec énormément de douceur que je la pénétrai. Elle a gémi un peu et c'était comme si je me sentais fondre en elle, faisant tout pour ne pas jouir avant son orgasme qui vint vite et la fit se tordre et franchement crier. Je pouvais me laisser aller moi aussi et je ne m'en suis pas privé en prenant de nouveau sa bouche. Je me souviens que la première chose que j'ai faite fut de vérifier si tout était resté dans le réservoir du préservatif avant de le retirer très vite car je me sentais un peu humilié par ce truc bizarre qui pendouillait sur mon sexe déjà ramolli. Il y avait un peu de sang dessus mais Gaëlle m'a dit de ne pas m'inquiéter. Elle était heureuse et le montrait en reprenant son souffle, nous n'avions sans doute pas performé dans la durée mais côté plaisir, ce n'était pas mal du tout ! J'ai placé le préservatif dans un kleenex pour le jeter à l'extérieur, j'aurais été gêné de le confier aux toilettes de l'appartement. Gaëlle restait nue, totalement impudique, regrettant que nous n'ayons pas eu d'appareil permettant d'immortaliser la scène mais je lui ai fait remarquer que la présence d'un troisième larron maniant l'outil aurait certainement perturbé notre gymnastique intime qui n'était pas destinée à faire la une d'un magazine spécialisé...

Nous nous sentions heureux, certes, mais avec un léger vague à l'âme comme si nous avions ramené un gros souci existentiel au rang d'une simple formalité. Perdre sa virginité ne méritait pas d'en faire un roman et les indécentes railleries qui gâchaient la vie des jouvenceaux et jouvencelles apparaissaient comme de lamentables niaiseries. Gaëlle affichait son sourire énigmatique et je me sentais un peu raplapla, débarrassé de cette obsession fabriquée par l'imagerie populaire et les tourmenteurs de tout poil. Et puis Gaëlle s'est rhabillée, étouffant un cri de douleur en enfilant son jean.

— Merde, ça me brûle un peu, j'aurais dû prendre un slip. Je vais fouiller dans le tiroir de Gwen.

La chambre était petite et remplie de poésies et de citations scotchées sur les murs. Vigny et Musset étaient à l'honneur, *La Mort du Loup* voisinait avec *La Nuit de Mai*. Plus loin, une pochette de disque en vedette, *Graine d'ananar** de Ferré, je n'aurais jamais pensé que Gwen connaissait ce chanteur, des revues aussi, une interview de Marcel Mouloudji* et des disques de Jacques Douai* et de Colette Magny dont le fameux titre *Melocoton** sans oublier *Retiens la Nuit** et *Da dou ron ron** chantés par Johnny ! J'ai manifesté mon étonnement auprès de Gaëlle.

— Je découvre Gwen, là...

— Qu'est-ce que tu crois ? Mes amis, je les choisis... Oh, regarde un peu ses culottes ! C'est loin du slip *Petit Bateau* ! Merde alors... du *Dorothy Perkins, Marks et Spencer*, du *Silky Sheer* ! Oh je lui pique ce slip noir tanga... Attends, dis-moi ce que tu en penses. ?

— Tu es drôlement sexy, ma belle ! Il te va très bien.

Gaëlle risqua des pas de danse, uniquement vêtue du slip de Gwen. Elle était tellement belle que je lui aurais bien sauté dessus mais il commençait à se faire tard. Nous avons effacé toutes traces de notre passage avant de regagner la rue. Nous avons tout juste le temps de boire un verre à *La Chaumière* et je lui ai pris la main simplement, sans faire de grandes phrases sur l'amour éternel. Les séances de théâtre commençaient la semaine prochaine, nous ne pourrions nous revoir qu'une fois ou deux avant le bac. J'avais le cœur serré et nous avions conscience de la fragilité d'une relation qui ne progresserait peut-être jamais. J'ai sorti l'anneau d'argent de ma poche et ce fut en bafouillant un peu que je le lui passai au doigt. Il lui allait parfaitement et elle me fit don d'un regard que j'allais garder longtemps en mémoire, son visage s'illumina et elle me dit le plus sérieusement du monde qu'elle le porterait toute sa vie, quoi qu'il arrive. Je me souviens encore aujourd'hui de cet instant-là parce que je l'ai vraiment crue et que je me suis rendu compte plus tard qu'elle disait vrai. Quand nous sommes sortis, les bateaux avaient repris leurs habitudes de mouillage, la mer se retirait et Gaëlle allait repasser chez Gwen pour lui avouer que nous avions joué les voyeurs de lingerie intime. Elle m'a quitté après un long baiser et un petit signe de la main. J'ai réalisé que je ne l'avais même pas invitée à nos représentations.

Loguivy fut notre première étape. Même si les journées étaient belles, les soirées restaient fraîches et les costumes de scène que nous nous étions procurés ne protégeaient guère du froid. Après avoir honoré la buvette du grand Sam, j'ai commis l'imprudence de me rendre au *Café du Port* plusieurs fois pendant l'entracte, tant et si bien qu'au milieu de la semaine, j'ai hérité d'une forte fièvre et d'une toux tenace qui m'a fait garder le lit. Notre metteur en scène se désolait, comment allais-je pouvoir me produire sur scène dimanche à Ploubazlanec, notre prochaine étape ? L'aspirine ne faisait rien, ce fut notre professeur de français qui trouva le remède qui me sauva : il me remit une demi bouteille de rhum, du sucre, de l'eau et une bouilloire en me conseillant de prendre des grogs jusqu'à guérison. Le remède a fonctionné à merveille ! Je n'étais pas encore très solide le jour du spectacle mais je n'avais plus de fièvre et ma toux avait bien diminué ; le manque d'équilibre était probablement lié à d'autres raisons... Nous nous sommes taillés un grand succès et le recteur latiniste y est allé de ses maximes en langue ancienne qui

nous faisaient d'autant plus rire que nous n'y comprenions rien. Toute la troupe a terminé la soirée chez Jeannette où j'ai vu Pupuce et son maître qui m'a lancé un regard étrange en se demandant où il avait bien pu me croiser... La chienne qui ne devait pas aimer les acteurs s'en est pris à ma redingote et j'ai eu toutes les peines du monde à lui faire lâcher prise. Il restait deux représentations, l'une en ville le samedi et l'autre à l'école le dimanche ; celle-là, il ne fallait pas la rater car tous les professeurs y assistaient sans exception et le préfet de discipline guettait la moindre imperfection pour remettre en cause cette activité, préjudiciable selon lui à la réussite aux examens. Les familles des élèves pouvaient y assister et j'ai eu tout à coup une illumination : les parents de Jacquot viendraient... alors peut-être que Gaëlle pourrait les accompagner ? C'était un peu fou mais certainement réalisable en admettant qu'elle veuille bien venir évidemment. Le gros Moulin trouva que j'avais là une chouette idée et il s'arrangea dans la semaine pour la faire prévenir par sa mère. La réponse tomba trois jours plus tard et elle était positive car le spectacle se déroulait dans l'après-midi.

En ville, la représentation avait lieu au cinéma *Jeanne d'Arc* avec un confort supérieur à ce qui était proposé dans les salles paroissiales. Des éclairages performants et un espace pour que les acteurs puissent se maquiller et s'habiller. Pas de petit bistrot cependant aux environs immédiats pour se rafraîchir pendant l'entracte ce qui était plutôt un bien pour éviter les ennuis. La tombola fut un moment de satisfaction pour l'animateur qui se vit délesté du vélo et de deux bikinis dont l'un fut gagné par une dame obèse qui le prit très bien en déclarant que dès lundi, elle commencerait un régime. Il restait encore de bien beaux lots pour le lendemain et nous nous demandions si le gros Moulin allait oser sortir ses maillots deux pièces dans le grand amphi. « Bien sûr que oui, a-t-il affirmé en postillonnant, des fois que la copine à Job gagne le mini tout rouge et nous fasse publiquement un essayage ! » Le grand Sam était plié de rire et ça lui descendait dans ses longues jambes agitées d'un tremblement convulsif comme s'il souffrait de la danse de Saint-Guy. J'appréciais moyennement cet humour un peu gras mais au fond j'étais fier de voir que Gaëlle jouissait d'une certaine popularité.

Notre pièce était donnée en début de spectacle puisque la veille, la représentation de *Chat en Poche* avait suivi l'entracte. J'ai reluqué Gaëlle depuis les coulisses, elle était accompagnée des parents de Jacquot et sa tenue m'a ébloui : pantalon carotte noir, chemisier blanc suffisamment transparent pour donner envie de regarder et attrape-regards rouge et noir clipsés aux oreilles en accord avec ses escarpins. Elle a pris place derrière les enseignants et je lui ai fait un signe amical auquel elle a répondu par un sourire. J'avais tellement envie de la rejoindre que tout

le temps que dura la pièce, j'eus du mal à ne pas regarder ma montre même si ma prestation fut très honorable car je connaissais parfaitement mon texte. Quand l'entracte est arrivée et que les spectateurs se sont levés pour prendre l'air, je me suis précipité vers ma bien-aimée en prenant le temps de saluer les parents de Jacquot qui annonçait la tombola du siècle pendant que le grand Sam faisait s'entrechoquer les bouteilles de Vittel Délices. Il n'était bien sûr pas question d'embrasser Gaëlle sur la bouche et nous nous sommes salués en bon et bonne camarade même si nos lèvres ont un peu dérapé. Alors que nous étions en train d'évoquer la semaine écoulée, j'ai vu le sous-directeur venir vers nous et je me suis senti effroyablement mal. Il tenait simplement à me féliciter pour ma prestation et ce fut avec gentillesse qu'il me posa une question sur ma compagne sans manifester de mécontentement :

— Je vous ai trouvé très bon ! Mademoiselle est votre sœur, sans doute ?

Gaëlle me tira d'embarras en se présentant poliment après l'avoir salué :

— Non, je suis une amie de Joël, je me suis permis de venir assister à la représentation.

— Mais vous êtes la bienvenue ! Vous présentez l'examen, je présume. Peut-être que quelques cours de physique donnés à Joël à temps perdu lui feraient le plus grand bien !

Elle éclata de rire et il en fit presque autant. Je me sentais un peu mortifié mais heureux de voir qu'en fait, cet homme-là n'était pas aussi terrible qu'on le disait !

— Ohlala, je présente philo car je suis assez peu géniale en physique mais je vais faire le maximum !

— Je plaisantais, Mademoiselle. Je vais aller voir comment marche la tombola.

Il est parti à grands pas vers le gros Moulin qui pérorait sur son estrade où il avait mis en vedette les lots restants, y compris le fameux bikini rouge. Merde... pourvu que Jacquot ne se fasse pas publiquement remonter les bretelles ! Ce fut le grand Sam qui lui sauva la mise en présentant au sous-directeur un Vittel Délices bien frais que le Frère apprécia. Il demanda à Jacquot si les billets se vendaient bien et l'intéressé affirma que tous les lots allaient partir lors du tirage en fin de spectacle.

J'ai pris place à côté de Gaëlle pour la seconde représentation. L'intrigue du *Voyage de Monsieur Perrichon* était plus complexe que celle de notre pièce et tout reposait sur la personnalité du chef de famille, personnage vaniteux et calculateur qui profitait au maximum de deux jeunes prétendants au mariage de sa fille Henriette lors d'un voyage en Suisse. Beaucoup de situations cocasses mais la variété des décors et le grand nombre d'acteurs évoluant sur une petite scène

entraînaient un méli mélo préjudiciable à la bonne compréhension du texte. Beau succès cependant tenant surtout au jeu de l'élève de quatrième année qui jouait le rôle de Monsieur Perrichon et avait au moins la carrure du gros Moulin. Visage poupin et fausse moustache, voix de stentor et gestes emphatiques, vraiment tout pour plaire et je fus un peu jaloux quand Gaëlle déclara qu'il était irrésistible.

A la fin du spectacle, elle a acheté un billet de tombola ; le tirage se ferait bientôt et nous avons eu le temps d'avalier un soda. Quand le gros Moulin est monté sur son estrade avec le visage d'un commissaire priseur, il s'est fait un silence complet dans l'amphi. Il prenait le temps d'ouvrir les enveloppes scellées par Marco qui faisait office d'huissier de justice et qui avait revêtu son plus beau costume pour la circonstance. Il portait lorgnon, nœud papillon et fausse barbe noire bien fournie, signes évidents d'une grande probité. La cafetière électrique fut gagnée par une vieille dame du Mal Nommé qui se sentit tellement dépassée par une telle merveille de technologie qu'elle déclara haut et fort qu'elle la donnerait à sa petite fille. Gaëlle reçut une poupée Barbie commercialisée en France depuis 1963 et le joli bikini rouge sang fut attribué à une fillette de sept ans qui commença à pleurer en lorgnant la magnifique poupée... Il y avait là une injustice du hasard qu'il fallait réparer et Marco se plongea dans un énorme dictionnaire qu'il consulta en faisant tomber son lorgnon ; après examen des textes de loi, possibilité était offerte aux lauréats d'échanger leurs lots, décréta-t-il, et dans ces conditions, rien ne s'opposait à ce que la jeune fille récupère le bikini à la place de la poupée ! Les professeurs riaient y compris le sous-directeur et quand l'accord fut scellé, Jacquot brandit le maillot pour le remettre à Gaëlle avec un compliment savamment travaillé :

— Oh Mademoiselle, que voilà un bijou qui vous sir...qui vous ser... qui vous sierera à merveille !

Alors que la mère de Moulin hochait tristement la tête, une voix se fit entendre du côté de la buvette, c'était le grand Sam qui ramenait sa science :

— Eh banane ! Pas qui vous sierera, qui vous sourira !

Le professeur de français mit tout le monde d'accord :

— Mon Dieu, pour qui vais-je passer ? On dit siéra, Jacques, futur du verbe seoir ! Ou alors, quand on ne sait pas, on dit tout simplement « ira » . Et puis, toi, Sam, au lieu de souffler des âneries, réfléchis à ce que tu dis ! tu as déjà vu un bijou sourire ?

L'affaire s'est terminée dans un éclat de rire général et la fillette a embrassé Gaëlle. Mon amie était enchantée et j'ai admiré la facilité avec laquelle elle a remercié tout le monde en affirmant que la Comédie Française n'avait qu'à bien se tenir et que dès le début de l'été, elle se ferait un plaisir d'étrenner son maillot. Je l'ai raccompagnée à l'extérieur avec un petit pincement au coeur, persuadé qu'elle aurait

certainement bien d'autres soucis quand arriverait juillet et j'ai salué les parents de Moulin qui se préparaient à partir. Il ne restait plus que deux dimanches avant le bac et nous nous sommes donné rendez-vous chez madame Jeannette en fin de semaine. Beaucoup de gens quittaient l'amphi et ce n'était guère propice aux effusions ; un baiser sonore sur les joues, un petit signe de la main et le charme fut rompu.

La semaine fut morose. Non seulement je pensais à Gaëlle tout le temps, mais je m'inquiétais de mon devenir à la prochaine rentrée de septembre. En admettant que je réussisse l'examen, je n'avais aucune idée de mon orientation et en cas d'échec probable, je me demandais où j'allais me retrouver. Une aberration aurait consisté à redoubler ici en quatrième année car mes parents disposaient de peu d'argent et le coût de la pension n'était pas négligeable. Mais quel bon lycée parisien accepterait le redoublement d'un élève venant du privé ? De nouveaux professeurs n'étaient pas forcément une garantie de réussite. Et puis surtout, dans l'espoir de garder contact avec Gaëlle, ne fallait-il pas que je sois le plus près possible de son lieu de vie à Rennes ? Un autre argument de taille ne plaidait pas en faveur d'un retour dans ma famille : je n'avais pas de chambre et serais contraint de dormir sur le canapé du salon. Mais en cas de réussite à l'examen, alors ? Je ne me voyais guère travaillant et dormant dans une salle à manger ! Il me faudrait un logement en ville et pour payer le loyer, bonjour les dégâts ! C'était dingue de penser qu'en définitive, la solution résidait dans un échec au baccalauréat et mon retour à l'école ! J'ai fini par me convaincre de cette évidence et j'ai arrêté de me faire du souci pour l'examen. Je continuais à travailler le plus sérieusement possible mais la réussite m'apparaissait comme tellement improbable que j'ai fini par surprendre les copains en affichant une décontraction qui n'allait pas avec ma personnalité.

En attendant Gaëlle chez Jeannette, j'avais bien du mal à imaginer que quinze jours plus tard, il en serait fini de nos rencontres. Et puis ce dimanche-là n'était pas propice à un déshabillage à Launay car le temps était couvert et particulièrement frais. Notre après-midi se résumerait donc à une balade en bord de mer. Mon amie est descendue du car, elle avait mal dans le côté et ne se sentait pas de taille à faire un long trajet en vélo. Vêtue comme dimanche dernier avec un blouson noir en fausse fourrure pour se garantir du froid, elle portait aux oreilles de grandes créoles en argent qui allaient parfaitement avec l'anneau que je lui avais offert. Après m'avoir embrassé pudiquement elle a salué Jeannette qui trouvait qu'au fond aujourd'hui, le temps n'était pas si mauvais que ça... Nous avons pris du café, répondant par des sourires aux consommateurs qui nous saluaient tandis que la

patronne tentait désespérément de redresser le ficus elastica, communément appelé caoutchouc qui trônait près de la porte d'entrée ; elle y est parvenue avec l'aide de Gaëlle, c'était le lévrier qui donnait des coups dans le pot paraît-il, et elle nous a offert un autre café en remerciement. Les vieux marins avaient soif et se moquaient bien des plantes en pot et de la botanique en général, dégustant leur cru préféré que Jeannette extirpait d'une caissette planquée sous le comptoir. J'ai proposé à Gaëlle d'aller visiter la chapelle de Perros-Hamon qui avait récupéré plusieurs panneaux de bois venant du Mur des Disparus évoquant les naufrages et elle s'en montra ravie. Elle ne parla pas des problèmes avec son père mais évoqua à ma grande surprise un sujet traité par la professeure de philosophie concernant la sexualité dans l'Antiquité. Un sujet qui avait gêné ses camarades, filles et garçons.

— Ne me laisse pas dans le suspense d'un film d'horreur et dis-moi tout !

— Tu sais ce que c'est, la sodomie ?

J'avais une vague idée de la chose mais je voulais mettre la belle dans l'embarras...

— Heu... pas trop. Tu peux m'expliquer ?

— Ben... c'est quand un homme prend une femme ailleurs que dans son minou, quoi... par derrière, si tu préfères.

— Pa... papa... par derrière ? Dans les fesses ?

— Oui ben dans l'cul, quoi ! Ohlala, il faut te faire un dessin ?

— Ne t'énerve pas, Princesse, j'avais compris. Hum... ça t'excite, ce truc cochon ?

— Eh, attends, je te pose juste une question ! C'est un moyen de contraception en tout cas...

— Tu as de drôles de conversations toi ! Si je dis ça aux copains, ils vont bien se fendre la gueule !

Afin de clore le débat, elle m'a embrassé longuement en s'adossant au mur de la chapelle. Un bruit juste au-dessus de sa tête l'a fait sursauter et elle s'est reculée en manquant trébucher sur la bordures en ciment.

— Joël ! Regarde dans l'arbre !

J'ai jeté un coup d'oeil tout en sachant déjà qui j'allais trouver là. Anatole, le singe du café voisin qui dégustait une banane et nous regardait en se tapant sur les cuisses. A chaque sortie en mer nous le trouvions là, sauf quand il faisait trop froid et nous prenions le temps de le saluer.

— Oh c'est juste Anatole ! Quelle trouillarde tu fais !

— Mais moi je ne le connais pas, ton Anatole ! Viens visiter la chapelle.

L'entrée était garnie de mémoires relatant les naufrages tandis que l'intérieur s'enrichissait d'objets votifs et de plusieurs dioramas. Un vitrail attira tout

particulièrement notre attention, il nous aurait presque fait sourire par sa naïveté mais il disait certainement vrai. On y lisait :

« Islande, 17 juin 1841 3h : La "Ville du Havre" sombre en 33'. Réfugiés sur deux glaçons, les 68 hommes remarquent que chaque fois qu'ils prient ND de Perros, leurs glaçons se dirigent vers la terre contrairement aux autres qui filent vers le large. 37 heures après, tous étaient sauvés.»

Plusieurs statuettes de la Vierge dédiées à Notre-Dame de Perros-Hamon voisinaient avec des maquettes de bateaux de pêche et de commerce, beaucoup de tableaux également représentant des goélettes. Au dehors, le clocher à trois baies abritait des cloches en parfait état de marche, c'est là que nous venions célébrer le mois de Marie une fois par semaine, ce qui nous permettait au retour de faire une halte appréciée à la *Boulangerie Ferchaux*, baguettes bien fraîches et croissants gigantesques.

Gaëlle restait silencieuse, elle était impressionnée par le calme qui régnait dans ce petit espace même si Anatole montrait qu'il appréciait notre compagnie en tapant sur un tambourin fait maison pour célébrer à sa manière le caractère sacré des lieux. Elle a souhaité descendre à Pors-Even, la pente était raide et je faisais semblant de la retenir par la ceinture de son pantalon carotte, laissant mes doigts s'égarer sur ses fesses que j'ai câlinées en un savant mouvement circulaire, ce qui la fit rire et se tortiller.

— C'est pour te préparer à la sodomie, affirmai-je sans sourire.

— Arrête, je sais bien que cela ne t'intéresse pas !

Je l'ai de nouveau embrassée à pleines lèvres, la mer était haute et nous nous sommes offerts des crêpes *Chez Cécile*, le café d'en bas où les vieux marins ne parlaient qu'en breton. Puis nous avons pris le sentier menant à la chapelle de la Trinité qui était fermée.

— Notre-Dame des Marins, a murmuré Gaëlle. Montons jusqu'à la Croix des Veuves.

Une belle grimpette mais un paysage sublime qu'elle qualifia de déchirant. La croix était en réalité une statue de la Vierge que les femmes de marins venaient supplier de leur rendre les hommes partis en Islande lorsque les retours étaient annoncés. Les bateaux se voyaient de loin, cheminant les uns derrière les autres et les femmes comptaient les goélettes en tentant de deviner leurs noms. Imaginez la joie de celles qui reconnaissaient enfin les navires où se trouvaient leurs proches ! elles couraient au village préparer le repas et le lit pour les accueillir et les autres restaient là, au pied de la statue, espérant un simple retard, et puis elles se rendaient à l'évidence, les goélettes porteuses de maris, de fiancés, de fils ne rentreraient plus... C'était le retour dans les pleurs et la compassion des chanceuses, les vies

démolies, les gamins sans pères puis la vie en solitaire dans ces coins perdus où la Vierge ne serait plus honorée car elle avait manqué à sa parole. Il y a sans doute peu de lieux qui ont été témoins de tant de douleur.

Nous avons gagné le village en prenant à gauche à la chapelle de Perros-Hamon, une route longeant la plage passant par l'anse de Pors-Don et la Tour de Kerroc'h. Comme le temps n'était pas à la bronzette, Gaëlle a grimpé jusqu'à l'édifice puis jusqu'au dernier étage, tout près de la Vierge. Je lui ai fait quand même remarquer que depuis l'après-midi chez Gwen, sa virginité aurait du mal à faire de l'ombre à celle de la statue mais elle s'est tenue debout sur le petit parapet, étendant les bras comme le Christ Rédempteur qui domine la ville de Rio. Plus pragmatique, je lui ai rappelé que le car n'allait pas l'attendre et nous sommes arrivés juste à temps, prenant quand même un instant pour nous embrasser tandis que le chauffeur patientait et que les voyageurs regardaient leurs montres. Elle m'a souri à travers la vitre, un sourire un peu triste. Elle aussi pensait certainement à la semaine prochaine, celle de notre dernier dimanche...

En rentrant à l'école, je me suis fait du souci à propos de la question de Gaëlle sur le sexe anal. Chez Gwen, je m'étais senti inquiet puis réconforté en voyant un peu de sang sur le préservatif et j'avais la certitude de sa virginité. Son salaud de père n'avait quand même pas osé... Mais alors, qu'en était-il du verso si le recto avait été épargné ? Pourvu que... je me suis senti mal dans le chemin creux et j'ai été obligé de m'asseoir sur un talus. Non, ce n'était pas possible, sa question était forcément en rapport avec l'exposé de sa prof. Putain mais merde, pourquoi cette enseignante parlait-elle de trucs aussi angoissants sous prétexte que dans l'Antiquité c'était très répandu ? Comme tout le monde se baladait à poil en ce temps-là, alors forcément ça baisait à tour de bites ! Je suis rentré de mauvaise humeur et dire qu'au dîner, nous n'avions même plus un reste de vin à nous mettre sur la langue !

Tout était calme à la maison quand elle rentra et elle se méfia de cette trompeuse sérénité qui précède souvent la tempête. Le père était dans ses comptes et la mère dans ses gamelles. Elle a pensé à la cassette planquée dans l'arbre de Dingo et pris dans son sac de classe un carnet discret ; depuis l'âge de huit ans, elle y notait les événements qui la marquaient, pas n'importe lesquels, non, ceux qui relataient dans un style bref mais très clair les agressions dont elle était victime de la part de son père. C'était un ramassis de petites histoires sordides qu'elle compléta avec ce qui s'était passé après la promenade avec Gwen dans le bois de Lancerf. Elle avait mal d'écrire des mots pareils, ce qui se passait dans les feuilletons au sein de familles défavorisées était aujourd'hui pour elle la triste réalité et elle se prit à reprendre toutes ses notes pour s'humilier encore un peu plus. Oui, parce qu'elle se sentait sale d'avoir accepté tout ça et se considérait parfois comme une allumeuse responsable de ce qui lui arrivait. Elle relut la première anecdote survenue en été quand elle avait huit ans : son père était venue la chercher à l'école dans sa vieille 4L et elle avait pris place sur le siège passager, vêtue d'une jupe plissée comme beaucoup d'autres gamines dans ces années-là. En cours de route, il lui avait caressé les cuisses, il transpirait et lui disait des mots bizarres qu'elle ne comprenait pas, « Petite allumeuse », qu'il répétait en s'épongeant le front. Les pages du carnet étaient pleines de ces anecdotes honteuses, le lendemain du mariage de sa sœur en 1960, les invités avaient joué au tennis pendant que Soizic roucoulait avec son chéri. Pour cette occasion, elle s'était vêtue d'une robe blanche courte comme en portaient les joueuses et avait pris un peu de repos dans les vestiaires du court après une partie endiablée avec un cousin de son âge. La porte s'était ouverte sur son père et elle avait crié sous l'effet de la surprise tandis qu'il s'approchait d'elle pour lui peloter les cuisses. Elle avait entendu la voix de son beau-frère s'étonnant du cri, appelant son

beau-père et lui demandant ce qui se passait ; lui ne s'était pas démonté, il lui avait jeté quelques mots dont elle se souvenait avec horreur : « Si tu parles à quelqu'un, tu le regretteras toute ta vie » puis il était sorti en claquant la porte, annonçant à son gendre une grande nouvelle, le logement vacant de l'école allait lui être attribué ! L'autre n'en revenait pas, il avait couru vers son épouse qui avait poussé des cris de joie en remerciant son père. Imaginez qu'elle sorte à ce moment-là, clamant haut et fort qu'il voulait la peloter, qui aurait cru à une pareille fable ? Elle avait pris sur elle et la journée s'était écoulée dans l'angoisse et la peur. Après le cri qu'elle avait poussé, son beau-frère aurait légitimement dû s'interroger... Elle n'avait rien dit à sa mère qui rayonnait du bonheur d'avoir marié Soizic à un instituteur qui allait être logé, bon, c'est vrai qu'il était encarté au Parti mais son mari trouvait cela très bien dans la mesure où ça lui ouvrait les portes de la mairie, alors que demandait le peuple ? Des histoires de ce genre, le carnet en regorgeait, les violences physiques étaient venues plus tard, putain, ça allait faire mal quand même quand elle sortirait la K7 et les écrits ! Elle rangea le carnet au milieu de ses bouquins et pas dans l'arbre à Dingo car elle savait qu'il ne fallait pas mettre tous les oeufs dans le même panier au risque de les casser.

Elle ferma le store et s'allongea dans la quiétude de la chambre. Dans trois semaines maximum, sa vie basculerait et s'ouvrirait devant elle la voie aventureuse des héroïnes de faits divers. On la placerait sans doute dans un foyer en dehors du département, heureusement que les frais de scolarité étaient mineurs à la fac et puis là-bas, elle aurait Gwen qui la soutiendrait. Trouver un boulot de serveuse ou de barmaid, même de simple vendeuse, elle devait pouvoir dénicher ça, essayer de vivre en fuyant les journalistes qui la traqueraient car ils étaient partout, ces chasseurs de misères ! Et dire qu'elle voulait faire ce boulot... Mais elle ne serait pas comme les autres, elle débusquerait la misère des exploités et des laissés pour compte en parcourant le monde, refusant de cautionner les manigances qui se pratiquent dans les prétoires des tribunaux français où le chroniqueur n'est qu'un larbin du pouvoir. En Russie, alors ? Ah non certainement pas dans ce pays de cocagne cher à son beau-frère qui ose prétendre dans sa puante innocence que là-bas, tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil... Elle ne pouvait plus supporter ce type et sentit son coeur battre plus fort, portant la main à sa poitrine et s'ingéniant à respirer doucement. Quel besoin de s'exciter comme ça, aurait dit Gwen, relax ma vieille, tout arrive à qui sait attendre !

L'anneau d'argent luisait dans la pénombre, sûr qu'elle le porterait toute sa vie. Elle n'était pas immature, elle savait parfaitement que ce souvenir de Joël serait tout ce qui resterait de lui dans quelques semaines. Ce bijou symbolisait son premier

amour et il serait toujours à son doigt pour le lui rappeler même si romans et chansons s'en donnaient à coeur joie pour célébrer la faillite d'un romantisme un peu suranné. Et si elle l'avait déçu en lui parlant de sexe anal ? Il avait paru déstabilisé et vaguement fâché, l'école religieuse n'étant certainement pas le lieu idéal pour évoquer des choses pareilles ! Sauf qu'après, il en avait presque plaisanté... Merde, voilà que ça embaumait encore le hachis Parmentier ! Il devait être déjà au garde à vous devant son assiette en attendant que Sainte Mère de la Mangeaille apporte la gamelle salvatrice du dimanche soir... Elle ne se trompait pas, il la regardait venir et s'installer avec un sourire de vrai papa alors que la maman attendait avec la pelle de service qui permettait de déposer dans l'assiette la substantifique moelle des pommes de terre maison. Ma parole, se dit-elle, je suis tombée dans une famille normale ! Elle mangea de bon appétit, ce fut au moment de la crème anglaise que le coup de massue l'atteignit. Il la regardait étrangement, savourant sans doute ce qu'il avait à lui dire.

— J'ai une très bonne nouvelle pour toi, ma fille ! Les affaires marchent bien et je vais prendre un journalier. Cela va me permettre d'exercer à temps plein mon mandat syndical. Et devine où ça va se passer, petite fille chérie...

— Heu... je ne vois pas, à Paris peut-être ?

— Là, tu me flattes ! Mais non, pas à Paris, je ne suis qu'un petit exploitant de région et je vais devoir me contenter de Rennes. Nous pourrons ainsi nous voir toutes les semaines et tu te sentiras beaucoup moins seule dans cette ville inconnue !

Elle parvint à garder son sang-froid au prix d'un effort immense. Sa mère piquait du nez dans la crème anglaise, muette et inexistante, elle eut l'impression d'une femme qui se ratatinait jusqu'à devenir une enfant terrorisée par ce qui allait suivre. Mais Gaëlle regarda son père dans les yeux, elle avait pris sa décision, il ne mettrait jamais les pieds dans cette ville pour l'importuner... Elle lui répondit presque gentiment :

— Mais c'est une excellente idée, ça ! J'avais tellement peur de m'ennuyer toute seule !

Fut-il surpris de sa réaction ? Peut-être s'attendait-il à une confrontation qui lui aurait permis d'être violent... Gaëlle sentait que ses neurones tournaient à plein régime, il devait réfléchir, tenter de deviner où était l'arnaque tout en lapant sa crème anglaise avec des claquements de langue désagréables. Putain... un clébard aurait fait moins de bruit que lui en engloutissant sa gamelle... Il la dégoûtait, elle le ressentait dans tout son corps et ses jambes tremblaient, la peur viscérale du grand vide comme lorsqu'elle était enfant et qu'elle regardait le port de Dinan depuis la tour du Jardin Anglais. Il lui fallait donner le change, elle prétextait un travail urgent, bloquant la poignée de la porte de sa chambre et mettant en route le vieux

magnéto. Dingo avait élu domicile sur son lit et rêvait, miaulant faiblement et donnant des coups de pattes ; sans doute une histoire d'amour avec la petite chatte grise qui avait mal tourné et qu'il ressassait, blessé dans son orgueil de mâle. Elle ne le dérangea pas, ouvrant légèrement la fenêtre pour qu'il puisse sortir pour sa longue promenade nocturne, évaluant la hauteur depuis le sol pour être certaine que le salaud n'allait pas débarquer par là car avec lui tout était possible ; il n'était pas tranquille, il devait encore s'interroger sur la réaction de sa fille et qui sait s'il ne voudrait pas en débattre au milieu de la nuit ? Le sujet du prochain devoir de philo ne la tentait guère : « Est-il possible d'échapper au temps ? » Sûr que si ce soir elle avait pu choper plusieurs années de plus, ça n'aurait pas été de refus ! Quand on se flingue, on échappe forcément au temps, non ? Enfin, qui pouvait le dire avec certitude, peut-être se libère-t-on simplement des souvenirs ? Bah, elle verrait ça demain, se coucher avec un bon livre et se faire un câlin en souvenir de l'après-midi avec Joël, ce n'était pas mal non plus ! Elle ouvrit le livre d'Ernest Hemingway* qu'elle avait emprunté à la bibliothèque du lycée, *Paris est une fête* où l'auteur raconte ses années d'écrivain désargenté à Paris dans les années 20 et sa rencontre avec Francis Scott Fitzgerald*, un fou charmant, grand buveur devant l'éternel et auteur de *Gatsby le Magnifique*. Ces deux-là échappaient au temps en faisant la foire, il y avait de multiples façons de tromper ce dévoreur. Elle lâcha sa lecture bien tard, en oublia même le câlin et dormit sans se réveiller.

Le lendemain après-midi, Gwen lui proposa une balade à Pontrieux en vélo. Elles passeraient par le pont suspendu de Lézardrieux et gagneraient la cité par la Roche-Jagu. Il faisait un temps superbe et elle fut ravie de cette proposition.

— À nous la petite Venise du Trégor ! s'exclama-t-elle.

— À nous la ville qui imprima les premiers tickets du métro parisien ! brailla Gwen.

— Hum, tu racontes des blagues, là !

— Si, je te jure que l'actuelle cartonnerie était la seule en France à les produire !

— Ah oui ? Et bien moi j'ajoute : à nous la ville aux cinquante lavoirs !

La route était facile, au retour évidemment ce serait différent car la cité était construite dans une cuvette traversée par le Trieux. Elles se sont baladées le long de la berge, étonnées de voir encore quelques lavandières en coiffes blanches et grands tabliers à carreaux battre le linge comme autrefois dans les lavoirs publics. Des marches en pierre descendaient jusqu'à la rivière, elles pouvaient ainsi s'installer sur celle qui convenait le mieux, au gré des marées et des grandes pluies. Gwen était désolée de voir que les traditions se perdaient.

— Depuis l'arrivée de l'eau courante, les gens n'utilisent plus guère les lavoirs.

— Peu de familles ont des machines à laver mais viendra un temps où ces appareils se généraliseront.

Elles ont croisé un jeune qui fumait à bord d'une barque, il leur a proposé une balade sur la rivière en échange d'une bière au café du coin. C'était un lycéen de Guingamp qui profitait lui aussi d'un après-midi tranquille et ce fut un plaisir que de l'écouter parler de sa ville. Tout le long de la rivière, les propriétés disposaient de lavoirs privés couverts d'ardoises avec parfois un étage. Il leur expliqua qu'au siècle dernier, les lavandières travaillant pour des familles riches ne fréquentaient pas les lavoirs publics car leurs employeurs ne souhaitent pas exposer leur linge sale aux yeux de tous. Poussés par leurs épouses délicates, les propriétaires avaient alors construits ces lavoirs privés avec parfois des étages pour loger leurs lavandières

— Oui, parce qu'avant les lavoirs, les gens qui allaient aux toilettes se nettoyaient avec leurs chemises ou leurs jupons, précisa le jeune homme.

— Heu... tu veux dire que les gens se torchaient le cul avec leurs vêtements ? Tu nous racontes des blagues !

— Merde, Gwen, qu'est-ce que tu es malpolie ! Faut l'excuser, Monsieur !

— Cela interpelle les visiteurs de passage. Aujourd'hui malheureusement, les lavoirs sont à l'abandon et il faudrait une association pour les remettre en état, les fleurir, apporter une touche de rêverie...

— Mais tu es un vrai poète, toi ! s'exclama Gwen. Tu as bien mérité une Kronenbourg !

Ils s'installèrent dans un bistrot situé près de la haute maison bleue surnommée Tour Eiffel sans aucun lien pourtant avec le constructeur de la dame de fer. C'était un édifice construit au XV^{ème} siècle dont l'arrière s'ornait d'une tour de guet pour surveiller l'entrée nord de la cité. Elle aurait eu besoin d'une bonne restauration mais l'argent manquait précisa le garçon. Il espérait que plus tard, les gens prendraient conscience de la valeur des monuments. S'il vit toujours, il doit être ravi car aujourd'hui, le bâtiment refait abrite la bibliothèque, l'Office de Tourisme et une salle pour diverses expositions. Les lavoirs ont été superbement restaurés et fleuris, les promenades en barques électriques sont un succès, y compris en nocturne certains jours et si vous n'avez pas le courage de lire Proust, optez pour cette balade à la recherche du temps perdu, vous ne le regretterez pas.

Ils se séparèrent après s'être dit merde au moins trois fois car lui aussi présentait un bac philo. Elles ont décidé de revenir par le village de Plourivo et ont compris leur douleur pour sortir de Pontrioux... La route montait terriblement et elles transpiraient même si la chaleur n'était pas intense. Et puis par la suite, côtes

abominables alternant avec d'effrayantes descentes sur des bicyclettes qui n'étaient pas de première jeunesse, elles ont rejoint Blanec complètement épuisées, reprenant leur souffle sur un muret près de la grosse église. Elle éprouva le besoin de parler à Gwen de la conversation de la veille avec son père et son amie fut catégorique.

— Mets les pieds dans le plat et envoie le en taule, ne serait-ce que pour ta mère !

— Laisse-moi décider du moment. Je dois rentrer, maintenant, et c'est presque devenu une épreuve !

Son amie la regarda partir en hochant la tête... Elle avait beau se persuader qu'avec elle, il y a longtemps que le problème aurait été réglé mais comment pouvait-elle être aussi affirmative en n'étant pas concernée. Les « Y'a qu'à, faut qu'on » était le credo des trous du cul bien assis dans leurs vies, elle ne pouvait pas se permettre de descendre si bas et elle reprit son vélo avec de l'amertume, l'envie de tout faire péter, quelques larmes aussi en pensant à Gaëlle...

L'examen était annoncé pour la dernière semaine de juin et nous devions séjourner dans un lycée privé du quartier de Cesson à Saint-Brieuc. L'oral de rattrapage aurait lieu les premiers jours de juillet. Le 21 juin serait le dernier dimanche partagé avec Gaëlle et le 25, un voyage scolaire était prévu à Saint-Malo. J'avais d'ailleurs hâte de connaître cette ville dont certains copains parlaient avec beaucoup d'enthousiasme en prétendant que la fameuse rue de la Soif s'enorgueillissait d'un nombre de bars impressionnant où la consommation d'alcool n'était guère surveillée, ce qui permettait d'y engranger des muflées mémorables. La prudence serait cependant de mise car le sous-directeur avait manifesté le désir de se joindre à l'excursion ! Le p'ti Sam qui se piquait d'une culture bretonne sans faille même s'il était parisien pur jus nous précisa que Malo n'était absolument pas un breton pur beurre mais un moine gallois ayant nom Mach'Low qui aurait traversé la Manche au VIème siècle pour s'installer en Armorique où son nom devint Maclou, puis Malo. Il évangélisa les populations de l'embouchure de la Rance et créa un monastère à Aleth ou si vous préférez, Saint-Servan. Le grand Sam loua l'intelligence de son petit frère tout en clamant qu'il préférerait fréquenter *Le Bistrot de Cathy* ou *Le Coup de Canon* qu'un monastère créé par une vieille barbe ! Le gros Moulin déclara qu'il en avait plein le dos des églises et bondieuseries de tout poil, ce qui lui permit de donner un coup de griffe à la jolie Gwen qui avait prétendu que le film de ce Pastrami ou Cannelloni était une pure merveille dont elle allait se délecter dans la grande ville de Rennes. Franchement, avoir de telles préférences relevaient de la pathologie et rien ne valait *Bons baisers de Russie* ou *La Panthère rose* ! Nous avons tous bien ri des remarques de Jacquot et le sous-directeur nous a invités à gagner nos chambres pour l'étude au lieu de plaisanter à une semaine et demie du baccalauréat.

En remontant dans la chambre, Marco m'a demandé si je me sentais bien car brutalement le visage de Gaëlle m'est apparu en souffrance et j'ai vraiment pris conscience de notre séparation proche. Une après-midi commune et puis plus rien, l'incertitude totale à partir de septembre. Je devais être très pâle car Marco a sorti la bouteille de rhum de dessous son lit pour nous en verser un fond de tasse, inquiet qu'il était de mes angoisses qu'il comprenait d'ailleurs parfaitement. L'alcool m'a fait du bien et j'ai senti une douce chaleur envahir mon cerveau perturbé. Dans la chambre voisine, Jacquot fredonnait du Johnny en se prenant pour un rocker et le grand Sam allait sans doute pisser en traînant les pieds. Une soirée normale, quoi...

Gaëlle est revenue la nuit, elle était vêtue comme Fantômette, sauf que sa tunique habituellement jaune était aussi noire que son collant. Elle m'a pris par la main et nous nous sommes retrouvés près de la maison de ses parents alors qu'un nuage cachait la lune et qu'elle me montrait la belle 404 de son père garée sous un pommier... Tenant une clé à molette dans sa main gantée, elle me montrait un écrou sous le volant de la voiture, mettant un doigt sur sa bouche pour m'épargner des questions. Elle a chuchoté bizarrement, sa voix avait une sonorité métallique en m'annonçant qu'un copain du lycée lui avait dit qu'il suffisait de dévisser un peu l'écrou de direction pour que la bagnole plonge dans le décor. Elle serait ainsi délivrée et nous pourrions fuir ensemble dans un pays lointain, genre Paraguay, comme l'avait fait le docteur Mengele qui n'avait jamais été capturé. En même temps qu'elle parlait, elle me tendait la clé en me disant : « Fais-le, mon amour, allez, fais-le pour moi ! » Au moment où j'allais prendre l'objet, un bruit épouvantable m'a réveillé en sursaut, l'orage se déchaînait au-dessus de l'école et la grêle claquait contre les vitres. Marco était assis dans son lit, répétant : « Putain... putain ! » et moi je transpirais à grosses gouttes alors que la migraine prenait possession de mon crâne. Putain... c'était le cas de le dire, quel épouvantable cauchemar ! J'étais atterré... la jolie blonde me rendait dingue ! Et puis la réalité m'est apparue avec horreur car peut-être qu'à ce moment précis, c'était ce qu'elle était en train de faire... Ne lui avais-je pas moi-même soufflé le sabotage de la bagnole pour que son géniteur plonge dans le bouillon depuis le pont de Lézardrieux ? Je n'ai plus fermé l'œil jusqu'au matin, je voyais déjà la guillotine se profiler dans la cour de l'abominable prison de Rennes et j'entendais le son mat de la jolie tête blonde de Gaëlle tombant dans la corbeille ! Quand j'ai raconté ça à Jacquot au petit déjeuner, il a explosé de rire, il m'a dit que j'étais aussi frappadingue que la jolie brune qui se touchait en regardant un film de son Canellonni chéri. Je l'ai menacé de tout répéter à Gwen et il m'a supplié de ne pas le faire.

Au fur et à mesure que s'écoulait la journée, le ridicule de mes tourments m'est apparu en pleine lumière. L'orage de la nuit était bien loin et le soleil s'en donnait à cœur joie. Comment avais-je pu imaginer de pareilles horreurs ? La voiture du papa plongeant dans le Trieux, cela ne me dérangeait pas trop, c'était plutôt le regard de la tête de Gaëlle dans la sciure de la corbeille qui me gênait, un regard plein de reproche, j'avais la certitude que ses yeux verts me suivraient jusque dans la tombe comme la conscience de Caïn dans le poème du grand Victor. Ce fut à ce moment-là, évidemment, que le polytechnicien m'appela au tableau pour résoudre une équation algébrique qui me parut aussi complexe que la théorie de la relativité et je me souviens l'avoir regardé avec des yeux tellement hagards qu'il me renvoya à ma place en me demandant si je n'étais pas malade. Le gros Moulin rigolait, ce fut lui qui s'attira les foudres du petit prof tandis que je jubilais, ça lui apprendrait à rire de moi, à cet enfoiré de gros !

Quand le dimanche est arrivé, j'avais la tête froide et l'esprit apaisé par une décision complètement irresponsable que j'avais prise. Le bac, je ne le réussirais pas à l'écrit mais j'avais des chances pour l'oral de rattrapage ; la suite était d'une simplicité enfantine... Je rentrerais à Paris après l'écrit et trouverais un prétexte pour ne pas me présenter à l'oral. Mes parents pris à la gorge n'auraient pas d'autre solution que celle consistant à m'autoriser un redoublement à l'école. Il ne me venait pas à l'esprit qu'ils puissent être dans le besoin, l'important était de retrouver Gaëlle en septembre. Les modalités pratiques de nos rencontres relevaient de l'improvisation mais nous allions régler ce problème dans l'après-midi. N'avait-elle pas dit qu'elle se débrouillerait pour revenir ici les fins de semaine ? Encore faudrait-il qu'elle trouve un hébergement et puis son histoire allait générer un vrai bouleversement médiatique dans la région. Peut-être même qu'elle ne pourrait plus revenir par ici... J'avais l'impression que tout cela me dépassait mais je ne voulais pas capituler. Le repas à peine fini, j'ai sauté sur mon vélo pour rejoindre le port, j'avais à peine touché au vin du dimanche !

Gaëlle m'attendait sur le banc habituel et je me suis senti ridicule d'avoir paniqué après l'abominable cauchemar de la nuit d'orage. Elle portait des lunettes de soleil oversize à monture blanche, son chemisier mauve et un short en jean frangé. Je l'ai trouvée incroyablement sexy, mais j'ai pensé qu'elle se cachait les yeux parce qu'elle avait pleuré. Je me trompais totalement, elle avait même l'air reposé lorsqu'elle les retira pour m'embrasser. Je pense qu'elle aussi souhaitait que ce dernier après-midi se passe dans la sérénité. Elle me proposa tout de suite d'aller *Chez Anna* et nous nous installâmes dans les fauteuils moelleux.

— J'ai beaucoup réfléchi et je suis convaincue de la nécessité de porter plainte contre mon père. Tu ne devineras jamais ce qu'il m'a annoncé l'autre soir : il va exercer son mandat syndical à Rennes, ce qui lui permettra de me voir toutes les semaines !

— Putain, mais tu as hurlé, j'espère !

— Non, je suis parvenue à garder mon calme. Je lui ai même dit que son idée me paraissait excellente et je pense qu'il m'a crue ! D'ailleurs, si je t'apparais aujourd'hui détendue, c'est parce que depuis ce soir-là, il me fiche une paix royale !

— Il ne t'a pas crue, Gaëlle, il fait semblant ! C'est un malade, ton paternel ! Quand il va réaliser que tu l'as trompé, il va se déchaîner contre toi. Tu en as parlé à Gwen ?

— Elle pense comme toi mais pour le moment, je profite de ces instants de calme relatif et il ne faut pas m'en vouloir. Et puis nous n'allons pas parler de ça tout l'après-midi, sortons faire une balade.

Je lui pris la main et lui proposai d'aller à la plage. C'est en passant devant un tabac qu'elle s'entendit appeler par un garçon qui parut ravi de la rencontrer et qu'elle me présenta comme étant Tristan, un ami de Gwen. Le gars portait un blouson de cuir et paraissait sympathique. Gaëlle lui précisa qui j'étais mais il avait compris tout de suite.

— Gwen m'a parlé de toi et elle t'apprécie. Elle m'a également mis au courant de votre relation.

J'étais un peu gêné. Gaëlle expliqua à Tristan que c'était notre dernière balade et que nous ne savions pas trop quoi faire pour qu'elle nous reste en mémoire.

— Eh bien moi j'ai une idée de pur génie ! clama-t-il. Je passe l'après-midi chez des potes, alors si vous voulez, je vous file les clés de ma piaule et en partant, vous aurez juste à les mettre sous la paillason ! Ne faites pas trop attention, je n'ai pas eu le temps de faire le ménage mais vous trouverez bien un endroit pour faire ce que vous avez à faire !

Gaëlle était ravie mais moi nettement moins. Comme nous n'avions pas programmé une partie de jambes en l'air, je n'avais pas pris les préservatifs. J'ai tout de même remercié Tristan chaleureusement, il habitait à côté et nous nous sommes dirigés vers un immeuble du quartier du port où l'escalier était si étroit que le gros Moulin aurait eu du mal à se hisser jusqu'au dernier étage. J'en fis la remarque à mon amie qui défendit Jacquot :

— Vous avez tort de vous moquer de lui. Il souffre beaucoup de son embonpoint sous des apparences décontractées et tourne tout en dérision pour évacuer le problème. Si vous preniez le temps de parler avec lui, vous verriez qu'il sait pleins de choses.

— Je lui en veux de ne m'avoir rien dit à propos de tes problèmes personnels. Tu ne lui en as certainement jamais parlé mais il a deviné que quelque chose n'allait pas chez toi.

— Il n'a pas osé t'en parler, c'est tout. Au village, ma situation interpelle beaucoup de gens ; ils n'ont pas de preuves mais des soupçons car une joue tuméfiée et une difficulté à marcher ne viennent pas toujours d'une mauvaise rencontre avec une porte de placard ! mais comme mon père est une personnalité locale, tout le monde ferme sa gueule.

Le studio de Tristan ne serait jamais cité dans les revues faisant la publicité des maisons cossues car le désordre y régnait en maître. Des odeurs nauséabondes flottaient dans l'air, il ne devait jamais ouvrir la petite fenêtre noire de crasse qui donnait sur un mur aveugle. Instinctivement, Gaëlle plissa son joli nez.

— Gast... ça sent terriblement mauvais ! Odeurs de chaussettes en putréfaction et de slips marinant dans un jus douteux. Je ne suis pas certaine de...

— Arrête, sale dégoûtante ! Cherche plutôt le plumard.

Le lit n'était pas complètement fait et la courtepointe appelait à un séjour prolongé en eau profonde. Gaëlle s'exclama :

— Je ne vois pas Gwen dans ce gourbi ! Une nana soignée comme elle... Je sais bien qu'ils militent tous les deux contre la faim dans le monde et qu'une visite dans la cuisine de Tristan n'encourage pas les excès alimentaires mais tout de même... Regarde toute cette vaisselle sale !

— Berk... De toute manière, impossible de sortir le grand jeu car je n'ai pas pris les capotes. Je ne pouvais pas deviner que ton copain nous offrirait une suite à l'hôtel Hilton...

— Pas grave... à l'idée de me dévêtir dans cette piaule, ça me gratte de partout.

— Réfléchis... Qui sait quand nous nous reverrons ? Il faudrait que nous trouvions un moyen pour nous donner du plaisir. Regarde dans l'armoire, il y a peut-être une serviette de bain propre que nous pourrions mettre sur le lit.

Elle en trouva une qui avait une bonne tête et effectivement cela changeait tout à condition de se munir d'un pince-nez pour oublier les odeurs.

— C'est parfait, bébé... Déculotte-toi, maintenant !

— Eh mais tu deviens odieux, espèce de dévergondé ! Tu as lu l'ouvrage du divin marquis *Justine ou les Malheurs de la vertu** pour me parler comme tu viens de le faire ?

— Non excuse-moi, je ne suis d'ailleurs pas certain que le divin marquis usait du verbe déculotter... Tu as lu ce livre, toi ?

— Bah... disons que je l'ai feuilleté. Tu viens peut-être de trouver la solution à notre problème. Déculottons-nous...

Si j'avais eu une certaine réticence à me mettre nu chez Gwen, j'étais très à l'aise aujourd'hui et ce fut avec une belle érection que j'observai Gaëlle retirant ses vêtements. Avant de s'allonger sur la serviette, elle me demanda de retirer la ceinture de mon pantalon et j'ai commencé à me sentir un peu mal à l'aise...

— Ne panique pas, je ne vais pas te demander de me frapper, je donne suffisamment côté sévices... Comme tu ne peux pas te protéger, il n'est pas question de faire l'amour comme chez Gwen mais nous pouvons mettre un peu de piment dans la cuisine amoureuse... Attache-moi les poignets à la tête de lit avec ta ceinture et tire-moi vers toi pour mon corps soit bien exposé.

J'étais un peu déstabilisé par les désirs de Gaëlle mais je me suis dit qu'en amour rien n'était sale ou interdit. Si mon érection avait eu tendance à faiblir avec l'histoire de la ceinture, elle repartit de plus belle lorsque je vis les frêles poignets de ma douce amie liés à un barreau du lit et que je la tirai vers moi pour que ses bras se tendent au maximum. Je ne voulais pas lui imposer une fellation dans ces circonstances, j'allais la faire jouir du mieux que je pourrais et je parviendrais bien à en tirer quelque profit. Je pris tout mon temps, j'aimais voir son visage se crispier et presque supplier, elle tentait de soulever son corps pour coller son sexe à ma bouche mais je faisais exprès de me retirer, griffant doucement ses seins et ses flancs, alors elle retombait en gémissant car la ceinture devait lui meurtrir les poignets. J'aimais la dominer de cette façon, lui montrer que j'étais le patron même sans la pénétrer. Tout orgueil a cependant ses limites et il était largement temps de la faire jouir avant moi pour ne pas paraître égoïste. J'y parvins en écartant son sexe pour y enfouir ma langue et elle cria tellement fort que je craignis de lui avoir fait mal mais c'était juste son orgasme qui lui faisait un gros coucou et qui la laissa pantelante et sans voix. Juste le temps pour ma virilité de lui inonder les seins et j'étais déjà à lui libérer ses poignets meurtris et à écarter les cheveux collés à son front. Pas de temps à perdre cependant car je craignais que mon sperme ne s'offre un petit voyage vers le bas, le comble de la malchance quand on a tout fait pour éviter ça ! Un coup de papier toilette sur le ventre de ma douce Gaëlle et tout est rentré dans l'ordre. Quand nous sommes revenus à la vie ordinaire, nous étions en accord parfait pour reconnaître qu'au fond l'environnement un peu sordide avait plus excité nos sens que le confort moelleux de la chambre de Gwen mais je n'osai pas avouer à Gaëlle que l'usage de la ceinture y était pour beaucoup et qu'elle avait un petit côté Justine dans son comportement.

Quand elle s'est rhabillée, j'ai remarqué qu'elle portait le slip de Gwen mais elle m'a affirmé que son amie lui en avait fait don. C'était marrant car je n'avais pas

le souvenir de garçons s'échangeant des sous-vêtements et la candeur des deux filles m'étonna. Nous avons rangé la serviette de Tristan au milieu des autres, il ne nous en voudrait pas, et glissé le trousseau de clés sous le paillason où dormaient un troupeau de moutons.

Gaëlle proposa ensuite de me raccompagner et nous nous sommes serrés l'un contre l'autre en gagnant la petite plage. Ce retour avait un goût de nostalgie et j'ai vu des larmes briller dans les yeux de mon amie. Nous nous sommes assis sur un rocher et c'est le plus sérieusement du monde qu'elle m'a dit :

— Et si nous partions tous les deux dans un pays lointain ? Je ne sais pas où, moi, au diable, dans un pays d'Amérique latine comme le Paraguay... Il paraît que dans ces coins-là, on ne retrouve jamais personne.

Merde alors... voilà que mon cauchemar prenait vie ! Je ne savais pas trop quoi lui répondre et j'ai préféré jouer la surprise.

— Au Paraguay ? Mais comment ferions-nous pour aller là-bas et y vivre sans argent ? Te rends-tu compte de ce que tu dis ?

Elle a reconnu que non, elle ne s'en rendait pas compte du tout et je fus encore plus effrayé par sa seconde proposition :

— Et si... et si on se suicidait ensemble comme dans la chanson de Piaf,* *Les Amants d'un jour* ?

— Heu... Il y a certainement d'autres solutions... Tu n'es pas un peu maboule dans ta tête de piaf ?

J'ai été soulagé de l'entendre rire, elle n'était pas complètement dingue, a-t-elle ajouté, et tout ça c'était pour diaboliser la tristesse de notre séparation. Je n'ai jamais été très fort pour consoler quelqu'un, je me suis bien souvent pris les pieds dans le tapis mais ce soir-là j'ai tenu la main de Gaëlle et je lui ai parlé du mieux que je pouvais. Personne ne pouvait faire à sa place ce qu'elle allait être obligée d'accomplir et elle serait complètement seule. Dès le résultat du bac connu et quel qu'il soit, la première démarche qu'elle serait amenée à faire serait de prendre la route de la gendarmerie. Il fallait mettre le cran d'arrêt et neutraliser son père contre l'avis de sa mère sinon en septembre, elle vivrait un enfer. De toute manière je serais là pour l'épauler car ma réussite au bac était du domaine de la fiction. J'avais bien conscience de disserter et la peur d'une réaction violente de Gaëlle me bouffait les neurones. Dans ces années-là, il n'y avait rien d'autre que le courrier, le téléphone était réservé aux familles aisées ce qui n'était pas le cas de la mienne ! Alors j'imaginais mon amie se jetant dans le Trioux ou avalant des médicaments pour en finir avec la vie de merde qu'elle menait et ne l'apprendre qu'à la rentrée par la bouche de Jacquot ou de Gwen. Il me fallait mettre un terme à ces délires et je me suis levé car l'heure limite pour regagner l'école approchait. Je m'attendais à des

pleurs mais elle a serré les poings en disant que je pouvais compter sur elle, qu'elle ferait ce qu'elle devait faire. Nous ne nous sommes pas embrassés, elle m'a juste dit en souriant : « Tu as aimé quand j'ai fait ma Justine ? » mais au moment où j'allais lui répondre que j'avais adoré, elle avait déjà disparu au détour du chemin creux.

J'ai baigné dans l'amertume pendant les trois jours qui suivirent notre rencontre. La proximité de l'examen ne m'effrayait pas, toutes mes pensées allaient vers Gaëlle et même le voyage à Saint-Malo m'apparaissait comme une corvée. Nous partîmes à bord de trois cars, un professeur par véhicule pour la surveillance et bien entendu, notre car hérita du sous-directeur ! Pas question donc de brailler des paillardises au grand regret du gros Moulin... Ernest avait préparé un gigantesque pique-nique et comme c'était un jour exceptionnel, l'économe avait prévu du vin pour l'accompagner. Le soleil était de la partie avec juste un peu de mauve au-dessus des remparts et ce fut avec une certaine gêne que je sentis mon spleen fondre comme neige à la découverte de la magnifique cité. Je n'oubliais pas Gaëlle, je la rangeais simplement dans un petit coin de mon cœur pour découvrir la mer comme je ne l'avais jamais vue. Pas celle de la petite plage qui avait le charme désuet d'un lac endormi et certainement pas la sournoise qui avait tenté de me noyer quelques années plus tôt mais une masse impressionnante qui nous tenait en respect, donnant de grands coups de boutoir dans le parapet derrière lequel nous nous abritons ; et c'était sous nos pieds comme un remue-ménage permanent qui nous faisait reculer avec en prime parfois une gerbe d'eau qui arrosait le voisin sous les rires de ceux qui étaient épargnés. Le grand Sam manifestait son étonnement en répétant plusieurs fois le mot « putain » sous le regard réprobateur du sous-directeur qui tirait sur sa soutane pour se protéger des éclaboussures et invitait le groupe à émigrer vers des coins moins exposés. Il était encore très tôt et le Grand Mât nous confirma qu'à midi nous pourrions déjeuner sur cette même plage pendant que les turbulences prendraient un peu de repos. En attendant, nous visiterions la ville et l'après-midi serait quartier libre, à charge pour chacun d'être respectueux de l'environnement et des convenances de manière à ne pas avoir d'ennuis. Nous sommes entrés en ville par la grande porte, petites rues pavées et bistrots bondés où beaucoup d'habités se régalaient de bière noire pendant que les touristes déjà nombreux se démarquaient du lot en chipotant vaguement dans leurs tasses de café, jetant des regards inquiets sur cette troupe de jeunes hommes qui partaient à la conquête des remparts dans le bruit et l'agitation, flanqués de gardiens en soutane qui n'avaient pas l'air commode. Notre professeur de français commentait la promenade, nous invitant vivement à nous rendre à marée basse sur l'îlot minuscule où dormait le grand Chateaubriand, ce à quoi le gros Moulin formula à voix basse

qu'il préférerait parler littérature dans la rue de la Soif plutôt que méditer sur un minuscule caillou où il fallait accéder en se mouillant les pieds. Plus loin c'était la ville de Dinard reliée à Saint-Malo par une route longeant la nouvelle usine marémotrice de la Rance puis la fameuse cité d'Aleth dont les Allemands avaient fait une forteresse pendant la seconde guerre mondiale, truffant le sous-sol de galeries et la surface de casemates et d'abris pour mortier dont les vestiges sont encore visibles aujourd'hui. Je fus époustouflé par Saint-Malo et j'eus le plaisir d'y revenir souvent quelques années plus tard avec mon épouse et mon fils, engrangeant des tonnes de souvenirs agréables malgré une météo souvent capricieuse qui nous faisait râler.

A l'époque de notre voyage, Saint-Malo avait déjà bien profité de la démocratisation de la plaisance mais il n'en restait pas moins un port de commerce avec ses chalutiers et les cargos transportant granit, engrais et matériaux de construction. Nous eûmes la chance d'observer la manœuvre d'un minéralier péruvien gagnant le large à l'étable de haute mer par le pont mobile. Je n'avais jamais vu une route s'ouvrir pour laisser passer un bateau et les gars qui ne connaissaient pas la ville étaient épatés. Nous agitions les mains au passage du cargo portant le doux prénom de *Jessica* et les marins nous répondaient dans leur langue en riant. Ils étaient vêtus chaudement malgré le beau temps, bonnets enfoncés jusqu'aux oreilles, et on voyait leur peau cuivrée briller dans le soleil matinal, ce qui fit dire au grand Sam qu'il ressemblaient à des Peaux-Rouges qui se seraient trompés de Far-West.

Le professeur de français nous raconta que jusqu'en 1922, un pont roulant reliait les villes de Saint-Malo et Saint-Servan. Une vaste plate-forme reposait sur des montants d'une dizaine de mètres de haut reliés à des roues métalliques d'un mètre de diamètre qui circulaient sur un chemin de fer installé au fond du bras de mer. Elle pouvait transporter plus de deux mille personnes par jour et des cabines étaient mises à la disposition des voyageurs les plus aisés. La traversée durait deux minutes, un moteur et des chaînes entraînaient le système sous les ordres d'un chef de cabine disposant d'une trompe pour signaler au machiniste les départs et les arrivées. Ce séduisant moyen de transport souffrait pourtant des tempêtes fréquentes et lorsqu'un navire norvégien mal amarré le percuta en 1922, l'exploitation en fut arrêtée.

Nous avons renoncé à nous rendre à Saint-Servan en empruntant la chaussée, le trajet à pied étant trop long. La mer baissait et un coin de plage se découvrait au bout de la digue vers le village de Paramé. Les plus vaillants prirent en charge les caissettes contenant le pique-nique et les bouteilles et toute la troupe

se dirigea vers le sable encore bien humide et les quelques rochers commençant à se découvrir. La digue était un lieu de promenade préféré des Malouins et des touristes, le centre de thalassothérapie venait d'ouvrir ses portes mais à cette époque-là, pas d'hôtel ni de restaurant, il se consacrait exclusivement aux soins, loin des concepts à la mode qui firent sa renommée au début des années 80.

L'immensité de la plage nous apparut bientôt et la mer mugissante se transforma en un grand lac ronronnant. Beaucoup de badauds se suivaient à la queue leu leu et pataugeaient dans les vaguelettes, chaussures à la main. Le gros Moulin était affamé, il était largement temps de passer aux choses sérieuses et nous débballâmes le solide repas préparé par Ernest : charcuteries variées et rôti de porc froid, salade de tomates et le traditionnel kouign amann, tout cela arrosé de jus de fruits ou de vin pour les amateurs. Le grand Sam en but d'ailleurs deux verres en prétendant que la promenade lui avait donné la pépie tandis que Jacquot dévorait avidement une énorme tranche de pâté de campagne garanti Hénaff, bâfrant sans retenue et donnant le spectacle peu ragoûtant d'une bouche masticatoire qui laissait échapper quelques miettes du gros pain que la *Boulangerie Ferchaux* nous avait fourni. Il prolongea le spectacle en dégustant le gâteau avec tellement d'empressement qu'il en eut le visage barbouillé comme un gros bambin rassasié par la tétée. Merde... il me dégoûtait un peu ce gros-là, à exposer ainsi son appétit gargantuesque mais comme nous l'aimions tous beaucoup, nous ne lui fîmes évidemment pas l'affront de le reprendre sur ses manières. Après une telle orgie alimentaire, rien de tel que bailler aux corneilles en attendant le quartier libre et j'ai ressorti Gaëlle de mon cœur pour lui faire un brin de causette. A quoi pouvait-elle bien penser à l'aube d'une décision qui allait bouleverser sa vie ? Portait-elle le chemisier mauve qui m'avait tant plu quand nous nous étions rencontrés ? Elle parlait peut-être tout simplement de lingerie fine avec la jolie Gwen ou de l'embellissement d'un intérieur avec le grand Tristan...

Le sous-directeur nous autorisa enfin à parcourir librement la ville en nous demandant d'être ponctuels à l'heure du départ. La troupe s'éparpilla et les gars se regroupèrent par affinités, bien décidés à en découdre avec la célèbre rue de la Soif. Nous en serions restés aux galopins de bière ordinaire si nous n'avions pas assisté dans le premier bar où nous sommes entrés à un drôle de concours consistant à vider des verres de vin alignés sur le comptoir selon une longueur précisée par les clients, matelots pour la plupart. Les verres n'étaient certes pas bien grands mais c'était impressionnant de voir un consommateur s'attribuer un mètre de vin devant ses camarades et absorber la totalité du métrage en un temps record ! Le gros Moulin proposa d'essayer mais nous en restâmes à cinquante centimètres devant les

regards désolés des marins qui se mirent à plaindre la profession incapable aujourd'hui de former de vrais hommes. Le grand Sam aurait bien tenté les trois quarts de mètre mais il avait des renvois bilieux qui l'en dissuadèrent. Pas franchement déçus, les matelots ont même payé nos tournées et nous avons quitté l'endroit avec forces encouragements et tapes dans le dos. Quelques galopins dans les cafés suivants où le gros Moulin eut même droit au sourire appuyé d'une belle malouine, regard dont il nous parla toute la soirée comme s'il avait rencontré Romy Schneider ou Ursula Andress ! Au hasard de la promenade dans ce quartier animé, nous avons croisé d'autres élèves en maraude dans ces lieux de perdition jusqu'à rencontrer notre professeur de français qui nous invita à l'accompagner au Grand-Bé pour rendre hommage à Chateaubriand. Difficile de refuser, l'accès à l'îlot était aisé car la mer se retirait loin et même si dans ces années-là il n'existait pas de belle allée pavée pour s'y rendre, nous ne nous sommes pas mouillé les pieds. Le grand écrivain regardait le large dans l'anonymat sous une dalle surmontée d'une lourde croix de granit. Le gros Moulin qui cuvait ses cinquante centimètres prenait l'air tourmenté d'un parent endeuillé et j'observais l'horizon à travers les longues jambes du grand Sam grimpé sur un rocher. Le p'ti Sam et Marco parlaient avec le Frère des oeuvres du vicomte et j'ai remarqué que les quelques nuages présents se teintaient de la couleur du chemisier de Gaëlle alors qu'une brume froide montait de la mer. Il serait bientôt temps de plier bagages et à notre retour en ville, nous vîmes le sous-directeur et les membres du bural commencer à regrouper le troupeau. Il était prévu un court arrêt dans la belle ville de Dinan pour admirer le port depuis les remparts, vue imprenable sur la Rance et vertige garanti. J'avais adoré Saint-Malo et je ne fus pas déçu par cette ville discrète où les touristes se comportaient avec plus de civilité. Nous avons regagné l'école alors que le jour baissait. Je pensais déjà au dimanche après-midi où je serais convié à un voyage beaucoup moins agréable car dès lundi matin les épreuves du bac me feraient les yeux doux dans la bonne ville de Saint-Brieuc. Je me suis endormi tard et j'ai rêvé de Gaëlle qui me faisait des signes du haut des remparts de Saint-Malo en m'invitant à la rejoindre mais je ne parvenais pas à l'atteindre.

Le lycée privé qui nous accueillit était situé dans un quartier résidentiel et l'administration mettait à notre disposition un dortoir vide et une salle pour les repas. L'examen allait se dérouler dans un établissement public qui m'apparut le lendemain aussi noir que l'austère lycée de Bourges où j'avais passé le brevet. Je me suis demandé comment faisaient les élèves pour suivre des cours dans ces salles mal éclairées où les professeurs avaient des mines rébarbatives en observant les gars du privé comme des bêtes curieuses. Je ne me voyais franchement pas redoubler dans

un lycée de ce genre, même situé dans un bel arrondissement parisien... Nul besoin de m'étendre sur le sujet de mathématiques où j'ai pataugé lamentablement ni sur le problème de physique qui m'est apparu insoluble. L'épreuve de philo offrait deux sujets au choix : « En quoi peut-on dire que l'homme est libre ? » et « Peut-on parler pour ne rien dire ? » J'ai opté pour le second qui m'a paru sympathique mais difficile d'être certain d'avoir fait un bon devoir... Dans l'immensité du programme d'histoire-géographie, je pense avoir eu de la chance en tombant sur la crise de 1929 et l'industrialisation des régions appalachiennes... Cela vous paraît abscons ? Lafleur, notre professeur, s'était longuement étendu sur le sujet en géographie et je savais sur le bout des doigts combien d'automobiles sortaient chaque année des usines de l'Alabama ! J'aurais même pu parler du nombre de relations adultérines en Caroline du Sud mais vu la tête des profs dans le coin, je me suis dit que les correcteurs n'apprécieraient pas forcément... La crise de 29 en histoire n'avait aucun secret pour moi, et j'ai pensé légitimement que j'avais réussi l'épreuve. Nous sommes rentrés à l'école le lendemain et je me suis dit qu'il valait mieux partir le plus tôt possible que d'attendre les résultats sur place. Les copains n'avaient pas vraiment envie de faire la fête et nous avons regagné nos pénates en nous souhaitant de bonnes vacances. Aucune nouvelle de Gaëlle, les épreuves du bac philo n'étaient pas semblables aux nôtres et je souhaitais de tout cœur qu'elle réussisse et qu'elle soit suffisamment forte pour entamer la longue croisade qui s'ouvrirait devant elle. Passage obligé par Paris où les parents étaient optimistes car jusqu'à maintenant, j'avais à peu près tout réussi côté scolaire. Et puis surtout, ma mère attendait un bébé, et même si celui-là annonçait sa visite avec un train de retard sur les autres, il fallait qu'elle soit prête pour l'accueillir dignement. Je ne savais pas trop quoi lui répondre, j'ai hoché la tête en disant que c'était vraiment une bonne nouvelle, j'avais surtout hâte de fuir au pays pour me réfugier dans le déni. Comme je l'avais prévu, j'ai eu l'oral de contrôle mais je l'ai su tellement tardivement que repartir à Saint-Brieuc pour satisfaire aux épreuves relevait de la vitesse de la lumière... Le sous-directeur avait bien envoyé un télégramme chez mes parents mais le temps que la nouvelle me parvienne au pays par l'intermédiaire de la Bernadette qui gérât la cabine téléphonique, les carottes étaient cuites... J'ai protesté juste ce qu'il fallait, persuadant tout le monde de ma bonne foi et même les parents sont tombés dans le panneau ! « Ce pauvre Joël, ce n'est quand même pas de chance », a dit ma mère. Ce fut mon beau-père qui proposa que je redouble à l'école car c'était bien tard pour dénicher un établissement d'accueil. Je n'avais même pas honte, j'allais revoir ma douce Gaëlle et le reste n'avait vraiment aucune importance.

Quand mes parents sont venus au pays courant juillet, ils m'ont apporté une lettre de Gaëlle. Quelques mots en grosses lettres d'imprimerie :

TU VAS ÊTRE FIER DE MOI : JE L'AI FAIT !!

et puis plus bas en petits caractères : écris-moi chez Gwen. Suivait l'adresse de son amie.

J'ai répondu tout de suite qu'elle était formidable, que Dieu merci j'avais raté le bac et que nous allions nous retrouver dès septembre. Je lui souhaitais d'être forte et en écrivant ces simples mots, j'avais le cœur qui battait aussi fort que celui de ma grand-mère quand elle souffrait d'hypertension. En même temps, je m'inquiétais pour la suite : où allait-elle loger ? Certainement pas chez sa mère à Blanec. Peut-être chez Gwen ? mais les journaux allaient s'emparer d'un tel fait divers, la harceler, et puis la police allait la convoquer, putain, heureusement qu'elle avait la K7 ! Et il faudrait des témoins, reconnaître la voix de son père, qu'elle ne soit pas accusée d'avoir tout inventé ! J'étais conscient que si l'adolescent n'était plus un objet d'élevage comme sous l'Ancien Régime et qu'en 1959 avait été énoncée une Déclaration des Droits de l'Enfant, le père restait détenteur d'une autorité peu contestée dans la mesure où la mère ne disposait pas de l'indépendance financière et n'avait que très moyennement droit à la parole. Les maisons de correction avaient certes fermé leurs portes mais les instituts dits « spécialisés » s'employaient à recueillir les adolescents rebelles avec souvent comme seule pédagogie la punition à outrance. Le grand Sam avait eu une fois entre les mains une revue évoquant une certaine Dorothea, femme SS qui faisait subir aux détenues les pires humiliations et j'imaginais déjà la jolie blonde toute nue sous la douche glaciale livrée aux plaisirs sadiques d'une matonne qui la mettrait en pièces ! Ma tendre Gaëlle avait beau dire qu'elle avait en elle un peu de la Justine de Sade, je ne suis pas certain qu'elle apprécierait ce traitement-là... Au lieu de gamberger, il me fallait attendre d'avoir d'autres nouvelles et je suis allé boire un coup avec l'Michel qui m'a demandé si ma mine contrariée ne cachait pas une attaque de la grippe asiatique... En guise de réponse, je lui ai offert un coup de Sancerre et il a fait claquer sa langue de contentement en disant que les gars de la marine n'étaient pas des pignoufs.

Le mois de juillet s'est écoulé et je désespérais de n'avoir aucune nouvelle de Gaëlle. Les rencontres entre copains avaient cessé car le généreux cafetier qui nous offrait le mousseux avait fait faillite et son successeur qui n'était pas du pays n'avait pas l'intention de jouer les philanthropes avec une bande de jeunots bruyants et assoiffés. Le cinéaste ambulant avait rangé définitivement son matériel, la Lucie en avait cassé son dentier et les Martiens n'étaient plus du tout intéressés par les fesses du père Doucet. Les écoles avaient fermé et une exposition de poteries s'était installée dans les locaux, attirant de nombreux touristes qui n'hésitaient pas à mettre

beaucoup d'argent dans l'achat de certaines pièces qualifiées d'uniques car la cuisson au bois en garantissait l'originalité. La visite de l'exposition était gratuite mais celles et ceux qui le souhaitaient pouvaient laisser une petite pièce à la personne qui assurait le gardiennage et j'eus la chance d'être recruté pour cette fonction pendant toute la durée du mois d'août par un potier qui m'estimait. J'ai récolté ainsi pas mal d'argent de poche, lequel allait me rendre bien des services la rentrée venue.

J'avais laissé à Gwen mon adresse au pays et ce fut un courrier de sa part qui me parvint au début du mois. Gaëlle était souffrante et séjournait à Dinan chez une de ses tantes. Le matin même de sa plainte à la gendarmerie, son père avait été arrêté et placé en garde à vue. La K7 enregistrée était une preuve accablante et Gaëlle avait noté sur un carnet depuis des années les mauvais traitements qu'elle subissait. Sa mère avait été entendue mais laissée en liberté et restait responsable de sa fille qui ne souhaitait plus la voir. Les langues s'étaient déliées à Blanec et une enquête était en cours sur le comportement des proches et des villageois qui n'avaient pas informé les autorités de leurs soupçons. Gaëlle avait bien supporté le choc émotionnel au début car la police interdisait aux journalistes de l'approcher et mes parents, écrivait Gwen, l'hébergeaient dans notre chambre d'amis ; puis la situation avait empiré, elle pleurait et restait prostrée, une psychologue avait suggéré son éloignement et elle avait choisi elle-même d'aller chez sa tante à Dinan. Gwen ne savait pas grand-chose depuis mais elle me communiquait l'adresse de Gaëlle en me suggérant de lui écrire une longue lettre. Je le fis le soir même en essayant d'être réconfortant et optimiste. Je me trouvais là devant des responsabilités que je n'aurais même pas imaginées quelques mois avant. Il fallait que je réussisse, que je sorte Gaëlle de son sentiment de culpabilité car le problème était bien là, dans l'idée que les coups reçus et tordus étaient peut-être mérités... Il y a en chacun de nous un peu de l'animal brutalisé qui pardonne à son bourreau et je ne voulais absolument pas que mon amie cède à ce chantage affectif éhonté. J'ai terminé cette lettre bien tard, j'y avais mis tout mon cœur et je me sentais épuisé. J'ai pourtant pris le temps de remercier Gwen en lui envoyant une belle carte de l'expo avec au dos quelques vers d'une poésie de Victor Hugo *A une jeune fille*. J'ai pensé que ça lui allait bien.

Certains jours à l'exposition, les visiteurs ne se bousculaient pas et j'en profitais pour écrire à Gaëlle. Je ne lui parlais pas d'amour infini et je ne tentais pas de la rassurer en faisant preuve d'un optimisme indélicat, j'essayais simplement de lui faire sentir ma proximité affective. Le mois d'août passa sans réponse et ce fut juste avant mon départ en septembre qu'une lettre me parvint ; je tremblais un peu

en ouvrant l'enveloppe, imaginant mon amie internée dans un asile ressemblant à celui de *Shock Corridor* où des médecins sadiques lui faisaient subir des électrochocs qui crucifiaient sa tête blonde. En fait, Gaëlle était toute heureuse de m'annoncer que les cours à l'université commençaient plus tard que ceux des lycées et que nous pourrions nous voir en septembre. Elle me remerciait pour mes lettres, justifiant son silence par le choc émotionnel qui avait suivi le drame familial. Elle prétendait avoir retrouvé un peu de sérénité, sa mère avait même donné son accord pour qu'elle puisse louer une chambre en ville. Son père était en détention provisoire à Rennes et aucune confrontation n'était prévue pour le moment ; elle ne se sentait d'ailleurs pas prête à affronter cette épreuve. Je me suis senti un peu mortifié qu'elle ne commence pas sa lettre en louant le soutien que je lui apportais. Et puis je me suis dit qu'elle devait avoir bien des soucis matériels que j'aurais été parfaitement incapable de l'aider à résoudre et je n'ai plus pensé qu'à la joie de la retrouver.

Je me souviens encore de ce dimanche 20 septembre où j'ai regagné l'école au soir d'une journée maussade. Le train avait du retard et j'avais été contraint de faire la conversation avec une bigote qui me conseillait mariage et tripotée d'enfants. Je lui avais répondu poliment que ça n'était pas d'actualité vu mon jeune âge mais elle se réfugiait derrière la devise *Travail Famille Patrie** en appelant la jeunesse à ne pas perdre un instant pour repeupler le pays... Bref, un sermon de cinq heures dont je me serais bien passé. En arrivant à la ville, sans trop savoir pourquoi, je me sentais très angoissé et j'ai eu un peu de mal à parcourir les quelques kilomètres qui me séparaient de l'établissement. Les copains étaient postés près du réfectoire et j'ai tout de suite senti que quelque chose n'allait pas. Le menton du grand Sam tremblotait et Marco avait la mine d'un séminariste qui n'avait plus la foi. Ils sont venus vers moi et j'ai été très étonné de ne pas voir le gros Moulin. J'étais fatigué, un début de migraine me vrillait le crâne et j'ai laissé choir ma valise au sol en les regardant avec inquiétude tandis que le p'ti Sam m'informait :

— Job... tu ne connais pas la nouvelle, bien sûr : Jacquot est mort.

J'ai été assommé par ce qu'il m'annonçait... Mort, Jacquot ? je suis resté bouche ouverte comme une carpe croisant une baleine tandis que Marco précisait :

— Il s'est noyé il y a quelques jours au large de Bréhat. Il était parti à la pêche avec son frère et le bateau a heurté les récifs des épées de Tréguier près du phare des Héaux, probablement à cause du fort courant. Le frère a réussi à nager jusqu'à la côte mais le corps de Jacquot n'a pas été retrouvé pour le moment car la mer est très profonde là-bas.

Misère... J'ai pensé aux parents du gros Moulin le jour de la représentation et j'ai senti une nausée me vriller l'estomac.

— Merde, les gars, il faut que j'aille déposer ma valise, je ne me sens pas très bien. Excusez-moi, je reviens.

Quand je suis revenu à la porte du réfectoire, toute l'école avait été informée par l'aumônier et la plupart des gars n'ont rien bouffé ce soir-là. La prière a été expédiée et nous sommes remontés dans nos chambres sans plaisanter. Le Frère directeur est passé dans les classes le lundi et il a annoncé une messe à trois chevaux pour dimanche, entendez par là un office avec trois prêtres au lieu d'un. J'ai esquissé un sourire en pensant au gros Moulin qui n'aimait pas les bondieuseries, il allait sans doute en faire un cauchemar au fond de sa fosse près de l'île aux fleurs à moins que les raies voyageuses de madame Jeannette ne l'aient déjà bouloté, putain, ce n'était pas croyable, qu'est-ce qui lui avait pris d'aller à la pêche, à ce gros-là ? Il disait toujours qu'il n'aimait pas l'eau, d'ailleurs il voulait être architecte puisqu'il n'arrêtait pas de parler de la tour du Danube à Vienne qui venait d'être élevée... ou de la Marina City dans le Loop de Chicago ! Nous nous moquions de lui, pauvre Jacquot, lui conseillant de maigrir avant de grimper si haut, il aurait mieux fait d'attaquer l'Everest que d'aller se frotter au Gulf Stream, c'est vrai, j'ai regretté de l'avoir malmené le jour où il m'avait demandé si je m'étais fait Gaëlle et j'ai angoissé toute la nuit tandis que le grand Sam allait pisser toutes les heures... A croire qu'elle « avait déjà la prostate » cette grande perche !

Les professeurs ont été heureux de me revoir même s'ils n'ont pas compris les explications concernant mon absence à l'oral de rattrapage. S'il était aussi difficile d'être joint dans ma région d'origine, pourquoi n'étais-je pas resté à l'école ou au moins chez mes parents ? J'ai argué le récent veuvage de ma grand-mère et le soutien que je lui apportais en étant près d'elle mais l'argument n'a pas convaincu même si très vite la disparition de Jacquot a relégué ma dérobade dans l'oubli. Je m'en tirais bien en fait et les copains ont fini par me plaindre sauf ceux dont j'étais très proches qui n'ont pas été dupes de ma véritable motivation.

Il faisait grand beau temps ce dimanche-là et j'appréhendais le moment où les parents de Jacquot allaient arriver. Il m'appartenait d'aller les saluer et je ne savais pas quelle attitude adopter. Ce fut le p'ti Sam qui suggéra une délégation de quelques élèves de la classe et j'ai trouvé cela très bien. Il s'est fait un grand silence quand les parents sont arrivés, la mère de Jacquot très affectée était soutenue par une jeune fille vêtue de noir qui lui parlait avec douceur. Était-ce l'émotion ou le vêtement qu'elle portait mais j'ai eu un peu de mal à reconnaître Gaëlle dans cette blonde élégante qui s'est mise en retrait quand la direction et le corps professoral ont présenté leurs condoléances au couple. Elle m'est apparue très pâle mais

étonnamment belle et j'osai à peine m'approcher des parents pour dire les quelques mots d'usage alors qu'elle me souriait timidement comme si nous nous rencontrions pour la première fois. Elle m'a touché la main en m'invitant à la rejoindre après la cérémonie et j'ai remarqué que les professeurs et plusieurs élèves l'observaient discrètement. J'ai pensé que les journaux avaient peut-être publié des photos d'elle et que certaines personnes la reconnaissaient. Nous avons pris place dans la petite chapelle et Gaëlle est restée au fond, s'isolant volontairement alors que les parents de Jacquot s'installaient au premier rang, près du Frère directeur. Les trois prêtres sont entrés, précédés de l'aumônier, parmi eux le vénérable curé latiniste et j'ai presque prié pour qu'il ne se charge pas du prêche. Ce fut le recteur de Blanec qui s'y colla, un bel hommage à Jacquot, ma foi, peut-être même que si le gros entendait ça, il regretterait d'avoir si souvent éborgné la religion ! Et puis l'orchestre de l'école s'y est mis avec un élève de seconde qui joua du Charlie Parker au saxophone, des morceaux de son album *Bird Is Free* et je me suis tourné vers Gaëlle qui s'essuyait les yeux avec un joli mouchoir en tissu. Elle avait dû tellement pleurer ces dernières semaines que les mouchoirs en papier avaient déserté le sac en cuir Pourchet qu'elle portait en bandoulière. J'ai trouvé la messe un peu longue, j'avais hâte de m'isoler avec mon amie et quand tout le monde s'est levé, j'ai presque couru vers la sortie.

Gaëlle a parlé un instant avec les parents de Jacquot puis elle est venue vers moi et nous avons pris le chemin qui mène au kiosque, une construction circulaire au milieu du parc où aurait pu se produire l'orchestre de l'école malgré un état de décrépitude avancé. Elle n'avait pas beaucoup de temps et nous nous sommes assis sur un muret alors qu'elle laissait sa tête reposer sur mon épaule et que je lui prenais la main. Elle me dirait tout dimanche prochain, m'a-t-elle promis, puis j'ai eu envie de la caresser mais je me suis abstenu par respect de l'instant. Elle a pleuré un peu et j'ai bu discrètement quelques larmes alors qu'elle me confiait habiter chez Gwen. Nous ne pouvions pas parler longtemps car il ne fallait pas faire attendre les parents de Jacquot et nous avons regagné le château par l'allée de sapins alors que le couple parlait avec le sous-directeur qui a très civilement salué Gaëlle. Elle est montée dans la voiture en me faisant un petit signe de la main et je suis resté là un peu démuni, écoutant distraitemment le grand Sam parler à qui voulait l'entendre de l'injustice d'une mort prématurée.

La première semaine d'octobre a vu l'élection du « Tape-cul » et celle des membres du bural. La charge de responsable de classe ne m'intéressait pas mais je fus élu secrétaire de l'association. Je devins également maître des horloges avec pour mission de parcourir les couloirs à la fin des cours muni d'un sifflet afin de signaler les sorties. Combien de fois n'ai-je pas entendu les copains me titiller en

disant à voix basse : « Eh Job, c'est midi, va siffler !... Putain Job, c'est la récré, tu rêves, là ! » Quand c'était vraiment trop tôt, je faisais celui qui n'entendait pas et je regardais les potes avec un air de supériorité qui les excédait. L'horloge automatique est venue bien plus tard alors que j'avais quitté l'école et lorsqu'il m'arrivait d'y revenir fréquemment, je jetais un tendre coup d'œil à la grosse armoire programmable qui semblait me narguer. En ma qualité de secrétaire du bural, je me vis doté du livre noir qui donnait des sueurs froides aux jeunes recrues et je déambulais à chaque récréation en tentant de repérer les contrevenants aux bonnes manières, accompagné du grand Sam qui prenait l'air menaçant d'un nervi à la recherche de victimes potentielles. Avec mes lunettes et mon allure de garçon sage je n'avais pas l'impression d'être une terreur mais la bleusaille m'observait avec crainte et les jeunes prenaient une autre direction quand ils me voyaient approcher. Le Grand Mât était un gars sympa de la région, fils de banquier et nous nous entendions parfaitement. Nous nous étions créé un local privé dans le grenier du bâtiment où le bural se réunissait chaque semaine pour débattre de problèmes divers et variés que nous résolvions en consommant des planteurs concoctés par nos deux assesseurs, Auguste et Piche ; ce dernier, grand buveur devant l'Éternel devait souvent être raccompagné dans sa chambre car le sous-directeur en maraude aurait moyennement apprécié le spectacle d'un élève en état d'ébriété avancé. Nous le soutenions en lui collant au corps pour qu'il ne chute pas alors qu'il répétait en bafouillant : « Merde les copains, j'suis plein comme une vache... » et le mettions au lit en espérant que le trop plein de planteur n'aie pas la mauvaise idée de choisir la liberté !

Durant les années où j'ai fréquenté l'école, nous n'avons pas eu à faire face à des conflits entre élèves et administration et je n'ai jamais entendu qui que ce soit se plaindre de la nourriture. L'établissement disposait d'une ferme et beaucoup de légumes étaient utilisés dans la préparation des repas. Les frites n'étaient pas considérées comme des nids à cholestérol et Ernest se débrouillait pour nous en cuisiner deux fois par semaine, toujours avec succès, sans pour cela éclipser le rituel poisson du vendredi. Autant dire que les préoccupations essentielles du bural étaient l'organisation du baptême et des représentations théâtrales de la fin de l'année. Peu de problèmes de discipline individuels, les heures de colle distribuées au cirque le samedi midi n'étaient que la juste punition de problèmes comportementaux mineurs. Ce n'est pas excessif d'affirmer que dans cette école, nous étions des privilégiés et je me félicite d'avoir pu y suivre une quatrième année. La réussite au concours de la marine marchande était pratiquement acquise pour bien des élèves car le niveau était celui d'une classe de mathématiques élémentaires avec un enseignement

spécialisé comme celui de la cosmographie. Autant dire que les candidats bénéficiaient avec cette quatrième année d'une révision approfondie de la classe précédente avec en plus une notoriété non usurpée auprès du ministère de la Marine.

Les cours de français concernaient exclusivement l'époque contemporaine et j'étais ravi de découvrir les auteurs du 20ème dans le Lagarde et Michard que je conserve religieusement depuis cette période. Je regrettais l'abandon de nos activités littéraires, nous aurions certainement eu plus de motivation à les poursuivre en étudiant les écrivains encore vivants mais personne ne semblait intéressé par une reprise de ces réunions pourtant passionnantes. Même si je ne présentais pas le concours, j'étais astreint aux cours de cosmographie sans trop comprendre la relation entre cet enseignement et la marine mais les copains concernés soutenaient que la navigation avait besoin de cette science pour progresser. Notre professeur était un laïc, corse de surcroît, qui nous racontait des histoires corses pendant ses cours. Une de ses préférées concernait le drapeau communiste : « en Corse, disait-il, il est forcément rouge mais sans les outils de travail... » Il portait toujours un chapeau et sa dame ressemblait à un épouvantail avec ses vêtements multicolores et d'immenses châles qui l'enveloppaient même en cas de grosse chaleur car elle venait de Bonifacio, une ville du sud de l'île où la température n'avait certainement rien à voir avec celle de la côte bretonne. Nous aimions bien ces professeurs laïcs qui nous changeaient des porteurs de robes même s'ils avaient tous des comportements étranges, peut-être à cause de leur immersion dans un établissement religieux qui avait tendance à les considérer comme des bêtes curieuses. Une femme médecin de la ville assurait les cours de sciences naturelles, une dame charmante qui ne remplissait cependant jamais les livrets scolaires, ce qui ne manquait pas de pénaliser les élèves obligés de passer l'oral de rattrapage du baccalauréat. L'ancien légionnaire professeur d'éducation physique était reparti en Afrique et le nouvel enseignant nous entretenait de littérature lors des sorties en mer devant une bolée de cidre au bistrot de Pors-Even. J'essayais de l'éviter car il laissait généralement aux élèves le soin de payer la note et je ne pouvais pas me permettre de telles largesses. Et puis il confondait Blaise Pascal et Blaise Cendrars alors que le bourlingueur auteur de *L'Or* en 1925 n'avait aucun point commun avec le mathématicien moraliste qui avait conçu la *pascaline*, première machine à calculer en 1641. Il était sympathique cependant, nous autorisant une sieste prolongée dans l'allée de sapins alors que le légionnaire nous faisait courir comme des dératés.

Les cours d'éducation religieuse étaient assurés par le Frère au bérêt, professeur d'anglais. Il s'appelait Paul et j'ai toujours eu plaisir à le revoir pendant

toutes les années qui ont suivi ma scolarité alors que je campais avec ma famille dans la propriété. Nous avons de longues discussions autour d'une bouteille de whisky et je me souviens en avoir enterré une dans l'allée de sapins selon ses conseils afin de la bonifier jusqu'à l'année suivante sauf que nous ne l'avons jamais retrouvée. Il était fidèle dans ses croyances et fustigeait les sectes qui fleurissaient déjà un peu partout à cette période mais nous ne pouvions pas l'accuser de psychorigidité pour employer un mot aujourd'hui à la mode. Il est parti à la fin des années 80 d'un cancer de l'estomac alors qu'il n'avait pas soixante ans et qu'il accusait la cuisine du Frère économe de lui donner des aigreurs. Il venait de Belle-Île et il a été enterré là-bas, dommage que je n'aie jamais pris le temps d'aller lui donner le bonjour en laissant une fiasque de whisky sur sa tombe, il aurait certainement été capable de se lever pour la siffler avant le passage du gardien du cimetière en bon amateur qu'il était !

Cela faisait trois mois qu'elle vivait chez Gwen dans la chambre d'amis qui avait vu sa virginité se faire la belle. Elle partageait les repas familiaux et se sentait épaulée par les parents de son amie, discrets et efficaces. La rareté des résidences étudiantes dans la ville de Rennes avait conduit le père de Gwen à louer deux chambres près du parc du Thabor, un quartier plus accueillant que celui de la faculté des lettres en pleine mutation. Même si elle demeurait officiellement à la charge de sa mère, elle la devinait en grande difficulté et ne voulait rien lui demander. Elle trouverait un travail dès son arrivée en ville et rembourserait le père de Gwen, c'était une question de fierté, puis elle espérait une bourse d'études qui ne ne devrait pas lui être refusée compte tenu de sa situation. Parfois, elle devait se rendre à la gendarmerie pour complément d'enquête et elle soignait tout particulièrement sa tenue vestimentaire de façon à donner l'image d'une étudiante sérieuse et responsable. On lui posait des questions sur l'attitude de sa mère et elle rejetait absolument la complicité de celle-ci en la justifiant par une soumission au père tout puissant qui faisait vivre la famille. Elle lui pardonnait presque son silence mais ne souhaitait pas la rencontrer car elle n'en avait pas le courage et préférait s'isoler. L'administration ne la comprenait guère, on lui répondait que si sa mère n'avait rien à se reprocher, pourquoi la rejeter puisqu'elle avait gardé l'autorité parentale ? Elle vivait mal ce conflit intérieur et avait tendance à se refermer sur elle-même malgré le soutien de Gwen et la gentillesse de ses parents.

Elle avait hâte de retrouver Joël dimanche mais ne voulait pas le perturber avec ses problèmes affectifs, préférant si possible un bon film à l'évocation de toute cette merde qui lui donnait des nausées. Elle venait de partager le dîner du soir avec ses amis et Gwen avait filé chez le beau Tristan pour écouter Ferré chanter *Franco*

*la Muerte**, titre sorti récemment qui emballait les incondtionnels. Elle décida de faire un tour à vélo, prévenant les parents de son amie pour qu'ils ne s'inquiètent pas et elle prit tout naturellement la route de Blanec pour la première fois depuis juillet. La soirée était douce et il faisait encore grand jour. Elle ne savait pas très bien pourquoi elle se rendait là-bas, sa sœur et son beau-frère n'avaient pas daigné prendre de ses nouvelles depuis les événements et ils n'auraient pas apprécié une visite surprise. Elle prit le chemin de la ferme, distinguant la 404 de son père toujours stationnée sous le pommier en se disant qu'elle allait y rester longtemps. Cachant son vélo derrière un talus et s'approchant doucement du corps de ferme un peu comme une voleuse, elle se reprocha sa stratégie sans avoir le courage d'y changer quoi que ce soit. Un léger bruit la fit se retourner et elle aperçut Dingo qui l'observait sans oser l'aborder comme si une absence de trois mois avait fait d'elle une étrangère et elle s'accroupit les larmes aux yeux en l'appelant doucement. Il devait se passer quelque chose dans sa grosse tête de matou car il se décida à l'approcher et à se laisser caresser. Il resta là quelques minutes puis fonça d'un seul coup dans les fourrés, tout à la protection de son territoire où il avait certainement dû flairer un intrus. Elle se releva, s'approchant de la fenêtre donnant sur la cuisine où elle découvrit sa mère assise à la petite table devant une revue qu'elle ne lisait pas. Elle avait maigri et fixait le mur un peu bêtement comme si elle s'extrayait de la réalité des choses, une forme étrange de méditation qui n'avait rien de serein et semblait la miner. Il aurait suffi de presque rien, une avancée vers la porte en criant : « Ouvre, maman, c'est moi ! » et tout aurait changé mais elle ne le pouvait pas, restant scotchée à cette maudite fenêtre qui ne voulait plus la lâcher. Elle mit du temps à reculer et les larmes explosèrent alors qu'elle reprenait sa bicyclette, une détresse insondable d'enfant qui avait tout perdu et qui resterait à jamais marquée par ce passé sordide qu'elle allait traîner derrière elle pendant des années et dont elle ne se sortirait peut-être jamais... En arrivant chez Gwen elle se rinça le visage, il lui fallait faire bonne figure et effacer les stigmates de cette crise passagère. Le temps n'était plus aux regrets, elle devait s'en convaincre et aller de l'avant. Son amie n'était pas rentrée, elle en profita pour gagner sa chambre, observant la place où des touristes s'extasiaient devant la Vieille Tour. Elle s'endormit sans trop de difficulté, juste une petite migraine sans importance.

Le lendemain, elle fut très surprise de voir programmé *au Jeanne d'Arc* le film de Bergman *La Source** en version originale mais elle ne cacha pas sa déception en voyant l'interdiction aux moins de 18 ans ! Elle ne savait pas pour Joël mais pour elle c'était cuit car elle n'atteindrait cet âge que le mois prochain. Et merde, si besoin était, ils allaient tricher comme elle l'avait fait pour *Psychose* en

présentant une carte d'étudiante prêtée par une amie compréhensive sauf qu'aujourd'hui, elle ne disposait plus de ce passe-droit bien commode... Alors comment faire ? Supplier ? dans cette salle pour familles de bonnes réputations, ils risquaient de passer pour des adolescents pervers en quête de sensations malsaines... La critique ne parlait-elle pas d'une des pires scènes de viol de l'histoire du cinéma ? Et si on la reconnaissait ? Si elle entendait des gens dire : « Vous voyez la fille, là ? C'est celle qui... », elle en serait mortifiée ! Pourtant elle voulait absolument voir ce film et elle comptait sur Joël pour qu'il trouve une combine en admettant qu'il ait l'âge légal. Faire du charme à la caissière ou se faire passer pour des Suédois en voyage de noce en Bretagne ? Heu... Sans doute valait-il mieux éviter ce genre de délire et tenter d'obtenir un passe-droit en raison de la proximité de ses 18 ans...

Elle se promena un peu en ville où quelques touristes arpentaient les petites rues pavées. Un groupe de musiciens se produisait sur la place du Martray, des Péruviens ou des Équatoriens, enfin des gens de là-bas car ils avaient des têtes un peu comme celles de l'album *Le Temple du Soleil** qu'elle venait de lire. Beaucoup de spectateurs les observaient bizarrement, se demandant sans doute comment ces basanés étaient arrivés là. La musique était syncopée, les tambourins et instruments à cordes se taillant la part du lion et elle eut un sourire en imaginant les badauds conviés à une Diablada même si l'assistance n'en avait pas le profil. Les hommes à l'estomac proéminent auraient eu du mal à porter le lourd costume des démons et les dames fortes à endosser celui des anges constitué d'un haut blanc-argenté bien ajusté et d'une minijupe. Elle s'attarda le temps d'un morceau de musique, déposant son obole dans la coupelle et elle eut droit au sourire d'une fille portant chapeau et flûte sans bec. Ses pas la portèrent tout naturellement vers le port et elle jeta un coup d'œil au banc habituel qui accueillerait ses fesses dimanche en attendant Joël. Les bateaux de pêche rentraient au bercail et elle pensa à Jacquot et à la vie louche qui vous faisait vous lever le matin avec pleins de projets en tête et finir le soir en menu dégustation pour crabes affamés. Dans une dizaine de jours elle serait à la faculté et s'il lui fallait travailler les fins de semaines, ce qui était probable, elle ne verrait plus son ami. Ils avaient donc l'obligation de faire l'amour dimanche mais les parents de Gwen restant à la maison, ils allaient devoir faire preuve d'ingéniosité dès la fin du film pour dénicher un coin propice à leurs ébats.

Elle s'était vêtue comme il aimait, jean taille basse et chemisier mauve et quand elle le vit s'approcher avec sa démarche de garçon timide, elle eut une bouffée de tendresse. Il faudrait pourtant qu'elle lui dise de ne pas toujours marcher

tête baissée car c'était vraiment dommage de ne pas regarder en face avec d'aussi beaux yeux bleus. Et puis également porter un tee-shirt ou une chemisette à la place de sa sempiternelle chemise à carreaux fermée jusqu'au cou. Ils se sourirent et elle attaqua tout de suite :

— Bonjour mon amour ! Tu n'as pas trop chaud ? Et combien as-tu trouvé de billets de mille entre l'école et le port ?

Il avait bien compris la critique mais ne se démontra pas, préférant répliquer :
— Salut ma belle ! Trop chaud ? Bah non, mais j'ai eu beau flairer le sol, je n'ai pas trouvé assez de billets pour partir au Paraguay ! Cache ton ventre et fais moi une petite place.

Il l'embrassa longuement. Elle aimait cette façon qu'il avait d'aspirer ses lèvres tout en baladant sa main à la limite de la raie des fesses. Elle lui parla de son désir de voir le film de Bergman mais précisa qu'il allait falloir ruser pour entrer puisqu'elle n'avait pas 18 ans. Il répondit en souriant que cela ne le concernait pas et qu'il trouverait bien une solution pour elle. Ils se sont levés et elle lui a demandé innocemment :

— Tu as pris les capotes ?

— Je me suis fait avoir l'autre jour chez ton pote, alors aujourd'hui je me suis dit que... Sans savoir cependant où nous allons pouvoir nous poser... Au ciné, ça risque d'être un peu compliqué !

— Bah, avec ce beau temps, il y a toujours une solution. Je me suis vêtue légèrement.

Il avait bien évidemment compris l'allusion et ils se sont dirigés vers le cinéma où la caissière épluchait avec attention les cartes d'identité des jeunes spectateurs.

— Merde, je suis cuite...

— Attends, je vais dire bonjour à Loïc, un externe qui est en troisième année.

Le dénommé Loïc était un barbu qui ressemblait à Tristan. Il les salua avec un grand sourire en faisant des bulles avec son chewing-gum.

— Salut Job, bonjour Mademoiselle. Vous venez voir le film ? Moi je l'ai déjà vu deux fois, vous n'allez pas regretter ! Notez bien que j'ai de la chance, c'est mon père qui gère la salle.

— Cela me gêne de te demander ça mais ma copine n'aura 18 ans qu'au milieu du mois prochain... tu penses que...

— Ne t'inquiète pas, j'en parle à Tiphaine. Donnez-moi votre carte, Mademoiselle.

Il se dirigea vers la jeune femme à qui il fit du charme. Il n'y avait évidemment aucun problème précisa-t-il en lui rendant le document. Ils l'ont

chaudement remercié, la salle était déjà presque pleine et ils prirent place auprès d'un couple de touristes qui parlaient dans une langue bizarre, « sans doute du suédois », lui a dit Joël.

Le film l'a subjuguée. La scène du viol de Karin était insoutenable mais la vengeance du père franchement abominable. Les spectateurs étaient mal à l'aise et personne ne pipa mot à la fin du film. Joël était emballé et ils retrouvèrent Loïc qui fumait une cigarette à la sortie. Ils échangèrent quelques mots avec difficulté, l'émotion était palpable et elle a senti ses yeux se mouiller. La foule avait déserté le hall et même Tiphaine avait plié bagages. Loïc lui a demandé où elle étudiait puis elle a laissé parler sa détresse en lui expliquant qu'elle et Joël c'était fini, qu'elle allait partir et qu'ils ne se reverraient plus. Il a paru sincèrement embêté et elle pensa qu'il avait parfaitement compris leur souci du moment puisqu'il leur a proposé de prendre un peu de repos dans le cagibi jouxtant la cabine de projection. La séance du soir ne commençait qu'à 21 heures, il leur appartiendrait de sortir par la porte de secours une fois leur petite affaire terminée, personne ne viendrait les déranger là-dedans et surtout pas son père qui venait de partir pour son tournoi de bridge. Elle a regardé Joël et ses yeux l'ont supplié d'accepter. Loïc a paru ravi et leur a ouvert le local. Ce n'était pas une suite dans un hôtel de luxe mais la belle petite banquette rouge les invitait à l'essayer sans plus tarder. Loïc était à peine remonté dans ses appartements qu'elle avait déjà viré jean et chemisier pendant que Joël se battait avec les boutons de sa grosse chemise Original Penguin. Elle s'est retrouvée nue comme un ver en quelques secondes et le feutre élimé de la banquette lui a gratté les fesses. L'étroitesse du cabanon les a fait rire, Joël a même failli chuter en retirant son pantalon et plusieurs rouleaux de papier hygiénique lui sont tombés sur la tête pendant qu'il extrayait les capotes planquées sous son mouchoir made in Berry, percale garantie. Comme il n'appréciait que moyennement son ironie il a exigé une fellation mais il a vu des yeux écarquillés d'horreur qui fixaient le plafond bas d'où descendait une énorme araignée noire prête à se laisser choir sur les seins de Gaëlle dont la bouche immensément ouverte cherchait en vain sa respiration. Il l'a tirée juste au moment où le monstre se laissait glisser sur la banquette rouge et se précipitait dans un interstice providentiel, probablement aussi effrayé que sa victime offerte sur l'autel de la débauche ! Ils se sont étalés sur le sol tandis qu'une nouvelle pile de rouleaux de papier hygiénique suivait le mouvement et que balais et plumeaux entraient dans la danse en s'éparpillant dans l'étroit gourbi. Gaëlle n'a pas mis longtemps à se rhabiller compte tenu de ce qu'elle portait mais il a pris tout son temps pour rajuster ses épaisseurs en la traitant de chochotte émotive. Il était encore en slip qu'elle avait déjà quitté le local, tremblante et mortifiée. Il a soigneusement rangé ustensiles de ménage et produits d'entretien mais il a failli

oublier les capotes qui avaient glissé sous la banquette et il a pensé au gentil Loïc qui aurait eu bien du mal à en expliquer la provenance à son gérant de père ou à Joseph, le projectionniste qui prenait sans doute un peu de repos dans le gourbi entre les séances. Elle avait envie de pleurer en retrouvant la rue ensoleillée mais il l'a gentiment consolée en lui disant que l'araignée du soir était porteuse d'espoir et que cette traumatisante visite n'était qu'une invitation à tisser eux-mêmes leur destin. Elle n'a pas été convaincue mais elle a décidé de se comporter comme une grande fille en raccompagnant son ami tandis que le bleu du ciel virait brutalement au mauve de son chemisier. Il ne faisait pas froid mais elle a frissonné en se serrant contre lui jusqu'à la petite plage. Ils ont peu parlé du film, les images violentes se télescopaient dans sa tête et elle avait de vagues nausées alors que lui en redemandait, prévoyant une cure de Bergman lorsqu'il serait à Paris. Ils se sont assis sur le sable, elle aurait aimé lui dire pleins de choses mais elle avait la gorge nouée et s'est réfugiée dans la contemplation de son nombril. « Tu verras qu'un jour quelqu'un inventera un bijou pour embellir cet endroit » lui a-t-il lancé avec un sourire mais elle s'est sentie mal à l'aise à l'idée qu'on puisse accrocher une breloque dans un endroit aussi sensible alors il lui a pris la main et elle l'a enfin remercié pour ses lettres et le soutien qu'elles lui avaient apporté. « Nous allons nous revoir, a-t-elle ajouté, Rennes n'est pas bien loin et il me sera facile de voyager avec Gwen qui a prévu de rentrer à la maison chaque samedi. » Il a paru tranquilisé et ils ont pris le chemin creux jusqu'à la grille de l'école. Elle avait une vague migraine et se répétait sans cesse : « Pas pleurer, hein, pas pleurer ». Il restait silencieux en lui prenant les mains et ils se sont séparés dignement, pas de larmes ni de mots au romantisme décadent. Même que la morosité ne s'est pas invitée sur la route du retour et qu'elle a beaucoup amusé Gwen en lui racontant sa rencontre avec une veuve noire qui faisait de l'escalade !

Elle allait devoir récupérer quelques affaires avant son départ à Rennes et se trouvait face à une difficulté majeure qui consistait à ne pas croiser sa mère. Elle avait été informée des heures de parloir dans la prison où son père avait été incarcéré et le mardi était la journée où le créneau horaire était le plus étendu. Elle supposait donc que sa mère s'y rendait ce jour-là, probablement en voiture avec Soizic. Depuis son hébergement, elle vivait de la générosité des parents de Gwen qui lui avaient acheté des vêtements et tout ce qu'il fallait pour avoir une vie sociale normale mais elle souhaitait faire le tri dans tout ce qui restait en n'emportant que les essentiels. En aucun cas elle ne s'encombrerait des robes et chaussures sophistiquées offertes par son père. Un jean's ou deux et tout irait bien... quelques disques évidemment et l'appareil pour les faire tourner mais aussi les livres qu'elle avait aimés et surtout le magnéto à K7 qu'elle n'abandonnerait jamais parce qu'il

était en partie l'artisan de sa victoire. Quelques photos de Dingo chaton... Elle l'avait laissé tomber mais il n'était pas malheureux avec sa mère ; que deviendrait-il dans une petite chambre d'étudiante en ville, lui qui avait l'habitude des grands espaces ? Il vivrait là une belle vieillesse pour quelques années encore, puis il choisirait d'autres équipages pour l'accompagner au cours de ses nombreuses vies successives. La messe était dite et elle en parla au père de Gwen qui accepta de la véhiculer ce prochain mardi.

Ils se rendirent à Blanec en début d'après-midi et elle descendit de voiture avant d'entrer dans la cour afin de s'assurer que la voie était libre et que la clé se trouvait bien sous le pot de géraniums posé près de la porte. La maison lui parut mal entretenue, pas du tout à l'image de sa mère, reine du balai et du plumeau. Une assiette sale traînait dans l'évier et plusieurs mouches de bonne taille se disputaient un morceau de viande probablement destiné à Dingo. Rien n'avait été touché dans sa chambre et elle remplit deux valises que le père de Gwen plaça dans le coffre de la voiture. Tout le reste allait dormir là jusqu'à ce qu'un jour quelqu'un décide de faire le grand ménage. C'est quand elle quitta la maison qu'elle avait pris soin de refermer qu'elle vit Dingo qui l'observait de loin comme s'il avait compris qu'une page venait de se tourner dans sa vie de matou. Il ne se contentait pas de l'interroger du regard, il plantait véritablement ses yeux dans les siens comme pour lui reprocher son attitude, cette façon de faire qu'il désapprouvait. Cela ne dura pas bien longtemps, il s'éloigna ensuite dignement vers la grange sans se retourner. Elle resta là un instant, figée sur le seuil inondé de soleil à sangloter doucement devant le père de Gwen qui restait silencieux.

La fin octobre approchait et les festivités du baptême auraient lieu début novembre. Mon carnet de punis s'était bien enrichi mais un nom revenait presque chaque jour : Le Michel. Le gaillard était un grand con qui persécutait ses copains de bleusaille en les intimidant et en dévorant les frites de toute la tablée au déjeuner du dimanche. Il buvait la quasi totalité de la bouteille de vin et avait un tic très désagréable qui consistait à se gratter les couilles tout au long du repas. Qu'il se tripote les burnes, il n'était certainement pas le seul à le faire et le Grand Mât avait décidé qu'il ne pourrait pas être puni pour ce grattage intempestif des parties, que cela ne suffisait pas pour envoyer un gars en balade dans la vase de l'étang. Par contre, sa méchanceté naturelle ne lui vaudrait pas l'indulgence des autres et il cavalcadait largement en tête devant un certain Le Bihan qui avait la fâcheuse habitude de pisser partout ! Pas au lit mais sur les fleurs, dans les plates-bandes du sous-directeur qui avait failli avoir une attaque et même certainement dans les couloirs où je repérais de grandes flaques que je prenais pour de l'eau au hasard de mes fonctions de maître des horloges. Le Grand Mât disait qu'il ne le faisait peut-être pas exprès, que c'était une espèce de maladie mais beaucoup d'élèves n'appréciaient que très moyennement de patauger dans le liquide douteux et les femmes de ménage levaient les bras au ciel en reniflant leurs serpillières. Il y avait bien aussi un Rigodon qui se disait fils naturel d'un candidat à l'élection présidentielle et qui saoulait tout le monde avec ses origines aristo mais là encore, le Grand Mât restait pensif, car imaginez que ce Rigodon-là dise vrai, nous aurions bonne mine à le sanctionner ! Bref, Le Michel serait le client idéal pour le cercueil et il n'y avait pas à revenir là-dessus. Certaines épreuves méritaient aussi d'être repensées car ramper dans l'égout n'était pas très hygiénique et il fallait trouver autre chose. J'ai suggéré les pneus de voiture suspendus à une branche bien solide que le néophyte devrait

traverser mais le Misaine s'est montré inquiet pour les clients trop gros susceptibles de rester coincés. Le Grand Mât m'a demandé de repérer d'éventuels poids lourds mais je lui ai répondu que ce pauvre Jacquot battait tous les records et qu'aucun autre gros volume n'aurait pu rivaliser avec lui. Quatre pneus entreposés à Bethléem feraient donc l'affaire mais il fallait l'accord du directeur pour cette nouvelle épreuve et le grand Sam fut chargé de cette démarche un peu compliquée dans la mesure où le Frère était lui même du genre enveloppé ! L'ordre du jour étant épuisé, le Grand Mât a levé la séance et Piche a déclaré que faire travailler ses méninges lui avait donné soif et qu'un punch s'imposait.

La bleusaille n'a pas eu de chance en ce dimanche d'intronisation qui suivit la messe ; le terrain était particulièrement boueux et une petite pluie fine à la mode de Bretagne trempait le parcours sans pour autant décourager l'assistance qui attendait l'arrivée des néophytes. Les professeurs étaient au complet et le crâne chauve de Lafleur luisait comme une boule de billard fraîchement sortie de son étui. Le polytechnicien portait son éternelle casquette de marin et le Corse son chapeau de mafieux. Le Frère directeur était engoncé dans un ciré vert qui lui donnait des allures de Bibendum et le sous-directeur jetait autour de lui des regards furibonds comme s'il rendait les spectateurs responsables du mauvais temps. Ils sont arrivés à la queue leu leu, précédés du grand Sam dans le rôle du geôlier et encadrés par Auguste et Piche qui jouaient du tambour. Comme chaque semaine face au perron du château, a été célébré le lever des couleurs sauf que Marco qui en était chargé s'est trompé de corde et a failli grimper en haut du mât à la place du drapeau... Nous avons entendu le rire clair du dénommé Le Michel qui nous a conforté dans notre choix. Les malheureux bleus n'étaient vraiment pas frais en sortant du tunnel où les plumes d'anciens oreillers célébraient leur union avec la colle de pâte et l'épreuve des pneus fut particulièrement appréciée sans incident notable sauf qu'un compétiteur y laissa son pantalon. Le grand Sam n'apprécia que moyennement une réflexion de Piche qui le montrait du doigt en prétendant que vu sa longueur, il aurait pu faire la traversée des quatre pneus en une seule fois. Le parcours se termina devant l'étang et la colonne se figea dans l'attente du verdict pendant que deux anciens portaient le cercueil recouvert du drapeau. L'eau saumâtre n'invitait pas à la baignade et les visages se décomposaient un peu. Roulement de tambour orchestré par Auguste et Piche tandis que le Misaine extrayait des rangs le pauvre Le Michel dont la chevelure s'ornait d'un duvet pâteux, cadeau du passage dans le tunnel. Il faisait beaucoup moins le fanfaron à la lecture par mes soins de l'acte d'accusation alors que l'assistance faisait semblant d'être catastrophée par l'énoncé des charges : élément perturbateur qui a dévoré toutes les frites de la tablée le

dimanche 4 octobre et bu la quasi totalité de la bouteille de vin le dimanche suivant, privant ainsi les autres convives des petites douceurs qu'ils attendaient avec impatience depuis une semaine. Les anciens poussaient des cris d'horreur en baissant les pouces vers le sol tandis que le polytechnicien disait à qui voulait l'entendre que les bizutages n'était plus ce qu'ils étaient de son temps. Nouveau roulement de tambour quand Le Michel s'allongea dans la boîte rembourrée ornée du drapeau breton et lente descente aux enfers pendant qu'une chorale improvisée interprétait *le Requiem* de Mozart et que l'un des porteurs se plaignait du poids du condamné. « Forcément, a braillé la foule, avec tout ce qu'il a dévoré ! » Le châtiment enfin avec le jet calculé du cercueil tandis que Le Michel poussait un cri d'effroi. Puis évidemment comme d'habitude, la boîte reposant sur le lit de vase tandis que les spectateurs se désolaient, demandant à ce que la prochaine corvée soit un curage en règle de l'étang afin d'éviter que que la main de Jésus ne persiste à se poser sur d'aussi horribles mécréants. Le Michel n'en revenait pas, il était aussi sec qu'en entrant dans l'eau et pérorait en se frappant les pectoraux de ses deux poings comme un gorille. Heureusement que le geôlier sauva l'honneur des anciens en déséquilibrant la boîte avec une perche afin que le condamné soit enfin amené à boire le bouillon au lieu de ridiculiser l'institution. Il n'était pas bien beau à voir en sortant et pas très fier non plus et il fila vers les douches sans demander son reste tandis que l'assistance applaudissait le grand Sam. Quand Le Michel fut invité à boire l'eau salée et à déguster son varech, il ne paraissait pas très à l'aise et le Grand Mât déclara que ce dimanche au moins ses voisins de table auraient de quoi manger et boire. Ce fut d'ailleurs un excellent repas, deux bouteilles de vin s'il vous plaît, du blanc et du rouge, crevettes fraîches et poulet rôti frites et je me suis bâfré pour me consoler de l'absence de Gaëlle. La pluie avait d'ailleurs cessé après le repas et je suis allé faire un tour en solitaire à la petite plage, me posant à l'endroit discret où le mauvais temps avait contrarié nos projets. Où en était Gaëlle aujourd'hui ? Avait-elle rejoint Rennes ? Le messenger dormait en eau profonde et personne ne pouvait me renseigner. J'ai croisé Marco qui venait prendre le soleil ; il avait réussi l'examen et se rendait compte après la rentrée que la marine ne l'attirait plus. Il ferait donc une quatrième année pour rien et s'inscrirait en licence de lettres l'année prochaine car il était tenté par le professorat. Il ne regrettait pas cette année inutile, trouvant que l'ambiance de l'école méritait largement d'y perdre son temps scolaire même si ses parents comme les miens n'étaient pas particulièrement fortunés. C'était une époque bizarre où nous pouvions nous permettre d'être égoïstes car les bourses d'études étaient élevées et maintenues pour les redoublants méritants.

Dans ces années-là, la marine marchande connaissait une période d'extension après un passage difficile mais paradoxalement le nombre de navigants diminuait à cause de l'automatisation des navires qui s'annonçait. La décolonisation avait également limité les déplacements des cargos et les élèves qui le souhaitaient avaient de plus en plus de mal à trouver des compagnies acceptant de les former. La plupart des pilotins se prélassaient sur les ponts des navires durant les stages et évoquaient plus volontiers leurs escapades dans les ports que les exercices pratiques qui leur avaient été proposés. Comme nous l'avions constaté lors de notre voyage à Saint-Malo, la fréquentation des débits de boissons se portait bien et les marins entretenaient largement leur réputation de chaud lapin qui leur attribuait une femme dans chaque port. C'était peut-être aussi pour cela qu'il y avait des défections d'élèves en cas de réussite au bac. Le métier semblait moins attractif et la sélection se faisait assez naturellement selon les régions d'origine des candidats, ceux du bord de l'eau allant au bout de leurs études alors que les gars de la terre changeaient d'orientation après l'examen en donnant une préférence au professorat. C'est vraiment là que j'ai pris conscience des méfaits d'un emballement professionnel mal maîtrisé. Ces officiers qui étaient venus dans mon collège au milieu des champs pour faire la promotion du métier avaient plus vanté le prestige de l'uniforme que les difficultés d'adaptation et en observant les copains, je constatais que les gars des villes n'étaient pas plus à l'aise que le petit paysan berrichon. En fin d'année, j'allais de nouveau être angoissé à l'approche du bac mais il fallait absolument que je le décroche. Il ne serait plus question de se planquer au pays en prétendant que la communication passait mal, peut-être même que je resterais à l'école entre l'écrit et l'oral éventuel. Au niveau scolaire, j'en étais au même point que l'année précédente, l'orthogonalité dans l'espace m'apparaissant au moins aussi complexe que les problèmes existentiels du nitrate d'ammonium. Autant dire plus simplement que j'avais du souci à me faire ! Je suis rentré de ma promenade de mauvais poil et le grand Sam a braillé que le célibat ne me réussissait pas.

Nous avons commencé à parler des représentations théâtrales de juin prochain. Pourquoi ne pas sortir du registre comique et présenter une pièce plus sérieuse sur les deux prévues au programme ? Peut-être une tragédie classique, proposa Piche sauf qu'Auguste lui rétorqua que si son pote se lançait là-dedans, il lui faudrait bien dix ans pour apprendre son rôle ! Mortifié par l'histoire des pneus, le grand Sam l'a montré du doigt en s'esclaffant mais Piche n'était pas rancunier et s'est mis à rire avec tout le monde. Après réflexion, l'idée a été abandonnée car les gens venaient là pour se distraire et pas pour pleurer et il valait mieux revenir aux

auteurs de pièces comiques. Notre metteur en scène ayant quitté l'école, il fallait trouver un remplaçant ce qui n'était pas chose facile encore que Marco pourrait très bien assurer cette fonction. Il accepta avec enthousiasme et suggéra même deux œuvres pas trop longues où les rôles féminins étaient peu nombreux : *Amour et Piano* de Feydeau et *Boubouroche* de Courteline*. Chacune de ces pièces n'avait qu'un seul rôle féminin, c'était donc parfait mais il fallait maintenant trouver les acteurs. C'est alors qu'il m'est venu une idée : depuis le baptême, Le Michel avait perdu de sa superbe et traînait lamentablement son spleen dans les cours en se grattant les burnes à longueur de récréations. Le gars avait purgé sa peine et personne ne s'en plaignait depuis ; peut-être pourrait-on lui donner sa chance en lui proposant un rôle ? Le Grand Mât leva les yeux au ciel pendant que le grand Sam se tordait de rire.

— Mais mon pauvre Job, le départ de ta Gaëlle t'a complètement décervelé ! Imagine Le Michel se grattant les couilles sur scène devant les frangins !

— Oui mais nous pourrions peut-être lui donner un rôle de femme, ça serait déjà moins gênant, risquai-je timidement.

— Je pense que Job a une bonne idée, lança Marco. Certes, il est un peu baraqué mais côté visage et chevelure, il a une apparence féminine. Il pourrait sans doute camper Adèle, la maîtresse de Boubouroche. Une roublarde que je voyais plutôt menue mais enfin...

Aucun de nous n'ayant lu la pièce, personne ne pouvait contester les suggestions de Marco. Le Grand Mât me proposa de voir l'intéressé et d'en parler avec lui mais si par malheur il acceptait, je porterais l'entière responsabilité de ce choix s'il s'avérait désastreux. J'ai accepté le marché alors que les copains hochaient tristement la tête en se demandant quelle mouche m'avait piqué.

J'ai rencontré Le Michel le lendemain soir au gymnase alors que sa classe s'entraînait pour un match de basket. Il était seul sur son banc à se gratter les couilles et m'a regardé venir avec une certaine appréhension. Quand je lui ai demandé si je pouvais m'asseoir, il s'est décalé d'un bon mètre, ne comprenant manifestement pas le motif de ma venue et m'a jeté un regard en biais comme un animal craintif. J'avais peine à reconnaître dans ce garçon esseulé le trublion des premières semaines qui faisait tout pour qu'on le remarque. Quand je lui ai demandé si ça allait, il m'a regardé d'un air ahuri avant d'acquiescer d'une voix chevrotante qu'on eût dit sortie du coffre d'un vieillard catarrheux. Merde... côté personnage de fiction, il ressemblait plus au vieil homme grabataire du roman de Samuel Beckett *Malone meurt** où l'intéressé consigne dans son journal sa décrépitude physique et

psychologique qu'à la rusée maîtresse de Boubouroche ! Je me suis demandé si j'avais bien fait de vouloir lui donner sa chance mais je me suis lancé :

— Nous organisons des représentations théâtrales en ville et nous recherchons des acteurs. Ça te dirait ?

Il m'a regardé comme si je descendais de la planète Mars.

— Heu... pourquoi moi ?

— Nous cherchons des gars qui ont des têtes de gonzesses, donc ce serait pour tenir le rôle d'une fille...

J'ai pensé qu'il allait se lever et quitter le gymnase mais il a continué à me regarder bizarrement.

— Parce que tu trouves que moi j'ai une tête de gonzesse ?

Putain... j'ai eu peur qu'il me rentre dans le lard et j'ai noyé le poisson.

— Mais non, mais un bon acteur sait tenir n'importe quel rôle. Le tien ne serait pas celui d'une femme soumise mais au contraire, celui d'une femme rusée qui trompe son amant avec d'autres et qui lui fait croire qu'elle est fidèle.

— Ouais ben faut que je réfléchisse...

— Réfléchis pas trop longtemps quand même ! Reviens me voir dans la semaine. A part ça, tu tires une drôle de gueule ! T'as des problèmes ici ?

— Non, ici ça va. Depuis le baptême, je me tiens à carreau... C'est chez moi que ça se passe mal : mon père frappe ma mère et elle ne veut pas en parler. Moi ça me bouffe...

Merde alors... j'avais le chic pour tomber sur des cas désespérés !

— Tu viens de loin ?

— J'habite en ville mais j'suis pensionnaire pour ne pas assister à leurs empoignades.

— Putain, il faut absolument que tu parviennes à convaincre ta mère de déposer plainte ! Tiens, moi je vais te dire : au début de l'été, ma copine a envoyé son père en taule parce qu'il la cognait ! Ça s'est passé à Blanec.

— Oui, j'ai lu ça dans le journal. Mais parce que cette gonzesse, c'est ta copine ?

— Ben oui... Au début elle ne me disait rien, toujours bien sapée et paraissant heureuse. Et puis un jour elle m'a tout raconté. Je te le répète : à Noël tu vas chez toi et tu accompagnes ta mère à la gendarmerie ; tu dis avoir été témoin de scènes de violence et crois-moi, ton vieux, il va dégager vite fait bien fait ! Bon moi maintenant il faut que j'y aille, viens me voir dès que tu as réfléchi.

Quand je l'ai quitté, il avait repris un peu d'assurance et j'ai eu l'impression que j'allais le revoir dans les prochains jours. Tout le temps que je lui avais parlé, il ne s'était pas gratté les couilles et j'en ai déduit que c'était nerveux, un tic entretenu

par ses problèmes familiaux en quelque sorte et qui se manifestait quand il tentait de les ignorer en roulant des mécaniques ; comme quoi là encore, il ne fallait pas se fier aux apparences !

Il est revenu, Le Michel ! Dès le lendemain, il furetait du côté de l'étage des anciens et les copains le regardaient avec méfiance. C'était juste pour me dire qu'il était d'accord et j'en ai éprouvé une belle satisfaction. Comme l'avait suggéré Marco, le rôle de la maîtresse de Boubouroche pourrait lui convenir même si un metteur en scène chevronné aurait sans doute rejeté sa candidature sous prétexte que son physique ne cadrerait pas avec l'esprit de la pièce. Concernant le rôle de Lucile dans *Chat en Poche*, un grand gaillard au piano déguisé en femme ne donnerait pas une image romantique de la jeune fille de bonne famille. Il fallait bien choisir et j'ai dit au postulant qu'il aurait le texte dans un jour ou deux, à charge pour lui de se familiariser avec le rôle d'Adèle. Si le Grand Mât avait encore des doutes, les autres semblaient favorables et le grand Sam a même reconnu que Le Michel n'avait plus sa gueule de sac de frappe comme à son arrivée à l'école.

Marco a décidé que je jouerais le rôle d'Edouard dans la pièce de Feydeau. Un riche jeune homme venant de Toulouse frappe à la porte d'un appartement où il pense trouver une certaine madame Dubarroy, actrice légère... Il s'est malheureusement trompé d'adresse et va être reçu par une jeune fille qui attend son professeur de piano. Plusieurs quiproquos vont naître de ces méprises, chacun des personnages ayant la certitude qu'il a devant lui la bonne personne. Il fallait maintenant trouver un garçon fluet et très efféminé pour le rôle de Lucile et j'ai pensé à un élève de seconde que j'avais parrainé pour le baptême, un blondinet qui aurait tout à fait le physique de l'emploi une fois grîmé. Il a accepté tout de suite, restait le valet Baptiste à dénicher et Piche nous est apparu comme l'acteur idéal, choix conforté par le grand Sam qui a qualifié le domestique de personnage mal dégrossi avec une intelligence inférieure à la moyenne... L'autre ne s'est pas vexé, il était tout heureux de faire partie de la troupe et il nous a rincé les papilles avec un planteur dont il avait le secret.

La pièce de Courteline était plus longue, deux actes avec un décor changeant. Une salle de café d'abord où quatre amis jouent à la manille ; parmi eux, Boubouroche, homme faible qui offre à boire et entretient une maîtresse, Adèle. Un consommateur âgé va le prévenir que celle-ci le trompe et c'est furieux qu'il se rend chez elle pour y débusquer l'amant, André. Il finit par le découvrir caché dans un bahut mais Adèle arrive à lui faire croire qu'il ne s'est rien passé. Boubouroche gobe tout et s'en prend au vieux monsieur qui lui a raconté des histoires. Pas moins de huit personnages dans cette pièce car s'ajoutaient à ceux déjà cités le garçon de café et trois joueurs de cartes. Le p'ti Sam accepta le rôle du vieux monsieur et Marco

celui de Boubouroche tandis que le grand Sam jouerait Potasse, un camarade de bistrot proche du personnage principal. Nous dénichâmes dans la classe trois autres joueurs de manille et un serveur qui voulaient bien compléter la brochette pour nous rendre service à condition que leur présence sur scène soit de courte durée.

Le professeur de français proposa de nous procurer les œuvres, à notre charge de recopier les textes à la main. L'école disposait d'une machine à polycopier à alcool pour les reproduire et je me portai volontaire pour écrire les originaux dimanche après-midi puisque je n'avais plus d'amie à visiter. Restaient les décors, les costumes, la tenue de la buvette et la tombola à organiser. Plus de Jacquot pour vanter la coupe des bikinis minimalistes, il faudrait trouver un familier des boutiques de la ville pour démarcher les commerçants. Tenir la buvette ne posait pas de problème car les candidats étaient nombreux. Les costumes de l'an passé pourraient servir ainsi que certains décors.

J'ai passé tout le dimanche à recopier les textes, les copains me flattaient en disant que j'avais la plus belle écriture du moment. Nous avons convoqué tous les acteurs en début de semaine et je me suis demandé si Le Michel allait venir mais il était bien là et il ne s'est pas gratté les couilles une seule fois pendant la présentation des pièces. Il avait même l'air ravi d'endosser le rôle d'Adèle pourtant riche en répliques. Le grand Sam s'est demandé comment il allait pouvoir retenir tout ça et Piche lui a conseillé d'apprendre son rôle en offrant chaque soir un verre au ranch pour se mettre vraiment dans la peau du joueur de manille assoiffé. J'ai demandé à mon filleul s'il se sentait capable de tenir le rôle de Lucile et il m'a regardé avec un sourire angélique qui m'a mis un peu mal à l'aise. Les répétitions commenceraient quand chacun aurait la maîtrise de son texte et nous nous sommes donnés rendez-vous dans une quinzaine de jours.

En regagnant ma chambre ce soir-là, j'ai ressenti cruellement l'absence de Gaëlle. Je l'imaginais démunie dans une ville inconnue malgré la proximité de Gwen, infatigable optimiste et j'aurais aimé la serrer dans mes bras pour la consoler. Et puis soudainement il m'est venu une idée : j'avais prévu de passer Noël au pays avec l'argent de la cagnotte de l'été, ne pourrais-je pas le garder pour envisager quelques jours à Rennes avec Gaëlle qui se retrouverait seule à cette période ? L'idée était séduisante, certes, mais sa chambre ne comportait certainement qu'un lit individuel peu propice à un bon sommeil en couple et mon amie allait certainement devoir travailler pour payer son loyer. Et accepterait-elle un arrangement de ce genre au milieu de ses soucis quotidiens ? J'avais eu un instant l'espoir d'une liaison basée sur de bons petits plats partagés et des séances de cinéma non stop ponctuées d'accouplements torrides près du sapin artificiel et de la bûche traditionnelle mais ce simulacre de vie commune m'apparaissait maintenant comme générateur de

possibles conflits. Les vacances étaient longues et il me faudrait quand même rejoindre mon port d'attache berrichon après les quelques jours passés à Rennes ce qui impliquait des moyens financiers que je n'avais pas. Le projet a fini par se mettre en sommeil mais j'ai peu dormi à cause des fortes averses ponctuées d'un vent violent qui secouait les boîtes de conserves vides que le sous-directeur avait accrochées à des cordes au-dessus des plates-bandes pour éloigner les oiseaux chapeauteurs.

Les cours n'avaient pas encore commencé et elle fit connaissance avec une ville où elle se sentait libre. Elle habitait un petit immeuble près du parc du Thabor et quand elle ouvrait sa fenêtre donnant sur le jardin, elle pouvait saluer Gwen qui vivait à l'autre bout du bâtiment. Les chambres étaient situées sur le même niveau et bénéficiaient d'une belle clarté même si le confort y était sommaire. La table de travail se nichait entre le lit et le réchaud à gaz qui répondait aux besoins d'une cuisine élémentaire pour jeune fille soucieuse de sa ligne. Pas d'eau chaude évidemment mais une toute petite salle de bain avec mini lavabo et toilettes, un grand placard et un lit spacieux qu'elle n'aurait pas espéré trouver dans une chambre d'étudiant. Un radiateur soufflant Calor sommeillait dans un angle en prévision des rigueurs de l'hiver. Deux belles couvertures et une courtepointe grise sur la plus haute étagère du placard et une batterie de cuisine impressionnante qui avait derrière elle quelques années de bons et loyaux services. Une pelle en fer et un balai, un parapluie champignon à petites fleurs roses et un seau complétaient l'équipement. L'immeuble était tranquille et elle rendait parfois service à sa voisine, une dame âgée qui avait des difficultés à monter ses courses à l'étage. Bien que très proches, les deux filles aimaient leur indépendance et chacune avait son petit jardin secret même si elles adoraient les longues balades en ville et le partage de confidences certains soirs autour d'un verre de vin. Elle s'y était mise sans souscrire aux goûts de son amie qui faisait dans les alcools plus forts, Martini ou Ricard, gin ou vodka. C'était au cours d'une promenade en ville, chez un bougnat de la rue de Saint-Malo qu'elle avait vu une bouteille couchée sur un lit de paille dont l'étiquette l'avait interpellée :

Sancerre 1963

Mis en bouteille aux Caves de la Mignonne à Sancerre (Cher)

Le vin était n'était pas bon marché mais le nom de la cave lui plaisait et le département était celui du lieu de vie de son ami. Elle avait donc le devoir d'y goûter d'autant plus que le patron du lieu lui avait vanté la qualité du breuvage qui avait paraît-il, la saveur de la pierre à fusil. Elle n'avait pas très bien vu ce que les armes venaient faire là-dedans mais elle avait vidé son porte-monnaie et partagé la bouteille avec Gwen en refaisant le monde. Le vin lui avait tourné la tête et elle avait eu l'impression que la langue râpeuse de Dingo léchait la sienne. Son amie avait ri aux larmes et s'était fait promesse de repasser souvent par la rue de Saint-Malo en vantant la qualité de ce nectar nettement supérieure à celle de la piquette bretonne, Muscadet compris. Gaëlle aimait surtout la sensation d'ivresse, elle se sentait divaguer dans de drôles de paysages qui n'étaient pas ceux de son adolescence tourmentée et elle vibrait à l'unisson des grands poètes qui s'étaient laissés charmer par les paradis artificiels. Gwen était plus pragmatique, elle se saoulait pour le plaisir même si la gueule de bois du lendemain avait des relents de raisins avariés. Elles restaient prudentes cependant, méfiantes à l'égard d'une addiction qui faisait des ravages comme dans le roman de Zola *L'Assommoir** où le courage et la bonté ne faisaient pas le poids face à cette saloperie.

Elle finit par trouver un travail d'animatrice dans une école privée, boîte tenue par des Jésuites qui répondait au nom de Saint-Ignace, fondateur de l'ordre. Elle y fut très bien accueillie et réduisit sa consommation de Sancerre pour ne pas mettre en péril son statut précaire par une haleine avinée et des difficultés d'expression. La direction lui confiait de jeunes enfants trois jours par semaine pendant le repas de midi et l'étude du soir, activités dirigées le samedi après-midi. Autant dire que les projets de rencontre du dimanche avec Joël étaient à l'eau mais elle ne pouvait pas se permettre de faire la fine bouche avec un loyer à payer même si le montant en était très raisonnable. Elle s'était également jurée de rembourser les parents de Gwen qui lui avaient assuré le gîte et le couvert pendant trois mois sans oublier les vêtements achetés et les frais de location de la chambre. Ce n'était vraiment pas le moment de se relâcher, la principale difficulté viendrait de l'impossibilité de suivre la totalité des cours mais elle s'inscrirait aux travaux dirigés du soir et profiterait des notes prises par son amie.

La faculté se situait dans une zone en pleine mutation. Un immense campus était en construction et n'ouvrirait pas avant cinq ans. Le ballet des engins de chantier rythmait les exposés des enseignants, à charge pour les étudiants de prendre des notes. C'était là une différence fondamentale avec le lycée où le professeur s'efforçait de suivre et de corriger un maximum d'élèves. Dans l'immense amphithéâtre qui accueillait les auditeurs, le pédagogue aurait pu délivrer son cours

magistral aux chaises vides sans en paraître affecté. Les deux amies s'étonnaient d'un certain nombre d'étudiants asiatiques, garçons cravatés et filles en jupes qui faisaient preuve d'une grande attention. Elles apprirent plus tard que le général de Gaulle ayant reconnu la Chine de Mao, le pouvoir communiste avait permis à une poignée de jeunes gens de venir étudier en France pour parfaire leur connaissance de la langue et se familiariser avec nos grands auteurs. Rennes était même devenue la première ville du pays à accueillir ces étudiants studieux, représentants privilégiés d'une jeune république soi-disant à l'écoute des plus défavorisés... En entendant cela, Gaëlle ne put s'empêcher de fustiger l'emballement idéologique de son beau-frère qui avait certainement agrippé la veste de Mao après avoir idéalisé le costume de Staline. Ces jeunes venus du bout du monde étaient cependant d'une politesse exquise mais elle ne comprenait pas grand-chose à leur baragouin et s'interrogeait sur leur faculté à réussir les examens de fin d'année. Elle les sentait pourtant avides de contacts et s'efforçait de répondre le mieux possible à leurs interrogations. L'une d'elle concernait le culte de la personnalité et une jeune fille lui avait demandé pourquoi le général de Gaulle ne semblait pas bénéficier de la même popularité dans son pays que le grand Mao Zedong* adoré dans le sien. Gwen s'était pincée pour ne pas rire pendant qu'elle élaborait un raisonnement compliqué sur la différence des cultures, lequel avait paru satisfaire l'étudiante qui opinait du bonnet tout en se disant peut-être que les Français étaient des gens bizarres. Elle se prénomma Da-Xia, ce qui signifie « grande héroïne » et elle avait donné aux deux filles une recette de cuisine chinoise à base de grosses crevettes que Gwen avait voulu réaliser dans sa chambre. Le grand marché des Lices leur avait fourni des gambas et une épicerie asiatique de la rue de Saint-Malo les oignons, le gingembre et la purée de piment. Petit détour chez le bougnat pour la bouteille de Sancerre rituelle et elles avaient mitonné avec les moyens du bord ce plat attirant qui avait enfumé la chambre. Il s'en exhalait une odeur délicieuse mais Gwen s'était un peu oubliée avec la purée de piment et une dame-jeanne de vin du Cher n'aurait pas été suffisante pour éteindre le feu qui leur consumait les boyaux. Qu'à cela ne tienne, elles avaient tout avalé et félicité Da-Xia qui souriait à l'effigie de son adoré qu'elle conservait pieusement dans une pochette près du cœur, toute heureuse d'avoir régalié ses amies françaises.

Il faisait tellement beau ce jour-là qu'elles décidèrent de partager une promenade au Thabor. Quittant la rue de la Palestine où elles résidaient, elles entrèrent dans le parc en laissant sur leur gauche le bâtiment servant de logement au gardien et un grand cèdre du Liban qui s'appuyait dédaigneusement sur le mur bordant la rue. Dédaignant le classicisme des jardins à la française, elles se

dirigèrent vers l'Enfer, un espace doté d'un chêne multi centenaire qui aurait vu en l'an 456 la naissance de Saint-Melaine, évêque de Rennes. On raconte qu'après le grand incendie qui détruisit une partie de la cité en 1720, les autorités auraient décidé d'utiliser l'endroit pour y creuser un immense trou destiné à recueillir l'eau de pluie en prévision d'autres catastrophes et les moines propriétaires se seraient arrogés le droit d'y faire du bateau au grand dam de l'évêque outré qui aurait dit : « Cet endroit-là, c'est l'enfer ! ». Le lieu fut drainé plus tard et devint un terrain propice aux duels. C'était aujourd'hui un espace en attente d'aménagement qui respirait une belle tranquillité. Gwen qui se disait très proche du monde animal proposa de gagner la partie sud du parc :

— Descendons aux Catherinettes, j'ai envie de revoir la ménagerie.

L'espace se situait près du jardin à l'anglaise. Gaëlle préférait ce lieu où cascades et grottes entretenaient une atmosphère mystérieuse, loin de la symétrie du jardin à la française. Ce que Gwen appelait pompeusement la ménagerie était une succession d'enclos où s'ébattaient diverses espèces de cervidés et plusieurs oiseaux, canards et oies de Guinée. Beaucoup de daims et de mouflons qui réclamaient de la nourriture aux badauds ; ceux-ci ne se faisaient pas prier et distribuaient aux animaux des aliments parfaitement inadaptés... Ce fut pour cette raison qu'à la fin des années 70 la ménagerie se réduisit à un simple enclos pour canards. Gaëlle attira tout à coup l'attention de Gwen :

— Regarde, voici Da-Xia avec deux de ses amis. Allons les saluer !

Les étudiants chinois étaient ravis de les rencontrer mais les filles furent scandalisées par la description faite par les garçons des parcs zoologiques de leur pays. Les fauves étaient nourris avec des animaux vivants et les touristes payaient pour acheter poulets et chèvres qu'ils jetaient dans les enclos. Quand les pensionnaires étaient trop vieux, ils étaient mangés par les soigneurs qui élevaient également pangolins et chauve-souris à cette fin. Gaëlle en avait la nausée alors que Gwen se polarisait sur les possibles maladies transmises par les animaux sauvages. Les chauves-souris n'étaient-elles pas porteuses de nombreux virus ? La grande héroïne souriait de toutes ses dents, caressant la photo du Grand Timonier à travers son anorak jaune paille. Les filles abrégèrent la rencontre en arguant d'obligations domestiques alors que le trio s'esclaffait devant un vieux canard qui avait beaucoup de mal à se déplacer. Gwen exprima son acrimonie :

— Gast... ce sont de vrais sauvages, ces gens-là !

— Merde, j'ai franchement cru que j'allais dégueuler, marmonna Gaëlle qui était toute pâle.

Elles ne pouvaient pas quitter le parc sans se poster longuement devant la volière où une multitude d'oiseaux exotiques se partageaient l'espace. Serins des

Canaries, cailles de Chine et perruches de toutes origines voisinaient avec les inséparables à joue noire et les moineaux du Japon. En remontant vers le kiosque à musique, Gwen se trouva nez à nez avec deux paons qui déambulaient dans les allées à leur convenance en exposant leurs roues pour saluer les visiteuses. Elle sursauta, s'attirant les moqueries de son amie.

— Quelle trouillarde tu fais ! Tu as failli tomber sur les fesses comme dans le tunnel de Traou Nez !

— Oh ça va, gargouilleuse !

— C'est bon, bordelière !

— Espèce de grippeminaude, va !

Elles s'arrêtèrent une fois le registre d'insultes moyenâgeuses épuisé. Le kiosque à musique était la réplique exacte de celui du bois de Boulogne mais il avait besoin d'une rénovation et les orchestres s'y produisaient moins. D'après les journaux cependant, il arrivait encore à Wagner d'y être honoré entre Pâques et septembre aux accents d'un morceau de son *Lohengrin** qui permettait de rêver au clair de lune, à condition que la météo du jour soit elle-aussi mélomane...

Ce fut en regagnant la rue de la Palestine qu'elle se décida à demander l'avis de Gwen sur un projet qui la tourmentait :

— Si je proposais à Joël de venir passer quelques jours ici pendant les vacances de Noël, crois-tu qu'il accepterait ? En ce qui me concerne, je ne partirai pas car l'école reste ouverte pendant une bonne partie des congés.

— Et puis tu as un grand lit ! C'est une excellente idée. Ecris-lui, je lui remettrai la lettre en fin de semaine. Ne t'affole pas, je ne vais pas te le voler !

Elle a regagné sa chambre dans un état d'excitation extrême. Pourvu qu'il puisse accepter ! Ça serait l'affaire de deux ou trois jours car il ne devait pas être bien riche et la paye qu'elle touchait ne permettait guère de faire des folies mais dans un couple on partage tout, non ? Elle achèterait une ceinture pour se serrer la sienne ! une belle ceinture Tatiana Bow Belt en doré et rose.... Et puis on peut faire tellement de choses avec une ceinture ! encore que compte tenu du prix d'achat de celle-ci, il serait plus judicieux de la ménager... Bon, enfin, elle verrait bien, l'important était d'écrire la lettre tout de suite et de la confier à Gwen ; hum... était-ce une bonne idée ? Bien sûr, elle avait une confiance illimitée en son amie mais sait-on jamais ce qui peut parfois vous passer par la tête ? Non, Gaëlle, là tu dérailles ! Elle sauta sur le stylo et sur la feuille un peu défraîchie en la dépliant du plat de la main, merde alors, le bloc avait dû se plier pendant le déménagement, bah l'important c'était ce qui était écrit, d'ailleurs les chercheurs de trésors ne parvenaient-ils pas parfois à les dénicher avec des cartes en mauvais état et quasi illisibles ? Il ne lui en voudrait pas pour ça ! Elle ne travaillait pas les trois premiers

jours des vacances et se dépêcha d'écrire la missive, pas besoin d'en faire un livre, elle se sentait comblée, caressant tendrement la vilaine courtépointhe grise qui accueillerait bientôt leurs deux corps en extase ! Et s'il répondait qu'il ne pouvait pas parce qu'il avait des devoirs vis à vis de sa vieille mémé berrichonne... une grand-mère née en 1900, elle n'avait donc que la soixantaine passée et ne faisait pas encore partie des vieilles badernes nonagénaires ! Et puis il aurait tout le temps d'aller là-bas après. Affaire réglée, hurla-t-elle, en prenant le lit pour un tremplin au risque d'indisposer sa vieille voisine, imaginant des nuits d'amour torrides qui n'en finiraient pas. Elle s'envoya deux verres de Sancerre pour fêter ça et se vit récompensée d'une belle migraine qui la tint éveillée jusqu'au matin.

Réveil difficile... Cours le matin et travail tout l'après-midi avec en prime dans la boîte à lettres une convocation au commissariat central pour éclaircir certains points du dossier. Elle s'y rendit le lendemain et fut reçue par un jeune con qui la regarda de travers, probablement à cause du jean serré qui tire-bouchonnait un peu alors que lui portait un costume noir et des boutons de manchettes. Elle le trouva particulièrement déplaisant lorsqu'il lui fit part d'une confrontation à venir avec son père en la menaçant de sanctions en cas de fausses déclarations. Elle remarqua qu'il ne portait pas d'alliance et s'en félicita car un mari pareil était une garantie pour l'infortunée épouse de prendre un aller simple pour la Vilaine. Elle quitta le bureau en ondulant de la croupe de manière à l'irriter un peu plus et respira l'air frais du matin pour chasser les miasmes de ce lieu où la masculinité puait tellement qu'elle en était indisposée. Elle donnerait ce soir à Gwen la lettre à l'attention de son ami. Et comme les K7 enregistrées n'existaient pas encore et qu'elle avait envie de musique, elle s'offrit un poste à transistors avec sa première paye, un appareil *Pizon Bros* qui ne coûtait pas bien cher, le petit coup de folie d'une belle journée d'automne.

Dès son arrivée en ville, elle était tombée sous le charme du fleuve. Un fleuve né d'une histoire d'amour qui avait mal tourné selon Théodore Botrel : une jeune fille boiteuse et bossue se serait éprise du fils d'une châtelaine mais bien évidemment elle avait été éconduite et aurait noyé son chagrin dans une rivière de larmes. Ce fut de là que partit la Vilaine... nom donné au fleuve qui sortait trop souvent de son lit et dévastait la ville. Dans les temps anciens, on l'appelait fleuve noir ou rivière jaune et elle avait même cru y voir du mauve mais ce n'était que son chemisier qui se reflétait dans l'eau. Avant le 17ème siècle, on raconte que la bougresse se donnait aux propriétaires des manoirs qui la bordaient en leur permettant de l'emprunter lorsque les routes étaient boueuses ! Gaëlle avait lu tout ça à la bibliothèque municipale, rue de la Borderie, et se délectait de ces histoires

d'eau dont beaucoup relevaient de la légende. Les après-midi de beau temps, elle suivait le chemin de halage pendant plusieurs kilomètres pour rejoindre les étangs d'Apigné où elle s'installait en solitaire car le site était peu fréquenté et restait le lieu de prédilection des hérons et aigrettes et de toute une variété d'animaux aquatiques parmi lesquels la loutre qu'elle n'avait pas eu la chance de croiser. Elle prenait toutes sortes de photos, de préférence insolites avec l'appareil *Zeiss Ikon* qu'elle avait acheté d'occasion puis s'installait pour rêver pendant de longues minutes avant de prendre le chemin du retour, déplorant le manque de bicyclette qui lui aurait permis d'aller plus loin. Elle rentrait bien fatiguée et dînait de crudités, loin du hachis Parmentier des dimanches soir, se permettant une cigarette en fin de repas en écoutant les airs à la mode et les informations sur Paris Inter.

Gwen avait découvert un endroit charmant non loin du centre ville et elle proposa d'y emmener son amie.

— Veux-tu que je te montre un coin où l'hiver n'est pas encore en chemin ?

— Heu... pourquoi user de ce langage abscons ?

— Je veux parler d'un endroit génial qui ne le restera pas longtemps. Tu peux me croire !

— Tu me mets l'eau à la bouche, là, ma vieille !

Elles ont gagné la rue d'Antrain et sont passées devant le collège de l'Adoration où se situe encore de nos jours l'Hôtel des Demoiselles, une ancienne maison d'éducation pour jeunes filles pauvres de la noblesse bretonne. Un peu plus loin dans la rue des Tanneurs, un passage s'ouvrait sur une sorte de village constitué de petites maisons basses et d'abris de jardins où s'affairaient de nombreuses personnes, jardiniers pour la plupart ou tout simplement badauds qui dialoguaient en se tapant sur l'épaule, bien loin des bruits du centre ville. Connaissant l'engouement de Gwen pour la pensée libertaire, Gaëlle pensa immédiatement à une communauté pratiquant l'autogestion et la mise en commun des richesses. Des fleurs en abondance et des arbres fruitiers donnaient l'impression d'une société hippie avant l'heure où tout le monde semblait parfaitement heureux. Balayant l'espace du bras, Gwen proclama fièrement :

— Bienvenue aux Prairies Saint-Martin, ma vieille !

— Mais... qui a créé cet espace ?

— Au début du vingtième siècle, des tanneries ont été créées sur le site, employant de nombreux ouvriers. Après leur fermeture en 1948, des artisans sont venus s'installer dans les anciens bâtiments et l'Office des Habitations Bon Marché a créé des jardins potagers destinés aux ouvriers rennais qui vivaient en appartement. Après la seconde guerre mondiale, la rareté des logements a fait que des maisons ont été construites sans permis dans cette zone inondable et de simples abris de

jardin ont été aménagés en lieux de vie. Il s'est constitué là une société à part, vivant en semi-confinement composée d'habitants installés et de jardiniers de passage sans oublier les marginaux et idéalistes de tout poil à tendance libertaire. Je vais te présenter à un artisan que je connais, suis-moi.

— Ma parole, s'exclama Gaëlle, c'est le village d'Astérix !

Elles s'engagèrent dans un sentier qui menait à une boutique de sellerie artisanale. L'homme qui les reçut était sympathique et Gaëlle l'amusa beaucoup lorsqu'elle lui demanda s'il y avait encore beaucoup de chevaux à seller en ville. Il lui répondit qu'il fabriquait des sièges en cuir pour plusieurs corps de métiers comme les médecins et les dentistes mais également pour l'administration et les bars ainsi que pour l'équipement des bateaux et des voitures. Avant, ajouta-t-il, c'était plutôt les bâches, housses et capotes pour cabriolets. Il regrettait le temps où les Prairies s'enorgueillissaient de la présence d'un restaurateur de tableaux et même d'une agence de mannequins ! On l'avait déjà menacé pour qu'il ferme boutique, la mairie envisageait le passage d'une grande route à travers le site. « Une grande route qui mènerait où ? », ironisa-t-il. Gaëlle sollicita la permission de faire quelques photos d'objets très anciens de préférence et l'artisan accepta sans difficultés. Elle se constituait ainsi toute une collection de clichés qu'elle classait dans un album en fonction de leur originalité, mettant en valeur les paysages insolites et les comportements honteux des nantis. Une de ses meilleures photos montrait un employé de banque chassant le sans domicile fixe qu'il estimait trop proche de la succursale et elle était parvenue à fixer sur la pellicule le rictus de haine du bonhomme qui éructait des insanités. Il n'avait pas apprécié, le bougre, et elle s'attachait à ne plus passer trop près du bâtiment pour éviter la confrontation tout en guettant une nouvelle occasion de stigmatiser l'attitude du banquier. Elle était cependant très consciente que la méchanceté n'était pas l'apanage des plus aisés et qu'elle se manifestait souvent chez les gens ordinaires, les sympathiques avérés se penchant tendrement sur votre assiette et vos difficultés. Elle détestait les foules haineuses et se refusait à stigmatiser la police dont elle avait eu besoin. On ne mord pas la main qui vous a nourri, disait-elle, sauf si cette même main s'est employée à vous humilier et à vous frapper. L'artisan accepta même d'être photographié, elles le remercièrent et quittèrent la boutique en se sentant un peu mal à l'aise. Une multitude d'animaux domestiques déambulaient dans les sentiers et des habitants cuisinaient sur de petits poêles à trois pieds qui fumaient beaucoup. Gwen déblatérerait sur les promoteurs qui guignaient les Prairies pour y construire des immeubles de standing et sur les élus pour qui l'écologie n'était qu'un ramassis d'idées bizarres lancées par des barbus malpropres. Elles revinrent en ville en longeant le canal d'Ille-et-Rance où les bateaux de plaisance commençaient à

circuler, donnant une nouvelle vie à l'ouvrage car le transport de marchandises avait été abandonné et le passage d'une gabarre ou d'un chaland n'avait d'intérêt que pour les curieux. Le quartier de Bourg-L'évêque était en train de changer sous l'impulsion du maire Henri Fréville car la convivialité du lieu ne masquait pas sa vétusté. Peuplé essentiellement d'ouvriers de l'Arsenal et des Tramways d'Ille-et-Vilaine, il abritait échoppes et commerces variés qui allaient laisser la place à des immeubles cossus dont « Les Horizons » serait le fleuron. Les grues colonisaient l'espace, s'exposant d'ailleurs sur toute la périphérie de la ville et annonçant une politique gigantesque de construction de logements sous forme de barres interminables destinées à accueillir les plus démunis. L'abbé Pierre avait été entendu mais qu'advierait-il avec le temps de ces ghettos où allaient s'entasser des populations de toutes origines qui cultiveraient leurs différences ? C'était la question que se posait Gaëlle alors que Gwen estimait qu'il fallait lutter contre le manque de logements tout en regrettant la conception « cages à lapins » de ces barres anonymes et très sonores qui vieilliraient aussi mal que les rombières empapaoutées des quartiers chics. Elles s'offrirent un café dans une brasserie de la place de Bretagne où la gente étudiante prenait ses quartiers.

Décembre commençait et aucune nouvelle de Gaëlle. J'avais conscience qu'il lui était difficile de faire passer leur relation avant les impératifs du quotidien mais j'en éprouvais une frustration en me demandant si j'avais eu raison de revenir en Bretagne. Heureusement que le théâtre me prenait beaucoup de temps car nous avions commencé les répétitions et le pauvre Marco se démenait entre son rôle et la mise en scène. Jouer Boubouroche n'était pas anecdotique et nous avons fini par décider qu'il lui fallait un assistant, un gars de la section Machine qui s'occuperait des éclairages et des décors, costumes et accessoires qui relevaient d'un problème d'intendance. C'était un gros barbu, sympa mais mal embouché qui enroulait des mètres de mèche autour de sa taille pour alimenter son briquet amadou. Ça lui descendait presque sur les cuisses et on rigolait à l'idée qu'un jour il pourrait se prendre les pieds dans ce long serpent jaunâtre qui débordait de son estomac volumineux. Il émettait parfois des borborygmes qui ressemblaient à des grognements et ses « groumf, groumf » l'avaient fait surnommer « le buffle ». Le grand Sam se demandait pourquoi nous avions recruté un homme des cavernes mais nous invitions la mauvaise langue à potasser son rôle qu'il ne connaissait pas parfaitement. Les « filles » s'en sortaient très bien, j'étais étonné par Le Michel parfaitement à l'aise dans la peau d'Adèle et j'essayais de garder mes distances avec une Lucile qui me faisait un peu trop les yeux doux pour paraître indisposée par un professeur de piano totalement incompetent. Elle prenait son valet Baptiste pour un demeuré qu'elle rabrouait volontiers car Piche ne semblait pas répondre aux critères physiques qui méritaient déférence et regards langoureux. Les copains se moquaient de moi, disant que j'avais un ticket avec le jeune Talard que j'avais choisi comme filleul et le grand Sam ajoutait perfidement qu'il pourrait peut-être remplacer Gaëlle. Je ne leur en voulais pas, c'est vrai que je l'aimais bien ce blondinet, mais il ne

fallait quand même pas exagérer ! Pour me venger de cette grande perche médisante, je lui ai glissé dans son chocolat au rhum un peu de la purée de piment qu'il gardait dans son casier au réfectoire pour rehausser le goût des plats ; il a poussé un hurlement de bête piégée et bu trois Kronenbourg pour soulager la brûlure !

La messe du dimanche m'est apparue comme une pénitence et j'appréhendais un après-midi morose. Le salut vint par Ernest qui m'annonça qu'une jeune fille lui avait remis une lettre à mon attention en début de matinée et j'ai failli lui manquer de respect en la lui arrachant des mains. Je ne connaissais pas cette écriture et j'ai ouvert l'enveloppe en tremblant un peu mais c'était simplement Gwen qui m'invitait à la retrouver près de la Vieille Tour en début d'après-midi car elle était porteuse d'une lettre de Gaëlle ; une bonne nouvelle avait-elle ajouté pour chasser mes incertitudes et j'ai eu d'autant plus de plaisir à revoir la grande fille élégante qui me faisait des signes de la main. Nous avons pris place sur le muret entourant le clocher et son sourire m'a accompagné le temps que je prenne connaissance des quelques mots de Gaëlle que Gwen connaissait déjà. J'étais ivre de bonheur évidemment et j'ai proposé à la belle messagère de lui offrir un verre *Chez Anna*. Nous avons pris une bière Pelforth Pale pour respecter un slogan de l'époque « A chacun sa Pelforth » et avons décidé de nous rendre dans les jardins de l'Abbaye de Beauport. Je n'étais pas trop « vieilles pierres » mais j'ai senti que cette balade faisait plaisir à Gwen. Elle connaissait d'ailleurs parfaitement l'histoire de l'édifice, prospère au 18ème siècle sous l'autorité des chanoines qui en avaient fait un lieu d'accueil privilégié, véritable ferme élevant du bétail et table réputée par l'abondance et la qualité de ses mets. Si l'abbaye produisait du cidre, il n'était pas rare d'y trouver des bouteilles de Saint-Emilion et d'eau de vie partagées avec de nombreux invités. Une porte ouverte sur le monde en somme et un grand sens de l'hospitalité ainsi qu'un statut privilégié pour les gens qui travaillaient là, boulanger, cuisinier et marmitons. La belle dissertait et j'avais envie de poser mes fesses sur un rocher pour parler un peu de Rennes et de leur vie là-bas. « Gaëlle travaille dans une boîte de curés, m'a-t-elle dit en riant et c'est pour cela qu'elle ne peut pas revenir chaque fin de semaine. » Elle allait bien mais redoutait une confrontation prochaine avec son père. Nous avons parlé de leurs logements et Gwen m'a dit que j'avais une sacrée chance car celui de Gaëlle comportait un grand lit. J'aimais sa manière de raconter les histoires et je me suis surpris avec un peu de honte à penser que si Gaëlle n'était pas entrée dans ma vie, j'aurais aimé faire l'amour avec elle. Quand je lui ai dit que Gaëlle et moi avions pénétré dans sa chambre, elle n'a pas paru choquée et je lui ai avoué ma surprise à la découverte des auteurs et des chanteurs qu'elle aimait.

— Ah bon, tu ne me voyais pas comme ça ? J'aime la poésie et la chanson engagée et je milite dans le mouvement libertaire. Rennes ne fait que balbutier à ce niveau-là mais j'essaierai d'aller à Nantes assez souvent car la Fédération Anarchiste a un bureau en ville. Il se raconte qu'une grande révolution culturelle se prépare, elle ne naîtra pas en France, pays tiède et renfrogné, mais en Chine et aux États-Unis ; une révolution qui aura plusieurs visages, soit un dévouement sans faille au culte d'une personnalité, ce qui pourrait bien arriver dans la chine de Mao, soit une contestation de l'autorité des grands hommes, des dictatures et des guerres inutiles comme celle du Vietnam. De Gaulle pourrait même être contraint de quitter le pouvoir.

— Comme tu y vas ! Et c'est pour quand, ce grand chambardement ?

— Peut-être même avant la fin de la décennie...

Je suis resté perplexe face aux affirmations de Gwen. Les anarchistes n'étaient-ils pas des utopistes ? Je ne voyais pas le grand Charles abdiquer face à des intellectuels et si la perspective d'un Grand Soir pouvait le mettre en danger ce ne serait qu'avec l'appui du monde ouvrier. Je n'ai pas désavoué la jolie brune et je me suis dit que c'était plutôt bien de croire en quelque chose à condition de garder la tête froide. Nous avons repris le chemin de la ville en papotant et j'ai eu brutalement comme un pressentiment qui m'a mis très mal à l'aise, la certitude que Gwen mourrait jeune... Ça m'est venu comme un cheveu sur la soupe et je me suis surpris à lui parler d'une voix chevrotante alors qu'elle s'inquiétait de savoir si j'allais bien. Le malaise n'a pourtant duré qu'une poignée de secondes et je me suis excusé en prétendant souffrir d'un léger mal de gorge. Nous sommes rentrés au port et elle a proposé de me raccompagner en passant par la plage alors que je notais précieusement l'adresse de Gaëlle pour lui confirmer ma venue. J'ai quitté la brunette à la grille avec un goût amer en bouche, un je ne sais quoi qui m'a fait suivre sa belle silhouette le plus longtemps possible avant qu'elle ne disparaisse au détour du chemin creux.

Les vacances débutaient le mercredi 23 décembre et j'ai prévenu Gaëlle de mon arrivée ce même jour. Je saurais bien dénicher la rue de la Palestine, Rennes n'était pas Paris et j'aurais traversé l'Amazonie pour la trouver si j'y avais été obligé. Pendant le dîner nous avons parlé du corps de Jacquot qui n'avait pas encore été repêché et le grand Sam a déploré l'incompétence des services de secours qui attendaient probablement que le corps s'échoue au phare du Paon. Cette nuit-là, j'ai rêvé de Gwen et du gros Moulin. Ils se donnaient la main et gravissaient une colline à la suite de l'homme blafard du film de Bergman. Derrière eux, le ciel était tout mauve...

Quelques jours avant de partir à Rennes, j'ai reçu une lettre de mes parents que j'avais informés de mon projet et j'ai pensé qu'ils me répondaient à ce sujet. En fait ils nageaient dans le bonheur car ma mère venait de donner naissance à celle qui serait ma plus jeune sœur. Une petite Sophie, m'annonçaient-ils fièrement. Au lieu de sauter de joie, je suis resté avec la lettre au bout des doigts et j'avais certainement l'air un peu hébété car le grand Sam m'a demandé si le divorce avec Gaëlle était consommé. J'ai marmonné que j'avais une nouvelle sœur qui s'appelait Sophie et ils ont trouvé ça très bien ; suffisait d'arroser dignement l'événement. La nouvelle m'avait ravi mais je ne parvenais pas à comprendre pourquoi mes parents lui avaient donné ce prénom... Je n'arrivais pas à m'extraire des *Malheurs de Sophie** où la jeune héroïne était une véritable peste, une espèce d'horreur sur pattes qui découpait les poissons rouges avec un couteau et faisait souffrir le martyr à sa poupée de cire. Je me disais que si la famille était tombée sur un pareil numéro il était sans doute souhaitable d'aller perdre cette *Gretel** en forêt de Fontainebleau comme dans le livre des frères Grimm ! Elle serait bien trop jeune pour imaginer semer des petits cailloux blancs et la messe serait dite... Mais je ne pouvais quand même pas souffler un pareil stratagème à ma pauvre mère et j'ai fait contre mauvaise fortune bon cœur en espérant que le temps passant, cette Sophie aurait figure humaine. Elle en fait devenue une personne adorable et je n'ai jamais osé évoquer avec elle cette histoire de prénom au risque qu'elle en soit terriblement vexée au point de ne jamais me pardonner.

Comme il était de mon devoir de faire connaissance avec la créature j'ai félicité mes parents et annoncé ma visite après les quelques jours passés à Rennes. Je me suis demandé comment nous allions cohabiter dans cet appartement qui n'était pas immense et si nous en étions restés au petit deux pièces du 11ème arrondissement, je pense que la sœurlette aurait dormi sur le palier ! Si la météo le permettait, je filerais au pays après la photo de famille car ce n'était pas faire injure à mes parents que de préférer l'endroit qui m'avait vu naître.

Nous avons répété nos pièces de théâtre juste avant de partir en vacances et les metteurs en scène ont exprimé leur contentement. L'homme des cavernes a rognonné des « groumf » de satisfaction et Marco avait les yeux de Vadim pour sa Brigitte chérie après le tournage du film *Et Dieu... créa la femme**. L'externe chargé de la collecte des lots pour la tombola se débrouillait pas mal et les commerçants généreux avaient droit à un encart publicitaire dans le journal de l'école, une gazette qui avait été créée par les élèves de première sous la houlette du professeur de français où chacun avait le droit de s'exprimer dans le respect des convenances. Le grand Sam se spécialisait dans les citations humoristiques, citant Francis Blanche* :

« Je me suis marié deux fois : deux catastrophes. Ma première femme est partie. Ma deuxième est restée. » Il nous amusait beaucoup avec ces paroles de gens connus qu'il puisait dans les nombreuses revues dont il s'abreuvait et il fallait parfois le dissuader de proposer à la publication des affirmations douteuses qui auraient horrifié les Frères, du genre : « Une femme doit coucher pour réussir, un homme doit réussir pour coucher. » Piche avait proposé des recettes de cocktails alcoolisés mais le comité de rédaction avait refusé cette incitation au vice. J'avais eu plus de chance en écrivant un article sur la noblesse du sentiment religieux alors que je n'en pensais pas un mot. Le Frère directeur m'avait cité en exemple et je me pavais devant les copains hilares en les traitant de mécréants. Piche qui n'avait pas le compliment facile s'était quand même fendu d'un : « Putain, Job, putain ! » qui signifiait que j'avais été brillant. Je n'aurais certainement pas droit aux mêmes congratulations une fois connus les résultats de l'examen car je ne m'améliorais pas en maths-physique et je commençais à m'angoisser en pensant à la fin de l'année. Dieu merci, il y avait Gaëlle, la petite sœur et le théâtre, largement de quoi m'occuper l'esprit avant ce moment tant redouté !

Je discutais souvent avec Le Michel et je lui rappelais sans cesse la nécessité de mettre fin au drame familial qui le minait. Depuis qu'il faisait du théâtre, personne ne l'avait surpris en train de se gratter les couilles et les copains le trouvaient même sympathique et toujours prêt à rendre service. Plus aucun problème non plus du côté relationnel en classe et je me félicitais en silence de la bonne idée que j'avais eue de le convier aux activités extra-scolaires. Même Le Bihan avait renoncé à sa passion de pisser partout et les dames de service se félicitaient d'avoir des serpillières qui fleuraient bon le pin. Il lui arrivait encore de s'oublier parfois dans les légumes du sous-directeur mais c'était certainement parce qu'il détestait tout particulièrement tout ce qui n'était pas patates, nouilles et riz... Et puis j'étais là pour témoigner que dans mes pérégrinations en qualité de maître des horloges, je ne m'étais plus jamais retrouvé les pieds baignant dans un bouillon douteux. Le Grand Mât qui se piquait de psychologie disait que lorsque quelque chose changeait dans la vie de quelqu'un, il y avait toujours une période d'adaptation que chacun traversait comme il pouvait au gré de son tempérament. Heureusement que tous les bleus ne pissaient pas partout en arrivant à l'école car une baleinière aurait été nécessaire pour naviguer dans les couloirs...

Je ne connaissais Paris que par les promenades avec mes parents mais j'ai senti en arrivant à Rennes que la ville n'était pas immense. Il régnait dans la gare une atmosphère provinciale où beaucoup d'habitues se saluaient et j'avais en mémoire une question souvent posée par ma grand-mère concernant la capitale où s'étaient rendues une ou deux personnes de sa connaissance.

— Eh ben dis-donc, Joël, l'Roger Mizon, tu l'as p'tête déjà rencontré là-bas ? Il paraît qu'il fait une formation de facteur à Paris...

J'essayais de ne pas rire et j'expliquais à ma grand-mère que Paris était tellement grand que je n'avais que très peu de chance d'y croiser le fameux Roger ! Un boiteux très sympathique par ailleurs qui avait été nommé facteur dans le coin bien qu'il vienne de Sancerre. L'année suivante, elle remettait ça avec un quidam du coin :

— L'Charles Dupont, paraît qu'il travaille à Paris, tu l'as déjà vu ?

— Paris c'est bien mille fois comme Bourges ! Alors pour croiser une personne d'ici...

— Mille fois comme Bourges ! Heula ! Ah ben dis-donc ! a répondu ma grand-mère qui ne connaissait de la ville que son hôpital où elle avait été admise pendant la période où le repas du soir avait dégénéré à cause de la *Famille Duraton*...

À défaut du Roger ou du Charlot, j'ai eu le bonheur de croiser la jolie Gwen et je dois dire que je n'y perdais pas au change. Elle était toute pimpante dans son manteau croisé Ted Baker et ses ComfyBottes marrons et prétendit qu'elle m'attendait pour excuser Gaëlle qui travaillait et ne pouvait donc pas venir me chercher. Elle voulait surtout partager une bière avant de prendre le train et nous avons de nouveau cédé aux sirènes de la Pelforth blonde comme nous l'avions fait

Chez Anna. Elle m'indiqua le plus court trajet pour me rendre au Thabor et comme je n'étais pas très pressé, je l'ai accompagnée jusqu'à sa voie de départ. Si je le souhaitais, nous pourrions nous revoir en janvier, histoire de parler chansons et révolution à venir et j'ai accepté avec plaisir car j'aimais la compagnie de Gwen et son amitié désintéressée. Quand son train est parti, je me suis trompé de sortie et j'ai été accueilli par la prison des femmes, une construction horrible qui était bien comme celle que j'avais vue dans mon rêve quand la tête de Gaëlle avait roulé dans le bac de sciure. J'ai vite rebroussé chemin, cette saloperie de maison d'arrêt m'avait filé la nausée alors qu'on l'avait construite près de la gare pour maintenir les liens sociaux. Heureusement que de l'autre côté c'était un peu mieux malgré toutes les voitures stationnées n'importe comment. J'ai été surpris par le grand nombre de jeunes chinois qui avaient l'air un peu perdu et j'ai remarqué que beaucoup de passants âgés les regardaient avec méfiance. Forcément... ce pays mystérieux où le communisme faisait des ravages et où les habitants bouffaient des chats ne pouvait être que pourvoyeur d'espions et d'êtres pervers qui allaient imposer aux bretons une culture alimentaire démentielle à la place des divines galettes de sarrasin. Ces jeunes n'avaient pourtant pas l'air d'être bien méchants et les nanas étaient plutôt mignonnes et ressemblaient à la fille de la photo que le Niakoué avait laissée dans sa cabane.

J'ai pris un boulevard qui m'a conduit dans de petites rues pavées où les maisons à colombages voisinaient avec de très nombreux commerces et j'ai trouvé que l'endroit ne manquait pas de charme. Gaëlle ne rentrerait que vers 15 heures et je fis connaissance avec le centre de Rennes au hasard des rues animées malgré le froid. Beaucoup de bâtiments à la belle architecture mais je n'étais pas ému par ces structures massives et je ne me sentis pas transporté d'admiration à la vue du Parlement de Bretagne. Je préférais les arrière-cours discrètes où des niches abritaient parfois des statues de saints ou des sculptures représentant des faits d'armes. Une des plus exposées avait été celle située sous la tour de l'Horloge à la mairie : un sculpteur y avait réalisé *l'Union de la Bretagne à la France* qui représentait Anne de Bretagne à genoux devant une figure féminine, allégorie de la France. Ce « monument de la honte nationale » avait été détruit en 1932 par un groupe indépendantiste et n'avait jamais été restauré. Une rue étroite bordée de petits restaurants sans prétention montait vers le parc du Thabor, crêperies et bistrots alignaient leurs tables bancales sur les pavés disjoints. Je suis entré par une magnifique grille surmontée de l'écusson breton qui jouxtait l'église Notre-Dame-en-Saint-Melaine et malgré mon empressement à retrouver Gaëlle, j'ai flâné un peu avant de me diriger vers la sortie sur la rue de la Palestine, guettant l'arrivée de mon amie, cœur battant comme pour une première rencontre, même si

nous étions déjà de vieux amants et je me suis demandé combien de temps durerait cet état de grâce avant qu'il ne sacrifie à l'habitude d'amour. Mais pouvait-on parler de routine amoureuse en se voyant au hasard du calendrier ? On disait pourtant « Loin des yeux, loin du cœur » et comme je ne savais plus très bien quoi penser de ces tourments calendaires, je me suis mis à sautiller sur place pour atténuer le froid mordant tandis qu'une vieille dame entrant dans l'immeuble me regardait bizarrement en s'écartant un peu, croyant avoir affaire à un drogué en manque ou tout au moins à un asocial en quête d'un mauvais coup.

Gaëlle est arrivée peu après et j'étais tellement pris par mon jeu de jambes que je ne l'ai pas vue venir. Ce fut son rire qui m'alerta et je retirai vivement mes lunettes embuées pour faire face à la moqueuse qui s'étonnait de mon manège.

— Eh ! Tu t'entraînes pour ton combat contre Jake LaMotta*, le Taureau Enragé ?

Je n'ai pas répondu et me suis précipité dans ses bras alors qu'elle lâchait sans douceur les sacs de courses qu'elle avait en mains. Nous nous sommes embrassés longuement et je me suis senti comme un enfant dans les bras de cette élégante parfumée qui n'avait plus grand chose à voir avec la fille décontractée qui montrait son nombril. Devina-t-elle ma surprise ? Quand nos langues reprirent leur fonction première, elle m'expliqua que pour bosser chez les Jésuites, elle devait être irréprochable sur sa tenue. Pantalon noir bien coupé et manteau beige clair à capuche, bottines noires du plus bel effet... Bigre... Qu'en était-il du reste ? J'ai pensé aux slips de Gwen et j'avais hâte de découvrir cette intimité qui ne pouvait être que seigneuriale eu égard aux vêtements apparents. Nous sommes entrés dans l'immeuble et j'ai interrogé Gaëlle sur la destination des deux sacs remplis :

— Heu... Toutes ces victuailles sont pour nous ?

— Non, ma voisine est âgée, alors je lui apporte souvent de la bouffe. Je vais te la faire connaître !

Elle a frappé à une porte et la vieille dame qui m'avait surpris à m'agiter dans la rue a eu un mouvement de recul en me reconnaissant. Gaëlle qui ne se doutait de rien m'a présenté avec un grand sourire :

— Bonsoir Madame Kermarecq, je vous apporte vos courses. Et permettez que je vous présente mon ami Joël.

Je me suis incliné en signe de respect, j'aurais presque pu aller jusqu'au baisemain afin de me faire pardonner de lui avoir inspiré de la crainte. Elle ne m'en a pas voulu, la dame Kermarecq, elle m'a dit que j'avais de la chance d'avoir une amie comme Gaëlle et j'ai opiné du bonnet en proposant même de l'aider à déballer ses courses. « Non, non jeune homme, m'a-t-elle répondu, j'ai encore un peu de force pour le faire. » Nous nous sommes quittés en excellents termes et Gaëlle m'a

dit que je lui avais tapé dans l'œil ! « Allons bon, me voilà nanti d'une deuxième grand-mère », ai-je répondu à voix basse... Elle a failli éclater de rire puis s'est effacée pour me laisser entrer dans la chambre que j'ai trouvée charmante. Manquait juste un peu de chaleur et mon amie a allumé le radiateur Calor qui s'est mis à souffler vaillamment. Elle m'a demandé si je l'autorisais à se mettre à l'aise pour préserver ses vêtements de travail et j'ai lorgné instinctivement du côté du grand lit. Tout en se déshabillant, elle m'a annoncé le menu du soir même s'il n'était que seize heures, crevettes fraîches et filets de saumon. Travailler chez les curés devaient bien lui rapporter pour composer un pareil dîner et quand elle me dévoila qu'un Sancerre blanc accompagnerait ces merveilles, j'ai failli en tomber sur les fesses !

— Tu ne me crois pas, je parie ! Sois respectueux avant de goûter...

Il n'y avait pas de doute, même qu'il provenait des caves de la Mignonne où j'étais allé m'arsouiller avec mon oncle et son copain chasseur quand ces deux-là s'entendaient bien. Elle en achetait régulièrement chez un bougnat et confessait qu'elle avait abandonné le coca à cause de sa haute teneur en sucre pour se convertir au blanc sec qui lui rappelait que j'existais. Et puis Gwen était conquise a-t-elle ajouté, ce qui ne m'a pas surpris, connaissant la jolie brunette amatrice de Pelforth. J'ai chaudement félicité Gaëlle pour cette délicate attention et comme je trouvais qu'il commençait à faire bon, j'ai retiré mon blouson à col de fourrure. Elle était déjà en sous-vêtements et paradait devant Calor qui ronronnait de plaisir. Avisant l'appareil posé sur la table, j'ai eu envie de lui proposer quelques photos en tenue légère et elle n'a pas paru choquée en libérant ses seins d'un soutien-gorge très fin comme je les aimais. Sa poitrine n'était pas une découverte pour moi mais je me plus à taquiner mon amoureuse en lui disant qu'elle était loin de valoir celle de l'actrice Chesty Morgan dans son film culte *Super nichons contre mafia* ce à quoi elle me rétorqua qu'elle battait nettement celle de Gwen dans un court-métrage inédit baptisé *Monokini au pays de Popeye*, tourné lors d'une promenade à Loguivy-de-la-Mer un jour de printemps. J'ai souri à l'évocation de cette douce rivalité et je me suis ingénié à immortaliser la nudité de Gaëlle après lui avoir demandé de retirer également son slip noir, ce qu'elle fit à la manière d'une artiste de cabaret en le roulant précieusement sur ses fesses, dévoilant l'essentiel avec lenteur et beaucoup d'élégance.

— Tu es sûre de travailler dans une boîte de curés ? Ce n'est pas plutôt dans un club de strip-tease ?

— Mon fournisseur, c'est le tiroir de la commode de Gwen !

Je savourais déjà la suite des événements mais j'ai très vite déchanté en retournant mes poches... De préservatifs il n'y avait point ! Merde, c'était la tuile... Je les avais probablement oubliés et j'ai bredouillé des excuses en me disant que nos

retrouvailles commençaient bien mal ! Et puis Gaëlle m'a touché la main en souriant et je me suis senti infiniment mieux quand elle m'a avoué que de toute manière elle avait ses règles et qu'elle ne savait pas trop comment me le dire. Il n'y avait donc rien de grave dans tout ça, demain serait un autre jour et je lui ai tendrement caressé le visage en suggérant l'ouverture d'une première bouteille afin que cette légère déconvenue ne tourne pas à la grosse déception.

— Excellente idée, nous irons chez le bougnat pour refaire le plein d'ivresse ! Attends, je passe un débardeur et je remets ma petite culotte pour être plus décente.

J'ai failli lui répondre qu'elle était très bien comme ça mais je l'ai laissée enfiler un haut noir bien moult qui s'accordait parfaitement avec sa pâleur. Il faisait déjà presque nuit et elle a allumé deux grosses bougies à lumière jaune tandis qu'elle se baissait pour extraire la bouteille du frigo en exposant involontairement sa chute de reins. Nous nous sommes installés sur le lit pour déguster le vin dans des verres à pied et j'ai encore remercié Gaëlle pour la belle surprise.

— Peut-être pourrions-nous aller dès ce soir chez ce fameux bougnat ? Ça nous ferait une promenade et puis en même temps, tu t'arrêterais chez le pharmacien pour acheter des capotes de la meilleure qualité ! Tu te fais montrer différents modèles, enfin tu te démerdes, quoi... Je te rembourserai.

— Attends, j'ai l'impression de mal entendre, là... Tu me demandes à moi seule de faire ça ? Allons-y ensemble, merde, sinon je vais passer pour une prostituée ! Après tout, c'est toi qui a oublié les munitions !

— Ah les filles ! Vous réclamez la liberté sexuelle et n'osez pas acheter des impers pour zizi ! Essayons de trouver un pharmacien plutôt qu'une nana, c'est moins gênant quand même !

Gaëlle s'est retenue de rire et j'ai été atteint dans mon amour-propre.

— Laisse-moi faire, je vais régler le problème pendant que tu poireauteras dans le froid. Habille-toi, tu vas voir comment un vrai mec fait face aux problèmes existentiels !

— Ah bon, parce que c'est un problème existentiel que d'avoir à acheter un paquet de capotes à la pharmacie ?

— Mais non, je rigole. Et puis arrête de dire capotes s'il te plaît, car je risque d'oublier que ça s'appelle préservatifs. Tu n'aurais pas des bonbons à la menthe pour atténuer les relents de Sancerre ? Parce que si en plus je donne l'impression d'être saoul, le tableau sera complet !

— Mais si, bien sûr. Tiens, savoure une niniche, la sucette bretonne qui a gagné le prix du meilleur bonbon de France en 1946.

J'ai apprécié le goût délicat du caramel mêlé au beurre salé, sucre d'orge moelleux collant aux doigts et aux dents. La nuit était tombée et la température avait encore baissé. J'ai reconnu une partie du quartier traversé à mon arrivée mais celui où elle m'emmena était resté très provincial avec un caractère populaire marqué, lieu de vie d'ouvriers et d'employés à petits revenus. Ils étaient d'ailleurs nombreux dans l'arrière-salle du café qui portait en façade l'inscription « Vins et charbons » et dont le patron était de la région Centre. Un bougnat, quoi, autrement dit un Auvergnat de Paris mais d'après ce qu'il nous raconta, il ne connaissait ni la capitale ni l'Auvergne. Aujourd'hui, suffisait de vendre du charbon dans un bistrot pour qu'on vous appelle bougnat, que vous soyez de Paname ou de Vladivostok ! Il avait reconnu son acheteuse préférée qui me présenta comme un gars du Berry, digne représentant de la Confrérie des Chevaliers du Cep et il sortit immédiatement les petits verres à dégustation pour arroser ça. Il était né à Saint-Thibault-sur-Loire, au bas du piton, et connaissait parfaitement le village de potiers de La Borne ; et puis au hasard d'un voyage à Saint-Malo, il avait rencontré sa future femme qui l'avait suivi en Berry mais elle n'avait jamais pu s'habituer à l'églantine des bords de Loire et avait exigé un retour immédiat aux ajoncs de sa Bretagne natale. C'était au début de leur mariage, alors il avait cédé et ils avaient ouvert ce bistrot à Rennes où il s'ennuyait de son long fleuve pas bien tranquille qu'il n'avait jamais revu. Il s'était mis à vendre du Sancerre qui lui tenait compagnie les soirs de déprime et il était drôlement heureux aujourd'hui de pouvoir trinquer avec un « pays » ! Sa matrone d'épouse regardait la scène d'un mauvais œil et lui dirait sans doute deux mots après notre départ pour lui intimer de ne pas gaspiller leur gagne-pain... Nous achetâmes carrément deux bouteilles et Gaëlle promit de revenir bientôt. La patronne nous fit même un sourire, deux bouteilles de Sancerre, ça n'était pas du pipi de chat et il fallait sans doute ménager cette blonde un peu bêcheuse qui avait quand même l'air sympathique, d'autant plus qu'elle s'était dite Paimpolaise ; une « payse » quoi, un peu maigrichonne, genre étudiante attardée mais la jeunesse d'aujourd'hui ne tournait pas bien rond... Elle venait parfois avec une copine, celle-là alors, elle avait toujours l'air réjouï et vous regardait comme si elle sortait de la cuisse de Jupiter, une tronche qui aurait eu besoin d'une bonne paire de calottes pour la remettre d'aplomb mais son homme les regardait comme s'il recevait des Miss France ! Quand au petit jeune, là, avec sa tête de curé, est-ce qu'il couchait avec la blonde ? Enfin bon, c'était leur problème après tout ! « Alphonse ! brailla-t-elle, voilà Ernest le charbonnier, arrête de rêver et amène-toi ! »

Quand nous sommes sortis, il faisait nuit noire et je ne pouvais pas ignorer la croix verte de la pharmacie qui clignotait dans un vague brouillard glacial. Gaëlle avait un sourire ironique, merde c'était rempli de monde et la blonde qui se pavanait

derrière le comptoir ressemblait à une bonne sœur ! Mon amie est restée à la porte, le nez collé à la vitrine et une vieille dame chapeautée est entrée derrière moi. Quand est venu mon tour, j'ai aperçu Gaëlle qui faisait des grimaces alors que la pharmacienne attendait en me regardant bizarrement.

— Bonsoir Madame, je voudrais des préservatifs.

— Bonjour jeune homme, je vous en mets combien de boîtes ? lubrifiés ou nature ?

— Ben... C'est vendu par boîtes de combien ? Attendez, faudrait que je demande à ma copine...

J'ai fait un signe à Gaëlle et elle est entrée tout sourire en me demandant si j'avais un problème. La pharmacienne s'impatientait et la dame chapeautée avait un air pincé.

— J'en prends combien de boîtes ? Lubrifiés ou nature ?

— Attendez, Monsieur, votre copine ne peut pas utiliser les préservatifs à votre place !

— C'est peut-être mieux pour toi, mon chéri, quand c'est lubrifié, non ? Ça existe aussi en couleurs comme aux Etats-Unis, Madame ? demanda innocemment Gaëlle.

— Et pourquoi pas des bleu blanc rouge, pendant que vous y êtes ! Bon, il y a des gens qui attendent. Restons-en là si vous le voulez bien. Je vous mets deux boîtes nature.

— Ohlala ! Pas la peine de vous énerver ! Mettez-nous ce que vous voulez pourvu que ça ne serve pas à encombrer la planète de bébés non désirés ! Et puis arrêtez de faire dans le racisme anti-jeunes !

— Je ne fais pas dans le racisme anti-jeunes, Mademoiselle la pimbêche ! Ça vous fera 12 francs, dépêchons-nous, il y a des clients sérieux qui attendent !

J'ai payé sans faire d'histoires et la dame au chapeau a hoché la tête en regardant la pharmacienne tandis que deux lycéens ne perdaient pas une miette de l'altercation en se plaignant du mauvais accueil fait aux jeunes dans cette officine. Un incontrôlable fou-rire nous a pris en quittant la boutique et nous sommes restés là à nous tortiller sur le trottoir alors que la vieille dame brandissait son parapluie en sortant au cas où nous aurions été animés d'intentions criminelles. Gaëlle a sorti son paquet de Lucky Strike pour s'en griller une tout en déplorant la connerie de cette fausse blonde qui lui avait mis les nerfs en pelote.

— Bah ne t'en fais pas, nous allons nous consoler en débouchant une bouteille pendant le repas pour oublier tout ça.

Nous sommes rentrés en négligeant la traversée du parc qui était d'ailleurs fermé. Un bon petit dîner nous attendait et Gaëlle prépara les darnes de saumon au

court-bouillon avec de nombreux épices. La table un peu étroite acceptait avec difficulté les grandes assiettes décorées trouvées dans le placard et elle avait acheté des serviettes en papier avec des dessins représentant la mer en Bretagne. « Très originales, tes serviettes », ai-je lancé ironiquement... ce à quoi elle m'a répondu qu'il y avait peut-être encore dans le quartier un restaurant ouvert qui en avait de plus pittoresques et que je pouvais toujours aller m'y prélasser. J'ai fait la paix en sortant la bouteille de Sancerre du frigo et nous avons pris un verre avant de nous installer face aux crevettes. Le radiateur dispensait une bonne chaleur et le vin m'étourdissait un peu. « Un bon morceau de beurre de Guérande avec les crustacés, proclama Gaëlle, c'est comme si on avalait la culotte de velours du bon Dieu ! » Décidément, c'était délicieux et le saumon était à se pâmer. La vie commune avait du bon en somme, dommage que nous ne puissions pas faire la bête à deux dos après cet excellent repas, d'autant qu'il y avait de la crème Mont-Blanc au praliné en dessert, mais il fallait bien respecter la nature et ne pas en demander trop le premier jour. Un peu de tenue, Joël, tu n'es pas dans un lupanar, me suis-je raisonné en avalant un grand verre de vin. Nous avons parlé du bougnat et de la patronne et il nous est apparu clairement dans notre demi-ivresse que la vie de couple ne serait pas pour nous. L'alcool aurait pu nous pousser à penser l'inverse et je ne sais pas très bien comment j'ai évacué tout ça mais j'ai dit à Gaëlle que vivre comme Alphonse et son épouse ne m'apparaissait pas comme une vie réussie. Il valait mieux profiter de l'instant présent et Gaëlle qui était une littéraire à ajouté « *Carpe diem quam minimum credula postero* », ce qui veut dire en clair « *Cueille le jour et sois au minimum préoccupée* » car le poème d'Horace s'adressait à une femme prénommée Leuconoe. Ça devenait un peu trop compliqué pour moi et j'ai vu sur la table de chevet qu'elle avait des disques, dont un d'un certain Roger Pierrat* que je ne connaissais pas.

— Tu as de quoi me faire entendre ce disque ?

— Et comment ! Je n'allais pas laisser mon tourne-disques à Blanec ! Tu vas être épaté par ce chanteur que Gwen m'a fait connaître. Je te mets une chanson très chouette qui s'appelle *Les chagrins d'amour faut bien qu'ça vive*... elle n'est pas spécialement gaie mais si réaliste ! Je trouve hallucinant que des gens comme ça ne soient pas appréciés à leur juste valeur.

Elle avait drôlement bon goût, la brunette ! C'était plus que chouette, je me suis senti remué au plus profond de moi-même, le vin aidant probablement un peu. Et tant d'années plus tard, j'éprouve encore aujourd'hui le besoin de vous faire partager le refrain :

*Les chagrins d'amour faut bien qu'ça vive
Les chagrins d'amour guettent le client*

*Au fond du jardin des amours naissants
Les chagrins d'amour du regard vous suivent
Ils sont tout aussi patients que vous l'êtes
Quand vous l'attendez qu'elle ne vient pas
Les chagrins d'amour faut comprendre ça
Vivent de défaites...*

Gaëlle a essuyé une petite larme peut-être prémonitoire et comme nous avions besoin de nous refaire une santé, elle a sorti le disque de Ferré à l'Alhambra en 1961 pour écouter *Cannes la Braguette** et elle nous a fait bien rire, cette « vilaine » chanson qu'il avait rapportée de là-bas avec ce manque de respect qu'il avait pour les lieux à la mode :

*Y'a des miyardairs, y'a des mi-mignons
Qui font leurs affaires...
à Cannes-li-fourchon*

— Et un p'ti Brassens pour la bonne bouche ! *Le gorille**, une des chansons préférées de mon cher papa !

*La suite serait délectable
Malheureusement, je ne peux
Pas la dire, et c'est regrettable
Ça nous aurait fait rire un peu
Car le juge, au moment suprême
Criait "maman", pleurait beaucoup
Comme l'homme auquel le jour même
Il avait fait trancher le cou
Gare au gorille !*

Je connaissais parfaitement cette chanson et j'aimais l'humour dévastateur du grand Georges lorsqu'il évoquait les sujets de société qui ne faisaient pas encore débat comme la peine de mort. Nous avons presque terminé la bouteille et mon amie est allée s'enfermer dans ses mini toilettes. Elle en est ressortie radieuse en me disant que demain nous pourrions faire l'amour normalement. En fouillant dans mon sac de voyage, je me suis aperçu que j'avais oublié mon pyjama mais Gaëlle m'a dit que cela n'avait aucune importance. Elle n'en mettrait pas non plus et nous n'aurions qu'à nous rapprocher pour ne pas avoir froid. Il était déjà tard quand nous nous blottîmes entièrement nus l'un contre l'autre et Gaëlle a dit que demain c'était la veille de Noël et qu'il faudrait décorer la chambre. Je lui ai fermé la bouche avec un long baiser et mes doigts se sont égarés sur son sexe pendant qu'elle me masturbait.

Nous avons joui longuement et j'ai enfin saisi l'utilité des mouchoirs en papier. Au réveil, il faisait plutôt frisquet mais le vétéran Calor a rempli son rôle sans rechigner, à part quelques râles propres aux vieilles personnes et aux objets en fin de vie. Gaëlle mangeait avec appétit ses tartines au beurre salé et dissertait sur les guirlandes et le sapin obligatoires alors que moi je pensais plutôt au stock de Sancerre qu'il allait falloir renouveler.

— Bah, nous passerons chez le bougnat dans la matinée.

Je l'ai regardée avaler ses tartines en se barbouillant les lèvres de beurre salé et je l'ai traitée de petite cochonne à la mode de Bretagne avant de lui faire part d'une idée qui m'était venue pendant la nuit : « Un jour, je pense que j'écirai notre histoire ! » ai-je annoncé triomphalement.

— Hum... pourquoi pas ? Tu peux toujours l'écir même si elle n'est jamais publiée !

— Pas la peine de brandir l'étendard de la philosophe bêcheuse qui abhorre les romans d'amour... Imagine, je pourrais raconter tout ce que je te fais... te faire passer pour une nymphomane... Un ouvrage érotique façon Marquis de Sade !

— Ouais, eh bien j'attends de voir parce que si je me sens attaquée dans ma dignité, je pourrai te faire un procès. La diffamation coûte cher ! Même que si tu cites des gens connus, évite de le faire sans déformer leurs propos !

— Bien, Maîtresse Gaëlle... En résumé, ne pas me comporter comme vous sur la petite plage qui attribuez à Rimbaud un vers qu'il n'avait jamais écrit...

— Un point pour toi... J'ai un projet de balade pour cette journée.

L'après-midi, elle allait me montrer un chouette endroit que sa copine lui avait fait découvrir en plein centre ville, un monde à part, une sorte de village d'Astérix, et nous finirions par la visite du Thabor... Heureusement qu'ils avaient réglé le problème des capotes, s'il eût fallu retourner voir cette pétasse de pharmacienne, sûr qu'elle l'aurait assommée, ça allait changer dans trois ou quatre ans lui avait dit Gwen, la révolution, ouais, une révolution qui allait libérer les consciences et mettre les capotes en distribution libre et la poésie dans la rue... Je l'écoutais béatement, j'avais la bouche un peu pâteuse et je me suis envoyé un rince-cochon pour arranger ça, le fond de la bouteille de la veille et ça m'a remis d'aplomb.

— Qu'est ce qu'on pourrait manger pour le réveillon ? a demandé Gaëlle.

— Nous verrons après être passés chez l'Alphonse, d'accord ? Et puis mettons un frein à nos parlores de vieux couple car je vais finir comme le bougnat et toi comme la grosse malouine de patronne... Nous pourrions acheter du pâté de foie et de l'andouille, non ?

Elle m'a rétorqué que ça faisait terriblement ordinaire et qu'il serait plus distingué d'avoir un bec un peu plus fin pour fêter la naissance du petit Jésus. Elle a enfilé un jean taille basse en se tortillant.

— Passons chez la voisine pour lui demander si elle a besoin de quelque chose pour le réveillon.

Elle s'est appliquée à bien rentrer son chemisier dans le pantalon, décence oblige. La dame nous a reçu très gentiment, elle verrait sa fille ce soir et n'avait besoin de rien, j'ai même eu droit à un bon sourire pour garçon bien élevé quand je lui ai demandé des nouvelles de sa santé. Elle s'est lancée dans un long monologue sur ses misères, hypertension et autres affections, les cors aux pieds en prime et j'ai regretté d'avoir abordé le sujet. Gaëlle écoutait poliment, la petite fille modèle en route pour le noviciat sauf que son jean faussait compagnie au chemisier et qu'il était temps d'abréger la conversation. Nous avons souhaité une bonne soirée à madame Kermarecq et filé chez Alphonse en coupant la rue d'Antrain. Il faisait presque chaud et le soleil faisait de belles apparitions. La patronne était au comptoir et s'est montrée ravie à l'annonce de notre commande, pensez-donc, deux bouteilles comme la veille ! « Alphonse ! a-t-elle braillé, sers une tournée aux petits jeunes ! » et le bougnat s'est empressé de la satisfaire en ne s'oubliant pas en route, voilà que nous nous étions faits une nouvelle amie mais nous commençons de bonne heure la célébration de la nativité et il fallait mettre la pédale douce. « A midi, ce sera hot-dogs et bolée de cidre breton », a décrété Gaëlle, d'ici peu elle allait faire comme la patronne et porter la culotte, ma parole, mais je ne lui en voulais pas et j'ai bourré ma pipe d'Amsterdamer alors que nous descendions vers le marché des Lices qui débordait de victuailles. Un gros charcutier vantait son foie gras et Gaëlle eut envie de l'insulter mais dans la situation un peu délicate qui était la sienne vis à vis de la justice, je l'ai convaincue de n'en rien faire. Nous avons acheté du boudin blanc et du pâté en croûte à une jeune femme discrète qui nous a même offert le confit d'oignons, puis des langoustines cuites à une marchande qui avait une tête de maquerele. Salades pimentées et bûche de Noël façon boulangère dans une espèce de croissanterie et nous avons ramené toutes ces bonnes choses à la maison. On rigolait de voir tous ces gens à la chasse aux victuailles compliquées, lesquelles, une fois dans l'assiette, ont souvent un goût tellement indéfinissable qu'elle terminent leurs vies dans la gamelle du chien. Et puis Gaëlle m'a demandé si j'aimerais avoir un animal de compagnie et je lui ai répondu que puisqu'elle était là, ce n'était pas d'actualité. J'avais le souvenir des chiennes du tonton nourries au graillon et au sucre raffiné et je ne me voyais pas envisager une telle acquisition. Je n'aimais pas trop les chats non plus, ils m'étaient indifférents et il m'a fallu attendre bien des années avant que ma douce et tendre épouse ne me transforme en papa gâteau pour

félins de toutes sortes, maraudeurs irascibles ou collantes boules de fourrure dont je suis devenu un peu gaga.

Nous nous sommes aperçus que nous avions oublié le sapin et les guirlandes mais après réflexion, nous avons fait l'impasse sur ces gadgets réservés aux familles avec enfants et avons décidé d'acheter des crottes de chocolat et des bonbons fondants. La vendeuse a fait la moue en nous remplissant un pochon de boules à la crème, spécialités pour prolos, alors que les familles endimanchées se payaient des crottes au praliné en nous regardant de haut. « Putain, a murmuré Gaëlle, quelles têtes de merlus que ces abrutis » et j'ai pensé aux anges de la mer de Bréhat qui avaient certainement fini de boulotter le gros avant de faire route pour les Thermes marins de Saint-Malo, cure d'amaigrissement oblige après un tel festin. Le jardin du Thabor était plein de badauds esseulés et de familles avec mioches braillards, j'ai même vu une dame qui ressemblait à la Simone du Niakoué avec sa tête de bœuf et son gros cul. Gaëlle m'a emmené à la volière où nous avons passé plusieurs minutes à faire des « cui-cui » et des roucoulements étranges qui ont attiré l'attention des passants qui nous ont pris pour de drôles d'oiseaux. Les bonbons fondaient à vue d'œil et les crottes crémeuses n'étaient plus qu'un souvenir. J'ai poussé Gaëlle du coude car à force de se pencher vers les grilles de la volière pour cuicuiter en agitant les mains comme une marionnette, le jean avait définitivement fui le chemisier mauve et elle exposait un peu plus que sa chute de reins aux regards des parents qui écartaient leur progéniture de cette mendigote qui montrait ses fesses. J'ai entendu une petite fille adorable qui a demandé à sa maman si elle aussi était une mendigote lorsqu'elle s'exposait à la plage et elle a pris une calotte en guise d'explication. Gaëlle a remonté son pantalon en s'excusant et le mari de la dame lui a lancé un coup d'œil complice. Nous sommes descendus jusqu'à la ménagerie où nous avons donné un concert public de cris d'animaux que les cervidés n'ont pas compris, hochant tristement la tête au spectacle de ces bipèdes qui s'exprimaient dans une langue ridicule. Nous avons eu plus de chance avec la volaille en lançant des « Cot, cot, cot, codec » qui furent repris par les enfants présents, ravis d'avoir enfin des adultes qui comprenaient leur langage. Nous avons défilé le long de la grille, Gaëlle devant et moi derrière, suivis d'une meute de marmots qui cot, cot, cot, codequaient à tire-larigot et nous nous sommes taillés un franc succès auprès des parents attendris. L'heure de l'apéritif approchant, nous nous sommes inclinés devant l'auditoire mais comme nous n'avions pas de sébile à tendre, personne n'a mis la main au portefeuille pour nous récompenser. Nous sommes allés boire un Martini dans un bistrot de la place Sainte-Anne bordée par l'église Saint-Aubin. Dommage qu'elle soit défigurée par un parking, cette placette riche en immeubles à colombages mais elle accueillait beaucoup de visiteurs à cause de sa situation en

plein centre historique de la ville. En rentrant rue de la Palestine nous avons acheté les hot-dogs et la bouteille de cidre, pas la pissette bouchée du pays normand mais le vrai cidre breton en litre, idéal contre la constipation. Nous avons déjeuné tranquillement et j'ai évoqué mon départ que je prévoyais pour le lendemain de Noël compte tenu de la naissance de ma sœur Sophie qui méritait bien une visite protocolaire. Je ne disposais pas de beaucoup d'argent et j'avais également l'intention de me rendre au pays. Gaëlle l'a très bien compris, elle allait passer le reste des vacances à Rennes en attendant la confrontation prévue avec son père. Elle craignait cette épreuve, il allait certainement minimiser les accusations qu'elle avait portées contre lui car nous étions à une époque où les agressions sexuelles n'étaient que très rarement sanctionnées et où l'autorité du père lui reconnaissait le droit de recourir aux châtiments corporels.

— La K7 et tes écrits sont les preuves flagrantes d'agissements qui relèvent de la justice !

— Ouais, mais quand ma propre sœur prétend que la voix entendue sur la K7 n'est peut-être pas celle de notre père et que même ma mère en doute, que puis-je répondre à ça ? Et puis les écrits... l'avocat de mon père peut très bien dire que j'ai noté ces phrases uniquement pour le plaisir de lui nuire.

Misère, mais c'était vraiment dingue ! Gaëlle avait été frappée et humiliée pendant plusieurs années et sa propre mère osait mettre en cause la véracité des enregistrements alors qu'elle était parfois le témoin direct des sévices subis par sa fille ! C'était impossible et la peur seule expliquait son attitude. J'ai dit à Gaëlle que les flics n'étaient pas dupes et que si sa mère n'avait pas été inculpée, c'était uniquement pour ne pas rompre complètement le lien familial. Une larme a perlé au coin de son œil et j'ai compris qu'elle ne s'affranchirait jamais de la dualité des émotions qui la faisait se sentir coupable alors qu'elle n'était que victime. Je lui ai simplement conseillé d'être ferme face à son père qui allait peut-être solliciter son pardon en pleurnichant. Elle m'a assuré qu'elle ne faiblirait pas et que si elle se sentait démunie, elle toucherait simplement l'anneau d'argent que je lui avais offert. J'ai eu envie de sourire à cette recette un peu infantile mais je l'ai attirée contre moi pour l'embrasser longuement et lui caresser les fesses. Heureusement que la bouteille de cidre était vide car elle a chu lourdement sur le plancher et nous sommes séparés vivement, craignant une visite de madame Kermarecq effrayée par le bruit. « Bah, elle est à moitié sourde », m'a dit mon amie mais il était sage d'attendre ce soir pour mettre le petit Jésus dans la crèche comme le voulait la tradition et profiter du bel après-midi pour visiter ce qu'elle appelait le village d'Astérix...

Gaëlle m'apprit en fait que l'endroit portait le nom de *Prairies Saint-Martin** et j'ai découvert un paysage de rêve au coeur de la ville où s'activaient une multitude de gens, dont beaucoup de jardiniers. Je n'ai jamais été attiré par le jardinage et je me suis demandé ce que ces braves gens pouvaient bien cultiver au mois de décembre. Chaque maisonnette avait sa parcelle de terrain et les personnes qui vivaient là avaient décoré leurs lieux de vie. Ça bourdonnait comme dans une ruche là-dedans et j'avais l'impression de me trouver spectateur d'un zoo étrange où les pensionnaires ne parlaient pas le même langage que les humains. Sans doute des « Gaulois réfractaires » probablement, des villageois qui n'avaient pas les mêmes valeurs que leurs semblables du centre ville et cultivaient leurs différences. Je me suis reproché plus tard d'avoir été injuste mais je n'étais déjà pas adepte des communautés repliées sur elles-mêmes et je l'ai dit à Gaëlle qui a paru surprise et m'a donné une explication convaincante :

— Gwen m'a dit qu'initialement, le terrain avait été concédé aux ouvriers rennais afin qu'ils puissent disposer de jardins potagers. Mesure sympathique mais à la fin de la seconde guerre mondiale, l'absence de logements a conduit toute une population sans ressources à s'installer dans des maisonnettes construites sans permis et même dans de simples abris de jardins. Les marginaux sont arrivés plus tard avec l'habituelle philosophie un peu agaçante du contestataire impénitent et c'est peut-être cette image folklorique qui te gêne. Surtout aujourd'hui, veille de Noël, où tout le monde en rajoute un peu.

— Tu as raison car dans mon village en Berry, j'éprouve le même ressenti à l'égard des groupes de potiers barbus qui s'agglutinent pour refaire le monde autour d'une fillette de blanc. Je m'adapte très bien à ma propre insouciance mais celle des autres me gêne. Alors de voir tous ces gens qui se regroupent pour partager plaisanteries et merguez dans un environnement qui mériterait un certain respect, ça me fait l'effet d'un ghetto fabriqué pour se faire remarquer.

— Je te trouve bien amer ! Pourquoi priver les gens de la joie d'être ensemble s'ils aiment ça ?

— C'est vrai... Ne fais pas cette tête-là, ma belle, il est chouette, ton village gaulois !

Nous nous sommes baladés au hasard des petits chemins et j'ai vu des maisonnettes pimpantes où vivaient des familles. Les occupants nous regardaient passer comme le font les singes au zoo de Vincennes mais comme je ne voulais pas blesser Gaëlle, je me suis abstenu de cette remarque déplacée. Et si les primates c'était nous ? Les gens se préparaient peut-être à nous jeter des cacahuètes même si la blonde n'avait pas une tête de guenon... J'ai pensé jouer mon rôle jusqu'au bout en lui grattouillant le crâne à la recherche de puces baladeuses et en piaillant comme

un ouistiti mais elle aurait été capable de me refiler une calotte et mon orgueil de mâle en aurait été chagriné. Je lui ai donc simplement pris la main et nous avons continué à déambuler en faisant attention à ne pas mettre les pieds dans les crottes de chiens qui pullulaient au hasard des allées. Un gros chat roux faisait la chattemite sur le seuil d'une cabane, lorgnant les oiseaux picorant dans la cour, créatures innocentes qui ne se méfiaient pas du bel endormi. Par ci de grands garde-manger suspendus à des branches basses, par là un mannequin du général au milieu d'un potager pour décourager les taupes trop curieuses. Deux hommes jouaient au rami en plein air et annonçaient publiquement leurs combinaisons mais comme j'étais mauvais joueur et que je détestais perdre, nous les avons laissés à leurs élucubrations. L'après-midi avançait et Gaëlle m'a dit qu'elle avait un peu froid. Nous sommes rentrés en longeant le canal peu fréquenté dont les berges auraient eu besoin d'être réhabilitées. Mon amie fredonnait une chanson de Brassens où il était question *d'une jolie fleur dans une peau de vache** et je me souviens qu'étant gamin, j'entendais cet air à la radio sans trop savoir ce que le chanteur voulait dire exactement. J'ai posé la question à Gaëlle qui m'a répondu que Brassens était tombé amoureux d'une jolie fille en 1945, une Jeanine qui se faisait appeler Josiane ou Josette selon ses envies, Jo pour faire plus canaille et qui était en fait une belle profiteuse qui avait ruiné le poète et lui avait même refilé une chaude-pisse en prime avant de mettre les voiles pour se prostituer ! C'était la prof de français du lycée qui leur avait raconté ça et Gaëlle ne savait pas comment elle l'avait appris. Brassens avait composé cette chanson nostalgique en souvenir de sa mésaventure avec Jo, évidemment, mais Gaëlle pensait que le texte s'adressait surtout aux amours contrariées, lesquelles commencent toujours dans l'exaltation et se terminent souvent dans la désillusion. Je lui ai fait remarquer que je la trouvais bien mélancolique et j'ai suggéré un coup de Sancerre en rentrant pour arranger ça. La blonde a ri et m'a embrassé à pleine bouche, nous avons tangué au bord du canal comme deux ivrognes amoureux avant de rejoindre le centre ville bras dessus bras dessous. A l'entrée des Galeries Lafayette, un père Noël charmait les marmots qui n'étaient pas dupes et j'ai pensé avec un peu d'amertume au bonhomme déguisé qui devait trouver le temps long à faire le pitre et à se garder des fillettes qui voulaient à tout prix s'asseoir sur ses genoux. En rentrant dans l'immeuble, nous avons croisé madame Kermarecq au bras de sa fille qui nous a salués et j'ai trouvé que la dame avait un certain charme. Je l'ai dit à Gaëlle qui m'a rétorqué qu'étant déjà doté de deux grands-mères, elle ne voyait pas très bien pourquoi j'aurais eu besoin d'une troisième mémé à moins de vouloir ouvrir une maison de retraite... Jalouse, la petite bêcheuse, elle allait le payer très cher au lit ce soir, lui ai-je prédit, mais elle n'a pas eu très peur et a mis en route Calor qui manifesta un juste

mécontentement d'être dérangé dans son sommeil en craquant vilainement de partout.

Le jour a bien vite diminué dans la chambre et nous avons allumé deux bougies décorées de dessins compliqués où des angelots qui avaient des têtes de bébés trisomiques voletaient parmi diverses fleurs exotiques. Au fur et à mesure que les bougies se consumaient, la flamme décapitait les bébés et c'était marrant de voir ces corps grassouilleux privés de têtes disparaître au milieu des orchidées. Et puis Gaëlle a proposé de me faire un show pour me mettre en appétit et elle a pris un flacon dans l'armoire de la salle de bain ainsi qu'un écrin où dormait un objet singulier.

— C'est de l'huile d'amande douce...

— Ah oui ? Et on fait quoi avec, la sauce pour les salades ? Et qu'as-tu dans la boîte ?

— Hum, tu as l'air bien pressé ! Laisse moi te montrer.

J'ai opiné du bonnet et Gaëlle s'est déshabillée entièrement. Le vieux Calor s'est senti ragaillard et a vrombi joyeusement pendant qu'elle se caressait les seins avec ses doigts huilés et descendait doucement vers son sexe en ondulant un peu. La bougie éclairait son corps nu et j'ai senti une partie de mon moi devenir toute guillerette tandis que je respirais avec difficulté comme les petits poissons que nous pêchions étant gamins et qui attendaient patiemment que la vie les quittent. Au fond mourir d'amour, c'était peut-être tout simplement ça, manquer d'air devant un spectacle érotique ébouriffant et non pas se languir éternellement du manque de l'autre avant de n'en plus pouvoir et se faire sauter le caisson... Cette découverte existentielle m'a préoccupé mais Gaëlle m'a fait un clin d'œil, extrayant de l'écrin un magnifique objet allongé décoré de dessins orientaux et je me suis demandé ce qu'était cette étrange chinoiserie. En appuyant sur un bouton, l'engin s'est mis à ronronner et Calor s'est inquiété de cette concurrence déloyale qui l'a rendu muet. « Merde, s'est alarmée Gaëlle, Calor nous fausse compagnie », mais c'était moi le responsable car en m'approchant pour découvrir la merveille, j'avais marché sur le fil et sorti la prise du mur. Le vieux radiateur ne m'en a pas voulu, il s'est même remis en route silencieusement, pressé d'entendre les explications de sa maîtresse.

— Regarde... c'est un godemiché, autrement dit un explorateur intime. Il m'a été offert par une amie chinoise, Da-Xia, à qui je donne des cours de français. Une fille charmante qui a prétendu que chez elle, on en trouvait partout. L'objet permet de se caresser et de se pénétrer ; c'est un moyen de se donner du plaisir.

Ben merde alors... Moi qui croyais que le grand Mao Zedong avait qualifié le libertinage de « débauche de sauvagerie », j'en suis resté baba. Et qui sait si notre grand général ne parcourait pas les venelles du marché aux puces de Saint-Ouen

déguisé en chineur pour offrir à tante Yvonne ce genre d'objet ? Tout était possible, après tout, mais ce qui m'intéressait au plus haut point était de voir ma belle en pleine action à moins qu'elle ne me fasse confiance pour manier l'outil. Son sourire m'y a autorisé et elle s'est allongée sur le lit tandis que je me déshabillais et qu'elle continuait à s'enduire les endroits stratégiques d'huile d'amande douce. Je l'ai aidée un peu côté verso et ça m'a terriblement excité de lui huiler les fesses avant de mettre en route le bel appareil que j'ai appliqué sur le haut de son sexe en lui ordonnant de rester étalée sans bouger. Elle a joué le jeu le plus longtemps possible mais quand j'ai fait voyager le godemiché entre son clitoris et sa chute de reins, elle s'est mise à gémir en se griffant les seins, signe qu'il était temps pour mon sexe d'expérimenter la redingote de l'irascible pharmacienne. M'y suis-je mal pris ? La blonde apothicaire m'avait-elle jeté un sort ? Voilà qu'au moment de l'habillage, le préservatif s'est déchiré sur toute sa longueur et je me suis retrouvé avec des lambeaux de latex flottant autour de mon membre alors que la belle attendait désespérément la saillie ! Coup d'œil désemparé en direction de la blonde qui a fait le ménage avant de prendre mon sexe en bouche tandis que sa main invitait la mienne à pénétrer le sien avec l'engin ronronnant. Je me suis appliqué à le faire doucement, mouvements de va-et-vient répétitifs qui faisaient gémir Gaëlle dont la bouche s'activait tout au long de mon sexe. Et puis j'ai repensé à notre discussion sur la sodomie et j'ai délicatement titillé le petit cul de mon amie avec l'appareil frétilant. Elle a poussé sur ma main pour que j'aille plus loin mais j'ai vraiment eu peur de lui faire mal et je suis revenu à son clitoris. Elle s'est violemment cambrée et j'ai senti que j'allais jouir dans sa bouche. Elle a crié au moment où j'éjaculais et j'ai inondé sa frimousse et ses seins, orgasme partagé qui nous a laissé pantelants. Gaëlle avait son sourire énigmatique de courtisane et dessinait des figures compliquées sur son ventre avec mon sperme. Quand nous avons repris notre souffle, je me suis demandé si mes deux mémés n'avaient pas appelé Police-secours en entendant cris et bruits suspects à travers la mince cloison mais Gaëlle m'a rassuré, ces dames devaient avoir une belle expérience dans ce domaine et n'allaient pas s'émouvoir pour quelques plaintes lâchées par une minette inexpérimentée qui batifolait avec un petit copain à tête de curé. Comme j'étais un peu vexé de l'opinion qu'elle avait de mon allure, je lui ai balancé que je commençais à comprendre pourquoi elle avait parlé de sodomie lors de notre promenade à Pors-Even et que la prochaine fois, s'il y en avait une, elle allait se faire ramoner le fondement par un braquemart en ébullition et demander grâce comme la Justine du saint marquis. Elle a éclaté de rire et je lui ai jeté un paquet de mouchoirs en papier pour qu'elle s'essuie le bec car ça faisait désordre de la voir bavarder la bouche enspermée et il était largement temps de s'envoyer un coup de Sancerre pour noyer tout ça.

Je me suis levé en pestant contre la pharmacienne et Gaëlle en a remis une couche, si un jour elle repassait par l'officine, elle balancerait le paquet de capotes à la tête de cette marquise qui se permettait de vendre aux petit peuple du matériel périmé sous prétexte que la France avait besoin d'être repeuplée ! Nous aurions pu nous gargariser de phrases emphatiques à la gloire du grand amour pour changer de registre mais nous avons parfaitement conscience du caractère éphémère de l'acte amoureux et la joie d'avoir joui très fort ne justifiait pas d'en faire un roman... Notre amour serait furtif et la vie commune n'était pas faite pour nous. Il suffisait que la raison enregistre cette évidence pour que s'évacuent les angoisses du lendemain sans pour autant négliger le manque, cet espèce de rapace qui s'agrippe à vous les jours de déprime. Gaëlle a probablement pensé la même chose que moi car elle s'est mise à philosopher debout devant Calor qui n'en perdait pas une miette, en complète nudité et une Lucky Strike à la bouche. Mieux valait souffrir de l'absence que de faire partie d'une « coterie du côté de Guermantes » comme l'évoquait Marcel Proust* dans son roman *A la recherche du Temps perdu*... Comme je n'avais jamais lu Proust et que la soif me tenaillait, j'ai sorti la première bouteille et tendu un verre plein à la blondinette histoire de lui clouer le bec car cette référence à un auteur qui m'était étranger m'agaçait un peu.

J'ai d'abord mis une casserole d'eau à chauffer pour que la belle procède à ses ablutions et je me suis isolé dans la salle de bain, attrapant un flacon de lotion pour mon nettoyage intime sauf que je suis trompé de produit et uriner ensuite est devenu un véritable supplice. Je me suis plaint à Gaëlle qui m'a répondu que j'avais sans doute pris sa lotion tonique pour muscles froissés et qu'il fallait baigner longuement mon membre pour atténuer la sensation de cuisson.

— Tu parles, s'il faut que je bouffe le repas de Noël avec le sexe dans une cuvette d'eau froide, autant attendre que ça passe tout seul !

La belle m'a embrassé pour se faire pardonner, sa bouche avait un goût de Sancerre et une saveur fade de fluide intime, ça faisait un mélange bizarre et un peu exotique qui m'a beaucoup plu. Elle a ensuite disparu dans la salle de bain avec la casserole d'eau chaude et elle est revenue toute mimi avec son short en jean et le chemisier mauve que j'aimais tant. Nous avons installé la table et rallumé une autre bougie où un père Noël chevauchait avec ses rennes dans une étendue neigeuse. Il faisait bon dans la chambre et Calor somnolait. Gaëlle a fait rissoler le boudin blanc et a disposé les victuailles dans plusieurs assiettes sauf la bûche qui aurait évidemment pris les jambes à son cou compte tenu de la chaleur ambiante. Les langoustines ont trouvé refuge sur le lit défait et le pâté en croûte dans la petite penderie car il y avait juste de la place à table pour le boudin brûlant que la maîtresse de maison barbouillait de confit d'oignons. « Hum, a fait Gaëlle, ça a l'air

drôlement bon ! » et elle s'est servi de son doigt pour s'envoyer une belle portion de confit tandis que je lui faisais remarquer que c'était dégueulasse de patauger dans les assiettes avec des pattes qui avaient servi à forniquer. Elle m'a rétorqué que contrairement à moi elle s'était lavée partout, y compris les mains et que le donneur de leçons n'avait qu'à se taire et méditer sur l'imprudence d'avoir pris sa vessie pour une lanterne à décaper à la lotion de Foucaud. « Pour les salades, a-t-elle ajouté, il n'y a rien de spécial à préparer vu qu'aujourd'hui, on les sert dans des boîtes en plastique fin » et j'ai répondu qu'on n'arrêtait pas le progrès. Je n'avais jamais vu des trucs pareils au marché d'Henrichemont quand j'étais même, de toute manière on ne vendait pas des salades toutes faites et les cageots contenaient un amalgame de laitues et autres scaroles que les paysans tripotaient avec des mains lavées la veille dans le ruisseau du coin du bois. Il était temps de passer aux choses sérieuses et j'ai hélé la barmaid :

— Allez, poupée, sers-nous un coup de Sancerre et viens près de moi.

Gaëlle est venue s'installer sur mes genoux en riant et nous avons pioché dans l'assiette de boudin blanc, bigre c'était fameux, je n'avais évidemment jamais mangé ça car au village, c'était boudin noir et la grand-mère devait totalement ignorer l'existence de son frère blanc. J'ai farfouillé sous le chemisier de mon amie et constaté qu'elle n'avait pas pris le temps de mettre un soutien-gorge... Obligation de vérification sous le short en jean et là aussi, mes doigts n'ont pas rencontré de barrière tissée ! Tenue décontractée pour la blondinette, oui, sans aucun doute, mais j'avais commencé à taper dans le pâté en croûte et il était tellement divin que j'ai renvoyé ma douce amie d'une pichenette sur les fesses en direction de son siège qu'elle a regagné en minaudant sans parvenir à me troubler. Elle m'a jeté un regard ironique tout en prenant délicatement une tranche de pâté qu'elle a dégustée en faisant des manières. Elle a voulu mettre de la musique et je lui ai demandé le disque de Roger Pierrat. Une nouvelle chanson *Ceux qui s'en foutent...* avec ces mots déprimants mais si agréables en musique :

*Y'a des cœurs à qui ça fait mal de voir partir celle qu'on aime,
De voir s'enfuir son horizon
Et y'a ceux qui s'en foutent, ceux qui s'en foutent ont bien raison
Leur cœur est toujours au soleil
Leurs matins reviennent pareils
Jamais ne cessent leur chansons...*

Et puis nous avons remis *Les Chagrins d'amour* et Gaëlle a dit qu'elle avait déjà bien compris le message et que jamais elle ne se laisserait piéger par l'amertume d'une rupture ou plus simplement par l'habitude d'amour. Comme nous en avions déjà parlé, j'ai pensé qu'elle avait un peu trop picolé et je l'ai consolée en

lui prenant la bouche tout en affirmant qu'il n'y avait rien au-dessus du jus de la treille. Elle a levé le doigt à la manière d'un maître d'école moralisateur en faisant l'éloge d'un autre nectar et j'ai proposé d'attaquer les langoustines mayonnaise pour éviter d'entrer dans une nouvelle phase de travaux pratiques préjudiciable à ma brûlante intimité. Ah, qu'elles étaient belles, ces grosses écrevisses de mer même si en y regardant bien, il y avait plus de choses dans l'assiette en fin de repas qu'en début de dégustation ! Pour tout dire, il n'y avait pas grand-chose à manger sans l'enrobante mayonnaise et le pain beurré mais c'était sans doute le propre des mets raffinés que de donner l'impression que vous vous nourrissiez rien qu'en regardant votre assiette. Et puis pour décortiquer ces princesses, bonjour les dégâts ! « Bah, a dit Gaëlle, c'est vrai qu'il y a du déchet là-dedans, attaquons ces belles salades exotiques au goût du delà des mers », sauf qu'elles étaient tellement épicées que nous eûmes du mal à en venir à bout et que nous liquidâmes la première bouteille de Sancerre en un temps record ! J'ai interpellé mon amie qui dévorait un énorme morceau de pain pour atténuer la brûlure :

— Ces salades sont très bonnes mais terriblement épicées !

— Elles m'ont été conseillées par Da-Xia, elle a très bon goût, figure-toi !

— Hum, ouais mais elle a surtout la gueule blindée ! Voyons si la bûche est capable de nous rafraîchir le gosier.

Elle a extrait le gâteau du frigo et nous avons admiré la merveille. Côté couleurs nous étions gâtés, même l'arc-en-ciel en aurait pâli de jalousie.

— Franchement, elle a de la gueule cette bûche ! Ne dirait-on pas un vrai morceau de bois ?

Je n'avais jamais vu en Bretagne d'arbres parés de teintes aussi chatoyantes mais peut-être que Gaëlle qui était du pays savait de quoi elle parlait... Nous nous sommes installés devant le gâteau avant d'y tailler de belles parts et d'y mordre à pleines dents. Le chocolat n'était peut-être pas tout à fait au rendez-vous et une légère saveur médicamenteuse faussait l'appellation, mais c'était un dessert honorable même si côté bourrage d'estomac, il tenait plus du lutteur sumo que de la danseuse étoile ; il eut quand même beaucoup de succès, le Sancerre aidant. La deuxième bougie rendait l'âme et nous ne distinguions plus rien du père Noël et de son attelage au milieu du magma bariolé qui garnissait la soucoupe. En réalité nous avions trop bu et quand nous nous sommes allongés sur le lit, un sommeil d'ivrogne nous a terrassés alors que Calor continuait à distribuer dans la chambrette une bonne chaleur anesthésiante. Nous nous réveillâmes au milieu de la nuit, juste le temps d'éteindre le radiateur et de nous déshabiller pour ensuite nous serrer l'un contre l'autre jusqu'au matin frais qui nous a remis quelque peu les idées en place. La blonde s'est levée pour relancer Calor, elle frissonnait dans le petit jour douteux

des lendemains de fêtes et je l'attirai contre moi pour la câliner et lui murmurer des mots imbéciles comme seuls les amoureux transis savent le faire. Nous nous sommes rendormis jusqu'à tard en matinée et quand je me suis levé pour aller pisser, j'ai constaté avec plaisir que monsieur Foucaud ne me tourmentait plus. Je l'ai dit à Gaëlle qui m'a expliqué qu'en fait la friction avait été commercialisée en 1946 par une certaine madame Merle qui avait ramené la formule d'Indochine, ce dont je me fichais éperdument, et je me suis demandé ce que ce monsieur venait faire là-dedans. Son amant, peut-être ? Enfin bon, ce n'était pas très important et je me suis vêtu pour préparer un bon café pour ma blondinette libertine qui apprécia le geste, preuve que la vie en couple pouvait avoir du bon. Tartines au beurre salé de Guérande, miam-miam, voilà que la faim nous reprenait dans tous les sens du terme car une fois le petit déjeuner avalé, la belle m'a invité à venir la rejoindre au lit après m'avoir ordonné d'ôter mes vêtements. Elle s'est placée de manière à ce que ses fesses soient au contact immédiat de mon sexe durci et m'a passé le flacon d'huile d'amande douce.

— Enduis-toi le sexe d'huile... Retire le drap...

De voir mon amie entièrement nue sur le lit avec le corps huilé m'a provoqué une érection telle que j'ai craint une éjaculation surprise mais je suis parvenu à me contrôler alors que la blonde me suppliait presque de placer mon sexe entre ses fesses. J'ai été terriblement déstabilisé, bon dieu, Gaëlle ne voulait quand même pas que... Enfin, puisque c'était son désir d'amoureuse, il n'y avait là rien de répréhensible ou d'anormal et j'ai doucement appuyé sur l'orifice anal en attirant la blondinette vers moi le plus délicatement possible. La belle a bien essayé de s'ouvrir et même si la nature ne m'avait pas doté du braquemart d'Obélix, je l'ai sentie se contracter et pousser des « Aïe, aïe, tu me fais mal ! » qui m'ont coupé immédiatement tout désir de pénétration pendant que Gaëlle se plaignait amèrement d'une pratique barbare qu'elle avait voulu tenter, juste pour voir ce que cela faisait... « Je t'ai déçu », a-t-elle pleurniché... J'ai adouci son sentiment de culpabilité en lui essuyant les fesses avec un kleenex et j'ai simplement répondu qu'elle avait bien le temps d'expérimenter ce genre de chose et qu'en attendant, elle pouvait toujours se servir du vibromasseur de Da-Xia pour assouplir l'endroit. D'autant que j'avais lu que les filles se plaignaient toujours d'être constipées et que ce moyen mécanique pourrait certainement faire oublier les laxatifs de mauvaise réputation... Elle a paru satisfaite et m'a fait son beau sourire pendant que j'essuyais mon sexe et que des paroles de la chanson de Ferré *La Langue française** me revenaient à l'esprit :

*Quand c'est OK, on fait l'remake
Quand c'est loupé, on fait avec...*

Et puis notre bonne humeur a repris le dessus quand Gaëlle a sauté sur le lit en terminant la chanson à sa manière :

*J'suis ton amour, ton coquelicot
Ton p'tit bonjour, ton p'tit oiseau...*

Nous ne serions sans doute jamais appelés à l'Olympia ou considérés comme dignitaires de la ville de Sodome mais nous avons quand même bien rigolé ! « Oh puis je n'ai même plus mal au cul ! », a susurré Gaëlle avec un sourire désarmant. Passage obligé à la salle de bain d'où je vis ressortir au bout d'un temps qui me parut interminable une nymphette coiffée et légèrement maquillée en pantalon carotte noir et pull Rykiel rayé rouge et rose style Françoise Hardy*... J'avais attendu longtemps mais ça valait le coup d'œil ! Et puis je ne m'étais pas ennuyé, j'étais resté tout nu à faire la conversation avec Calor qui me racontait sa vie de radiateur au hasard des nombreux locataires qui avaient traversé la chambrette. Il n'avait pas été malheureux, Calor, jamais brutalisé et bien traité, mais il fallait penser à raccrocher les gaules et je lui ai même répondu que « Ben oui, forcément, quand faut y aller, faut y aller », et ce fut avec les yeux humides que je l'ai écouté me raconter tout ça avant d'entrer à mon tour dans la mini salle de bain pour une toilette sommaire. J'avais décidé d'offrir le restaurant à mon hôtesse et elle battit des mains d'un air ravi, à sa charge pourtant de trouver un endroit accessible à ma bourse toujours à moitié plate. Nous sommes sortis par un temps assez doux, un « temps blanc » comme dirait mon fils des années plus tard, et je me sentais bien dans mon jean propre et mon blouson de rocker. La jolie blonde se déhanchait façon Bardot en m'entraînant vers le centre ville où quelques restaurants m'as-tu-vu affichaient des menus bien compliqués à base de rôti de chevreuil à la confiture d'airelles et autres verrines de canard à l'ananas et au foie gras. Nous nous sommes dirigés plus prosaïquement vers un bistrot qui proposait le steak frites à un prix imbattable et avons dégusté une très bonne viande accompagnée d'un Beaujolais tout à fait correct. Une part de Forêt Noire en dessert, laquelle barbouilla le museau de Gaëlle que je traitai de gorette sans éducation, ce qui me valut un coup de bottine dans le tibia. Bref, un bel instant d'intimité dans un décor agréable et peu fréquenté.

Nous aurions pu retourner faire une balade au Thabor mais en ce jour de fête, beaucoup de promeneurs y flânaient sans doute avec leur progéniture et un nouveau défilé de « Cot... cot... cot... codec » devant la volière avec surabondance de suiveurs enthousiastes ne nous tentait guère. Nous avons opté pour une promenade le long de la Vilaine où barbotaient de jolis petits canards et nous avons poussé quelques « Coincoin » en prenant soin de ne pas ameuter les charmants

bambins qui jouaient à proximité. Gaëlle connaissait bien les bords de la rivière, elle aimait photographier les maisons éclusières et les paysages insolites, les promeneurs parfois mais la discrétion était de rigueur pour préserver les comportements naturels. Nous nous sommes assis dans un endroit tranquille et j'ai senti germer en moi une sorte de mélancolie qui était liée à mon départ du lendemain. Gaëlle m'a pris la main en silence, elle aussi savait bien que ce que nous avons vécu pendant ces trois jours, ce fameux carpe diem qui appartenait déjà au passé ne faisait pas le poids face aux incertitudes du lendemain. La nostalgie des belles choses existe bel et bien mais nous craignons surtout que les instants privilégiés ne reviennent plus jamais. C'est pourquoi nous avons pris le chemin du retour avec la gorge nouée mais Gaëlle a desserré l'étau en évoquant le repas du soir, il restait juste un peu de cette bûche mémorable et il fallait bien compléter avec quelque chose de simple et pas cher.

— Et pourquoi pas un plat de nouilles ? ai-je proposé comme si je venais de découvrir l'Amérique.

— Oui, tu as là une idée de génie ! J'ai des spaghettis et de la sauce carbonara, la sauce des charbonniers italiens... Oh, si je ne t'avais pas, mon maître-queue préféré !

— Pourquoi traînes-tu sur le « e » de queux alors que ça s'écrit avec un x ?

— Ohlala, je ne suis pas le verbicruciste Max Favalelli ! Quel esprit mal tourné !

La belle gaîté étant de retour, nous décidâmes de revenir par la rue de Saint-Malo au cas où Alphonse aurait eu l'idée d'ouvrir son bistrot en ce jour de Noël. Pas de chance, la grosse malouine avait certainement préféré qu'il la besogne au lieu de servir des verres aux ivrognes du quartier et aux jeunes couples dévoyés.

— Tant pis, a dit Gaëlle, nous nous contenterons de la demi-bouteille qui reste. Et puis les spaghettis se marient mieux avec du Chianti, Alphonse n'aurait certainement pas vendu un vin d'Italie... N'ayons pas de regret !

Elle a frissonné car le froid était revenu et comme je n'étais pas surdoté en chaussures de qualité, j'avais les orteils gelés. Calor nous attendait avec impatience et il se mit à rugir à l'allumage, un peu comme le chat qui reproche à ses employés de s'être absentés trop longtemps en miaulant méchamment. Il réchauffa vite la chambrette et Gaëlle parla de se mettre à l'aise en ôtant et pliant ses beaux vêtements puis en se pavanant en slip et soutien-gorge couleur chair devant Calor qui s'estima sans doute récompensé de sa longue attente car il se mit à ronronner gentiment. Comme il était encore bien tôt avant de cuisiner les nouilles, j'ai sorti la boîte de préservatifs que j'ai mis sous le nez de la mignonnette, un peu comme le fait le maître en présentant un susucre à son chien chien. Effet garanti car la belle

s'est délestée de ses sous-vêtements en faisant tournoyer le slip autour de son index et le morceau de tissu virevoltant a failli atterrir sur Calor qui n'en demandait pas tant. J'ai attiré mon amie sur le lit et je lui ai câliné le visage en lui posant la question idiote de tout mâle qui s'imagine irrésistible alors que sa copine joue le jeu pour lui faire plaisir :

— Tu veux vraiment que je te baise à fond, là ?

— Oh oui, baise-moi à fond, ma bête d'amour !

Fou rire des partenaires mais comme il fallait bien passer aux choses sérieuses, je me suis dévêtu en demandant à Gaëlle de se caresser afin que mon sexe étouffé lui aussi par le rire reprenne une attitude normale de conquérant. Hum, elle s'y prenait bien, la jolie blonde, mais elle n'a pas oublié de me conseiller de tester la redingote dès maintenant au cas où l'autre salope de pharmacienne nous aurait vendu du matériel vraiment pourri. Cette fois-ci, aucun souci, comme le disait le grand Sam à la tombola, le vêtement me souriait parfaitement ! J'ai pris mon temps en léchant Gaëlle partout partout, sûr que si j'avais eu la langue râpeuse d'un chat je l'aurais fait jouir plusieurs fois mais j'ai fini par m'allonger et à l'attirer sur moi en bonne cavalière afin qu'elle puisse s'empaler par le minou et diriger en maîtresse ce nouveau jeu qui avait l'air de lui plaire. Mais comme il fallait qu'elle se remette dans la peau de Justine, j'ai attiré sa bouche vers la mienne tout en lui enfonçant délicatement mon index dans l'anus après avoir mouillé l'endroit d'une abondante salive. Plusieurs va-et-vient bien profonds puis la jouissance de la belle est montée en flèche et elle s'est mise à crier très fort avant que je puisse la bâillonner de la main et honorer le préservatif. Merde, pourvu que mes deux mémés affolées ne tambourinent pas à la porte en pensant que j'assassinais leur voisine ! Nous sommes restés silencieux après l'orgasme, à part nos respirations emmêlées qui faisaient à elles seules un bruit d'enfer... Silence complet dans la pièce à côté et nous avons compris que madame Kermarecq et sa fille étaient en goguette. « Quelle baise ! », a dit Gaëlle pendant que je vérifiais l'absence de fuites autour de la capote et que mon amie me remerciait de la douceur avec laquelle j'avais manipulé son petit cul.

— A votre service, Mademoiselle, notre entreprise est spécialisée dans le ramonage de tous conduits par des méthodes naturelles, hérisson prohibé et résultats garantis... les premières interventions sont gratuites.

— Arrête, tu es dégoûtant, espèce de dégénéré !

— Allez, Justine, sers un verre à ton divin marquis au lieu d'être insultante.

Gaëlle a sorti la bouteille de Sancerre et nous avons pris un verre tout nus en souriant aux anges. Demain en matinée, je quitterais Rennes pour Paris où je resterais jusqu'à mon retour en Bretagne car neige et froid étaient annoncés en Berry. Mon amie s'est rhabillée sommairement et moi comme d'habitude car dans

notre campagne nous gardions les mêmes vêtements du matin au soir. Gaëlle en riait beaucoup et comprenait difficilement comment je pouvais en plein été porter à peu près les mêmes toilettes qu'au mois de janvier... À vrai dire, je n'en savais rien non plus mais j'avais toujours vu ma grand-mère en blouse et mon grand-père en paletot de chasse et je n'attachais pas beaucoup d'importance à l'élégance vestimentaire. À l'école, l'absence de mixité entretenait également le manque d'éclat du vêtement et je me demandais parfois comment une fille comme Gaëlle avait pu s'intéresser à un gars terne et effacé, pétri de vieilles habitudes campagnardes. Mais ne dit-on pas que les voies de l'amour sont impénétrables ?

Il était temps de cuire les nouilles et les rares fois où ma grand-mère faisait des spaghettis, elle cassait consciencieusement les pâtes en plusieurs morceaux avant de les mettre à l'eau et n'importe quelle mamma italienne aurait eu un malaise devant ce sacrilège. Gaëlle a bien ri en entendant cette incongruité et pour la punir, j'ai attrapé un glaçon dans le frigo et l'ai glissé dans son short. Elle a poussé des cris d'orfraie en farfouillant dans son intimité pour évacuer l'élément perturbateur et je lui ai demandé si elle avait besoin d'aide. Elle m'a répondu que le lutinage n'était plus d'actualité car il lui fallait surveiller la cuisson des pâtes et m'a ordonné de mettre la table. Aussitôt dit, aussitôt fait et je me suis projeté dans la vie des couples où ces astreintes quotidiennes peuvent finir par lasser les marins qui rêvent d'une fille dans chaque port. « Merde, nous n'avons pas pris de fromage râpé », à regretté Gaëlle. Bah, c'était quand même fameusement bon et la sauce des charbonniers italiens me faisait penser aux sorties scolaires où nous allions à la découverte de ces hommes noirs dans les bois environnants et que les garçons passaient leur temps à soulever les jupes des filles. Mon amie a bien ri en me disant que les gens paraissaient très peu évolués dans ce pays, à part évidemment les vignerons de Sancerre à qui elle devait son addiction.

Nous avons évoqué Gwen en terminant la bûche multicolore et j'ai éprouvé le besoin de parler à Gaëlle de l'espèce de malaise qui avait suivi ma rencontre avec la brunette à l'Abbaye de Beauport. Qu'est-ce qui avait bien pu me passer par la tête en imaginant que Gwen mourrait très jeune ? Mon amie n'a pas ri et sa main a tremblé un peu comme si elle aussi avait ce pressentiment étrange d'une mort annoncée. Gwen n'était absolument pas suicidaire et elle avait tout pour plaire malgré une petite poitrine qui ne justifiait pas qu'elle puisse mettre fin à ses jours. Nous pensions plutôt à un événement fortuit, une espèce de malédiction où la faute à pas de chance et nous avons terminé la bouteille où l'amertume avait pris la place du goût de pierre à fusil. « Excuse-moi, ai-je dit à Gaëlle, j'ai gâché la soirée », mais la blonde m'a caressé le visage en silence et s'est mise à la vaisselle en me confirmant qu'il lui était déjà arrivé de penser la même chose. Nous avons passé une

soirée tranquille en écoutant du Bach et nous nous sommes couchés très tôt, demain serait un autre jour et Gaëlle a dit sottement qu'elle aurait aimé pouvoir dormir sans jamais se réveiller.

Elle m'a accompagnée à la gare le lendemain et nous sommes restés sur le quai jusqu'au moment où le contrôleur m'a fait signe d'abrégé les adieux. Nous ne nous sommes pas dit grand-chose, j'ai simplement caressé la main de Gaëlle qui portait l'anneau. Nous étions parfaitement conscients des difficultés à venir et nous n'avons fait aucun projet de rencontres futures. J'ai trouvé mon amie toute fragile dans son jean noir et son blouson à col de fausse fourrure. Elle avait un sourire un peu désabusé et j'ai détendu l'atmosphère en lui demandant de prendre soin du cadeau de Da-Xia et de dire au revoir de ma part à madame Kermarecq. Un petit signe de la main et le train a quitté Rennes alors que je regardais par la fenêtre la douce silhouette disparaître. C'était encore un temps blanc et j'avais quatre heures de voyage avant d'atteindre Paris.

J'ai trouvé ma famille en extase devant le berceau de ma petite sœur et tout le monde s'est tassé pour que je puisse profiter moi aussi du poupon emmailloté qui nous regardait en se demandant ce que cette troupe d'admirateurs pouvaient bien mijoter. J'ai pensé un instant aux angelots de la bougie en observant le visage encore un peu fripé mais je n'ai trouvé aucune trace de trisomie visible ce qui fut vérifié des années plus tard lorsque Sophie l'étudiante s'avéra être la plus douée de la progéniture. Et puis elle ne semblait pas posséder d'ailes, ce qui la mettait à l'abri de mon hasardeuse comparaison. Ma mère louait son sommeil de qualité, elle ne se réveillait que trois ou quatre fois par nuit, ce qui, paraît-il, relevait d'un record de modestie par rapport à moi dont le mauvais score avoisinait la dizaine d'interruptions volontaires du sommeil des autres. Puisque j'étais de retour, ma mère avait confectionné un biscuit de Savoie et une bouteille de Clairette de Die serait ouverte pour l'occasion. Mon beau-père qui s'était perfectionné en cuisine depuis les galettes de maïs des années 50 avait préparé une belle salade où les ingrédients tranchés au centimètre et parfaitement disposés témoignaient de sa grande méticulosité. La soirée fut très agréable et je dois admettre que cette petite sœur était un modèle de quiétude car elle nous laissa festoyer dans la plus parfaite indifférence.

La rentrée était fixée au 5 janvier et la météo nettement plus clémente me permit de prévoir une visite au pays. Les grands froids avaient signé une trêve et compte tenu du coefficient d'occupation de l'appartement, mes parents comprirent mon choix même si mon beau-père ergota un peu sur ce qui lui paraissait relever du confinement alors que les vitrines animées et décorations de la ville lumière valaient le coup d'œil. Je lui ai répondu que l'année prochaine, j'aurais tout le loisir d'en

profiter puisque j'étais censé vivre ici. Je m'interrogeais d'ailleurs sur la manière d'organiser notre vie à la maison mais la petite sœur dormirait dans la chambre des parents et moi sur le canapé du salon. Je ne savais pas ce que j'allais faire en septembre et cette question me préoccupait beaucoup car je n'avais pas vraiment de goût pour quoi que ce soit et j'étais dans le flou artistique concernant mon avenir. Si j'avais eu de l'argent, j'aurais peut-être acheté une bicoque au pays et me serais lancé dans la poterie comme tout le monde mais beaucoup « d'artistes » tiraient le diable par la queue, certains étant même dans une situation peu enviable à la saison d'hiver où le froid vif contrariait bien des vocations. Je réfléchissais à tout ça en prenant le train à la gare de Lyon pour descendre à Gien et attraper le car pour rejoindre la ville du bon roi Henri. Mon oncle est venu me chercher avec sa Dauphine et comme d'habitude il avait oublié les clés du coffre où il voulait à tout prix fourrer mon maigre bagage. En entrant dans la grande pièce carrelée où la cuisinière à bois dispensait une chaleur parcimonieuse, j'ai eu une tendre pensée pour Calor qui donnait tout ce qu'il pouvait alors que la mesquine cuisinière dévorait d'énormes quantités de bois sans fournir le minimum syndical aux occupants de la pièce. La chambre où j'allais dormir suintait d'humidité à cause du sous-sol inondé depuis l'automne et il y faisait un froid de chien ; plus tard, on parlerait plutôt de froid de canard et je me suis toujours demandé pourquoi ces pauvres bêtes étaient associées au mauvais temps alors qu'on aurait pu dire froid d'ours polaire ou tout simplement froid de loup... Ma grand-mère était ravie de me retrouver, plusieurs casseroles surchargeaient la cuisinière et je me suis reproché d'avoir été injuste avec le fourneau qui était sollicité très tôt alors que certaines denrées n'auraient eu besoin que de quelques minutes de cuisson. Fidèle à ses habitudes, mon oncle allait déguster un gendarme, entendez par là le hareng saur dont il raffolait. Ma grand-mère m'a servi un énorme morceau de rôti de porc avec de la purée et ce plat m'a réchauffé tandis qu'elle mangeait un reste de bœuf miroton... Comme elle le disait toujours, chez nous, c'était un menu différent par convive, un peu comme *Chez Pinson*, Pinson étant LE restaurant de la ville d'à côté, certainement un modèle du genre, disait ma grand-mère qui n'avait jamais mis les pieds dans une quelconque gargote. Et puis l'oncle et moi avons passé une partie de l'après-midi à déambuler dans le village, rencontrant à chaque coin de route une quelconque connaissance qui levait les bras au ciel en me reconnaissant.

— Ben v'là ben l'Joël ! V'nez donc jusque chez la Bernadette, on va boire une chopine...

Et c'était comme ça pendant un bon moment, nous avons même rencontré « le tête d'ail », le doyen du bourg qui sortait de chez la Juliette, il marchait toujours

courbé à angle droit, petite trogne bien rose qui lui donnait l'aspect de la gousse du condiment et toujours vaillant au canon de rouge. Il parlait d'une voix fluette, un peu comme mon professeur de maths polytechnicien et il nous a de nouveau convié à la chopine que la Juliette a apporté avec entrain tandis que son poussah de mari installé sur le divan comme l'empereur Vespasien nous regardait avec son habituel sourire béat. Nous avons terminé la tournée au café tabac où se pressaient les buveurs, écoutant un des grands potiers du pays qui était professeur aux Beaux-Arts évoquer des sujets dont la quasi totalité des consommateurs n'avaient jamais entendu parler, notamment les rapports de notre George Sand avec le musicien Chopin. Un des piliers du bistrot surnommé « Rabaloup » parce que plus jeune il avait soi-disant chassé l'animal dans un pays lointain s'est exclamé : « Oh mais j'y comprends r'in, moi, à ton Chopin ! », puis se tournant vers le tenancier barbu qui souriait un peu bêtement : « Allez, Marcel, ramène donc une chopine ! » alors que le maître potier levait les yeux au ciel, l'air catastrophé, devant un tel mépris du savoir. J'étais bien content de revoir tous ces gens-là et je me suis souvenu d'un déjeuner pris avec le professeur et son épouse qui avait cuisiné de la tête de veau, plat que j'avais en horreur et que je m'étais efforcé d'avaler malgré ma répulsion. Bref, nous avons mangé la soupe du soir avec l'estomac bien chargé mais l'air frais a chassé toutes ces aigreurs en entrant dans la chambre glaciale où les draps qui avaient la consistance du carton m'ont enveloppé à la manière d'un linceul rugueux. Une bonne bouillotte a arrangé tout ça et dans la quiétude du soir, j'ai enfin pensé à Gaëlle. Que pouvait bien fabriquer ma blondinette adorée ? Peut-être se caressait-elle avec le vibromasseur de Da-Xia en se souvenant de nos ébats ? Hum, ce n'était pas bien de se sentir indispensable et j'ai pensé plus raisonnablement qu'elle se préoccupait de son avenir incertain. Et la jolie Gwen au chemisier transparent et aux idées libertaires, sans doute passait-elle des vacances en famille pendant que le gros Moulin continuait à se morfondre dans sa fosse marine... Le matin m'a trouvé un peu transi mais la maison n'était pas un hôtel cinq étoiles et je me suis consolé avec un bon café et des tartines beurrées.

Même si mon oncle et son copain chasseur étaient brouillés à mort, je suis allé rendre visite au collectionneurs d'armes qui m'a de nouveau fait visiter sa monstrueuse panoplie en faisant l'éloge de tous ses joujoux faits pour tuer :

— Oui ben tu vois, mon vieux Joël, ce revolver-là, le Luger 9 mm, il te fait des trous dans le bide comme la soucoupe d'une tasse à café ; et ce couteau, là, un kriss balinaï, une vraie baïonnette qui te perfore la tripe et t'étale quasiment dès le premier coup vu que c'est ondulé et que ça t'arrache des morceaux de viande pas croyables !

— Putain... si on vient t'attaquer, tu as de quoi te défendre !

— Ah ben là... Tiens, prends un bicot qui toucherait seulement le volet de la chambre où je dors, il en prendrait plein le corset, moi je te le dis !

Comme je ne voulais pas moi aussi me fâcher avec le gars qui m'avait fait visiter la France, j'ai juste remué la tête en signe d'assentiment tout en pensant au pauvre algérien qui aurait eu la mauvaise idée de demander son chemin à cet homme-là une fois la nuit tombée. J'ai fait exprès d'apporter de l'eau à son moulin :

— Dame, dans tous les potiers d'ici, je ne mettrais pas ma main au feu si je te disais que là-dedans, il y a certainement des Arabes... Même qu'il y a un Japonais, paraît-il. Alors imagine...

Le gars a approuvé et comme il a senti que je le comprenais, il m'a offert le verre de l'amitié. Je n'ai jamais eu de problème avec lui et nous nous entendions bien malgré sa suffisance que je n'aimais pas, son manque de souplesse affective et son racisme patent qu'il n'était pas le seul à afficher parmi les gens de sa génération ayant fait la guerre d'Algérie. Je n'aimais pas les fâcheries stériles et au risque d'être taxé d'opportuniste, je préférais la paix des ménages à la guéguerre minable. J'ai tenté d'apaiser la brouille avec l'oncle mais l'intransigeance de son ex-copain m'en a dissuadé car il ne pouvait pas pardonner à un voleur de gibier... Bon, d'accord, ils avaient tiré ensemble sur le même faisan mais c'était lui qui l'avait tué et que le chien du tonton s'en soit emparé pour le ramener à son maître n'était pas supportable.

— Ah oui, ai-je répondu, mais à ce moment-là, vous auriez pu vous partager le volatile une fois cuit... la moitié pour toi et l'autre moitié pour lui, non ?

— Des arrangements comme ça, ce n'est pas très bon, parce que le faisan, c'est moi qui l'avait tué, alors...

— Ouais c'est vrai que c'est compliqué, des machins comme ça... Enfin souhaitons que tout ça s'arrange un jour...

Il est resté très dubitatif et comme l'après-midi avançait, je suis descendu prendre un vin chaud au café tabac après l'avoir quitté. C'était l'endroit préféré des potiers récemment installés au village et j'avais de bonnes relations avec eux. Une agréable odeur de cannelle flottait dans la salle car Marcel n'était pas avare de l'épice dans les mazagrans de vin. Les barbus discutaient de la nécessité de refaire le monde et des difficultés de leur vie de créateurs. Cela m'ennuyait un peu et j'ai entendu mon copain l'Michel m'appeler pour chopiner. Il était en colère contre une de nos copines qui lui avait fait offense et il comptait bien laver ça en tirant des coups de fusil dans les pneus de la voiture de cette « ouasse » qui se croyait sortie de la cuisse des princes d'Arenberg qui avaient un château à Menetou et menaient la grande vie ! « Ah oui, ai-je dit, c'est pas à côté du restaurant "*C'heu l'Zib*" ? Oui oui a-t-il répondu, mais l'Annick, elle va me le payer ! » Alors je lui ai demandé la

nature de l'offense et il m'a confié qu'elle avait sali son père en racontant partout qu'il laissait son tracteur en route dans les champs pour faire croire à sa femme qu'il travaillait alors qu'il était au bistrot...

— Ohlala, mais ce n'est pas bien du tout, ça ! ai-je répondu.

Je savais parfaitement que l'Pierre la chieuve, géniteur du Michel, s'adonnait à cette pratique depuis de longues années pour tromper la Louise qui n'était pas commode.

— Fais gaffe si l'Annick appelle les gendarmes, tu risques d' être emmerdé...

— Oui, ben j'les attends, les gendarmes, j'va prend' la fourche, moi, pi ça va détalé !

Je lui ai offert une chopine pour le calmer et nous avons évoqué de vieux souvenirs de l'école primaire où il n'avait pas séjourné bien longtemps, préférant l'apprentissage du métier de maçon. A ce moment-la est arrivé le Loulou Legrand avec sa louloute, sauf que nous étions installés à leur table habituelle et elle a tiré une gueule pas possible en prenant son mari à témoin :

— Ah ben Loulou, ça ça va pas ! T'as vu ? L'Michel et son copain ont pris notre table ! Si c'est comme ça, moi j'vais chez la Bernadette !

L'Michel a évidemment commencé à s'exciter :

— Ben merde, Solange, une table de bistrot, c'est pas ta « pripiété ».

Le Loulou en a rajouté une couche :

— Pi tu commencerais ben à nous emmerder avec tes histoires de tables ! Il a raison, l'Michel ! Merde alors, c'est tout les jours la même histoire !

Mais comme il fallait bien calmer le jeu, j'ai convaincu l'Michel d'aller à la table à côté et la Solange s'en est montrée ravie :

— Merci ben vieux Joël ! Heureusement que t'es là parce que les deux autres, ils n'ont aucune éducation !

Pour changer carrément de conversation, j'ai parlé de l'Adam Panovitch que la maîtresse battait comme plâtre pendant qu'il riait aux larmes en se protégeant de son vieux cartable... « Pi tu te rappelles, a ajouté l'Michel, quand j'avais soulevé les jupes de la Christiane pendant la sortie de l'école chez les charbonniers, elle m'avait rudement morniflé ! Dame, ça lui avait pas plaît ! » Comme la nuit allait tomber, j'ai pris congé du copain et je suis rentré en pensant à Gaëlle. Sur la route déserte, un peu avant d'arriver à la maison, j'ai vu une boule de feu parcourir le ciel noir et mon esprit est allé vagabonder du côté des fesses du père Doucet le jour où les Martiens avaient failli débarquer sur la place. J'ai raconté l'événement à la grand-mère qui a mis le verrou tout de suite, les choses étaient tellement bizarres par les temps qui couraient... mais *La Nouvelle République* du lendemain a titré qu'il s'agissait juste

d'un météorite et j'ai souri en lisant l'article, ému par ce pauvre caillou qui cherchait désespérément sa douce comète.

Le lendemain, je suis passé voir mon copain, Jean-Pierre. Il vivait dans une maison du bourg avec sa copine Micheline et Molosse, un chien Boxer sympathique mais terriblement baveux. Quand je m'asseyais à l'arrière de leur voiture avec l'animal à mes côtés, il secouait frénétiquement ses grosses babines et envoyait aux alentours des filets glaireux dont je me protégeais le bras levé. Micheline et moi faisions parfois des virées en voiture dans les bois et la vieille 2CV cahotait dans les sentiers alors que nous étions pliés de rire et que les secousses me projetaient contre la conductrice en short et que j'en éprouvais de drôles de sensations. Jean-Pierre s'était installé comme potier et le couple vivait chichement comme beaucoup d'autres à cette époque-là mais les gens n'avaient pas besoin de grand-chose pour être heureux. Je me souviens d'une année où nous étions allés à Paris assister à un festival du cinéma où le film de Marcel Camus, *Orfeu Negro**, Palme d'Or 1959 à Cannes tenait la vedette. Je ne me souviens plus très bien en quelles circonstances je me retrouvai avec Micheline dans un appartement mansardé du Marais où nous avons débattu avec Eurydice, entendez par là l'actrice principale du film Marpessa Dawn* qui parlait de son rôle avec un peu de déception car elle trouvait que la dramaturgie était étouffée par l'extravagant carnaval de Rio qui reléguait le mythe d'Orphée au second plan. Notre professeur de français nous avait présenté le film comme un chef-d'oeuvre absolu mais je me souviens d'un romantisme gâché par une musique trop forte, point de vue partagé par l'actrice qui reconnaissait indéniablement à Marcel Camus la prouesse d'avoir réussi à tourner un film avec des acteurs noirs uniquement. Aucun souvenir de la fin de journée, j'espère n'avoir pas été ensorcelé au cours d'un rite vaudou orchestré par la coquine Micheline et la belle métisse... Mais revenons plutôt aux choses sérieuses. J'ai bu une bière avec mes amis en me protégeant de l'excès d'amitié de Molosse qui aspergeait la tablée et j'ai promis une visite prolongée pendant l'été. Mes pas m'ont ensuite porté jusqu'à l'ancien lavoir de la Somblure lequel était bien mal en point et aurait mérité une bonne rénovation. En face l'édifice branlant, s'ouvrait un sentier que l'on surnommait « Chemin des birettes » et j'ai eu une pensée pour Marie-France censée l'emprunter chaque jour pour se rendre à l'école. Pas étonnant que sa mère adoptive vienne la chercher en hiver car le sentier sinuait au milieu de taillis touffus et de prés gorgés d'eau, un vrai décor de film d'épouvante les soirs de grands froids. J'ai promis à la jolie rousse de lui faire une visite de courtoisie dès le lendemain au cimetière du canton car c'était jour de marché et mon oncle ne voulait absolument pas rater l'événement.

Des perce-neige fleurissaient au fond du jardin et j'en ai fait un beau bouquet à l'attention de mon amie disparue. Le ciel était nuageux mais le petit coin de mauve qui apparaissait au-dessus de la grange m'a fait penser au chemisier de Gaëlle et aux remparts de Saint-Malo. L'oncle m'a déposé à l'entrée du cimetière, il ne comprenait pas très bien ce que j'allais faire là-dedans et il est allé visiter les étals des marchands de légumes et de charcuteries. La tombe de Marie-France était toute simple, blanche comme le voulait la tradition et une inscription dans un cadre en bois m'a intrigué : « La mort n'est rien, je suis simplement passée dans la pièce d'à côté... » et j'ai appris qu'elle était tirée d'un écrit de Saint-Augustin*. Cette phrase n'était pas familière des épitaphes de l'endroit où les inscriptions un peu démodées semblaient tirées de romans-photos, genre : « Fauvette, si tu passes près de cette tombe, chante-lui ta plus belle chanson » et je me suis demandé qui avait bien pu déposer cet hommage original car il me revenait les paroles de Michèle quand je l'avais accusée de fumer le tabac gris de son grand-père. La pièce d'à côté, c'était sans doute un endroit quelque part dans l'univers où revivait Marie-France alors que la tombe ne recelait probablement plus grand-chose de la gamine élégante qui était passée par chez nous. Tout cela était bien compliqué et j'ai déposé mes perce-neige dans un vase disponible en me disant que le tonton devait m'attendre devant le *Café du Commerce*. « Au revoir ma belle ! », ai-je dit gentiment à Marie-France. Et puis c'est en quittant le cimetière que ça m'est tombé dessus, une tombe délaissée sans aucune épitaphe qui me barrait la route comme un sale clin d'œil à ma part d'ombre et je me suis senti très mal à l'aise en lisant le nom de Claire Duval sur la pierre. Elle avait tout juste 15 ans, Claire, une famille de merde et une chute fatale en rentrant à mobylette de son apprentissage en charcuterie alors que je venais de partir en Bretagne. « Pardonne-moi, Claire », ai-je murmuré en retirant une à une les mauvaises herbes qui avaient envahi la tombe où j'ai déposé un peu du bouquet de perce-neige dédié à Marie-France. Je pense même que j'ai versé une larme ou peut-être était-ce simplement le froid mordant qui m'invitait à prendre congé d'un passé pas si lointain que ça et qui me laissait un goût amer par le manque d'humanité dont j'avais fait preuve vis à vis d'une jeune fille amoureuse que j'avais rejetée sous prétexte qu'elle n'avait pas mon niveau d'études... Je me suis presque enfui du cimetière et j'ai retrouvé mon oncle en grande discussion avec un copain de l'armée à qui il manquait trois doigts parce qu'il s'était trouvé à chatouiller non pas le fellaga mais l'épouse d'un épicier tunisien qui lui avait tiré dessus avec sa pétoire en visant l'entrejambe et qui n'avait réussi qu'à le priver de sa main droite pour le plus grand bonheur de l'estropié qui touchait une pension d'invalidité et passait ses journées au bistrot où son autre paluche était passée maîtresse dans l'art de tenir le gobelet.

Nous avons bu deux tournées de Valençay, vin blanc fruité que je préférais au Sancerre. L'oncle a salué des gars de connaissance accompagnés de leurs épouses donc non autorisés à s'humecter le gosier. En rentrant, nous nous sommes arrêtés au tabac pour acheter le journal et le maître potier nous a offert un canon en parlant de la pollution des océans. En remontant dans la voiture, mon oncle a dit : « Il en connaît un rayon, l'André, tu ne trouves pas ? » et je lui ai répondu que s'il était professeur à l'école des Beaux-Arts, c'est qu'il était plus intelligent que la moyenne. La grand-mère a accueilli avec plaisir les paniers de légumes et la viande qu'elle trouvait bien meilleure que celle véhiculée par notre bouchère, la mère Martin et m'a demandé si j'avais trouvé la tombe de Marie-France. Suite à ma réponse, elle a secoué tristement la tête en disant : « C'est ti pas malheureux quand même... la pauvre gamine ! » tandis que l'oncle se plongeait dans le journal, navré par les performances très moyennes de l'équipe de foot locale et que la chienne tournait à toute vitesse autour de la table pour réclamer sa friandise quotidienne.

L'après-midi, je suis allé traîner dans les bois, là où le grand-père avait planté les épicéas. Les arbres poussaient des deux côtés d'une allée rectiligne et atteignaient déjà une bonne hauteur. Une belle lumière filtrait à travers les branchages et un calme absolu régnait dans ces lieux peu fréquentés. Quand le grand-père avait mis en terre les petits sapins il y avait une dizaine d'années, il m'avait expliqué que ces arbres grandissaient vite et fournissaient la nourriture essentielle aux oiseaux et aux écureuils. Et puis les chênes et les bouleaux devaient s'habituer à d'autres espèces, un peu comme les hommes qui seraient amenés un jour ou l'autre à fréquenter des gens venus d'ailleurs. « Tu veux dire des Martiens ? », lui avais-je demandé, et il avait répondu en rigolant que depuis qu'ils avaient vu les fesses du père Doucet, ils n'étaient pas prêts de revenir ! Il s'appelait Lucien, mon grand-père, mais tout le monde disait Ferdinand, allez savoir pourquoi, même après sa mort quand le curé égrenait la liste des disparus au cours des messes du dimanche où mon grand-père n'avait jamais mis les pieds, il disait lui aussi Ferdinand au milieu des Félix, Arsène et autres Émile... Un jour, j'ai eu la curiosité de lui demander pourquoi sa liste ne comportait pas les noms de Marie-France Bardot et de Claire Duval et il m'a répondu que les familles n'avaient jamais demandé que des messes soient dites en souvenir de ces filles, alors elles avaient dû être enterrées sans passer par l'église, ce qui était infiniment regrettable pour les péchés qu'elles avaient pu commettre. Comme ce n'était plus le vieux curé irascible de mon enfance et que j'étais étonné par la réponse de cet homme jeune, je lui ai demandé quels péchés mortels avait bien pu commettre ces très jeunes filles mais il est resté évasif en levant les yeux au ciel. « Le berger est là pour guider le troupeau,

a-t-il précisé, mais si les brebis ne veulent pas en faire partie, c'est leur choix. » J'avais cru comprendre le contraire avec la parabole de la brebis égarée mais il a mis les choses au point en disant que s'égarer par mégarde n'était pas un péché mais que se perdre volontairement en était un. Bah, tant pis pour Marie-France et Claire, ai-je conclu, ça ne les fera pas mourir une deuxième fois ! Il n'a pas eu l'air très content et j'ai fui la sacristie pour éviter la damnation.

J'ai eu envie de revoir le campement du Niakoué où je n'étais pas retourné depuis qu'avec mes copains nous avons trouvé la cabane vide, le bouquet de chèvrefeuille et la photo de la jeune asiatique et j'ai suivi le chemin menant aux lacs naturels. J'avais oublié que nous étions en hiver et dès les premiers lacets du sentier, de grandes étendues d'eau m'ont empêché d'aller plus loin. J'ai cru distinguer une cabane en ruines au milieu du grand lac mais sans doute n'était-ce qu'une impression. L'année avait été particulièrement humide et le terrain argileux avait favorisé la formation de tourbières qui abritaient toute une population d'oiseaux et d'animaux aquatiques qui restaient silencieux pendant la mauvaise saison pour mieux s'exprimer le printemps venu. La bécassine avait migré dans le sud de la France alors que les grenouilles s'étaient installées au fond de l'eau en attendant des jours meilleurs et que les crapauds avaient creusé la terre pour s'y dissimuler. J'avais même lu quelque part que certaines grenouilles hibernaient sous les feuilles ou l'écorce, risquant le gel qui mettait alors fin à leurs fonctions essentielles ; morte, la grenouille ? Pas du tout, elle décongelait en une seule journée après les frimas et son cœur se remettait à battre pour lui permettre de coasser à gorge déployée ! J'imaginais la Simone sur le pont-levis en train de danser aux chants de tous ses admirateurs pendant que le Niakoué préparait le rituel bol de riz et les brochettes de grives. Tout cela était déjà bien loin et je suis rentré avant le froid de la nuit alors que ma grand-mère sortait du four un énorme pâté aux pommes de terre et que l'oncle tentait désespérément d'inculquer à la chienne les rudiments d'une bonne éducation.

Le lendemain, veille de mon départ, je suis allé rendre visite à un couple de vieux carriers qui cassaient des cailloux pour le marquis qui avait employé mon grand-père. Je n'ai jamais compris à quoi servaient ces quintaux de silex que ces deux-là débitaient à longueur de journée et lorsque je leur ai posé la question, ils ne le savaient pas non plus... Des camions venaient régulièrement charger le produit de leur travail et ils continuaient à extraire et à casser à la masse les blocs de pierre détachés de la paroi. Tout comme Sisyphe, ils trouvaient leur bonheur dans l'accomplissement de cette tâche sans pour autant s'interroger sur sa signification.

Ils ne reconnaissaient pas l'absurdité de leur travail, échappant ainsi, comme l'écrivait Camus, « à la plus pénible des passions » et jouissaient d'une liberté à l'égard des règles communes y compris celle qui exige que l'on donne un sens à sa vie. Comme la carrière était immense et recelait des tonnes de pierre, ils avaient construit un abri confortable où ils passaient la majeure partie de l'année alors qu'ils possédaient une maison dans un village voisin. Les fins de semaine, le mari faisait démarrer sa vieille Terrot qu'il pilotait sans permis, son épouse installée sur le tansad. Les gendarmes toléraient cette infraction patente aux règles communes, sauf quand le couple trop aviné ne pouvait reprendre la machine. La moto faisait un bruit d'enfer et dégageait une fumée nauséabonde dans tout le pays, faisant dire à ma grand-mère : « Tiens, v'la les Ponta ! », surnom qui leur avait été donné sans trop savoir pourquoi. Souvent, le pilote moustachu au casque fait maison était contraint d'attacher son épouse, la Thérèse, sur le siège arrière car l'état d'ébriété de la passagère ne lui aurait pas permis de se maintenir sur l'engin pétaradant. Ils formaient un équipage que les gens regardaient avec indulgence d'autant qu'ils avaient des enfants qui s'élevaient seuls mais plutôt bien d'après le garde champêtre... Et puis un matin, le cantonnier a trouvé la Thérèse dans le fossé, morte de froid après une expédition en solitaire dans les bistrots du pays. Le vieux ne s'en est jamais remis, il a rejoint sa compagne quelques mois plus tard et les enfants ont été confiés à sa sœur qui avait les moyens.

Ma visite a fait très plaisir aux Ponta, peu de gens s'aventuraient dans le coin à cette saison et nous avons bu un verre de vin dans l'abri où le poêle à bois distribuait une belle chaleur. Je m'attendais à une infâme piquette mais le vin était excellent, le beau-frère avait des vignes à Verdigny près Sancerre et c'était un gars généreux qui fournissait la famille, m'a confié le père Ponta. J'ai parlé du Niakoué en leur disant qu'il était impossible de parvenir jusqu'au campement abandonné et nous avons évoqué le retour en Indochine de cet homme qu'il connaissait bien.

— Le Niakoué comme tu dis, il s'appelait Julien. Il était venu en France après la guerre parce qu'il avait engrossé une fille très jeune au grand dam des riches parents qui lui avaient proposé un marché : choisir entre la prison et l'exil... Ils lui offraient même le voyage ! Il avait proposé la France, pays des droits de l'homme, mais il avait vite déchanté car les Français avaient bien autre chose à faire en 45 que de s'occuper d'un pauvre indochinois. Il avait atterri dans le coin où on lui donnait des petits boulots, notamment à la Grande Turée où il avait connu la grosse Simone. Quand les parents de celle-ci ont appris qu'elle fricotait avec l'Julien, ils ont fichu les amoureux à la porte et ceux-ci se sont retrouvés dans le bois d'Humbligny où ils ont construit leur abri. L'Julien a trouvé un emploi de bûcheron et le temps a passé jusqu'à leur retour au pays alors qu'ils n'avaient que très peu de sous.

— Comment ont-ils fait pour repartir là-bas si loin ? Et puis dans la cabane, l'Julien avait laissé la photo d'une certaine Mai Lan sur la table bancale à côté d'un bouquet de chèvrefeuille... Vous étiez au courant de ça, père Ponta ?

— Ben la fille dont tu parles était peut-être celle qu'il avait engrossée. Pour le reste, je me souviens qu'à cette époque-là, il attendait un mandat de la poste. D'où et de qui, je n'en sais rien mais il racontait qu'il avait connu là-bas un Français qui pouvait l'aider à rentrer au pays. Reste à savoir maintenant pourquoi il a embarqué la grosse avec lui... Sa famille ne voulait plus d'elle et puis tu sais, la Simone, elle avait pas mal d'eau dans le carafon. L'Jean, celui qui a fait Diên Biên Phu, m'a montré une carte postale qu'il avait reçue : on y voyait des filles superbes qui dansaient en costumes traditionnels et ça venait de Saïgon. Des filles à vous donner la triquette... Faut pas que je te dise ça trop fort parce que la Thérèse, elle est jalouse !

J'ai pris congé des Ponta en les remerciant pour le canon et pour les renseignements concernant le Niakoué. La Thérèse m'a lancé un joyeux au revoir ponctué d'un : « Allez, l'Joël, à la r'voyure, pi va pas te néyer par là où rencontrer des birettes ! » Je l'ai tranquillisée en lui répondant qu'en Bretagne il n'y avait pas de birettes et que je ne risquais pas la noyade. Il se faisait déjà tard et ça faisait une drôle d'impression de circuler dans ces bois touffus, même que la route était complètement déserte jusqu'à la Patte d'Oie. J'ai croisé le père Tillier qui revenait à vélo de son lieu de travail, une carrière où lui aussi cassait des cailloux depuis une bonne trentaine d'années. C'était un taiseux qui ressemblait un peu à un gars d'Amérique du Sud, à croire qu'il avait des ancêtres incas ou aztèques. Il a grailonné un bonsoir en chiquant une noisette de tabac juteux qui a fait floc sur la route. Voir les vieux priser, bah pourquoi pas mais la chique, ça atterrissait où ça pouvait au risque de vous décorer votre pantalon et je n'aimais pas trop cette pratique que quelques anciens affectionnaient encore. J'ai souri en pensant à la Thérèse qui craignait les birettes, ces sorcières berrichonnes qui se suspendent dans les arbres aux bords des chemins creux et qui se laissent choir sur le promeneur du soir pour ensuite l'étouffer. En Bretagne, les chemins creux sinuaient au milieu des champs de choux et j'avais peu de risques de me faire agresser par un de ces fantômes malveillants nés de l'imagerie populaire. Il restait du pâté aux pommes de terre et j'en ai fait mon dîner pendant que ma grand-mère et mon oncle parlaient d'acheter une télévision plus grande et me demandaient mon avis.

— Bonne idée, à condition de faire une place à l'appareil sur le buffet..

— Surtout, a ajouté ma grand-mère, que je ne veux pas d'un petit poste où on voit rien !

L'oncle a surenchéri en disant qu'il fallait voir les choses en grand.

— Oui, enfin, faut pas que ça tienne tout le buffet, quand même ! s'est inquiétée la grand-mère ; et puis on va l'acheter où, chez Larpent ?

— Ben y'a pas d'autres marchands, on va pas aller à Bourges pour acheter ça, quand même !

J'ai bu deux verres de vin pour faire passer le pâté alors que ma grand-mère s'exclamait : « Heu là ! j'ai oublié d'ôter les étiquettes sur le bouteilles, demain c'est le jour de Godin ! » et elle s'est précipitée dans le local qu'on appelait la laiterie pour sortir la caisse car il fallait que demain, toutes les étiquettes portant le nom du concurrent soit retirées car le père Godin n'avait pas besoin de savoir qu'on s'approvisionnait aussi chez Touzeau-Bedu !

Le lendemain, l'oncle m'a accompagné à l'arrêt du car, c'eût été vraiment trop cruel de lui demander d'aller jusqu'à la gare de Bourges... Il détestait quitter l'environnement immédiat et ne se sentait absolument pas capable de piloter sa Dauphine en ville. Le car m'a emmené jusqu'à Gien mais suite à une crevaïson gérée par le chauffeur, j'ai raté mon train. Les parents s'inquiétaient un peu mais ils étaient encore sous le charme de la petite Sophie et ils n'ont pas alerté les autorités. J'ai passé le reste des vacances à visiter la ville lumière et mon beau-père, parisien de souche, s'en est montré ravi. Dans leur quartier à l'époque, subsistaient de nombreux terrains à l'abandon où poussaient des pruniers qui donnaient des fruits à la belle saison. Et puis surtout, les parents vantaient le parc de Sceaux et son château, initialement maison de campagne de Colbert*, jardins dessinés par André Le Nôtre*. A la révolution, le château devint une école d'agriculture puis un négociant affairiste le fit abattre pour en vendre les matériaux. Trois décennies plus tard, il fut reconstruit par le second duc de Trévise et devint la propriété du département de Sceaux en 1923. C'était un endroit très fréquenté, même en hiver autour du grand canal où les enfants emmitouflés suppliciaient leurs parents frigorifiés en passant de longues minutes à observer les belles carpes miroir qui paressaient au-dessus de l'abondante vase qui tapissait le fond de l'ouvrage. J'aimais bien le parc de Sceaux pour la diversité de ses paysages et je m'imaginais avec Gaëlle dans les bosquets touffus où nous aurions pu donner libre cours à nos envies, longs baisers passionnés et pelotage adolescent tout en restant corrects car le parc était déjà très surveillé.

J'ai abandonné la petite Sophie à son sort de bébé choyé après que mes parents m'aient proposé la lourde charge de parrain pour le baptême qui devait avoir lieu à Pâques. Je m'en suis montré ravi tout en demandant qui serait la marraine. « Françoise, m'a répondu ma mère, tu te souviens, la fille de madame Bonnet, celle qui nous avait loué sa maison lorsque nous sommes allés à Blainville ! » Ça m'est

revenu d'un coup, les vacances où j'avais failli me noyer et où nous avions manqué tout particulièrement d'argent... « Ah oui, me suis-je exclamé, Françoise ! » Elle était venue nous voir avec ses parents l'an dernier et j'avais le souvenir d'une fille mignonne mais qui en faisait un peu trop avec sa coiffure compliquée et son visage très maquillé ; mais c'était quand même une belle marraine et je l'ai dit à mes parents. Ceux de Françoise, je les trouvais un peu bizarres entre une maman forte et volubile et un papa qui se prenait pour un mannequin en tournoyant devant l'assistance avec une garde-robe sans cesse renouvelée qui grevait le budget du ménage. Son épouse s'exclamait : « Oh qu'est-ce que tu es beau, mon chéri ! » et je participais à l'émerveillement en disant à Françoise que son père était très chouette, sapé comme ça. Elle me regardait alors avec son visage de porcelaine où seuls les yeux bleus pensaient le contraire et nous replongions notre nez dans le biscuit de Savoie. Quelques années après le baptême, la maman de Françoise en a eu assez de son mannequin de mari parce que forcément, vêtu comme ça, il faisait tourner la tête aux dames à cervelle d'oiseau qui l'embarquaient dans un périple douteux que n'appréciait pas son épouse. Ils se sont séparés et nous n'avons jamais revu la marraine. « C'est quand même triste de voir ça pour la pauvre Sophie ! », disait ma mère mais la petite sœur n'a pas semblé affectée par la désertion de la belle au maquillage d'escort girl et s'en est parfaitement sortie sans avoir besoin de l'assistance des béquilles parrain-marraine fabriquées parfois par les valeurs républicaines et souvent par les croyances religieuses.

Quelques jours après la visite de son ami, elle reçut une convocation chez le juge chargé de l'affaire mais la lettre ne parlait pas de confrontation. Le lendemain, un courrier d'une avocate qui souhaitait la rencontrer le même jour dans les locaux du Palais de Justice, un peu avant son entretien avec le juge. Elle s'en étonna, n'ayant pas eu recours personnellement à l'assistance d'un conseiller et commença à appréhender ces deux obligations. Déjà qu'elle avait du mal à joindre les deux bouts, comment allait-elle pouvoir financer les services d'un avocat ? Et sans même parler de ce problème, les difficultés du manque d'argent commençaient à se faire sentir, il lui faudrait trouver un travail mieux rémunéré ou un complément. Elle avait refusé toute aide de sa mère qui était certainement elle aussi dans la mouise et avec qui elle avait coupé les ponts. Ces rencontres étaient prévues début janvier à une date où elle ne travaillait pas et elle devait s'employer à ce qu'elles se déroulent le mieux possible. Pas question de débarquer chez le magistrat avec un jean taille basse et l'air conquérant, ce serait pantalon carotte et visage sérieux d'étudiante surmenée. La chambre était froide et elle sollicita Calor qui ronronna, il n'était plus question de le laisser s'exprimer librement pendant des heures comme lorsque Joël était là et qu'elle avait fait de la pièce un lieu de vie naturaliste. Quand allaient-ils se revoir ? Si par malheur elle devait travailler pendant les vacances, c'était fichu d'avance. Elle pensa à Gwen dorlotée chez ses parents et à son engagement dans un groupe libertaire pour lequel aimer à en perdre la raison relevait du romantisme réactionnaire face à l'utopique priorité de construire un ordre sans pouvoir. Elle avait hâte de revoir son amie, surtout depuis les mauvaises sensations partagées avec Joël l'autre soir concernant la destinée de la jolie brune. Pourquoi fallait-il qu'on s'invente sans arrêt des motifs d'inquiétude ? Gwen allait rentrer enjouée et

pressée de lui montrer les cadeaux reçus, généralement vêtements et produits de beauté dont certains choisis par sa mère qui avait un goût prononcé pour les hauts boutonnés jusqu'au cou et les sous-vêtements un peu ringards qui les faisaient rire aux larmes. Heureusement que son père préférait lui donner de l'argent pour qu'elle puisse s'offrir ce qui lui faisait vraiment envie ! Des petits dessous coquins qu'elle lavait en douce et planquait quand elle retournait dans le cocon parental. Les filles se partageaient les petites culottes et se pavanaient devant le miroir sur pied de l'appartement de Gwen en toute innocence. Adoratrice des photos de David Hamilton, la brunette se voyait déjà égarée d'un livre semblable à *Rêves de jeunes filles** où les seins lourds n'étaient pas les bienvenus et son amie riait de ses emballements d'adolescente en disant que les modèles du photographe étaient blondes et qu'elle n'avait donc aucune chance avec sa tignasse de corbeau. Tous ces délires se terminaient devant un verre de Sancerre qu'elles prenaient en petite tenue avant de réaliser que c'était la dernière bouteille et qu'il fallait vite retourner chez Alphonse pour renouveler les stocks !

Gwen est rentrée en pleine forme et s'est précipitée pour montrer à Gaëlle les cadeaux de sa maman chérie.

— Nous avons là un cardigan années 50 aux manches mi-longues, couleur virginale et boutons nacrés... Puis une robe grise Glamour avec petit col blanc, s'arrêtant un peu au-dessus du genou, marque Ricci, tu vois, ce n'est pas de la merde, ça, quand même !

— Allez, montre-moi, s'il te plaît ! Mets la robe et le gilet par dessus !

Gwen s'habilla en pouffant, ce n'était pas ridicule mais l'amie de Gaëlle s'était transformée en quelques minutes en bourgeoise du 16ème sortant de l'église Notre-Dame d'Auteuil ! Prenant un air un peu pincé, elle déambula dans la chambrette en poussant Gaëlle qui s'était déjà mise en slip pour essayer elle aussi l'ensemble rétro qui leur apparut comme impossible à porter à la fac.

— Si nous déposons ces merveilles chez ma tante ? Nous en tirerions sûrement de quoi nous offrir deux bouteilles de Sancerre.

— Chez ma tante ?? Ah oui, tu veux dire au Mont-de-Piété ! Heureusement que mon père m'a donné de l'argent pour acheter de la lingerie. Culottes, bas autofixants, tout le tralala, quoi ! Ça te dit, des bas couleur chair ?

— Bah, tu sais, moi maintenant les bas... J'ai l'impression que j'en portais dans une vie antérieure. Par contre, une ou deux petites culottes bien sexy, je ne suis pas contre. Non, il ne vaut mieux pas porter ces choses au Mont-de-Piété, ta mère n'apprécierait sans doute pas l'initiative ! Et puis qui sait si un jour tu ne changeras pas radicalement de style vestimentaire...

Gwen ne daigna même pas répondre et elles passèrent le reste de la journée à déambuler, le bougnat et son épouse se montrèrent ravis de leur visite qui se terminait à chaque fois par un verre partagé. Gaëlle informa son amie de la convocation du juge et de la rencontre avec une avocate dont elle donna le nom. Gwen qui s'intéressait beaucoup à la condition féminine lui toucha le bras.

— Tu l'ignores probablement mais cette personne a pris la défense du Mouvement National Algérien au même titre que Gisèle Halimi*. Tu te rends compte, ma vieille, tu vas être défendue par une militante qui a dénoncé les atrocités commises par l'armée française là-bas !

— Je me demande bien en quoi j'intéresserais une militante des droits de l'homme...

— Mais qui dit droits de l'homme dit également droits des femmes ! Ces avocates démonteront un jour la mécanique du mâle et une loi sera votée pour l'interruption volontaire de grossesse.

— Heu... et bien si tu le dis ! Ce qui me préoccupe, c'est de savoir comment je vais la payer, cette avocate.

— A mon avis pas grand-chose, ces femmes se battent pour un idéal, pas pour du fric.

— J'espère que tu as raison. Pour aller voir le juge, ne devrais-je pas mettre les vêtements offerts par ta mère ?

— Ohlala, mais c'est une excellente idée ! Par contre, il faudra y aller doucement sur le fond de teint et sur le rouge à lèvres car le magistrat pourrait te prendre pour une bourgeoise en quête d'amant et se mettre sur les rangs...

— Arrête, si je ressemble à Violette Nozières*, c'est la taule à la fin de l'entretien !

C'était bon de rire d'un drame qui la touchait personnellement mais quand elle était seule, revenaient les images du désastre dont elle se jugeait en partie responsable. Avec le temps, comme le fait le ver dans le fruit, le sentiment de culpabilité lui grignoterait la vie jusqu'à devenir insupportable. C'était déjà la raison pour laquelle elle souhaitait exercer un métier à risques, un de ces boulots qui ne vous assurent pas de retraite et qui ne vous maintiennent pas dans une vieillesse débilitante. Déjà que le processus de vieillissement en tant que tel n'était guère supportable, quel besoin d'y ajouter un processus de rumination des manquements à l'éthique familiale ? L'enfant qui a des raisons graves d'en vouloir à ses parents s'exposera souvent à un retour de bâton les années passant en développant un sentiment d'autopunition. Elle ne voulait pas de cette addiction et ferait tout ce qu'elle pourrait pour que cela ne se produise pas.

— Eh tu rêves, ma vieille ? Ne te fais pas de souci avec ton juge ! On rentre ?

Gaëlle a souri et suivi docilement son amie. Il commençait à faire un peu froid et Calor fut tout heureux d'adoucir l'atmosphère. Demain, elle se mettrait en quête d'un travail pour les fins de semaine et les vacances et elle ne savait pas comment dire à son ami que leurs rencontres futures étaient incertaines. Elle caressa l'anneau d'argent et se fit promesse une fois de plus de ne jamais s'en séparer.

Elle avait renoncé à se vêtir façon bourgeoise fatale et opta pour le pantalon noir et le pull alpaga ras du cou. L'austère bâtiment qui abritait le Palais de Justice donnait au visiteur une impression d'écrasement et elle craignit d'en rester prisonnière, situation paradoxale où les victimes convoquées en ces lieux sont parfois plus éprouvées que leurs bourreaux. L'avocate qui la reçut n'avait pourtant rien d'une virago et affichait une décontraction vestimentaire qui plut à Gaëlle. Le dossier était solide mais les faits reprochés relevaient plus de la maltraitance que de l'agression sexuelle caractérisée dont il fallait apporter la preuve.

— Madame, mon père ne m'a certes pas violée mais si je n'avais pas pris toutes précautions pour l'éviter dans certaines circonstances et notamment la nuit où j'étais obligée de fermer la porte de ma chambre à clé, je me demande bien ce qui se serait passé.

— Votre carnet décrit des comportements plus que douteux quand vous étiez adolescente et la K7 fait état de supplications vous demandant d'ouvrir votre porte mais rien dans les mots ne laissent présager une agression physique.

— Madame, je n'ai pas l'intention de revenir sur mes déclarations mais sachez que jusqu'en juillet dernier et ce, depuis des années, j'ai été obligée de me protéger seule contre les menaces et les coups dont j'ai été victime. Selon moi, mon père était menaçant et violent parce que je me refusais à lui.

— Et votre mère ? Pourquoi ne s'est-elle pas opposée au comportement de votre père ?

— Mais parce qu'elle avait peur, Madame ! Que vaut la parole d'une femme pauvre mariée à un seigneur de village ?

— C'est justement contre cela que nous luttons, Gaëlle. Le juge va vous recevoir et je pense qu'il a une bonne nouvelle à vous annoncer. A bientôt, Mademoiselle, ne baissez-pas les bras.

— Madame... Je ne sais pas encore comment je vais faire pour régler vos honoraires et j'en suis désolée.

— Vous ne m'avez pas appelée et j'ai choisi d'assurer librement votre défense à titre gracieux. J'ai la conviction que votre père sera condamné et que cette décision fera jurisprudence. C'est tout ce qui importe pour moi.

Gaëlle balbutia des remerciements et l'avocate l'invita à se rendre immédiatement dans le bureau du magistrat. Le juge était un homme rondouillard

au bon sourire de papa gâteau et elle se sentit à l'aise dès qu'il la fit asseoir.

— Mademoiselle, deux des collègues de travail de votre père ont reconnu sa voix sur la K7 et l'ont attesté par écrit. Les faits sont avérés, inutile de prévoir une confrontation. C'est une bonne nouvelle pour vous mais je m'étonne que votre mère et vos proches aient prétendu avoir des doutes.

— Monsieur le Juge, je vous demande une faveur : laissez ma mère en dehors de cette histoire... C'est uniquement la peur qui l'a amenée à nier l'évidence. En revanche, j'ai beaucoup de mal à accepter les comportements de ma sœur et de son mari.

— Votre mère conservera l'autorité parentale sauf si son comportement fait l'objet de poursuites. Le procès aura lieu en novembre prochain mais vous ne serez pas autorisée à y témoigner. Comme a déjà dû vous le dire votre avocate, le chef d'accusation se limitera aux menaces et mauvais traitements. Croyez bien que je le regrette mais n'oubliez pas, Mademoiselle Le Barzec que nous sommes en 1965 et que très peu de plaintes déposées par les femmes et les enfants victimes d'agressions sexuelles aboutissent. J'oserais même dire que le viol est considéré comme une fatalité et rarement comme un crime. Vous avez eu la chance de croiser la route de policiers efficaces qui ont fait correctement leur travail sans pour autant aller au fond des choses.

— Excusez-moi, Monsieur le Juge, je suis effarée par le manque de clairvoyance du législateur.

— Vous avez parfaitement raison, Mademoiselle Le Barzec, la loi reste muette et sourde aux appels des femmes et des enfants agressés sexuellement ou maltraités. Essayez cependant de vous reconstruire. Bonne chance, Gaëlle.

Elle est sortie du bureau du magistrat avec soulagement. Elle avait pourtant encore de longs mois d'angoisse avant d'affronter le procès et elle se félicita de vivre dans un endroit où elle n'était pas amenée à croiser ses proches. C'était simple en fait, aujourd'hui et dans la majorité des cas de maltraitance, il fallait subir et fermer sa gueule... Elle n'osait même pas imaginer ce que serait devenue sa vie si les policiers l'avaient éconduite en prétextant que quelques calottes ne faisaient pas de mal et que peloter sa fille adolescente n'était en somme que l'expression d'un élan de tendresse... Gwen lui avait dit qu'aujourd'hui encore, les femmes ne pouvaient pas travailler sans l'accord de leur mari, un moyen idéal de les rendre dépendantes et soumises. Sortie du bureau du juge avec le moral en hausse, il avait suffi d'un court trajet pour que le découragement s'installe et la journée aurait été gâchée sans la visite de son amie porteuse d'une bonne nouvelle : un magasin de prêt-à-porter du centre ville cherchait une vendeuse pour les fins de semaine et les vacances scolaires. Les candidates ne se bousculaient pas pour un temps partiel aménagé de

cette manière et elle fut recrutée tout de suite par une gérante sympathique qui se montra très à l'écoute de ses préférences horaires.

Notre professeur de français a perdu sa mère et il a convié l'ensemble de la classe à assister aux obsèques. C'était mon premier enterrement et ce qui me frappa en arrivant dans le petit village du Finistère fut l'absence de tristesse. Comme l'écrit aujourd'hui Bernard Rio, l'auteur de *Voyage dans l'au-delà : Les Bretons et la mort*, la Bretagne avait une histoire personnelle avec ses morts en ces années-là. Les gens mouraient chez eux et les funérailles n'intervenaient que trois jours plus tard avec l'inhumation et le repas qui suivait. La crémation ne se pratiquait pas et les « H.L.M à urnes » n'avaient pas encore pignon sur cimetière. Aujourd'hui, lorsqu'une personne fait un peu la gueule, il est coutumier de lui lancer : « Eh ben tu en fais une tête d'enterrement ! », ce qui laisse présager de l'ambiance qui règne à la plupart des obsèques. Ce qui est aujourd'hui une corvée était perçu en Bretagne comme un cadeau. La famille de notre professeur se retrouvait à cette occasion et chacun s'embrassait et parlait des mille choses de la vie ordinaire tandis que plusieurs personnes s'affairaient autour des fourneaux. Aujourd'hui, mourir à la sauvette est le challenge de notre société, il faut se dépêcher de disparaître pour faire de la place aux vivants. Les rites sont escamotés et les symboles qui tournaient autour de la mort ont disparu. Qui parlerait de nos jours en Bretagne de l'Ankou et du Ki du, le chien noir des morts ? En Berry, les funérailles ne se terminaient pas par un repas et la messe était boudée par les hommes qui passaient le temps de la cérémonie au bistrot du coin avant de rallier la queue du corbillard pour tout de même se rendre au cimetière. Les gens n'étaient pas particulièrement tristes mais la mort était considérée comme une fatalité qui ne méritait pas d'être célébrée avec sérénité. Dans la famille de notre professeur ce jour-là, un repas copieux a été servi après le recueillement, charcuteries et gâteaux essentiellement, vin et cidre à volonté et les participants ont évoqué les bons moments passés auprès de la défunte. Lorsque nous

sommes rentrés en fin de journée nous étions légèrement paf et le grand Sam a dit qu'il s'inscrivait dès maintenant pour le prochain enterrement.

Deux jours auparavant, Le Michel était passé me voir et j'avais senti à son comportement que quelque chose s'était passé pendant les vacances de Noël. Il me raconta que suite à une scène particulièrement pénible, sa mère avait été de nouveau frappée et lui également en s'interposant. Le père avait fermé la porte à clé mais sa mère et lui étaient parvenus à s'échapper par une fenêtre, ameutant les voisins qui avaient protégé sa mère pendant qu'il se rendait à la gendarmerie.

— Tu avais raison, les gendarmes sont venus et ont constaté les blessures infligées. Le père avait bu et il les insultait, traitant au passage ma mère de salope et de traînée. Le brigadier a laissé échapper qu'après l'affaire Le Barzec, ça commençait à bien faire et je me demande à qui il faisait allusion.

— Eh bien à ma copine Gaëlle ! Son père est en taule et son procès sera pour bientôt. Que s'est-il passé ensuite ?

— Les gendarmes ont embarqué mon père et nous ont conduits à l'hôpital pour qu'un médecin constate les sévices. Tu te rends compte... ma mère avait deux côtes et un bras cassés.

— Tes parents travaillent ?

— Mon père bosse à l'abattoir de Saint-Brieuc et ma mère est agent de service.

— À l'abattoir, tu dis ? Putain je plains les pauvres bêtes ! Tu as bien travaillé, Yann !

Pendant notre conversation, Yann ne s'est pas gratté les couilles une seule fois et j'en ai fait une victoire personnelle alors qu'un psychotruc aurait sans doute mis des mois à diagnostiquer le pourquoi de cette manie pour le moins discourtoise. Nous sommes montés au ranch pour boire un chocolat alors que le grand Sam se déhanchait sur *La Danse de Zorba*. Il lançait ses grandes pattes en avant et nous avons dû slalomer pour gagner le bar où le Misaine hochait tristement la tête en guise d'impuissance. La musique était assourdissante et le grand tapait dans ses mains pour en rajouter une couche ce qui fait que nous ne nous sommes pas attardés dans cette ambiance festive, le laissant à sa chorégraphie endiablée et à ses délires helléniques.

Quelques semaines plus tard, le professeur de français nous a conviés à une séance de cinéma dans le grand amphi. Surprise surprise, répondait-il à ceux qui voulaient connaître le titre du film... La Palme d'Or 1961, lâcha-t-il enfin et notre grand intellectuel de service, Marco, clama qu'il s'agissait du film de Luis Bunuel, *Viridiana*, qu'il décrivit comme délicieusement irrévérencieux, ce qui signifiait pour

lui qu'il s'agissait d'un chef-d'œuvre qu'il était impensable de pouvoir visionner dans une boîte religieuse. J'ai pensé à Gaëlle qui m'avait dit que je ne pourrais jamais voir ce genre de film dans mon école, alors inutile de vous dire que le jour J, l'amphi était plein à craquer ! Le grand Sam disait qu'à son avis il devait y avoir pas mal d'érotisme là-dedans et il était arrivé avec une heure d'avance afin d'être bien placé sans avoir eu la moindre curiosité de s'informer sur le film. Marco m'avait renseigné, l'histoire de *Viridiana* était banale mais les nombreuses scènes blasphématoires en avaient fait un film abhorré par le Vatican, sans oublier la censure de l'état franquiste. Après la projection, j'en ai retenu deux évidences : faire le bien n'entraînait pas forcément d'être payé en retour et les plus défavorisés étaient capables de cruauté. Le grand Sam en avait été pour ses frais concernant les scènes torrides qui n'étaient que suggérées et il braillait à la cantonade que ce film était une vraie merde à laquelle il n'avait rien compris !

— Job, explique-moi pourquoi la blonde passe du couvent au ménage à trois...

En guise de réponse, j'ai tapé sur l'épaule du grand en proposant de lui offrir un chocolat au rhum.

— Il n'y a rien de bien compliqué là-dedans : Viridiana se destine au couvent mais n'a pas les épaules pour faire face au suicide de son oncle amoureux d'elle. Alors elle croit qu'en faisant le bien, elle va se libérer du sentiment de culpabilité qu'elle éprouve et recueille de nombreux mendiants qu'elle loge et nourrit. Manque de bol, voilà qu'à la fin d'une soirée bien arrosée, le naturel revient au galop et les sans-abris se déchaînent, une véritable orgie où l'un d'entre-eux tente de la violer ! Comme tu l'as remarqué, elle ne s'en sort qu'avec l'aide du cousin coureur de jupons qui s'était donné comme objectif de la séduire. La dernière scène du film est particulièrement audacieuse et choque la morale établie : Viridiana a oublié le couvent et se retrouve à jouer aux cartes autour d'une table avec le cousin et la servante alors qu'une musique de mauvais goût accompagne une réflexion de l'homme satisfait qui conclut : « Je savais bien que vous finiriez par jouer à la belote avec moi ! » Évidemment, si tu t'attendais à des coucheries, c'est raté.

— Ouais ben ce n'est pas le genre de film que j'irais voir tous les jours !

— Il y a quelque chose de très étonnant dans le choix des acteurs... Les sans-abris sont de vrais mendiants ! Ils ont été recrutés directement par le metteur en scène et leurs vêtements n'ont même pas été lavés, juste désinfectés. Pendant tout le temps qu'a duré le tournage, ils ont été logés et nourris !

À l'égal du grand, beaucoup de mes potes avaient été déçus et j'ai eu presque honte de dire que j'avais bien aimé, surtout la scène où le souper des mendiants est

présenté comme la caricature du repas pris par le Christ et ses douze apôtres le soir du Jeudi saint.

J'ai reçu une lettre de Gaëlle me disant que les vacances de Pâques approchaient mais qu'elle allait devoir travailler parce qu'elle était sur la paille. Confiance pour confiance, je lui ai répondu que moi aussi j'étais bien parti pour bouffer à la table qui recule car je n'avais plus un sou. J'attendais un mandat des parents pour que je puisse prendre le train mais la petite Sophie coûtait cher et l'industrie du bébé commençait à montrer le bout de son nez, invitant les parents à se procurer ce qu'il y avait de mieux pour la satisfaire. Heureusement qu'il n'y avait pas d'animal domestique à la maison car ces deux-là auraient bouffé le domaine comme on dit vu que les chiens et les chats s'y étaient mis aussi, les premiers pour réclamer à leur maître le coussin chauffant dernier modèle, les seconds pour exiger du cuistot le gigot de Pâques à la place du mou prolétarien. Je pense qu'à partir de ce moment-là j'ai compris que je ne verrais pas Gaëlle et j'ai eu le cafard toute la journée. Je me suis gargarisé du proverbe déjà évoqué, « Loin des yeux, loin du coeur », une évidence dévoilée par un certain Properce, auteur latin selon les dires de Marco. Affirmation tout à fait discutable, d'ailleurs, car s'il était impossible d'entretenir l'amour en ne se voyant jamais, c'était sans doute à peu près la même chose en se voyant tout le temps et j'ai décidé d'oublier tout ça parce que le bac approchait et je ne pouvais pas me permettre de le rater une seconde fois.

Dimanche après la messe, nous nous sommes réunis près du bâtiment A sur lequel allait être apposée une plaque à la mémoire du gros Moulin. Un saule pleureur serait planté sous cet hommage et les parents avaient tenu à être là même si leur fils n'avait jamais été retrouvé. Piche m'a demandé pourquoi un saule et pas un chêne et je lui ai répondu que l'arbre évoquait les larmes et qu'un chêne mettait des dizaines d'années à grandir. Le Frère directeur a prononcé un discours et les parents de Jacquot m'ont demandé des nouvelles de Gaëlle qui leur avait adressé une bien jolie lettre après l'enterrement. Je me suis demandé où pouvait bien se trouver le gros et j'ai espéré que ce n'était pas en Ethiopie ou au Bengale car la famine y faisait des milliers de victimes, alors pour gloutonner à sa faim bonjour les carêmes, et je me suis dit qu'avec un peu de chance il avait dû renaître pas loin des gratte-ciel, le Cocoa House au Nigéria ou l'Edificio Itàlia au Brésil. Comme ça en grandissant il deviendrait architecte puisque tel était son rêve. Je n'ai pas osé parler aux copains de la théorie de Michèle car je ne voulais pas que ma petite copine à la gabardine mauve passe pour une cinglée. L'après-midi, nous sommes descendus en ville pour honorer la mémoire du gros en buvant un verre à sa santé.

Le soir à la prière, Marco a lu d'une belle voix le poème de Musset *Lucie* où il évoque son souhait de voir un saule planté au cimetière après sa mort, un texte difficile à lire mais Marco a su mettre le ton qu'il fallait pour que chacun en ressente la nostalgie. Un poème glorifiant l'amour et Piche s'est demandé ce que venait faire cette Lucie dans l'hommage au gros et le grand Sam lui a répondu que si certaines personnes de sa connaissance ne pigeaient déjà pas *Le Petit Chaperon rouge**, il était difficile de leur demander de saisir la substantifique moelle d'une telle poésie ! Marco a cru bon de corriger le grand, « suBstantifique a-t-il dit, pas suStantifique...»

Les répétitions des pièces s'enchaînaient et les costumes nous donnaient beaucoup de soucis. Une boutique du département nous les louait à des prix imbattables mais encore fallait-il commander en donnant le maximum de mesures. Entre un grand échalas comme Sam et un courtaud trapu comme Piche il y avait un monde et il fallait différencier les classes sociales car les joueurs de cartes piliers de bistrot ne pouvaient avoir la distinction vestimentaire des bourgeois aisés. Quant aux costumes féminins, c'était un vrai casse-tête car leurs morphologies ne permettaient pas un échange au cours de la représentation. La maîtresse femme de Boubouroche avait besoin d'une robe ample et voyante mais nous avons fait grâce à Le Michel du cul de Paris, entendez par là de la tournure, petit coussin que les femmes se mettaient sur les fesses pour relever l'arrière du vêtement. Lucile porterait une robe princesse bleue qui conviendrait parfaitement à sa taille filiforme et je me chargeai de prendre les mesures du jeune Talard en prenant soin de ne pas poser les mains au hasard de son anatomie, gestes qu'il aurait pu interpréter comme prêtant à confusion. Ajoutons à ces essentiels les accessoires indispensables, perruques et chapeaux et la tenue du valet Baptiste en épargnant à Piche le port de la livrée. Le Grand Mât a fait remarquer que ces costumes coûteraient cher et qu'il fallait mettre le paquet sur la tombola et la buvette. L'externe chargé de rançonner les commerçants était bien connu en ville et les lots pleuvaient dans les cartons, sauf que le magasin de lingerie s'était abstenu car certains parents avaient trouvé étrange que des bikinis puissent être proposés par les élèves d'une école religieuse. J'ai pensé à Jacquot qui se serait insurgé vivement en menaçant d'aller tordre le cou à ces puritains d'un autre âge et qui serait passé outre, d'autant que la direction n'avait pas fait d'objection mais nous ne voulions pas embarrasser la jeune femme qui tenait le magasin. La quincaillerie s'était délestée de toute une panoplie de couteaux de cuisine qui nous auraient permis d'occire les membres du corps professoral afin de créer dans ce cadre enchanteur un vaste hôtel coopératif avec mer artificielle où les élèves auraient pu se déplacer en chevauchant les poissons ainsi que des

fontaines naturelles de limonade comme le suggérait Charles Fourier dans son phalanstère. Le grand Sam tenait à conserver la gestion de la buvette avec la suppléance d'Auguste pendant qu'il serait Potasse, l'ami de Boubouroche. N'ayant d'ailleurs qu'une confiance limitée en son associé qu'il accusait d'avoir le gosier bien pentu, il dessinerait des marques indélébiles sur les bouteilles cachées sous le comptoir !

Un peu avant les vacances de Pâques, un dimanche après la messe, j'eus le plaisir d'avoir la visite de Gwen qui me proposa une balade dans l'après-midi. La jeune fille était entrée dans la propriété sans se gêner et j'ai craint un souci avec les Frères qui n'apprécieraient guère cette intrusion. Mais la belle était passée par la ferme et avait été reçue par un monsieur très galant portant chapeau mou qui l'avait priée d'entrer, elle parlait de notre professeur de cosmologie, le Corse énigmatique qui habitait là-haut.

— Ça te dirait, une balade dans le coin cet après-midi ? m'a demandé la jolie Gwen qui portait fièrement son chemisier transparent sur un jean moulant. Je t'attendrai en bas de la grille, nous pourrions aller faire un tour à Ploubaz si tu veux.

— Avec grand plaisir ! Attends, les copains veulent te dire bonjour.

Le grand Sam s'inclina tellement bas qu'il manqua piquer du nez sur la visiteuse tandis que Marco y alla de ses connaissances littéraires qu'il savait servir en toutes circonstances, dédiant à la jeune fille la première strophe du poème de Théophile Gautier, *Cher ange, vous êtes belle...*

— Oh Marco, comme c'est gentil de m'offrir *Les Élégies* !

Après le départ de la brunette, le grand y alla d'une appréciation qui ne ferait sans doute pas date dans les œuvres poétiques passant à la postérité mais que chacun pouvait comprendre sans effort :

— Putain, elle est bonne à sauter, celle-là !

Et d'en rire évidemment, moi le premier, alors que Marco hochait tristement la tête, effaré par la remarque du grand béotien qui souriait aux anges.

J'ai retrouvé Gwen après le repas, elle avait déjà demandé à l'épouse d'Ernest qui la connaissait la permission de garer son vélo à l'intérieur de l'enceinte. Nous sommes descendus à la petite plage par le chemin creux et avons décidé de nous rendre jusqu'à Pors-Don.

— Allons jusqu'à la maison sentinelle, a proposé Gwen. C'est en fait une des rares maison-phare du pays.

Notre progression était lente car la mer étale nous contraignait à crapahuter dans les rochers. « Nous aurions dû prendre le chemin », ai-je dit à Gwen qui jouait au funambule pour garder son équilibre. Elle ne portait qu'un fin blouson au-dessus de son chemisier et frissonnait un peu. « Voilà où mène l'élégance », lui ai-je lancé

un peu ironiquement, lui proposant mon caban car la température avait fraîchi et de gros nuages peu engageants stagnaient au-dessus de la tour de Kerroc'h.

— Oui, je veux bien, mais tu n'auras pas froid ? me demanda-t-elle en se garnissant les épaules de l'épais tissu laineux.

— Ne t'en fais pas, ce n'était que ma quatrième épaisseur ! Je dispose encore d'un tee-shirt shirt, d'une chemise et d'un gros pull tricoté par ma grand-mère.

— C'est dingue ! Sais-tu que Gaëlle se moque gentiment de toi à ce propos ? Pouvons-nous nous asseoir un moment ? Cela ne me regarde pas mais as-tu une idée de la manière dont votre relation va se poursuivre ?

Je n'ai pas su quoi répondre à Gwen et j'ai marmonné que dans toute histoire d'amour, seuls comptaient les instants partagés. Les moments d'exception que nous avions vécu à Noël signaient peut-être la fin de notre histoire et nous allions fatalement souffrir du manque mais nous n'étions plus au temps des romantiques où les cœurs brisés mouraient d'amour à trente ans !

— Voilà bien une certitude de mâle ! Moi je pense qu'il est toujours possible de mourir d'amour mais j'ajoute que c'est parfois avec la bénédiction de l'ordre établi ! Ce que la loi appelle détournement de mineur peut conduire au suicide des amants. Une relation librement consentie devrait être respectée quel que soit l'âge des partenaires.

— Ne mélange pas tout, belle utopiste... L'adulte qui séduit un enfant se rend coupable de pédophilie et ce n'est pas admissible. En ce qui nous concerne, ce sont simplement les circonstances de la vie qui contrarient notre relation. Gaëlle va devoir se reconstruire et moi je dois absolument me fixer quelque part.

Gwen a admis l'évidence tout en restant ferme sur la lutte permanente contre l'intolérance. Et puis elle m'a montré un endroit bien précis de la maison sentinelle en s'extasiant sur un chien-assis qui donnait à la bâtisse le charme d'une maison de poupée.

— Hum je ne le vois pas, ce diable d'animal...

— Arrête, ignorant... C'est la petite fenêtre du haut qui s'appelle comme ça ! A moins que ce ne soit une jacobine... Non, c'est bien un chien-assis. Le feu se situe derrière la lucarne du pignon, au-dessus du nom de la maison.

— Dis-moi, tu as l'intention de te rendre au procès du père de Gaëlle ?

— Et comment !! Je compte même être entendue si le président accepte de me donner la parole car j'ai des informations sur des gens de Blanec qui savaient et qui n'ont rien dit. J'ai fait ma petite enquête et j'ai une bonne dent contre l'infirmière du lycée qui n'a pas prévenu sa hiérarchie face à des signes évidents de maltraitance. Je pense que ce qui me révolte le plus dans cette histoire, ce n'est pas l'attitude de la mère de Gaëlle inféodée à un conjoint violent, ce sont les

comportements de la sœur Soizic et de son coco de mari. Quand notre amie leur en a parlé, ils ont simplement répondu qu'entre parents et adolescents, les relations étaient toujours un peu compliquées ! Eux aussi ont refusé de voir et c'est lamentable !

— C'est dégueulasse... Remontons au pays, je t'offre une Pelforth chez Jeannette.

Comme à l'accoutumée en plein après-midi, la salle était remplie de pêcheurs sirotant le petit rouge maison et nous nous sommes assis dans l'arrière-salle jouxtant le terrain de pétanque. « Il fait beau quand même », a dit Jeannette, alors que Gwen approuvait sans conviction, resserrant son blouson sur son chemisier. « Dire que nous sommes déjà à Pâques, qu'est-ce que le temps passe vite, n'est-ce pas ? », a ajouté la tenancière en caressant les vertes feuilles d'une langue de feu qui se morfondait dans son pot à côté d'un jeu de 421 attendant les parieurs. J'ai eu envie d'effacer du doigt les traces de mousse de bière qui décoraient les lèvres de Gwen alors que Jeannette répondait aux appels désespérés des soiffards d'à côté. Et puis la brunette m'a regardé avec une petite moue : « L'année prochaine tu ne seras plus là et je vais te regretter », a-t-elle murmuré mais je lui ai répondu que la vie était un voyage et qu'il fallait toujours partir. Nous sommes rentrés en passant par le chemin de Kergadou et avons pris un sentier dans le sous-bois pour regagner la maison d'Ernest. Gwen a récupéré son vélo et je me suis senti angoissé au moment de lui dire au revoir, oubliant de lui proposer un nouveau rendez-vous. J'ai remonté délicatement le zip de son blouson et elle m'a demandé un vrai baiser, lèvres contre lèvres, et nous n'avons pas eu l'impression de trahir Gaëlle car nous savions peut-être déjà que nous ne nous reverrions plus. Je l'ai regardée partir en me mordant les lèvres pour garder le plus longtemps possible le goût des siennes et j'ai remonté pensivement la route qui bordait l'étang

Les vacances de Pâques au pays se sont déroulées comme les autres entre la tendresse possessive de ma grand-mère et la fréquentation assidue des bistrots. Je me demandais parfois comment les gens pouvaient se retrouver aussi souvent dans une journée pour chopiner en se racontant les mêmes histoires que celles de la veille et puis en fait, je me suis aperçu que je faisais comme eux... L'épisode du chien à Pierre débusquant un sanglier et celui du piège qui avait failli emporter la cheville de Paul se mariaient parfaitement avec mes histoires de sorties en mer où j'avais manqué de me noyer dix fois.

Ce dimanche, la tante est venue avec son contremaître de mari qui a critiqué comme d'habitude la petitesse des légumes cultivés par l'ouvrier. J'avais envie de lui répondre que c'était dans la nature des choses, que les récoltes des sans grade seraient toujours moins abondantes que celles des nantis comme aimait à le répéter

Gwenaëlle. Et puis la tante a ouvert le frigo, haussant les sourcils en direction de ma grand-mère : « Ben maman, les yaourts de la semaine dernière sont encore là ! Fais attention à bien respecter les dates limites. » Ma grand-mère s'est sentie comme une élève prise en faute et la tante a attrapé le balai pour tancer le vilain carrelage pendant que la chienne de l'oncle se réfugiait derrière le fauteuil où sommeillait son maître. C'était un dimanche comme les autres et j'avais un peu de mal à honorer ce rituel qui se répétait chaque semaine.

Je suis remonté sur Paris quelques jours avant la rentrée pour remplir mes fonctions de parrain auprès d'une jolie marraine très maquillée qui m'a aidé à maintenir la petite Sophie au-dessus des fonts baptismaux car il eût été dommage que la postulante se noie avant que monsieur le curé ne lui verse l'eau bénite sur le museau. Elle n'a même pas chialé, la sœur et les parents étaient aux anges en rejoignant l'appartement pour le repas d'usage qui se passa très bien avec la famille Bonnet. Belles embrassades après les agapes et promesse de retrouvailles mais Françoise n'a plus jamais donné signe de vie.

En rentrant à l'école, j'ai trouvé une carte postale de Gaëlle, le moulin de Boël au bord de la Vilaine où elle s'était rendue un dimanche et je me suis souvenu de notre balade sur le chemin de halage bordant la rivière. Elle affichait une sérénité de circonstance, travaillant beaucoup mais s'enrichissant pour pouvoir acheter tout le vin de Sancerre qu'elle souhaitait. J'avais le bonjour d'Alphonse et de madame Kermarec et elle regrettait que je ne sois plus là pour défiler devant l'enclos des volatiles du Thabor car de fidèles bambins l'avaient reconnue et s'inquiétaient de ne plus les entendre imiter la grosse poule blanche, « Non pas celle-là, Madame, celle avec une vraie tête de coq et une voix de croquemitaine... Il était rigolo, le monsieur, il est où, Madame ? Oh il va revenir bientôt, ne vous inquiétez pas ! » et les gamins battaient des mains avant de passer à autre chose. Elle terminait sa lettre en disant que je lui manquais et que le souvenir laissé par Da-Xia, instrument froid et pas bavard du tout, n'était qu'une piètre consolation ! Un post-scriptum suivait : tu as également le bonjour de Calor, il attend les vacances avec impatience. Je rangeais soigneusement la carte avec les autres lettres et j'avais le spleen pour le restant de la journée, flirtant avec la géométrie dans l'espace et la lutte que se livraient deux atomes de carbone asymétriques afin d'oublier ma pauvre blondinette livrée aux caprices de son explorateur intime.

Les séances théâtrales se donnèrent début juin dans une belle réussite. Marco et le Buffle en furent très satisfaits et le second s'adonna à plusieurs « groumf groumf » qui auraient fait pâlir d'envie le plus beau spécimen de la savane. Lucile

fut parfaite et le valet Piche fit bien rire l'assistance quand il déclara que dans son village les gens ne gâchaient pas les pianos pour en faire des instruments de musique et qu'ils étaient utilisés comme garde-manger ! Lorsque Lucile lui demanda de remettre au maestro le livret des sonates de Beethoven, il brandit fièrement sous le nez d'Edouard ce qu'il appela *Les sonnettes de bête à veine* qu'il qualifia de livre de botanique. En toute franchise cependant, *Boubouroche* remporta un plus gros succès que *Amour et Piano* car le grand nombre d'acteurs, la diversité des décors et la très belle prestation d'Adèle furent salués par de nombreux applaudissements. Même que le grand Sam n'eut nullement besoin du souffleur caché derrière le rideau. Vente très satisfaisante des billets de tombola et Poigne, notre trésorier, compta et recompta la caisse pour être convaincu du bénéfice faramineux qu'il supputait. Le voyage scolaire serait générateur de frais mais nous laisserions une situation financière très saine à nos successeurs.

Le voyage était prévu une semaine avant l'examen, Perros-Guirec, Ploumanac'h et Trégastel ferait partie des villes traversées et le pique-nique se tiendrait sur la plage, face à l'île de Costaérès et sous le nez de saint Guirec. La météo capricieuse du mois nous offrit pourtant une belle journée et si l'arrêt à Perros-Guirec ne m'emballa pas, je fus séduit par Ploumanac'h et Trégastel. Les rochers de granit rose avaient des formes étranges et l'imagination faisait le reste, la coquille Saint-Jacques voisinant avec le rocher du roi déchu, le lapin ou la bouteille. Le grand Sam voyait des baleines échouées dans toutes les formes et nous avions du mal à lui faire admettre la différence entre une coquille Saint-Jacques et un cétacé. Arrêt obligé à l'oratoire de Saint-Guirec où le saint nous observait de ses yeux vides en se demandant si les garçons n'allaient pas s'y mettre aussi car depuis de longues années, les filles en âge de se marier avaient pris l'habitude de lui planter une aiguille dans l'appendice nasal pour savoir si elles allaient trouver prétendants dans l'année. Quand j'étais en bois, maugréait le saint, leurs aiguilles restaient fichées dans mon nez et leurs mariages étaient assurés mais depuis que je suis en granit, elles sont mécontentes car aucune aiguille ne veut rester plantée. Alors elles insistent, ça pique et ça repique et mon pauvre nez n'en peut vraiment plus ! Et puis dans le temps, les filles portaient le sarrau mais aujourd'hui elles viennent en maillot de bain et ça me fait tout drôle de les voir comme ça. Heureusement que je passe la moitié de ma vie dans l'eau car en vieillissant, je ne supporte plus trop le harcèlement. Enfin, manifestement je n'intéresse pas les gars et c'est tant mieux encore que je me méfie de ce grand dadais à pattes d'araignée de mer qui...

— Eh Sam, tu as l'intention de prendre femme dans l'année ? Je plains l'heureuse élue ! s'exclama Piche en faisant rire toute l'assemblée.

— Oh ça va, vieille bernique baveuse ! Je me demandais comment une aiguille pouvait se planter dans un caillou !

— Eh caillou toi-même, grand mal élevé !

— Qu'est-ce que tu racontes ? J'ai mal entendu...

— Mais je n'ai rien dit, Jeanne d'Arc ! C'est certainement le saint qui t'a parlé...

Nous avons déjeuné devant l'île de Coastaérès et sa grosse villa de style néo-médiéval qui appartenait à une magistrate de Rennes. J'ai appris plus tard que Ferré y venait chaque été à la fin des années 50 et qu'un certain Sienkiewicz, prix Nobel de littérature en 1905 y avait écrit *Quo Vadis** en 1895. Piche a dit qu'il fallait un sacré paquet de pognon pour acheter un truc pareil et que ça devait rapporter d'envoyer les gens en taule.

En rentrant, nous nous sommes arrêtés à Pleumeur-Bodou pour contempler le radôme abritant la fameuse antenne cornet qui permit pour la première fois de capter des images de télévision transmises par satellite en 1962. La commune avait été choisie pour la stabilité de son terrain granitique et l'absence de perturbations électromagnétiques, le chantier avait duré neuf mois et les habitants avaient baptisé leur village du nom de Pleumeur-Gadoue à cause du temps exécrable qui avait sévi durant toute cette période. Le radôme était l'enveloppe en dacron protégeant l'antenne, un gigantesque dôme blanc gonflé comme un ballon et capable de résister aux tempêtes les plus violentes. N'étant pas spécialement sensible aux prouesses scientifiques, je me suis tourné vers le menhir de Saint-Uzec, énorme pierre dressée de sept mètres de haut portant une croix représentant le christ dans la position du résigné, face sereine dans un corps mort et dessous un chemin de croix constitué en partie de symboles païens et d'une déesse-mère celtique pouvant représenter la vierge Marie. Etonnant mélange des genres, la face nord était parcourue de cannelures permettant à l'eau de s'écouler et le sol était creusé de rigoles permettant au sang de s'évacuer lorsque la pierre était couchée et qu'elle servait de support aux sacrifices druidiques selon les croyances populaires. Tout cela pesait dans les 80 tonnes et le grand a posé la question de savoir s'il ne pourrait pas tomber un jour et écrabouiller les contemplatifs mais le bloc était bien assis sur ses trois mètres de large donc risque très limité hors tremblement de terre.

Le jour de l'examen est arrivé très vite et je ne m'attarderai pas sur une prestation égale à celle de l'an passé. J'ai réussi à peu près tout, sauf les maths et le problème de physique puis j'ai quitté l'école le lendemain sans prendre vraiment le temps de saluer les gens que j'appréciais. Quatre années déjà reléguées au rang de souvenir alors que j'avais passé là sans doute quelques uns des meilleurs moments de ma vie. J'ai regagné Paris où j'allais patienter avant de connaître les résultats et je

sentais l'angoisse palpable de mes parents. Le verdict est tombé trois jours plus tard et j'étais admis à l'oral de contrôle, un train à minuit le soir et arrivée à Saint-Brieuc à 4 heures 30 du matin... J'ai patienté assis sur un banc en compagnie d'une femme sans domicile fixe qui refaisait le monde et je me suis présenté au lycée à 9 heures où il fallait attendre encore avant d'être convié aux réjouissances. J'avais vraiment une sale gueule et l'allure de quelqu'un qui avait dormi dehors. Pas de copains à l'horizon non plus, se pouvait-il que je sois le seul à passer l'oral ? Une heure plus tard, la première tronche de cake m'a invité à subir l'épreuve de sciences naturelles et je suis tombé sur un corniaud qui détestait l'école privée, bavant autant qu'il le pouvait sur cette boîte de curés qui n'avaient même pas d'enseignant dans la discipline puisque les cours étaient assurés par une femme médecin de Paimpol. Putain, ça commençait bien et je n'avais même plus la force d'être intimidé tellement j'étais claqué ! Coup de bol cependant car j'ai tiré une question sur la fonction chlorophyllienne, sujet que je maîtrisais parfaitement. Je me souviens avoir dit au cerbère avec assurance que je n'avais pas besoin d'un professeur pour performer dans une fonction qui me passionnait et mon brillant exposé l'a très nettement calmé puisqu'il s'est même demandé si je ne devrais pas poursuivre mes études dans la discipline ! Premier round à mon avantage ! Histoire-géo ensuite et là encore une sacrée veine, la crise de 1929, question déjà posée à l'écrit. Le prof était sympa, il ressemblait un peu à mon ancien maître Truchot qui nous faisait chanter *La Marseillaise* à longueur de journée, le verre de Sancerre en moins. Ils devaient tous avoir la même manie, les profs par ici, car lui me voyait historien ! Deuxième round, avantage bibi, décidément l'avenir était tout mauve, oh pardon, tout rose ! J'ai mangé un sandwich assis sur un banc dans un petit parc et là encore, une personne démunie est venue me faire la conversation, à croire que j'avais vraiment la gueule de l'emploi ! L'après-midi allait certainement être moins rigolo car j'allais devoir faire mes preuves en affrontant mes démons, je voulais parler des maths et de la physique. Celle qui m'interrogea en physique chimie était une dame proche de la retraite et qui me regardait de ses petits yeux masqués par de grosses lunettes rondes qui lui donnaient une allure de lucane. Pas de grosse surprise, la question de cours ne m'a pas posé de problème mais le petit exercice sur les dynamomètres m'a paru insoluble. « Bah, a dit la lucane, vous possédez bien votre cours, alors je vais vous mettre la moyenne... » Restait l'épreuve de maths mais j'étais confiant car j'avais réussi tout le reste. Lorsque je suis entré dans la salle et que j'ai vu l'enseignante, j'ai failli pousser un cri de surprise car cette jeune femme ressemblait à Gaëlle ! même coiffure et beau visage sauf qu'elle n'avait pas l'air marrante du tout... « Tirez un papier », qu'elle m'a dit d'une voix de gorgone, l'ennui c'est qu'il n'en restait qu'un et

que je ne trouvais pas ça très juste. Que dire sinon me taire et déplier fébrilement la feuille de papier qui s'ouvrait sur une véritable horreur, construction d'une parabole ou d'une hyperbole, enfin un de ces machins où Hercule lui-même devant l'Hydre de Lerne aurait choisi la bête plutôt que cette abomination. J'ai pataugé lamentablement et la fille m'a demandé ce que je fichais dans une classe de math élem et je lui ai expliqué mon parcours. Au bout d'un moment, elle a retiré ses lunettes et j'ai remarqué qu'elle avait des yeux verts comme ceux de Gaëlle. Elle a lissé ses courtes mèches d'un doigt délicat et m'a demandé si j'avais satisfait aux épreuves précédentes. « Allez, a-t-elle ajouté, je vais vous mettre 7 mais vous ne les méritez pas ! » Je l'ai remerciée et je l'aurais presque embrassée en pensant à Gaëlle mais elle n'aurait pas apprécié et m'aurait puni d'un zéro pointé. Elle m'a regardé sortir avec un petit sourire, je lui avais peut-être tapé dans l'œil après tout et je me suis retrouvé à attendre dans le couloir à côté du sous-directeur qui m'est apparu beaucoup plus humain qu'il ne l'était en dispensant ses cours. J'ai senti qu'il s'inquiétait pour moi et je garde aujourd'hui l'image de cet homme soucieux qui me gratifia d'un vrai sourire en m'annonçant que j'étais reçu. La moyenne et pas un point de plus mais je m'en étais sorti de justesse !

J'ai quitté le lycée complètement raplapla mais je me suis senti tout de suite nettement mieux en voyant les copains qui me faisaient de grands signes et je leur ai annoncé mon succès qui les a ravis. Ils ne passaient les épreuves que le lendemain mais ils le faisaient en dilettantes car tous présentaient le concours de la marine et considéraient la réussite ou l'échec au bac comme une anecdote dans leur parcours. Je ne prenais le train qu'en fin de soirée et nous avions donc le temps d'arroser dignement ma réussite. Piche connaissait une crêperie près de la gare où nous pourrions déguster des Pompidou, grosses galettes bretonnes garnies de charcuteries, accompagnées d'un cidre en provenance directe de son bon village de Pleubian. Auguste nous a ramenés en ville dans sa 2CV camionnette et j'ai regretté l'absence de Marco qui avait réussi l'examen l'an passé et que je n'allais donc pas revoir. Ce bon copain de chambrée a fait du chemin et aujourd'hui je me reproche vivement de ne pas lui avoir rendu visite à Rennes pour évoquer nos années Kersa. Le Grand Mât avait été recalé à l'écrit et les autres avaient ignoré l'examen, persuadés de leur réussite au concours. « Ne t'en fais pas, Job, m'a dit le grand Sam, l'oral du concours se passe à la mairie du 15ème en septembre et tu nous retrouveras tous là-bas ! »

Après cet excellent repas où nous avons dévoré plusieurs Pompidou, nous avons parcouru les rues de la ville à la recherche de panneaux de signalisation faciles à décrocher, y compris un très marrant « Prière de ramasser les crottins »

près de l'hippodrome marin. Notre ténor Kiki s'est inquiété de savoir si la police ne pouvait pas nous courir après mais la grand Sam l'a tranquilisé :

— Ne te prends pas la tête, les flics passent leurs jours et leurs nuits à courir après les Arabes !

Kiki n'avait pas l'air très convaincu et nous sommes allés boire plusieurs bières dans un rade. Il commençait à se faire tard et comme mon train partait à minuit pile, toute la bande m'a accompagné à la gare en braillant sans se soucier le moins du monde de la gueule de bois qu'ils allaient se payer au petit matin. Je pense m'être assoupi dans le compartiment vide et c'est l'appel d'air de la porte ouverte sur la voie qui m'a réveillé alors que j'allais pisser. Putain... j'avais été à un cheveu d'avoir le même destin que le pauvre Camille dans *Thérèse Raquin** sans avoir eu besoin d'une main assassine pour me pousser ! J'ai été complètement dessaoulé par l'événement et je suis resté coi dans mon compartiment jusqu'à mon arrivée à Paris. En rejoignant la cité, j'ai croisé mon beau-père qui allait au boulot et j'ai lu dans ses yeux un immense soulagement en apprenant ma réussite. Ma mère était ravie et la petite Sophie y est allée d'un gazouillis mélodieux, voulant ainsi exprimer sa solidarité avec son parrain qui était enfin parvenu à vaincre la coalition maths-sciences. Sauf que dans les jours qui suivirent, l'inconscient s'inscrivit à l'Ecole Nationale de Chimie de Paris sous prétexte que dans son enfance il collectionnait les vieilles pierres dans ce qu'il appelait son laboratoire aménagé dans un vieux poulailler ! Préparer un bac math élem ne lui avait donc pas suffi, voilà qu'il se piquait de faire de la chimie son violon d'Ingres ! Et pourquoi pas après tout puisque monsieur Ingres qui excellait dans la peinture avait bien pour marotte l'art du violon ! Le comble de la rigolade fut qu'en passant les tests d'orientation, le professeur me découvrit de telles aptitudes en physique qu'il s'étonna de mon entêtement à faire de la chimie mon orientation principale ! C'était vraiment le monde à l'envers et je ne savais plus si je devais m'appeler Isaac Newton* ou Antoine Lavoisier* !

Elle continuait à écrire à son ami qui lui répondait gentiment mais elle avait conscience qu'une désespérance s'installait insidieusement dans leur relation. Ne pas se voir pendant des mois mène irrémédiablement au désastre, disait Gwen, mais Gaëlle voulait encore y croire, faisant des projets pour une rencontre en été au cas où elle décrocherait une semaine de congé. Joël ne promettait rien, réussite on pas à l'examen, il lui fallait absolument trouver une orientation en septembre et il manquait cruellement de moyens financiers pour venir à Rennes. Elle avait beau se souvenir qu'ils avaient souvent évoqué ces incertitudes, elle ne parvenait pas à s'y soumettre et soignait sa maladie d'amour à coups de Sancerre et abus de cigarettes. Gwen n'avait rien à soigner mais l'accompagnait sans avoir à se forcer et il leur arrivait de rentrer au petit matin en refaisant le monde à la manière des romantiques ou des poètes maudits. Quand l'examen de fin d'année montra le bout de son nez, Gaëlle se mit à travailler d'arrache pied, supprimant alcool et tabac jusqu'à obtenir un premier prix d'abstinence et affolant Alphonse qui ne lui servait plus que de l'eau de Vichy ! Cela ne gênait pas Gwen qui buvait pour deux et la grosse malouine s'inquiétait pour cette petite blonde qui s'étiolait par amour comme son oncle Alfred qui en était mort. Les deux filles réussirent brillamment l'examen et le fêtèrent chez le couple qui retrouva le sourire en constatant que leur protégée avait enfin récupéré un peu d'optimisme. Gaëlle venait d'apprendre que son ami avait obtenu le bac à l'oral et elle en était heureuse, dès que sa situation serait clarifiée, écrivait-il, il lui donnerait d'autres nouvelles.

Elles décidèrent d'un séjour à Saint-Malo pour la première semaine de septembre. Cela faisait bien longtemps que les deux filles n'étaient pas retournées dans cette ville et le projet adoucissait considérablement le travail de Gaëlle pendant

l'été. Elle aimait cette boutique du centre ville où la gérante la traitait bien et où la mode des sixties n'avait plus de secrets pour elle. Des posters de Françoise Hardy, Catherine Deneuve et Twiggy, égéries de cette tendance osant jupes très courtes et pantalons à pois décoraient les murs et les clientes se bousculaient dans l'espace étroit sans animosité. Le salaire qu'elle percevait lui permettait de vivre mieux et même de rembourser chaque mois les parents de Gwen qui l'avaient si gentiment hébergée. Elle tenait à le faire même si ceux-ci s'en montraient très gênés dans la mesure où leur fille disait ironiquement que Gaëlle se tuait au boulot pour payer ce qu'elle leur devait.

Elles trouvèrent un petit hôtel dans la ville de Paramé, la ville du cocu ! comme le clama Gwen.

— Eh ma vieille, tu connais la chanson des Frères Jacques, *Le Cocu de Paramé* ?

— Parce que je devrais connaître ?

— Le dernier disque du groupe qui vient de sortir ! *Chansons roides et vigoureuses** ! C'est bien cochon !

— Il faudra que tu me le prêtes, ma vieille !

Elles préféraient loger en dehors de la ville fortifiée encore très animée à cette saison. Pour se rendre à Saint-Malo, elles descendaient jusqu'à Rochebonne et empruntaient la digue qui souffrait beaucoup pendant les grandes marées, surtout si la tempête participait aux réjouissances. Gaëlle éprouva le besoin de faire étalage de sa science :

— Sais-tu que le 31 octobre 1905 a eu lieu ici un vrai raz de marée ? Le journaliste de *L'Ouest-Eclair** a même parlé de cataclysme... de tremblement de terre !

— Non, je n'en savais rien mais je crois que ce journaliste faisait un peu dans le lyrique en employant ces mots !

— Sans doute, mais plusieurs centaines de mètres de digue ont été littéralement mis en morceaux et en novembre de la même année, rebelote sauf que la reconstruction de l'ouvrage n'avait pas encore commencé. Les cartes postales de l'époque montrent les badauds déambulant dans les décombres.

— Heu... peut-être vaudrait-il mieux éviter la digue à marée haute, non ?

Elles prenaient ensuite la chaussée du Sillon jusqu'à la porte Saint-Vincent et arpentaient modérément les rues commerçantes, préférant le port à marée montante car c'était le moment où les cargos en sortaient. Elles se postaient près du pont mobile et faisaient de grands signes aux gars qui venaient parfois du bout du monde et portaient bonnets et parkas même par beaux temps. Ils répondaient aux filles en leur envoyant des baisers et en les invitant à les rejoindre par de grands gestes de

bienvenue alors qu'elles se tortillaient bêtement dans leurs tenues légères pour le plus grand plaisir des matelots. Quand le pont se refermait, elles allaient jusqu'à Saint-Servan, havre de paix par rapport à Saint-Malo et s'installaient pour pique-niquer, préférant les solides charcuteries bretonnes aux insipides feuilles de salade verte. Elles s'offraient parfois une bière en ville ou une bolée de cidre pour faire passer tout ça car elles avaient l'eau en horreur pendant les repas. Elles passèrent là une belle semaine et Gaëlle rentra à Rennes bien requinquée. Un courrier de son ami lui annonçait qu'il allait intégrer l'Ecole de Chimie de Paris et elle se demanda pourquoi un littéraire faisait ce choix bizarre.

La semaine précédant le procès elle rencontra son avocate qui lui demanda si quelqu'un pouvait témoigner en sa faveur au cas où son père nierait les faits avérés, ce qui était tout de même peu probable. Elle donna les coordonnées de Gwen et même si une mineure ne pouvait témoigner sous serment, le président avait le pouvoir de l'appeler à la barre pour un éventuel complément d'informations. Gwen prétendit ne pas trop savoir mais elle contacta l'avocate sans en parler à son amie et lui exposa son point de vue. La dame parut intéressée mais également inquiète car elle ignorait si le président du tribunal accepterait de l'entendre. Gaëlle était soulagée car connaissant les opinions de Gwen, peut-être valait-il mieux qu'elle n'ouvre pas sa jolie bouche au cas où elle se lancerait dans une diatribe du système judiciaire qui choquerait aussi bien la défense que l'accusation.

Le huis clos avait été demandé par l'avocat du père de Gaëlle mais l'avocate objecta que cette procédure ne pouvait être proposée que par les parties civiles. La maltraitance était un vrai problème de société qui ne pouvait être débattu à la sauvette et l'opinion publique avait le droit de savoir. Les gens se pressaient à l'ouverture du procès et Gaëlle lutta contre l'envie de fuir l'endroit en constatant qu'il y avait des journalistes. « Heureusement qu'il y en a! », répondit l'avocate et elle fit entrer les deux filles par une porte à l'arrière du tribunal, leur permettant ainsi de prendre place parmi les anonymes. Gaëlle ne regarda ni sa mère ni sa sœur et se cacha le visage dans les mains quand son père prit place dans le box des accusés. Elle avait les oreilles qui bourdonnaient et l'entendit de très loin énoncer ses nom et qualité. Après la lecture de l'acte d'accusation, le président décréta que l'audience ne durerait qu'une journée car les faits étaient avérés même si quelques zones d'ombre méritaient d'être éclaircies. Gwen serrait le bras de son amie et elle aperçut son père présent dans la salle. Si l'avocate ne disposait d'aucun témoin à charge, la défense pouvait se féliciter d'en avoir plusieurs à décharge, proches et résidents de Blanec et même étrangement l'infirmière du lycée. Gaëlle eut pitié de sa mère balbutiante qui décrivit son mari qui avait peut-être la main un peu lourde

mais qui se comportait selon elle en bon père de famille. On entendit des murmures de désapprobation dans la salle quand Soizic prit la parole, affirmant qu'elle n'avait jamais eu à souffrir de dérives affectives de la part de son père qui ne l'avait par ailleurs jamais brutalisée. Gaëlle ne donnait pas l'impression d'être malheureuse, elle ne lui avait jamais parlé de quoi que ce soit et même son mari instituteur ne s'était aperçu de rien. Quant à l'infirmière du lycée, oui évidemment elle avait été surprise en constatant les bleus et tuméfactions dont souffrait cet élève mais comme celle-ci affirmait qu'il s'agissait de chutes accidentelles, pourquoi aurait-elle cherché à approfondir le problème ?

La plaidoirie de l'avocate eut lieu avant midi et elle s'employa à démonter les affirmations des témoins à décharge. Comment était-il possible que l'épouse du prévenu ne reconnaisse pas la voix de son mari sur la K7 alors que deux collègues de l'accusé en avaient confirmé l'identité ? Comment la soeur de la victime qui ne vivait pas sous le même toit pouvait-elle être aussi catégorique en affirmant que Gaëlle ne subissait pas de mauvais traitements ? Enfin et surtout, il n'était absolument pas acceptable qu'une infirmière d'établissement scolaire n'ait pas éprouvé le besoin d'avertir sa hiérarchie en constatant d'importantes tuméfactions sur le visage de Gaëlle, notamment au niveau de l'œil. Le médecin de l'hôpital ne l'avait-il pas certifié en attestant que les hématomes ne provenaient pas d'un coup isolé mais probablement de gifles répétées venant d'une main portant une alliance ? Une situation qui durait depuis des années selon le journal intime de l'adolescente ! La K7 était par ailleurs accablante, comment croire aux bonnes intentions d'un père qui supplie sa fille de 17 ans de lui ouvrir sa porte en pleine nuit pour soi-disant s'excuser d'avoir été brutal alors qu'il affirmait à son épouse n'avoir donné qu'une petite calotte ? Croyez-moi, Monsieur le Président, si la victime avait cédé aux supplications de son père, il se serait passé des choses autrement plus graves que de la maltraitance et cet homme-là serait aujourd'hui face à une cour d'assises. Imaginez un instant les angoisses de cette jeune fille dans l'incapacité de s'endormir paisiblement pendant des mois, que dis-je, Monsieur le Président, des années, consciente qu'elle n'a personne sur qui compter pour assurer sa protection ! Une mère qui ne voit et n'entend rien, une sœur qui fait la sourde oreille, des fonctionnaires qui ferment les yeux, il y a là quelque chose qui ne va pas, Monsieur le Président et j'espère que le ministère public l'aura compris.

Gaëlle aurait pu être réconfortée par les mots de son avocate mais elle en éprouva un fort sentiment de honte. Honte d'exister et d'avoir permis ce gâchis. Sa mère ridiculisée lui faisait pitié et elle n'éprouvait même pas d'acrimonie à l'égard de Soizic. Les plaidoiries reprendraient à 14 heures avait annoncé le président. Elle

n'avait pas faim et se laissa conduire par Gwen jusqu'au Thabor. Elles attendirent sur un banc l'heure de reprise des débats et entrèrent de nouveau par la petite porte pour éviter les quelques journalistes qui patientaient devant l'entrée principale. L'avocate déplora le peu d'intérêt porté par la presse à la maltraitance aggravée et elle espérait bien que dans l'avenir les choses changeraient. La parole était au ministère public et le grand monsieur moustachu fit preuve d'un lyrisme approprié en comparant l'accusé à Abraham, le père indigne de la Bible. Une indignité qui ne se limitait pas aux violences physiques selon lui mais qui cachait un sentiment incestueux. Si la police avait fait correctement son travail, elle aurait découvert des preuves suffisantes pour que l'accusé soit renvoyé aux assises car les mots du carnet de l'adolescente étaient sans ambiguïté, les gestes déplacés de ce père étaient des agressions sexuelles ! Il demanderait la peine maximale prévue par la loi, cinq ans de prison ferme tout en regrettant de ne pouvoir demander plus.

Selon l'avocat de la défense, il s'agissait d'une affaire toute simple ! On peut tout faire dire à un journal intime et même à un enregistrement, Monsieur le Président ! La technologie évoluée d'aujourd'hui permet aux jeunes qui en ont l'habitude de faire des montages époustouflants. Et puis surtout Monsieur le Président, personne n'est venu témoigner en faveur de la plaignante pour confirmer ses dires alors que j'ai cité des gens de bonne foi qui ont affirmé sous serment qu'il ne s'était pas passé grand-chose dans cette famille... Des conflits de générations certainement comme il y en a partout, rien de plus ! Une mère, Monsieur le Président, je dis bien une mère qui est capable d'affirmer sous serment que son mari a agi en bon père de famille alors que l'adolescente est le fruit de ses entrailles, c'est bien la plus belle preuve du vide de ce dossier ! Il réclamait en conséquence l'acquittement de son client et il se rassit avec un air de béate satisfaction, heureux d'avoir remis les choses au point.

Gaëlle fut horrifiée de voir Gwen se lever et demander la parole.

— Monsieur le Président, je souhaiterais apporter un complément d'informations après la plaidoirie de la défense.

On la regarda avec attention puis le président lui fit signe d'approcher.

— Veuillez décliner votre nom, âge et qualité, Mademoiselle.

— Gwenaëlle Brenez, 19 ans, étudiante.

— Vous êtes mineure et ne pouvez pas prêter serment. Je suis cependant prêt à vous entendre sauf si quelqu'un dans cette salle s'y oppose.

— Objection de la défense, Monsieur le Président ! Cette demoiselle est bien connue à Rennes pour faire partie d'un mouvement politique extrémiste. Je demande donc qu'elle ne soit pas entendue.

— Objection rejetée, Maître. Les faits évoqués ne sont pas prouvés et nous ne sommes pas réunis ici pour débattre des opinions politiques de mademoiselle Brenez.. Veuillez vous exprimer, Mademoiselle.

— Merci Monsieur le Président. Je voudrais juste éclairer le tribunal sur un point qui me paraît essentiel. Je pense que l'avocat de la défense se trompe lorsqu'il prétend que personne ne s'est rendu compte des sévices dont a été victime Mademoiselle Le Barzec.

— Venez-en aux faits, Mademoiselle.

— J'ai des informations permettant de mettre en doute les témoignages à décharge exprimés. En ce qui concerne en premier lieu la sœur de la victime et son époux, je voudrais juste dire que le couple occupe à Blanec un appartement de fonctions obtenu grâce à l'intervention du prévenu alors que le mari instituteur n'est pas prioritaire. En second lieu, je précise que l'infirmière du lycée bénéficie d'un logement social attribué dans des conditions identiques et c'est pour cette raison à mon humble avis qu'elle s'est rendue coupable d'une faute professionnelle en n'informant pas sa hiérarchie après constatation des sévices dont était victime mademoiselle Le Barzec. Tous les témoins, Monsieur le président, qui ont déchargé l'accusé aujourd'hui ont eu besoin de monsieur Le Barzec pour régler des problèmes domestiques personnels, alors comment voulez-vous que ces gens témoignent contre leur bienfaiteur ? On ne mord pas la main qui vous nourrit, Monsieur le Président ! Les conseillers municipaux à charge ne devaient rien à leur collègue, voilà pourquoi ils se sont exprimés librement quand il s'est agi de reconnaître la voix de l'accusé sur la K7. Posez la question à monsieur Le Barzec, Monsieur le Président !

— Du calme, Mademoiselle ! Monsieur Le Barzec, qu'avez-vous à répondre aux affirmations de mademoiselle Brenez ?

— Ces affirmations sont exactes, Monsieur le Président, a murmuré le père de Gaëlle.

— Vous pouvez disposer, Mademoiselle Brenez. Merci pour vos informations.

Gwen s'est dirigée vers son banc sans baisser les yeux, elle a même regardé franchement Soizic et son mari qui paraissaient abattus tandis que l'infirmière la fixait d'un regard haineux. Ce qui lui fit un plaisir fou fut de voir son père lui sourire en levant le pouce. Le public se laissait aller à des commentaires outrés, les gens oubliaient que beaucoup d'entre eux auraient probablement réagi de la même manière face à un accusé qui leur aurait rendu service. Le président a demandé au père de Gaëlle s'il avait quelque chose à ajouter et il a simplement répondu qu'il regrettait. Elle ne l'a même pas regardé et elle a pleuré silencieusement en se

prenant la tête dans les mains. Le tribunal s'est retiré un très court instant pour délibérer. L'accusé était condamné à cinq ans de prison ferme à purger à la maison d'arrêt de Rennes.

Il était impossible d'éviter les journalistes à la sortie. A une question posée par l'un d'entre eux qui demandait à Gaëlle si elle se réjouissait de la condamnation de son père, elle a simplement répondu qu'elle coupait tous les ponts avec sa famille et qu'elle ne reviendrait jamais à Blanec. Gwen remercia son père d'être venu, il embrassa affectueusement Gaëlle et lui proposa un accueil quand elle en aurait envie. L'avocate était très entourée, c'était sans conteste une victoire pour le droit des enfants à être respectés et elle espérait bien que dans quelques années, il en serait de même pour les femmes victimes de violences conjugales ou obligées de se taire. Elle raccompagna les deux filles rue de la Palestine et Gaëlle lui exprima toute sa reconnaissance. Gwen passa la soirée avec son amie qui l'embrassa tendrement pour la remercier de son intervention et elle sentit les lèvres de Gaëlle frôler les siennes, une sensation qu'elle n'était pas prête d'oublier même si elle ne la crut que passagère. C'était un jour maussade de novembre et Calor qui reprenait du service fut tout heureux de faire grincer sa carapace pour montrer qu'il était encore vert.

J'avais choisi Lavoisier en espérant ne pas subir le même sort que mon maître qui avait perdu sa tête en 1794. Pour tout vous dire, en abordant les locaux pour les formalités d'inscription, je pense que j'avais déjà perdu la mienne car le seul décor aurait dû m'inciter à prendre les jambes à mon cou... L'école avait trouvé refuge dans l'enceinte des anciennes usines d'automobiles Delahaye, verrières sales et murs noirs, cour intérieure défoncée qui s'inondait à la moindre pluie et étudier là-dedans relevait du masochisme pour quelqu'un qui avait connu Kersa. Et puis le bâtiment se situait dans une partie du 13ème que je n'aimais pas beaucoup, métro Campo-Formio, du nom d'un traité que le Général Bonaparte imposa aux Autrichiens en 1796, bref rien de très excitant mais j'avais fait un choix et j'allais m'y tenir.

Je me souviens d'un directeur du genre bellâtre sur le retour, passant dans nos rangs avec un double-décimètre pour vérifier la longueur de nos cheveux... D'une prof de chimie ultra maquillée et drôlement pète-sec et d'un prof de technologie qu'on surnommait le Phoque à cause de son visage bouffi à moustache et de ses yeux un peu globuleux. Il nous apprenait comment souffler le verre pour fabriquer ballons de laboratoire et récipients variés et nous étions nombreux à produire des horreurs qui auraient sans doute pu avoir une place de choix au village sur l'étalage de certains potiers. Le pauvre phocidé soufflait très fort en examinant nos œuvres, sa moustache frémissait et il battait des ailerons en se réfugiant près de son bureau. Nous avions également des travaux pratiques d'électricité et je détestais ce cours rien qu'en voyant le prof déballer ses condensateurs et autres boîtes mystérieuses qu'il fallait relier pour composer des circuits compliqués auxquels je ne comprenais rien. Les élèves étaient sympathiques et je faisais la découverte des classes mixtes, filles pas bêcheuses qui se ressemblaient toutes à cause de la blouse blanche de

rigueur dans l'établissement. Des idylles se créaient et j'avais un copain roux, barbu et maigrichon qui se levait moult nanas qui n'étaient pas du tout mon genre car il les aimait très charpentées, style lavandières plutôt que femmes fragiles, tignasses brunes et yeux perçants alors que je préférais les pâlichonnes aux yeux clairs manquant de vitamines. Il s'était mis dans la tête de m'en coller une et il m'envoya un jour une fille très gentille, bonne ménagère sans doute mais un peu pataude qui me faisait penser à la Simone du Niakoué et j'eus beaucoup de mal à l'éconduire sans la blesser

Je l'aimais bien, Alain, mais je lui en ai voulu de m'embarquer quelques années plus tard dans un séjour organisé par un mouvement trotskiste : « Une semaine dans le Loiret à flemmarder au bord d'une rivière dans un coin perdu, disait-il, des vacances idéales ! » À notre descente du car où les jeunes avaient braillé des chants révolutionnaires, nous avons croisé un ancien de l'école participant au mouvement, garçon que nous surnommions « le docteur » et qui nous a regardés d'un air un peu hagard en prétendant que nous étions tombés dans un camp de travail ! Je me suis dit qu'il avait peut-être bu un coup de trop car près de l'entrée d'un bâtiment, se tenait une nymphe en bikini qui n'avait pas du tout l'apparence d'une gardienne SS. Mais c'est qu'il avait raison, le bougre ! Un type à lunettes noires a fait l'appel de nos noms en les déformant et le docteur qui s'appelait Alain Charrière et venait de la banlieue de Saint-Etienne a hérité d'un pompeux « Alain Barrière de Clichy » qui a fait rire tout le monde sauf l'intéressé. Il nous a ensuite invités à déposer nos paquetages dans les dortoirs constitués de lits de camp peu confortables et une réunion d'informations a suivi où le binoclard nous a expliqué qu'une bonne partie de la semaine se passerait en séminaires d'études du mouvement lambertiste du nom de Lambert, dirigeant de l'Organisation communiste internationaliste... J'ai regardé Alain d'un drôle d'air et il a baissé piteusement les yeux. Quand l'heure du dîner est venue, nous nous sommes serrés sur les bancs de la cantine tandis que la fille en bikini qui avait mis une jupe est montée en chaire pour nous lire du Trotski* tout au long du repas, texte abscons à vous donner la migraine. En refermant sa bible, elle a demandé des volontaires pour la vaisselle et Alain et moi nous sommes dits qu'il valait peut-être mieux en finir avec cette corvée dès le premier soir. Misère de misère ! nous avons passé plus presque deux heures à briquer des marmites que la fille est venue vérifier au cas où un morceau de gaillon aurait fait de la résistance. Soirée libre ensuite mais il n'y avait nulle part où aller sauf dans les chemins de campagne entourant le camp et j'en avais plein les bottes de cette journée bizarre. J'ai pris ma décision d'un coup, regardant mes deux amis d'un air abattu :

— Moi les gars, je pars demain. Désolé, Alain, mais les vacances promises ne sont pas au rendez-vous. Tu ne savais pas où tu mettais les pieds ou quoi ?

Le rouquin était consterné, il ne s'attendait pas à un embrigadement pareil et le docteur avait des battements de cœur. « Il faut filer d'ici à toutes jambes, clama-t-il, sinon nous allons devenir maboules ! » J'ai éprouvé le besoin de modérer ses emportements :

— Attends ! Nous ne pouvons pas partir avant demain, la gare est à plus de 5 bornes et les trains par ici, ce doit être un peu comme à Lanovka d'où vient notre ami Trotski ! Disons demain...

Après une nuit agitée, mal de dos oblige, nous nous sommes présentés au bureau où la fille au bikini était déjà en train de passer le plumeau partout comme une bonne ménagère et elle a pris un air étonné en nous voyant débarquer avec nos sacs de voyage.

— Que se passe-t-il ? vous partez ?

— Je suis désolé, ai-je répondu, mais ce type de stage ne me va pas du tout. Non seulement il ne s'accorde guère avec mes idées libertaires mais mes amis et moi détestons l'embrigadement et les repas pris en dégustant du Trotsky. C'est pourquoi nous préférons partir.

La fille était navrée, elle a tenté d'infléchir notre décision en nous révélant qu'elle était ancienne militante des Jeunesses Catholiques. J'ai presque cru qu'elle allait se mettre à pleurer et comme elle était mignonne, j'ai eu envie de la serrer dans mes bras pour la consoler. « Trêve de sensiblerie, il faut attraper le premier omnibus pour fuir cet enfer ! », a aboyé le docteur. Pas sympathique avec la pauvre révolutionnaire, ce chien de capitaliste ! Nous avons pris la petite route avec un sentiment de délivrance et avons eu la chance d'être doublé par un marchand de légumes qui a proposé de nous ramener en ville. « Les vacances sont donc finies, a-t-il lancé d'un air chagrin, c'est bien là-bas, hein, on se repose au calme ! » et nous avons deviné qu'il était le livreur attitré en primeurs du campement. Nous avons marmonné un oui inintelligible et le gars nous a fichu la paix, croyant peut-être avoir affaire à des romanichels en maraude. Un bistrot près de la gare nous a servi une bonne Kronenbourg et le rouquin s'est exclamé : « C'est bon au fond, la liberté ! » et juste au moment où nous allions nous lever pour entrer dans l'enceinte des chemins de fer est arrivée une camionnette avec le binoclard à l'intérieur ! Il venait simplement nous souhaiter bon retour lui aussi mais il a insisté sur le fait qu'il valait mieux que nous ne racontions pas notre mésaventure... « Promis juré, à dit le Docteur, motus et bouche cousue » et le gars est reparti tranquilisé. Quelle putain d'histoire, on ne m'y reprendra plus jamais à fréquenter un mouvement politique structuré, ai-je pensé... Et nous avons terminé le séjour à

Saint-Etienne,chez Charrière, en visitant la région et ses cafés.

Fin septembre, j'ai eu le plaisir de revoir les copains de Kersa qui venaient soutenir l'oral du concours. La soirée s'est déroulée au *Pot de fer*, un restaurant situé dans une rue perpendiculaire à la rue Mouffetard et le patron nous a installé dans une cave voûtée où j'aurais bien du mal aujourd'hui à me sentir à l'aise compte tenu d'une sensation de claustrophobie que j'ai développée au cours des ans suite à un incident mineur. Ce soir là je me sentais parfaitement bien avec une bonne douzaine de potes et nous avons évoqué les bons moments passés à l'école en asséchant moult bouteilles de rosé. « Tu as eu une sacrée veine, m'a dit le grand Sam, tu as été le seul à décrocher le bac dans notre bande ! » Je me suis souvenu de la soirée passée à déguster des crêpes Pompidou et cela ne m'a pas étonné que les copains n'aient pas satisfait aux épreuves du lendemain... Piche a ajouté qu'ils avaient pris leurs précautions pour l'oral du concours en venant sur place deux jours à l'avance afin de ne pas tomber dans la même embuscade ! Nous nous sommes quittés fort tard et ce fut le dernier métro qui me ramena dans ma lointaine banlieue après des au revoir chaleureux que nous savions protocolaires car nous étions bien conscients que les choses de la vie ne nous permettraient pas de les satisfaire.

J'ai eu des nouvelles de Gaëlle fin novembre, le procès de son père s'était achevé sur une condamnation de cinq ans et je lui ai écrit une longue lettre de soutien, l'assurant qu'elle avait fait ce qu'il fallait. Je n'ai pas évoqué mes études ou fait miroiter la possibilité d'une rencontre car je savais très bien que mes faibles moyens ne me permettaient pas d'aller la rejoindre à Rennes. Et puis elle travaillait sans relâche, disait-elle, ne demandant rien à sa mère pour le principe. Le temps a passé péniblement jusqu'à la fin de l'année scolaire que je terminai avec une moyenne honorable sans avoir pour autant l'intention d'en suivre une seconde pour me présenter à l'examen du brevet de technicien. Plus encore que le manque d'attrait pour les sciences, je ne supportais plus le cadre de cet établissement vétuste et je manquais cruellement d'argent. Mes parents me donnaient ce qu'ils pouvaient mais je ne me voyais plus affrontant une seconde année en déjeunant d'un maigre sandwich et en me privant de prendre un verre avec les amis à une terrasse de café. Et puis j'avais envie d'avoir mon indépendance en prenant une chambre de bonne afin d'être enfin chez moi. J'ai donc annoncé à mes parents que j'allais chercher du travail et ils s'en sont montrés presque soulagés. N'allez pas croire qu'à l'époque il suffisait de traverser la rue pour en trouver, j'ai envoyé plusieurs lettres de candidature à des entreprises et services sans obtenir un seul entretien d'embauche.

Alors j'ai pris mon baluchon et je suis rentré au pays... Si je m'installais comme potier, au fond, peut-être réussirais-je à vivoter en vendant quelques pots pendant l'été et refaisant le monde au bistrot du coin pendant l'hiver ? J'ai donc passé septembre à traîasser chez Jean-Pierre et Micheline, les aidant pour de petits travaux et gardant l'exposition pour me faire un peu d'argent de poche. Quand octobre est arrivé, j'ai commencé à m'inquiéter sérieusement, je n'allais pas pouvoir continuer à vivre de cette façon... Et puis la nouvelle est tombée comme ça, un télégramme de mon beau-père m'annonçant qu'il m'avait trouvé un travail au Service des Examens qui se situait alors au métro Saint-Germain des Prés au-dessus du marché Mabillon. Il travaillait au Ministère de l'Education Nationale et avait simplement parlé de moi à une de ses collègues bien placée qui avait fait le nécessaire ! Plus question d'hésiter, je suis rentré à Paname dare-dare et j'ai fait connaissance avec cet univers très particulier du travail de bureau où de nombreuses personnes de tous âges se côtoyaient et où je me suis senti tout de suite à l'aise. La première semaine fut un peu compliquée, il fallait faire son trou comme on dit et ne pas piquer les stylos de la vieille dame du bureau d'à côté si je voulais garder son estime. J'ai su me faire apprécier dans cet espace exclusivement féminin où le chef de service était pourtant un gentil monsieur ayant gardé le statut d'auxiliaire car il était en même temps brocanteur aux Puces de Saint-Ouen ! Notre service s'occupait plus spécifiquement des dossiers de bourses à une époque où Paris gérait toute la banlieue puisque les départements limitrophes n'étaient pas encore opérationnels et j'avais pour mission entre autre chose de voyager d'un bureau à l'autre pour déposer les documents à instruire devant ces dames qui en étaient chargées. Toutes me remerciaient chaleureusement et je leur demandais des nouvelles de leur santé ou de leur marmaille, une sorte de confident, quoi, et ça leur plaisait d'avoir un petit jeune homme bien élevé qui les écoutait avec intérêt et parfois compassion... Et puis un jour en entrant dans un de ces bureaux, j'ai vu un visage nouveau, une jeune femme blonde que les collègues avaient l'air d'observer avec un peu d'inquiétude et qui se présenta comme étant Maud. Sans être aussi belle que Gaëlle, elle avait beaucoup de charme et ce qui me frappa jusqu'au cœur fut son regard mauve, des yeux magnifiques dont je tombai bêtement amoureux...

Mon histoire avec Maud ne dura que quelques mois mais si je me retourne sur ce troublant passé aujourd'hui, je bénis le ciel d'avoir fait que cela ne dure pas plus longtemps. Il ne s'est rien passé de dramatique mais j'ai dû faire face à des situations insolites, parfois extravagantes et souvent cocasses. Une collègue bien intentionnée m'avait d'ailleurs mis en garde avec le franc parler qui la caractérisait, taxant tout bonnement Maud de foldingue !

— Merde, avais-je répondu, foldingue, tu veux dire cinglée ?

— Ben oui, elle a fait de très nombreux séjours en hôpital psychiatrique ! Elle n'est pas vraiment méchante mais elle a des raisonnements bizarres et des réactions qui ne sont pas normales, quoi !

J'aurais peut-être dû me retirer du circuit mais je me souviens que deux ou trois jours après avoir fait sa connaissance je l'invitais déjà à boire un pot le lendemain soir, proposition qu'elle accepta avec beaucoup de plaisir sans se jeter sur moi toutes griffes dehors pour m'arracher les yeux...

Franche déception en prenant mon poste le lendemain, Maud n'était pas au sien et je me suis dit que le rendez-vous du soir au café de l'Odéon était tombé à l'eau. Les collègues se demandaient bien où pouvaient se trouver les yeux mauves et le chef de service a eu un geste fataliste en voyant la chaise vide. Je suis passé devant le bar à l'heure dite et je l'ai vue installée à la terrasse dans un pantalon large tout rouge et un haut vert, maquillage de gravure de mode et cigarette au bec.

Elle m'a accueilli très gentiment et je lui ai demandé pourquoi elle n'était pas venue travailler.

— Mais nous avions rendez-vous, Joël ! Il fallait que je me fasse belle et j'ai passé ma journée à parcourir les magasins pour y trouver les vêtements que je porte. Ils te plaisent ?

— Ils sont divins, mais demain le chef de service va te demander pourquoi tu n'es pas venue travailler...

— Je dirai la vérité toute nue, mon prince ! Qu'en ton honneur, j'étais bien obligée de me vêtir avec recherche et qu'il me fallait du temps pour faire les courses.

— Heu... tu ne crois pas que... enfin... Tu veux boire quelque chose ?

— Un Martini ! et je t'invite ! parce que toi tu commences juste à travailler donc tu n'as pas encore été payé.

— Merci, c'est drôlement sympa ! Tu habites dans le coin ?

— Je vis actuellement Rue du Renard mais j'ai beaucoup de difficultés d'adaptation qui m'obligent à déménager à peu près tous les deux ou trois mois. D'ailleurs j'allais te demander si tu pouvais m'aider en fin de semaine car il me reste quelques bricoles à transporter dans ma nouvelle chambre rue de Rivoli. Cela ne t'ennuie pas trop ?

— Bien sûr que non ! Samedi après-midi si tu veux.

— Merci, je te donnerai tous les renseignements pour que tu viennes directement chez moi. A moins que tu puisses me raccompagner maintenant ?

Il n'était pas bien tard et la rue du Renard se situait près de l'Hôtel de Ville, aussi acceptai-je avec empressement l'offre des yeux mauves. Le spectacle qui

s'offrit à mes yeux en entrant dans sa chambre me sidéra un peu : environnement très propre mais un bazar dans lequel aurait pu se dissimuler une colonie de petits chatons sans risquer d'être dérangés. Des vêtements partout, des cartons à dessins en nombre et des boîtes de médicaments posées sur toutes les surface pouvant en accueillir ! Je me suis demandé si c'était cela les quelques bricoles dont parlait Maud et j'ai commencé à me poser des questions. En jetant un regard discret sur les remèdes, je me suis aperçu qu'ils portaient des noms barbares et presque imprononçables.

— Putain, tu prends vraiment tout ça ??

— Mon psychiatre me les ordonne parce qu'il paraîtrait que je suis un peu timbrée ! Tu veux voir mes dessins ?

Elle a ouvert le premier carton et j'ai été époustouflé par ce qu'elle était capable de dessiner : des vêtements de toutes natures, robes longues de préférence et vestes cintrées voisinaient avec des représentations de créatures étranges, pas franchement repoussantes, plutôt délicates même, visages exprimant tantôt la joie, tantôt la tristesse, parfois la souffrance et l'horreur. Quelques aquarelles aussi, paysages de paix et désastres guerriers, certainement l'expression de la personnalité de Maud selon les jours où elle les inventait. Je l'ai regardée en lui disant qu'elle avait un talent fou mais elle a affiché un sourire énigmatique, disant que le talent n'était rien par rapport à la chance et que de ce côté-là elle n'était pas très vernie. Je lui ai demandé ce qu'il fallait déménager samedi et elle a fait un mouvement circulaire du bras signifiant à peu près tout, reconnaissant que nous ne pourrions pas transporter les meubles à pied jusqu'à la rue de Rivoli. « Mais ce n'est pas grave, a-t-elle ajouté, mon père les prendra dans sa camionnette. » Et puis comme il se faisait tard, j'ai pris congé des yeux mauves avec un sentiment mêlé d'enthousiasme et d'un peu d'inquiétude, était-ce vraiment une bonne idée de me consoler de l'absence de Gaëlle en courtisant Maud ?

La vieille dame à qui j'avais failli prendre le stylo le jour de mon arrivée m'a prit à part le lendemain pour me faire une confidence, presque une mise en garde :

— Méfiez-vous de Maud, vous ne pouvez pas le savoir mais elle n'est pas vierge !

J'ai pris un air catastrophé en soupirant : « Mince alors madame Têtard, je l'ignorais totalement... merci de me prévenir ! » Je me suis arrangé pour rester le plus sérieux possible, merde alors, ce n'était pas très grave que Maud soit frappadingue, le pire était qu'elle ait perdu la seule fleur qu'elle avait et j'ai eu envie de demander à madame Têtard si c'était elle qui tenait la bougie pour être aussi catégorique. Elle avait conscience d'avoir rempli une mission d'importance et a trottiné vers sa copine, madame Charlot, ouvreuse à l'Opéra certains soirs et dont

l'essentiel du travail quotidien était de colporter les histoires croustillantes dont elle se disait témoin dans l'enceinte du Palais Garnier. J'ai regagné mon bureau l'air pensif, les dames devaient se féliciter d'avoir ouvert les yeux du petit jeune sur la véritable nature de la pauvre Maud, coureuse invétérée et maboule par dessus le marché !

En me présentant chez la jeune femme samedi, je l'ai trouvée feuilletant l'Officiel des Spectacles à la recherche d'un bon film. « Oui, Joël, en fait je ne déménage plus, m'a-t-elle dit, je préfère que nous allions au cinéma puis au restaurant. » Je me suis senti délivré d'un gros poids car je ne me voyais guère charriant des tas de bricoles à travers le quartier mais j'étais également étonné du revirement de Maud et je lui ai demandé la raison de ce changement.

— Oh ça me tue de déménager aujourd'hui... Tiens, J'ai trouvé un film qui me tente : *Au hasard Balthazar** de Robert Bresson* avec Anne Wiasemski, tu aimerais ?

L'histoire de l'âne Balthazar ne me passionnait guère mais j'aimais Anne Wiazemsky et j'ai accepté l'offre de Maud en précisant cependant que pour le restaurant, n'ayant pas été payé, j'étais un peu gêné. « Ne t'inquiète pas, c'est moi qui t'invite, je connais un resto chinois Rue Monsieur le Prince. » a-t-elle proposé gentiment.

Je lui ai promis que lorsque mon premier salaire me serait versé, je me ferais un plaisir de l'inviter. « Le film se joue au cinéma Panthéon, ajouta Maud, c'est tout près de la Sorbonne. » Comme elle était en kimono, je lui ai suggéré de se vêtir et elle a enfilé un pantalon blanc zébré de noir sur toute sa longueur et un pull à col roulé vert pomme. Je la trouvais un peu déguisée et je l'aurais aimée dans une des robes qu'elle dessinait mais le temps frais ne poussait pas à l'élégance et elle chaussa une paire de bottines vernies à hauts talons. Discrètement colorée, la veste ethnique qu'elle passa lui allait très bien. L'ensemble était quand même un peu bizarre et j'ai eu l'impression que les gens la regardaient. Après avoir quitté le cinéma, nous sommes allés boire une bière rue Claude Bernard et Maud a fait une très belle analyse du film qui nous avait séduit :

— Au début, il y a l'amour ! L'amour dans une famille unie où Marie considère Balthazar comme un confident. Après son adolescence, viennent les vicissitudes de la vie qui font que la famille se sépare de Balthazar qui va vivre des années d'errance auprès de maîtres violents, buveurs et même contrebandiers. Marie a été déstabilisée par cette rupture, elle aussi va vivre une vie chaotique avec un gars brutal, tu vois, Joël, deux destins croisés en quelque sorte. Enfin il y a la mort ; la mort physique de Balthazar après une course poursuite dans la montagne avec les policiers qui veulent appréhender son maître puis la disparition de Marie dont on ne

saura jamais ce qu'elle est devenue. Une autre mort, en somme... Et puis pour résumer tout ça avec mes propres mots, la morale de l'histoire qui veut que pour bien des êtres, la vie soit une belle tartine de merde !

Elle avait terminé son exposé d'une voix assez forte et les consommateurs de la table voisine nous regardèrent avec une certaine réprobation, dont un jeune type qui lui reprocha vertement d'être impolie. Maud ne s'est pas démontée, elle lui a jeté un regard ironique en disant :

— Oh, désolée, je parlais d'un film émouvant, pas de *La Grande Vadrouille** ! Monsieur, pourquoi me regardez-vous avec cet air offusqué ? Dites-moi franchement si cela ne vous arrive jamais de parler à votre copine en délaissant l'élégant : « Veux-tu partager ma couche, ma chérie ? » pour le vulgaire : « Dépêche-toi, salope, j'ai envie de baiser ! » ? Ben moi je suis certaine que si !

Beaucoup de gens ont étouffé un rire et une des filles de la bande s'est interposée quand le type a commencé à se lever de sa chaise : « Fous-lui la paix, elle a bien le droit de s'exprimer, non ? Elle t'a bien fermé ta gueule en tout cas ! » et le gars s'est rassis tout contrit, tandis que nous quitions la salle pour nous retrouver dans la rue grouillante. J'ai dit à Maud qu'elle avait bien fait de remettre ce gros con à sa place et nous sommes revenus au film. J'avais beaucoup aimé deux œuvres du réalisateur, *Un Condamné à mort s'est échappé** et *Mouchette**, et je reconnaissais que l'originalité du film que nous venions de voir avait été de faire de Balthazar le personnage principal, un être émouvant qui faisait ressortir les travers des humains qu'il avait croisés dans sa vie. Et puis d'un seul coup, Maud s'est mise à parler d'autre chose, d'un courrier qu'elle avait reçu de la revue *Sélection du Reader's Digest* où on lui annonçait qu'elle avait gagné un million. « Tu te rends compte, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire avec tout ça ? » mais je lui ai douché ses espoirs en lui recommandant de lire les mots en petits caractères qui parlaient d'un tirage au sort un peu plus bas. Elle a presque paru soulagée et c'est bras dessus bras dessous que nous sommes entrés dans le restaurant asiatique qu'elle connaissait.

Au cours du repas, Maud a parlé de sa famille et j'ai trouvé qu'elle avait des propos incohérents. La littérature, le cinéma, la musique et le dessin étaient des domaines dans lesquels elle excellait mais quand elle parla de ses parents, ce fut pour dire qu'ils étaient divorcés et qu'elle ne voyait plus sa mère. Son père était le meilleur des pères et trois minutes plus tard, il était bon à jeter aux chiens. Ses frères et sœurs ne l'aimaient pas mais elle adorait passer des vacances avec sa sœur aînée. J'ai tenté de la reprendre, disant que ses propos se contredisaient mais elle s'est fermée comme une huître et j'ai lu dans les yeux mauves une agitation que je n'aimais pas. J'ai donc changé de sujet mais les deux bouteilles de rosé que nous

avons bues rendaient nos échanges cafouilleux et porteurs de conflits, si bien que je l'ai raccompagnée chez elle. Je lui ai trouvé un petit air bizarre mais j'ai prétexté une migraine pour rentrer car je me sentais très mal à l'aise devant cette fille muette qui regardait autour d'elle comme si elle ne reconnaissait pas son lieu de vie. Et puis quand je me suis trouvé dans la rue, étrangement j'ai eu peur et je suis retourné chez elle avec une espèce d'angoisse, imaginant trouver Maud inanimée ou perdant son sang, une lame de rasoir à la main, mais elle prenait simplement un café, s'excusant pour son attitude qui s'expliquait par le fait d'avoir trop bu. Elle me souhaita bon retour après m'avoir remercié pour le temps passé avec elle.

Nous étions à la mi-novembre de cette année 1966 et Maud ne s'est pas présentée le lundi suivant notre rencontre. Personne ne savait où elle se trouvait et je me suis senti responsable de cette « disparition ». Qu'avait-il bien pu se passer entre le moment où je l'avais quittée l'avant-veille et ce lundi matin ? Le chef de service m'a fait appeler car notre relation n'était un secret pour personne mais je n'ai pas été capable de lui apporter la moindre information. Les collègues me regardaient bizarrement et madame Têtard hochait la tête d'un air entendu. Ce n'est que huit jours plus tard que nous apprîmes que Maud était hospitalisée dans un établissement psychiatrique de la lointaine banlieue sans pour autant en savoir plus sur les raisons de cet internement. Un mois plus tard, j'ai reçu une lettre délirante où elle me demandait de passer la voir, suivait l'adresse du lieu au diable vauvert, et je me suis sincèrement demandé si j'allais donner suite. Et puis le samedi d'après, je suis allé là-bas, bien au-delà de Versailles et j'ai découvert un établissement dans la verdure, constitué de petites constructions pimpantes et j'ai commencé à décompresser. Je n'allais pas trouver Maud avec la camisole de force dans une chambre capitonnée ! Une aimable infirmière m'accompagna jusqu'à la porte d'une chambre sans serrure où elle me laissa. Mon amie était assise sur son lit, feuilletant une revue de mode, l'air reposé, et elle m'accueillit avec un grand sourire comme si nous nous étions quittés la veille sans évoquer ce qui avait bien pu se passer pour qu'elle atterrisse ici. « Viens faire une promenade dans le parc, m'a-t-elle dit, j'aime beaucoup avoir un camarade comme toi, dommage que nous n'ayons pas assez d'affinités pour devenir des amis... » Boum, prends ça sur le museau me suis-je dit sans protester. Et puis nous avons flâné par des allées très arborées, elle m'a dit qu'elle adorait l'automne, méditant de longues minutes devant des feuilles de couleurs variées qui jonchaient le sol avant de m'annoncer : « Cette fois-ci, je vais vraiment déménager, dès mon retour je retourne chez mon père en banlieue, tu pourras m'aider ? »

— Mais bien sûr, sais-tu quand tu vas pouvoir rentrer à Paris ?

— Début mars, peut-être... Oh, regarde les pauvres petits oisillons... Ils sont tombés du nid et ont fini par mourir. Qui peut croire à l'existence d'un dieu devant un tel spectacle ?

Je ne savais pas quoi répondre à Maud devant ces cadavres à moitié déchiquetés en voie de décomposition. Un chat avait dû passer par là et abandonner dédaigneusement ces proies trop faciles. J'ai hoché la tête en marmonnant, Maud poursuivait son raisonnement étrange, que les hommes meurent à la guerre est normal puisqu'ils l'ont provoquée, mais les innocentes créatures ne méritent pas un sort pareil ! « Dis-moi au moins que j'ai raison, Joël, tu es mon meilleur ami et ton avis compte beaucoup pour moi. » Je lui ai répondu que j'étais tout à fait d'accord, n'ayant aucune envie de débattre de la fragilité des êtres face aux caprices d'un dieu qui n'avait même pas la décence de protéger le plus petit de ses oiseaux et nous sommes revenus vers les maisonnettes en traversant une cour où circulaient de drôles de zombies vêtus de blanc qui nous regardèrent par en-dessous lorsque nous passâmes. « Ne fais pas attention, m'a prévenu Maud, ceux-là sont complètement maboules » et j'ai jeté des regards inquiets derrière moi au cas où une de ces créatures blafardes aurait eu la mauvaise idée de m'agresser par derrière, un peu comme une birette qui vous étouffe en s'agrippant à vous. De retour dans la chambre, elle m'a montré ses nouveaux dessins et c'était remarquable de justesse et d'élégance, elle avait quand même un sacré talent, yeux mauves, dommage que les circonstances ne lui permettent pas de le mettre en valeur... Une infirmière a ouvert la porte sans même frapper, heureusement que nous n'étions pas tout nus à nous conter fleurette et elle m'a dit que les visites étaient terminées, attendant sur le seuil que je daigne passer la porte. J'ai embrassé chastement mon amie et nous nous sommes dit à bientôt, l'infirmière m'a reconduit jusqu'à la sortie avec un air bizarre et j'ai pensé que ce pouvait être une pensionnaire qui avait emprunté l'habit pour se placer de l'autre côté de la barrière et je me suis dépêché de regagner la rue. J'avais une putain d'envie de pisser et j'ai déniché un bosquet en bordure de route pour me soulager, heureusement qu'un flic n'est pas passé par là car je me serais peut-être retrouvé dans l'endroit que je venais de quitter. J'étais soulagé de reprendre le train, un peu désemparé devant la situation de Maud et j'ai pensé à Gaëlle pendant le trajet avec une énorme envie de la revoir.

Maud est rentrée à la mi-mars, vêtue d'un jean tellement large qu'il aurait pu en tenir deux comme elle et d'une tunique rose du même acabit. Elle flottait véritablement dans ses vêtements et s'était maquillée outrageusement, les beaux yeux mauves auréolés d'une couche de khôl que n'aurait pas reniée une princesse orientale. Madame têtard la regardait avec des yeux étonnés, faisant de petits signes discrets à madame Charlot qui secouait sa grosse tignasse blonde avec fatalisme. Au

lieu de se plonger dans ses dossiers, Maud papotait et minaudait, m'ignorant superbement et sortant d'un étui doré des américaines qu'elle fumait en faisant des manières, enfumant le bureau que madame Têtard quitta précipitamment. J'ai regagné le mien où je me suis mis au travail pour oublier les extravagances de la perruche d'à côté qui commençait sérieusement à m'indisposer. Et puis il était tout juste midi quand j'ai entendu frapper et Maud est entrée, m'expliquant qu'elle avait fait exprès de m'ignorer pour que les mauvaises langues ne salissent pas notre relation et elle a déposé devant moi un paquet cadeau en provenance d'une boutique de mode du boulevard Saint-Michel. Une très belle cravate rouge qui avait certainement coûté fort cher et même si le coloris m'embarrassait un peu, j'ai ressenti beaucoup d'émotion en la découvrant. J'ai remercié Maud en lui prenant la main et l'attirant doucement contre moi, effleurant ses lèvres d'un baiser qu'elle ne refusa pas. « Je vais la porter dès demain », lui assurai-je et nous sommes allés dans un bar prendre une bière et un croque-monsieur. Puis, sans que je lui demande quoi que ce soit, Maud m'a simplement dit qu'il fallait que je la prenne comme elle était, qu'elle ne demandait aucune faveur et qu'elle avait conscience de son caractère imprévisible et de ses outrances. Puis plus brutalement : « Joël, sais-tu ce qu'est un électrochoc ? » et devant mon air un peu embarrassé, ajouter : « On vous allonge sur une table avec un bâton entre les dents pour vous empêcher de vous mordre la langue et on vous applique sur les tempes deux trucs monstrueux, un peu comme des fers à repasser à travers lesquels le médecin fait passer un courant qui provoque une crise d'épilepsie ; cela dure presque deux minutes pendant lesquelles le corps est tétanisé et il faut ensuite plusieurs heures pour récupérer. Vous sortez de là complètement abruti et vous gardez pendant des jours une tête de zombie comme dans les films d'horreur, je ne sais pas si tu imagines ! »

— Mais c'est dingue ! Et ça sert à quoi ?

— A soigner ma maladie, sauf que cela ne marche pas en ce qui me concerne.

J'étais ébahi car elle me parlait là des horreurs que subissait le journaliste interné dans *Shock Corridor* et je croyais ces techniques bannies depuis plusieurs années dans notre pays. Alors j'ai vraiment eu peur pour Maud et j'ai eu du mal à avaler ma bière ce qui dénotait chez moi un profond malaise. Pas étonnant que la pauvre boulangère de mon enfance en ait été réduite à se déplacer et à manger comme un animal si les médecins lui faisaient subir ce genre de traitement ! J'avais envie de crier à Maud : « Tire-toi, fous le camp ! », mais je savais déjà qu'elle n'irait nulle part et qu'elle était déjà piégée par la vie qui l'attendait derrière les murs d'une

institution. J'ai patienté fébrilement jusqu'à la fin de la journée et madame Têtard m'a demandé si je n'étais pas malade.

Le lendemain, j'avais déniché une chemise crème et ma nouvelle cravate généra un concert d'exclamations pour la plupart élogieuses et le chef de service a entonné la chanson de Félix Marten *T'en as une belle cravate**... Maud a applaudi en me félicitant et les collègues nous ont regardés d'un air entendu. Madame Charlot a décrété que le rouge me pâlassait et que le contraste était déroutant. Mais comme nous ne pouvions pas passer toute la matinée à parler de cravates, le chef de service nous a donné des paquets de dossiers à examiner et j'ai hérité des cas sociaux de Seine-et-Oise qui m'ont pris la journée. Définir les ressources des familles était un véritable puzzle où alors d'une simplicité enfantine dans la mesure où elles ne déclaraient rien. Les parts de bourses étaient données en fonction des renseignements fournis sur la base d'un barème qu'il fallait appliquer avec rigueur ce qui nous exposait souvent aux réclamations véhémentes des familles qui connaissaient toujours quelqu'un qui gagnait beaucoup plus qu'eux et à qui nous avions attribué une bourse... La dame qui tenait l'accueil avait cependant un argument de choix, regardant douloureusement le plaignant en lui déclarant : « Eh bien moi, Monsieur, moi qui travaille ici, la bourse m'a été refusée pour mes enfants ! vous vous rendez compte ? », ce qui avait pour effet de calmer de suite le père de famille qui quittait piteusement les lieux en se disant que tout était pourri dans une société où celles et ceux qui distribuaient les sous ne pouvaient même pas s'en mettre une tirelire de côté !

Au cours du dernier trimestre scolaire, ma relation avec Maud s'est déroulée cahin-caha, au gré de ses humeurs fantasques qui la faisaient me considérer comme un ami de cœur parfois et souvent comme un copain sans intérêt. Elle n'avait pas perdu ses envies de démenagement et ce 1er juillet 1967 par une chaleur torride, elle décréta qu'elle allait vivre chez son père. Nous sommes partis en direction d'une lointaine banlieue, les bras chargés de cartons remplis des dessins récupérés dans sa chambre de la rue du Renard et certains croquis se sont fait la belle pendant le trajet. En descendant du train, j'ai réalisé que quelqu'un m'appelait avec un accent berrichon très prononcé et quelle ne fut pas ma surprise de découvrir parmi les gars stationnés sur le quai le fameux Roger Mizon, facteur de son état et affecté d'une boiterie qui ne l'empêchait pas pour l'heure de clopiner en direction du bistrot voisin. Eh bien me suis-je dit, cette fois je pourrai dire à ma grand-mère que je l'ai croisé, l'Roger, à Paris ! Il s'agitait en battant des bras, braillant qu'il était en stage de formation et Maud se demandait qui était cet extraterrestre de ma connaissance

qui criait très fort en se dandinant des mots qu'elle ne comprenait pas et je voyais ses yeux s'arrondir de surprise tandis que ses lèvres dessinaient une moue vaguement réprobatrice. Quand l'Roger a vu que j'étais accompagné, il m'a simplement crié : « Bon ben allez, l'Joël, à la revoyure ! » et il a rejoint le troupeau de facteurs en maraude tandis que Maud levait les yeux au ciel en disant que j'avais des connaissances bizarres. J'ai failli lui sortir qu'elle en faisait partie mais je ne voulais pas lui faire de peine. Le pavillon familial était une bâtisse perdue dans la verdure et quand nous sommes arrivés, le père de Maud était en pleine composition d'une œuvre contemporaine au piano, nous priant de prendre nos aises et invitant sa fille à nous servir café ou bière à notre convenance. Il n'a pas dit mot pendant une bonne heure et je me suis demandé si nous étions les bienvenus mais il s'est montré ensuite très volubile, disant que la musique n'attendait pas et il m'a remercié d'avoir accompagné sa fille. Nous avons bavardé comme de vieux amis pendant que Maud transportait ses cartons dans une chambre à l'étage et j'ai senti comme une mise en garde concernant la relation que j'entretenais avec sa fille dont la santé lui donnait bien du souci. Et puis Maud m'a accompagné à la porte du jardin et m'a donné rendez-vous à la rentrée de septembre. J'étais très désorienté en quittant cette famille que je ne parvenais pas à situer et j'ai poussé jusqu'au café où l'Roger était entré. Le groupe n'était plus là, j'aurais bien aimé parler du pays avec le facteur boiteux mais j'ai appris plus tard qu'il était retourné chez lui à Sancerre et je ne l'ai jamais revu.

Maud n'a pas rejoint son poste en septembre et tout le monde s'en est étonné. En fait, elle a complètement disparu du décor puisque même le chef de service n'a jamais été informé de ce qui lui était arrivé. J'ai écrit plusieurs lettres chez son père mais les yeux mauves s'étaient évanouis dans la nature sans espoir de retour et mesdames Têtard et Charlot m'ont regardé avec compassion comme si je venais d'enterrer ma mère. Quand j'ai quitté mon emploi en juin 1971, il y avait belle lurette qu'une autre employée avait été recrutée pour la remplacer. J'ai très mal vécu les premiers mois d'absence de mon amie mais j'ai fini par me dire qu'au fond c'était aussi bien comme ça... Comme pour Gaëlle mais pour des raisons bien différentes, il n'y avait pas de solution. Il m'arrive aujourd'hui de penser à Maud, il eut peut-être suffi de presque rien pour la tirer des griffes de sa maladie louche mais toutes les lectures que j'ai pu faire plus tard sur la schizophrénie m'ont prouvé le contraire.

Je me souviens de ce 3 mai 1968 où un couple d'amis travaillant avec moi m'avait invité à dîner Boulevard Saint-Germain. Il faisait chaud ce soir-là et lorsque nous sommes sortis du restaurant, une odeur âcre nous a pris à la gorge et nos yeux

se sont mis à pleurer et à nous piquer alors que des gens couraient en direction du Boulevard Saint-Michel. « Les étudiants occupent la Sorbonne et les flics veulent les faire dégager ! », a hurlé un passant. Nous avons risqué une montée du boulevard mais l'air était irrespirable et nous avons vu plusieurs jeunes, garçons et filles casqués et armés de bâtons qui se dirigeaient vers l'université. L'épouse de mon ami qui attendait un bébé a eu peur et le couple a pris congé en s'excusant, me plantant là à tenter de voir ce qui se passait. J'ai compris que les CRS balançaient du gaz lacrymogène un peu à l'aveuglette lorsqu'une grenade m'a frôlé le museau avant d'exploser sur la façade de la librairie Joseph Gibert et je me suis dit qu'il était temps de rentrer à la maison avant d'être éborgné, d'autant que le lendemain je devais satisfaire à de nouvelles obligations.

J'avais en effet été recruté comme instituteur suppléant et le service abritait plusieurs titulaires qui n'avaient jamais enseigné de leur vie. Très peu moral, me direz-vous mais si certains en avaient profité, peut-être que moi aussi je pouvais prétendre au statut d'instituteur en titre en restant dans les bureaux ? L'ennui c'est qu'il fallait réussir le CAP et je m'y étais inscrit sans aucun complexe, décrochant un stage dans une école du quartier située rue Madame où j'avais l'honneur d'être reçu demain. Imaginez si je m'étais présenté au directeur avec un gnon en pleine poire en me plaignant de la brutalité policière, pas sûr qu'il m'aurait accueilli à bras ouverts ! D'autant que le lendemain les manifestations s'amplifiaient et que la cour de l'école devenait un champ de bataille entre élèves qui avaient choisi leur camp et le faisaient savoir. Inutile de vous dire que je n'ai pas appris grand-chose pendant ces quelques jours de formation et je me suis senti tout petit devant l'inspecteur de la circonscription qui se présenta une semaine plus tard pour me faire passer l'examen. J'ai fait une leçon de morale du tonnerre sur un capitaine de bateau coulant avec son navire et les gamins turbulents en sont restés bouche-bée, un silence de mort a régné dans la classe et l'inspecteur a eu l'air impressionné. Dommage que mes prestations dans les autres disciplines en aient été assombries, surtout pendant la leçon de gymnastique où les élèves CRS ont été impitoyables avec les manifestants, et là je me suis vraiment dit que les carottes étaient cuites et que mon CAP prenait le chemin des oubliettes... Contre toute attente, le fonctionnaire estima que j'avais du potentiel et que ma très moyenne démonstration pédagogique pouvait s'expliquer par la psychose qui bouleversait le pays. Et puis n'avais-je pas marqué les esprits avec l'apologie de l'esprit de sacrifice et l'exaltation du sens de l'honneur évoqués dans ma leçon de morale ? Un souvenir fugace m'est alors apparu, celui d'un jeune curé au village me proposant d'intégrer le séminaire car je présentais selon lui toutes les qualités requises et je me suis dit que j'aurais peut-être échappé aux tourments des amours impossibles mais il était un peu trop tard pour les regrets et la voix de

l'inspecteur m'a consolé quand il m'annonça son intention de me délivrer mon diplôme. Incroyable... j'avais le CAP après avoir « enseigné » trois jours ! Certainement que pas mal d'instituteurs chevronnés ne pouvaient pas en dire autant ! J'ai réintégré mon bureau sous une avalanche de compliments et mesdames Têtard et Charlot sont descendues ensemble pour ramener deux bouteilles d'un gouleyant mousseux rosé qu'elles avaient achetées chez l'épicier arabe qui avait de très bons produits et nous avons trinqué à mon succès. J'ai appris malheureusement presque deux ans après que passer cet examen ne m'avait servi à rien car un fonctionnaire zélé du ministère venait de modifier le statut en interdisant la titularisation des instituteurs planqués dans les bureaux et je me suis retrouvé berné par le système et rendu à mon tout premier grade. Bah... ce fut quand même une belle expérience et je n'en ai pas voulu au gros con qui avait sabordé ma carrière, il avait eu une réaction logique au fond, imaginez un pilote d'avion qui fait toute sa carrière sans jamais toucher un manche à balai, totalement irrationnel, n'est-ce pas ? Alors un instituteur qui progresse sans jamais entrer dans une salle de classe... Bref, j'ai remballé ma rancœur en regrettant simplement de ne pas avoir été prévenu avant.

En quittant le bureau ce 10 mai à dix-huit heures, j'ai me suis vu absorbé par l'énorme rassemblement qui se dirigeait vers le Boulevard Saint-Michel et l'impression laissée par tous ces gens allant dans la même direction m'a laissé pantois. Il ne s'agissait plus seulement d'étudiants brandissant des drapeaux révolutionnaires où le tissu noir prédominait mais de toute une foule d'ouvriers et d'employés, le costume cravate voisinant avec le bleu de chauffe, l'intellectuel avec le commerçant et je me suis souvenu de la balade avec Gwen à l'abbaye de Beauport où elle m'avait prédit ce grand bouleversement d'idées où les gens en viendraient à exprimer un ras le bol généralisé des pouvoirs et des institutions. Les banderoles réclamaient le départ de De Gaulle et mélangeaient toutes les aspirations d'un peuple, égalité, fin du racisme et autogestion dans les usines. Et puis une clameur est montée de la foule, l'inoubliable : « Renault avec nous, tous à Billancourt ! », parce qu'à l'époque, Renault était l'un des poumons ouvriers du pays et si celui-là s'y mettait, le pouvoir avait du souci à se faire et tout le monde a scandé cet appel qui se mélangeait avec le rituel « SS CRS » des groupes de jeunes prêts à en découdre. Les forces de l'ordre bloquaient l'accès à la Sorbonne et la tension est montée d'un cran quand les premiers marteaux-piqueurs se sont attaqués aux pavés du BoulMich' tandis qu'une barricade improvisée s'élevait dans la Rue Gay-Lussac et que je prenais le chemin de la salle de la Mutualité où Ferré donnait un récital en soirée. Un nombre impressionnant de cars de CRS bloquait les rues avoisinantes et des grappes de gens se pendaient aux grilles du palais en réclamant

l'ouverture des portes. Quand celles-ci s'ouvrirent, ce fut une ruée dans le hall en direction des sièges et je me suis précipité où je pouvais en compagnie d'un gars militant à la Fédération Anarchiste que je connaissais et qui m'a confié que des fachos du groupe Occident allaient mettre le bazar pendant le récital. Deux heures de chansons ponctuées d'épisodes violents où les gens s'empoignaient, Ferré restait stoïque, informant Popaul, son pianiste aveugle des événements en cours et celui-ci riait dans sa moustache en revisitant les mélodies dans l'euphorie de l'instant alors que le chanteur se plaignait de ne plus reconnaître sa musique, ce qui lui faisait parfois oublier les paroles ! Des textes bien envoyés comme *Franco la Muerte* et un composé le jour même en une heure, *Les Anarchistes** qui enflamma la salle compte tenu des circonstances. A la sortie, les flics nous attendaient et quelques coups furent distribués gratuitement aux spectateurs tandis que Richard et moi nous dirigions vers la fontaine Saint-Michel pour reprendre quelque force avant un retour éventuel rue Gay-Lussac. Nous nous sommes adossés à la vitrine d'un magasin d'articles de biologie rue Saint-Séverin pour reprendre notre souffle et Richard a qualifié d'insurrectionnel le récital de Ferré pendant que je bourrais tranquillement ma pipe. Nous avons bien vu une 404 stopper à notre niveau mais comment aurions-nous pu imaginer que quatre types armés de matraques allaient en sortir pour nous agresser ? Ce fut pourtant ce qui arriva et je tombai au sol sous les premiers coups pendant que Richard filait sans demander son reste dans une rue adjacente. J'ai été copieusement rossé et l'ironie de l'histoire fut que ce soit des flics en uniformes qui me tirent des griffes de ces malfrats en les menaçant de représailles s'ils persistaient à agresser les petits jeunes qui ne faisaient rien de mal ! Ils ne sont pas allés jusqu'à m'offrir une bière mais ils m'ont donné congé en me priant d'aller voir ailleurs ce qu'il se passait. Evidemment, je n'allais pas remonter vers la rue Gay-Lussac d'autant que j'avais pissé dans mon pantalon sous l'assaut et que j'étais perclus de douleur ! Et puis Richard est sorti de l'ombre en s'excusant de n'avoir pu me porter secours et il m'a dit que j'avais dû bien déguster mais que ces voyous de capitalistes ne l'emporteraient pas au paradis une fois la révolution installée. Il m'a proposé de dormir chez lui à Pigalle et j'ai accepté avec reconnaissance car je ne me voyais pas rentrer en banlieue dans cet état et je travaillais le lendemain. En sortant du métro, les filles qui tapinaient ont gentiment salué Richard mais une jolie blonde dont j'aurais pu tomber amoureux m'a regardé avec dégoût en se pinçant le nez, se demandant sans doute où mon copain avait bien pu pêcher une telle épave... Je me suis lavé et Richard m'a filé un pyjama et un jean pour aller bosser le lendemain. En me levant péniblement, j'ai constaté que j'avais des bleus sur tout le corps, « Merde, a fait Richard, ces salauds t'ont quand même

bien arrangé ! » et je suis parti au boulot après avoir bu un café alors que mon copain regagnait son université. Quand madame Charlot m'a vu débarquer, elle a failli avoir une attaque et à couiné à l'attention de sa compère : « Joséphine ! Joséphine ! Regarde Joël » et j'ai expliqué à ces dames ce qui m'était arrivé pendant que le chef de service s'exclamait : « Mais qu'est-ce que tu es allé foutre là-bas, Jojo, tu sais bien que les flics sont des brutes épaisses ! » et j'ai essayé de sourire mais sans conviction car j'avais les mâchoires vaguement bloquées et j'ai attaqué tout de suite mes dossiers pour penser à autre chose. Le soir, j'allais nettement mieux et j'ai raconté à mes parents que je m'étais fait agresser par des blousons noirs qui en voulaient à mon portefeuille. Mon beau-père s'est exclamé : « Mais bon sang, quand il arrive des trucs pareils, où donc est la police ? ! » et ma mère s'est lamentée sur l'état du pantalon prêté par Richard : « Oh ben dis donc, Joël, d'où sors-tu ce pantalon qui ne te va pas du tout ? » et tout est rentré dans l'ordre.

Le lendemain, les rares journaux proposés dans les kiosques ont évoqué la manifestation de la veille où la rue Gay-Lussac avait vu se dresser la plus grande barricade depuis le 3 mai et l'affrontement entre les forces de l'ordre et les insurgés avait généré de nombreux blessés de part et d'autre. Et puis la situation s'est tellement détériorée les jours suivants que la grève s'est imposée dans les transports et j'ai été obligé de me rendre au travail à pied. Le service fonctionnait au ralenti et nous fûmes autorisés à rester à la maison en attendant des jours meilleurs. Quelques trains roulaient encore et j'ai décidé de me rendre au pays pour une petite semaine en attendant que tout cela se calme. J'ai gagné péniblement la ville de Gien après une nuit passée dans un petit hôtel de Montargis et je me suis retrouvé sur les bords de Loire sans aucun transport qui m'aurait permis de rejoindre le village situé à plus de soixante kilomètres de là. Alors je me suis lancé sur les routes avec ma valisette à la main et j'ai marché bravement pendant plusieurs heures sous un soleil de plomb en me demandant comment j'allais bien pouvoir arriver avant la nuit. Je traversais un hameau isolé lorsqu'une voiture stoppa à ma hauteur et le conducteur me demanda où j'allais comme ça d'un aussi bon pas. Après lui avoir donné ma destination, il s'est exclamé que j'avais vraiment de la chance car il se rendait à Saint-Amand-Montrond et qu'il pouvait facilement faire un détour pour me déposer au village. Il avait un accent espagnol prononcé et il m'expliqua qu'il était réfugié depuis l'avènement du franquisme et qu'il avait tellement marché dans sa jeunesse qu'il pouvait bien aujourd'hui soulager un pauvre voyageur égaré. « Je viens de Bretagne, ajouta-t-il, je suis installé dans cette région depuis 1950 et je préfère le bord de l'eau à la campagne profonde. »

— Et vous venez de quel endroit en Bretagne ?

— D'une ville célébrée par une chanson qui parle de sa falaise pourtant inexistante...

— Vous parlez de Paimpol ? J'ai fait quatre ans d'études à Kersa de 1961 à 1965 !

— Par exemple ! Frère Paul est un de mes patients ! J'ai oublié de vous dire que j'étais médecin.

J'étais un peu abasourdi d'être tombé sur cet homme avec qui j'ai pu parler durant tout le trajet et j'arrivai au village bien avant la nuit. Il me parla de son ami Yvon qui tenait un bistrot à Paimpol et il ne s'étonna pas quand je lui avouai que j'étais fervent client de l'endroit. « Si vous repassez par là un jour, venez me voir ! » lança-t-il avant de me déposer à deux pas de la maison.

La grand-mère et l'oncle ont été étonnés mais heureux de me voir débarquer, ils étaient bien loin de toute cette agitation parisienne dont les soubresauts leur parvenaient à travers les informations prédisant l'apocalypse orchestrée par les communistes et autres sanguinaires qui allaient mettre le pays à feu et à sang. Mon séjour d'une semaine en a duré trois, il m'était impossible de rentrer à Paris compte tenu d'une absence totale de cars et de trains en direction de la capitale. Je passais beaucoup de temps au bistrot avec les potiers chevelus qui se réjouissaient de la chute probable du grand Charles et l'Michel me traitait gentiment de vieux « grévisse » avide de sang. Et puis le 29 mai, tout a basculé, De Gaulle a tout simplement disparu et personne ne savait où il pouvait bien se trouver. « Il s'est sauvé ! », a braillé un chevelu contestataire mais la réalité était tout autre... Il s'était rendu à Baden-Baden pour y rencontrer son vieux pote Massu et s'assurer de la fidélité indéfectible des troupes. Le 30 mai eut lieu une manifestation monstre en faveur du monarque, laquelle sonna le glas de mai 68... Les pompes à essence réapprovisionnées firent la joie des automobilistes et il n'en fallut pas plus aux Français pour virer leur cuti et déclarer que le grand Charles était un bien brave homme, au fond, et que le rouquin qui avait prôné la révolution n'avait qu'à retourner à Pékin... Il n'est pas parti en Chine, ce sacré Dany le Rouge, il a poursuivi sa carrière politique chez les écolos au Parlement européen puis est devenu un soutien solide du pouvoir en place, bah pourquoi pas mais le Paris de Cohn-Bendit* a bien disparu comme celui de ses camarades engagés : l'un s'est rapproché d'un parti politique traditionnel et l'autre a consacré le reste de sa vie à l'histoire de l'art tout en restant très proche du Parti Socialiste Unifié. Je ne peux qu'être déçu en les comparant au trop peu connu Maurice Joyeux*, ouvrier libertaire qui passa plusieurs années de sa vie en taule et qui n'a jamais failli, mais on a la révolution qu'on mérite, non ?

Quand j'ai repris le travail début juin, j'ai remarqué que le drapeau noir flottait encore au-dessus du théâtre de l'Odéon, mais il n'y est pas resté bien longtemps, en passant un matin, il n'était plus là... A la station de métro il y avait des CRS et une dame chapeautée les félicitait de leur action alors que le flic montrait le théâtre en déclarant qu'ils avaient découvert là-dedans des fornicateurs de la pire espèce qu'il avait fallu dégager manu militari. J'ai regardé par terre au cas où je trouverais un pavé égaré que j'aurais bien balancé à la gueule de ce connard mais les autres m'auraient rattrapé et fait passer un mauvais moment, alors j'ai ravalé ma rancœur et j'ai rejoint mon lieu de travail en soupirant.

Essayez de vous reconstruire, lui avait dit le juge et elle l'avait écouté en s'abrutissant au travail au risque d'y perdre la santé. Elle avait ainsi pu rembourser les parents de Gwen sans pour autant négliger ses études et elle avait bon espoir pour sa dernière année de licence dont l'échéance approchait. On ne la fréquentait guère à cause de son appétit de sérieux et beaucoup de garçons se désespéraient de s'envoyer au lit avec cette belle plante inaccessible. Elle voyait moins Gwen qui militait de plus en plus au sein du mouvement libertaire mais les deux filles trouvaient toujours un moment pour aller saluer Alphonse et son épouse qui déploraient le départ de Gaëlle prévu en septembre pour Lille, une ville que le bougnat imaginait perdue dans la brume et le gel mais elle leur répondait que n'ayant pas encore passé le concours, il était bien difficile de se prononcer maintenant. Alors même s'il n'y avait pas matière à consolation immédiate, ils trinquaient quand même à son succès et à son départ éventuel et le couple comptait sur les visites de Gwen qui leur avait confirmé qu'elle n'avait pas besoin d'être accompagnée pour apprécier le Sancerre ! Parfois, Alphonse demandait des nouvelles du petit copain et Gaëlle baissait les yeux alors que la patronne donnait de grands coups de coude dans le flanc de son homme pour lui intimer de ne plus lancer ce genre de débat. Gaëlle répondait que Joël travaillait à Paris, qu'ils ne se voyaient donc plus mais qu'ils n'étaient pas fâchés. Alphonse qui était curieux demandait quel était le métier de son Joël et elle répondait qu'il bossait au Service des Examens, ce à quoi le bougnat s'exclamait : « Eh ben, il ne doit pas être bête, quand même ! » Les employés des bureaux l'impressionnaient car il se demandait ce qu'ils pouvaient bien fabriquer à remuer de la paperasse à longueur de journée alors que lui avait manipulé des caisses de bouteilles toute sa vie. La Malouine était beaucoup plus pragmatique, lui faisant remarquer que les gens des impôts passaient

peut-être leur temps à ne pas faire grand-chose mais qu'ils savaient bien trouver le pauvre travailleur pour le faire cracher au bassinet ! Tout le monde riait de cette boutade et Alphonse ressortait la bouteille pour un ultime canon, le dernier pour la route comme il aimait à le clamer.

Contrairement à Paris, ce fut le monde du travail qui lança mai 68 en Bretagne. De violentes manifestations paysannes avaient éclaté à Redon et Quimper à la fin de l'année précédente et l'industrie de la chaussure en crise avait fait se lever le monde ouvrier. Les étudiants se joignirent au mouvement après la grande manifestation paysanne et ouvrière du 8 mai et Gwen se lança à cœur perdu dans la contestation alors que Gaëlle restait sur la touche. Elle ne se sentait étrangement que peu concernée et souffrait d'une solitude que l'engagement politique ne pouvait soulager. Ce n'était pas de l'indifférence mais une absence d'émotion. « Elle qui était si sensible à l'injustice, lui disait Gwen, comment se pouvait-il qu'elle ne ressente rien ? » Au moment où toute la vie sociale s'arrêta, Gaëlle se sentit complètement démunie, presque aux abois devant ses économies qui fondaient comme neige au soleil. Elle se priva de tout et ce fut Gwen qui finança l'achat des bouteilles de Sancerre et des petites gâteries. La grande héroïne pourvoyeuse de recettes épicées était partie il y avait déjà plusieurs mois, petit livre rouge à la main et toute fière de rejoindre le Grand Timonier qui avait rapatrié toute la troupe étudiante pour dispenser la bonne parole. Il ne restait à Gaëlle que le bel objet dormant dans son étui. Les examens de fin d'année avaient été repoussés en septembre ainsi que le concours d'entrée à l'Ecole Supérieure de Journalisme de Lille et Gaëlle avait découvert qu'il s'agissait d'un établissement privé qui ne recevait pas d'élèves boursiers. Les vacances d'été lui auraient permis de trouver un logement et un travail là-bas mais dans les conditions actuelles, il n'était pas question de quitter Rennes avant d'avoir satisfait aux épreuves de sa licence. D'où une angoisse qui prenait le pli sur tout le reste et qui fut gommée l'espace d'un soir de manifestation tardive quand elle s'aperçut qu'à minuit Gwen n'était pas rentrée. C'était tout à fait anormal et elle partit au hasard des rues, se renseignant auprès de jeunes étudiants qui lui indiquèrent qu'une charge avait eu lieu sur les bords de la Vilaine et que beaucoup de manifestants avaient sauté dans la rivière. Elle traîna tout le long du quai Sant-Cyr en appelant son amie et un type chevelu l'informa que Gwen était blessée et qu'il l'avait vue clopiner vers le pont là-bas où se trouvaient des buissons offrant des caches sûres aux fuyards. Gaëlle finit par découvrir son amie recroquevillée sous un arbuste, brûlante de fièvre et blessée à la cheville, le visage norci et en larmes. Il fallait absolument la ramener chez elle car elle était choquée et pouvait à peine parler. Alors Gaëlle n'hésita pas, empoignant son amie par la taille

et remontant vers la promenade du mail, débusquant un taxi en maraude et suppliant le chauffeur de les conduire rue de la Palestine. Après quelques réticences il accepta quand il sut comment Gwen s'était blessée car il n'aimait ni la police, ni le grand Charles et minora considérablement le prix de la course en souhaitant bonne chance aux deux filles. Gaëlle hissa Gwen jusqu'à sa propre chambre et l'allongea sur son lit. Elle lui nettoya le visage pendant que son amie se calmait et la remerciait de son aide, pleurant comme une gamine et s'excusant de lui créer autant d'ennuis. « Bah, ce n'est rien, ma vieille, répondit Gaëlle, ta cheville est juste un peu enflée, tu vas boiter pendant deux ou trois jours et tu pourras retourner au charbon ! Tu vas rester dormir ici et demain sera un autre jour ! » Elles passèrent une nuit calme, Gwen se sentait beaucoup mieux et réussissait à marcher presque normalement. Gaëlle lui demanda ce qu'il s'était passé et fut sidérée par la réponse de son amie, c'était la peur qui l'avait fait fuir et se blesser, les casqués ne la poursuivaient même pas, ça l'avait pris comme ça, une bouffée de panique alors que les CRS ne chargeaient pas, la peur qui se communique et vous fait faire n'importe quoi y compris se foutre à l'eau comme l'avaient fait certains. Elle n'en avait pas honte, elle prenait simplement conscience de ses faiblesses et les avouait sans pudeur. Gaëlle ne s'en réjouissait pas mais elle se sentait plus forte, son amie n'était pas la fille irrésistible à qui tout réussissait, Gwen était comme tout le monde et l'angoisse de Gaëlle reflua devant cette détresse d'enfant choyée qui allait découvrir qu'entre ses engagements et la situation de l'ouvrier exploité il y avait une barrière infranchissable qui allait faire capoter cette révolution. La convergence des luttes était une utopie, les aspirations des uns n'étaient pas celles des autres et il fallait vivre avec ça, tout simplement. Et puis si Gwen était tellement irrésistible comme le pensait Gaëlle, elle aurait fait se lever une bonne moitié des quéquettes de l'université... Pourtant aucun homme ne traînait dans son sillage alors qu'elle était ouverte aux rencontres, c'est donc qu'il y avait dans le jardin secret de son amie quelque blocage qui l'empêchait de s'engager. Elles se décidèrent pour une courte promenade au Thabor, évitant les escaliers entourant la grande cascade et privilégiant la roseraie et le jardin paysager. Gaëlle parla de ses inquiétudes et Gwen lui assura que si elle se retrouvait dans la merde, ses parents l'aideraient encore, même que c'était sa mère qui en avait parlé. « Alors ne te fais pas de souci, ma vieille, essayons de passer un été tranquille avant les examens. »

Le mois de juin vit le mouvement révolutionnaire s'étioler puis disparaître à Rennes. Quand les deux filles lisaient la presse traitant des événements parisiens, elles se rendaient compte qu'étrangement dans leur ville, il ne s'était pratiquement rien passé. Quelques manifestations vite réprimées et là encore, la réouverture des

pompes à essence avait calmé l'ardeur au combat de bien des contestataires. Le mouvement libertaire s'était déplacé sur Nantes, écœuré sans doute par tant de passivité et il avait abandonné Gwen en route. La brunette n'en était pas étonnée, elle savait que son cœur garderait toujours quelque chose de la désobéissance civile mais que sa tête ne suivrait pas. Dès que transports reprirent, elle fila chez ses parents pour potasser ses examens tandis que Gaëlle rejoignait son magasin de vêtements jusqu'à la fin juillet. Elle avait eu très envie de demander à Joël de venir en août mais elle ne se sentait pas capable d'envisager la séparation pourtant nécessaire. Probablement que lui aussi avait la même crainte puisqu'il ne lui avait rien demandé. Cela faisait bientôt quatre ans qu'ils ne s'étaient pas vus et les quelques lettres qu'ils s'écrivaient n'étaient que des résumés de leur vie ordinaire. Septembre arriva enfin et les deux filles obtinrent leur licence de lettres. Le concours d'entrée à L'Ecole de Journalisme eut lieu le 16 du même mois et Gaëlle le réussit brillamment. La rentrée était prévue début octobre et elle projeta de quitter Rennes le plus vite possible afin de se trouver un logement et un travail avant cette date. Une soirée émouvante les réunit chez Alphonse, la Malouine avait préparé un bon dîner à base de fruits de mer afin que le Sancerre soit à l'honneur et Gaëlle était très émue en les quittant car elle n'ignorait pas les incertitudes d'un avenir où les promesses de se revoir ne sont que très rarement suivies d'effet. Elle prit le train le surlendemain, chargée comme une bête de somme avec en poche l'adresse d'un petit hôtel près de la gare qui acceptait de l'héberger pour une somme modique. Gwen l'accompagna de très bonne heure car il fallait passer par Paris pour rejoindre celle que l'on surnommait « la Capitale des Flandres » et les deux filles se promirent abondance de lettres pour se raconter leurs vies. Une belle journée s'annonçait et elles se firent des signes de la main car agiter des mouchoirs en papier en guise d'au revoir manquait de poésie. Cet au revoir-là ne sonna pas comme un adieu et pourtant elles ne devaient jamais se revoir.

Les façades du rez-de-chaussée de la gare de Lille auraient été construites en 1848 avec les vestiges de l'ancienne gare du Nord de Paris qui fut démolie parce que trop petite. De nombreuses transformations en avaient fait un bâtiment austère qui avait déplu à Gaëlle dès son arrivée et elle s'empressa de quitter le parvis pour se rendre rue Jean sans Peur où elle avait retenu son hôtel qui portait le nom d'Hôtel de l'Arrivée. La patronne s'appelait Victorine, une forte femme née à Tourcoing et fille de mineur, accent picard très prononcé qui fit sourire Gaëlle mais la dame n'en prit pas ombrage en priant le gros chat roux installé sur son registre d'aller voir un peu plus loin. Elle nota consciencieusement les coordonnées de Gaëlle, « Vous

comprenez, Mademoiselle, en ces temps difficiles la police met le nez partout... » et lui demanda combien de temps elle pensait rester à l'hôtel.

— Sans doute une bonne semaine, Madame. Je suis inscrite à l'Ecole de Journalisme et je cherche un logement pas trop cher et un travail.

— Allez donc voir ma sœur Alphonsine, Rue des Chats Bossus. Elle a une chambre indépendante à louer et ce n'est pas une emmerdeuse. Ce n'est pas bien loin d'ici, juste à côté de la cathédrale Notre-Dame de la Treille. Enfin si on peut appeler ça une cathédrale, disons plutôt une verrue dans un quartier où tout est à reconstruire !

— Merci Madame, c'est très gentil à vous. Rue des Chats Bossus... c'est rigolo !

— Avant, elle s'appelait Rue des Cabochu en rapport avec ces malpropres de tanneurs qui exposaient à l'entrée de leurs boutiques les caboches des pauvres animaux dont ils avaient récupéré les peaux. Dieu, merci, la mairie y a mis bon ordre, hein mon vieux Prosper, fit la dame en caressant le gros chat qui bailla à s'en décrocher la mâchoire.

— J'irai voir votre sœur demain, Madame. Je vais aller m'installer.

Elle trouva une chambre très claire donnant sur une petite cour pavée et bien fleurie. Elle sortit de ses valises juste ce dont elle avait besoin et ressentit brutalement une intense fatigue due au long voyage. En quelques heures, elle s'était propulsée dans un nouvel univers qui agissait comme un anesthésique et les problèmes les plus prégnants prenaient des allures d'anecdotes. Elle s'endormit sans rien manger, d'ailleurs elle n'avait rien et ne se réveilla qu'au matin quand la douce lumière du soleil lui baigna le visage. Elle prit un café et des tartines beurrées, c'était délicieux même si le beurre doux lui apparut un peu fade et manquant de caractère. « Qu'est-ce qu'il est bon, votre café, dit-elle à la patronne, rien à voir avec le café breton ! Ah ça dans le nord, ma petite demoiselle, pas besoin de cafetière électrique, on fait ça à l'ancienne, même avec une simple chaussette ! » Gaëlle sourit en espérant quand même que la chaussette prenait un bain avant de servir de filtre à café... Un léger miaulement se fit entendre de dessous la table, c'était Prosper qui lui souhaitait la bienvenue en se frottant langoureusement contre son jean. « Laissez-le, Madame, dit-elle à la patronne qui voulait intervenir, j'adore les chats alors que les chiens m'effraient. » Elles bavardèrent quelques minutes sur les qualités des uns et les défauts des autres puis Gaëlle prit congé en disant qu'elle allait se rendre chez Alphonsine.

Comparée à Rennes, Lille apparaissait comme une ville pauvre. Beaucoup d'immeubles vétustes et de terrains vagues où des gens mal vêtus portant des cabas informes cherchaient on ne savait trop quoi. La cathédrale délabrée était ceinte d'un

grand parking peu engageant et Gaëlle se trompa, prenant à gauche de l'édifice et gagnant la place du Lion d'Or où elle demanda son chemin à un vieux monsieur qui promenait son chien, un genre de bouledogue tout rasé qui déversait des flots de bave.

— Vous n'êtes pas loin, petite demoiselle, prenez la rue à gauche. Vous avez vu la belle maison au numéro 15 avec ses fenêtres en arc de cercle ? Les Anglais appellent ça une maison à bow-window ! C'est un monument historique ! Et je parie, petite demoiselle, que vous ne savez pas pourquoi la place s'appelle place du Lion d'Or ?

— Heu non Monsieur, mais vous allez sans doute me le dire...

— Dans le temps, la place abritait un grand hôtel relai de poste qui avait pour nom *Au lit on dort*. Quand le bâtiment a disparu la place a hérité de son nom actuel.

— Vous savez beaucoup de choses, Monsieur mais il faut que j'y aille. Excusez-moi.

— Si vous repassez par là, vous me trouverez souvent à promener Myrtille. A bientôt.

Alphonsine, sœur de Victorine, était morphologiquement parlant tout le contraire, sèche comme un brindille et l'air sévère mais pourtant très avenante. Elle proposa à Gaëlle une chambre tranquille avec une grande salle de bain et une belle fenêtre pour une somme très modique et la jeune fille paya deux loyers d'avance car elle avait prévu cette obligation. La dame lui offrit un café avec un pot de crème brûlée à la chicorée, produit très largement consommé dans la région. « Qu'est-ce que c'est bon, Madame ! », fit la gourmande qui mangeait un peu comme une gamine en se barbouillant les lèvres de crème mais qui s'en excusa auprès de son hôtesse. « J'apporterai mes bagages dans la semaine », dit-elle en partant et lorsqu'elle fut dans la rue elle pensa au grand lit et à Joël, association d'idées qu'elle mit de côté dans son jardin secret en touchant l'anneau d'argent.

Elle trouva un emploi de barmaid la semaine suivante dans un bar tranquille sur les conseils de Victorine qui lui conseilla de rencontrer le patron surnommé « le Breton » à cause de ses origines. Il était un peu comme Alphonse, sauf que lui était né à Saint-Brieuc où il avait passé plusieurs années en travaillant dans l'agroalimentaire jusqu'à sa rencontre avec sa future épouse un jour de grève à la gare de Rennes. Elle remontait sur Lille où ses parents tenaient un bar et à la mort de ceux-ci, les époux héritèrent tout naturellement de l'affaire. Il s'ennuyait un peu de sa ville de Saint-Brieuc car même si elle n'était pas particulièrement belle, il y avait la baie et il n'apprendrait rien à une fille de Paimpol en rappelant qu'elle était la cinquième baie du monde de par l'amplitude de ses marées et la plus grande

réserve naturelle de Bretagne. Ici, il y avait bien la Deûle et son canal avec de belles promenades sur le chemin de halage mais une rivière aussi belle soit-elle n'a rien à voir avec la mer, n'est-ce pas ? Il précisa à Gaëlle que la clientèle ne posait aucun problème, le théâtre Sébastopol était tout proche et les spectacles donnés ne séduisaient pas les ivrognes. La seule chose à savoir, c'était l'art de servir la bière car il y en avait une bonne douzaine de variétés avec verres adaptés et il ne fallait pas servir de Jenlain dans un verre de Vieille Brune ! Gaëlle comprit tout de suite, elle commencerait d'ici quelques jours tous les soirs de 19 heures à 23 heures. La rentrée n'était même pas faite qu'elle avait déjà trouvé travail et logement et elle se sentit beaucoup mieux, passant les quelques jours qui lui restaient à flâner en visitant la ville.

Lorsqu'elle était venue passer le concours d'entrée à l'école, elle avait entendu des candidats parler de la citadelle de Lille et elle décida d'en faire sa première promenade. C'est ainsi qu'elle fit connaissance avec la rivière, plus exactement le canal de la Moyenne Deûle qu'elle trouva accueillant malgré la description faite par un passant qui prétendit que toutes les industries chimiques de la ville se déversaient dedans. Un pont permettait d'accéder à la citadelle, ouvrage en étoile pensé par Vauban où la troupe vivait en complète autarcie avec familles et commerçants. Elle se demanda comment cet homme qui portait le patronyme de Sébastien Le Prestre de Vauban avait pu faire construire autant d'ouvrages militaires dans toute la France tout en étant un réformiste ayant obtenu une meilleure répartition de l'impôt au profit des populations les plus modestes. La citadelle était entourée d'un grand parc arboré, un bois y portait même le nom de bois de Boulogne tout comme le parc zoologique attenant. C'était le poumon vert de Lille, là où les populations laborieuses prenaient un peu de détente le dimanche d'autant que l'accès au zoo était libre. Des gens la saluaient gentiment et elle eut l'impression que la convivialité était de mise dans ce quartier populaire. Elle regagna l'hôtel en faisant un crochet par la Vieille Bourse, un monument prestigieux d'architecture flamande regorgeant de signes rappelant la prospérité de la ville, fruits, lions, cornes d'abondance lorsque Lille était une grande cité marchande rattachée au Pays-Bas espagnols. Les adeptes d'un style épuré ne pouvaient être que déçus par cet étalage d'angelots et de guirlandes décorant les façades mais il fallait se replonger dans l'esprit d'une époque où rien n'était trop beau pour glorifier la prospérité. Une statue de l'empereur Napoléon 1er, protecteur de l'agriculture et de l'industrie ornait la cour intérieure, couvrant de sa main gauche deux symboles représentatifs de la richesse lilloise, la culture de la betterave sucrière et le traitement mécanique du lin. Gaëlle n'avait pas de sympathie particulière pour le conquérant et elle trouva un peu

ridicule ce bronze du sculpteur Henri Lemaire qui avait donné au personnage le vilain faciès des empereurs romains. Elle rejoignit la rue Jean sans Peur en passant par le palais Rihour ou plutôt ce qu'il en restait depuis les nombreux incendies qui avaient dévasté le bâtiment. Les vestiges en étaient masqués par un énorme monument aux morts, dommage pour la chapelle et le grand escalier qui avaient survécu

Elle fut désagréablement surprise par l'ambiance générale de l'école à dominante masculine. Quelques garçons s'étaient regroupés dans une sorte de confrérie maintenant les rares filles à distance et développant une xénophobie qu'elle n'avait jamais connue sur les bancs de la faculté des lettres de Rennes. Les étudiants noirs étaient moqués et les quelques asiatiques se voyaient traités de « bol de riz » et autres appellations peu flatteuses. Une Laotienne avait des cheveux magnifiques et le jour du bizutage il se produisit un incident dans lequel Gaëlle prit franchement parti, s'attirant détestation de quelques uns et franc succès auprès de la majorité des étudiants qui l'applaudirent. Un des tourmenteurs avait décidé de couper les cheveux de la fille en pleurs et personne n'osait s'interposer. Gaëlle s'était alors approchée, saisissant le bras de l'étudiant en lui intimant l'ordre de n'en rien faire alors qu'il crachait des insultes à l'encontre des « citrons » qui venaient les emmerder jusqu'à Lille au lieu de rester dans leurs gourbis dégueulasses. Elle l'avait regardé dans les yeux en lui disant que couper les cheveux d'une fille sans son consentement était une sorte de viol et qu'il ferait bien de ranger son arme car elle venait d'envoyer son père en taule pour cinq ans et qu'il pourrait bien suivre le même chemin s'il ne lâchait pas la fille immédiatement. Le type en était resté baba, comptant sur le soutien de sa troupe mais personne ne s'était manifesté et une grosse majorité d'étudiants avaient approuvé Gaëlle qui n'en attendait pas tant. Elle était devenue amie avec Lilo qui venait du pays le plus bombardé du monde si l'on rapportait les bombardements au nombre d'habitants car la piste Hô Chi Minh* située en territoire laotien permettait aux communistes d'approvisionner leurs alliés du Vietcong, ce qui n'était pas du goût des Américains. Lilo avait eu beaucoup de chance car les Français étaient très influents au Laos et elle était devenue l'amie de la fille d'un diplomate qui avait œuvré pour qu'elle puisse faire des études en France. L'aide internationale s'était mobilisée grâce au Premier Ministre, le prince Souvanna Phouma et le Laos était devenu le pays le plus aidé au monde dans les domaines de l'éducation et de la santé. Lilo avait choisi la voie du journalisme et elle ne comprenait pas pourquoi les gens d'ici ne l'aimaient guère alors que chez elle les Français étaient très corrects avec les populations. Gaëlle lui avait répondu que des cons il y en avait partout, en France comme au Laos et qu'il fallait lutter pour

faire respecter leurs droits en tant que femmes car les hommes voulaient les maintenir en état de dépendance et les empêcher d'exercer le même métier qu'eux. Lilo lui rétorquait qu'au pays, les gens ne se jalouaient pas pour cette raison car la plupart des hommes n'avaient pas d'autre métier que celui de faire la guerre et les femmes se contentaient d'élever les enfants. Quand les gens ne s'aimaient pas, c'était essentiellement pour des motifs politiques alors qu'en France il suffisait d'avoir une tête un peu différente de celle de votre voisine pour que celle-ci vous regarde d'un sale œil. Quand elle aurait son diplôme elle repartirait dans son pays où elle tenterait de faire son métier le mieux possible même si les communistes avaient pris le pouvoir... « Car les Américains, malgré tout leur arsenal, ils vont prendre comme on dit chez vous, une belle peignée, non ? » et Gaëlle de répondre qu'elle espérait bien que oui mais elle n'était pas persuadée que ça irait mieux après avec un régime proche de celui du grand Mao Zedong... Après ces discussions un peu stériles, les filles allaient faire un tour en ville et boire un thé dans un restaurant laotien près de la gare avant de gagner l'entrée du parc de la citadelle où elles admiraient le seul monument en France dédié aux pigeons voyageurs, immense colonne représentant la Paix entourée d'oiseaux ayant joué le rôle de messagers pendant la grande guerre. Lilo voulait toujours voir le bras d'or accroché à un balcon d'immeuble situé au coin de la rue Lepelletier et de La Grande Chaussée : un bras désignant peut-être une direction mais les meilleurs spécialistes de l'histoire lilloise n'en connaissaient pas la signification. La boutique d'un proche gantier où les services d'un maître d'armes en des temps anciens ? En fait personne n'en savait rien et il était fréquent de croiser quelques contemplatifs observant le bras pendant de longues minutes, tentant désespérément d'en capter le message.

Elle s'offrit un bel ensemble avec son premier salaire, un tailleur pantalon mauve qui lui allait à merveille selon Lilo qui lui demanda pourquoi elle choisissait la couleur des lilas. « Je te dis tout si tu prends une photo de moi », répondit la belle poseuse et Lilo s'empressa de la satisfaire. Alors son amie lui parla de souvenirs, de la beauté du ciel dans sa Bretagne natale et d'un petit copain qui adorait le mauve et qui vivait sa vie quelque part à Paris. « On raconte que c'est la plus belle ville du monde et j'aimerais tant la connaître », a dit Lilo et Gaëlle lui a confié qu'elle n'y avait jamais mis les pieds mais qu'un jour peut-être elles pourraient s'y rendre ensemble pour faire une visite surprise à son ami... « Pourquoi pas, hein, Lilo ? », suggéra-t-elle avec un grand sourire alors que la jeune Laotienne battait des mains comme une enfant. Une pâtisserie de la rue Esquermoise exposait d'admirables merveilleux et elles ont cédé au péché de gourmandise. Fidèle à son habitude, Gaëlle s'est barbouillé le museau de chantilly en faisant tomber la cerise confite sur

la chaussée. « Bah, il suffit de la passer sous le jet de la fontaine de la place de Béthune et de la gober à distance comme une artiste de cirque, hop là, tu as vu ça, Lilo, si je ne réussis pas dans le journalisme, on m'embauchera sûrement chez Pinder ! » et c'était beau d'entendre le rire clair de la jeune fille qui se demandait qui était ce Pinder dont elle n'avait jamais entendu parler.

Ce soir-là, elle écrivit une très longue lettre à Gwen qui avait obtenu un poste de maîtresse auxiliaire de français au lycée de Bréquigny, tout près d'un parc que la ville aménageait pour l'ouvrir au public l'année prochaine. Elle comptait bien présenter le concours de professeur d'ici deux ans mais ne savait pas si elle resterait à Rennes car elle avait bien une petite idée derrière la tête dont elle lui parlerait que lorsqu'elle aurait fait son choix. « Sache, ma vieille, que c'est lié à nos fréquentes visites chez Alphonse, je ne t'en dis pas plus pour le moment... » Elle ajoutait qu'elle avait mis un frein à ses activités politiques tout en restant fidèle à ses convictions, elle retournait régulièrement à Paimpol et chaque semaine chez le bougnat où la Malouine la traitait comme sa propre fille alors qu'au début la dame ne pouvait pas la piffer... Gaëlle souriait des certitudes de Gwen, elle lui parlait de Lilo et des cours dispensés à l'école, attendant avec impatience le moment de faire ses preuves quand débiterait le stage de l'été car même si les étudiants étaient chapeautés par des journalistes installés, elle espérait bien faire valoir ses points de vue sur le sujet d'étude qui lui serait confié.

Elle avait brillamment réussi son année et le responsable des études lui proposa d'assister un journaliste de Lille qui enquêtait sur le meurtre d'une jeune femme survenu au début de l'été dans un petit village proche de la frontière belge. La victime avait quitté son domicile très tôt pour faire de la course à pied dans la forêt proche et avait été découverte à moitié dénudée dans un fossé profond, le corps criblé de coups de couteau. Les gendarmes n'avaient aucune piste mais le vieux journaliste qui suivait l'enquête penchait pour un crime de proximité commis par un familier. En zone rurale c'était presque toujours le cas mais la loi du silence fermait le bec des gens qui auraient pu voir quelque chose et beaucoup inventaient des histoires pour passer à la télé. Il donna ses consignes à Gaëlle :

— Voilà ce que tu vas faire : pendant plusieurs jours, tu circules un peu partout dans le village en te montrant proche des commerçants et des habitants, tu fais ça le plus discrètement possible pour que nous ne soyons pas traités de « fouille-merde » et surtout tu évites de te mettre dans les pattes des gendarmes car ils sont chatouilleux, ces gars-là ! Tu notes tout en repérant bien les lieux de vie des gens à qui tu as parlé et tu me donne le maximum d'informations, ça te va ? A propos, je m'appelle Emile mais tu peux m'appeler Mimile !

— Oui, pas de problème Mimile, je commencerai demain. J'ai vu qu'un car reliait Lille au village. Je vous porterai mes rapports au journal.

Elle était sur le pont le lendemain très tôt après une bonne heure et demie de trajet dans un car qui s'arrêtait partout. Elle avait mis son ensemble mauve et les passagers la regardaient bizarrement à cause de l'appareil photos qu'elle portait en bandoulière. Elle s'offrit un pain au chocolat dans une boulangerie et se présenta comme une touriste bretonne déplorant l'événement dramatique qui avait endeuillé le village. La boulangère était formelle, le chemin où la fille était morte se situait à cinquante mètres de la ferme du père T....., un vieux vicieux qui regardait les femmes avec des jumelles, alors pas la peine de chercher midi à quatorze heures, le coupable était tout trouvé ! « Vous vous rendez compte qu'un jour il avait osé me ramener le pain que je lui avais vendu sous prétexte qu'il sentait la souris ! » Gaëlle remercia et s'installa sur un banc de la placette pour déguster son gâteau par ailleurs très bon mais nota sur son calepin que le témoignage de la boulangère était à prendre avec beaucoup de précautions. Mêmes sons de cloche chez le boucher, l'épicier ou le patron du bistrot, le père T..... était un étranger venant de Bosnie Herzégovine, bref un personnage peu recommandable qui allait même jusqu'à acheter sa viande dans un supermarché lillois et faisait des histoires pour un panaché trop blanc, alors d'ici à estourbir une joggeuse, il n'y avait pas beaucoup de chemin à faire ! « Mais ne le répétez pas, Mademoiselle, nous ne voulons pas passer pour des délateurs ! », ajoutait le cafetier. Gaëlle répondait qu'elle ne connaissait personne au village et surtout pas le monsieur en question, se disant au fond d'elle-même que le boucher rougeaud avec sa tronche de tueur avait parfaitement le physique à jouer du couteau dans le corps d'une jeunette... Sois prudente, ma vieille, qu'on ne te retrouve pas dans la rivière un peu plus loin ! s'alarma-t-elle en quittant la boutique. En fin de journée, elle avait au moins une certitude : peu de commerçants au village appréciaient le père T..... !

Les jours suivants, elle ne fit rien d'autre que s'asseoir sur le banc qui s'adossait à l'église au clocher démesuré et d'attendre que les gens viennent lui parler car elle savait très bien qu'une fille seule attire les regards. Elle faisait semblant d'étudier un plan de la région et une dame âgée qui promenait son chien proposa de la renseigner en posant son large postérieur sur une bonne moitié du banc. « Ferme ta bouche, Alfred, ton nez va tomber dedans ! », lança-t-elle à un vieil homme qui baillait en se rendant au café et l'expression amusa beaucoup Gaëlle qui s'étonna auprès de la dame de la grosseur du clocher de l'église.

— Cette histoire remonte à bien des années quand le bourg était un hameau dépendant du village voisin. Vous voyez de quel village je parle ?

— Heu, non, Madame, je viens de Bretagne.

— De Bretagne ! Oh ce n'est pas la porte à côté ! Le gros bourg, c'est à deux kilomètres d'ici. Un jour notre village est devenu commune et les jaloux d'à côté en ont mangé leurs chapeaux ! Pour les emmerder un peu plus, mille pardons, petite fille, la mairie a proposé au curé de construire un clocher où pourraient loger les cloches les plus grosses et les plus sonores du département afin de faire honte aux minables clochettes des bourgeois du bourg ! Ah ils nous en ont voulu longtemps, ces gens-là ! Tenez, pas plus tard qu'il y a quelques jours quand elles se sont mises à sonner pour l'enterrement d'Annabelle, on aurait pu les entendre jusqu'à Lille ! Vous êtes au courant de cette triste histoire ?

— Pour tout vous dire, je sais que cette jeune femme a été tuée à coups de couteau.

— Un vrai massacre ! On raconte qu'elle avait la gorge tranchée d'une oreille à l'autre ! Couic, comme ça ! fit la dame en mimant le geste. Eh bien moi je vais vous dire, ça c'est du travail d'arabe. Depuis la fin de la guerre d'Algérie, il en traîne partout de ces gars-là !

— Les commerçants disent que le coupable serait un fermier...

— On ne tue pas comme ça par chez nous... Les commerçants accusent le fermier parce qu'il est d'origine étrangère et qu'il n'achète pas chez eux. Et puis il faut que j'y aille, petite fille car Moïse s'impatiente. A bientôt peut-être.

— Attendez Madame ! C'est arrivé où exactement ?

— Prenez la route en face jusqu'à la forêt puis la première allée à droite. Vous verrez certainement les panneaux de la gendarmerie. Soyez discrète car les gens pourraient se demander ce que vous fabriquez là-bas.

Elle remercia la dame, se disant qu'elle n'avait pas appris grand chose depuis hier et se rendit à son rendez-vous avec Mimile au café du coin. Quand elle lui parla d'aller fureter près de la scène de crime, il parut inquiet et le lui déconseilla car chacun sait qu'un criminel revient toujours sur les lieux de son forfait. « Méfiance, petite, méfiance, si c'est un familier, il traîne peut-être encore dans le coin. Et puis les gendarmes ont ratissé large, tu penses bien que le gars n'a pas laissé tomber sa carte d'identité sur le chemin ! Continue plutôt à faire parler les gens, tu as déjà fait du bon boulot, si ça se trouve un jour ça va payer. » Malgré ces belles paroles, elle était un peu découragée car Mimile la cantonnait dans un travail de détective privé qui n'avait pas grand-chose à voir avec le reportage choc ou l'interview de qualité vu qu'elle ne disposait d'aucun matériel sauf son appareil photos. Elle rentra à Lille dépitée et poursuivit pendant quelques jours son bavardage impromptu avec les passants, n'apprenant rien d'important car chacun campait sur ses positions et puis brutalement deux événements vinrent conforter les soupçons qui pesaient sur le fermier.

L'homme aurait agressé sexuellement une jeune femme dans une rue déserte de Lille en l'entraînant dans un immeuble désaffecté où il avait exigé qu'elle l'embrasse et lui fasse une fellation. Les faits remontaient à juillet dernier et selon les dires de la victime, l'homme l'aurait prise pour une prostituée et se serait enfui en lui jetant plusieurs billets qu'elle aurait remis au commissariat en allant porter plainte. Elle avait formellement reconnu son agresseur en voyant la photo parue dans la presse suite aux tragiques événements survenus dans le village. Par ailleurs, les grosses chaussures à crampons que portaient le fermier le jour du drame avaient été examinées et portaient de nombreux résidus d'une terre rougeâtre remplissant le fossé où avait été découvert le corps de la joggeuse. Le sol naturellement sablonneux de l'allée avait probablement été pollué à cet endroit par des dépôts sauvages de déchets minéraux et le fermier avait manifestement pataugé dans cette terre pour tenter d'y dissimuler le corps de sa victime. Il n'avait aucun alibi sérieux le jour du meurtre car c'était un lève-tôt qui quittait la ferme de très bonne heure pour aller dans ses champs, un taiseux qui ne disait jamais exactement où il se rendait. A la fin du second jour de sa garde à vue, il avouait le meurtre, il avait voulu l'embrasser, précisait-il, mais elle ne s'était pas laissé faire et comme il avait son grand couteau pour aller tuer le cochon à la ferme d'à côté, il avait perdu la tête et voilà, ce n'était pas plus compliqué que ça... « Une affaire rondement menée », disaient les gendarmes, un dénouement qui ne surprenait pas grand monde même si l'homme avait toujours nié être l'agresseur de la jeune femme de Lille.

Mimile jubilait :

— Le crime d'un familial ! Ça crevait les yeux, pas besoin de s'appeler Holmes !

Gaëlle approuvait, maintenant que l'enquête était terminée elle allait pouvoir rentrer à Lille en n'ayant pas appris grand-chose sur le métier mais comme elle était libre tout l'après-midi elle décida d'aller faire un tour sur la scène de crime, juste histoire de se balader avant de reprendre le car.

— Qu'en penses-tu ? Je ne devrais pas avoir d'ennuis puisque l'enquête est close.

Et Mimile de répondre que non bien sûr, il la retrouverait ce soir pour lui dire au revoir, c'était une belle journée dont il fallait qu'elle profite ! Elle avala un sandwich à la terrasse du bistrot où le patron se félicitait déjà que justice soit faite et prit vaillamment la route du bourg malgré une chaleur accablante.

Avant de tourner dans l'allée, elle réalisa que la frontière avec la Belgique était toute proche. Il devait être assez facile dans ce paysage de sentiers et de petites routes de faire la navette entre les deux pays sans être inquiété. Une ferme se

trouvait à proximité, probablement celle du père T..... et elle eut une impression d'insécurité alors que l'homme était sous les verrous. Un chien aboya et des enfants crièrent, une voix de femme aussi, elle n'avait aucune envie d'être vue et s'engagea dans le sentier en frôlant les arbustes. Les bandes de police délimitant la scène de crime était déjà par terre, on ne perdait pas de temps par ici lorsqu'on était persuadé de tenir un coupable... La terre rouge débordait du fossé et une multitude de débris la parsemaient, des écailles blanches qui devaient provenir d'une peinture jetée là et elle se dit que si les chaussures du bonhomme étaient souillées par ces débris, c'était forcément parce qu'il était allé là-dedans. Étrange que l'homme ne se soit pas débarrassé de ses godillots, quand on a trop pataugé dans la merde on balance le tout, non ? Elle sourit à cette réflexion hautement philosophique et poursuivit sa route parce qu'elle avait envie de pisser et qu'elle n'allait tout de même pas se mettre en position au milieu de l'allée, des gens pouvaient passer par là après tout, et elle obliqua dans un tout petit chemin où elle se soulagea. Elle remontait son jean quand tout à coup quelque chose sur le sol attira son regard, un simple paquet de cigarettes qui avait été nerveusement tordu alors que deux clopes en sortaient. La météo particulièrement clémente avait conservé parfaitement le paquet qui portait l'appellation *Belga*, ah oui, elle avait vu Mimile en fumer, c'était une marque belge... Elle le poussa du pied, remarquant une sorte de petite mèche vaguement enroulée dans un papier, putain, ça ressemblait à des cheveux blonds cendrés et elle se dit qu'elle aurait bien aimé avoir ces cheveux là en échange des siens d'une blondeur anémique. Des cheveux dans un paquet de clopes, un peu bizarre quand même et elle fit son travail de détective en extrayant de son sac une pince à épiler qui lui permit de saisir le paquet et de le fourrer dans un sac en plastique sans le toucher. Elle allait montrer ça à Mimile qui ferait ce qu'il voudrait de cette étrange trouvaille qui la mettait mal à l'aise et elle reprit l'allée dans l'autre sens en jetant des regards autour d'elle avant de regagner la route principale.

Mimile flemmardait à la terrasse du bistrot mais il s'éveilla de sa torpeur en découvrant le paquet de cigarettes dont elle lui expliqua la provenance.

— Ohla, Gaëlle, nous ferions bien d'aller tout de suite à la gendarmerie !

— Et puis tu sais, il y a un détail qui m'a troublée : La terre rouge du fossé est remplie de paillettes de peinture blanche périmée. Il est impossible qu'elles ne soient pas restées collées aux godasses du père T..... !

— Hum, petite fille, j'ai l'impression que nous allons sortir la brigade de sa sieste !

Le planton qui digérait son repas de midi les vit débarquer avec un agacement évident. Que voulait donc encore le père Mimile accompagné de cette jeune fille qu'il aurait bien fourrée dans son lit s'il avait pu ?

— Ohla, Antonin, appelle vite le brigadier, c'est au sujet du meurtre d'Annabelle !

Le gendarme les reçut ombrageusement, l'enquête était bouclée et voilà que Mimile s'agitait, prétendant avoir du nouveau tandis que la fille qui l'accompagnait avait un petit air supérieur qui ne lui plaisait pas du tout. Encore une qui mériterait bien quelques calottes comme tous ces agités de l'année dernière qui avaient voulu mettre le pays à feu et à sang ! Il fit pourtant bonne figure en accueillant le duo.

— Eh bien Mimile, tu viens m'annoncer ton mariage avec cette jeune beauté, je présume ?

— Hélas non, Robert, voici Gaëlle, mon assistante. Elle a trouvé un truc bizarre à une centaine de mètres du lieu du crime en prenant un petit sentier donnant dans l'allée.

— Mais grand sequin, qu'est-ce qu'elle allait fiche par là, ton assistante ?

— Pardonnez-moi, Brigadier, je voulais juste voir le lieu du crime pour information et si je suis rentrée dans le bois, c'est parce que j'avais envie de... de pisser, quoi !

— Bon bon, et qu'est-ce qu'elle a trouvé, Miss Sherlock Holmes ?

— Un paquet de clopes contenant des caveux ! Elle l'a attrapé avec une pince.

— Des caveux, tu dis ? Noum de diousse ! Fais-moi voir ça !

Le brigadier ouvrit le sac en plastique puis le paquet après avoir enfilé des gants. La mèche de cheveux blonds voisinait avec un papier chiffonné, piqué de multiples trous qu'il parcourut avec stupéfaction, se passant plusieurs fois la main sur son crâne dégarni. Il ne regarda pas Mimile, s'attardant sur Gaëlle et s'exclamant avec ce qui pouvait être une expression de franche sympathie :

— Vous dites être étudiante en journalisme, j'avoue que j'aurais bien aimé vous enrôler dans la brigade ! Asseyez-vous tous les deux, je vais vous lire ce qu'il y a d'écrit sur ce billet : « Fiche-moi la paix, Bob, tu peux garder mes cheveux en souvenir mais je ne veux plus te croiser sur cette allée et arrête de me menacer sinon je vais à la police ! Annabelle. » Il faut absolument que je téléphone au juge ! Si ça se trouve, on file tout droit vers l'erreur judiciaire car connaissant les goûts d'Annabelle, il est bien évident que l'amoureux éconduit ne peut pas être le père T..... D'un autre côté, tous les hommes éconduits ne deviennent pas des assassins. Et puis il y a toujours les chaussures pleines de terre rouge et le fait que le bonhomme soit passé aux aveux !

— Et il ne s'appelle pas Bob, le père T....., grailonna Mimile en s'esclaffant puisque jusqu'à preuve du contraire, je ne connais qu'un Robert et c'est toi ! Concernant les godasses du fermier, Gaëlle m'a dit que la terre du fossé était

pleines d'écailles blanches d'une ancienne peinture et qu'il était impossible que ces débris n'aient pas collé aux semelles du vieux en même temps que la terre. Quant aux aveux, excuse-moi mon cher Bob, mais tes gendarmes ont les moyens d'être convaincants !

— Et toi tu as beau te faire appeler Mimile, tu fumes des *Belga* ! Ne me fais pas perdre mon temps, il faut une analyse graphologique et réinterroger les membres de la famille sur les relations qu'avait Annabelle. Et puis si ça se trouve, le Bob en question vient de Belgique... Sûr que pour les chaussures souillées il va falloir revoir ça... Mimile, ton journal aura l'exclusivité en cas de coup de théâtre, je te le promets, quant à vous Mademoiselle, il se pourrait bien qu'une famille ait à vous dire un grand merci !

Elle n'a répondu que par un sourire de modestie mais en quittant la gendarmerie elle a ressenti comme un sentiment de plénitude. Elle allait repartir pour Lille et une nouvelle année d'études et si elle n'avait pas appris grand-chose de son métier pendant le stage elle avait peut-être fait une découverte capitale qui allait changer des vies. Mimile la raccompagna jusqu'à l'arrêt du car, il allait la tenir au courant de la suite de l'histoire évidemment et il fournirait à l'école un rapport des plus élogieux sur son travail. Ils se saluèrent comme deux vieux amis, elle avait encore quelques jours de liberté avant la rentrée et elle les passa à paresser à la citadelle avec Lilo qui s'ennuyait de son pays, espérant bien rentrer à la maison dès la fin de l'année scolaire avec son diplôme en poche.

Le dénouement de l'affaire survint en novembre. Le fameux Bob n'avait pas été retrouvé et personne dans l'entourage d'Annabelle n'avait entendu parler de cet individu. Les analyses graphologiques certifiaient que la lettre n'avait pas été écrite de la main du père T..... et la jeune femme de Lille était revenue sur son accusation d'agression sexuelle car elle n'était plus certaine que la photo du journal soit celle de son tourmenteur. Le juge d'instruction avait estimé que les aveux du bonhomme avaient été obtenu par intimidation d'autant que la pauvre homme qui venait d'Europe centrale était le suspect idéal. De plus, l'arme du crime n'avait jamais été retrouvée. Bref, il avait décidé d'un non-lieu. D'après Mimile, les gens du village étaient ravis, le père T..... était peut-être un étranger au pays mais au fond c'était un brave type qui avait bien le droit d'acheter sa viande au supermarché et d'exiger un panaché à son goût. Comment pouvait-on chercher autant de poux sur la tête d'un homme de bien ? Dans l'enveloppe envoyée par Mimile, il y avait une autre lettre écrite de la main d'un enfant avec un dessin d'un paysage de montagnes et les signatures des membres de la famille du père T..... « Merci à la demoiselle journaliste pour ce qu'elle a fait pour nous ! », disait le texte. Mimile ne s'était pas

approprié la découverte, il avait tenu à préciser que c'était son assistante qui en était à l'origine. Elle le remercia chaleureusement, joignant un texte tout simple à remettre à la famille : « Monsieur, Madame, ne me remerciez pas... J'ai simplement eu de la chance, je souhaite que tout aille bien pour vous maintenant. » Elle ne pouvait quand même pas écrire qu'une simple envie de pisser avait contribué à faire sortir un homme de taule !

Cinquante ans plus tard, le meurtre d'Annabelle reste impuni et le fameux Bob n'a jamais été identifié.

L'école vécut son mai 68 avec deux ans de retard quand un « Comité d'action et d'éducation » déclencha la grève des cours pour remettre en cause le contrôle des connaissances traditionnel. Dix-sept étudiants ayant boycotté l'examen d'histoire, matière de prédilection du directeur, furent virés courant avril et une occupation des locaux s'ensuivit. La nomination de nouveaux professeurs et le renforcement des travaux pratiques désamorcèrent la crise et l'établissement se laissa bercer par le train-train quotidien jusqu'à l'examen de sortie qu'elle réussit parfaitement. Au seuil de sa vie professionnelle, elle allait devoir affronter une toute autre épreuve, tellement inattendue qu'elle devait penser comme tout le monde que ces trucs-là n'arrivaient qu'aux autres...

En septembre 68, je me suis inscrit à la faculté de Droit. Après avoir marché sur les traces du capitaine Nemo et fréquenté Lavoisier pendant un an, j'ai eu l'idée bizarre de faire concurrence à Robert Badinter en fréquentant la rue d'Assas. La clientèle n'était pas celle de Jussieu ou de Censier, ici c'était plutôt costume cravate et tailleur pantalon que jean crasseux et robe hippie. Ma qualité d'étudiant salarié ne me permettait pas de fréquenter les amphis et je me contentais des travaux dirigés du soir en compagnie de gens qui souhaitaient progresser dans leurs vies professionnelles. En même temps, je me suis trouvé une chambre de bonne au bord du Champ de Mars, s'il vous plaît, sauf qu'on y accédait par un escalier de service bien raide et que l'eau courante ne grimpait pas jusque là. Enfin si, disons qu'elle s'arrêtait sur le palier alors que cette bougresse n'aurait eu que quelques mètres à parcourir pour me tenir compagnie. Un lit d'une personne, rien pour cuisiner et chauffage absent mais un loyer ridicule et le plaisir d'habiter un petit chez soi au lieu de partager l'espace familial. Je me suis senti vraiment bien dans cette piaule où j'ai vécu pendant trois ans avant de partir en Afrique, installant un coin cuisine et un radiateur Calor pour penser à Gaëlle. Je mangeais au restaurant midi et soir et je me demande aujourd'hui comment je pouvais assumer ces frais sans problème, d'autant que je fréquentais assidûment les cafés et que j'avais un penchant pour la cuisine chinoise. En fait, je ne faisais pas d'économies, nous n'étions pas programmés pour ça à l'époque et acquérir une maison et une voiture ne faisait pas partie des priorités. Quand les fins de mois étaient difficiles, nous échangeions des billets de cinquante francs pour aller au bout et arrosions la paye avec un Pimm's voire exceptionnellement un dîner léger chez *Bofinger* où se produisait le High Society Jazz Band*.

J'ai réussi mes examens de fin d'année mais la faculté de Droit a essaimé en banlieue et je me suis vu contraint de me rendre à Sceaux le soir pour la rentrée 69. Etrange ironie du sort qui me transportait tout près de la résidence de mes parents alors que j'avais déserté la banlieue pour me rapprocher de mon travail et de mes études ! L'endroit n'était pas des plus sympathiques mais il n'était pas pollué par les drapeaux du groupe Occident comme sur le site d'Assas. Vers la fin de l'année scolaire, je fus convoqué aux fameux trois jours précédant le service militaire, une sorte de casting où vous déclinez vos diplômes et capacités qui permettent aux gradés de vous envoyer conduire le train alors que vous avez un CAP de cuisinier... Et puis un examen médical plus approfondi avec des appelés internes en médecine qui ne vous font pas de cadeaux même si la terre est ronde et que vos pieds plats vous empêchent de bien marcher, enfin un entretien avec un psy qui vous demande si vous n'avez jamais eu envie de coucher avec votre mère où si vous estimez que Jack l'Eventreur aurait pu être votre meilleur pote. Pour clore le tout, bilan de la journée avec un capitaine qui tire la gueule du général Massu quand vous lui annoncez que vous avez postulé pour la coopération : « Vous n'avez aucune chance, mon pauvre ami, des instituteurs en Afrique ils n'en ont pas besoin, à la rigueur des profs qualifiés pour les quelques nègres qui connaissent les tables de multiplication mais pour vous parler franchement, préparez-vous à porter la besace et le fusil ! C'est ça, l'armée jeune homme, pas une promenade dans la jungle avec des macaques, désolé pour vous et à bientôt chez nous ! », qu'il m'a dit en s'esclaffant et en tripotant sa grosse bedaine de buveur de Kro... Merde alors, j'étais piégé et je me suis vraiment demandé pourquoi j'avais passé le CAP d'institut si c'était pour me caser dans l'est de la France sans toucher un rotin. Quelques jours après à la fac j'ai croisé un étudiant salarié comme moi et nous avons discuté pour mieux nous connaître, un Michel avec une bonne tête qui m'a dit travailler au ministère de la Coopération. C'était vraiment mon jour de chance car quand je lui ai exposé mon problème il m'a simplement répondu qu'il ne fallait pas que je m'inquiète, il allait juste sortir mon dossier de dessous la pile et le mettre au dessus, « Tu vois, ce n'est pas plus compliqué que ça », a-t-il ajouté et je me suis vu attribuer un poste au Centrafrique à compter de la rentrée 1971... J'ai parfaitement réussi les examens de seconde année et même si je ne pouvais pas obtenir ma licence avant de partir car j'étais à la limite du sursis, je ferais la troisième année pour le plaisir sauf que mon retour à Assas n'a pas été une réussite. Ah, le droit international que j'avais choisi comme matière principale ! Une vraie daube avec un petit con de chargé de travaux dirigés qui se prenait pour un ambassadeur et cherchait des poux dans la tête aux étudiants les moins motivés. Ma copine de table s'appelait Evelyne et dès que l'autre se présentait pour débiter ses élucubrations

elle me filait un coup de coude et disait assez fort : « Allez, Joël, allons plutôt bouffer des crêpes, tu as vécu en Bretagne et les crêpes c'est certainement ton truc » et nous toisions le prof qui nous regardait prendre la porte alors que les étudiants studieux nous jetaient des regards peu amènes. Nous déambulions sur le Boul'mich en engouffrant une bonne douzaine de crêpes et allions au bistrot pour faire passer tout ça. C'était l'heure où Evelyne me parlait de ses amours déçues avec un certain Johnny qui la snobait, je la prenais par le cou en la consolant, « s'il ne répond pas à tes attentes, c'est que tu ne le mérites pas que je lui disais, merde attends, je me trompe, c'est le contraire, c'est qu'il ne te mérite pas voilà tout ! » Elle chialait un peu parce qu'elle n'y comprenait plus grand-chose et nous rentrions chacun chez nous en nous disant à demain. Nous avons procédé comme cela à peu près toute l'année et même si nous avions fait un tabac lors d'un exposé en duo sur les libertés publiques, nous nous sommes faits étendre à l'examen. Evelyne a disparu de ma vie à la fin de l'année scolaire, nous n'avions même pas partagé nos adresses et j'ai eu un peu de mal à l'abandonner devant la grande entrée de la fac alors qu'elle restait là à me regarder avec un sourire un peu triste... Plus tard, j'ai recueilli les confidences de ma voisine de chambre qui s'envoyait en l'air avec un gars marié et qui découvrait brutalement que les petits jeux sans capote présentaient une part de risques. « Merde, je suis enceinte, tu ne connaîtrais pas un médecin qui... » Et moi comme un couillon de répondre que j'en faisais mon affaire alors que je partais dans trois mois ! Il devait bien rigoler, l'autre tordu qui avait oublié d'emballer son biscuit... Et puis au hasard d'une conversation avec un ami, j'ai déniché la perle rare, un médecin du 12ème très compréhensif qui régla le problème. Mélanie qui larmoyait dans la perspective des jours à venir à pouponner m'en a gardé une amitié indéfectible puisqu'à cinquante piges elle me téléphonait encore de son bled du Cantal. Cette affaire-là réglée, un pot a été organisé au bureau pour mon départ et madame Charlot m'a dit de faire attention à ne pas me faire tuer là-bas alors que madame Têtard opinait du bonnet. « Dommage que tu partes, Jojo, a ajouté le chef de service, j'aurais bien aimé que tu me remplaces ici, mais puisque la République t'appelle... » L'administrateur civil a regretté que je ne sois plus là pour chanter du Ferré et j'ai reçu une belle saharienne en cadeau, de celles qu'on met en grimant sur les chameaux ou les dromadaires quand on parcourt le désert pour évangéliser les bédouins. Le jour de mon départ, la famille entière m'a accompagnée au Bourget et j'étais déjà très haut quand j'ai vu une grosse larme poindre sous la paupière de ma mère.

Lilo quitta la ville les tout premiers jours de septembre et Gaëlle l'accompagna à la gare. La Laotienne ne savait pas ce qui l'attendait dans son pays mais elle éprouvait le besoin d'y retourner pour revoir sa famille. Exercer son métier serait certainement ardu mais elle ferait de son mieux et promit d'écrire à son amie lorsqu'elle serait installée à Vientiane. Les adieux furent émouvants car l'idée même de ne plus jamais se revoir génère de l'angoisse et Gaëlle resta un moment sur le quai pour admettre sa solitude. Elle rejoignit le bar un peu plus tard, depuis deux ans qu'elle travaillait là, elle s'était taillée une très bonne réputation et les quatre heures quotidiennes lui assuraient de bons revenus, suffisamment en tout cas pour attendre de trouver un travail dans sa branche. Le Breton disait d'elle qu'elle était devenue une pro de la bière belge et les clients ne s'y trompaient pas, certains de trouver là le juste équilibre entre mousse et liquide qu'elles que soient les bières servies. Ils lui laissaient de bons pourboires tout en se désolant de voir qu'à Lille il fallait aller jusqu'en Bretagne pour boire une vraie pinte.

Le premier lundi de septembre, elle se rendit à la grande braderie, spectaculaire de par son étendue sur presque cent kilomètres de trottoir. S'y consumaient d'énormes quantités de moules frites et on pouvait y trouver pratiquement tout ce qui faisait la joie des bradeux qui passaient des heures à chiner et à se nourrir. Les restaurants se lançaient des défis en matière de moules consommées et exposaient devant les enseignes les tas de coquillages permettant de désigner le champion de la vente à la fin de la braderie. La foule était nombreuse et Gaëlle ne resta pas longtemps car elle ne supportait pas cet entassement de chair dénudée qui dégageait une odeur un peu rance de transpiration.

Après quelques jours de prospection, Gaëlle prit conscience de la nécessité de se faire un nom dans un journal local avant de prétendre à faire partie d'un groupe de presse ayant pignon sur rue. Ce fut donc tout naturellement qu'elle sollicita *Le Quotidien de Lille* même si Mimile avait pris sa retraite en cours d'année. Il lui avait fait suffisamment de publicité suite au meurtre de la joggeuse que la direction du journal s'empressa de l'embaucher à plein temps en lui confiant les faits divers et du matériel d'enregistrement et de photographie suffisant pour faire du bon boulot. En entrant dans la salle de rédaction, elle fut applaudie et très bien accueillie et le soir même elle informait le patron du bistrot qu'elle quitterait son service à la fin du mois. Il était désolé, bien sûr, mais il comprenait parfaitement ses motivations. Elle loua un appartement plus grand près de l'Institut Catholique et informa Alphonsine de son départ, pas la peine de faire suivre son courrier elle préviendrait toutes les personnes susceptibles de lui écrire sauf qu'elle oublia de le faire et ne s'étonna pas de ne plus recevoir quoi que ce soit de Joël ou de Gwen. Elle se sentait bizarre et c'était comme si son cerveau avait gommé quelque chose du passé, toute entière qu'elle était concentrée sur son avenir. Le travail au journal était prenant et les faits divers sordides, il fallait un excellent moral pour affronter les drames survenant de préférence dans les couches défavorisées de la société. Elle rentrait le soir complètement épuisée et tenant à peine debout. En s'éveillant un matin, elle constata la présence de nombreux bleus sur son corps en même temps qu'elle se sentait désorientée et nauséuse. Elle réussit tout de même à se rendre au travail, tentant de faire bonne figure auprès de ses collègues mais le rédacteur en chef s'alarma de sa pâleur et lui conseilla de rentrer. Quand elle sortit du journal elle vit que des gens la regardaient et réalisa qu'elle saignait abondamment du nez alors que son chemisier clair se couvrait de taches rouges. Un bruit de mer démontée lui vrillait les tympanes et elle eut l'impression de ne plus rien voir. Elle appela à l'aide d'une petite voix avant de se laisser tomber sur les genoux et de sombrer dans la nuit.

Elle reprit conscience dans un lit d'hôpital et des bribes de souvenirs lui revinrent en mémoire. Elle s'était évanouie en pleine rue et on l'avait transportée dans cette chambre silencieuse et peu éclairée. « Où sont mes affaires ? », murmura-t-elle en constatant qu'elle était nue sous une chemise rêche et mal ficelée dans le dos qui lui donnait l'impression d'être une momie prête pour le départ au tombeau. Elle ne pouvait pas bouger, c'était comme si un korrigan lui était tombé dessus et elle avait des trucs dans le nez et une perfusion. Elle avait la fièvre et terriblement soif mais la carafe d'eau posée sur la petite table lui paraissait inaccessible. Elle entendit vaguement des bruits de voix et distingua deux blouses

blanches qui s'approchaient dont une infirmière qui lui toucha le front et lui prit la main. Elle lui donna à boire avec une paille et Gaëlle sentit le liquide lui faire un bien fou. Le type portait un stéthoscope autour du cou, il avait un air bienveillant qui la rassura lorsqu'il s'assit à son chevet. « Docteur Tercjchic », s'annonça-t-il et elle le regarda comme s'il avait dit s'appeler Frankenstein. « Comment se nomme cette demoiselle ? », demanda-t-il à l'infirmière. « Gaëlle... Gaëlle Le B... Le Borsec je crois, merde, c'est mal écrit, non excusez-moi, Le Barzec, voilà ! Pardon Mademoiselle, ils écrivent comme des écrevisses, à l'accueil et puis ce n'est pas un nom picard que le vôtre ! » Elle marmonna quelque chose mais elle avait l'impression d'avoir la bouche remplie de cette terre rouge qu'elle avait vue sur la scène de crime. Le médecin invita l'infirmière à sortir et elle entendit la fille s'exclamer : « Putain mais c'est dingue, Alexis ! » et l'homme de répliquer : « Si si, je te jure, Valérie, c'est elle ! » et elle se demanda ce que ces deux-là pouvaient bien se raconter en aparté. Quand ils sont revenus, l'infirmière lui a délicatement retiré ce qu'elle avait dans le nez, et elle a eu l'impression de reprendre figure humaine.

— Vous avez fait un gros malaise, Mademoiselle, lui dit le médecin, et lorsqu'on vous a déshabillée, vous aviez sur le corps des hématomes importants. Saignement de nez impressionnant et fatigue intense, vous nous inquiétez beaucoup, Gaëlle. Une prise de sang est en cours d'analyse et nous aurons les résultats demain.

— Mes vêtements, Docteur, où sont-ils ?

— Dans le placard, à la droite du lit. On vous a secourue près du *Quotidien de Lille*. Vous travaillez là ?

— Oui, Monsieur, je viens d'être embauchée comme journaliste.

— Nous allons vous laisser dormir et demain nous vous donnerons notre diagnostic. Détendez-vous.

Il en avait de bonnes, ce médecin ! comment se détendre en étant saucissonnée comme une paupiette ? Elle réussit à sortir un bras, si ça se trouvait demain on allait lui annoncer qu'elle allait mourir... Elle ne reprendrait pas contact avec Gwen et Joël, elle les avait déjà tellement emmerdés avec ses histoires familiales qu'elle ne pouvait pas leur imposer compassion et tourments. Eh bien s'il le fallait elle allait se bagarrer seule et elle prit courage en observant l'anneau d'argent qui brillait dans la pénombre. Elle se sentait complètement raplapla et seule au monde, elle s'endormit pourtant presque tout de suite.

Quand le docteur Frankenstein revint le lendemain, il était accompagné de deux collègues plus âgés qui la regardèrent l'œil torve et la mine sombre. Elle allait franchement mieux et aurait presque pu retourner au boulot en courant, mais en voyant les tronches de ces trois-là, il y avait manifestement quelque chose qui

n'allait pas. Le plus chenu des trois s'adressa d'ailleurs à elle en la regardant bizarrement :

— Voyons voyons, Mademoiselle Ga... Gaëlle Le... Le Bossec, désolé, Gaëlle Le Barzec, ils écrivent vraiment comme des poissons rouges à l'accueil ! Les nouvelles ne sont pas excellentes... Votre sang est complètement dingo ! d'énormes globules blancs mangent les plus petits et les globules rouges s'enfuient à leur approche, bref pour parler simplement, vous faites une leucémie myéloïde. Nous allons vous faire un prélèvement de moelle osseuse.

— Oui, ben moi je vais aller au boulot, fit-elle en tentant de se lever.

— Ne faites pas l'enfant, cette maladie est sérieuse mais se soigne très bien. Vous allez passer plusieurs semaines avec nous, d'autant que le docteur Tercjchic a quelque chose à vous montrer.

— Plusieurs semaines ! C'est une blague, j'espère ! Et vous voulez me montrer quoi ?

Le médecin tremblait un peu en extirpant de la poche de sa blouse une lettre qu'elle reconnut tout de suite... les quelques mots envoyés à la famille du père T.....

— C'est bien vous qui avez écrit ça, je ne me trompe pas ? Vous n'imaginez pas le bien que vous avez fait à notre famille par votre découverte. Je suis le fils aîné de celui qu'on appelle le père T..... et je m'appelle Alexis.

Elle en est restée baba, lui, le docteur Frankenstein, le fils du père T..... ! Elle s'est calmée d'un seul coup et a souri franchement.

— Mais je n'ai rien fait ! J'ai eu la chance de tomber sur ce paquet de cigarettes.

— Voilà ce que j'avais à vous dire. Maintenant si vous souhaitez partir, vous pouvez.

— Mais je ne vais pas partir, Messieurs ! C'était juste une blague ! Toutes mes excuses. Seulement voilà... je suis seule à Lille et tous mes vêtements sont chez moi, boulevard Vauban. Si quelqu'un pouvait passer...

— Mon épouse passera chez vous pour y prendre vos clés, prévenir votre logeuse et vous rapporter des affaires. Mes collègues vont voir avec vous pour la ponction de moelle.

Elle les écouta docilement. Le troisième homme lui expliqua qu'on allait lui prendre la moelle osseuse dans le sternum sous anesthésie locale : « On entend juste un grand clac quand l'aiguille perce l'os. Ce n'est pas douloureux, ne craignez rien ! »

— Heu... un grand clac, me dites-vous ? C'est... c'est une grosse grosse aiguille ?

— Bah non... un demi centimètre de diamètre...

— Bon ben d'accord, mes vêtements, je m'en vais !

— Eh ne l'écoutez pas, il vous fait marcher... modéra l'ancien. Si vous voulez bavarder avec Alexis, il va rester près de vous quelques minutes. A demain, Mademoiselle Le Boursec, pardon Le Barzec. Ils écrivent vraiment comme des babaches, à l'accueil !

Elle demanda à Alexis des nouvelles de sa famille. Le père allait bien mieux car les gens du village le respectaient même si certains irréductibles le croyaient encore coupables.

— Un jour je vous inviterai à faire connaissance avec ma famille car depuis que je leur ai dit qui j'avais pour patiente, tout le monde veut vous voir ! Cela ne vous ennuie pas ? Et dites moi un peu comment vous avez pu deviner que c'était à cet endroit précis du bois que se trouvait le paquet de cigarettes ?

— Mais cela ne m'ennuie pas, Docteur ! La réponse à votre question est toute simple, j'avais juste envie de... de... ben de pisser, quoi, et je suis entrée dans ce bois par hasard pour ne pas m'exposer au milieu de l'allée. Je me suis simplement trouvée au bon endroit au bon moment.

— C'est incroyable ! Je vais vous apporter une radio. Milena passera dans l'après-midi. A plus tard, Gaëlle.

L'épouse d'Alexis vint dans l'après-midi. C'était une brune à la peau mate qui avait un petit quelque chose de Gwen avec en plus une poitrine confortable. Elle travaillait dans un cabinet d'architecte et avait rencontré Alexis alors qu'elle était dessinatrice chez Siemens dans le quartier Saint-Germain à Paris, « Juste au coin de la rue du Four et de la rue Mabillon, si vous voyez ». Gaëlle ne connaissait pas Paris et ne voyait rien du tout. Alexis l'avait enlevée en trois jours, il venait pour acheter du matériel médical et avait rapporté une dessinatrice qu'il avait épousée un an plus tard. Ils vivaient à Lille depuis deux ans, elle s'y ennuyait un peu mais elle avait trouvé l'homme de sa vie, alors.... Gaëlle demanda des slips et des t-shirts, ses jeans taille basse et quelques chemisiers, chaussettes et diverses bricoles. Milena lui confia que depuis la libération du père d'Alexis, l'ambiance était bien meilleure à la maison, « Vous avez peut-être sauvé des vies », affirma-t-elle.

Pendant l'absence de Milena, Gaëlle fut ravie de voir débarquer Mimile qui avait appris ce qui lui était arrivé.

— Noum de Dious, mais qu'est-ce que tu nous fais là, petite fille ? Ne t'inquiète pas, tu as un contrat avec le journal et tu vas continuer à toucher ta paye.

Elle lui coupa la parole tellement elle avait envie de lui exprimer sa gratitude.

— Mimile, je ne sais pas trop comment te remercier pour ce que tu as fait pour moi en n'endossant pas la paternité de ma découverte. Tu sais que le fils du père T.... est médecin ici et que c'est lui qui s'occupe de moi ! Trop dingue, non ?

— Gaëlle, je me suis toujours comporté correctement avec les stagiaires que j'ai reçus. Quand tu sortiras d'ici, appelle-moi parce que figure-toi, j'ai un vieux pote qui bosse dans une agence américaine un peu particulière. Si tu aimes voyager et prendre des photos de la vie des gens comme je le crois après avoir vu tes clichés, ce travail est fait pour toi. Mais attention, ce ne sera pas pour te pavaner sur le tapis rouge du festival de Cannes, ce sera pour ramener du solide et du poignant au risque de ta vie, je n'exagère pas, car il te sera demandé de couvrir manifestations et conflits de toutes natures... Des gens dont on ne parle jamais ont laissé leur peau dans ce genre de boulot ! La vie de famille peinarde ne sera pas pour toi et adieu les gosses à torcher et les mamies à dorloter. Alors retape-toi d'abord, réfléchis puis dis-moi oui ou merde, d'accord ? Je savais qu'Alexis travaillait ici mais j'ignorais évidemment que tu serais sa patiente !

Gaëlle était trop émue pour répondre, elle souhaitait guérir le plus vite possible bien sûr, mais comment pouvait-elle en être certaine ?

— Mon ami sait attendre et je lui fais confiance. Les candidats sont rares dans ce genre d'emploi. Allez, il faut que j'y aille, à bientôt, Gaëlle.

Les six mois qui suivirent furent horribles pour elle. La chimiothérapie la terrassait et elle faisait des efforts considérables pour ne pas se laisser aller. Quand arriva le joli mai elle allait beaucoup mieux et elle se maquilla discrètement pour la première fois car le ravalement de façade s'imposait. Chose extraordinaire, elle n'avait pas perdu ses cheveux et les médecins en étaient restés interloqués. Milena passait souvent bavarder avec elle en lui apportant des petites douceurs, friandises et produits de beauté et Alexis s'irritait un peu de voir que son épouse entretenait chez sa patiente l'addiction aux sucres de mauvaise qualité. Les deux filles riaient en se moquant de lui mais quand l'ancien entra dans la chambre, elles planquaient carrément le tout car en sa qualité de chef du service, il ne tolérait guère le manquement à l'hygiène alimentaire même s'il n'était pas dupe. Il levait le doigt d'un air entendu en hochant tristement la tête, laissant ces deux dévergondées à leurs penchants coupables. On l'entendait dans le couloir apostropher Alexis : « Noum de Dious, Alexis, engueule un peu ta femme, elle va me la tuer ma parole, avec toutes les saloperies qu'elle lui donne à bouffer ! Je crois que dans toute ma carrière pourtant longue, je n'ai jamais vu une créature aussi gourmande ! » Et puis un jour de juillet il arriva avec un sourire radieux, brandissant une liasse de feuillets qu'il agita devant le museau de Gaëlle :

— Gaëlle, nous sommes sur la bonne route, vos résultats n'ont jamais été aussi bons. Il s'agit d'une vraie rémission que je pense durable. Vous allez continuer à vous soigner mais vous pourrez bientôt reprendre vos activités.

Ce fut comme une résurrection dans la vie de Gaëlle. Alexis vint la voir en matinée, très excité, l'invitant à se mettre en tenue de sortie pour dimanche car ils allaient se rendre chez ses parents pour un petit repas. Le patron avait donné son accord, mais pas de libations exagérées, avait-il précisé, de toute manière, elle n'avait pas récupéré son appétit d'antan même si on avait l'air de prétendre qu'elle bouffait comme un goret. Le jour venu il faisait un temps splendide et elle portait son tailleur pantalon lilas qui mettait en relief les quelques taches de rousseur qui s'étaient installées au fil des années sur son pâle visage d'adolescente. Milena la trouva ravissante et Gaëlle réalisa que les membres de la famille d'Alexis seraient les premières personnes qu'elle allait côtoyer en dehors de l'hôpital depuis des mois. Cela lui fit tout drôle de retrouver le village où la boulangère fit un signe amical à Alexis tandis que le cafetier levait sa casquette. Incroyable de voir comment les mentalités pouvaient changer au hasard des événements ! La cour de la ferme était baignée de soleil et un gros chat roux sommeillait entre les pattes avant d'un braque de Weimar. La famille était réunie dans la grande cuisine et quand elle entra, des applaudissements éclatèrent comme pour l'arrivée d'une star sur le tapis rouge du festival de Cannes. Elle s'avança en silence, un peu intimidée par tant de convivialité et embrassa les parents d'Alexis puis les enfants qui la regardaient étrangement, se demandant sans doute comment cette fille pâlichonne avait ainsi pu changer le cours des choses. S'ils s'attendaient à l'arrivée de Mary Poppins ou de Merlin l'Enchanteur ils étaient forcément déçus mais elle sortit de sa poche le dessin d'enfant en demandant qui était le grand dessinateur et un garçonnet d'une dizaine d'années leva la main comme à l'école alors qu'elle le remerciait pour son talent et déclarait en les regardant : « Eh oui, la demoiselle journaliste, ce n'est que moi ! » La mère l'invita à prendre place avec des gestes délicats à la droite de son mari et elle resta debout jusqu'à ce que tout le monde s'installe. Le repas était excellent et elle mangea de bon appétit, répondant aux nombreuses questions qu'on lui posait alors qu'Alexis calmait les curieux en disant qu'ils fatiguaient la demoiselle. « Oh mais je ne suis pas en sucre ! », répliqua Gaëlle et il répondit qu'avec toutes les friandises qu'elle avalait elle n'allait pas tarder à devenir pavé de Montreuil, ce qui fit dire au père que depuis que son fils était médecin on ne pouvait plus rien manger dans cette maison sans se faire réprimander. Quand la mère apporta la tarte au libouli, pâte briochée et crème, Gaëlle se lécha les lèvres, ne pouvant réprimer un « Gast, qu'est-ce que ça a l'air bon ! » en précisant qu'elle ne pouvait pas expliquer

devant des enfants ce que voulait dire « gast », mot en provenance directe du pays breton. A la fin du repas, le père demanda gentiment aux enfants de se retirer car ils avaient à parler avec la demoiselle. Alors forcément, ils causèrent de l'affaire car le coupable n'avait pas été retrouvé ni même celui qu'Annabelle appelait Bob et il y avait encore des gens au pays qui doutaient, même si les parents de la jeune femme étaient persuadés de l'innocence du père. Gaëlle répondit que si le Bob en question n'avait rien à se reprocher, il se serait présenté spontanément à la gendarmerie et elle fit rire tout le monde en racontant que le brigadier s'appelait Robert et que le loup était peut-être déjà dans la bergerie ! Pour le reste, elle avait eu de la chance et c'était de son devoir de porter sa trouvaille aux gendarmes car dans son futur métier, elle ne tolérerait jamais la négligence ou l'injustice. Ce qu'elle allait faire à présent ? Et bien si elle le pouvait elle allait parcourir le monde avec son appareil photos pour traquer tout ce qu'elle exécrait et comme elle ignorait si elle guérirait un jour complètement, elle n'avait rien à perdre en choisissant les endroits dangereux où se déroulaient des trucs dégueulasses qu'elle allait dénoncer. La mère s'effarait alors que le père approuvait, Alexis et Milena restaient silencieux et l'après-midi avançait. Quand ils se levèrent pour partir, Gaëlle refit un tour d'embrassades, disant qu'hélas elle ne reviendrait sans doute pas à Lille et qu'il ne fallait pas compter sur une prochaine visite, mais la vie était aussi faite de belles choses fugaces qui marquaient pour toujours. Elle prit plusieurs photos du groupe et de la ferme, du braque de Weimar et du chat blotti entre les pattes de l'animal, un souvenir pour moi, dit-elle en souriant tandis que le père faisait la même chose pour que la rencontre se fige dans le temps. Le retour à Lille fut teinté de mélancolie, elle avait toujours mal de ces petits bonheurs relégués au rang de souvenirs dès qu'on quittait l'endroit qui les abritait. Elle embrassa ses amis et monta dans sa chambre où elle s'endormit tout de suite, passablement crevée mais tellement heureuse.

Elle quitta l'hôpital en octobre 71 avec un paquet d'ordonnances et une belle brochette de médicaments. Selon le chef du service, elle allait parfaitement bien et en sa qualité de plus ancienne pensionnaire de l'établissement, elle eut droit à un pot de départ et à un dictaphone qui pourrait lui servir dans son futur métier. Quand on lui demanda ce qu'elle allait faire dans l'immédiat, elle confirma qu'elle rejoindrait son poste au journal en attendant une nouvelle affectation. Elle demanda à Alexis s'il pouvait lui réserver un petit coin dans son garage car le jour où elle partirait, elle n'emporterait que ses vêtements et les petites choses indispensables en lui précisant qu'elle ne viendrait probablement jamais chercher le reste et qu'il pourrait en faire ce qu'il voudrait.

Mimile avait été convié à son pot de départ et il avait les yeux mouillés en lui disant adieu. « Dès demain, lui conseilla-t-il, envoie tes meilleures photos à mon vieil ami, j'ai très bon espoir pour toi ! » Un mois plus tard, alors qu'elle avait repris son travail au journal, elle reçut un appel de l'agence américaine, ses photos avaient retenu toute l'attention de l'équipe et on l'attendait à Paris dès que possible et impérativement dans les quinze jours. Elle téléphona immédiatement à Mimile pour l'informer et le vieux lui souhaita bonne chance. Le dimanche suivant, elle déjeuna chez Alexis et Milena qui vinrent prendre ses affaires et en les quittant, Gaëlle réalisa avec émotion qu'une page de son histoire venait de se tourner. Après avoir réglé les affaires courantes, elle partit avec un simple sac de voyage alors que l'hiver s'installait. Elle venait d'avoir 25 ans et se sentait prête à affronter la vie d'errance qu'elle avait choisie.

Été 1975 Gwenaëlle

Elle avait quitté la ville en début de matinée et la température était déjà assez élevée. C'était ce qui l'avait surprise à son arrivée dans la région trois ans auparavant lorsqu'elle avait pris son poste au lycée Alain-Fournier à Bourges, un établissement neuf qui succédait au vieux bâtiment du centre ville. Peu de caractère dans cet ensemble cubique typique des années 60 mais une excellente ambiance qui tranchait avec ce nouveau quartier peu accueillant où les cités fleurissaient comme dans toutes les villes du pays. En Bretagne, la météo capricieuse pouvait vous ravir ou vous décourager mais dans cette région du centre de la France, elle avait perdu sa fantaisie pour ronronner dans la grosse chaleur du matin au soir ou s'épancher dans une pluie continuelle qui noyait tout. Aujourd'hui, c'était un temps à se balader en short mais elle se rendait chez ses parents et sa mère n'aurait pas apprécié cette dégaine à la mode depuis mai 68 qu'elle réprouvait déjà lorsque Gwen avait 17 ans. Cette chère maman, si pleine de contradictions depuis qu'elle s'était convertie au début de son mariage, optant pour une grande rigueur morale et le respect des traditions... Quand Gaëlle vivait chez eux par contre, sa mère excusait le jean taille basse car son statut d'adolescente maltraitée lui conférait des droits auxquels une fille choyée ne pouvait pas prétendre. Gwen sourit à la pensée des réflexions que sa mère ne manquerait pas d'exprimer quant à sa qualité de professeur de français, métier complètement dévalorisé depuis les événements avec des morveux qui vous tutoyaient et vous tapaient sur l'épaule. Son père était beaucoup plus réaliste, disant qu'il fallait vivre avec son temps et que mai 68 avait fait un bon travail de remise en cause des privilèges ancestraux en permettant aux femmes de s'affirmer face aux mâles dominateurs. Il louait l'utilisation de la pilule contraceptive et rendait un hommage appuyé à Simone Veil* qui avait fait voter une loi dépénalisant

l'avortement en janvier alors que son épouse exécrait ce meurtre légal prôné par un ministre qui avait tellement souffert dans les camps qu'elle en avait perdu la tête. Elle eut une bouffée de tendresse pour ses parents alors que le train entra en gare de Rennes. A chaque fois qu'elle passait là, c'était le retour sur les belles années d'études et les balades interminables avec Gaëlle dans le parc du Thabor, le bouillonnement de mai 68 où son amie l'avait secourue alors qu'elle était terrorisée, blessée et en larmes, victime d'une peur viscérale qui lui avait fait découvrir ses limites et ses faiblesses, les réunions avec les vilains anarchistes dont beaucoup s'étaient assagis après les événements sous prétexte que le temps passé à la rigolade était révolu et qu'il convenait de s'intégrer bon gré mal gré dans une société qui s'était mise en sommeil à l'arrivée au pouvoir du président Pompidou. Il ne s'était pas passé grand-chose pendant ces années-là et elle écoutait toujours avec plaisir la chanson de Jehan Jonas* *Pompi... que dalle !* où il stigmatisait le bon papa dont l'action essentielle avait été de faire construire une grande croix de Lorraine à Colombey-Les-Deux-Églises en mémoire du général de Gaulle. Elle n'avait pas eu beaucoup de sympathie pour le grand homme compte tenu de l'acharnement avec lequel il avait tenu à se maintenir au pouvoir après avoir été désavoué en mai 68 et elle se délectait en écoutant la chanson de Ferré *Mon Général** où un soldat inconnu reprochait au libérateur de s'être barré à Londres pendant que beaucoup crevaient sur le sol français. Elle n'avait pas l'intention de voter, s'attirant les foudres de ses amies qui le lui reprochaient car le pays avait été un des derniers en Europe à leur reconnaître ce droit. De la même manière, elle rejetait le syndicalisme, trouvant mortellement ennuyeuses ces assemblées générales où les militants s'écoutaient parler. Elle admirait secrètement la bande à Baader* et rendait hommage à Jean-Paul Sartre qui s'était rendu à la prison de Stuttgart pour visiter l'activiste même si ces deux-là n'étaient pas sur la même longueur d'ondes. Elle mélangeait un peu tout en fait et son instabilité politique la rendait d'autant plus sympathique qu'elle n'était jamais agressive.

À son arrivée au lycée le jour de la rentrée, les collègues s'étaient étonnés de voir débarquer une fille de l'eau dans une région où bien des enfants n'avaient pas encore vu la mer. Elle n'était pas en couple avec un gars du coin et sa famille résidait en Bretagne ; quel événement d'exception avait bien pu l'attirer ici ? Elle sidéra tout le monde en déclarant qu'elle était tombée amoureuse du vin de Sancerre et qu'elle avait souhaité se rapprocher au plus près du divin nectar.

— Par exemple ! On peut trouver du Sancerre en Bretagne ? s'étonna une jolie blonde.

— Une amie en a déniché à Rennes et s'est empressée d'en acheter une bouteille en souvenir de son petit ami berrichon. Pendant les quatre années où nous avons vécu dans cette ville, nous en avons bu une ou deux bouteilles par semaine. J'aimerais bien trouver un jour quelqu'un qui me fasse connaître le coin.

— Mais je suis partante ! s'exclama la blonde. J'ai grandi pas loin quand j'étais adolescente et il m'arrive d'y retourner car mes grands-parents n'ont jamais quitté le petit bled perdu où je suis née. Je ne sais pas si tu imagines, j'avais une bonne quinzaine de kilomètres à faire pour me rendre au collège à vélo. A propos, je m'appelle Michèle et j'enseigne le français en première depuis l'an dernier.

— Gwenaëlle. Pas très berrichon, je sais. Je vais enseigner le français en terminale.

— Ne t'en fais pas, grailonna une brune qui avait la cigarette au bec. Ça nous changera des Françoise, Colette et autres Michèle ! Moi je m'appelle Gaëtane et j'enseigne l'histoire-géo aux morpions de seconde.

Tout le monde éclata de rire et Gaëtane de vanter les mérites de sa ville :

— La plus célèbre Maison de la Culture de France, le site exceptionnel du Marais, une cathédrale unique au monde... ! Et que dire de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts ! « Une ville creuse comme un clapier et suspendue sur des caves comme Thèbes en Egypte », disait en 1695 le Sieur Nicolas Catherinot. Qu'en penses-tu, Michèle ?

— Une ville pleine de ghettos HLM aurait-il ajouté quelques années plus tard...

— Les cages à lapins font aussi partie du paysage rennais, mais si vous aviez vu les Prairies, vous en tomberiez sur le cul, les filles ! les gens y vivent en autarcie comme le souhaitait Fourier en imaginant son phalanstère ! Vous imaginez ça ?

— Vraiment ? Ça existe encore, des endroits pareils ? s'exclama Gaëtane.

Gwen se souvenait avec plaisir de cette première prise de contact et elle avait trouvé en ces lieux plus de chaleur humaine qu'en pays breton. Les années passées à Rennes avaient été agréables mais elle regrettait le repli des habitants sur eux-mêmes, ce besoin identitaire qui faisait se créer des cellules indépendantistes comme si la région pouvait vivre en complète autonomie. En Berry, même si les gens des campagnes se méfiaient des nouveaux arrivants, le contact s'établissait vite et il n'était pas rare qu'elle soit invitée à la table de parents d'élèves ou conviée à l'apéritif lors de réceptions en mairie. Comme en Bretagne, les gens buvaient sec et les pots rituels qui se déroulaient au lycée finissaient souvent en joyeuses beuveries qu'ils soulageaient en donnant à manger aux poissons de l'Auron, l'une des sept rivières baignant la ville.

Elle était devenue amie avec Michèle qui n'habitait pas loin de chez elle, dans la grande rue Moyenne qui abritait la plupart des commerces de la ville dont le magasin phare *Les Nouvelles Galeries*. Les filles se rendaient souvent au *Café des Beaux-Arts* où consommait la population étudiante et quelques habitués qui travaillaient à l'école où il était possible de suivre des cours de céramique modelage en relation avec les activités de la région. Elles retrouvaient là une jeune femme, secrétaire dans l'établissement qui avait attiré leur attention d'un soir par son vêtement, une robe bleue brodée du plus bel effet qui n'était certainement pas commune dans le coin et Gwen s'était permis de l'aborder pour en connaître l'origine.

— Bonsoir, elle est drôlement chouette, votre robe !

— Bonsoir, vous aimez ? Elle m'a été offerte par mon cousin, il était instituteur en Afrique. Ce sont les peuplades haoussas qui réalisent ce style de vêtement. Joignez-vous à moi si vous voulez, je m'appelle Marie-Laure et je travaille aux Beaux-Arts. Vous êtes de Bourges ?

Elles déclinerent leurs origines et la jeune femme précisa qu'elle vivait ici depuis plusieurs années mais qu'elle était native d'un village reculé du Sancerrois qui avait nom Groises, un endroit qu'elles ne connaissaient certainement pas. Gwen n'avait évidemment jamais entendu parler de ce lieu mais Michèle réagit immédiatement en disant qu'elle venait de Neuvy-Deux-Clochers, petit bourg à côté duquel Groises était une mégapole ! Quand elle était gamine, ses parents l'emmenaient à Pesselières où se déroulait chaque premier juin une foire aux dindes réputée. Gwen explosa de rire en demandant si les dindes étaient les villageoises ou les volatiles du même nom. Elle raconta ensuite à Marie-Laure comment elle était venue à Bourges et la jeune femme qui avait la chance de posséder une 2CV proposa un voyage à Sancerre aux beaux jours, histoire de revisiter les caves de la Mignonne.

Les dimanches quand la météo s'y prêtait, elles se rendaient au Marais et les filles ne se lassaient jamais des balades organisées par leur nouvelle amie qui connaissait les moindres recoins et disposait même d'une barque qui avait appartenu à son oncle. L'embarcation avait bien vieilli mais elle permettait de louvoyer afin d'éviter l'envahissante jussie qui polluait les canaux. Marie-Laure les conduisait à la parcelle de feu tonton Mimile où elle se piquait de faire pousser radis et tomates malgré les ravages causés par la descendance de Nestor, un rat musqué des années 50 qu'elle nourrissait à l'époque avec des épis de maïs et qui la remerciait aujourd'hui en autorisant sa progéniture à creuser d'interminables galeries dans le potager. Les filles rentraient au crépuscule et partageaient un restaurant quand elles étaient en fonds. Marie-Laure habitait près du Palais de Justice, une petite rue où se

situait un café algérien où le patron leur cuisinait des merguez de rêve. Elles soignaient les brûlures des épices avec un Sidi-Brahim rosé bien frais qui leur faisait voir la vie en rose jusqu'au lundi matin.

Gwen était satisfaite de la vie qu'elle menait malgré une absence totale de relation amoureuse. Elle n'avait pas cédé aux sirènes de la libération sexuelle qui avaient suivi la fin des années 60 et elle préférait une tranquillité un peu stérile aux tourments d'une vie de couple idyllique au début et souvent chaotique par la suite. Ses amies pensaient peut-être la même chose car elles ne parlaient jamais de leur vie amoureuse. Gwen avait pourtant partagé pendant deux mois la vie de Tristan mais elle en avait eu vite assez du gourbi mal tenu où son ami se complaisait au milieu de la poussière et des sous-vêtements douteux. Assez aussi des théories fumeuses sur l'écologie, des débats avec les potes au milieu de la fumée et des canettes de bière qui s'amoncelaient dans l'évier. Il n'avait pas compris pourquoi elle était partie mais il s'était consolé avec sa tendre mécanique qu'il faisait vrombir sur la place de la Vieille Tour pour emmerder la traîtresse. A la rentrée universitaire, il était parti à Paris pour y étudier le droit, une discipline totalement à l'encontre de son engagement, au milieu d'étudiants militant pour les groupes d'extrême-droite, ce qui ne lui ressemblait pas du tout. Cela faisait sept ans qu'ils ne s'étaient pas croisés et il ne lui manquait pas.

Elle ne pouvait pas en dire autant de Gaëlle. Le procès du père de son amie avait eu lieu en novembre 65 et elle se souvint du petit remue-ménage qu'elle avait provoqué par son témoignage. En septembre 68, son amie avait réussi le concours d'entrée à l'Ecole Supérieure du Journalisme de Lille où elle avait étudié pendant deux ans. Elles s'écrivaient pour se raconter leurs vies mais ne s'étaient pas rendues visite car à l'époque, aller de Rennes à Lille par le train n'était pas chose simple. Dès son diplôme en poche, Gaëlle avait promis un retour en fanfare chez Gwen avec à la clé une belle fête chez Alphonse. Elle disait se sentir moyennement bien dans cette grande ville du nord mais si son passé relationnel lui manquait énormément elle déplorait également la mentalité de certains élèves de l'école pratiquant le harcèlement ou cultivant des tendances racistes et homophobes. Elle n'était jamais revenue à Blanec et se le reprochait tout le temps, sauf qu'elle se sentait incapable de risquer de se retrouver face à son père qui avait été condamné à cinq ans de prison et serait donc libéré au plus tard en 1970 s'il ne l'était pas déjà en tenant compte de la détention provisoire. Elle connaissait suffisamment sa mère pour savoir qu'elle accueillerait son mari à bras ouverts et que la vie d'avant reprendrait loin de l'emmerdeuse, du grain de sable qui avait grippé la machine conjugale et conduit au désastre. Gwen lui répondait qu'elle exagérait, qu'elle ne devait pas

culpabiliser et que son père payait la juste note de ses errances. En Juillet 1969, Gaëlle avait reçu une lettre de sa mère qui la suppliait de renouer avec eux puisque le père allait être libéré et qu'il regrettait profondément ce qu'il avait fait. Gaëlle ne l'avait pas crue et n'avait même pas répondu au courrier. Pour elle, avait-elle écrit à Gwen, Blanec était rayé de la carte... Elle avait également évoqué une drôle d'histoire qui lui était arrivée pendant son stage au sujet d'un crime et d'un paquet de clopes mais Gwen n'avait pas très bien compris et espérait des explications. Gaëlle avait obtenu son diplôme en 1970 et cherchait du travail dans un journal engagé. Sûrement pas *l'Idiot International**, avait-elle précisé à Gwen, journal poubelle pour plumitifs urticants dirigé par un parasite des lettres. Elle voulait être au plus près des minorités exploitées et se déclarait prête à partir à l'étranger pour tenter d'attirer l'attention du monde sur les brimades subies par les précaires et fustiger les exactions des puissants. Elle travaillerait en autonomie, vendant ses photos aux plus offrants, un peu comme une putain négociant ses charmes, ajoutant que cela ne la gênait pas du tout. Et puis brutalement, les lettres avaient cessé de parvenir à Gwen et les siennes lui étaient retournées avec la mention « N'habite pas à l'adresse indiquée ». La bouteille de Sancerre prévue pour arroser la réussite du diplôme se languissait chez Alphonse et depuis presque cinq ans maintenant, Gaëlle avait disparu des écrans radar. Gwen avait égaré l'adresse de Joël et gérait comme elle pouvait l'absence de son amie. Elle ne comprenait pas le silence de Gaëlle qui l'inquiétait et son optimisme naturel n'empêchait pas les sournoises insomnies de venir lui rendre visite ; elle y remédiait en fumant et buvant trop, consciente cependant des limites à ne pas franchir. Son travail n'en souffrait pas et ses élèves l'aimaient beaucoup, allant jusqu'à lui offrir pour son anniversaire des cadeaux intimes comme le maillot de bain deux pièces qu'un garçon rougissant lui avait apporté au nom de la classe l'an passé. Elle s'en était montrée ravie et les élèves avaient applaudi le petit discours de circonstance qu'elle avait prononcé. A partir de la rentrée, elle se lancerait dans la la création d'un cercle littéraire administré par les lycéens et ils écriraient aux auteurs comme Le Clézio*, Romain Gary*, Geneviève Dormann* et Claude Faraggi*. Tout un programme qui l'enthousiasmait et dont elle parlerait avec Michèle car, cerise sur le gâteau, elle aurait le plaisir de recevoir sa collègue dans quelques jours. Michèle la casanière avait décidé de faire connaissance avec la Bretagne et les parents de Gwen avaient accepté de l'héberger. Que de belles balades en perspective, d'autant plus qu'elle venait d'avoir son permis et pourrait emprunter la voiture de son père malgré les mises en garde prévisibles de sa chère maman. La jolie blonde allait en faire chavirer, des cœurs, en Bretagne, dommage qu'elle soit aussi réservée ! Pour Gwen, en fait, c'était beaucoup plus compliqué ; sans parler de ses petits seins qui la désespéraient un peu et du manque

d'enthousiasme pour la vie de couple, elle gardait tapi au fond d'elle-même un secret qu'elle considérait comme inavouable. C'était venu comme ça, le soir du procès du père de Gaëlle lorsque son amie l'avait embrassée pour la remercier et que le baiser avait dévié sur ses lèvres, sans doute involontairement... Gwen avait alors ressenti un frisson de désir la parcourir et elle avait dû faire appel à toute son énergie pour l'évacuer. Gaëlle ne s'était rendu compte de rien mais depuis, Gwen avait compris pourquoi cela n'avait pas fonctionné avec Tristan encore qu'il eût fallu beaucoup d'abnégation à une fille normale pour supporter le cadre de vie et les habitudes crasseuses du barbu. Elle s'était alors tournée vers la littérature érotique, plus spécialement vers Anaïs Nin* et sa *Vénus érotica**, découvrant qu'en fait elle ne souffrait pas d'une maladie honteuse mais simplement d'un besoin de bisexualité. Rien n'était donc pathologique mais comment le montrer sans choquer les autres ? Elle ne pouvait tout de même pas rester vieille fille avec la gueule qu'elle avait ! Où alors faire comme Laure dans le roman de Daniel-Rops, *Mort où est ta victoire** ? et postuler pour un emploi de carmélite ! Elle jeta un coup d'œil à la ville de Rennes qui avait bien grandi en quelques années, c'était bouffant la vie au fond mais à la rentrée tout allait changer, elle allait faire exploser sa véritable nature !

Les filles s'étaient rendues à Sancerre quelques mois après en avoir parlé au cours d'une belle journée de mai. Marie-Laure avait bichonné sa 2CV pour accueillir ses invitées et elles avaient pris la route d'assez bonne heure pour avoir le temps de visiter un village qui plairait très certainement à Gwen, un lieu connu de Michèle qui avait fréquenté le collège de la ville voisine, laquelle ne brillait pas par son originalité. Fondée par le Duc de Sully pour son bon roi Henri, l'activité s'y résumait au marché du mercredi et à la pêche dans l'étang du Petit Bois... Les touristes fréquentant la région filaient directement vers le hameau de La Borne, haut lieu de la poterie et l'endroit fut pour Gwen une véritable découverte. Elle ne savait rien de cette activité et regarder un potier façonner un vase sur le tour lui apparaissait comme quelque chose de magique. Des ateliers, il y en avait partout, peuplés de gars chevelus et de filles en robes hippies qui exposaient des choses bizarres et tarabiscotées, gargouilles horribles et créatures démoniaques, tandis que des lieux plus classiques se réservaient la vente d'objets utilitaires aux émaux de toutes couleurs, pièces uniques dont les prix étaient relativement élevés car cuits au bois. « Il est difficile de maîtriser cette cuisson qui repose sur des techniques empiriques, précisa Michèle, car les différences de températures font que les résultats sont souvent imprévisibles et beaucoup de pièces finissent à la poubelle. » Gwen acheta deux tasses à un grand barbu genre Bob Marley* qui les emballa dans la double page du journal local, paquet cadeau qui fit sourire l'acheteuse.

— Tes parents vont être ravis de déguster le cidre breton dans ces tasses ! s'exclama Michèle. Suivez-moi, je vous offre un coup de blanc chez la Juliette.

Cela faisait presque 15 ans que Michèle était entrée dans ce bistrot avec Joël et elle s'en souvenait avec un peu d'amertume. Rien n'avait changé dans la grande salle banale et le divan qui supportait le mari obèse était encore à sa place même si son occupant avait certainement gagné le paradis des gros car la marque de son corps volumineux n'était plus visible. Elle se fit la réflexion que les gens étaient comme les animaux, ils imprimaient la forme de leurs corps là où ils se posaient et il suffisait de toucher le creux douillet pour s'imprégner la main de cette chaleur familière qui ne résistait pas aux longues absences. Après la disparition de l'être cher, la froideur s'installait, reléguant le doux reposoir au rang d'objet décoratif. La Juliette non plus n'avait pas beaucoup changé, elle était juste un peu plus sèche et venait à pas menus vers la table où Gwen et Michèle avaient bien l'intention de s'envoyer un coup de Sancerre tandis que Marie-Laure qui conduisait optait pour un Pam-Pam. La tenancière parut surprise et lui demanda de préciser son souhait en la regardant bizarrement.

— Bon, ben alors ce sera deux Sancerre, et pour vous, qui donc ce sera ?

Deux vieux qui buvaient une chopine de rouge regardaient ironiquement Marie-Laure et l'un d'eux exprima son étonnement d'une voix forte :

— Un Pam-Pam !! Qui donc c'est que c'te bête-là ?

Marie-Laure avait bien compris le message et décida de faire comme ses copines au grand plaisir de la Juliette et des vieux consommateurs. Gwen regardait les gens comme s'ils venaient d'une autre planète et pouffait dans son verre déjà presque vide. Et puis Michèle ajouta :

— Il y a quinze ans, j'étais dans cette salle avec un ami. C'était une fin d'après-midi précédant les vacances d'été. Alors que nous rentrions du collège à vélo comme d'habitude, nous avons décidé de boire un coup de limonade car il faisait chaud et j'avais encore une longue route à parcourir. La Juliette nous a demandé si nous avions l'intention de nous marier, elle appelait ça « faire brûler le balai » et je me souviens très bien avoir répondu « Pourquoi pas ? ». Aujourd'hui, ça me fait tout drôle... L'hiver quand il gelait, la grand-mère de mon copain m'offrait un bol de café au lait que je buvais sur le bord de la route pour ne pas déranger. Je vous montrerai l'endroit tout à l'heure.

Alors que Marie-Laure souriait sans malice, Gwen ouvrait des yeux ahuris, ne comprenant pas très bien ce que la combustion du balai avait à voir avec le mariage. « C'est certainement une expression du coin, précisa Michèle, nous-mêmes ce soir-là étions explosés de rire ! Pendant les vacances nous avons quitté le village

où mon père n'avait plus de travail pour partir à Bourges et j'ai négligé de prévenir mon petit copain »

— Ohlala, s'exclama Gwen, rien de tel qu'un autre verre pour chasser les regrets !

Même Marie-Laure se laissa convaincre sous les yeux satisfaits des buveurs de vin d'Algérie et de la Juliette qui commençait à les trouver bien sympathiques, ces filles-là ! Il fallait quand même repartir, Michèle connaissait un potier sur la route de Sancerre, un type formidable qu'elle voulait absolument leur faire connaître. Elles quittèrent le bistrot après les saluts d'usage alors que la Juliette torchonnait déjà leur table et que les vieux leur faisaient des grands signes d'adieu. Ce fut à la sortie du village que Michèle leur montra une maison un peu à l'écart de la route.

— C'est là qu'il habitait, mon p'ti copain. Je suis triste aujourd'hui de ne plus rien savoir de lui. Je pourrais m'arrêter et demander mais je n'ose pas.

Marie-Laure paraissait toute bizarre et leur fit une confidence :

— C'est ici que vit ma grand-tante et le garçon dont tu parles est celui qui m'a offert la robe que vous trouvez si belle. Nous ne nous sommes pas vus depuis le brevet mais j'ai su qu'il était allé faire ses études en Bretagne avant de partir en Centrafrique. Aujourd'hui, je suis comme toi ; cela fait quelques d'années que je ne suis pas revenue ici et ma grand-tante ne me reconnaîtrait sans doute même pas !

— Bizarre, un gars du coin qui part faire ses études en Bretagne ! Un espèce d'original, ton cousin, ironisa Gwen.

— Je me suis toujours demandé quelle mouche l'avait piqué car il avait décidé d'entrer dans une école préparatoire à la marine marchande, lui qui n'avait pour ainsi dire jamais vu l'eau ! Une boîte tenue par les curés... à Paimpol, je crois. Mais au fait, Gwen, ce n'est pas ta ville ?

La brunette était restée silencieuse mais la fin de l'histoire était tellement évidente qu'elle sidéra ses amies en déclarant :

— Votre cousin et petit copain, il ne s'appellerait pas Joël, par hasard ? J'ai eu le plaisir de le rencontrer il y a quelques années, c'était le petit copain de ma meilleure amie Gaëlle ! Je garde une belle image de ce garçon. Souviens-toi, Michèle, de la manière dont j'ai surpris les collègues en disant que si j'étais venue à Bourges, c'était un peu à cause d'une bouteille de Sancerre ; Gaëlle l'avait achetée en souvenir de Joël et nous avons été toutes les deux conquises par ce vin délicieux. Aujourd'hui, j'apprends au moins que Joël est toujours vivant et j'aimerais beaucoup le revoir.

— C'est complètement dingue, ce que tu nous racontes ! s'exclama Marie-Laure. Je suis incapable de vous dire si Joël est resté en Afrique ou s'il est rentré à

Paris.

Michèle ne disait rien et Gwen la vit essuyer une larme furtive. Elle décida de détendre l'atmosphère :

— Allez les filles, vous connaissez la chanson : *Avec le temps, va, tout s'en va...** Et puis est-ce une si bonne idée que de vouloir entretenir à tout prix des souvenirs qui génèrent souvent de la nostalgie et des regrets ?

— Eh, mais sortez de vos rêves ! clama Marie-Laure. J'aimerais bien savoir quelle route je dois prendre maintenant ! Franchement, Michèle, je ne te comprends pas très bien... Joël et toi étiez à peine entrés dans l'adolescence ! Pourquoi ce souvenir te laisse-t-il autant d'amertume ?

— Parce que je suis une insatisfaite et une sentimentale... Je me sens encore coupable d'avoir négligé une belle amitié et qui sait ? Peut-être plus... Bon, n'en parlons plus ! A la Patte d'Oie, tu prends la route du milieu pendant trois kilomètres. Tu verras sur la droite le campement de Jean.

La Patte d'Oie était un ensemble de trois routes perdues dans la forêt et dans sa Bretagne natale, Gwen n'avait jamais vu autant de végétation dans un même lieu. L'atelier de Jean se dressait dans une ancienne carrière que le potier marginal avait colonisée. C'était un barbu jovial qui vivait avec son épouse et leur fille dans un capharnaüm très bien ordonné. Il avait construit sa maison de ses mains et projetait de bâtir une cathédrale ! Il embrassa Michèle et leur offrit de la bière fraîche en lançant une pique à la belle bretonne : il se souvenait avoir été éconduit d'un restaurant de Perros-Guirec car il s'était déchaussé pour se rendre aux toilettes sous prétexte que ses savates le faisaient souffrir. « Nulle part ailleurs, prétendait-il, on l'avait traité de cette façon ! » Michèle mit cependant les choses au point :

— Mais tu m'as dit que tes pieds étaient parfaitement dégueulasses ! Des arpions à râcler à la lime !

— Bon bon d'accord, je veux bien mais quand même !

Gwen avait été intimidée par ce grand bonhomme un peu hâbleur mais qui dégageait tellement de chaleur humaine qu'elle se sentit vite à l'aise. Le vin blanc lui tournait un peu la tête et elle eut l'impression de découvrir un monde à part en visitant l'exposition de Jean où de belles poteries lumineuses voisinaient avec des gnomes tordus au rictus haineux. « Une image de la société, précisa Jean, où la pureté doit souvent s'accommoder de l'existence d'êtres et de choses horribles. » Gwen était séduite, elle aurait des tas de choses à raconter à son retour en Bretagne ! Comme la matinée avançait, les filles prirent congé du couple après avoir acheté des mazagrans, tasses hautes en forme de verres à pied d'une belle couleur brune et là encore, par la magie de la cuisson au bois, l'émail des objets se parait de nuances qui embellissaient chacune des pièces. Elles décidèrent de gagner Sancerre en

oubliant un peu le chemin des écoliers car elles comptaient bien arriver avant midi pour déjeuner là-bas. Gwen s'attendait à trouver une ville étouffée dans la verdure et elle découvrit un promontoire rocheux surmonté d'une tour autour de laquelle s'agglutinaient les habitations. La Loire mouillait les pieds de la cité et les vignes se dispersaient sur les pentes du piton. Même si la ville se la jouait médiéval comme le disait Michèle avec ses ruelles pavées et ses hautes maisons à enseignes, il n'était pas rare de croiser un bistrot débordant sur la rue avec ses fûts odorants et d'énormes roues de charrettes en décorations de façades. Marie-Laure proposa de visiter les caves l'après-midi et de déjeuner à Chavignol, petit village au bas de Sancerre où les prix pratiqués correspondaient mieux à l'état de leurs finances. Andouille de Jargeau et lapin à la moutarde, crottin de chèvre que Gwen trouva excellent, le tout arrosé d'un blanc du pays. Promenade digestive sur les bords de Loire à Saint-Satur avec son beau viaduc en arc de cercle puis retour à Sancerre et cap sur les caves de la Mignonne creusées dans d'anciennes carrières. Au risque de déplaire à Gwen qui en avait fait un but de voyage, Michèle critiqua l'endroit, véritable nid à touristes même si le vin y était réputé. La jolie brune ne protesta même pas, elle était tout au bonheur de se remémorer la première bouteille bue à Rennes avec Gaëlle et les touristes présents ne la dérangeaient pas du tout. Elle se sentait un peu saoule en fait et baillait aux corneilles dans la grotte que des bougies éclairaient aux endroits les plus sombres, se délectant de cette drôle d'atmosphère qui la transportait presque dix ans plus tôt dans la petite chambre près du Thabor où les deux filles avaient succombé au vin fameux. Le bonheur se nichait dans les choses simples en fait, pas besoin de s'encombrer l'esprit avec des considérations philosophiques du style d'où vient-on et où va-t-on qui ne servaient qu'à s'angoisser. Marie-Laure la sortit de son rêve, il fallait regagner Bourges avant la nuit car elle ne voulait pas faire d'excès de vitesse dans son état. Quand Gwen quitta la grotte, le soleil l'assomma et elle eut comme une nausée qui l'indisposa. C'était le visage de Gaëlle qui lui apparaissait dans une sorte de brouillard et elle se demanda si elle reverrait un jour son amie. Michèle la poussa du coude, réveille-toi, belle endormie, lui susurra-t-elle à l'oreille. Le retour se fit dans la somnolence, la circulation était fluide et Marie-Laure limaçait. Il faisait pourtant encore grand jour quand elles entrèrent en ville, une sacrée belle journée quand même, se félicitèrent les amies. Marie-Laure les déposa rue Moyenne et c'est bras dessus bras dessous comme deux poivrottes que Michèle et Gwen regagnèrent leurs appartements.

L'été dernier lors de son séjour en Bretagne, elle avait eu l'étrange idée de se rendre à Blanec et de fureter aux abords de la maison des parents de Gaëlle. C'était audacieux et indiscret, comment se serait-elle justifiée face à un membre de la famille en cas de flagrant délit de curiosité malsaine ? Elle s'était pourtant

approchée de la grille, la journée était belle et elle avait eu tout le loisir d'observer les occupants rassemblés dans le jardin. Elle l'avait repéré tout de suite, le salaud, comme le qualifiait Gaëlle, entouré de son épouse aimante et d'un couple qu'elle ne reconnaissait pas, probablement la sœur aînée et son communiste de mari. Libéré depuis quelques années, il devait couler des jours paisibles au milieu de ses fidèles et même s'il avait payé sa dette, Gwen ne lui pardonnait pas le mal qu'il avait fait à son amie. Elle en avait le cœur battant et elle regretta de ne pas avoir une arme pour lui faire sauter la cervelle. « Pauvre idiot, se raisonna-t-elle, que gagnerait-elle à se faire interpellé pour un crime gratuit ? » Et puis elle était tellement nulle au tir dans les stands des fêtes foraines qu'elle aurait aussi bien pu tuer le gros matou qui somnolait sur le perron ou fracasser la véranda ! Elle resta là un court instant à les regarder vivre, interloquée par cette quiétude apparente qui lui paraissait injuste, presque obscène, un tableau champêtre du plus bel effet pour le passant anonyme qui n'aurait rien su du drame intime qui s'était déroulé là pendant tant d'années dans cette bâtisse confortable. Si un jour elle revoyait Gaëlle, jamais elle n'évoquerait cette scène idyllique que son amie supporterait difficilement. Elle quitta les lieux très amère, elle avait parfois beaucoup de mal à comprendre les autres, surtout les femmes battues ou humiliées qui demeuraient auprès d'hommes odieux et violents sous prétexte qu'ils n'étaient pas bien méchants au fond ; d'ailleurs beaucoup ne s'excusaient-ils pas de leurs faiblesses en mendiant l'indulgence et même parfois la reprise d'une vie commune ? Toute à sa désolante rêverie, elle faillit chuter en montant sur son vélo et repartit à toute vitesse, honteuse et se reprochant d'être venue jusque là.

Le train entra en gare de Guingamp. Elle allait prendre la micheline pour se rendre chez elle et elle aimait tout particulièrement le pittoresque du voyage. Le matériel roulant n'était pas de première jeunesse et bizarrement, les jours de grands départs, une seule voiture accueillait une foule de voyageurs qui s'installaient comme ils pouvaient alors qu'en période creuse, deux voitures permettaient aux quelques usagers de prendre leurs aises. Aujourd'hui était son jour de chance, une dizaine de personnes seulement occupaient l'espace. L'autorail s'arrêtait dans toutes les gares, Pontrieux étant la plus importante. A chaque fois qu'elle passait là, Gwen se souvenait de la belle balade avec Gaëlle, la petite excursion sur le Trieux à la découverte des lavoirs et c'était tout un tas de souvenirs qui revenaient comme des bouffées de bonheur s'ajoutant à la longue liste des plaisirs partagés. A cette époque, routes et chemins non protégés par un passage à niveau traversaient la voie et le train lançait son cri d'alarme sous la forme d'un signal sonore prolongé qui amusait Gwen.

En quittant Pontrieux, la micheline longeait le Trieux et c'était encore jour de chance pour la voyageuse car la marée haute avait gonflé le fleuve. Paysage magnifique et bruit de ferraille au passage du train sur le viaduc de Frynaudour, œuvre de Gustave Eiffel. On approchait de Traou Nez et du fameux tunnel où elle avait failli être dévorée par un gros rat... Pressé de rentrer au bercail, l'autorail prenait alors de la vitesse et le wagon était secoué par les cahots. Lorsqu'il y avait beaucoup de monde, ce balancement était ponctué de petits cris de frayeur poussés par les voyageurs inquiets tandis que les habitués affichaient un flegme dédaigneux face à ces poules mouillées. Gwen savait que la micheline allait entrer dans Blanec, très proche de Paimpol, et elle se leva pour gagner la sortie, pressée de retrouver ses parents à la gare. Elle sourit à cette perspective tout en ayant brutalement l'impression d'avoir froid, ce qui lui parut incongru compte tenu de la belle météo. Merde... elle n'allait quand même pas tomber malade en arrivant en vacances ! Une sensation très étrange s'empara d'elle, un peu comme si elle revisitait tout son passé en quelques secondes alors que le train lançait son signal sonore à l'approche du chemin de Leskernec. Un camion chargé de matériaux lourds descendait vers la voie et elle eut envie d'éclater de rire en lisant le nom de l'entreprise sur le capot, quelque chose comme Le Scroguegnec, un putain de nom venu de l'enfer comme on savait en distribuer en Bretagne alors qu'en Berry, tout le monde s'appelait Dupont, Durand ou Talbot ! Bon dieu, il allait quand même drôlement vite ce camion ! Ce fut sa dernière pensée alors qu'elle l'accueillait à bras ouverts dans un fracas épouvantable de tôles froissées qu'elle n'entendait déjà plus.

Extrait du journal local daté du jour :

Un terrible accident ferroviaire est survenu hier vers 17 heures entre les villes de Guingamp et Paimpol (Côtes-du-Nord). Un peu avant d'entrer dans la commune de Blanec, l'autorail a percuté un camion dont les freins avaient lâché dans la descente d'une route non protégée. Une jeune femme de Paimpol professeur à Bourges (Cher) a perdu la vie et quelques blessés légers sont à déplorer. La rédaction du journal présente ses condoléances à la famille de la victime.

Été 1975 Michèle

Elle se faisait une joie presque sensuelle à l'idée de retrouver Gwen et elle s'interrogeait parfois sur l'attrance qu'elle éprouvait pour son amie. La belle journée l'avait poussée à l'audace, débardeur moulant et jean serré, tenue qui la rajeunissait considérablement et reléguait la proche trentaine aux calendes grecques, ce qui expliquait certainement les regards appuyés des hommes avec qui elle partageait le compartiment. Elle avait l'impression de rougir et masquait son visage derrière une revue idiote montrant des jeunes femmes en tenues excentriques qui frôlaient les quarante kilos toutes mouillées. Elle sortit dans le couloir fumer une cigarette, le train allait entrer en gare de Rennes après un périple qui n'en finissait pas et elle observa l'approche de la ville avec ses cités dortoirs semblables à celles de Bourges. Rien de nouveau sous le soleil, il fallait bien pallier à l'absence de logements mais peut-être eut-il fallu penser autrement côté architecture car l'actuelle répondait surtout à un bon coefficient de remplissage préjudiciable à l'intimité. Avant la fin des cours, Gwen avait bien détaillé le trajet et le changement de train à Guingamp en insistant sur le pittoresque de la suite du voyage, le petit autorail marrant marrant qui traversait des paysages inoubliables et qui prévenait les imprudents par un signal sonore prolongé à l'approche de chaque chemin et route non protégés. « Tu vas voir, avait-elle ajouté, le machiniste s'attend sans doute à voir débouler du plus petit chemin creux un troupeau de chèvres en goguette car il klaxonne comme si son train allait couper la Nationale Bourges-Vierzon ! » Bref, un trajet un peu loufoque qu'elle n'oublierait pas !

Quand elle était gamine, elle avait étudié la Bretagne en géographie et avait fait une fixation sur le nom de la ville suivante, Saint-Brieuc, capitale de l'Armor, disait l'institutrice. La mer était pourtant bien loin et les marins aussi car ce fut un troupeau de bonnes sœurs qui embarqua dans le wagon, dont une à l'air

particulièrement revêche qui lui jeta un regard furibond en trouvant probablement que sa tenue laissait à désirer. Elle n'était pourtant pas indécente mais le débardeur lui laissait les bras nus et remontait parfois au-dessus de la ceinture du jean. Retour à son compartiment où elle fut de nouveau déshabillée par les mâles fureteurs dont un avait un regard ironique, histoire de la mettre mal à l'aise. Guingamp enfin, pas la plus belle ville du monde mais une impression de soulagement en descendant. La micheline paressait sur le quai en face, l'ennui c'est qu'il n'y avait qu'une voiture et pas mal de passagers, dont des jeunes gens avec de gros sacs à dos qui encombrèrent tout de suite le couloir. Elle trouva une place de justesse près de la vitre, écoutant distraitemment les conversations dont une lui laissa une impression de malaise. La grosse dame qui parlait s'adressait à une personne assez âgée qui faisait sans arrêt des signes de croix.

— Gast ! il paraît que les pompiers n'ont pas retrouvé grand-chose de la fille.

— Nom de doué ! s'exclama l'aïeule. Une jolie fille qui avait tout pour plaire et pour réussir ! On l'a mise en terre hier et l'église était pleine à craquer ! Elle travaillait ?

— Elle était professeur, c'est quelque chose ! Dans un pays perdu des terres, va savoir pourquoi elle était partie si loin ! Peut-être parce qu'elle connaissait un gars de là-bas... Elle fréquentait Gaëlle... Gaëlle... gast, je ne sais plus son nom, tu sais bien, celle qui avait porté plainte pour mauvais traitements contre son père il y a une dizaine d'années...

— Nom de doué ! Quelle histoire, donc ! Tu sais qu'il est ressorti très vite de prison, le père ? Il n'a même pas fait ses cinq ans !

— Il paraît qu'elle était un peu spéciale, la Gaëlle. Jolie comme un cœur, mais on raconte qu'elle se promenait dans des tenues... enfin tu vois !

— Nom de doué beniget ! Je veux bien, mais un père c'est d'abord un père. Les enfants, il faut les accepter comme ils sont ou alors ne pas en faire.

Elle trouva la remarque très juste alors que la femme âgée se signait en même temps qu'elle parlait. Toute à la préparation de son séjour en Bretagne, Michèle avait négligé de lire les journaux ou d'écouter la radio et la conversation des deux femmes ne l'intrigua pas plus que ça, pensant qu'un accident avait dû se produire dans le coin. Et puis insidieusement, au moment où la micheline s'ébranlait, lui vint à l'esprit la remarque de Gwen lors de leur visite à Sancerre à propos de Joël qui fréquentait une Gaëlle. Bah, des Gaëlle en Bretagne, il y en avait à la pelle, un peu comme des Michèle dans le Berry ! Oui, mais cette Gaëlle là était également l'amie de Gwen, non ? Les femmes ne venaient-elles pas de dire qu'elles se fréquentaient ? Et puis la fille était professeur dans une région loin de l'eau... Elle sentit son cœur battre plus fort, une espèce de sale angoisse montait en elle

alors que l'autorail traversait un paysage qui ne présentait pas d'attrait particulier. Et c'était dans sa tête comme un affreux méli-mélo où le visage tourmenté de Gwen se mêlait à l'image de Joël donnant la main à Gaëlle tandis que son corps tremblait et qu'elle cherchait vainement sa respiration. Elle se vit glisser dans une sorte de néant malfaisant jusqu'à sentir qu'on lui touchait le bras et qu'on lui parlait, des mots dont elle ne saisissait pas le sens mais qui lui permirent de reprendre peu à peu contact avec la réalité. Elle vit alors que deux personnes l'entouraient, la religieuse revêche et un homme qu'elle ne connaissait pas. La bonne sœur lui parlait gentiment en lui tenant la main et l'homme qui se présenta comme médecin lui demanda de prendre un comprimé avec un verre d'eau. Quelques minutes plus tard, elle se sentait mieux et s'excusa à voix basse d'abord, puis d'un timbre plus assuré ensuite. Le train avait ralenti et le contrôleur était sorti du poste de pilotage en souriant largement et en braillant à la cantonade : « Ah mais je vois qu'elle va mieux, la petite demoiselle ! Allez chauffe Marcel, on relance la mécanique ! » Elle était épuisée et complètement désorientée mais parvenait à sourire et à s'excuser encore et encore. « C'est juste une crise d'angoisse, a dit le médecin, regardez le paysage, il va vous remettre tout de suite d'aplomb ! » C'est vrai que c'était magnifique, la ville où le train stoppa s'appelait Pontrieux et plusieurs bateaux sillonnaient le fleuve. Elle se dit qu'il lui faudrait venir ici avec Gwen. Un trentenaire barbu, blouson de motard et Gitane à la bouche lui proposa une canette de coca qu'elle but goulûment et elle le remercia avec un beau sourire. On la regardait encore un peu mais comme le spectacle n'était plus à l'intérieur, les passagers se consacraient à celui du dehors alors que l'autorail dansait sur ses rails et que l'on entendait les couinements des voyageurs secoués qui riaient un peu jaune de ces balancements inquiétants. « Gast ar c'hast ! s'exclama le barbu en s'adressant au contrôleur, tu veux donc nous foutre à l'eau, Roger !! » Les passagers riaient et elle participa un peu à la gaieté ambiante tout en réalisant que son débardeur remonté au dessus du jean lui laissait le ventre à l'air ; merde, mais quelle idée elle avait eue de vouloir s'habiller comme une collégienne ! On devait la prendre pour une droguée, quelque chose comme ça, en tout cas pas pour une personne équilibrée. Elle se consola en se disant que tout à l'heure avec Gwen elles seraient plieuses de rire à l'évocation de ses déboires. Un bruit de ferraille se fit entendre, le train passait sur un viaduc et elle eut bientôt devant les yeux un château magnifique qui dominait le fleuve que les gens appelaient Trieux. Puis une grande bâtisse dans les frondaisons, Gwen lui avait parlé de l'endroit et elle s'était informée, apprenant qu'en ces lieux, s'étaient déroulés des événements dramatiques qui avaient donné naissance à l'affaire Sez nec. Au loin, un pont suspendu puis de nouveau la forêt et une lande monotone qui entourait un village perdu alors que le train lançait plusieurs fois son signal sonore en ralentissant considérablement. La

grosse femme s'adressa à son amie âgée en lui montrant une petite route où s'amoncelaient des débris de ferraille alors que le bitume était noir comme si quelque chose avait brûlé :

— Tu vois, Céleste, c'est là... là, que c'est arrivé !

— Penn boultouz, si c'est pas malheureux, fit la dame en se signant une nouvelle fois.

Elle se sentait beaucoup mieux mais un peu endormie, c'était sans doute l'effet du comprimé donné par le médecin qui l'observait à la dérobée. Le train entraînait enfin en gare de Paimpol et elle espéra que sa lettre envoyée à Gwen quelques jours auparavant était arrivée à destination. Elle connaissait l'adresse de son amie mais elle allait demander au médecin quelles rues y conduisaient. Elle se leva à l'entrée en gare et entrepris de remercier les gens pour leur gentillesse, la bonne sœur qui la regardait avec un bon sourire et le barbu qui s'en montra ravi en lui offrant une Gauloise qu'elle accepta. A l'arrêt de la machine, elle se rendit à l'avant pour dire un mot gentil au contrôleur et au conducteur, ils espéraient évidemment la revoir en de meilleures circonstances.

En mettant le pied sur le quai, elle fut un peu surprise de l'absence de Gwen mais elle ne se souvenait plus si elle avait précisé une heure d'arrivée et se sentait comme enveloppée dans un espèce de brouillard bizarre au travers duquel elle vit le médecin qui l'attendait. Elle lui en fut reconnaissante, elle allait pouvoir lui demander son chemin. Il s'inquiéta de son état de santé et proposa de l'accompagner là où elle voulait se rendre. Quand elle déclina l'adresse de Gwen, elle vit nettement son visage s'assombrir et il la pria de le suivre, son cabinet était tout à côté, ajouta-t-il, et même si la proposition lui parut incongrue, elle le fit avec confiance car elle sentait qu'il s'était passé quelque chose concernant son amie, quelque chose qu'elle avait déjà à moitié compris mais qu'elle n'osait pas s'avouer. Alors quand il la fit asseoir sur un fauteuil confortable et qu'il lui fit part de l'horrible nouvelle, elle prit sa tête entre ses mains et pleura silencieusement alors qu'il restait sans rien dire. Quand il vit qu'elle se calmait un peu, il lui demanda son prénom et lui fit une proposition :

— Je ne peux pas vous laisser repartir comme ça, Michèle. Passez la nuit ici et reprenez demain le cours de votre vie. Venez, je vais vous présenter à mon épouse.

Elle balbutia des remerciements et fut introduite auprès d'une femme sympathique qui ne s'apitoya pas quand son mari lui dit qu'elle était l'amie de Gwenaëlle. Elle lui proposa simplement de prendre une douche et de l'accompagner ensuite en ville pour faire les courses pour le repas du soir. Michèle se sentait mieux malgré sa tristesse, elle était sortie de ce monde poisseux où tout baigne dans

l'angoisse et le malaise imminent. Déjà qu'elle tombait dans les pommes au moment de faire une prise de sang ! Il faisait encore très beau dehors et elle se sentit en sécurité, un peu comme lorsqu'elle était enfant et se promenait avec sa mère autour de l'étang du Petit Bois. L'épouse du médecin connaissait les commerçants et elle présenta Michèle comme une amie de Gwen, les marchands hochaient discrètement la tête et la regardaient sans faire de commentaires attristés. Elles achetèrent des crevettes et des huîtres ainsi que du jambon Serrano pour le médecin qui avait migré en France à l'arrivée au pouvoir du Général Franco. Il était reconnaissant aux Français de l'avoir aidé, c'était en partie pour cette raison qu'il payait ce qu'il considérait comme une dette en assistant les autres. « Nous ne vous avons même pas demandé d'où vous venez, s'excusa la dame en achetant un kouign amann bien juteux, vous me direz des nouvelles de cette excellente spécialité bretonne. »

— Je viens de Bourges où je suis professeur, Gwen était ma collègue de Français. Je suis née en Berry et j'ai toujours vécu dans la région.

— Vous allez pouvoir en parler avec mon époux car avant de se poser en Bretagne, il a passé de longues années à Saint-Amand-Montrond dans le Cher. Ses parents avaient quitté leur pays en 1939, ils venaient d'Estrémadure, région de pâturages et de forêts et ils ont choisi de se rendre en France, dénichant un lieu de vie un peu semblable au leur, les collines en moins... Mon mari s'ennuyait dans la campagne profonde et il s'est installé à Paris à sa majorité chez une dame âgée qui lui louait une chambrette et l'a poussé à faire des études de médecine en l'aidant financièrement. Il avait toujours été passionné par le sujet mais évidemment, la situation de ses parents n'aurait pas permis une telle fantaisie ! Il s'est mis à travailler comme un dingue, l'école le jour et serveur dans un bar du Quartier Latin la nuit. Il a vécu la guerre dans cette ville, il craignait tout le temps d'être arrêté pour ses sympathies républicaines. A l'obtention de son diplôme et après avoir remboursé sa bienfaitrice, il a décidé de pousser jusqu'en Bretagne, lui qui n'avait jamais vu l'eau ! Nous nous sommes rencontrés ici par hasard, alors qu'il venait d'ouvrir son cabinet en 1950 et nous n'avons pas quitté la région depuis. Et puis comme je vous ai déjà tout raconté, il n'aura plus grand chose à ajouter !

Elle avait écouté attentivement l'épouse du médecin en se disant que pour l'instant, elle n'avait pas fait grand-chose de sa vie. Au fil du temps, elle allait s'installer dans la douce quiétude de son métier et puis les années allaient passer jusqu'à la retraite... Une vie à la con, quoi ! Elle voyait vivre ses collègues proches de la cessation d'activités avec leurs manies et leur suffisance et elle se prit à redouter de devenir comme elles. Peut-être pourrait-elle partir à l'étranger, après tout, Joël était bien allé en Centrafrique... Le continent ne l'attirait pas, elle aurait préféré l'Asie ou l'Amérique Latine. Bref, elle n'en savait fichtrement rien, toute une

vie à accomplir l'effrayait un peu et puis qui sait... Gwen était bien partie en fumée un beau jour d'été, preuve que ça ne servait pas à grand-chose de faire des projets ! « Attention, Michèle, calme-toi, ne retombe pas dans tes délires », se corrigea-t-elle. Elle décida de passer quelques jours dans cette ville, le couple connaissait certainement un petit hôtel pas trop cher sur le port. Et puis il fallait absolument qu'elle trouve l'école où Joël avait fait ses études, qu'elle visite les endroits qui l'avaient interpellée lors de son voyage mouvementé. Merde, son jean lui collait désagréablement aux fesses, quand elle était gamine les garçons avaient une façon particulièrement élégante d'énoncer la chose quand par mégarde elle réajustait sa culotte de coutil : « Alors Michèle, t'as le bonbon qui colle au papier ? » Elle rougissait et courait s'isoler et aujourd'hui malgré les circonstances, elle parvint presque à en sourire tout en s'efforçant de le cacher à l'épouse du médecin.

Quand elles rentrèrent, le docteur avait déjà mis la table en disant à Michèle qu'il avait été bien dressé aux tâches domestiques et il constata qu'elle allait beaucoup mieux. « Pour lui faire honneur, annonça-t-il, il allait déboucher une bouteille d'un très bon vin que lui apportait sa sœur lorsqu'elle venait lui rendre visite » Quand il ajouta que sa cadette vivait dans le Berry, Michèle lui lança le regard un peu espiègle de celle qui savait déjà tout...

— Moi aussi, je suis de Bourges,

— Je vois que vous avez déjà fréquenté une moitié de ma vie, j'aurais dû m'en douter !

Elle s'attendait au Sancerre rituel, mais il brandit une bouteille de Valençay, vin qu'elle n'avait pas bu depuis au moins un siècle ! Au moment de se mettre à table, elle se sentit néanmoins gênée car elle n'avait jamais mangé d'huîtres ; n'allait-elle pas passer pour une paysanne si par malheur, cet ectoplasme lui apparaissait comme immangeable ? Le médecin avait ouvert les coquillages qui sentait vaguement l'eau de mer et leur aspect n'avait rien d'engageant.

— Servez-vous, je présume que vous n'en mangez pas souvent dans le Berry, de ces animaux-là !

— Je dois avouer que c'est la première fois, Madame...

— En Bretagne, crustacés et fruits de mer font partie des habitudes alimentaires de pas mal de gens quel que soit leur statut social. Goûtez donc ce vin et donnez-moi votre avis par rapport au Sancerre.

Michèle se risqua à absorber une huître, déclarant que c'était délicieux. Quant au Valençay, le Sancerre des caves de la Mignonne pouvait aller se rhabiller, il était autrement fruité et beaucoup moins âpre à la langue. Si Gwen avait pu goûter ce vin là ! Elle éprouva le besoin de parler de son amie, elle irait se recueillir sur sa tombe dès demain, bien sûr, mais elle se surprit à évoquer ce professeur indien qui

avait soutenu bien des années auparavant qu'au moment où l'esprit d'un mort quittait son enveloppe charnelle, la personne disparue renaissait dans un autre lieu, voire une autre galaxie. La tombe n'était déjà plus que l'abri du corps disloqué de Gwen afin que les proches puissent honorer sa mémoire mais déjà quelque part dans l'univers vivait une nouvelle Gwenaëlle qui ne se souvenait probablement pas de sa vie antérieure. « C'est un peu fou », reconnut-elle en s'excusant presque, mais l'épouse du médecin ne trouva pas la théorie ridicule, affirmant qu'en Afrique centrale, les populations nomades y croyaient fermement, et les tombes des disparus étaient carrément abandonnées car elles ne représentaient rien. Le médecin parut sceptique mais le couple avait bien compris que Michèle se raccrochait à cette théorie pour ne pas flancher. Gwen était sa patiente, il la savait optimiste, pas tout à fait le même tempérament que cette fille fragile et tourmentée qu'il fallait ménager.

Michèle n'avait jamais mangé de kouign amann mais sa mère disait d'elle que c'était un bec sucré et elle se régala avec une énorme portion de gâteau. Au cours du dessert, elle posa la question de savoir où se situait l'école de la marine marchande qu'un ami proche avait fréquentée après le brevet et le médecin parla de l'école de Kersa tenue par les Frères de Saint-Jean Baptiste de la Salle. « Vous ne pouvez pas la rater, Michèle, quand vous êtes sur le port, vous découvrez le château de l'autre côté de la baie. Un endroit très agréable pour les élèves qui avaient leurs habitudes dans les années 60. J'ai un ami qui les recevait dans son bar, *La Taverne*, mais à cette époque-là, l'endroit s'appelait *Chez Anna* et il garde le souvenir de garçons attachants, amateurs de chocolat au rhum et de marrons chauds. Votre ami, il est devenu capitaine de la marine marchande ? »

— Je l'ignore, sa cousine de Bourges m'a dit qu'il était peut-être instituteur en Centrafrique. Nous n'avions même pas quinze ans lorsque nous nous sommes quittés et je regrette tellement de n'avoir pas cherché à le revoir.

— À vous écouter, il me vient un souvenir qui date du mois de mai 1968 : C'était en quittant Gien, je me rendais chez ma soeur à Saint-Amand et j'ai doublé un jeune homme qui avait encore beaucoup de chemin à faire à pied pour rentrer chez lui. J'ai tellement marché dans ma jeunesse que je ne pouvais pas l'oublier sur le bord de cette route de campagne et quand je lui ai dit d'où je venais, il m'a répondu qu'il avait été élève à Kersa dans les années 60...

— Et... où l'avez-vous déposé ?

— Dans un village de potiers que vous devez connaître, La Borne, un lieu entièrement dédié au grès et à la céramique. Il m'a dit qu'il venait de Paris mais j'ignore ce qu'il y faisait.

— Je suis certaine que ce garçon était l'ami dont je vous ai parlé. Je connais parfaitement le village de La Borne car j'ai passé mon enfance à quelques

kilomètres et nous avions l'habitude de faire le trajet ensemble à vélo pour nous rendre au collège voisin.

Ils parlèrent encore un peu mais l'épouse du médecin vit que Michèle tombait de fatigue. La mauvaise nouvelle, le calmant et le bon vin faisaient que leur invitée avait vraiment besoin de gagner la chambre qui était celle de la fille du couple, étudiante à Rennes. Michèle les remercia pour le bon repas et se vit offrir une chambre bien éclairée où l'empreinte de la jeune fille était bien présente. Beaucoup de photos de Daniel Balavoine* mais également de Glenmor* lors de sa tournée bretonne en 1972 avec Ferré et d'Alan Stivell* au Palais des Sports de Paris. Des disques d'Anne Vanderlove* que Michèle adorait et d'autres d'un certain Jean-Max Brua* qu'elle ne connaissait pas. La jeune fille avait souligné un titre *L'Homme de Brive* et Michèle se promit de se le procurer car il l'intriguait. Elle retira la totalité de ses vêtements et passa un pyjama fantaisie qui aurait plu à Gwen. Les draps étaient frais et de petits sachets de lavande étaient glissés sous les oreillers. Elle repensa à Joël... Se pouvait-il qu'un souvenir d'enfance la suive comme une ombre de manière à lui rappeler son comportement douteux quand elle était partie en douce en laissant son ami à ses interrogations ? Mais ils n'étaient que des adolescents, merde, c'était la vie qui les avait séparés, pas sa propre volonté... Quand elle s'éveilla, il faisait grand jour dans la pièce et elle se sentait bien. Elle n'avait pas vu passer la nuit et en éprouvait un sentiment de honte car Gwen avait été absente de ses pensées. Elle revêtit le pantalon de la veille mais sortit de son sac un second débardeur très ajusté, tout mauve avec de petites broderies sur un sein ; ça faisait un peu « Prout prout ma chère » mais elle l'avait acheté en souvenir de Joël qui adorait cette couleur. Quand elle s'arrêtait pour avaler le bol de café au lait que lui offrait sa grand-mère, il touchait sa gabardine de la même teinte en s'extasiant alors qu'elle gelait allègrement dans ce vêtement léger. La journée d'aujourd'hui s'annonçait chaude et elle avait pensé remplacer le jean trop serré par un short mais celui qui dormait dans son sac n'était pas approprié à une visite au cimetière.

Elle prit le petit déjeuner avec l'épouse du médecin qui était déjà en consultation et qui prendrait un moment pour la saluer. La bienséance voulait qu'elle rende visite aux parents de Gwen à qui elle avait annoncé sa venue et elle ne savait pas comment faire pour exprimer sincèrement sa sympathie sans user d'un ton pathétique excessif. « Laissez-leur simplement un petit mot, proposa la dame, ils ont quitté la ville pour prendre un peu de recul » et Michèle se sentit délivrée d'une obligation qu'elle aurait eu du mal à assumer. Le médecin vint la voir entre deux patients, il s'extasia devant sa tenue et lui remit un tube contenant quelques comprimés contre l'anxiété en lui conseillant d'éviter le Valençay pour les avaler. En

même temps, il lui donna l'adresse d'un hôtel sur le port où il connaissait la patronne. Michèle embrassa ses hôtes tout naturellement, elle n'avait pas honte de cette réaction enfantine vis à vis de gens qu'elle ne connaissait pas la veille car elle voulait mettre dans ce rituel toute la tendresse qu'elle éprouvait pour eux. « Je promets de vous écrire », ajouta-t-elle. Quelques signes de la main, puis la rue déjà pleine de touristes et une sensation de bien-être malgré les circonstances.

L'hôtel se situait à côté d'un bar qui s'appelait *La Chaumière* avec le port en face et un supermarché Festival à proximité. Elle remit à l'hôtesse le mot du médecin et on lui proposa une chambre calme à un prix très intéressant qu'elle loua pour cinq jours. Elle demanda à la patronne étonnée où se trouvait le cimetière communal en expliquant en quelques mots le pourquoi de sa question. Gwen avait été une fille appréciée en ville et chacun le montrait à sa façon, souvent en silence avec le regard attristé. D'un autre côté, pensait Michèle, lorsque la pire des crapules quittait la scène, il y avait toujours quelques proches qui la qualifiaient de bon père ou de bon époux. La vie était faite comme ça mais pour Gwen, sûr que les gens étaient sincères ; une fille du pays aussi enjouée ne pouvait laisser que des regrets à celles et ceux qui l'avaient croisée. Elle salua la réceptionniste et entrepris de traverser la petite ville pour se rendre Rue Henri Dunant. La tombe de Gwen était toute fraîche, il y avait juste un grand vase avec de belles roses pourpres qui commençaient à faner. Elle ne parla pas à Gwen et ne se recueillit pas, elle déposa simplement dans un pot en terre une gerbe de fleurs sauvages glanées aux abords du cimetière et se demanda où pouvait bien se trouver son amie en ce matin clair en essuyant une larme furtive. Ce soir à l'hôtel, elle écrirait sa lettre pour les parents et elle ne reviendrai jamais en ce lieu calme où reposait la brunette. Elle regagna le centre ville puis le port, croisa un groupe de jeunes gens qui lui la déshabillèrent du regard en s'exclamant : « Sexy, la gisquette ! » et ce mot inconnu d'elle la fit sourire. Elle suivit les bassins où mouillaient plusieurs chalutiers et quelques bateaux de plaisance et ce fut en levant les yeux qu'elle découvrit le château de Kersa au milieu des pins, se demandant comment Joël avait pu atterrir dans un site aussi enchanteur. Il ne dormait sans doute pas dans cette bâtisse probablement réservée à la congrégation et des bâtiments devaient être réservés aux élèves. C'était décidé, dès cet après-midi elle se rendrait là-bas tout en sachant parfaitement qu'on ne le laisserait pas entrer mais elle voulait absolument voir l'endroit où son petit copain avait vécu. Elle acheta une salade et une tranche de jambon à Festival et demanda à la caissière comment elle pouvait se rendre à Kersa.

— Rien de plus simple mais ne prenez pas la route car tous les touristes vont à Bréhat et ça circule. Vous allez jusqu'au bout du bassin en face et vous longez la

mer en faisant le tour d'une immense décharge. Sur la gauche, vous allez repérer un chemin, prenez-le, il vous mènera à une petite plage et là, vous verrez, il y a une route qui mène à la nationale. Vous arriverez juste devant la grille de l'école. Seulement après, c'est une propriété privée.

— Je m'en doute. Merci pour ces renseignements. Bréhat... C'est quoi ? un village ?

Elle sentit que la fille la regardait bizarrement.

— Bréhat ? Mais c'est l'île aux fleurs ! Vous ne connaissez pas Bréhat ?

— Je ne suis pas d'ici. Merci encore.

La caissière la regarda en hochant la tête, d'où pouvait bien sortir cette blonde un peu ahurie qui ne connaissait pas Bréhat. Une étrangère, peut-être, pourtant elle parlait bien le français. La blonde quittait le magasin en se déhanchant un peu, encore une qui voulait se la jouer, sans doute. Elle retourna à ses oignons pendant que Michèle décidait de faire une partie du chemin avant le repas jusqu'à la petite plage dont lui avait parlé la caissière. Dire que l'énorme décharge dénotait dans le paysage eut sans doute été excessif car de nombreuses carcasses de vieux bateaux attiraient le regard, faisant oublier l'entassement monumental de tout ce que l'on pouvait jeter. Plus loin c'était la petite plage en question, très agréable même si le sable y était rare. Elle s'installa dans un coin abrité, merde, elle avait oublié le pain et dans sa campagne, se passer de pain revenait à se priver de dessert. Et le dessert, au fait ? là encore, ceinture ! Une vraie tête de piaf, cette fille... Et voilà qu'elle n'avait pas de fourchette pour manger sa salade ! S'approchant de l'eau, elle trouva un bâtonnet plat qui ferait l'affaire et mangea le jambon avec ses doigts même si la salade eut bien du mal à arriver jusqu'à sa bouche. Bon, un coup de flotte et en route, sauf qu'elle avait oublié d'acheter de l'eau... Ce soir, elle s'offrirait des crêpes, Gwen parlait tellement de ses crêpes et de ses galettes qu'elle ne pouvait pas rater ça ! Elle monta la petite route jusqu'à la grille de l'école qui s'ouvrait sur une maisonnette de gardien et un étang. C'était franchement beau et elle resta là à essayer de deviner l'accès au château. Entendant un léger bruit derrière elle, elle se retourna brusquement et découvrit un homme vêtu de noir qui avait dû emprunter la même route qu'elle et qui lui demanda si elle cherchait quelque chose ou quelqu'un.

— Bonjour Monsieur. Un de mes amis était élève ici dans les années 60 et je suis venue voir à quoi ressemblait l'école. Je ne veux pas déranger.

— Mais vous ne dérangez personne, Mademoiselle ! Vous pouvez faire un tour à l'intérieur du parc, répondit l'homme à l'air affable. Si vous rencontrez quelqu'un, dites que c'est le Frère Paul qui vous a autorisée à entrer. Et si vous croisez un chien, n'ayez pas peur, il s'appelle Gribouille, il aboie fort mais ne mord pas ! Enfin si vous voyez une tente dans le parc, ne vous effrayez pas, c'est

justement un ancien qui campe là avec son épouse ; on l'appelle Job, un brave type. Je vous laisse, Mademoiselle, passez un bon moment.

Michèle remercia son interlocuteur et pris la route qui montait au château. Elle n'avait jamais vu pareil établissement scolaire. A gauche, on distinguait des bâtiments, probablement les chambres et les salles de cours. Des pins à foison et des fleurs partout. Elle sursauta car un gros chien-loup lui barrait la route en montrant les crocs et en aboyant très fort ; merde, elle qui avait une trouille bleue de tout ce qui dépassait la taille d'un pinscher nain ! Elle n'osa plus bouger jusqu'à ce qu'un homme souriant sorte d'un bureau sur le côté du château et lui demande ce qu'elle voulait en calmant le dénommé Gribouille qui se serait sans doute bien taillé un steack dans la partie charnue de la visiteuse. « N'ayez pas peur, a dit l'homme, il aboie fort mais ne mord pas. Vous cherchez peut-être quelqu'un ? » Elle récita son texte en ajoutant que le Frère Paul l'avait autorisée à visiter les lieux et l'homme se présenta comme le Frère économe en lui souhaitant une bonne promenade. Le fauve avait regagné l'ancre de son maître et elle suivit un sentier longeant un bâtiment portant une plaque à la mémoire d'un certain Jacques Moulin disparu en mer près des Héaux de Bréhat en septembre 1964. Un saule avait été planté sous la plaque, Musset n'était plus le seul à se vanter d'en avoir un ! Joël avait peut-être connu ce garçon-là, qui sait ? Il avait eu une sacrée chance de pouvoir étudier dans un endroit pareil ! Le sentier traversait ensuite un bois où un ancien kiosque à musique était posé au milieu des pins agités par une légère brise et elle éprouva de l'amertume à imaginer qu'avec le temps, il finirait par disparaître complètement. Ses pas la conduisirent de l'autre côté du château sur une partie haute où elle faillit tomber nez à nez avec une tente. Merde, c'était sans doute celle de ce Job dont avait parlé le Frère Paul... Heureusement qu'elle paraissait vide, elle aurait eu du mal à expliquer ce qu'elle faisait là ! C'était un campement tout récent, bien arrangé avec des outres pleines d'eau et une petite table pour manger dehors. Elle battit en retraite, manquant s'affaler en descendant une pente qui la mena jusqu'à une cabane en aussi mauvais état que le kiosque à musique. En face, un grand bois de châtaigniers précédé d'un pré où paissaient plusieurs vaches ; une d'entre elles avait d'ailleurs choisi la liberté car elle se trouva sur le sentier emprunté par Michèle qui s'inquiéta de savoir si cette bête n'était pas en fait un taureau... Idiote, se raisonna-t-elle en voyant les énormes pis de la vache qui faisait la prairie buissonnière et qui la frôla en se soulageant d'une grosse bouse qui faillit décorer le jean de l'aventurière. Plus loin et se dirigeant sans doute vers la tente du dénommé Job, une belle chatte tigrée avec cinq petits qui miaulaient à qui mieux mieux et que Michèle caressa avec tendresse. A l'orée du bois, une pancarte fléchée avec le mot « Solarium » qui intrigua la visiteuse et elle se dirigea vers le point culminant du parc inondé de

soleil où les amateurs pouvaient venir se faire bronzer en toute tranquillité. Elle termina sa promenade en flânant au hasard des buissons et se retrouva bientôt à la grille de l'école, face à l'étang endormi. Quelle belle balade ! Elle n'était pas campeuse dans l'âme mais se serait bien offert quelques jours sous la tente dans un aussi bel endroit. Qui pouvait bien être ce job dont parlait Frère Paul ? Sans doute un personnage d'allure biblique avec un prénom pareil ! Ça y est, je l'imagine bien : gros barbu fumeur de pipe, agriculteur dans le Cantal et son épouse certainement à la queue des vaches laitières ! A moins que... à moins qu'il ne soit professeur de philosophie et son épouse critique d'art dans une galerie faisant dans le fauvisme ! Oh et puis tout était possible, il était temps de rentrer. Elle reprit le même chemin et se surprit à avoir un peu froid. Ses parents n'auraient jamais pu lui payer des études dans une école pareille... La grand-mère de Joël n'avait pourtant pas l'air d'une aristocrate mais chacun sait que l'habit ne fait pas le moine ! Et puis il avait peut-être des parents fortunés même s'il n'en parlait jamais... Elle avait une vague migraine et la tête qui tournait un peu comme si la Michèle des mauvais jours exigeait sa place dans cette agréable journée en la culpabilisant par rapport au destin de Gwen. « Tu n'as pas honte de te balader au soleil alors que tu viens de perdre ta meilleure amie ? Tu l'as déjà oubliée, ma parole ! » Elle avala fébrilement un comprimé que lui avait donné le médecin et s'assit sur le bord d'un muret en essayant de respirer calmement. Au bout d'une quinzaine de minutes, la chimie joua son rôle et elle sentit l'ombre refluer. Le soleil couchant resplendissait au large et elle se leva beaucoup plus sereine. A son arrivée sur les quais, elle se retourna pour encore admirer le château et prit la direction de centre ville pour y dénicher la crêperie de ses rêves.

Chez Morel ! avait dit Gwen, quand tu viendras, nous irons manger des galettes et des crêpes Chez Morel ! Il était encore très tôt quand Michèle s'installa à l'intérieur de la salle où régnait déjà une belle activité. Elle commanda une galette complète et deux crêpes dessert, une au chocolat et l'autre flambée au rhum ; seulement un peu de cidre à cause du comprimé pris auparavant. Gwen avait raison, c'était excellent sauf qu'on l'avait placée le dos au foyer et qu'elle crevait de chaleur. Une fois rentrée à l'hôtel elle écrivit sa lettre sans user de mots emphatiques où de formules faussement optimistes du genre « Avec le temps, la vie va reprendre, la mort n'est qu'un passage... » et elle insista sur quelques beaux moments où Gwen avait été heureuse. Demain, elle se rendrait sur cette fameuse île de Bréhat que tout le monde aurait dû normalement connaître. Elle se coucha tôt, un chalutier attardé déchargeait sa pêche sur le quai et on entendait les voix des marins pressés de rentrer à la maison. Elle s'endormit très vite, sans doute les effets conjugués du comprimé et du cidre...

Elle revit en rêve une balade faite avec Gwen dans le marais de Bourges l'été dernier. Elles étaient vêtues légèrement à cause de la chaleur et la brunette s'était même mise en maillot dans un coin tranquille. Michèle n'osait pas trop se dévêtir, encore un de ces fichus principes campagnards contre lesquels elle essayait de lutter car dans sa famille, voir son père torse nu était rarissime malgré le dur travail qu'il accomplissait parfois en pleine chaleur. Elle avait donc gardé son jean et son haut pendant que Gwen toujours coquette sortait de son sac un flacon d'huile solaire. Michèle s'était inquiétée du passage éventuel d'élèves qui auraient pu ensuite se gargariser d'images à colporter :

— Heu... si des élèves passent, tu ne crois pas que...

— Justement, si ce sont les miens, ils seront ravis ! Ils m'ont justement offert ce bikini pour mon anniversaire ! Tiens, sois sympa, passe-moi de l'huile.

Michèle avait consciencieusement huilé le corps de Gwen et avait été troublée par le comportement de son amie qui avait retiré le haut de son maillot et autorisé les doigts caressants à lui palper les seins sous prétexte que la fragilité de l'endroit nécessitait une belle protection. Alors Michèle avait respiré doucement afin d'évacuer son trouble, acceptant pourtant de mettre de côté ses interdits d'un autre temps pour satisfaire la jolie Gwen qui respirait fort et la regardait avec des yeux presque suppliants. Michèle ne voulait pas l'offenser, aussi lui avait-elle caressé la joue alors que la bouche de son amie déposait un baiser sur la main huilée. Et puis le calme était revenu dans le corps de Gwen qui avait rajusté son haut en entendant des voix. Le rêve de cette nuit était beaucoup plus intime et Michèle avait été interpellée par les premiers mots de son amie après leur jouissance : « Ne laisse jamais l'Ankou m'emporter », lui avait ordonné la voix altérée de la jolie brunette. Ce fut à ce moment là qu'elle sortit du sommeil dans la chambre silencieuse et se demanda qui était cet Ankou dans la torpeur avachie qui suit souvent le réveil. Et puis après avoir récupéré la totalité de ses facultés, se souvenir que l'écrivain Anatole Le Braz avait justement été emporté par l'Ankou il y avait une cinquantaine d'années. Ce terme désignait la faucheuse, celle qui se servait d'un ossement humain pour aiguïser son outil... Michèle n'avait donc pas réussi à conjurer le mauvais sort symbolisé par une gravure sur bois de Gustave Doré* *Le Quatrième Cavalier, la Mort sur le cheval pâle* tiré de l'Apocalypse qu'elle avait lue avec passion pour le plaisir des abominations que décrivait l'auteur inconnu assimilé à tort à l'apôtre. Et ce fut comme si le texte lui arrivait en plein visage: *Et je vis un cheval pâle, et celui qui le montait s'appelait la Mort, et l'enfer le suivait ; et le pouvoir lui fut donné sur la quatrième partie de la terre, pour y faire mourir les hommes par l'épée, par la famine, par la mortalité et par les bêtes sauvages.* Elle pensa avec amertume que le visionnaire aurait pu aussi ajouter « par les cars et par les trains » mais ça n'était

sans doute pas d'actualité à une époque où *les avions à réaction avaient des plumes** comme le chantait joliment Ferré... Elle parvint à se rendormir car le matin était encore loin et le jour la trouva un peu défaite mais d'attaque pour l'expédition à Bréhat.

Quand Michèle se présenta à l'embarcadère, elle eut une réaction de crainte face à la mer agitée. C'était probablement un jour de grande marée et la prochaine vedette qui devait se rendre sur l'île dansait dangereusement près du ponton. Elle n'avait pas spécialement le pied marin et bien que Bréhat paraisse toute proche, elle craignait d'avoir à donner à manger aux poissons. Et puis surtout, un bon vent qui lui faisait regretter de se présenter en tenue légère car elle voyait la plupart des passagers portant caban et même anorak. Le bateau avait pour nom *La Bréhatine* et paraissait bien frêle eu égard aux moutons qui festoyaient entre l'île et le continent. Elle vit même un chien barbu embarquer ; il n'aurait certainement pas eu le premier prix à un concours de beauté mais il avait à priori les pattes marines. Il rentrait peut-être à la maison après une partie fine dans le monde civilisé... Michèle était frigorifiée et dansait d'un pied sur l'autre pour rester digne. Elle observait le pilote enfermé dans sa cabine alors que la vedette s'ébranlait, suivie par une meute de goélands qui sollicitaient probablement une amélioration de leur casse-croûte du matin. Michèle avait craint le mal de mer mais le balancement était tellement prononcé qu'il ne répondait pas aux règles du tangage modeste, le genre beaucoup plus sournois qui amène doucement le néophyte aux nausées libératoires. Au bout d'une vingtaine de minutes, la vedette avait atteint le Port-Clos et à part quelques véhicules de transport de bagages, aucune voiture ne stationnait sur la petite route qui montait vers l'inconnu. Elle ne savait pas très bien de quel côté aller et se décida à suivre le panneau indiquant le bourg. Quelques cyclistes se signalaient en titillant la sonnette de leurs bécanes et ses pas la portèrent vers une petite placette où quelques marchands vendaient des légumes et des produits de la mer. Il faisait très chaud dans cet endroit encaissé qui lui donnait vaguement l'impression de se trouver dans l'ambiance d'un village mexicain mais sans doute était-ce à cause des petits murets ou des bancs de pierre où stationnaient les promeneurs. Elle aurait certainement bien fait rire Gwen en comparant l'île de Bréhat à un village mexicain mais après tout, chacun était libre d'interpréter un paysage. Dans la publicité pour la marque Fjord, n'y avait-il pas un barbu qui vivait en Lozère et qui se croyait en Norvège en dégustant son fromage blanc ?

Elle avait remarqué un petit supermarché en descendant la rue, elle s'y offrit un casse-croûte et une canette de coca. Elle déjeuna en rêvant, les oiseaux peu farouches venaient picorer les miettes jusque sur ses bottines et elle observa leur

manège audacieux jusqu'à ce qu'un vieux marin vienne s'asseoir à côté d'elle car les autres bancs étaient occupés. Il mâchouillait du tabac et envoyait parfois des giclées du côté opposé à Michèle qui sentit que son sandwich au pain de mie aurait du mal à passer. « Allez donc jusqu'au phare du Paon, lui conseilla-t-il entre deux expectorations lorsqu'elle lui demanda où elle pourrait se rendre ; vous allez voir un beau monument en porphyre rouge et de belles déferlantes. Et puis pour une jeunette comme vous, cinq kilomètres c'est du pipi de cachalot ! » Michèle ne savait pas très bien ce qu'était le porphyre rouge et comment était le pipi de cachalot mais elle ne voulait pas trop s'attarder compte tenu de la répulsion que lui inspiraient ces crachats visqueux qui jonchaient le sol. Les moineaux l'avaient d'ailleurs bien compris, abandonnant les quelques miettes aux étourneaux moins bégueules qui attendaient sur un arbre que ce couple bizarre lève l'ancre. Elle partit dans la direction indiquée et traversa des paysages magnifiques, s'extasiant devant de grandes fleurs bleue mauve qu'elle ne connaissait pas et qui poussaient librement au bord des sentiers. « *Agapanthus africanus*, professa un quarantenaire qui la croisa sur une bicyclette du siècle dernier. Regardez à votre gauche, ajouta-t-il, vous avez là les ruines de la chapelle Saint-Riom qui était un lieu de culte pour les lépreux au XIIème siècle mais la léproserie et le cimetière ont disparu ; jetez un coup d'œil à l'intérieur, vous y trouverez un baptistère et une statue du moine Saint-Riom. Bonne promenade, Mademoiselle ! » Elle progressa parmi les herbes hautes et découvrit la statue intacte du moine barbu qui tenait une croix et elle lui trouva une bonne tête. La lande, ensuite, puis enfin la mer dans toute sa splendeur que dominait l'immense phare en granit rose de la région. Elle se demanda où le vieux chiqueur avait vu du porphyre mais c'était sans doute dans sa jeunesse. Une tempête avait complètement disjoint les dalles de ciment menant au monument et elle s'approcha de l'édifice avec précaution, au risque de se retrouver précipitée dans les eaux bouillonnantes et de se réveiller bébé sur la planète Vénus. La plate-forme soutenant le phare s'ouvrait sur le large et de gros paquets de mer éclaboussaient les badauds qui se montraient ravis comme si se faire doucher à la sauvette était le summum de la jouissance. L'horizon s'embrumait et quand elle regagna le sentier plongé dans l'ombre, elle frissonna et leva les yeux pour voir si un korrigan malfaisant ne se dissimulait pas dans les arbustes pour l'agresser comme le font les birettes du Berry. De lutin farfelu il n'y avait point et ce fut le soleil qui revint en force après un peu de repos pris derrière un nuage. Comme le disait souvent Gwen: « la météo bretonne est capricieuse et vous passez du caban au t-shirt le temps de manger une galette... » Michèle se promit de revenir un jour dans cette île dont elle ne découvrait aujourd'hui qu'une petite partie mais le chemin était encore long jusqu'à l'embarcadère et elle voulait s'arrêter dans le village de Ploubazlanec pour voir le mur des disparus en mer. Le bourg était toujours aussi

mur des disparus en mer. Le bourg était toujours aussi animé et la foule se pressait à l'embarquement où elle se félicita d'être en avance car la mer était basse et il fallait marcher longtemps pour rejoindre la vedette qui s'appelait *La Paimpolaise*. Bonne chaleur sur la jetée, rien à voir avec la fraîcheur matinale et elle profita pleinement du plaisir de la traversée même si le nombre de touristes à bord lui donnait quelques sueurs froides. Le car l'amena à Ploubazlanec où elle descendit, fatiguée par sa longue marche jusqu'au phare, elle décida de s'offrir une bière. Devant l'arrêt du car, *Le Café de la Poste* l'invitait à entrer et elle y découvrit plusieurs vieux marins qui parlaient en breton et qui s'arrêtèrent pour observer la visiteuse. Elle choisit une table libre où elle s'installa alors qu'une petite dame alerte venait vers elle et lui demandait ce qu'elle voulait boire. « Une bière, s'il vous plaît ! », fanfaronna-t-elle, à la surprise générale car elle avait certainement une tête à commander un café ou un diabolo grenadine. Le demi de Kronembourg était bien frais et elle n'en fit que quelques gorgées. « Hé ben, elle avait drôlement soif, la merc'hig ! », s'exclama un pêcheur à casquette et elle lui fit un sourire de connivence. Madame Jeannette revenait vers sa table et Michèle commanda un autre demi. Un beau lévrier circulait dans la salle, manquant de bousculer le caoutchouc qui trônait à l'entrée et Jeannette disait à qui voulait l'entendre que c'était tous les jours pareils, que le chien n'avait de cesse de faire tomber cette plante qu'elle bichonnait.

— Hein, Mademoiselle, qu'ils ont leur caractère, les chiens et les chats ! Vous venez de loin ?

— Oui, je viens de Bourges. J'ai eu un ami qui était à Kersa il y a plusieurs années et je voulais voir à quoi ressemblait l'école. Un frère prénommé Paul m'a autorisé à entrer et à me promener dans le parc.

— C'est un très brave type, le Frère Paul ! Tout comme le Frère Économe, intervint un consommateur. Ils ne sont pas fiers et Paul est imbattable côté whisky. C'est une bonne école, Kersa, les Frères tiennent bien la barre du canot.

— C'est sûr, ajouta madame Jeannette. Ça vous a plu de visiter l'endroit ?

— Oui, j'ai même vu une tente. Un ancien élève et sa femme qui campaient.

— Ah oui, c'est Job ! Ils viennent souvent prendre un verre. Vous les avez rencontrés ? Il porte des lunettes et fume la pipe. Je crois que sa femme et lui sont professeurs. Il est rentré à Kersa début 60 et il a sûrement connu votre ami.

— C'est possible, mais je n'ai vu personne au campement. Il s'appelle comment ?

— Alors là vous m'en demandez trop ! Job... Job c'est le diminutif de Joseph.

Jeannette interrompit la conversation car les vieux clients réclamaient du carburant. Michèle se sentait épuisée, un effet de la bière probablement et elle

décida d'ajourner sa visite au mur des disparus et de regagner la ville à pied. Elle remercia madame Jeannette pour ses explications et fit un signe amical aux habitués. Prenant une route qui descendait à la plage parcourue la veille, elle regagna la ville par le chemin inverse. Elle n'avait pas faim, une vague mélancolie prenait possession de sa personne et elle eut peur de céder aux sirènes de l'angoisse. De retour dans sa chambre, elle avala un calmant et s'allongea sur le lit sans se dévêtir. Elle s'apaisa au bout d'un moment mais elle était toute chose comme disait sa mère quand elle était gamine et que survenait un événement qu'elle ne comprenait pas. Elle se souvint que le jour où l'oncle Georges était mort d'un cancer alors qu'une semaine avant il avait gagné le concours du plus grand mangeur de boudin du canton, elle était restée coite, comme anesthésiée par cette disparition. Sa mère lui avait alors lancé son habituel « Ben qu'est-ce qu'il t'arrive, tu es toute chose... » et elle s'était enfuie dans la grange pour y pleurer tout son saoul. Elle n'allait pas se mettre à chialer après une aussi belle journée mais elle se reprochait presque d'avoir apprécié ces instants au lieu de s'attrister de la mort de Gwen. Elle se déshabilla enfin, remarquant que la lettre destinée aux parents de son amie était restée sur le bureau ; elle la porterait demain après en avoir rédigé une autre à l'attention du couple qui l'avait si gentiment accueillie. Après demain, ce serait le retour à Bourges ; le lycée avait-il été informé du décès de Gwen ? Elle serait messagère de la nouvelle auprès des collègues et elle s'emploierait à mettre beaucoup de tendresse dans l'évocation de la disparue.

Il faisait tellement beau le lendemain qu'elle osa le short court et le débardeur mauve. Nouant ses cheveux en queue de cheval, elle se fit la réflexion qu'elle était loin de paraître son âge et elle se sentit prête à toutes les audaces. L'immeuble où résidaient les parents de Gwen se situait près d'un clocher sans église qu'elle trouva pittoresque. Elle déposa l'autre lettre dans la boîte du médecin et entreprit de passer une journée tranquille. La réceptionniste de l'hôtel lui avait conseillé d'aller à Pors-Even, petit port de pêche bien agréable, suffisait de prendre le car jusqu'à Ploubazlanec et de suivre le parcours fléché. Elle pourrait se rendre ensuite à la chapelle de la Trinité et s'installer dans une crique discrète pour se reposer ou se baigner. Elle n'était cependant pas très aquatique et redoutait la basse température de l'eau de mer en Bretagne. Le car était presque vide, ne véhiculant que quelques lève-tôt en route pour l'embarcadère de Bréhat. Elle n'avait pas eu le courage la veille de se rendre au cimetière pour voir le mur des disparus en mer mais elle eut droit à une seconde chance en faisant connaissance avec la chapelle de Perros-Hamon où les plaques de bois répertoriaient les naufrages et les ex-voto l'émurent profondément. Elle avait lu *Pêcheur d'Islande** à son adolescence mais

elle prenait véritablement conscience aujourd'hui de la détresse des proches et de la valeur affective des objets déposés en remerciement d'une vie sauvée. En suivant la route à gauche, elle découvrit un restaurant qui avait nom *Pension Bocher* et qui lui mit l'eau à la bouche par son menu ; elle se serait bien avalé un effiloché de canard, écrasé de pommes de terre à l'huile de noix, surtout que les prix étaient tout à fait raisonnables, mais elle ne se voyait pas seule au milieu de gens certainement un peu huppés avec son short en jean et le nombril à l'air. Bah, ça serait pour une autre fois, elle s'achèterait quelque chose en bas de la vertigineuse descente vers le petit port. La mer était étale et le soleil qui se reflétait dans l'eau donnait au paysage une brillance un peu artificielle de carte postale. Michèle s'arrêta un moment, elle ressentait une espèce de fierté à pouvoir partager cet instant qui la laissait bouche-bée d'admiration. Elle resta longtemps sur la jetée à regarder la mer, un groupe de garçons la siffla et l'un d'entre eux s'exclama: « What a beautiful ass ! » et elle en éprouva une satisfaction un peu narcissique. Côté pratique cependant elle était refaite car il n'y avait pas l'ombre d'un commerce alimentaire dans le coin. En remontant la jetée, elle eut le plaisir de découvrir une belle terrasse de bistrot qui avait nom *Chez Cécile* et qui surplombait l'endroit qu'elle venait de quitter. La carte proposait galettes et crêpes variées et elle décida de déjeuner là d'autant qu'elle avait une fringale pas possible... « L'air marin probablement », aurait dit sa mère. Comme il n'était que onze heure, elle visita le vivier, horrifiée par le destin de ces crustacés destinés à finir dans l'eau bouillante ou sous le couteau du cuisinier. Midi enfin et le plaisir de s'installer, non pas en plein soleil sur la terrasse mais dans la salle bien fraîche où les pêcheurs parlaient mi français mi breton en s'invectivant. On la regarda forcément, une personne seule attire toujours les regards, et il y eut des chuchotements et des soupirs. Un certain Louis parlait des sorties en mer qu'il faisait dans les années 60 avec les élèves de Kersa en les enjolivant comme s'il s'agissait du franchissement du cap de Bonne-Espérance ou de la traversée du triangle des Bermudes. Il se lança ensuite dans une explication embrouillée sur la manière de fabriquer des pingouins avec des coquilles de moules tandis qu'un Ferdinand évoquait les hauts fonds bréhatins où il avait failli laisser sa peau pendant une partie de pêche à l'ange de la mer. Michèle écoutait les conversations auxquelles elle ne comprenait rien, attendant sa galette à l'andouille de Guémené et son quart de cidre. Elle fut servie rapidement, c'était tout simplement divin et elle compléta son repas par deux crêpes dessert, chocolat avec glace à la vanille par dessus. Café enfin et une sensation de plénitude, de plaisir obscène de l'organe, comme si tout le reste n'était que littérature. Elle sortit ensuite fumer une cigarette sur la terrasse, la

mer avait commencé à désertar la jetée et Michèle pouvait se diriger vers la chapelle et la crique idéale pour prendre un peu de repos.

Isolée au bout d'un sentier, la petite église n'était pas ouverte mais elle apprécia la tranquillité du lieu jusqu'à entendre des bruits étranges dans les ajoncs serrés qui venaient se frotter à l'édifice. Des animaux logeaient manifestement dans ces broussailles, chats sauvages ou rapaces et elle évita de s'approcher. Comme beaucoup de gens de la campagne, elle n'aimait pas trop savoir ce qui se tramait dans les taillis touffus et le fait de ne rien voir l'amena à désertar l'endroit au profit de la grève. La mer baissait et la progression était assez facile malgré les galets qui roulaient sous ses pieds chaussés de tennis légers. Au bout d'une centaine de mètres, elle découvrit l'endroit idéal, discret et baigné d'un soleil tempéré par quelques endroits plus ombragés. Elle se trouva tellement pâle de peau qu'elle osa enlever son débardeur mais garda son léger soutien-gorge. Elle se laissait aller à la rêverie, domaine dans lequel elle excellait pour le meilleur et pour le pire quand un raclement de chaussures ponctué d'aboiements légers la sortit de sa torpeur. Un homme très âgé fit son apparition, portant sur le ventre un couffin maintenu à l'aide d'une courroie passée derrière sa tête et dans lequel reposait un petit chien barbu qui avait encore l'œil vif sans être de première jeunesse. Michèle ne se précipita pas sur son débardeur, elle pensa que ce vénéré vieillard n'était pas dangereux et qu'il n'allait pas en perdre la vue. Il s'excusa pour le dérangement, arguant d'une promenade rituelle avec sa vieille chienne qui avait bien du mal à marcher.

— Bien le bonjour ma petite dame ! Comme vous pouvez le voir, ma pauvre Pupu a quinze ans et est devenue bien paresseuse. Si je vous disais que vous trouver là me rappelle de vieux souvenirs qui remontent à plus d'une dizaine d'années !

— Bonjour Monsieur, répondit gentiment Michèle, quels sont donc ces souvenirs ?

— Là où vous êtes installée en ces temps dont je vous parle, je suis tombé sur un jeune couple par la faute à Pupu ; à cette époque-là elle courait partout et j'avais bien du mal à l'empêcher d'aller là où il ne fallait pas ! Je l'ai retrouvée dans cette crique en train d'agacer deux jeunes gens qui n'avaient pas 20 ans, un peu comme vous, quoi... Je ne savais plus où me mettre car la jeune fille était toute nue ! une merc'hig blonde de toute beauté... Une vraie Miss France ! un peu comme vous, quoi, sauf qu'elle avait les cheveux très courts et même si vous n'êtes pas beaucoup vêtue, vous n'êtes quand même pas toute nue ! Lui, il était encore habillé, il ne ressemblait pas à l'Apollon du Be.. du Beveldère, il avait plutôt l'air d'un vrai loukez mais faut croire qu'elle l'aimait, pas vrai ? J'ai eu beau appeler Pupu, mais rien à faire, elle restait là plantée sur son cul à les regarder ! La blonde aurait bien

voulu remettre son bi... son bi... son « biniki », enfin son maillot, quoi, mais les bouts de tissu étaient partis à la flotte !

— Excusez-moi, je me rhabille. Dites, c'est quoi, une merc'hig ?? et un... un loukez ?

— Bah, ne vous gênez pas pour moi, à mon âge, j'en ai vu d'autres ! Ben une merc'hig, c'est une gamine en breton ! Et puis un loukez, c'est un pas très dégourdi, quoi ! Oh mais vous n'êtes pas du coin, vous... Vous venez d'où ?

— De Bourges, dans le Cher. Je suis professeur et je suis là pour quelques jours.

— C'est en France, ça ? Je n'ai jamais été bien fort en géographie... Quoique, attendez voir, quand j'étais gamin j'allais à l'école chez les curés à Ploubalay et je me rappelle qu'en punition, j'avais eu à trouver toutes les villes du pays possédant une cathédrale... Ah ben oui, gast ! et si je me souviens bien, Bourges était une de ces villes. Je me trompe ou pas ?

— Pas du tout, fit Michèle en riant. Même que Bourges se situe pas loin de Sancerre.

— Ma doué ! Fallait le dire plus tôt ! Je ne suis pas très connaisseur en cathédrales mais le vin de chez vous me parle infiniment mieux ! Dans le temps, en face de chez Jeannette, il y avait un bistrot qui en servait, ça s'appelait *Aux Camarades*. La Jeannette, elle n'en vend pas, elle ne connaît que son éternel « De derrière les fagots »...

— Dites-moi comment vous avez fait pour que Pupuce revienne vers vous ?

— Mettez-vous à ma place... j'étais gêné, forcément, ma doué ! Je leur ai dit bonjour et j'ai fait peur à Pupuce en disant que la mer remontait ; c'était vrai en plus, et dès qu'elle entend ça, elle court comme une perdue à la maison de peur de se mouiller les poils ! Dépêche-toi, que j'ai dit à Pupuce, parce que si on reste là alors que la mer monte, on va avoir le derrière au frais comme la demoiselle. Je pense qu'après ils sont partis de l'autre côté, vers Launay, vous voyez ?

— Heu... non, c'est un vrai phénomène, votre Pupuce ! Je pense que je vais regagner le port, maintenant.

— Si cela ne vous gêne pas, nous pouvons faire la route ensemble. Ah oui, je me souviens encore d'un détail : le gars appelait sa copine Gaëlle, c'est le prénom de ma petite fille ! Ici, les Gaëlle, c'est comme les Gwenaëlle, il y en a des brouettées !

— Ah oui ? et le garçon... vous n'avez pas entendu la fille l'appeler ?

— Gast, non ! Vous êtes professeur, me dites-vous ? professeur de quoi ? C'est pas rien, un professeur !

Michèle était troublée. Oui, bien sûr, des Gaëlle, ça courait les villages bretons, mais... Elle répondit pourtant gentiment au vieil homme :

— J'enseigne le Français. Je ne marche pas trop vite pour vous ?

— Oh mais non, je suis encore bien costaud ! Dites-moi, ça vous irait si je vous paye un coup de cidre chez la grande Cécile ? Quand les copains vont me voir avec vous, ils vont en rester sur le cul !

À l'inverse de beaucoup de jeunes, elle se sentait à l'aise avec les gens âgés et elle accepta cette tendre connivence qui allait faire plaisir au vieillard, d'autant qu'elle aurait bien avalé la mer et les poissons avec ! Quand elle était gamine, sa mère s'étonnait toujours de la voir jouer sur la place du village où se postaient souvent les vieilles personnes. Michèle les contemplait avec une préférence pour les visages très ridés où les yeux donnaient l'impression de ne rien voir et elle aimait ces regards perdus dans les souvenirs qu'elle s'amusait ensuite à dessiner dans un cahier à spirales qu'elle cachait sous son lit. Le vieil homme déposa le couffin de Pupuce sur la terrasse et elle lui tint la porte pour qu'il fasse son entrée, fier comme un bar-tabac, saluant les habitués d'un grand « Bonjour la compagnie ! » et conduisant son invitée jusqu'à une table où tout le monde pouvait les voir. Il fit véritablement sensation et un vieux marin qui fumait la pipe s'exclama : « Gast, Yves, où as-tu trouvé cette jolie fiancée ? » et comme son nouvel ami ignorait superbement le trublion, elle répondit à sa place avec le sourire, précisant qu'ils s'étaient rencontrés sur la plage et qu'ils avaient parlé un peu. Yves glissa qu'elle venait de Sancerre et tout le monde se mit à parler de ce vin délicieux à côté de quoi le Muscadet et le Gros Plan n'étaient que pipi de baleine blanche ! Mais comme l'après-midi avançait et qu'ils en étaient à leur seconde bouteille, elle annonça avec beaucoup de tact qu'elle partait le lendemain et qu'il lui fallait rentrer en ville. Elle parla encore un peu, dit qu'elle espérait revenir saluer tout le monde l'année prochaine et que bien sûr, elle n'oublierait pas son nouvel ami. Elle caressa la tête de la vieille Pupuce qui lui mordilla les doigts et se retrouva face à la grande côte descendue le matin. Elle avait passé encore une belle journée mais elle s'interrogeait sur le couple décrit par le vieillard... Et si le garçon, était Joël ?? Tout de suite, elle se raisonna ; cette Gaëlle n'était qu'une goutte d'eau dans la mer des Gaëlle et ces événements remontaient à plus de dix ans... Elle grimpa la route d'un bon pas et prit une allée charmante qui partait à gauche de la chapelle de Perros-Hamon en direction de la ville. Elle avait déjà parcouru une bonne partie du chemin quand elle vit une immense tour qu'elle avait négligée la veille dans son grand état de fatigue. Le panneau portait « Tour de Kerroc'h » et elle entreprit de monter voir ce monument surmonté d'une statue qu'elle devina représenter Saint-Joseph, la vierge et l'enfant. Comme elle souffrait du vertige, elle ne se risqua pas jusqu'au dernier étage et se contenta du premier où elle accéda par un escalier très sombre. La tour était en quelque sorte la gardienne du chenal, là où passaient forcément les goélettes

qui partaient en Islande. Dès qu'elle serait rentrée à Bourges, elle se rendrait à la bibliothèque pour s'informer sur ces endroits insolites. A son retour à L'hôtel, elle prévint la réceptionniste de son départ le lendemain et la remercia de lui avoir indiqué une aussi agréable promenade. Elle prit une bière et un sandwich à la terrasse d'une brasserie qui s'appelait *Les Chalutiers* et rejoignit sa chambre peu après.

Elle quitta la ville avec le premier train et une certaine appréhension mais fut toute contente de retrouver le machiniste et le contrôleur Roger qui lui demandèrent si son séjour s'était bien passé. Comme elle leur devait une explication, elle s'attacha à donner les raisons de son malaise avec des mots simples mais eux aussi connaissaient Gwenaëlle et comprirent parfaitement. Une brume épaisse noyait le paysage et elle regretta de ne pas profiter pleinement d'un parcours partiellement gâché à l'aller. Le voyage allait durer toute la journée et elle réalisa qu'elle n'avait rien acheté pour le déjeuner. Bah, elle mangerait mieux ce soir ! Que ferait-elle de ses journées précédant la rentrée, elle n'en savait fichtre rien... Rendre visite à ses parents, évidemment et à ses grands-parents à Neuvy-Deux-Clochers si cela était possible. Elle ignorait si Marie-Laure était rentrée de vacances et elle ne savait pas très bien comment lui annoncer la mort de Gwen. Elle parlerait bien sûr de Kersa et de ses regrets de ne pas savoir où se trouvait Joël. Et puis la vie continuerait avec une complicité réduite à leurs deux sensibilités et l'image de Gwen finirait par s'estomper. Finalement, Ferré n'avait pas tort et les plus chouettes souvenirs ne résistaient pas au temps qui passe. Elle arriva à Bourges à 17 heures, la ville étouffait et de gros nuages d'orage s'amoncelaient au-dessus de la cathédrale. Elle passa devant le *Café des Beaux-Arts* où régnait un calme inhabituel et les commerces de la rue Moyenne n'étaient pas particulièrement fréquentés. La fatigue lui tomba dessus d'un seul coup et elle gravit péniblement les deux étages qui conduisaient à son appartement où il faisait une chaleur torride. Elle ouvrit grand les fenêtres et se laissa tomber sur son lit où elle s'endormit presque tout de suite après s'être fait une promesse comme un pied de nez à la chanson : si un jour elle donnait naissance à une fille, elle la prénommerait Gwenaëlle.

Été 1975 Joël

Ils arrivèrent en ville après déjeuner et se félicitèrent du beau temps qui allait leur permettre de monter la tente au sec. D'abord récupérer la malle qui contenait le matériel puis attendre un taxi pour monter à Kersa. Le directeur de l'école avait accepté de les accueillir comme l'an passé et il leur appartiendrait de trouver le coin idéal dans l'immense parc, pas trop loin des points d'eau de préférence et dans un endroit ombragé car ce mois s'annonçait chaud. Il avait rencontré son épouse au rectorat où il avait été affecté à son retour d'Afrique et avait eu le coup de foudre pour cette fille qui faisait de la danse classique. Il reconnaissait avoir fait preuve de roublardise comme disait sa grand-mère en déposant sur le bureau de sa bien-aimée des revues traitant de cet art comme si les entrechats et le pas de deux n'avaient aucun secret pour lui. Evidemment, au bout d'un certain temps, elle s'était bien rendu compte que c'était de la frime mais ils partageaient déjà une belle intimité qui les avait conduit à une année de vie commune et à leur mariage en juillet. Elle s'était un peu fait tirer l'oreille pour passer devant monsieur le curé mais il ne pouvait quand même pas faire l'affront à sa grand-mère de se marier civilement. Tout s'était bien passé, le prêtre d'Henrichemont aurait pu être qualifié de curé libertaire car la confession qu'elle craignait était passée à la trappe ! Mariage champêtre avec un défilé d'un bout à l'autre du pays au son des coups de fusil comme le voulait la coutume, même que l'Michel survolté avait abattu la moitié des prunes de la Bernadette qui le poursuivait de ses invectives. Coup de Sancerre ensuite au bistrot avec le maire de la commune et les gens qui le souhaitaient, mais beaucoup de bouteilles n'avaient pas été bues car les vieux soutenaient que ce vin là leur donnait mal à la tête et que celui d'Algérie leur convenait parfaitement. La soirée s'était écoulée tranquillement avec de la musique,

un accordéoniste et des danseurs improvisés sur les graviers de la cour, danses berrichonnes obligent ! Même que la sœur de son épouse s'était dénichée un sacré cavalier qui lui faisait danser la bourrée, la jeune fille adorait ça et son partenaire en rajoutait une couche car il ne devait pas trouver tous les jours une belle adolescente prête à partager avec lui *cette danse classique, souple et bien rythmée, très gracieuse dans sa simplicité* comme l'écrivait George Sand. Les copains étaient tous présents, deux s'étaient même mis en congé maladie pour assister à la noce et se singularisaient par le port de chapeaux afin d'éviter un bronzage du visage peu conforme à un arrêt de travail nécessitant un confinement. La semaine suivante, les jeunes mariés avaient fait une visite de courtoisie à leur fournisseur de vin de Sancerre, accompagné de deux amis luxembourgeois et ils en avait rapporté une muflée mémorable qui les avait fait méditer dans un fossé pendant une heure ou deux. Bref, que de bons souvenirs !

Ils habitaient un petit logement dans le 17ème arrondissement et pouvaient se payer le luxe d'un restaurant chinois chaque semaine, rue Monsieur le Prince où ils avaient leurs habitudes. Comme ils travaillaient tous les deux et que leur loyer était peu élevé, ils ne se privaient pas, s'offrant même l'hôtel à Saint-Malo pendant les vacances de Noël ou Pâques. Camper pendant l'été ne leur revenait pas cher et ils s'estimaient gâtés par la providence qui leur offrait un séjour gratuit dans un cadre enchanteur.

Ils récupérèrent leurs bagages et attendirent le taxi. Ils trouvèrent un coin sympa pour s'installer, juste au-dessus de Bethléem vieillissant et en fin d'après-midi, la tente était prête à les accueillir après un soin tout particulier apporté au couchage car à l'époque, les matelas pneumatiques peu performants ne permettaient pas un sommeil réparateur. Ils garnissaient donc le sol de la tente d'aiguilles de pin ou de fougères de manière à adoucir le contact avec un sol bosselé par les racines. Ils montèrent une table dehors pour les repas et un système pour recevoir les jerrycans d'eau. Les courses ensuite... un petit magasin Supra VB s'était établi en périphérie du parc et ils y trouvaient tout ce qu'il leur fallait à condition de crapahuter à travers le bois pour s'y rendre. Ils aimaient tous les deux ces instants de bonheur simple et se disaient heureux même si côté travail, c'était un peu compliqué car ils n'appréciaient pas leurs affectations après la réussite à un concours qu'on les avait persuadés de passer alors qu'ils auraient pu facilement s'en dispenser. Si son épouse avait hérité d'un emploi à l'université, il avait été nommé gestionnaire dans un collège d'enseignement technique à Puteaux, endroit sympathique mais travail harassant et manque évident de connaissances du métier où il galérait avec 350 gamins à nourrir chaque jour, repas préparés par un cuisinier rescapé de la guerre

d'Indochine qui perdait souvent les pédales, un peu comme le copain du Niakoué... Et puis une patronne qui ne s'entendait pas avec son bonhomme et qui commençait à bosser à 18 heures pour reculer au maximum les retrouvailles quotidiennes ! Mais bon, il était parvenu à faire son trou au milieu de toutes ces contraintes et il le vivait pas trop mal, espérant un retour à Paris dans quelques années. Son épouse suivait ses cours de danse pas bien loin de là où ils habitaient et il était toujours très fier d'aller la chercher rue de Douai où vers la rue Championnet, étonné d'être parvenu à séduire une fille excellent dans un art compliqué qui lui apparaissait comme un défi à l'équilibre.

Il lui arrivait en toute discrétion de penser à Gaëlle. Onze ans qu'il ne s'étaient pas vus et aucune nouvelle depuis cinq. Les lettres lui revenaient toujours avec la mention « N'habite pas à l'adresse indiquée » et il avait éprouvé le besoin de prévenir son épouse afin qu'elle ne s'étonne pas légitimement de cette correspondance. Dire qu'il souffrait de ce manque de nouvelles n'était pas tout à fait juste, il ne comprenait pas le pourquoi de la chose. Peut-être que tout simplement elle aussi avait rencontré l'amour de sa vie et qu'elle avait décidé de jeter son passé aux oubliettes, fidèle à son adhésion au carpe diem qu'elle défendait avec tant d'ardeur... Ou alors il lui était arrivé quelque chose, un truc grave qu'il préférait occulter. Dans la tiédeur de la soirée après la fatigue du voyage, il se dit que ce serait une bonne idée de revoir Gwen qui en savait certainement plus que lui sur le devenir de Gaëlle. Il avait l'adresse de la jolie brune et il n'avait pas été fichu en toutes ces années de lui envoyer la moindre carte postale... Il ne se souvenait plus s'il lui avait laissé ses coordonnées mais elle non plus ne s'était pas manifestée. D'ici quelques jours, il tenterait une visite place de la Vieille Tour et peut-être que les parents de Gwen pourraient lui dire où joindre leur fille. Il sourit en l'imaginant maman avec un gosse ou deux à torcher et un mari jaloux qui ne manquerait pas de demander vertement à l'intrus ce qu'il venait faire ici ! Et puis comme c'était un peu la soirée des regrets et que son épouse était allée faire un tour à la petite plage, son esprit vagabonda en des temps plus anciens où il revoyait Michèle en gabardine mauve qui sirotait son café au lait sur le bord de la route où la soirée chez la Juliette qui voulait les marier. Il avait du mal à lui pardonner son silence mais tous les deux étaient vraiment très jeunes et peut-être que lui aussi aurait pu faire l'effort de la contacter au lycée de Bourges où elle travaillait. Et si elle aussi avait mari et marmaille ? Elle resterait sans doute polie mais qui sait si elle n'allait pas l'éconduire en lui demandant quelle mouche avait bien pu le piquer pour débarquer comme ça évoquer des histoires d'enfance ? Il préféra alors concentrer sa subite mélancolie sur un passé très proche, se laissant happer par le souvenir de cette amie

qui avait perdu la vie sur une route du bout du monde, ce qui lui laissa une impression de malaise compte tenu du rôle qu'il avait joué dans ce drame. Il l'évacua en respirant calmement et consulta sa montre. La nuit allait tomber et sa belle n'était pas encore rentrée ! C'était tout de même terrible, cette fichue liberté qu'elle s'octroyait au risque de faire une mauvaise rencontre ; ça arrive tous les jours, des trucs comme ça ! Ah, il l'apercevait enfin et il se sentit nettement mieux. Elle rentrait tranquillement, les mains dans les poches de son pantalon bordeaux et elle se permit un sourire en lui disant :

— Je suis sûre que tu te tracassais, non ?

— Tu parles ! Je ne suis plus un gamin... N'empêche qu'on ne sait jamais où tu vas au juste.

Ce soir-là, ils testèrent les matelas pneumatiques en faisant l'amour silencieusement, des fois qu'un Frère surprenne des mots inappropriés qui auraient pu semer le trouble dans la congrégation. Il ne fallait pas trop se trémousser sur le caoutchouc car les boudins avaient tendance au roulis et les bosses du sol leur rentraient un peu dans les côtes mais ces petits désagréments ne firent pas le poids face au plaisir éprouvé.

Le lendemain matin, il se rendit à Paimpol pour y acheter du fil de fer et divers outils pour parfaire leur installation. Le magasin Mammouth se situait en dehors de la ville dans une zone peu construite et il y croisa par hasard à la sortie un ancien dont il se souvenait et ils furent très heureux d'échanger des souvenirs. Il était de Blanec et ils parlèrent du gros Moulin qu'on n'avait jamais retrouvé. C'était dingue, quand même, les Héaux de Bréhat n'étaient tout de même pas la fosse des Mariannes et dans la banalité de l'entretien qui suivit, il lui demanda depuis quand il était là.

— Ma femme et moi sommes arrivés hier par le train de 13 heures et nous campons à Kersa.

— Sacré Job ! je n'en reviens pas que tu sois marié ! En tout cas, je peux vous dire que vous l'avez échappé belle !

— Heu... nous avons échappé à quoi exactement ??

— Tu n'as pas vu les journaux de ce matin ? Hier vers 17 heures, un camion a percuté la micheline juste à l'entrée de Blanec et la fille Brenez a été tuée sur le coup !

— La fille Brenez ? ce nom me dit vaguement quelque chose...

— Mais putain, Job ! Gwenaëlle Brenez, tu ne peux pas ne pas la connaître, c'était la meilleure copine de ta Gaëlle !

Il a senti le sol se dérober sous ses pieds et il s'est assis sur le muret tellement la nouvelle l'assommait. Le baiser troublant échangé il y avait plus de dix ans avec Gwen à la grille de l'école lui revint alors avec une terrible acuité et il balbutia un vague « C'est pas croyable... » en demandant ce que Gwen faisait dans ce train.

— Elle venait en vacances chez ses parents. Tu l'ignores peut-être mais elle était prof au lycée de Bourges.

— Prof à Bourges ? Mais c'est chez moi, ça ! Comment tu sais qu'elle était prof à Bourges ?

— Putain c'est vrai, j'oubliais que tu étais de là-bas ! Mes parents connaissent bien les siens et ont appris par la mère de Gwen qu'elle était partie là-bas à cause d'une bouteille de Sancerre ! Sacrée Gwenaëlle, c'était tout à fait dans son style !

Il ne se sentait pas très bien et Yves le regardait avec inquiétude. Il parvint à se reprendre et à poser une question qui lui brûlait les lèvres :

— Excuse-moi, cette nouvelle m'a vraiment secoué. A cause d'une bouteille de Sancerre, me dis-tu ? J'ai quand même du mal à le croire même si Gwenaëlle était amatrice de ce bon vin qu'on trouve aujourd'hui à peu près partout ! Et dis-moi... Gaëlle... Vous l'avez revue à Blanec ? Parce que moi, je n'ai plus aucune nouvelle depuis cinq ans alors qu'elle poursuivait ses études à l'Ecole de Journalisme de Lille.

— Gaëlle n'est pas revenue à Blanec depuis septembre 64. Son père avait été condamné à cinq ans de prison et ça fait presque autant d'années qu'il a été libéré. Ce n'est pas cher payé pour un pareil salopard ! Bah, que veux-tu mon vieux Job, elle a peut-être trouvé un beau rouquin picard avec qui elle a convolé en justes noces.

— Ben Yves, tu m'as assommé avec tout ça, je crois que je vais y aller.

— C'est comme tu veux, je peux te remonter jusqu'à Kersa...

— Non non, ne t'inquiète pas... Je reste là trois semaines, nous aurons sans doute le plaisir de nous revoir.

Après avoir quitté Yves, il se sentit mieux et reprit le chemin du retour. Il allait juste faire part de l'accident à son épouse sans entrer dans les détails. Mais au fait... si Gwen était prof à Alain Fournier, elle connaissait forcément Michèle ! C'était dingue, quand même ! Elles étaient peut-être même amies ou du moins collègues. Mais qu'aurait pu lui apprendre Michèle sur Gwen qu'il ne connaisse déjà ? La brunette n'avait pas mis fin à ses jours, elle s'était simplement trouvée au mauvais endroit au mauvais moment. Les années avaient passé et il se souvenait pourtant de cet espèce de pressentiment qui l'avait mis mal à l'aise lors de leur balade à Beauport, lequel était partagé par Gaëlle sans pouvoir expliquer pourquoi ils étaient intimement persuadés que Gwen tirerait sa révérence en pleine jeunesse.

Tout cela n'était pourtant pas très rationnel et c'était juste la faute à pas de chance qui avait eu raison de leur amie, la seule qui aurait été susceptible de lui dire ce qu'était devenue Gaëlle. Une bonne odeur de cuisine émanait de la tente, pendant qu'il se lamentait, son épouse avait préparé du poulet au riz et débouché la bouteille de Valpolicella achetée au Supra VB, de quoi requinquer le moral le plus bas. Ils finiraient d'installer le campement dans l'après-midi et iraient saluer madame Jeannette parce que la vie continuait et que Gwen devait déjà batifoler en des contrées lointaines. Il mangea de bon appétit et fit honneur au vin italien, ce fut en fin de repas qu'il parla de l'accident, disant qu'ils l'avaient échappé belle et qu'il connaissait la fille qui avait été tuée, une amie du temps où il était élève ici, précisa-t-il, elle s'appelait Gwenaëlle. Son épouse étouffa un cri de surprise : « C'est dingue quand même, nous étions dans le train précédent ! »

La semaine suivante, un lundi 11 août, ils décidèrent de s'offrir un repas à la *Pension Bocher*. Ils venaient souvent à Pors-Even pour y pique-niquer et jetaient un œil sur le menu attractif du restaurant. Ils avaient l'habitude de se lever tôt et voulaient profiter de la marée haute et du beau temps pour admirer la baie qui était souvent privée d'eau car très plate et peu profonde. Ce fut donc en matinée qu'ils levèrent le camp et prirent le sentier qui longeait la petite plage, puis une route qui les mena à Perros-Hamon. Arrêt obligé à la chapelle où ils ne s'étaient pas rendus depuis leur arrivée et consultation du menu du restaurant où plusieurs plats leur mirent l'eau à la bouche. Pas question cependant de manger crabes ou araignées, c'était tellement compliqué de venir à bout de ces bestioles qu'il valait mieux se concentrer sur des mets plus adaptés à leur palais et il en repéra un qui lui conviendrait parfaitement :

— Hum, tu as vu ça ? Effiloché de canard, écrasé de pommes de terre à l'huile de noix, ça ne doit pas être dégueulasse, ce machin-là !

— Pastilla d'églefin au wasabi, c'est quoi à ton avis ?

— L'églefin, c'est un poisson mais le wasabi, aucune idée... Bon, nous verrons bien, nous allons aller directement à la Croix des Veuves au lieu de descendre au port comme toujours. Viens voir le soleil sur la mer, c'est toujours merveilleux.

Ils descendirent une partie de la route pentue et s'accoudèrent au petit muret pour avoir vue sur la jetée.

— Belle carte postale, non ? d'autant que sur la digue, il y a une personne qui s'accorde très bien avec le paysage. Tu as vu la nana en short et débardeur ? Si c'est pas malheureux de laisser seule une aussi belle plante !

— Bah ne t'inquiète pas pour elle, son petit copain ne doit pas être loin ! Occupe-toi plutôt de moi et embrasse-moi... C'est peut-être Miss Pors-Even qui fait

des photos pour le journal local.

Il l'embrassa goulûment et ils prirent le chemin de la Croix des Veuves. Il était vraiment amoureux fou de son épouse et regardait les autres filles avec un détachement un peu méprisant. Il avait l'impression qu'en Bretagne cependant, les nanas étaient plus jolies qu'en Berry, exceptions faites de Marie-France et de Michèle, évidemment ! Mais comme l'une était passée dans la pièce à côté et que l'autre avait disparu de sa vie, il avait l'intention de consacrer tout son temps à sa danseuse préférée. Pourquoi cela n'avait-il pas fonctionné avec Gaëlle malgré leur belle entente sur le plan sexuel ? Parce la vie les avait séparés, tout bêtement ! Les partenaires d'un vieux couple ont absolument besoin de prendre leurs distances à un certain moment de leurs vies, ceux d'une union toute récente ne le supportent pas, il n'y avait vraiment pas besoin de consulter un pionnier de la psychanalyse familiale pour comprendre ça ! Ce qui lui paraissait comme une évidence depuis qu'il connaissait son épouse avait pourtant été difficile à admettre quand Gaëlle avait opté pour le silence et qu'il n'avait pas d'autres préoccupations que celles de son travail quotidien et de ses études de droit avortées. Carpe diem, disait son amie et il souhaitait vivement aujourd'hui en tenant son épouse par la main que profiter du présent dure le plus longtemps possible.

Ils se sont attardés près de la Croix des Veuves et elle lui a dit qu'un peu plus tard, elle voudrait avoir un enfant. C'était dans l'ordre des choses, après tout et il n'allait pas la contrarier même s'il était encore un peu loin de tout ça et pensait à l'effiloché de canard qu'il allait déguster. La salle de restaurant était calme et on les installa à une table suffisamment loin de la porte pour qu'ils ne soient pas dérangés. Le service était assuré par des élèves d'une école hôtelière probablement en stage et c'était un peu déroutant d'être servi à table selon les rites implacables de la profession. Son épouse lui a dit que c'était comme ça dans le grand monde et sans vouloir l'offenser, il lui a demandé si chez elle, une bonne se tenait près de la table familiale pour remplir les assiettes, ce qui l'a bien fait rire ! Après moult tergiversations, elle a choisi une fricassée de veau aux girolles et ils se sont épanchés sur la qualité des plats, terminant par une île flottante, crème au carambar et il a cherché désespérément les bâtonnets dont il était friand étant gamin. « Tu n'es pas sortable, lui a-t-elle dit, les carambars sont fondus dans la crème ! » et il l'a regardée d'un air niais qui lui a fait douter de l'engagement qu'elle avait pris devant monsieur le maire et monsieur le curé. « Excellent repas en tout cas ! », ont-ils décrété et il a laissé un bon pourboire aux jeunes gens en faisant un clin d'œil au sommelier qui n'avait pas laissé son verre vide plus de dix secondes d'affilée. Après un bon moment de somnolence sur un banc voisin de l'établissement et alors qu'il

était déjà plus de trois heures de l'après-midi, ils ont descendu la route vertigineuse pour se rendre à la chapelle de la Trinité par le petit sentier surplombant la grève. Quelle ne fut pas sa surprise de voir apparaître en contrebas et se dirigeant dans la direction opposée, un couple tout à fait étrange se composant d'un très vieux monsieur qui traînait les pieds et de la fille de la jetée ! Elle portait un débardeur mauve et le vieillard avait suspendu au cou un espèce de couffin où se prélassait un petit chien. Il a trouvé que la nana en short avait un cul à damner l'archevêque de Paris mais il a gardé sa réflexion pour lui. « Tu as vu, a-t-il dit à son épouse, c'est la fille de la jetée avec son fiancé » et elle a éclaté de rire en déclarant qu'à son avis c'était plutôt son grand-père !

Ils ont décidé de pousser jusqu'à Launay en passant par la grève. La mer était bien basse et il n'était pas nécessaire de crapahuter sur les rochers. Comment aurait fait le vénérable vieillard dans le cas contraire même en s'appuyant sur l'épaule de sa belle compagne ? C'est en passant devant la crique où Gaëlle et lui avaient batifolé que ça lui est revenu. Qui sait si ce vieux monsieur n'était pas celui qui les avait surpris onze ans auparavant et si le chien du couffin n'était pas Pupuce, trop âgée pour pouvoir marcher ? Supposition hasardeuse mais possible car il devait avoir ses habitudes de promenade. Il a fini par évacuer cette interrogation en arrivant enfin à Launay et la fatigue les a posés sur de grosses pierres au milieu de la grève. Belle balade quand même depuis la Trinité et monter la route du Huitel pour gagner Ploubazlanec n'était pas une mince affaire ! Demain il faudrait passer chez Louis le boucher pour acheter des steaks, c'était un homme sanguin qui prétendait qu'une tranche d'une livre de bœuf dans l'assiette ne lui faisait pas peur... Ils ont dîné légèrement puis passé la soirée à bouquiner ; demain il irait au cimetière sur la tombe de Gwen comme il l'avait fait pour Marie-France et il a rêvé qu'il avait un emploi de nettoyeur de sépultures mais qu'elles n'étaient jamais propres et que chaque matin, avec pelle et balayette, il était contraint de recommencer le travail de la veille. Un peu comme Sisyphe, quoi...

En arrivant au cimetière, il cueillit une brassée de fleurs sauvages et constata que quelqu'un avait eu la même idée. Un bouquet avait été déposé dans un pot de terre il y avait probablement deux ou trois jours et les fleurs avaient fané. Il jeta également des roses pourpres en voie de décomposition et déposa sa gerbe dans le pot après l'avoir rempli d'eau propre. Un jour sans doute offrirait-on à son amie une vraie tombe avec portrait et tout le toutim mais cela n'avait guère d'importance dans la mesure où la belle tétait peut-être un tentacule dans la galaxie d'Andromède ou dans le Grand Nuage de Magellan ou plus simplement un sein dans une ferme de la

Creuse où la maman venait de donner naissance à une petite fille qu'elle avait appelée Karine. C'était quand même dommage que la majorité des gens en soient encore à croire au paradis, à l'enfer et autres purgatoires ; ce n'était vraiment pas confortable car comment pouvait-on savoir le sort réservé à l'être aimé ? Le tonton Anatole avait été un brave type mais chacun sait qu'il picolait, alors où est-ce qu'on avait bien pu le fourrer ? Et la tata Alphonsine qui avait laissé brûler le gigot le jour de Pâques, où avait-on bien pu la mettre ? Il était possible de discourir à perte de voix sur l'horreur du péché commis... peut-être que pousser un pépé pervers dans un puits était moins grave que piquer les cacahuètes des singes au zoo de Vincennes ? Mais comme ces interrogations métaphysiques ne pouvaient pas durer toute la journée, il fit quelques courses à Festival avant de rentrer. Pendant le court trajet à pied jusqu'à Kersa, il se souvint du médecin espagnol qui l'avait véhiculé en mai 68 jusqu'à son village et il faillit faire un détour pour une visite de courtoisie qu'il reporta par crainte de déranger malgré l'invitation qui lui avait été faite plus de sept ans auparavant.

La rentrée était fixée au 12 septembre et la fraîcheur s'installa sous les arbres dès la fin du mois d'août. Ils organisèrent encore quelques belles balades et il photographia son épouse toute nue au milieu des pins. Un jour, ils s'offriraient des bicyclettes et même si sa belle ne s'était jamais servi d'un tel outil, elle avait sous la main un professeur dévoué qui se ferait un plaisir de lui en apprendre le maniement.

Ils rentrèrent à Paris la première semaine de septembre. Ils ne le savaient pas encore mais leur vie allait changer.

1984 Michèle

Elle rejoignit son appartement de la place Pinel en empruntant la rue de Tolbiac. Elle venait de récupérer Gwenaëlle à l'école maternelle de cette même rue et la petite fille de quatre ans réclamait une friandise. Les cours allaient se terminer au collège Camille Claudel* où elle enseignait le français aux classes de troisième et elle espérait bien que ses élèves décrocheraient de bonnes notes au brevet. Un grand nombre d'enfants asiatiques fréquentaient cet établissement situé au début de l'avenue de Choisy et ses classes étaient d'un bon niveau. Elle sourit au souvenir des circonstances qui avaient guidé ses pas vers la capitale en 81. En quittant la Bretagne en 1975, elle s'était déjà fait promesse d'y retourner l'année suivante et c'était avec une certaine émotion qu'elle avait parcouru les mêmes plages et sentiers au cours de cet été de la grande sécheresse. Elle n'était pas retournée voir Gwen qui devait maintenant être installée dans sa nouvelle vie mais elle était passée dire bonjour au médecin et à son épouse qui l'avaient reçue chaleureusement. L'après-midi, elle avait poussé jusqu'à Pors-Even, s'informant auprès de la grande Cécile du devenir de son ami Yves mais l'ancien était parti durant l'hiver, quelques semaines seulement après la chienne Pupuce et c'était tant mieux pour cet homme qui se faisait souci au cas où il disparaîtrait avant sa vieille amie. Elle ne pouvait quand même pas raconter aux marins qu'en fait mourir était juste une histoire de curés et que l'on quittait simplement un endroit pour un autre, ils l'auraient prise pour une cinglée et elle s'était envoyée deux bières pour faire passer la nouvelle. Elle n'avait pas osé retourner à l'école de Kersa, les Frères auraient pu ne pas apprécier ce genre de comportement mais elle était évidemment allée à Bréhat afin de montrer à la caissière de Festival qu'elle n'était pas aussi idiote que ça et que l'île aux fleurs n'avait plus aucun secret pour elle.

Elle était restée plusieurs jours, s'informant auprès du contrôleur de la micheline des endroits agréables à visiter et Roger lui avait conseillé la petite ville de Pontrieux dont elle gardait un souvenir agréable mais confus après son malaise. Balade sur le Trieux le long des lavoirs, un peu comme dans le marais de Bourges et déjeuner tranquille le long de la rivière où il faisait bon s'installer avec son sandwich et sa canette. Une mère était venue bavarder avec sa petite fille qui avait un an et qui s'appelait Tiphaine. Michèle s'était arrêtée de mastiquer, imaginant que l'enfant pouvait être la Gwen du temps d'avant qui devait forcément apprécier cet endroit et que le hasard amenait là comme pour lui faire un signe. Elle avait ri un peu bêtement et la dame avait plié bagage, peut-être inquiète à la vue de cette jeune femme aux cheveux décoiffés, sans doute une touriste adepte des paradis artificiels comme le disait un certain Charles Baudelaire qu'elle avait étudié à l'école publique. Michèle était revenue en ville où elle avait d'ailleurs croisé la même maman qui était passée sur le trottoir d'en face. Le lendemain, elle était retournée dans la petite crique où elle avait rencontré ses amis d'un jour et regardé la mer monter en y plongeant juste les pieds car ouille, ouille, que c'était froid ! En début d'après midi, le soleil s'était d'ailleurs caché et une petite bruine s'était mise à tomber, l'invitant à s'arrêter chez madame Jeannette qui l'avait reconnue et lui avait dit qu'au fond, il faisait plutôt beau temps et que le soleil allait revenir. Il n'avait pas suivi son conseil et elle était rentrée à l'hôtel mouillée et transie. Gwen avait bien raison de dire qu'en Bretagne il y avait toutes les saisons dans la même journée y compris l'hiver parfois certains jours de juillet !

Elle était rentrée à Bourges quelques jours plus tard et avait retrouvé Marie-Laure qui lui avait proposé une balade à Sancerre le dimanche suivant. Elles étaient passées voir Jean dont la maison avait bien avancé et bien entendu le grand barbu avait demandé comment allait la jolie bretonne. La mine déconfite de Michèle l'avait interpellé et il était resté tout chose en écoutant la jeune femme évoquer la disparition de son amie alors que les grands battoirs qui lui servaient de mains tremblaient légèrement. Elles avaient passé pourtant une belle journée sur la piton et les bords de Loire et la rentrée qui devait changer la vie de Michèle était venue très vite avec la nomination d'un nouveau professeur de physique, un Emmanuel qui avait une gueule d'Espagnol et des manières de gentleman. Michèle en était tombée immédiatement amoureuse et comme elle ne lui était pas indifférente, ils avaient convolé en justes noces l'année suivante. L'état de grâce avait duré jusqu'à la naissance de Gwenaëlle et elle avait commencé à s'inquiéter quand il lui avait fait une scène sur le choix du prénom qu'il trouvait complètement débile par rapport à Corinne ou Brigitte qui étaient des prénoms à la mode. Pas de bol, elle avait fait une

promesse et avait tenu bon. Il s'en était montré offusqué, dégageant par là une étonnante immaturité pour un scientifique alors que les rêveurs en sont accusés par principe. Et puis il se plaignait de moins voir ses potes, il ne la trouvait pas marrante lorsqu'elle dédaignait le match de foot de l'équipe du village perdu où il était né si bien qu'en 81 elle lui avait gentiment proposé de divorcer pour que chacun vive à sa façon sans emmerder l'autre. Et puis comme ça s'était passé en mai et qu'elle n'avait nullement envie de se le farcir encore un an au boulot, elle avait carrément demandé sa mutation pour la capitale en septembre de la même année. Il ne s'en était pas montré outragé, il avait même suggéré qu'après tout il verrait sa fille de temps en temps comme le prévoyait la loi mais qu'une mère était quand même plus à même de s'occuper de la marmaille qu'un homme par ailleurs très occupé. Elle lui avait souri sans cacher son mépris et elle était partie sans regarder derrière elle. Il n'avait jamais demandé à voir sa fille et Michèle allait devoir expliquer à Gwenaëlle pourquoi la plupart des mioches avaient des papas alors que le sien était resté en rade...

Quand elle avait reçu sa nomination pour le collège Camille Claudel, elle avait tout de suite pensé à *l'Éternelle Idole*, œuvre d'Auguste Rodin évoquant la soumission de l'homme à la femme et aux mots qu'il adressa à Camille Claudel à la fin de l'année 1884 : *Ma très bonne à deux genoux devant ton beau corps que j'étreins* et elle se félicita d'avoir été affectée dans un établissement ne portant pas le nom d'un homme politique ou celui d'un exploiteur. Elle y trouva une excellente ambiance peut-être moins austère qu'au Lycée de Bourges et elle apprit à connaître une ville où elle n'avait jamais mis les pieds. Elle eut pour cela une amie attentive en la personne de Marianne qui exerçait les fonctions d'intendante et qui lui montra tous les endroits possibles à visiter. Michèle adorait le quartier où elle vivait même si son appartement exigu ne jouissait pas d'un confort vertigineux et que la place Pinel fournissait aux clochards un havre ombragé où le mauvais vin coulait à flots. Elle déambulait des heures entières entre les avenues d'Ivry et de Choisy, faisant ses courses chez Tang ou Paris Store, achetant des plats compliqués qu'elle pouvait à peine avaler tellement ils étaient épicés. Il lui était arrivé un truc bizarre l'autre jour à Paris Store où elle attendait à la caisse et qu'un couple était entré avec un petit garçon d'une huitaine d'années. L'homme qui l'avait regardée un court instant avait franchement la tête qu'aurait pu avoir son petit copain à cet âge-là et elle était restée interloquée devant cette ressemblance projetée qui lui apparaissait stupéfiante. Et puis l'autoritaire caissière l'avait rappelée à l'ordre et elle était partie avec le doute en elle jusqu'à ce que les piailllements de Gwenaëlle la fassent redescendre sur terre.

Elle s'étonnait des travaux pharaoniques dont Paris était le siège, traversant parfois des quartiers en pleine mutation comme celui de la Gare de Lyon et elle se demandait comment les gens pouvaient vivre normalement dans un endroit pareil. Elle avait d'ailleurs été très étonnée d'y trouver un collège comme le sien portant le nom de Paul Verlaine, abrité dans un immeuble typiquement stalinien qui aurait fait dire à sa grand-mère que travailler là-dedans menait directement à l'asile pour y traiter sa neurasthénie. Marianne en avait ri et avait répondu qu'au contraire les gens étaient très sympas dans ce bahut et qu'elle y avait même un bon copain qui faisait le même boulot qu'elle ! Michèle avait rétorqué qu'elle espérait bien ne jamais être mutée dans une pareille prison et elles avaient discuté d'autre chose avant de projeter un dîner à *L'Oiseau de Paradis* sur la dalle de la rue du Javelot. Les rares soirs où elle sortait, Michèle s'offrait les services d'une baby-sitter recrutée souvent parmi les grandes sœurs de ses élèves et elle ne rentrait jamais bien tard pour ne pas laisser Gwenaëlle seule trop longtemps.

Elle n'était pas retournée en Bretagne depuis son mariage car le physicien avait la région en horreur à cause d'une météo exécrable et il n'était pas question de se perdre dans les brumes d'une pseudo station balnéaire pour fauchés où l'eau de mer était glaciale. Il parlait sans arrêt du midi et elle avait un souvenir abominable de vacances à Argelès-sur-Mer où l'étalage des corps à moitié nus lui avait donné la nausée. Quand elle se rendait dans sa famille, il se faisait toujours prier pour l'accompagner sous prétexte que le confort de l'appartement de ses parents était plus que sommaire alors que les siens occupaient une maison bourgeoise en plein centre de la ville de Bourges. Quand elle racontait cela à ses collègues femmes, celles-ci se demandaient ce qu'elle avait bien pu trouver à ce type prétentieux qui se prenait pour Einstein et Michèle en était gênée et malheureuse. Maintenant qu'elle était libérée de son emprise elle ne faisait que ce qu'elle avait envie de faire et cet été elle allait retourner là où avait vécu Gwenaëlle. Huit ans après sa dernière visite, les choses avaient dû bien changer à Paimpol et elle ne retrouverait sans doute pas grand-chose des images du passé. Bah, Bréhat devait être toujours à sa place et la crique de Pors-Even également... Elle avait loué une petite maison à Ploubazlanec et irait demain prendre son billet à Montparnasse pour partir dans une quinzaine de jours. Sa vie n'avait peut-être rien de très excitant mais ce dont elle était certaine, c'était bien de ne plus jamais s'encombrer d'un homme, fût-il « l'Apollon du Béveldère » comme disait Yves. Les soirs de spleen, elle écoutait *L'Homme de Brive* sans pour autant parvenir à se convaincre que la vérité était dans l'aventure d'un instant avec le parfait inconnu qui vous souhaite la bonne nuit alors qu'il est l'heure d'aller bosser... A 38 ans, c'était drôle d'avoir à se persuader que la ligne de

vie était tracée jusqu'à la retraite... Il était tard et elle entendait les clochards se chamailler pour un fond de pinard. Elle soupira en gagnant sa chambre, tendant l'oreille pour percevoir le souffle régulier de Gwenaëlle. Tout allait bien, la petite dormait profondément et elle sentit naître en elle un regain d'optimisme, un peu comme après une mauvaise journée quand Gwen lui remontait le moral en paraphrasant le philosophe allemand Hegel*: « Allons allons, ma vieille, écoute la forêt qui pousse plutôt que l'arbre qui tombe... »

1984 Joël

En ce dernier jour de juin, il attendait les vacances avec impatience car le bruit des travaux dans la rue de Bercy devenait tout de même un peu pénible depuis quelques mois. A son arrivée au collège Paul Verlaine en 1978, il avait l'impression que l'endroit n'avait jamais connu de véritable tranquillité et les nuisances causées par la construction des tours sur le parvis de la gare remplaçaient celles ayant donné naissance au grand hall TGV trois ans plus tôt. Il ne cachait cependant pas sa satisfaction d'être logé sur place et son épouse avait enfin pu se consacrer à sa véritable passion en donnant des cours de danse et des spectacles de fin d'années qui occupaient presque tout son temps. Leur fils Sylvain avait huit ans et fréquentait l'école primaire d'à côté. Il venait d'ailleurs d'être récompensé au concours de la BD d'Angoulême en inventant *Super Ours*, héros justicier qui réglait ses comptes avec de méchants envahisseurs. Le chef d'établissement était un homme charmant, amateur de matériel ferroviaire avec qui il s'entendait parfaitement et il l'accompagnait parfois au hasard d'expéditions dans les provinces pour faire la connaissance de nouvelles locomotives mais surtout de bières diverses et mets variés car l'homme était également grand épicurien devant l'Éternel.

Chaque été, ils retournaient planter leurs tentes dans le bois de Kersa et battaient des records d'inventivité pour que leur séjour soit le plus agréable possible. Ils vivaient là plusieurs semaines en parfaits aventuriers au grand bonheur de leur fils qui adorait l'endroit et les balades répétées à Launay où ils s'installaient sur des rochers bien choisis, toujours les mêmes d'ailleurs, faisant des bagarres d'algues vertes et recherchant parfois l'ombre salutaire des arbres rabougris qui bordaient cette plage de galets. Quand il leur arrivait de passer devant la crique, il se projetait plus de vingt ans en arrière et ça lui faisait tout drôle, ces images du passé qu'il

gardait secrètes dans un petit coin de son cœur sans trop savoir s'il y avait du regret là-dedans où simplement de la nostalgie. Ils étaient restés fidèles clients de Jeannette, toujours vaillante et optimiste vis à vis d'une météo parfois capricieuse et même si leurs promenades étaient peu variées, ils éprouvaient toujours le même plaisir à camper dans le parc dont ils suivaient les transformations au fil du temps. Ils voyaient mourir la vieille cabane Bethléem et l'ancien kiosque et il était le témoin de la décrépitude de ces endroits oubliés où la nature reprenait ses droits.

Il n'avait pas eu de nouvelles de Gaëlle depuis presque 15 ans et ne s'interrogeait même plus sur son devenir. Il pensait pourtant souvent à elle et se demandait ce qui avait bien pu se passer pour que d'un seul coup elle disparaisse de sa vie. Et puis un événement bizarre était survenu l'autre jour alors qu'il se rendait avec son épouse et leur fils dans un supermarché asiatique du 13ème où ils avaient leurs habitudes car une rencontre l'avait troublé. Alors qu'il entraient, il avait repéré à la caisse une femme portant un haut de couleur mauve, accompagnée d'une petite fille et il avait eu la fugace impression qu'il la connaissait. Il avait pensé bêtement à Michèle et il s'était très vite raisonné car il savait qu'elle enseignait à Bourges et qu'elle n'avait strictement rien à faire dans une boutique asiatique d'un quartier de Paris. Il était cependant resté perplexe jusqu'au soir car il avait vu dans les grands yeux verts qui le fixaient la même lueur que celle qui avait animé ceux de sa petite copine le jour où elle lui avait parlé de la mort de Marie-France il y avait 25 ans. C'était étrange et il regrettait presque de ne pas s'être risqué à l'aborder au risque d'être renvoyé vertement au rayon des fruits exotiques devant lequel il était planté.

Il se souvient encore aujourd'hui qu'il était à peine 11 heures quand le téléphone à sonné. Sa secrétaire a décroché et l'a regardé avec un air bizarre car elle avait au bout du fil une femme qui souhaitait parler au taureau enragé... Enfin à un certain monsieur Jake LaMotta...Tu connais quelqu'un d'ici qui s'appelle comme ça ? Mais au fait, ce n'était pas un boxeur ce gars-là ? Il a senti son coeur bondir dans sa poitrine pendant que Jackie le regardait avec un peu d'inquiétude en lui passant l'appareil. Et puis il a entendu sa voix, la même qu'en ce jour de grand froid à Rennes en 1964 quand il sautillait pour se réchauffer devant son immeuble et il a juste été capable d'articuler : « Gaëlle, merde, c'est vraiment toi ? », alors que la voix confirmait et redevenait sérieuse en lui proposant un rendez-vous le soir même dans un endroit de son choix en promettant de tout lui expliquer. Il a choisi le métro Luxembourg à 19 heures en pensant au restaurant chinois de la rue Monsieur Le Prince et ce fut tout car Gaëlle a dit qu'elle avait juste le compte de pièces et qu'elle risquait d'en manquer. Quand il a raccroché, il s'est tourné vers Jackie en lui disant

qu'il n'avait pas vu cette personne depuis 20 ans et que cet appel était pour le moins surprenant, ajoutant que c'était une fille qu'il avait connue lorsqu'il était à l'école en Bretagne. « Ben dis-donc, elle a pris tout son temps pour te rappeler ! », a répondu sa secrétaire et il a rigolé aussi pour donner le change car il était complètement perturbé. Il a prévenu son épouse à midi et elle l'a écouté distraitemment car ils se faisaient pleine confiance sur leurs rencontres et relations. Il annonça qu'il rentrerait vers minuit et elle a répondu en souriant qu'elle remplissait les sacs avec le matériel de camping et qu'elle ne serait certainement pas couchée vu le travail que cela représentait car elle rangeait les différents objets comme des œufs dans un panier pour qu'ils tiennent le moins de place possible. Sylvain lui a demandé qui était cette Gaëlle et il lui a répondu qu'il l'avait connue quand il était élève à Kersa, un peu comme toi ici, Hélène et Agnès sont bien tes copines, non ? mais son fils lui a répondu que les filles ne l'intéressaient pas du tout et qu'il ne fréquentait que des Nicolas et autres Daniel infiniment plus marrants...

Il est arrivé un peu avant l'heure et s'est posté près de la bouche de métro en allumant sa pipe. Il faisait un temps superbe et la foule était nombreuse dans le jardin du Luxembourg encore ouvert. Il l'a reconnue tout de suite, toute de mauve vêtue, débardeur et pantalon ajustés et il a vu son magnifique sourire qui l'avait tant troublé. Elle avait à peine changé et sa peau avait pris une belle teinte dorée. Comme ils restaient là tous les deux à s'observer timidement, il a détendu l'atmosphère en lui demandant si elle avait pensé à apporter l'objet de Da-Xia et une ceinture et elle s'est mise à rire de ce rire clair qu'il aimait tant. Il lui a pris la main pour traverser le boulevard en direction du jardin. Ils se sont assis et elle est restée sans rien dire un court instant avant de lui demander s'il lui en voulait.

— Je ne t'en veux pas, je suis surpris, c'est tout... Allez, nous irons au restaurant dans un quart d'heure, juste le temps qu'il faut pour te justifier.

Elle a encore ri en lui touchant la main et il s'est aperçu qu'elle portait toujours l'anneau d'argent.

— Je t'avais promis d'y rester fidèle... Je vois que tu en portes un aussi mais ce n'est pas moi qui te l'ai glissé au doigt. Après avoir obtenu mon diplôme en 1970, je suis tombée malade d'une leucémie et j'ai fait presque un an d'hôpital. J'ai été tellement choquée que j'ai décidé de tirer un trait sur ma vie antérieure, ne souhaitant pas vous faire partager ce nouveau problème. Nous avons eu ensemble des moments intenses mais tu savais comme moi qu'ils n'étaient pas générateurs d'un après. Plus tard, lorsque j'ai commencé à aller mieux, je n'ai pas osé reprendre contact avec vous et je me suis enfermée dans cet infantilisme primaire. J'ai d'autant

plus de regrets que je vais certainement t'apprendre une mauvaise nouvelle. Gwen est morte !

— Tu ne m'apprends rien, mon épouse et moi étions dans le train d'avant... Depuis 1974, chaque année, nous campons dans le bois de Kersa. Je l'ai appris le lendemain de la bouche d'un ancien élève qui m'a présenté la chose en disant que nous avions eu une sacrée veine.

— C'est dingue, le même jour et dans le train d'avant, dis-tu ? Comme je n'étais jamais retournée dans la région j'ai osé appeler ses parents il y a de cela quatre ans. Je me suis confondue en excuses pour mon silence et j'ai été dévastée par l'horrible nouvelle. Si tu le veux bien, j'aurais aimé boire un verre, emmène-moi où tu veux.

Ils ont décidé d'aller tout de suite au restaurant et de s'installer confortablement dans un coin tranquille en commandant deux Martini gin. « C'est moi qui t'invite, a-t-elle précisé, je n'ai pas de problème de fric. » Alors il lui a demandé quel était son travail.

— Cela va faire treize ans que je travaille pour une agence de presse américaine. Treize ans que je voyage. Je n'ai aucun point d'attache en France à part quelques hôtels parisiens de temps en temps. La maladie m'a fait entrevoir la fragilité de la vie et je me suis promis de ne plus m'attacher à quoi que ce soit de matériel ou d'affectif. Je couvre manif et conflits divers dans le monde et l'agence me rémunère en fonction des photos et des interviews que je lui transmets. Je me vends comme ça, tu vois, un peu comme une pute qui monnaye ses charmes sauf que les risques ne sont pas les mêmes car s'il m'arrivait d'être arrêtée, j'aurais beaucoup de mal à m'en sortir.

— Ohoh ! mais comment choisis-tu tes destinations ?

— Je ne choisis pas, disons qu'on me suggère fortement d'aller dans des pays où une brûlante actualité peut générer des reportages d'un grand intérêt médiatique. Après chaque mission, je rencontre mon contact parisien qui me propose une nouvelle destination. Nous parlons d'un éventuel accident de parcours et je lui renouvelle mes desideratas. Il me demande enfin si je souhaite conserver mon prénom d'emprunt qui est Jessica.

— Ah bon, parce que tu t'appelles Jessica, maintenant ?? Tu ne serais pas... heu... une sorte de Mata Hari* ?

Elle a éludé l'ironie de la comparaison et s'est contentée de lui expliquer le pourquoi du prénom choisi.

— Je ne veux pas que mes photos soient signées de mon vrai prénom et j'aurais pu me faire appeler Marguerite ou bien Françoise. Si j'ai choisi Jessica c'est parce que j'adore Jessica Lange dans ses films. Ne me dis pas que tu n'as pas vu *Le*

*Facteur sonne toujours deux fois** ou bien *Francès**. C'est un accord avec mes employeurs à qui j'ai demandé la discrétion la plus absolue car je ne veux pas que ma famille retrouve ma trace.

— Peut-être que ta mère souhaiterait te revoir... Et puis ne sois pas naïve, fille de mouette, si tu mourais au cours d'un reportage, tu dois bien te douter que la loi française rechercherait tes proches pour les informer de ton décès. Tu aurais peut-être droit à des obsèques où le tout Blanec sortirait les mouchoirs !

— C'est là où tu te trompes car j'ai rédigé un document refusant mon rapatriement et si cela m'arrivait en France, mon employeur américain ne préviendrait personne. Partout où je vais, j'ai un référent à qui je remets mes photos et mes souhaits en cas de coup dur. Ce que deviendrait mon corps par la suite ne me préoccupe pas.

— Mais au fait, comment m'as-tu retrouvé ?

— Pas vraiment besoin de s'appeler Mata-Hari pour te trouver ! Je me suis adressée au rectorat puisque je savais que tu avais bossé au Service des Examens...

— Et ça paye bien, ce genre de boulot ?

— Comme je te l'ai dit, je ne perçois pas un salaire fixe, je suis payée selon la qualité des photos que je remets à mes employeurs. Souviens-toi de celle de la petite fille vietnamienne brûlée au napalm le 8 juin 1972 ; elle a rapporté des millions de dollars à l'agence Associated Press qui l'a publiée et a rémunéré son photographe dont la plupart des gens ignorent le nom. Dans ce genre de boulot, il y a obligation de résultat. Plus ta photo est impressionnante dans sa cruauté, plus ton cachet sera conséquent. Tu vas trouver que ce n'est pas très moral mais je me suis forgée une carapace où les bonnes manières ont rendu l'âme...

Ils commandèrent les plats et Gaëlle resta raisonnable car depuis sa maladie elle avait perdu l'appétit et étonnamment une grande partie du goût des aliments. Elle s'estimait pourtant guérie, ne voulant pas s'encombrer la vie d'analyses et de contrôles tout en respectant une certaine hygiène lui permettant de faire correctement son métier.

— Je me considère en rémission longue car cela fait quinze ans que la maladie s'est déclarée. Pour reparler du prix des clichés, j'ai fait en avril de l'an passé à Conakry une photo qui a bien marché. Une fille que la police anti-émeute massacre pendant une manif des Peuls contre le pouvoir de Sékou Touré. Ce n'était pas beau à voir, la malheureuse avait eu la boîte crânienne défoncée par les coups de matraques ! Les flics se sont rendu compte que j'avais immortalisé la scène et j'ai du quitter le pays dès le lendemain en soudoyant un taxi qui m'a fait passer la frontière avec le Sénégal car s'ils m'avaient attrapée, je ne serais sans doute jamais rentrée en France.

Il est devenu très pâle et elle lui a demandé ce qu'il avait.

— Cette fille, comment s'appelait-elle ?

— Pourquoi tu me demandes ça ? Attends, je vais vérifier.

Elle a sorti de son sac un gros carnet relié où étaient notées des tas d'informations.

— Je sors mon catalogue de l'horreur. Voilà... L'interview date du matin du 22 avril 1983. Elle s'appelait Yeleen. Elle venait de Kinshasa et logeait chez des amis à Conakry. Je ne comprends pas très bien mais je te connais suffisamment pour savoir que tu n'as pas envie de voir cette photo. En quoi ce drame te concerne-t-il ?

Il a rengainé sa souffrance et il est parvenu à répondre à Gaëlle avec une froideur de façade :

— Évidemment, tu n'as jamais su que j'avais vécu en Centrafrique pendant deux ans car la lettre que je t'avais adressée m'est revenue avec la mention « Adresse non conforme ». C'est moi et un ami qui avons fait passer Yeleen au Zaïre en 1973... L'année dernière début mai, j'ai reçu une lettre d'une amie commune qui m'a appris sa mort mais j'ignorais comment elle avait été tuée.

Gaëlle en est restée toute coite et il a compris qu'il venait de l'impressionner. L'image de Yeleen lui est revenue au moment où elle embarquait sur le fleuve après le long baiser d'adieu et il a ressenti comme une sale nausée qui n'a pas échappé à son amie qui lui a pris la main en s'excusant d'avoir parlé du drame et choisi l'exemple qu'il ne fallait pas prendre. Il l'a rassurée en lui disant qu'elle ne pouvait pas savoir.

— Parle-moi un peu de toi, a-t-elle ajouté en tentant de masquer la gêne qu'elle éprouvait.

Il lui a raconté sa vie beaucoup moins dangereuse que la sienne. Ils ont commandé un mystère en dessert et Gaëlle l'a fait sourire en disant que pour entamer ce machin à sa sortie du congélateur, il aurait presque fallu une scie circulaire. Avec son épouse, il avait remarqué effectivement que les glaces étaient aussi dures que du granit quand elles arrivaient dans leurs assiettes et qu'il fallait attendre longtemps avant de pouvoir les consommer. Et puis elle s'est mise à parler du passé en évoquant seulement les belles choses vécues. Il lui tenait la main et jouait avec l'anneau d'argent, sentant la chaleur de Gaëlle lui pénétrer la peau. Il lui a demandé ce qu'elle allait faire demain, elle se rendrait au rendez-vous prévu pour qu'on lui donne de nouvelles informations et elle poursuivrait cette vie-là jusqu'à ce que survienne l'incident où sa retraite pour bons et loyaux services. Elle a dit cela avec ironie car elle savait très bien que dans ce genre de boulot, les pensions de retraite ne grevaient que rarement le budget de l'agence...

L'heure avançait et ils sont restés un moment silencieux tandis qu'il continuait à faire tourner l'anneau d'argent autour du doigt de Gaëlle. Il lui a semblé qu'il aurait pu passer des heures à ce jeu puéril mais elle s'est doucement dégagee pour régler l'addition. « Je t'aurais bien demandé de me raccompagner... », a-t-elle ajouté, mais elle n'a pas attendu la réponse qu'elle connaissait déjà et ils sont sortis dans la chaleur de la nuit avec cette espèce de certitude qui fait que parfois les gens qui se quittent savent qu'ils ne se reverront pas. Avant de partir, elle a levé l'index comme un instituteur s'adressant à son jeune auditoire et a prononcé l'exacte réplique de la phrase que le vieux marin avait marmonnée il y avait si longtemps en les surprenant dans la crique : « Pupuce, dépêchons-nous, Pupuce, avant d'avoir comme la demoiselle le derrière au frais... » Et puis elle est partie à toute vitesse sans se retourner et il a tenté de suivre sans y parvenir l'éclair mauve de son débardeur. Il venait de comprendre qu'il ne la reverrait jamais.

1988 Jessica

Elle avait débarqué à Rangoon en mars suite aux manifestations qui secouaient la Birmanie depuis qu'un étudiant avait été tué par un soldat devant un commissariat de la ville. A l'origine, une simple rixe entre jeunes pour un désaccord concernant un morceau de musique à écouter dans un salon de thé où la police était intervenue d'une manière musclée pour rétablir l'ordre. A la mi-mars, les événements avaient dégénéré lors d'un rassemblement étudiant près du lac Inya où des participants avaient prétendu entendre les militaires hurler qu'il fallait violer et tuer, ce qui avait déclenché des troubles dans tout le pays. Elle était arrivée le lendemain après avoir soudoyé un fonctionnaire qui ne voulait pas la laisser entrer sous prétexte que les journalistes occidentaux étaient des fouille-merde qu'il fallait refouler. Elle avait tiré de la poche de son treillis un bon paquet de billets de 90 kyats, les autres ayant été supprimés par le pouvoir sous prétexte qu'ils n'étaient pas divisibles par 9, chiffre auspiceux intimement lié au penchant à la numérologie du général Ne Win, chef de l'État, qui croyait aux pouvoirs magiques de ce même chiffre. Un prêtre bouddhiste ne lui avait-il pas confirmé qu'en vénérant le 9 il s'assurait de vivre au moins jusqu'à 90 ans ? Des manifestations avaient d'ailleurs éclaté à la fin de l'année 1987 suite à cette mesure car les gens qui possédaient d'autres coupures, 100, 75 ou 25 kyats s'étaient retrouvés brutalement délestés de leurs économies !

Elle avait trouvé un petit hôtel sans prétention derrière la pagode Sule célèbre par sa coupole dorée octogonale. Un peu plus bas commençait la ville basse reconnaissable par sa rumeur et quand celle-ci enflait, cela signifiait qu'elle pouvait descendre avec son appareil photos pour immortaliser une manifestation à venir. La disparition de certaines coupures entraînait l'obligation de remplir ses poches de

pyas pour faire l'appoint et si elle devait un jour courir à 42 ans, cela deviendrait compliqué... D'autant que malgré toute l'attention qu'elle portait à son physique et son état de santé aujourd'hui satisfaisant, elle ne rivaliserait pas avec les petits hommes portant l'uniforme perpétuellement à l'affût des trublions. Quand tout allait bien, elle s'offrait une soupe Mohinga à base de nouilles et de vermicelles de riz baignant dans un curry épais dont la saveur était enrichie avec du gingembre et de la citronnelle. Elle la partageait avec Honey, une étudiante qui lui rappelait Lilo et qui avait accepté de la guider dans les rues grouillantes de la cité. Elle venait de l'institut de technologie et parlait couramment l'Anglais, prête à mettre le feu aux institutions et à dénoncer les brutalités policières en exagérant si besoin était.

Jessica prenait beaucoup de photos dans la ville basse, là où régnait une misère innommable et où sévissait la police anti-émeutes. Elle avait été témoin du viol d'une jeune femme dans une arrière-cour où un flic avait basement profité de sa victime sans savoir que Jessica les avait suivis et avait pris plusieurs clichés de la scène. Quand le policier était sorti en se rajustant, elle avait couru vers la jeune femme et l'avait relevée, arrêtant un taxi maraudeur pour rallier l'hôpital le plus proche où un médecin qui avait l'air sérieux avait examiné la victime alors que Jessica sortait son rouleau de billets pour payer la consultation. Elle avait attendu la patiente avant de la faire ramener chez elle par un autre taxi au fond d'une ruelle saumâtre où croupissaient des familles.

Un soir de juin qu'elle se promenait avec Honey, elles avaient entendu une rumeur qui montait du quartier colonial où s'entassaient des milliers d'étudiants et assisté à une scène incroyable. Alors que policiers et militaires barraient la route aux manifestants, une grande femme vêtue d'une robe traditionnelle était sortie du groupe et s'était avancée le sourire aux lèvres vers les forces de l'ordre prêtes à tirer. Et puis Honey avait crié : « Vas-y, Jessica, prends des photos, c'est Aung San Suu Kyi* ! » Jessica ignorait qui était cette personne mais elle s'était précipitée en avant, se plaçant entre les policiers et la femme tout en constatant qu'elle était la seule occidentale à avoir osé faire ça, et elle avait mitraillé la scène avec l'impression de s'attirer le doux sourire de l'intervenante qui écartait sans violence les fusils des soldats qui baissaient timidement les yeux tandis que le cortège des manifestants brisait l'étau sous l'œil effaré des gradés qui menaçaient leurs hommes de sanctions. Jessica prenait toutes les photos qu'elle pouvait, s'attardant sur les visages souriants et haineux, réalisant qu'elle avait peut-être là une pellicule dont les photos allaient faire le tour du monde ! Elle avait alors vu la sale gueule d'un militaire décoré qui se dirigeait vers elle et elle avait bondi dans la foule sous les applaudissements pour

échapper à la vindicte de cet homme-là, réalisant plus tard qu'elle avait certainement commis une imprudence qui allait la suivre pendant la totalité de son séjour à Rangoon. Elle avait retrouvé Honey à la fin de la manifestation et lui avait remis les deux pellicules à porter de toute urgence à une adresse en ville et s'était dépêchée de rentrer à son hôtel le plus discrètement possible en recommandant à son amie de l'ignorer pendant quelques jours. Honey lui avait fait un clin d'œil et dès le lendemain, Gaëlle avait abandonné le personnage de Jessica pour se vêtir en touriste avant de lier conversation avec d'autres occidentaux insouciantes, venus en visiteurs dans le pays. Elle avait également changé d'hôtel pour un quartier résidentiel et papotait avec Australiens et Anglais à propos des menus soucis que pouvait avoir une telle population dans un pays où le nombre de morts se chiffrait déjà par centaines. Elle s'offusquait de l'indifférence de beaucoup de touristes, oubliant simplement qu'elle était là pour travailler alors que ces gens venaient à Rangoon pour se distraire. Elle avait croisé Honey qui ne l'avait pas reconnue en la voyant déambuler en short et débardeur et elle avait mis un doigt sur ses lèvres en recommandant à la belle birmane de l'appeler Gaëlle... Celle-ci n'avait évidemment rien compris au film mais Jessica avait eu le temps de lui glisser l'adresse de son nouvel hôtel pour qu'elles restent en contact.

Le 23 juillet, Ne Win démissionna après avoir prononcé un discours menaçant où se distinguaient ces mots impitoyables : « En Birmanie, quand l'armée tire, elle tire pour tuer. » Il fit bien quelques promesses dans le sens du multipartisme mais il nomma à sa place le général Sein Lwin que l'on surnommait « Le boucher de Rangoon ». Le mois d'août commença dans la tourmente et le drapeau de la ligue nationale pour la démocratie orné du paon combattant en devint le symbole. Des citoyens de toutes origines sociales jusqu'à certains membres du gouvernement se joignirent aux étudiants ainsi que le personnel hospitalier et les moines bouddhistes. Jessica sentit qu'elle devait reprendre du service et mit Gaëlle au placard. Un jour particulièrement agité, Honey l'entraîna en direction de l'hôpital que l'armée venait d'investir et elle prit plusieurs photos des médecins et des infirmières abattus dans la cour comme des lapins alors qu'ils ne faisaient que leur travail. Photos de qualité moyenne car prises de trop loin avec un matériel un peu succinct, mais on distinguait parfaitement les blouses blanches poursuivies par les uniformes et les cadavres jonchant le sol. Le 26 août, elle fit de remarquables clichés de Aung San Suu Kyi venue haranguer la foule à la pagode de Shwedagon, un demi-million de personnes qui fraternisèrent avec les militaires, annonçant ce que tout le monde attendait enfin, l'avènement d'une vraie démocratie.

Les manifestations avaient cessé et elle se prépara à oublier Jessica. Il lui fallait penser à rentrer car elle n'était jamais restée aussi longtemps dans un pays d'accueil. Sur les deux-cents photos qu'elle avait fait parvenir à l'agence, elle espérait bien en avoir une dizaine de retenues. Elle disposait encore de pas mal d'argent mais peut-être était-il temps de rejoindre Paris pour toucher le juste salaire de son travail en Birmanie. Un soir qu'elle avait remis les habits de Gaëlle et paressait à la terrasse d'un café avec Honey, elle lui expliqua le pourquoi de ses deux prénoms sans entrer dans trop de détails mais en lui disant qu'elle était Française. Honey qui la prenait pour une Américaine pur jus s'exclama mais la situation se corsa lorsque Gaëlle précisa qu'elle était de Bretagne. La Birmanie étant une ancienne colonie britannique, Honey déclara qu'elle avait tout compris puisque son amie venait de Grande-Bretagne ! Non, Honey, pas de Grande-Bretagne, de France, là où la Bretagne est petite même si elle a un grand nez... L'étudiante avait éclaté de rire, « Dommage que nous n'ayons pas une carte de France », avait dit Gaëlle mais c'était aussi difficile à trouver à Rangoon qu'un plant de tomates dans un champ de riz ! Elles avaient terminé leur cocktail de jus de fruits dans la sérénité, il y avait bien longtemps qu'un tel calme n'avait pas régné dans la ville.

Le lendemain 18 septembre et contre toute attente, elle fut réveillée par des coups de feu et se vêtit précipitamment. La direction de l'hôtel lui conseilla de ne pas sortir car un noyau dur de l'armée avait pris le pouvoir, décrétant immédiatement l'état d'urgence. Elle remonta dans sa chambre à toute vitesse, abandonnant Gaëlle sur le lit et habillant Jessica tandis que la réception lui annonçait la visite de Honey. La jeune fille était affolée et Jessica la suivit dehors après avoir fourré tout son argent dans les poches de son treillis, s'éloignant de l'hôtel à toute vitesse pour rejoindre les abords du lac Inya où plusieurs voitures chargées d'étudiants se préparaient à quitter la ville pour une destination secrète, un monastère bouddhique dans la région de Myawaddy, à la frontière avec la Thaïlande car ils étaient tous recherchés par l'armée, connus pour leur appartenance à la rébellion. Honey a regardé Jessica, il n'y avait pas de temps à perdre, c'était le temps des adieux et les garçons s'impatientsaient déjà.

— Fais des photos de notre départ, écris que nous sommes obligés de fuir la répression policière. Rentre à l'hôtel tout de suite et quitte le pays le plus vite possible car l'armée traque les rares journalistes étrangers qui ont sympathisé avec notre mouvement. Il faut que nous partions, les militaires seront bientôt là. Adieu, Jessica !

C'est allé très vite dans la tête de Gaëlle. Elle n'avait que son treillis sur le dos et son appareil photos. Tout était resté dans sa chambre d'hôtel et la raison aurait

voulu qu'elle la rejoigne au plus vite. Alors que les moteurs vrombissaient déjà, elle a souri à la cantonade, stupéfiant tout le monde par sa décision :

— Je pars avec vous. A partir de cet instant, il n'y a plus de Jessica. Appelez-moi Gaëlle...

Le monastère se situait à 400 kilomètres à l'ouest et c'était l'endroit idéal pour se planquer. Si la situation dégénérait, il leur suffirait de traverser la rivière Moei et de gagner la ville de Mae Sot en Thaïlande. De nombreux Birmans avaient déjà trouvé refuge là-bas. Gaëlle leur faisait confiance, elle avait acquis une étrange sérénité comme si Jessica n'avait jamais existé et qu'elle faisait une simple balade d'agrément avec des amis. Qu'elle se soit mise hors-la-loi ne le dérangeait pas du tout, n'avait-elle pas toujours été une marginale un peu incontrôlable ? Les étudiants respectaient son silence parce qu'ils avaient la certitude que cette décision prise en quelques secondes par la journaliste ne l'avait pas été à la légère. Ils roulaient sur des pistes minables et les Land-Rover s'épuisaient. Au bout de 200 kilomètres, il fallut s'arrêter alors que la nuit tombait. La jungle était touffue et elle pensa à une promenade qu'elle avait faite en Guinée sur les pentes du mont Nimba après avoir rencontré l'amie de Joël. Combien elle regrettait le mauvais exemple choisi au cours de ce dîner d'il y avait quatre ans déjà où elle avait déçu son ami par la description de la mort honteuse de cette fille qu'il aimait peut-être... ! Cette maladresse involontaire l'avait perturbée et elle avait envisagé d'arrêter tout ça pour redevenir la Gaëlle fragile du temps d'avant. Et puis on lui avait confié d'autres missions comme celle touchant l'assassinat d'Indira Gandhi en octobre 1984 et le drame de Bhopal en décembre où les émanations de gaz toxique dans une usine du groupe Union Carbide avaient causé la mort de 4000 personnes et elle avait vite remisé ses scrupules pour côtoyer intimement désordres et misère qu'elle fixait sur la pellicule, persuadée qu'elle agissait pour le bien commun en dénonçant les exactions et les négligences des pouvoirs en place.

Dissimulant les trois voitures dans les frondaisons, ils se nourrirent de riz et de fruits, à l'écoute des bruits de la route toute proche. Dans le silence de la nuit, Gaëlle ne dormit guère, caressant l'anneau d'argent et se remémorant les agréables moments passés avec Joël, Gwen et tous les autres sans oublier Lilo dont elle n'avait pas de nouvelles depuis presque vingt ans. C'était sa faute, bien sûr, puisqu'elle n'avait communiqué son adresse à personne lorsqu'elle était tombée malade... Lilo vivait-elle encore dans son pays, ce Laos pas si loin que ça de l'endroit où elle se trouvait aujourd'hui ? Elle se surprit à sourire en pensant qu'elle aurait presque pu lui faire une visite de courtoisie car Vientiane ne devait pas disposer de tas d'agences de presse ! Elle se fabriqua ainsi une sorte de testament affectif un peu dérisoire qu'elle ne transmettrait sans doute à personne mais qu'elle rangea dans un

coin de sa tête au cas où les choses tourneraient mal. Elle ne philospha pas sur ses choix de vie ni ne s'apitoya sur son sort, « Les larmes, c'est le vin des couillons », disait Ferré dans sa chanson *La Violence et l'Ennui**. Au petit matin, quand un étudiant voulut lui donner un revolver, elle refusa avec un grand sourire en expliquant qu'elle n'avait pas l'intention de tuer qui que ce soit et elle pensa qu'elle n'aurait jamais le courage de Michèle Firk qui s'était donnée la mort au Guatemala. Et puis Honey est venue la voir alors qu'elle fumait une cigarette :

— Gaëlle... si... enfin s'il t'arrivait un malheur, que devons-nous faire ? Nous, nous sommes chez nous et connaissons les traditions, mais toi ?

— Moi ? Cela ne me préoccupe pas du tout et je suis certaine que vous ferez de votre mieux. Mettez-moi en terre là où mon corps s'échouera car personne ne m'attend plus dans la petite Bretagne... Tiens, prends cet argent, il pourra certainement vous servir, ajouta-t-elle en sortant de ses poches les billets froissés, annonçant à la jeune fille complètement effarée qu'elle avait oublié son passeport dans sa chambre d'hôtel !

— Mais tu es folle ! Comment vas-tu faire ? Et puis tout cet argent... je n'en ai jamais vu autant de toute ma vie !

— Ne t'inquiète pas, j'ai l'impression que je ne vais plus en avoir besoin... et puis j'en ai plein sur un compte en France. Pour le passeport oublié, je me débrouillerai !

Ils ont quitté le chemin très tôt et le trajet s'est déroulé sans aucun problème jusqu'au monastère où ils sont arrivés dans l'après-midi. Le pont n'était plus qu'à une centaine de mètres et ils se sont dissimulés dans les frondaisons pour attendre la nuit noire. Sauf qu'ils ont entendu un bruit de camion sur la route un peu plus bas et qu'ils ont senti le danger imminent. Une vraie volée de moineaux en direction du pont alors que les militaires hurlaient des ordres en descendant de leur véhicule. Quand Gaëlle a vu que les jeunes étaient tous en sécurité de l'autre côté, elle leur a crié de fuir le plus loin possible et elle a décidé par bravade de ne pas courir et de faire offense au vieux Georges en ne passant pas le pont... Honey se souviendra longtemps du tableau un peu surréaliste de la blonde en treillis seule au milieu du passage alors que les soldats s'immobilisaient et la mettaient en joue, hésitant sur la stratégie à employer face à cette femme blanche qui leur barrait la route. Sauf que Gaëlle a seulement armé son appareil pour les photographier mais ils se sont sans doute mépris et ont répliqué à leur manière. L'impact a été tellement violent que la petite rambarde ne l'a pas retenue et qu'elle a basculé doucement dans la rivière Moei, certainement déjà morte avant d'avoir touché l'eau. Pendant que les étudiants fuyaient, les militaires ont pris le temps de regarder en bas du pont en faisant de

grands gestes et puis ils se sont contentés de hausser les épaules en regagnant leur camion.

Le corps de Gaëlle a été retrouvé dans les herbes hautes un peu plus bas en Thaïlande, là où la rivière était peu profonde, une sorte de plage de galets blancs comme on aurait pu en voir en Bretagne. L'appareil photos avait disparu, emporté par le courant mais cela n'avait plus beaucoup d'importance. Honey s'est fait aider pour la sortir de l'eau et les villageois ont contemplé cette étrangère qui s'invitait chez eux comme ça, « Une Française qui a certainement sauvé la vie à plusieurs étudiants », a expliqué la jeune Birmane. Mais qu'allait-on pouvoir faire de cette jolie femme si loin de son pays, alors on a appelé le chef de village qui connaissait le cimetière français de Silom à Bangkok et qui savait parfaitement comment ça se passait chez les occidentaux. « Tu es certaine que personne ne va la réclamer ? », à-t-il demandé à Honey et elle a juré que non sur la tête de ses ancêtres. Alors deux femmes ont lavé le visage intact de Gaëlle mais n'ont rien pu faire pour la poitrine complètement déchiquetée. Au petit matin, deux jeunes hommes ont creusé une tombe sur un tertre herbeux en partie ombragé et les femmes ont enveloppé le corps dans une étoffe multicolore avant de le faire descendre dans la fosse. Une fois le trou comblé, les villageois ont ramassé pleins de galets et ils ont décoré la tombe à leur manière en se chamaillant un peu parce qu'il y avait désaccord sur la façon de faire. Les femmes ont apporté de l'encens qu'elles ont fait brûler et puis chacun est retourné à ses occupations, tout simplement.

Honey est devenue ingénieure des eaux et forêts dans un pays meurtri qui n'a pas aujourd'hui retrouvé sa stabilité et qui s'est attiré les foudres de nombreux états en raison de son comportement à l'égard des minorités comme les Karen qui accusent le pouvoir de faire du nettoyage ethnique. Aujourd'hui, elle traverse librement le Pont de l'Amitié birmo-thaïlandaise pour venir voir son amie qui dort un peu plus haut, loin du poste frontière qui s'est créé à Mae Sot. Chaque année, on change les galets de la tombe et les discussions perdurent sur la manière de les agencer. Quand la famille d'un villageois vient en visite, c'est fièrement qu'il montre le tombeau de la Française qui leur est arrivée par la rivière et qu'ils ne rendraient sous aucun prétexte. Et si les visiteurs demandent qui était cette femme, le villageois chuchote que c'était une révolutionnaire, quelqu'un comme... comme Che Guevara*, vous comprenez, et ils avalent leur salive avec peine au cas où un gendarme les surprendrait à s'extasier devant la tombe d'une terroriste !

Si vous passez par là un de ces jours, vous verrez que les frangipaniers ont bien grandi et que les villageois ont construit une petite barrière autour du tombeau

comme on en voit parfois dans les cimetières français. La fille du maire qui a internet sur son téléphone portable a expliqué aux anciens qu'en France c'était comme ça, c'est tellement facile aujourd'hui de voir comment les étrangers aménagent les sépultures de leurs proches ! Et puis tous les matous du coin sont les bienvenus sur les galets à condition qu'aucun ne se risque à souiller les pierres et d'ailleurs il y en a un qui y veille, refileant des coups de pattes aux mal élevés... Il paraît que c'est un gros pépère blanc et noir qui ressemble comme deux gouttes de pipi de chat à Dingo ! Et dire qu'avant, quand on me certifiait que les chats avaient sept ou neuf vies, je me plaisais à répondre que c'était du pipeau ! Aujourd'hui, je n'en suis pas si sûr et je pense que je vais vraiment finir par le croire ! Pas vous ?

LEXIQUE

Chapitre 1

Le Berry Républicain : Premier média d'informations locales dans le Cher et le Berry.

Victor Lustig (1890-1947) : Un des escrocs les plus connus de l'Histoire né en royaume de Bohême. Le monde entier le connaît comme « l'homme qui a vendu la Tour Eiffel » à un ferrailleur.

Nous Deux : Magazine populaire français créé en 1947 par Cino Del Duca.

Confidences : Journal hebdomadaire féminin créé en 1938 par Paul Winkler. Il a cessé de paraître en 1986.

Jean Robic (1921-1980) : Coureur cycliste français.

Louison Bobet (1925-1983) : Coureur cycliste français, triple vainqueur du Tour de France entre 1953 et 1955.

Miroir Sprint : Magazine sportif français créé en 1946 et disparu en 1971.

La Famille Duraton : Feuilleton radiophonique créé en 1936 qui racontait la vie de Français moyens. Il s'est poursuivi jusqu'en 1966. *La Soupe aux choux* : Film de Jean Girault (1981).

Chapitre 2

La Nouvelle République (Nouvelle République du Centre-Ouest) : Groupe de presse français créé en 1958. Pauline Carton (1884-1974) de son vrai nom Pauline Aimée Biarez, chanteuse et artiste de théâtre et de cinéma, connue pour son humour caustique et son accent populaire.

Brigitte Bardot : Artiste de cinéma française née en 1934, militante de la cause animale.

A pied, à cheval et en spoutnik : Comédie burlesque de Jean Dréville (1958)

Les Bijoutiers du clair de lune : Film franco-italien de Roger Vadim tourné en 1958.

Jean-Bedel Bokassa (1921-1996) : Homme d'État centrafricain qui s'auto-proclamera empereur sous le nom de Bokassa 1er en 1976.

Fernandel, de son vrai nom Fernand Contandin (1903-1971) : Acteur français, comique emblématique du cinéma, capable également de jouer des rôles dramatiques (*Heureux qui comme Ulysse...*).

Georges Pompidou (1911-1974) : Homme d'État français, président de la République de 1969 à sa mort.

Bataille de Diên Biên Phu : Moment clé de la guerre d'Indochine en 1954 qui vit la défaite des troupes françaises et la fin de l'hégémonie du pays dans la région.

Joan Baez : Auteure-compositrice-interprète américaine née le 9 janvier 1941 surnommée « la reine du folk »

Red Bull : Boisson énergisante autrichienne commercialisée en 1984.

Chapitre 3

Rintintin : Série télévisée américaine (1954) dont la diffusion s'est poursuivie jusqu'au milieu des années 80.

Zorro : Série télévisée américaine (1957) basée sur un personnage de fiction créé en 1919 par Johnston Mc Culley.

Grace Kelly (1929-1982) : Actrice américano-monégasque devenue princesse de Monaco en 1956.

Marilyn Monroe (1926-1962) : Actrice américaine, icône majeure de la culture populaire.

Mireille : Magazine pour filles créé par le dessinateur Marijac au début des années 50.

Alain-Fournier (1886-1914) : Pseudonyme d'Henri-Alban Fournier, écrivain français auteur du *Grand Meaulnes* (1913).

Tarzan : Personnage de fiction créé par Edgar Rice Burroughs en 1912.

Lollipop : Chanson enregistrée en 1957 par une fille et un garçon mais interdite de passage à la radio un an plus tard car le garçon était Noir... reprise ensuite par le groupe The Chordettes, quartet vocal féminin créé en 1946.

Elvis Presley (1935-1977) : Chanteur et acteur américain surnommé « The King », il est l'une des icônes culturelles majeures du XXème siècle. Il est également l'acteur principal du film *Le Rock du Bagne* tourné en 1957 par Richard Thorpe.

Mister Pickwick : Personnage de fiction créé par Charles Dickens (1812-1870).

Jackie Kennedy (1929-1994) : Prénom réel Jacqueline. Personnalité américaine, épouse en première noce du président John Fitzgerald Kennedy.

Vacances romaines : Film réalisé en 1953 par William Wyler avec Audrey Hepburn de son vrai nom Audrey Ruston, actrice britannique (1929-1993).

Marlon Brando (1924-2004) : Acteur et réalisateur américain.

Steve Mc Queen (1930-1980) : Acteur et producteur de cinéma américain.

Sans alliance et sans fleur d'oranger : Série de romans romanesques écrite par Marcel Priollet en 1955.

Les Deux Orphelines : Film de Ricardo Freda (1965).

Chapitre 4

Idi Amin Dada (1928-2003) : Homme d'État africain surnommé “Big Daddy”, président de l'Ouganda de 1971 à 1979.

Francisco Franco (1892-1975) : Homme d'Etat espagnol, président de 1936 à 1975.

Chapitre 5

Louis Aragon (1897-1982) : Poète, romancier et journaliste français, un des animateurs du courant dadaïste.

Les Chaussettes Noires : Groupe français de rock' n'roll fondé en 1960 et dont faisait partie le chanteur Eddy Mitchell.

Les Chats sauvages : Groupe de roc français fondé en 1961.

Les Compagnons de la Chanson : Groupe vocal français constitué de neuf membres, né pendant la seconde guerre mondiale. Le dernier concert du groupe a eu lieu en 1985.

André Verchuren, de son vrai nom André Edmond Verschuere (1920-2013) : Accordéoniste français surnommé « Le roi du musette ».

Y'en a marre et *Miss Gueguerre* sont des chansons de Léo Ferré (1916-1993) auteur-compositeur franco-monégasque. La première à été enregistrée en 1961, la seconde fait partie du disque *Chansons interdites* et date également de 1961.

La Cause du Peuple : Journal de la Gauche prolétarienne créé en 1968 qui aurait donné naissance au journal Libération (1973).

Gilbert Cesbron (1913-1979) : Écrivain français d'inspiration catholique. *Chiens perdus sans collier* est de ses romans les plus connus.

Hervé Bazin (1911-1996) : Écrivain français auteur de romans autobiographiques (*Vipère au poing* en 1948...).

Henry-François Rey (1919-1987) : Romancier et dramaturge français.

François-René de Chateaubriand (1768-1848) : Un des plus grands noms de la littérature française considéré comme l'un des précurseurs du romantisme.

Jean Seberg (1938-1979) : Actrice américaine, icône de la Nouvelle Vague.

A bout de Souffle : Film de Jean-Luc Godard (1960).

Jean-Paul Belmondo : Acteur français né à Neuilly-sur-Seine en 1933.

Lucky Luke : Bande dessinée belge créée en 1947 par le dessinateur Moritz avec la participation du scénariste René Goscinny.

Georges Feydeau (1862-1921) : Auteur connu pour ses nombreux vaudevilles.

Eugène Labiche (1815-1888) : Dramaturge français, élu membre de l'Académie française en 1880, a beaucoup contribué au genre du vaudeville.

Blowin' in the wind : Chanson de Bob Dylan, auteur-compositeur né en 1941, figure majeure de la chanson populaire occidentale.

Monika : Film suédois d'Ingmar Bergman (1953).*Le Septième Sceau* : Film suédois d'Ingmar Bergman (1957).

Viridiana : Film de Luis Buñuel, Palme d'Or du festival de Cannes 1961.

Michèle Firk (1937-1968) : Journaliste et militante anticolonialiste française qui a participé à l'enlèvement de l'ambassadeur des États-Unis au Guatemala en juin 1968 et qui s'est suicidée en septembre alors que la police guatémaltèque venait l'arrêter. Ironie du sort car certains journalistes ont prétendu qu'elle n'était pas visée par un mandat d'amener.

Olga Bancik (1912-1944) : Militante communiste roumaine, résistante.

Missak Manouchian (1906-1944) : Leader arménien, résistant mort pour la France le 21 février 1944.*L’Affiche rouge* : Affiche de propagande nazie dont le but était de discréditer les membres du groupe Manouchian. Le poème d’Aragon portant ce nom célèbre la mémoire des militants communistes assassinés. Ce texte a été mis en musique par Léo Ferré en 1959.

Psychose : Film d'Alfred Hitchcock (1960).

Plein Soleil : Film de René Clément (1960).

Marie Laforêt (1939-2019) , de son vrai nom Maïtena Marie Brigitte Douménach : Chanteuse et actrice française.

Vitrines : Chanson de Léo Ferré (1953)

Chapitre 6

L'Étranger : Premier roman de l'écrivain philosophe Albert Camus (1913-1960) paru en 1942.

Au suivant : Chanson composée par Jacques Brel, auteur-compositeur belge (1929-1978) éditée en 1964.Fritz Lang, de son vrai nom Friedrich Christian Anton Lang (1890-1976) : Cinéaste austro-hongrois naturalisé américain en 1935, réalisateur de la série des *Docteur Mabuse*.

Courrèges : Entreprise française créée en 1961 par André et Coqueline Courrèges, représentative de la mode féminine des années 60.

Les Oiseaux : Film d'Alfred Hitchcock (1963).

Monica Vitti, de son vrai nom Maria Luisa Ceciarelli : Actrice italienne née en 1931.

L'Avventura : Film de Michelangelo Antonioni (1960).

Twiggy : Mannequin, actrice et chanteuse britannique née en 1949.

Pavarotti (1935-2007) : Ténor italien considéré comme le plus grand après Caruso.

Opéra *La Bohème* : Opéra de Puccini composé entre 1892 et 1895.

Chapitre 7

La Condition humaine : Roman d'André Malraux (1901-1976), écrivain et homme politique français publié en 1934.

Tombe la neige : Chanson interprétée par Salvatore Adamo en 1963. Né en 1943 en Sicile, le chanteur a acquis la nationalité belge 2019.

Paul Eluard, de son vrai nom Eugène Grindel (1895-1952) : Poète surréaliste français.

Lénine de son vrai nom Vladimir Ilitch Oulianov(1870-1924) : Révolutionnaire communiste, théoricien politique et homme d'État russe.

Chapitre 8

Lui : Magazine de charme créé en 1963 par Daniel Filipacchi et Frank Ténor avec les bénéfices de Salut les copains.

Chapitre 9

Léopoldine Hugo (1824- 1843) : Fille du romancier poète et dramaturge Victor Hugo (1802-1885) décédée par noyade.

L'Homme à la moto : Chanson interprétée par Édith Piaf (1956).

Alain Barbetorte (900-952) : Premier duc de Bretagne, il lui est attribué une victoire contre les Normands à Plourivo (Côtes-d'Armor) mais aucun texte d'époque ne confirme cette bataille.

Affaire Seznec : Guillaume Seznec (1878- 1954) fut accusé d'avoir assassiné le conseiller Quémeneur pour s'approprier la maison de Traou-Nez mais le cadavre de l'homme d'affaire n'a jamais été retrouvé. Le doute demeure sur les circonstances de la mort de Seznec qui ne serait pas dûe à l'accident dont il fut victime en 1954 puisqu'il serait décédé d'une crise cardiaque quelques mois plus tard.

Georges Brassens (1921-1981) : Auteur-compositeur français antimilitariste et anticlérical.

Chapitre 10

Le Chevalier de Maison-Rouge et *Janique Aimée* : Séries télévisées des années 60 : La première est une adaptation du roman d'Alexandre Dumas signée Claude Barma, la seconde se présente sous la forme d'un feuilleton signé Jean-Pierre Desagnat.

Hugues Aufray : Auteur-compositeur-interprète né en 1929. Sa chanson *Santiano* date de 1961.

Yvette Horner (1922-2018) : Accordéoniste qui a remporté la Coupe mondiale de l'accordéon en 1948.

Les yeux sans visage : Film fantastique de Georges Franju (1960).

Pierre Brasseur, de son vrai nom Pierre-Alber Espinasse (1905-1972) : Acteur français, membre d'une dynastie de comédiens célèbres.

Les veinards : Film de Jean Girault et Philippe de Broca sorti en 1963.

Faites sauter la banque : Film de Jean Girault sorti en 1963.

Mélodie en sous-sol : Film d'Henri Verneuil sorti en 1963.

Shock Corridor : Film américain de Samuel Fuller sorti en 1963.

L'Évangile selon Saint-Matthieu : Film de Pier Paolo Pasolini sorti en 1965.

Graine d'ananar : Chanson de Léo Ferré (1955).

Marcel Mouloudji (1922-1994) : Auteur-compositeur interprète de chansons engagées et sentimentales.

Jacques Douai, de son vrai nom Gaston Tanchon(1920-2004) : Chanteur français surnommé « le troubadour des temps modernes ».

Melocoton : Chanson composée par Colette Magny (1926-1997) en 1963.

Retiens la nuit : Chanson composée par Charles Aznavour et Georges Garvarentz et chantée par Johnny Halliday (1943-2017) en 1962.

Da dou ron ron : Chanson du groupe américain The Crystals reprise par Johnny Halliday en 1963.

Chapitre 11

Nikita khrouchtchev (1894-1971) : Homme d'État soviétique, premier secrétaire du Parti communiste de l'Union soviétique de 1953 à 1964. Le 12 octobre 1960 à l'assemblée générale des Nations Unies, on raconte qu'il se serait déchaussé et aurait frappé le pupitre avec sa chaussure pour protester contre le discours du délégué philippin fustigeant la tutelle de Moscou sur les pays de l'Est. Ce geste est contesté et certains affirment qu'il ne se serait servi que de son poing...

Ernest Hemingway (1899-1961) : Écrivain américain, Prix Nobel de littérature 1954. Son livre *Paris est une fête* est un récit autobiographique qui relate la vie de l'auteur à Paris en 1920.

Francis Scott Fitzgerald (1896-1940) : Écrivain américain représentant de la « Génération Perdue ». Son livre *Gatsby le Magnifique* publié en 1925 raconte l'histoire d'un jeune homme millionnaire vivant dans une débauche de luxe mais obsédé par une jeune femme qu'il a connue cinq ans plus tôt et qu'il veut reconquérir.

Chapitre 12

Justine ou les Malheurs de la vertu : Livre écrit en 1791 par le Marquis de Sade (1740- 1814), portrait d'une jeune fille victime de sévices divers et variés...

Edith Piaf de son vrai nom Edith Giovanna Gassion (1915-1963) : Chanteuse française, interprète de chansons réalistes.

Les Amants d'un Jour, chanson datant de 1956 est l'œuvre de Marguerite Monnot, Claude Delécluze et Michelle Senlis.

Chapitre 13

Travail, Famille, Patrie : Devise du régime collaborationniste de Vichy.

Chapitre 14

Franco la muerte : Chanson de Léo Ferré (1964) : Elle étrille le général Francisco Franco (1892- 1975) qui établit un régime dictatorial en Espagne entre 1936 et 1975

La Source : Film d'Ingmar Bergman (1918-2007) sorti en 1960

Le Temple du soleil : Quatorzième album des aventures de Tintin, personnage de fiction créé par le dessinateur Hergé (1907-1983) et publié en 1949.

Chapitre 15

Georges Courteline, de son vrai nom Georges Moinaux ou Moineau (1858-1929) : Romancier et dramaturge français.

Malone meurt : Roman de Samuel Beckett (1906-1989) publié en 1951 qui met en scène Malone, grabataire dépendant attendant la mort en consignait sur son journal ses impressions de fin de vie.

Chapitre 16

L'Assommoir : 7ème livre de la série romanesque *Les Rougon-Macquart* publié par Emile Zola (1840-1902) en 1877.

Mao Zedong (1893-1976) : Homme d'État chinois dont le nom francisé est Mao Tsé-Toung. Fondateur de la république populaire de Chine, il a dirigé le pays de 1949 à sa mort.

Lohengrin : Sixième opéra de Richard Wagner (1813-1883), compositeur et chef d'orchestre allemand, figure clé du romantisme.

Chapitre 17

Les Malheurs de Sophie : Titre d'un roman pour enfant écrit par la comtesse de Ségur (1799-1874), femme de lettres française d'origine russe. Le livre a été publié en 1858.

Gretel : Personnage du livre des frères Grimm Hansel et Gretel, enfants perdus dans la forêt par leurs parents.

Et Dieu... créa la femme : Film de Roger Vadim sorti en 1956.

Francis Blanche (1921-1974) : Auteur, chanteur et humoriste français qui fut à 14 ans le plus jeune bachelier de France.

Chapitre 18

Jake LaMotta surnommé le Taureau enragé (1922-2017) : Champion de boxe légendaire qui inspira le film *Raging Bull* de Martin Scorsese.

Roger Pierrat : Chanteur qui a écrit les chansons citées, à savoir *Les Chagrins d'amour faut bien que ça vive* et *Ceux qui s'en foutent...* Elles font partie d'un disque vinyle 25 cm Bel Air 1963.

Cannes la Braguette : Chanson de Léo Ferré composée en 1961.

Le Gorille : Chanson de Georges Brassens incluse dans l'album *La Mauvaise Réputation* paru en 1952.

Les Prairies Saint-Martin : Parc naturel de 30 hectares situé à Rennes à proximité du centre ville.

Une Jolie Fleur (dans une peau de vache) : Chanson de Georges Brassens qui figure dans l'album *Les Sabots d'Hélène* sorti en 1954.

Marcel Proust (1871-1922) : Ecrivain français auteur de la suite romanesque *A la recherche du temps perdu*, publiée de 1913 à 1927. *Le Côté de Guermantes* est le troisième volume de cette suite. La coterie est une association d'individus liés par des intérêts communs et qui rejettent ceux qui ne font pas partie du groupe. L'esprit de coterie est présenté comme un phénomène de société.

La Langue française : Chanson de Léo Ferré (1962). Les paroles transformées par Gaëlle sont en réalité « C'est mon amour / Mon coq'licot / Mon P'tit bonjour / Mon p'tit oiseau ».

Chapitre 19

Orfeu Negro : Film de Marcel Camus (1959), la légende d'Orphée et d'Eurydice transplantée à Rio de Janeiro, Palme d'Or au festival de Cannes, Oscar du meilleur film étranger 1960.

Marpessa Dawn, de son vrai nom Gypsy Marpessa Menor (1934-2008) : Actrice, danseuse et chanteuse américaine naturalisée française.

Saint Augustin de son nom Augustin d'Hippone (354-430) : Philosophe et théologien chrétien romain.

Colbert (1619-1683) : Un des principaux ministres de Louis XIV à partir de 1665

André Le Nôtre (1613-1700) : Jardinier du roi Louis XIV de 1645 à 1700.

Chapitre 20

Rêves de jeunes filles : Ouvrage photographique réalisé par David Hamilton (1933-2016) et Alain Robbe-Grillet (1922-2008).

Violette Nozières (1915-1966) : Etudiante française condamnée à mort pour parricide dans les années 30. Elle fut réhabilitée par la cour d'appel de Rouen le 13 mars 1963.

Gisèle Halimi (1927-2020) : Avocate et militante féministe.

Chapitre 21

Le Petit Chaperon rouge : Conte de tradition orale publié pour la première fois en 1697 retranscrit en France par Charles Perrault et par les frères Grimm en Allemagne.

Quo Vadis : Roman historique de l'écrivain polonais Henryk Sienkiewicz (1846-1916).

Thérèse Raquin : Troisième roman d'Émile Zola publié en 1867.

Isaac Newton (1643-1727) : Mathématicien, physicien, philosophe et alchimiste anglais.

Antoine Lavoisier (1743-1794) : Chimiste et philosophe français guillotiné le 8 mai 1794. Il lui était reproché son emploi de percepteur d'impôts...

Chapitre 22

Chansons roides et vigoureuses : Ensemble de chansons paillardes chantées par les Frères Jacques, sous le pseudonyme Frères Jacobus, disque sorti en 1964.

L'Ouest-Eclair : Ancien quotidien régional français publié à Rennes entre 1899 et 1944.

Chapitre 23

Trotsky (1879-1940) : Révolutionnaire communiste et homme politique russo-soviétique, opposé à la vision stalinienne du communisme.

Au hasard Bathazar : Film réalisé en 1966 par Robert Bresson (1901-1999) d'après une histoire de Fiodor Dostoïevski. Le cinéaste a obtenu le prix de la mise en scène au festival de Cannes en 1957 pour son film tourné en 1956 *Un condamné à mort s'est échappé*. *Mouchette* a été réalisé en 1967 d'après le livre *Nouvelle histoire de Mouchette* de Georges Bernanos. L'actrice Anne Wiazemski (1947-2017), écrivaine et comédienne a été mariée au réalisateur Jean-Luc Godard de 1967 à 1970. *La Grande Vadrouille* : Film tourné en 1966 par Gérard Oury.

T'en as une belle cravate : Chanson interprétée par Félix Marten (1919-1992) en 1958.

Les Anarchistes : Chanson de Léo Ferré interprétée pour la première fois au Palais de la Mutualité le 10 mai 1968.

Daniel Cohn-Bendit : Homme politique franco-allemand né en 1945, figure emblématique des événements de mai 1968. Son livre publié en 1986, *Nous l'avons tant aimée, la Révolution* officialise son abandon de la perspective révolutionnaire.

Maurice Joyeux (1910-1991) : Figure marquante du mouvement libertaire français.

Chapitre 24

Hô Chi Minh (1890-1969) : Homme d'État vietnamien, figure emblématique de l'anticolonialisme et du communisme international.

Chapitre 25

Robert Badinter : Homme politique né en 1928, avocat au barreau de Paris, connu pour son combat contre la peine de mort dont il obtient l'abolition en France le 9 octobre 1981.

High Society Jazz Band : Ensemble jazz fondé à Paris en 1947 par le clarinettiste Pierre Atlan qui a obtenu en 1977 le prix Sidney Bechet de l'Académie du Jazz.

1975 Gwenaëlle

Simone Veil (1927-2017) : Magistrate et femme d'État française, Ministre de la Santé à l'origine de la légalisation de l'avortement.

Jehan Jonas : De son vrai nom Gérard Beziat (1944-1980). Auteur-compositeur-interprète, connu pour ses chansons pamphlétaires et ses idées libertaires. Il composa la chanson *Pompi... que dalle !* En 1966. *Mon Général* : Chanson de Léo Ferré (1961).

Andréas Baader (1943-1977) : Chef de l'organisation terroriste allemande Fraction armée rouge.

Le Phalanstère de Charles Fourier : Communauté d'harmonie imaginée par Fourier (1772-1837) où une phalange rassemblerait jusqu'à 1800 familles dans une société idyllique... Karl Marx et Friedrich Engels définissent Fourier comme un socialiste critico-utopique.

L'Idiot international : Journal pamphlétaire français créé en 1969 et dirigé par Jean-Edern Hallier. Le Journal a disparu en 1994 suite à de nombreuses condamnations judiciaires et financières.

Jean-Marie-Gustave Le Clézio : Écrivain de nationalité mauricienne et française né en 1930, Prix Nobel de littérature 2008.

Romain Gary, de son vrai nom Roman Kacew (1914-1980) : Écrivain français connu pour la mystification littéraire qui le conduisit à signer plusieurs romans sous le nom d'emprunt Émile Ajar.

Geneviève Dormann (1933-2015) : Femme de lettres et journaliste française.

Claude Farragi (1942-1991) : Écrivain français, lauréat du prix Fémina 1975 pour « Le Maître d'heure ». Anaïs Nin (1903-1977) : Femme de lettres américaine d'origine franco-cubaine. Le livre *Vénus Erotica* décomplexe l'érotisme en célébrant divers jeux sexuels. *Mort, où est ta victoire ?* : Roman de Daniel-Rops (1934) de son vrai nom Henry Petiot (1901-1965), membre de l'Académie française à partir de 1955.

Bob Marley (1945-1981) : Auteur-compositeur-interprète Jamaïcain, le musicien le plus connu du reggae.

Avec le Temps : Chanson de Léo Ferré publiée en 1971.

1975 Michèle

Daniel Balavoine (1952-1986) : Auteur-compositeur interprète décédé accidentellement le 14 janvier 1986.

Glenmor de son vrai nom Emile Le Scanve (1931-1996) : Auteur-compositeur-interprète, défenseur de l'identité bretonne.

Alan Stivell : Auteur-compositeur-interprète né en 1945, multi-instrumentiste, harpe celtique en priorité.

Anne Vanderlove (1943-2019) : Auteure-compositrice-interprète française d'origine néerlandaise, Grand prix de l'Académie de la chanson française en 1967 pour *Ballade en novembre*

Jean-Max Brua (1938-1999) : Auteur-compositeur-interprète. Sa chanson *L'Homme de Brive* a été enregistrée en 1972 sur un disque labellisé Le Chant du Monde. Gustave Doré (1832-1883) : Illustrateur, caricaturiste, peintre et graveur français.

Le Quatrième Cavalier, la Mort sur le Cheval Pâle est une gravure se référant à l'*Apocalypse* et plus précisément à l'ouverture par l'agneau du quatrième sceau qui libère la Mort.

Quand les avions à réaction avaient des plumes... Extrait d'une chanson de Leo Ferré *Écoute-moi*, tirée de l'album *Amour Anarchie Ferré 70*.

Pêcheur d'Islande : Roman de Pierre Loti, de son vrai nom Louis-Marie-Julien Viaud (1850-1923) : Écrivain et officier de marine français. Le roman paru en 1886 raconte la vie à bord de marins bretons en mer d'Islande.

1984 Michèle

Camille Claudel (1864-1943) : Sculptrice et artiste peintre française, sœur de l'écrivain Paul Claudel.

Hegel (Georg Wilhelm Friedrich) : Philosophe allemand (1770-1831).

1984 Joël

Mata hari (1876-1917) de son vrai nom Margarethe Geertruida Zelle dont le nom d'emprunt signifie « œil du jour » en indonésien. Danseuse et espionne fusillée pour intelligence avec l'ennemi au cours de la première guerre mondiale.

Le facteur sonne toujours deux fois : Film de Bob Rafelson datant de 1981 d'après le roman de James M Cain publié en 1934.

Frances : Film tourné en 1982 par Graeme Clifford relatant la vie tourmentée de l'actrice américaine Francès Farmer (1913-1970).

1988 Jessica

Aung San Suu Kyi : Femme d'État birmane née le 19 juin 1945 , Prix Nobel de la paix 1991.

La Violence et l'Ennui : Chanson de Léo Ferré publiée en 1980.

Che Guevara (1928-1967) de son vrai nom Ernesto Guevara : Révolutionnaire marxiste-léniniste, figure légendaire de la contestation exécuté en Bolivie.

